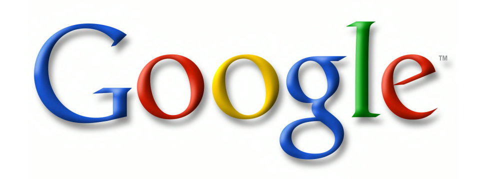
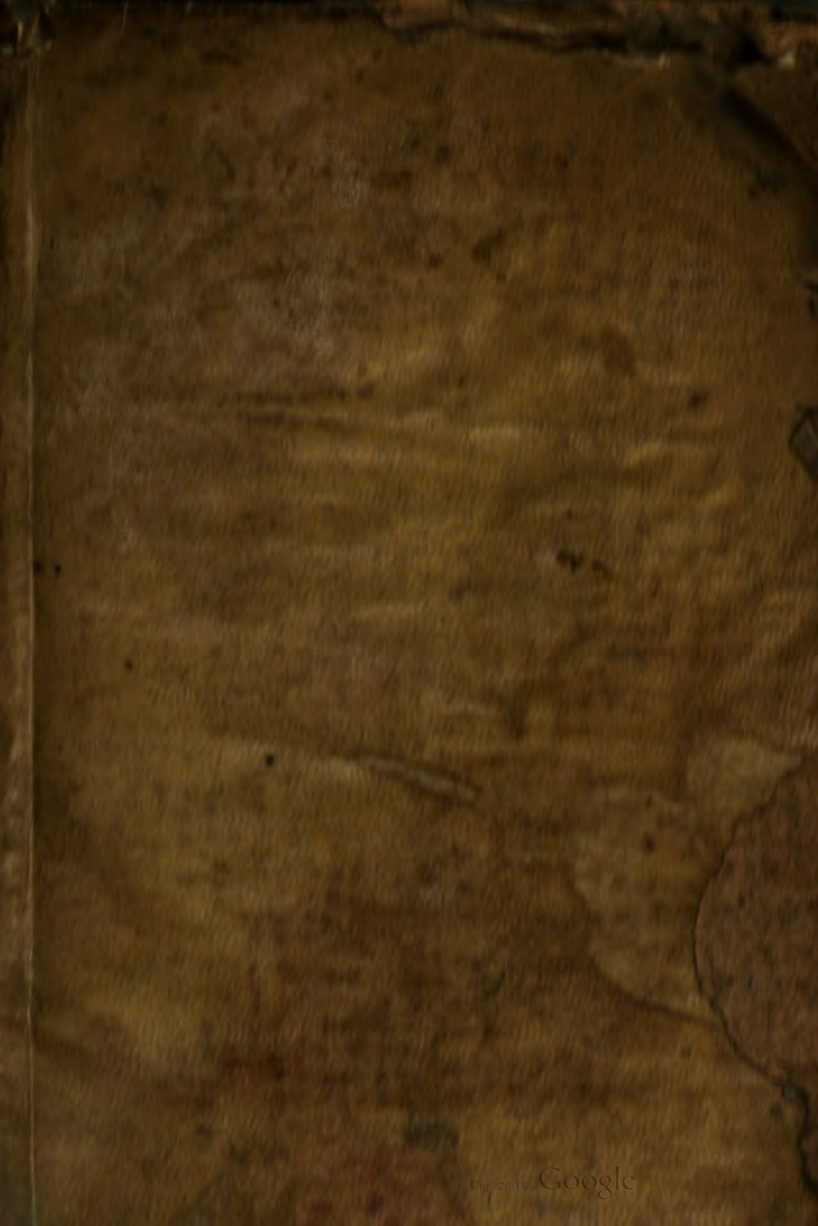
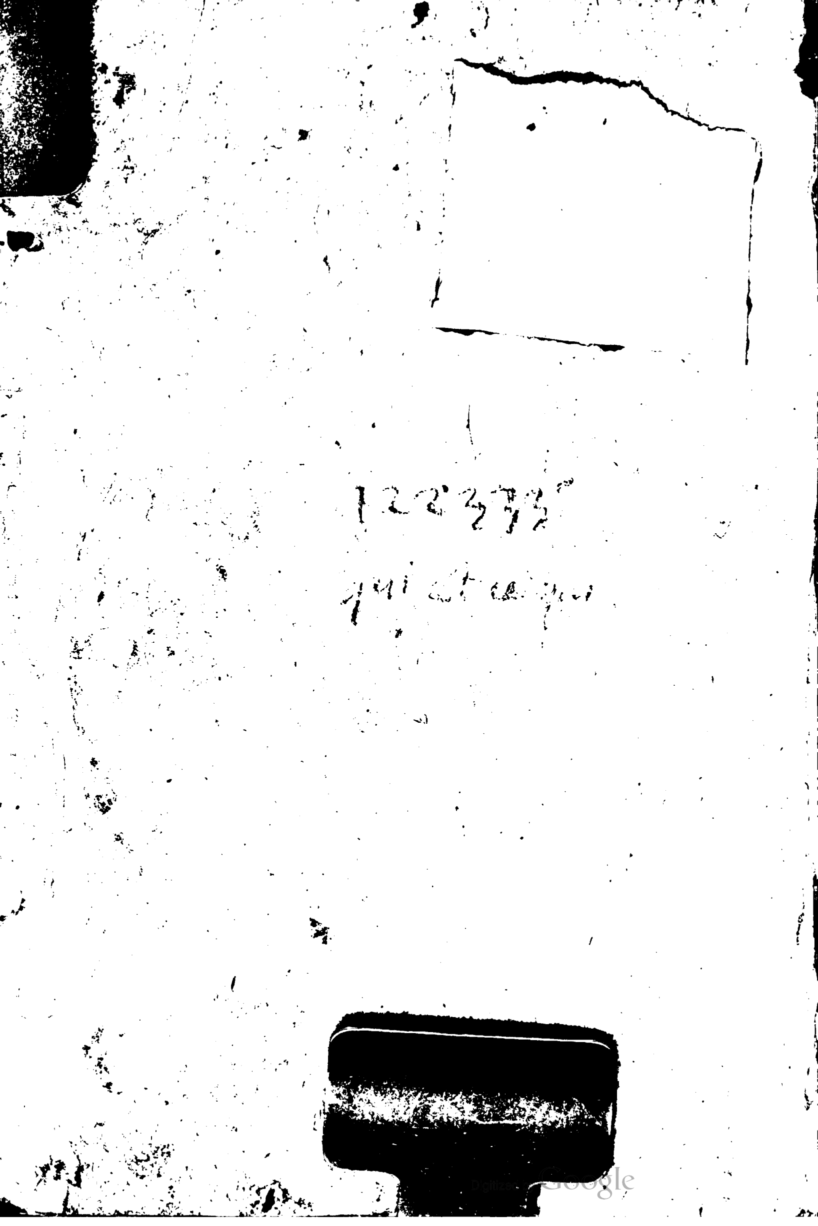







16440
le 3 mai 1941

B. L.
Tome 1
p. 481

61

L'ODYSSEE D'HOMERE.

DE LA VERSION DE SALOMON CERTON Conseiller, Notaire & Secretaire du Roy, Maison & Couronne de France, & Secretaire de la Chambre de sa Majesté.

SECONDE EDITION.

DE NOVVEAV REVEVE, & exactement corrigee par le Traducteur.



A PARIS,
Chez NICOLAS HAMEAV, ruë S. Iacques, deuant les Mathurins.

M. D.C. XV.
Auec Priuilege du Roy.



AV ROY HENRY LE GRAND.

EN LVY PRESENTANT l'Odyssee le premier de Ianuier, mil six cens quatre.

Les Vers sont Asclepiades, Choriambiques, Alexandrins mesurez, comme en la premiere Ode d'Horace.

GRAND Roy, sorti de Rois tes genereux ayeux,
Branche illustre de Loys, sang de ce tige vieux
Qui tes peres assit sur le royal degré,
O ma force, ma gloire, & mon apuy sacré!
Grand Roy dont le bon-heur, & l'épee & le bras
Ont tes lys redressez presque cheans à bas,
Dont la vertu remet ton redoutable état
En son lustre premier, dont le Soleil rabat
Nos broüillars nuageux, & de rayons noueaux
Enfantez de la paix rend vigoureux & beaux
Tous les coins de la France: Ores que Mars ne bruit,
Qu'on n'entend la rumeur ny l'effroyable bruit

ã ij

Des tambours & clerons, or qu'aplanis & coix
Sont les flots de la mer, vien écouter la voix
Du grand chantre de Grece, oy fauorablement
Ses vers tant celebrez, qu'offre presentement
A tes pieds sacrosaincts l'humble deuotion
D'vn tien serf qui se met souz ta protection.
Cest Heros Ithaquois (Prince couuert d'honneur)
Dont les faits genereux chante ce grand soneur
Bien qu'il change de langue & de pays natal,
Qu'au premier vestement n'ayt le second égal,
N'eut moins braue le cœur, moins le courage fort,
Qu'il fut fin, delié, sage, prudent, accort,
Des premiers il alloit aux perilleux hazars,
Son front il coronoit des glorieux feuillars
Qu'aux combats on aquiert: entreprenoit le fait
D'vn sage & meur auis, puis y donnoit l'effect,
Par l'ardeur du Soleil, par la rigueur du froid
Inuincible de peine & de mal, il soufroit
La risque & le hasard d'vn peril entrepris.
Neptune onc ne le vit parmy l'orage, pris
Des horreurs de la mort: Bien qu'à diuerses fois
Son flot ait fracassé son temeraire bois.
Moins sur terre l'assault d'vne coüarde peur
Esbranler ne put onc son magnanime cœur.
Son ieune aage n'étoit encore consumé,
Qu'aux ennuis, à la peine il fut acoustumé,
Il n'eut rien que trauerse, & le seuere ciel
Sur luy sans nul esgard versa son aspre fiel:
Mars, Bellone, Enyon, armes, alarme, sang,
Coups, morts, feux, fer, assaults, prirent à prix le flāc

Du guerrier genereux : Et ce cruel mal-heur
Importun le batit d'aßiduel labeur.
Ses voisins & amis, ses naturels sujects
Brassoient sur son estat mille liguez projets,
Mangeoient ses reuenus, son patrimoine cher,
Ses thresors, & troupeaux, pour se pouuoir nicher
Sur son throsne sacré. Mais equitablement
Leurs complots dessus eux cheurent en vn moment.
„ Car Dieu seul donne l'estre aux regnes, & soutient
„ Les Rois ses fauoris : comme seul il retient
„ En ses mains de jeter leur diadéme à bas.
„ Quoy donc foibles humains, nez de fumier si bas
„ Osez vous violer ses souuerains decrets?
„ Il poursuit viuement, frappe & atteint de pres
„ Tous autheurs de tumulte, & trouble & faction,
„ Tient ses oints cherement souz sa protection,
„ Mais les entrepreneurs, traistres & coniurez
„ Des grandeurs affamez, des regnes alterez,
„ Il renuerse, détruit, pousse sur eux la mort,
„ Et les vient ruiner d'vn violent effort.
Ainsi nostre Ithaquois victorieusement
Deffit ses ennemis, les punit aspremement,
Les mit sur le paué, fit le rebelle sang
En grands flots decouler, comme de quelque estang,
Sur son throsne paisible il se raßit soudain,
Et son sceptre reprit dans sa vaillante main.
Grand Roy, quel pararele est-ce que i'entreuoy,
Non beaucoup different entre ce Prince & toy?
Rois tous deux genereux, forts de courage, grands
D'esprit, pleins de prudence, & de superbe francs,

Nourrissons de Bellone, & rejettons de Mars
Dés vos plus ieunes ans, sans peur à tous hazars,
Affermis à la peine, & qui auez tousiours
En vos ans eprouuez mille trauaux rebours.
Tes voisins, comme à luy, tes naturels subjets
Ont fait sur ton estat mille méchans projets,
Ont tasché de rauir ton patrimoine cher
Et ton sceptre sacré par ligues arracher.
Quoy plus? des vipereaux ingratement mechants,
Creus dans ton propre sein, d'ambition sechans,
Ont voulu dechirer ton debonnaire flanc,
Et remplir ta famille & de deüil & de sang.
Mais Dieu les soumetant sous ta royalle main,
Plus qu'Vlysse ne fut, Prince tu fus humain,
Sans sang tes ennemis sont ramenez à toy,
Tu t'es fait de vaillance & de clemence Roy.
Sans grand meurtre tu as eu le loüable prix,
As conquis ta Couronne, & ton état repris.
Reste vn poinct seulement, ô magnanime Roy,
Qu'vn grand Poëte reuiue, & sone mieux que moy
Tes exploits valeureux, chante superbement
Ton los & ton honeur. Tant celebre argument
Vn stile autre requiert, & de si graue faits
Pour cent tels que ie suis trop penible est le fais:
Dans tes mers & dessus tes spacieuses eaux
Ils perdroient, étonnez, leurs vacillans bateaux,
Aux rayons du Soleil dont ton honneur reluit
Leurs yeux trop delicats plus que hybous de nuit
Ils clorroient esblouys, leur suputation
D'erreur pleine seroit & de presumption,

S'ils pensoient vn à vn des glorieux lauriers
Dont ton front se reuest parfaire les miliers:
Et leur plume de plomb foible reboucheroit
Sur l'enclume du temps, où ton honeur se voit
Tant bien peint & graué, qu'il ne redoute pas
Les coups ny la fureur d'vn ruineur trépas.
O qu'eussay-ie ta grace, & seulement ton œil
Vn bon coup me ietast vn fauorable accueil,
Fort assez ie serois pour brauement soner
Vn hymne en ton honneur, pour dire & entoner
Tes exploits genereux, & d'vne mer de vers
Enfantez de ma trompe, haut leuer au trauers
Des grands airs spacieux ton redoutable nom,
Tes vertus, ton honeur, ton glorieux renom.
Car mon bac demené d'vn fauorable vent
Poussé par ta faueur, ferme d'orénauant
Iroit, plus de la peur il ne s'arresteroit,
Quand ta douce faueur force me presteroit.

S. CERTON.

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR lettres Patentes du Roy donnees à Paris le vingt septiesme iour de May, 1614. signees par le Roy en son Conseil, Boulleau, & seellees du grand seel: il est permis à *M. Salomon Certon, Conseiller, Notaire & Secretaire du Roy, Maison & Couronne de France, & Secretaire de la Chambre de sa Maiesté*, de faire imprimer par tel Libraire que bon luy senblera, toutes les œuures d'Homere, sçauoir, *l'Iliade l'Odyssee, la Batrachomymachie, les Hymnes & Epigrammes, le tout de la version dudit Certon.* Portant deffences à tous Libraires, & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer lesdictes œuures, n'autres de quelque qualité & condition qu'ils soient du Royaume de France, mesmes d'en apporter ou faire apporter en iceluy aucuns exemplaires qui eussent esté faicts ailleurs, que de ceux qui auront de luy charge & son expres pouuoir & consentemét. Lequel pouuoir & permission il a donné à *Thomas Blaise Iuré Libraire à Paris*, pour en disposer par luy le temps & espace de dix ans, à commencer du iour & datte que lesdictes œuures seront acheuees d'imprimer, le tout par acte passé entre eux le septiesme iour de Iuin, 1614. signé Certon.

Et ledit *Blaise* a associé auec luy *Nicolas Hameau*, aussi Libraire audit lieu.





LE PREMIER LIVRE DE L'ODYSSEE d'Homere.

ARGVMENT.



E conseil des Dieux se tient pour renuoyer Vlysses de l'Isle de Calypso en Ithaque. Pallas y va trouuer Telemachus s'estant faict semblable à Mentes Roy des Taphiens, elle l'exhorte de s'en aller à la recherche de son pere Vlysses vers Nestor, à Pyle & à Sparte vers Menelaüs. Puis elle s'euanoüit en l'air, luy laissant à penser qu'elle estoit deesse. Les poursuyuants de Penelope dressent leur festin.

AVTRE SOMMAIRE.

Les Dieux sont au conseil, Pallas vient en Ithaque:
D'aller chercher son pere exhorte Telemaque.



VSE dy moy qui fut l'homme fin & rusé
Qui si long temps erra, depuis qu'il eut rasé
Le sacré mur de Troye, & d'hommes & de villes
Remarqua les façons farrouches & ciuiles:

Il eut en ſon eſprit, en courant ſur les mers,
Maints trauaux angoiſſeux, & maints ſoucis amers,
Pour conſeruer ſa vie, il euſt peine tres-grande
A garantir de mort les ſoldats de ſa bande,
Et faire que chez eux ils peuſſent arriuer,
Mais quelque effort qu'il fiſt il ne les peuſt ſauuer:
Car les mal-aduiſez, par leur faute perirent.
Méchans, qui au Soleil tournant là haut ſe prirent,
Et mangerent ſes beufs. Partant de leur retour
Apollon leur oſta le deſirable iour.

Inuocation.

Fille de Iupiter, Deeſſe (ſi ie t'oſe
Enquerir) conte moy de cecy quelque choſe.
Ceux qui ſauuez des eaux, & du ſanglant effort
De la guerre, viuoient garantis de la mort,
Eſtoient en leur maiſon. La Deeſſe honorable,

Calypſo retient Vlyſſes en ſon Iſle.

La nymphe Calypſo ſur toutes venerable,
Auoit ceſtuy-cy ſeul en ſon Iſle arreſté
Dans ſes ſombres cachots, contre ſa volonté.
Et (combien qu'elle ſceuſt qu'il bruſloit en ſon ame
De retourner reuoir ſon païs, & ſa femme,)
Elle l'auoit du tout à mary deſiré.
Mais quand auec les ans le temps fut expiré,
Et qu'on vit reuenir les ſaiſons ordonnees
Qu'il deuoit retourner ſelon les deſtinees
En ſon païs d'Ithaque, il ne luy fut permis
D'eſtre exempt du combat, meſme entre ſes amys.

Tous les Dieux ont cõpaſſion d'Vlyſſes, fors Neptune.

Or tous les autres Dieux, horſmis le ſeul Neptune,
Auoient compaſſion de ſa triſte fortune,
Son depit violent ne l'auoit point quitté,
Et fut contre Vlyſſes ſans relaſche irrité,

Iuſqu'a ce qu'en ſa terre il euſt fait ſon entree.
Or il viſitoit lors la lointaine contree
Des Æthiopiens eſloignez, & qui ſont
Diſtincts, & ſeparez : le leuant ceux-cy ont,
Ceux-là ſont ſituez où le Soleil ſe cache,
Et qui ſont les derniers des hommes, que l'on ſçache.
Là, au feſtin aßis ayſe il ſe delectoit,
A la mort des agneaux & toreaux aßiſtoit
Tuez à ſon honneur, dont la centaine tombe
A l'vſage ſacré de la ſaincte Hecatombe :
Mais deſſus le Palais de l'Olympe eſtoillé
Fut le reſte des Dieux au conſeil appellé: Conſeil des Dieux.
Là le Roy des grands Dieux, & des hommes le pere,
Leur parla ſur le faict d'Ægyſtus l'adultere
Duqul il ſe ſouuint, & qu'auoit mis à mort
Le gentil Oreſtes, fils vertueux & fort
Du grand Agamemnon. Si fit harangue telle,
Du faict memoratif à la troupe immortelle.
O dieux, dont les humains taxent trop dereglez Iupiter aux Dieux.
Nos ſainctes deitez, & penſent aueuglez,
Que de tous leurs malheurs la ſource & l'origine
Depend, & vient de nous, veu que de leur ruyne
Ils ſont la plus part cauſe, & leurs mechancetez
Les menent à leur mal, entaſſants effrontez
Mainte angoiſſe en leur cœur, contre les deſtinees,
Des fautes commettans par trop deſordonnees :
Ægiſte en eſt teſmoin, qui d'Atreide l'aiſné Ægiſte entretiēt Clytēneſtra femme d'Agamemnō.
Voulut auoir la femme, ô crime forcené !
En deſpit du deſtin : & (forfaict execrable,)
Oſa tuer encor le mary miſerable :

N'ignorant de sa faute & la peine & la mort.
Car ie luy enuoyay mon messager accort
Qui le garde d'Io jadis priua de vie,
Luy dire qu'il quittast cette execrable enuie
D'auoir Clytemnestra pour femme, & ne mist pas
Le grand Agamemnon mechamment au trespas.
Car Oreste viendroit en faire la vengeance
Dés qu'il auroit attaint l'aage d'adolescence.
Le throsne de son pere aysement reprendroit,
(A sa mechanceté le salaire rendroit.)
Ægistus n'escouta ceste sage parole,
Insensé ne chassa de luy ceste amour folle,
De ceste remonstrance aucun conte ne fit,
Combien qu'il l'exortast ainsi pour son profit.
C'est donc à tresbon droit que l'infame adultere
De son acte perfide a receu le salaire.

Pallas à Iupiter.

A qui respond ainsi la Deesse aux yeux pers.
O pere, ô haut-tonant, grand Roy de l'vniuers,
Race Saturnienne, honneur des Dieux celestes,
Il est mort iustement. Ses actes deshonnestes
Ont receu de leur train la satisfaction.
Et ie souhaitterois telle punition
A ceux qui commettront tant detestable vice.
Bien que mon soin plus grãd soit pour le pauure Vlysse.
Mon cœur pour cela seul se ronge depité:
Car le miserable est trop long temps tourmenté
Par ses plus grands amis, dans vne Isle profonde
Assise iustement dans le nombril de l'onde,

Calypson fille d'Atlas.

Isle pleine de bois: C'est l'habitation
De la fille d'Atlas, grand d'art, d'inuention,

De sçauoir, de doctrine, & de qui la science.
A des profonditez de la mer cognoissance:
Il supporte, il soustient d'admirables efforts
Les immenses piliers, & les estansons forts
Où s'appuye le ciel d'où tombe le tonnerre;
Qui gardant de pancher le lourd poix de la terre.
La sa fille retient Vlysses gemissant,
Retarde son retour de propos blandissant,
L'eniolle en son amour de parole mielleuse,
Pour luy faire passer la memoire oublieuse
De sa chere patrie: Et ne vienne le iour
Auquel luy est prefix d'Ithaque le retour.
Mais tout son desir est de reuoir la fumee
Qui sort à noirs replis de sa maison aymee:
Ayme mieux voir la flamme allumer, & courir
Sur sa douce patrie, & puis apres mourir,
(Que de prendre d'vn Dieu la semblance eternelle,
Mary d'vne Deesse, & de vie immortelle.)
Mais tes affections ne peuuent s'esmouuoir
Grand moteur de l'Olympe, & tu te fais trop voir
Immuable en ton cœur. Qu'est-ce que ton courage
S'est tourné tellement à son desaduantage?
Ne t'a-il pas rendu sur les vaisseaux des Grecs
Agreables assez d'holocaustes sacrez?
Sous les murs d'Ilion, qui peut dire qu'Vlysse
N'ayt faict à Iupiter maint & maint sacrifice?
Pourquoy donc contre luy es tu tant indigné
O grand moteur du ciel, de flambeaux entourné?
A tant se teut Pallas. Et ainsi recommance
Celuy qui dedans l'air les nuages balance.

Iupiter à Pallas.

Ma fille, qu'as tu dit? quels propos imprudents
Eschappez de ta bouche ont peu passer tes dents?
Quoy, puis-ie estre oublieux, & n'auoir souuenance
Du diuin Vlysses, qui passe en excellence
L'entendement de ceux qui viuent sous les Cieux?
Qui tousiours dessus tous a faict offrande aux Dieux,
Chargeant les saincts autels de presents honorables
De nous qui habitons dans les cieux venerables?
Mais Neptune qui va la grand terre embrassant,
Luy trouble son retour, ses eaux bouleuersant,
(Frappe de son trident, & sans aucun relasche
Rend la mer agitee:) il s'indigne & se fasche
A cause de son fils, & du vilain affront
Que l'Ithaquois luy fit, en creuant l'œil du front
Au plus fort des Cyclops (dans sa cauerne close.)
Ce grand Dieu l'engendra de la Nymphe Thoose
Fille du Dieu Phorcin Roy des goustres profonds:
Estant amoureux d'elle, & la cognut au fonds
Des cachots de la mer: Depuis ce temps Neptune
Luy porte dans son cœur immortelle rancune.
Il ne l'a pas tué; mais loing de son païs
Il le va promenant (troublé de mille ennuis.)
Mais prenons tous en fin pitié de sa misere,
Pensons de son retour. Que Neptune modere
Vn peu de son courroux: car s'il veut contester
Luy seul à tant de Dieux il ne peut resister.

Pallas à Iupiter.

Pallas ayant ouy, telle responce donne
Appaisee & contante, au Dieu qui au ciel tonne.
Tres-grand pere des Rois, diuin Saturnien,
Si c'est chose arrestee, & que le vueille bien

De tous ces Dieux heureux la troupe venerab.
Qu'Vlysse ayt son congé, Vlysse l'admirable
En sagesse & conseil, despechons promptement
L'Argicide Mercur : qu'il prenne vistement
La routte d'Ogygie, & die à la Deesse.
La Nymphe aux cheueux blõds, que sãs faute elle laisse
Aller le sage Vlysse, afin, sans sejourner,
Qu'il puisse en son païs vitement retourner.
Pour moy, ie m'en iray en son isle d'Ithaque
Exorter, donner cœur à son fils Telemaque,
L'induire à conuoquer, (sans craindre & redouter,)
Le Gregeois cheuelus, les amants rebuter
Qui ne font que remplir sa maison de turie
De brebis & d'agneaux font vne boucherie,
De son palais Royal, que maint toreau muglant,
Mainte cheure & maint bœuf rẽdẽt par tout sanglãt.
Apres ie l'enuoiray à Sparte la guerriere,
A Pyle l'areneuse, enquerir de son pere
L'estat & le retour. Et quand il l'apprendra
Par les hommes, honneur tres-grand luy en viendra.
Elle dit, & soudain elle ajance à ses plantes
Ses talonnieres d'or diuinement luysantes,
D'vn ouurage immortel. Qui la portoient souuent
Soit par dessus les eaux auec l'ayde du vent,
Ou par dessus la terre, (ou par le nud des nuës,
Ou vers les cieux hautains, regions incogneuës.)
Puis sa lance elle prit, grande & pleine d'horreur,
Dont vn fer émoulu époínte la fureur,
De force & de roideur qui ne peut iamais rompre,
C'est dequoy elle sçait mettre en route & dérompre,

Le prie de despescher Mercure à Calypson.

Pallas part du Ciel pour aller en Ithaque

Lãce de Pallas.

Quand elle est en courroux, les bataillons plus forts,
Mettre en fuitte les Rois, leur donner mille morts,
Elle de Iupiter la fille bien aymee
Et nee aux forts combats. De ceste lance armee
Elle vole du ciel, en Ithaque arriua,
Droite dessus le seüil d'Vlysse se trouua
Parmy les Ithaquois, & prit en diligence
Du Roy des Taphiens Mentes, la ressemblance.

Arriuãt elle trouue les pourſuiuans de Penelopé.

Elle rencontra lors les amans orgueilleux
Gaillards deuant la porte empeschez à leurs jeux,
Ils estoient estendus sur les peaux arrangees
Des bestes qu'ils auoient eux mesmes égorgees,
Les vallets diligents à leur deuoir couroient,
Les vns puisoient de l'eau, d'autres le vin tiroient,
Les autres essuyoient les tables arrangees
Des esponges de trous sans dommages rongees
Les viandes dessus tranchoient en quantité.
Et le tout apprestoient en somptuosité.

Telemachus aduiſe le premier parleur.

Qui le vid le premier attendre sur la porte
Ce fut le fils d'Vlysse à qui la face forte
Sembloit celle d'vn Dieu : Car il estoit aussi
Entre les poursuiuants, le cœur plein de souci,
Songeant, si quelque iour pouuoit venir son pere,
Quel charnage on verroit de ces galans luy faire,
Et comme il reprendroit aysement son estat,
Puis iouyroit de tout sans noise ne debat.
Il pensoit à cela, comme il vid la Deesse,
Et se leuant soudain il sortit de la presse,
Alla la receuoir, se fachant grandement
De la voir demeurer dehors si longuement :

Il la prend par la main, & la lance luy oste.
Soyez le bien venu, luy dit-il, mon cher hoste,
Vous logerez ceans en toute seureté, Telemachus à Pallas.
Et puis quand de viande aurez esté traitté
S'il vous plaist nous ferez vos paroles entendre.
Ayant dit, il le prend sans le plus faire attendre
Et le mene dedans. La Deesse Pallas
(Contrefaisant Mentes,) de l'enfant suit les pas, La mene dans le logis.
Entre dans la grand salle. Et Telemac s'aduance
Pour serrer le pesant de sa guerriere lance,
Se hausse tant qu'il peut, la pend au rastelier
Qui de long temps estoit contre vn tres-grand pilier:
Armes claires, (donnant blesseure & mort amere)
Y pendoient, & c'estoient les armes de son pere.
Lors il le faict asseoir sur vn siege apresté, La faict asseoir.
Des tapis bien ouurez par dessus a ietté,
Faict mettre souz ses pieds, (afin qu'il se delasse)
Vn petit escabeau. Puis apres quelque espace
Le mene sur vn lict peint d'vn excellent art:
De ceux des poursuyuans il le faict mettre à part
De peur qu'estant battu du bruit, de la crierie,
Il ne prit en son cœur dedain & fascherie,
Et ne souppast en paix. Mais principalement
Il le fist pour sçauoir moins incommodement
Nouuelles de son pere, (agité sur les ondes.)
Lors vne belle fille (aux cheueleures blondes)
Prit vne aiguiere d'or où l'eau alloit nageant, Luy faict presenter à manger
Luy apporte à lauer dans vn bassin d'argent,
Puis apres vint couurir bien proprement la table,
Apporte de Ceres le present profitable.

Et l'Escuyer seruoit de bon viures chargez,
Et de toutes façons les grands plats arrangez.
Asseoyent deuant eux la vesselle doree,
Et le Herault versoit la boisson desiree.
Apres voicy venir les rogues poursuyuants,
Qui se rangent par ordre, & les mains vont lauants.
Les filles, le beau pain des paniers d'osier tirent,
Et eux de force mets le ventre se remplirent.
Les pages à qui veut presentent le bon vin,
A grands pleins gobelets. Ayant chassé la faim
Et la soif bien loin d'eux, les amoureux se leuent,
Car autres grands chagrins & soucis ne les greuent
Qu'apres auoir bien beu aller rire & sauter,
Et aux airs des chansons leurs oreilles flatter,
Ornements des festins. Or le Herault se tire
En auant, met en main à Phemius la lire
D'vn ouurage tresbeau. Ce Phemius estoit
Entre les poursuyuans, par contrainte il chantoit
Pour ce qu'ils s'y forçoyent. Lors il passa le poulce
Sur son luth, & chanta d'vne voix belle & douce:
Dequoy Telemachus l'occasion prenant,
Son chef contre celuy de Minerue ioignant,
Afin que les amants ne le peussent entendre:
Ie te supply, dit il, mon cher hoste de prendre
Mes paroles en gré, & ne te fascher pas
Si ie te veux vn peu entretenir tout bas.
Tu vois comme ces gens n'occupent leur pensee
Qu'à rire & qu'à gausser, mon ame en est pressee
De deüil iusqu'au mourir: Tu apperçois comment
Tout se ruine icy: & comme impunément

Les poursuiuans ne font que rire & sauter.

Phemi⁹.

Telemachus enquiert Pallas.

Se pleint du train des poursuyuans.

Ils consument le bien d'vn miserable Prince,
Duquel les os, helas, en estrange prouince
Blanchissent sur la terre, ou sur la mer flottans
Vont miserablement contre vn roc se heurtans.
Que s'il pouuoit venir, la canaille maudite
Souhaitteroit bien plus pieds vistes pour la fuite
Que riches parements. Mais puis que le trespas
Ainsi nous l'a rauy: Helas, ie ne voy pas
D'espoir en nostre faict. Et si quelqu'vn asteure
Me disoit, Vlysses sans aucune demeure
Sera bien tost icy, ie ne le croirois point,
Tant m'est desesperé son retour de tout poinct.

Mais dy moy pour le vray (si cela ne t'offence)
Qui es-tu, d'où es-tu, où est ta demeurance, S'enquiert de son païs.
Où est encor ta ville, & quels sont tes parens,
Qui sont les mariniers sur ceste mer courans,
Et le vaisseau, qui t'ont mis en l'Isle d'Vlysse:
Car ie ne pense pas que venir tu y puisse
Et par terre, & à pied. Ceste hospitalité
Est elle de nouueau, ou d'ancienneté?
Force gens autresfois voyageans ont pris cure
De loger chez mon pere, & ceste couuerture
Se haussoit, ce logis s'ouuroit tres-volontiers
Aux amis, qui vouloient passer en ces quartiers.
Vlysses, des humains l'amour & la liesse
Gardoit bien l'amitié. A qui lors la Deesse.

Ie suis Mentes le fils d'Anchial le prudent, Pallas souz la semblãce de Mentes respond à Telemachus
Sur les bons matelots de Taphos commandant,
I'arriue tout asteure auecques mon nauire
Et mes gens en ce lieu, vers Temese ie tire

A des gens qui diuers de langage à nous sont,
Et luy porte du fer pour du cuiure qu'ils ont.
Hors la ville à l'escart est ma barque liee
Dans le port de Rethré, sous l'ombrageux Neiee,
Ie fais gloire du droit de l'hospitalité
Entre ton pere & moy, qui d'ancienneté
Nous entre-visitons, Laërtes vieillard sage,
Et vertueux Heros, m'en rendra tesmoignage,
Si tu le veux sçauoir. On dit qu'entierement
Il a quitté la ville, & ne met nullement
Le pié dans la muraille, ains qu'aux champs sa retraite
Sans nulle ambition le bon vieillard a faicte,
N'ayant là qu'vne vieille afin de le traitter,
Et son boire & manger luy cuire & apprester.
Quand il est trauaillé, quand ses iambes malades
N'en peuuent quasi plus des longues promenades
Qu'il faict dans son iardin gayement verdissant,
Ou dans sa douce vigne en raisins rougissant,
Ou dans son beau verger quand la saison rapporte,
Et qu'on le void courbé de fruits de toute sorte,
La fidelle seruante accourt incontinent,
Et soustient le bon homme à peine se trainant,
Et restaure son cœur de viande agreable.
Or à l'occasion du vieillard honorable
I'ay cette route pris. Pour ton pere, l'on tient
Qu'il est bien loin d'icy, que la mer le retient,
Errant par cy par là, & que les Dieux celestes
Luy troublent son retour (& luy sont fort molestes:)
Le diuin Vlysses est sur terre, & n'a pas
(Abatu de la mort,) encor' passé le pas.

Il est en quelque part retenu dans vne Isle
Ceinte des larges mers ; Gens d'acord difficile,
Gens rudes & cruels, l'arrestent malgré luy,
Et durant ce sejour luy donnent maint ennuy.
Ie te predy, sentant dans ma poitrine forte
S'eclercir le futur, tout de la mesme sorte
Que nous l'ouurent les Dieux : Et ce qu'elle rendra,
Comme ie le diray sans doute il auiendra :
Non que ie sois expert au sçauoir des augures,
Non que ie sois apris aux deuines figures,
Le temps viendra bien tost, & ne tardera pas
Que le fort Vlysses pressera de ses pas
Le desiré terroir de sa douce patrie,
Bien que liens de fer en toute leur furie
De durs & fors chainons le retinssent serré :
Croy qu'il inuentera son retour desiré.
Il est homme doüé de longue experience,
D'esprit bien delié, plein de grande prudence.
Or pour ce qu'il m'est pris tres-grande volonté
De sçauoir qui tu es, dy moy la verité.
Serois-tu bien le fils de ce grand personnage ?
Car il auoit ainsi tous les traits de visage,
Et les yeux ainsi beaux. Tu luy ressemble bien:
L'amitié nous auoit ioints d'vn ferme lien,
Nous nous reuisitions, (& mangions à la table
L'vn de l'autre souuent, maint propos delectable
Se passoit entre nous,) ie dy auparauant
Qu'il eust pour s'embarquer donné la voile au vent
Pour passer en Phrygie, auecques la ieunesse
Et la flotte des Rois & des Princes de Grece,

Pallas demãde à Telemachus s'il est fils d'Vlysses.

La fleur des bons soldats, l'honneur des combattans,
Car ie ne l'ay parlé, ne veu depuis ce temps.

Telemachus respond à Pallas, que sa mere lui a dit qu'il estoit fils d'Vlysses, mais qu'il n'en sçait rié.

A quoy Telemachus. La verité est telle
Que ma mere tousiours m'a dit que i'estois d'elle
Et du fort Vlysses, mais i'en suis ignorant :
Car nul ne peut au vray s'aller trop asseurant
Du pere d'où il vient. A la volonté mienne
Qu'vn pere heureux me dist estre la race sienne,
Qui peust en sa maison, hors de soucis cuisans
Contant & plein de biens acheuer ses vieux ans.
Mais on tient que ie suis le fils du miserable,
Qui va courant les mers, que la fortune accable
De mille afflictions. Voila mon hoste cher
Tout ce que ie te puis de ma race toucher.

Pallas s'enquiert qui sont les poursuiuans.

Pallas suiuit ainsi. Les Dieux bons de nature
Ne t'ont pas faict sortir d'vne lignee obscure,
Et n'ont pas ordonné qu'vne telle maison
En noblesse croissant de si longue saison
Vienne à se deperir, la sage Penelope
T'ayant engendré tel. Mais qui est ceste trope,
Dy moy la verité, que veut dire cecy?
D'où viennẽt tant de gens? Quels bãquets sont-ce icy?
Est-ce nopce, ou festin public que tu veux faire?
Car cecy ne sent point sa dépence ordinaire :
Ie voy par la maison gourmander, banqueter
Des gens, d'vne façon qui n'est à supporter :
Et tout homme de cœur voyant telle insolence
Et dißipation, s'en fasche & s'en offence.

Telemachus en rẽd raison à Pallas.

Puis que c'est ton plaisir, dit le fils d'Vlysses,
D'entendre bien au vray d'où viennent ces exces :

Ceste maison deuoit autant qu'autre du monde
Estre riche en grands biens, à nulle autre seconde
En gloire & en honneur, grand renom attendant,
Tant que le maistre y eust, sage, esté residant.
Mais le malheur des Dieux ores nous contrarie
(Empeschant son retour en sa douce patrie,)
Animez contre nous ils l'ont trop rigoureux,
D'entre tous les viuans faict le plus malheureux.
Encore ma douleur seroit plus supportable,
Et mon cœur serreroit sa plainte lamentable,
S'il fust mort deuant Troye ayant l'espee au poing,
Ou entre ses amis. Car on eust eu le soin
De dresser vn tombeau à Prince tant insigne,
Ce seroit à son fils vne remarque digne
Et de gloire & d'honneur, qui mesmes eust esté
Pour se faire admirer à la posterité.
Mais, helas, maintenant les harpyes cruelles
L'ont mangé, depoüillé de ses loüanges belles,
Il est mort sans renom, sans l'honneur à luy deu,
(Comme incogneu au monde, & de nul entendu)
Et ne m'a delaissé que sujet de crieries,
Que matiere de düeil, de pleurs, de fascheries.
Ce n'est pas tout, car outre & la perte & la mort
D'vn pere vertueux dont ie me plains si fort,
Les Dieux m'ont enuoyé plusieurs autres tristesses,
(Ont plongé cet estat en piteuses detresses,)
Cruels ont attaqué mon ame rudement:
Car de tous les costez que le moite element
Ceint les Isles d'autour, vne troupe ennemie
De tous les plus puissants, dont l'vn de Dulichie

Se pleit de l'insolence des poursuiuans.

Se vante estre sorty, de Samos l'autre vient,
Et l'autre est arriué de Zacynthe, qu'on tient
Riche en bois, il en vient mesme de la sterile
Ithaque, à labourer plus qu'autre difficile:
Tous ceux finalement qui regnent en honneurs
Es Isles d'alentour, Princes & grands Seigneurs
Se sont amourachez de ma mere, la pressent
De se remarier, ceste maison oppressent,
Mangent ce patrimoine & le vont deuorant:
Mais ces flambeaux d'amour qu'ils vont tant desirant
Ma mere de tout poinct ne chasse & ne rejette,
Et s'il n'aperoy point qu'vne fin elle y mette.
Eux demeurent toujours, ne veulent déloger,
Mais (sans aucun respect) acheuent de ronger
Ce pauure reuenu, & de mettre en ruine
Ceste pauure maison qui ja trop y encline:
Encor ay-ie grand peur, que m'oyant plaindre, helas,
Ils me mettent à mort. Lors l'ireuse Pallas:

A peur qu'ils le facent mourir.

Las, helas, qu'Vlysses, mon fils, te fait grand faute
D'estre absent si long temps, errant sur la mer haute!
Qu'il accommoderoit ces mignons proprement,
Et qu'il les traitteroit du poignard brauement:
Reuenir puisse t'il, & dedans ceste porte
Vn iour entrer, couuert de sa cuirasse forte,
Bonne espee au costé, & branlant l'inhumain
De deux forts iauelots en chaque forte main:
Tel qu'il vint autresfois, triomphant, plein de gloire
Loger en ma maison, s'y resiouir, y boire,
Et faire bonne chere. Il reuenoit, exclus
De ce qu'il demandoit au Mermeride Ilus

Pallas souhaitte qu'Vlysses puisse retourner.

Se tenant en Ephyre. Vlysse en peine grande
Estoit allé vers luy, pour luy faire demande
D'vn venin mortifere, auquel il tremperoit
Le bout poinctu des traicts qu'en guerre il porteroit.
Il luy en fit refus : car il auoit emprainte
En son ame, en son cœur, la terreur & la crainte
Des Dieux tousiours viuans : Mon pere toutesfois,
L'aima tant pour l'auoir frequenté maintesfois,
Qu'il luy en fit present, & ne laissant en peine
Ton pere, qu'il aymoit d'amitié ancienne,
Il l'en accommoda. Maintenant pleust aux Dieux
Qu'Vlysses reuint tel parmy ces amoureux.
Ils seroient arriuez à leurs heures dernieres,
Et trouueroient sous luy des nopces fort ameres.
Mais ce qui aduiendra, tout sera mis vn iour
Au bon vouloir des Dieux : Soit que par son retour
Il prenne de ces gens & de leur insolence
Dans sa propre maison la trop iuste vengeance,
Ou ne la prenne point : Ie te veux aduertir
Pourtant, comme tu dois les faire tous sortir
Dehors de ta maison. Demain conuoque, appelle,
Tous les Grecs au conseil, & d'vne façon belle
Parle à eux comme il faut. Les Dieux tousiours viuãs
T'en seront à tesmoins. Dy à ces poursuyuans
Qu'ils ayent à vuider la maison de ton pere
Et s'en aillent chez eux : que s'il plaist à ta mere
De se remarier, son pere est vn grand Roy,
Fort riche, fort puissant, & qui a bien dequoy,
Elle y peut retourner : là pourront ils parfaire
Les nopces à leur gré, là pourront ils luy faire

Aduertit Telemachus comme il se doit dépestrer des poursuiuans.

Pallas donne aduis à Telemachus de monter en mer.

Vn honneste doüaire, auec tant de presents
Qu'on pourroit requerir, & qui seroient duisants
A leur fille tres-chere. Or ie te veux apprendre
Encor vn bon conseil si tu me veux entendre,
Pren moy en diligence vn vaisseau bon & fort,
De vingt bons auirons, pour repousser l'effort
Et des flots & des vents, mets la voile legere
Au vent, monte dessus & va chercher ton pere,
Absent si longuement. Peut-estre il se fera
Que quelqu'vn des viuants nouuelles t'en dira,
Peut-estre en auras-tu de Dieu la renommee
Par qui gloire & loüange aux hommes est semee.
Va t'en premierement à Pyle vers Nestor
Pour t'enquerir de luy: Puis donne à Sparte encor'
Au blond Menelaüs, le dernier que ie sçache
Deuers nous retourné des Grecz portant rondache,
Si ton pere est viuant & doiue reuenir
Selon qu'ils te diront, il te faut là tenir.
Vn an patientant. Si le bruit au contraire
T'asseurant de sa mort, son retour desespere,
Reuien t'en en Ithaque au regné paternel,
Et dresse son tombeau, qu'vn honneur eternel
Soit faict à ce tombeau par seruices publiques,
Par sainctes oraisons, & par ieux authentiques.
Adiouste à tout cela ce qui sera decent
Aux ombres genereux d'vn Heros si puissant,
Puis ta mere pouruoy de mary conuenable.
Tout cela faict, donne ordre à la mort miserable
De ces beaux amoureux, ou soit subtilement,
Ou de combat ouuert, mets les entierement

A mort sur les carreaux d'vn genereux courage.
Despoüille tout l'enfant, plus grand de cœur que d'âge,
Pren le sceptre en ta main, commande : de façon
Qu'on ne te die plus que tu n'es qu'vn garçon.
Aduise quel honneur, combien donne de gloire
Au petit fils d'Atreus le bien de sa victoire,
Regarde combien a de reputation
Le vengeur Orestes parmy sa nation ?
Braue il a faict souffrir mort honteuse & amere
L'enuoyant aux enfers, au meurtrier de son pere,
(Le braue Agamemnon aux armes si puissant,)
Qu'Ægistus le trompeur, dol & fraude tissant,
Auoit aussi tué, (soüillant son mariage,
Polluant le respect du sang, du parentage.)
Fais en ainsi mon fils, embrasse courageux
L'honneur & la vertu : tu es fort & nerueux,
Dispos, de belle taille : entre en apprentissage,
Ie ne voy rien en toy qui bon heur ne presage :
Aux armes donc, pren les desia victorieux,
Et pousse ton renom iusques à nos nepueux.
Or ie te dy adieu, souuien toy, ie te prie,
De ce que ie t'ay dit : i'entends ma compagnie
Gronder d'attendre tant, ie m'en vay la trouuer,
Et prenant mon vaisseau les auirons leuer.
Auquel Telemachus, plein de prudence accorte,
Tu me vas exhortant meu d'vne amitié forte
Et de fidelité, comme ton propre fils,
Tu m'as en peu de mots de la vertu prefix
L'amour & le chemin, comme mon propre pere.
Tes admonitions sainctes comme i'espere,

L'incite par l'exemple d'Orestes.

Telemachus respond prudément à Pallas.

Hors de mon ſouuenir iamais ne ſortirons,
Ains tant que ie viuray fermes y demourront.)
Tu pourrois toutesfois faire icy dauantage
De ſejour auec moy, ſans haſter ton voyage:
Mais cependant au moins que tu te laueras,
Que tu prendras plaiſir, & te repoſeras,
Luy veut faire des preſens. *Attens moy vn petit ie n'arreſteray guere,*
Ie veux aller querir au threſor de mon pere
Quelque digne ioyau pour te faire vn preſent:
Il ſera riche aſſez, mais qu'il te ſoit plaiſant,
Et tu le garderas pour auoir ſouuenance
De moy, pour te remettre en ton cœur ma preſence:
Les amis font cela en tel cas que cecy
Pallas l'en remercie. *Pour ſigne d'amitié. A qui Pallas ainſi.*
Ne me retarde point, mon fils, (à la pareille)
I'ay haſte, les preſens que l'amour te conſeille
De m'offrir, garde les, & quand ie reuiendray
De tes mains de bon cœur certes ie les prendray,
Les porteray chez moy, & recompenſe digne
Te rendray de bon cœur d'amitié ſi inſigne.
Pallas s'eſuanoüit de deuant Telemachus. *Ce diſant, la Deeſſe eſuanoüit en l'air*
Tout ainſi que l'oiſeau qui s'eſchappe à voller
Et bat les vents de l'aiſle: au partir elle excite
Son courage à la force au ſouuenir l'incite
De ſon pere tant plus, & luy bien eſtonné
La Deeſſe ſentit. Il ſ'en eſt retourné
Phenius chante les malheurs des Grecs. *Trouuer les pourſuiuans, entr'eux a repris place*
Semblable à quelque Dieu de façon & de grace.
Là le chantre excellent hauſſoit ſa belle voix,
Et r'animoit les nerfs de ſon reſonnant bois,

Et le silence estoit. Il chantoit l'infortune
Des Capitaines Grecs sur l'onde de Neptune
A leur retour de Troye, ausquels Pallas frappa
Les vaisseaux en son ire & loing les dissipa.
Iusqu'en la chãbre en hault donna la chanson rare, Penelopé l'oit, & descẽd en bas.
Et se fit écouter à la fille d'Icare
La sage Penelope. Adonc elle descend
Non seule, ains auec soy deux filles elle prend,
(Deux Nymphes en beauté l'accõpagnoient gentilles,
Et ses pas vertueux suiuoient les ieunes filles.)
Quand des femmes l'hõneur vers les Princes paruint
Sur le seüil bien basty de la sale ell' se tint,
D'vn voile delié se couuroit le visage,
A son costé estoit chacune Nymphe sage
En pudique maintien. Lors au Poëte chantant
Ces propos elle dit pleurant & sanglotant.
Phemius, si tu veux ie sçay que tu n'as faute Penelopé à Phemius.
De sujet, de matiere & delectable & haute,
En chantant les exploicts des hommes & des Dieux.
Chante les s'il te plaist à ces beaux amoureux
Pendant qu'ils sont beuuans & qu'ils te font silence,
Mais ne ramentoy point la triste souuenance
De ces fascheux sujets, ne vueilles raconter
Ce qui me faict pleurant, sans cesse tourmenter,
Qui me ronge le cœur, qui l'ame me bourrelle,
Larmoyant sans répit vne plainte eternelle,
A la triste pensee, au fascheux souuenir
D'vn que i'ay tant au cœur, qui ne peut reuenir;
Ie dy de mon mari dont l'honneur, dont la gloire
Eclairant par la Grece en Argos est notoire.

Telemachus à Penelopé.

Chere mere, pourquoy vous faschez vous ainsi,
Dit lors Telemachus, contre ce chantre icy
Qui chante ce qu'il a le plus en fantasie?
(Souffrez qu'il se delecte auec sa poësie
Et chante à son plaisir, puis que d'vn feu puissant
La verue qui le pousse ainsi le va pressant,)
Il ne luy en faut pas attribuer la faute.

Iupiter suggere aux poëtes tel subiet qu'il luy plaist.

La matiere du chant vient de la voute haute,
Descend de Iupiter, qui selon son desir
Aux esprits excellens suggere à son plaisir,
Le sujet tel qu'il veut. Vous n'auez donc ma mere,
Assez d'occasion de vous mettre en colere
De ce que cestui-cy chante comme les eaux
Ont tourmenté les Grecs, ont brisé leurs vaisseaux,
Comme les Princes forts ont par triste aduenture
Serui pour la pluspart aux poissons de pasture,
Vn poëme noueau plaist auec volupté,
Et prend-on grand plaisir à quelque nouueauté.
Les recentes chansons sont tousiours les plus belles.
N'aiez donc point horreur de ces chansons nouuelles,
Vlysses n'est pas seul au monde de perdu,
Auquel n'a pas bien dit son retour pretendu,
Et luy seul n'est pery soubs l'onde de Neptune,
Aiant, helas, couru trop amere fortune.
Tant de Grecs ont laissé la vie sur les champs
De Troye, & sont tombez sous les glaiues trēchants,
Tant d'autres sous les eaux ont souffert mort amere.
Vous retournerez dōc, s'il vous plaist, ô ma mere,
En vostre chambre, & là vostre temps passerez
A faire vostre ouurage, & d'exemple serez

A n'estre pas oisiue à tant de Damoiselles
Qui sont autour de vous, agreables & belles,
Car la parole est deuë aux hommes seulement,
A eux en est le soin, & le commandement
A moy Telemachus qui ay toute puissance,
Et à qui ceste cour doit toute obeïssance.
Sa mere à ces propos grandement s'estonna,
Et soudain en sa chambre en haut s'en retourna
(Ses filles auec elle,) & la parole sage
De son fils engrauoit au fonds de son courage.
Pleuroit tousiours pourtant l'absence ou le trépas
D'Vlysses son mari, iusqu'à tant que Pallas
Luy vint le doux sommeil assoir sur ses paupieres.
Mais tous les poursuiuans de voix rudes & fieres,
Crioient par la maison, & vouloient se pancher
Encore sur les litz, Quant se vint approcher
Pres d'eux Telemachus. Et de parole sage,
Vous dit-il, qui cerchez ma mere en mariage
Mais auec trop d'orgueil : traittons nous ie vous pri
Auec ioyé & plaisir sans faire vn si grand cri,
Sans tant tumultuer. C'est chose bien plaisante
D'ouïr les airs diuins que ce bon Poëte chante,
Et dont le chant peut estre aux Dieux accomparé.
Demain, dés que le iour nous aura réclairé,
Nous vous trouuerons tous au conseil ordinaire,
Où ie vous veus parler & librement vous faire
Entendre mes raisons : C'est que sortiez d'icy
Et que d'autres festins vous cerchiez que ceux cy,
Mangiez vos reuenuz, mesme si bon vous semble
L'vn l'autre tour à tour vous vous traittiez ensẽble

Penelopé s'estonne des propos de son fils.

Telemachus aux Poursuiuants.

Que s'il vous est meilleur, & si vous persistez
A vouloir consumer ainsi les facultez
D'un seul impunément, mangez à la bonne heure,
Mais ie priray les Dieux dont ferme est la demeure,
Si iamais Iupiter à vos mechancetez
Deuoit retribuer les guerdons meritez,
Qu'impunément aussi d'un chastiment extreme
Vous perissiez bien tost dans ceste maison mesme.
Ainsi leur parloit-il. Eux indignez mordans
Leurs levres de despit grondoient entre leurs dents,
Bien estonnez d'ouir de telle hardiesse
Telemachus parler à leur folle ieunesse.

Antino° à Telemachus.

Auquel Antinoüs fils d'Eupithee, entre eux
Respondit le premier: Certainement les Dieux
T'ont auiourd'huy rendu eloquent à merueille,
Et hardi harangueur. Iupiter ne le vueille
Te rendre Roy d'Ithaque enceinte entierement
De mers, & ne t'y doint onc le commandement
Encores que te soit paternel heritage.

Telemachus à Antinoüs.

Auquel Telemachus de responsé bien sage,
Te fascheras tu point Antinoüs? Ouy:
Ie le voudrois, & tant Iupiter m'eust ouy
Que ie vinsse à porter en main ce braue sceptre.
Penses-tu que regner soit un crime commettre?

Regner est bonne chose

Regner est bonne chose, un Roy est reueré
Comme un Dieu en sa Cour: de tous est honoré,
De tous est enrichy, (& à luy sa couronne
Sur villes, sur sujets toute puissance donne.)
Il y a toutesfois autour de ceste mer
Des Rois, ieunes & vieux, qui peuuent gouuerner

Ithaque enceinte d'eaux, soit que l'vn d'eux se prene
A supporter le poix onereux de ce regne,
Puis qu'est mort, comme on dit, le diuin Vlysses.
Mais des biens qui me sont escheus par son decés
I'en seray le vray Roy, i'en auray la puissance,
Et de tous ses tresors prendrai la iouissance,
Sur ses esclaues mesme aurai commandement
Que par guerre il m'acquit combatant vaillamment,
Lors respondit le fils de Polybe Eurimaque: Eurimachus à Telemachus.
Les Dieux y pouruoiront, cela est, Telemaque,
Soubs leur entier pouuoir. Et des Grecs regnera
Sur Ithaque & ses eaux celuy qu'ordonnera
Leur bonne volonté. Mais toy commande & regne
Sur ta maison, jouy de ton antien domaine:
Personne que ie croy ne viendra pour t'oster
Ton bien, ton reuenu, nul pour t'en contester
L'administration (iustement limitee)
Tant qu'Itaque sera d'habitans frequentee.
Mais dy moy ie te pry, qui est cest estranger S'enquiert l'estranger venu chez luy.
Qui ceans est venu si hardiment loger?
D'où est il, d'où vient-il, de quel païs, & quelle
Sa gent, sa nation, sa race & parentelle?
Dit il point que ton pere en bref doiue approcher:
Ou est-il point venu quelque debte cercher?
Il s'est bien engardé qu'on eust sa cognoissance,
Mais a gagné au pied en grande diligence.
Il n'a pas toutesfois la façon d'vn mechant.
Aquoy Telemachus (finement le cachant) Telemachus feint le retour d'Vlysses desesperé.
L'attente d'Vlysses tousiours tant desiree
Est maintenant dit-il du tout desesperee.

Ie ne me fieray plus à ce que me diront.
Ces porteurs de nouuelle. Et ne me tromperont
Desormais les Deuins, bien que pour les entendre
Ma Mere les appelle, & veille d'eux apprendre
Des nouuelles du Roy. Or, si tu ne le sçais
Cestuicy est Mentes, vieil hoste d'Vlysses:
Anchialus, qui a reputation grande
Aux armes est son pere: Aux Paphois il commande:
Il vient de Taphe icy, païs enceint de flots,
Et dont les habitans sont braues matelots.
Industrieux en l'art de guider dessus l'onde
Les hazardeux vaisseaux, s'il y en a au monde.
Ainsi luy respondit l'Vlyßide. Combien (bien
Qu'il l'eust pris pour vn Dieu, & qu'il le sceust fort
En soy mesme en son cœur. Alors on recommance
A chanter de plus belle, à reprendre la dance,
A rire, à folastrer, (Car c'est tout leur soucy.)
En attendant le soir. Continuent ainsi,
Telemachus se retire apres les poursuiuans retirez.
Tant que Vesper au soir la nuict au ciel attire:
Chacun d'eux en sa chambre adoncques se retire
Pour prendre doucement le sommeil gratieux:
Et le fils d'Vlysses se retire apres eux
En sa chambre, au plus haut de la maison dressee
Force choses pensant en sa triste pensee.
Eury-clea.
Euryclea qui chaste & bien aprise estoit
Deuant luy les flambeaux tous allumez portoit,
Ops la Pisenoride au monde la fit naitre:
Et Laërtes auoit esté son premier maître.
L'aiant bien ieune encor' achetee autrefois
La valeur de cent bœufz. Il la tint toutesfois

Auec beaucoup d'honneur pres de ſa chaſte femme,
Et ne fut d'elle épris par amoureuſe flame
Pour la mettre en ſon lit : pour ce qu'il redoutoit
Le courroux de ſa femme. Alors elle portoit
Deuant luy les flambeaux & les lampes ardantes,
Car elle l'aymoit plus que les autres ſeruantes.
Et l'auoit nourry ieune. Adonc il a pouſſé
La porte de la chambre, & s'eſtant aduancé
S'eſt ietté ſur ſon lict. A la ſage ſeruante
Tend ſes accouſtremens d'vne eſtoffe excellante,
Elle les prend ſoudain, les plie proprement,
Et pres du riche lict les met bien nettement.
Puis de la chambre ſort la vieillotte fidelle,
Ferme la porte à clef, & la tire apres elle
Par la boucle d'argent ; luy couuert mollement
D'vne mante legere ouuree gentiment
Paſſa toute la nuit, penſif en ſon courage,
Et ſongeant en ſoy-meſme au peril du voyage
Que Pallas luy auoit enioint vn peu deuant :
(Et fut en ceſt eſtat iuſqu'au Soleil leuant.)

Fin du premier Liure.



LE SECOND LIVRE DE L'ODYSSEE d'Homere.

ARGVMENT.

TElemachus denonce en pleine aſſemblee aux pourſuyuants de ſortir de la maiſon de ſon pere Vlyſſes. Et ayant pris d'Euriclee ſa nourrice, ce qui faiſoit beſoin pour ſon voyage, & de Pallas des hommes & vn vaiſſeau, il s'embarque ſur le ſoir.

AVTRE SOMMAIRE.

Le conſeil en Ithaque eſt plein de trouble amer,
Et le fils d'Vlyſſes ſe met deſſus la mer.

DEs qu'on a veu l'Aurore à la main rougiſſante
Et aux beaux doigts de roſé au ciel reſplendiſſante,
Telemachus ſe leue dés le poinct du iour. *Le cher fils d'Vlyſſes hors du lit s'eſt jetté,*
S'eſt veſtu, a pendu ſon eſpée au coſté.
Si toſt qu'il eſt ſorty, (ſon apparence belle

Estoit comme d'vn Dieu) les herauts il appelle,
Et venus deuers luy, leur fait commandement
D'aller, & conuoquer au conseil vistement Faict cõuoquer le cõseil.
Les Gregeois cheuelus, qui vont en diligence,
Et à son mandement rendent obeissance.
Ils viennent à la foule, accourent vistement,
Et dedans le palais entrent ensemblement.
Chacun selon son rang s'estoit mis en sa place,
Quand on vid arriuer l'Vlyssienne race. Telemach' viẽt en l'assemblee.
Vn espieu bien ferré en sa main il tenoit
Se branlant brauement. Seul il ne cheminoit,
Car deux dogues puissants venoiẽt apres leur maistre,
Et vistes & legers. Pallas le fit paroistre
Orné de Majesté. Le peuple l'admiroit, Pallas le faict paroistre
Au trône paternel monté le reueroit:
Des vieillards luy cedoit la trouppe venerable
(Et des vieux Seigneurs Grecs le senat honorable.)
Entre eux Ægiptius pour l'heure se trouuoit
Plein de parler facond, que la vieillesse auoit Ægyptius.
Là rendu tout courbé, mais remply de prudence,
De bon sens, & pourueu de grande experience,
Le braue guerroyeur Antiphus son aisné
Compagnon d'Vlysses, s'estoit acheminé
En la guerre de Troye, en la plaine d'Ilie
Qui florissoit alors en grand' cheuallerie:
Antiphus qui toujours combatoit vaillamment:
C'est luy que le Cyclops tua cruellement,
Et de luy le dernier dans son antre effroyable
Le barbare dressa son past abominable.
Il eut encor trois fils. Entre les poursuiuants

Estoit Eurynomus, les deux autres suiuants
De leur pere le train, semblables en leur vie
Imitoient son honneur, & n'auoient autre enuie:
(Car il auoit vescu en reputation:)
Et l'oubly n'auoit pas esteint l'affection
Qu'il portoit à son Prince, ains regrettoit sans feinte
L'absence d'Vlysses d'vne eternelle pleinte.

Propos d'Ægyptius en l'assemblee.

Il commença, ses yeux de larmes degouttans.
Oyez, seigneurs d'Ithaque; il y a fort long temps
Qu'on auoit faict aucune assemblee de ville
Pour voir & consulter des affaires de l'Isle:
Mesme depuis qu'on vid Vlysses s'en aller.
Qui donc ainsi nous faict si soudain appeller?
Quel en est le sujet? est-ce par le message
Ou des vieux, ou de ceux qui sont en plus ieune âge?
Est-ce que quelqu'vn d'eux ayt sceu, ayt entendu
Qu'vn vaisseau d'ennemis soit icy descendu?
S'il l'a sceu le premier qu'il vienne: ou qu'il s'explique
S'il veut mettre en auant quelque affaire publique,
Quel qu'il soit, il me semble homme de probité:
Et prie, que cela qu'il aura projetté
En son entendement, Iupiter l'authorise,
Et conduise à bon heur toute son entreprise.

Telemachus ayse des propos d'Ægyptius.

Telemachus ayant à sa loüange oüi
Vn tel propos, en sent son cœur tout resioüi,
Il ne demeura plus assis, boüillant d'enuie
De parler en public en telle compagnie.
Il se tint donc debout: & soudain Pisenor
Heraut sage & discret, luy tend le sceptre d'or
Et luy met en la main. Lors tournant le visage

Vers le vieillard, il dit. Vieillard prudent & sage
Celuy là que tu dis n'est pas fort loin d'icy,
Tu le verras. C'est moy que touche ce soucy.
Ie n'ay point veu venir de vaisseaux de coursaires,
Ie ne parleray point des publiques affaires:
Mais en particulier vn dommage priué,
Vn malheur domestic est sur moy arriué:
Vn double ennui m'accable, ayant trop miserable
Mon cher pere perdu, dont le sceptre honorable
Vous gouuernoit si bien, homme plein de douceur,
Insigne en probité. Puis vn autre mal-heur
Qui sappe cest estat, qui le mine & le perse,
Qui perd ceste maison, la met à la renuerse,
Ruine ses moyens les plus beaux & meilleurs:
Nombre de poursuiuants, enfans de ces seigneurs
Que vous voyez icy, d'honneur & de courage,
Veulent outre son gré ma mere en mariage,
Ils ne veulent aller à Sparte, en la maison
D'Icarus, l'amener à la fin à raison
De luy donner vn dot, & prendre au prealable
Celuy qui luy sera de tous plus agreable,
Pour en faire son gendre. Et ce pendant ils sont
Tousiours en ma maison, où sans respect ils font
Dix mille indignitez, ils mangent, ils rauagent,
Tuent brebis, moutons, tous nos troupeaux s'accagent,
Et dedans la maison du vaillant Vlysses
En magnifique train commettent mille exces.
Ils boiuent tous nos vins, les furettent, les persent.
(Et parmy la maison les gastent & renuersent.)
Et ie n'ay prés de moy personne assez puissant

Réd raison de son faict

Douleur de la perte de son pere.

Ennuy de l'insolence des poursuiuãts.

Qui voise de ceans ceste peste chassant:
Tel que fut autrefois mon magnanime pere.
Mais mes debiles mains ne le peuuent pas faire.
Si nous l'entreprenons par les armes, helas
A ce faict nous deffaut & la force & le bras,
Et nous ne sommes pas encores grands gendarmes.
En fin si nous auions vn peu d'adresse aux armes
Conioncte auec la force, hà, nous essayerions
De repousser l'iniure, & nous nous deffendrions,
Car on commet icy vn cas intolerable:
Et du grand Vlysses la maison honorable
Certe on la traicte icy par trop indignement,
Elle est par ces excez perdue entierement.
Las! soyez en en fin emeuz en vos courages,
Ayez quelque respect aux proches voisinages,
Sur tout craignez les Dieux, qu'en fin trop irritez
Ils n'enuoyent la peine à vos meschancetez.
Or, par le haut-tonnant qui sur l'Olympe habite
Et par Themis encor' qui assemble & excite
Le conseil des humains, ou leur donne congé,
Abstenez vous amis, & me laissez rongé
De douleur & de mal: & si iamais Vlysse
Mon pere, homme de bien, a faict quelque iniustice
Aux magnanimes Grecs, faictes m'en repentir,
Vengez vous en sur moy: faictes en ressentir
Ceux icy contre moy; il me seroit sans doute
Meilleur, que de manger mon bien, ma maison toute,
Mais si vous perdez tout, possible qu'à son tour
La vengeance pour moy s'en fera quelque iour.
Ie redemanderay mes facultez perdues,

Et criray, iusqu'à tant qu'elles me soient rendües
Par toute la cité. Car de me contrister,
De m'affliger ainsi, de me persecuter,
C'est grand' folie à vous, en vain vostre pensée
Rend mon ame d'ennuis, & de maux oppressée.
Il finit indigné : puis son sceptre ietta
En terre : & son visage en larmes degouta.
Chascun en eut pitié, le peuple en son offence
Fut grandement esmeu : mais on faisoit silence,
Et personne n'osa respondre seulement
A ce qu'il auoit dit parlant si brauement:
Le seul Antinoüs (de colere & de rage:) Antinoüs respond à Telemachus.
Grand orateur, dit-il, indompté de courage,
Comme tu parles haut, & iette dessus nous
Le blasme & le venin du feu de ton courroux?
La faute de cecy, ce mal, ceste misere Il met la faute du desordre sur Penelopé.
Ne doit tomber sur nous, mais plustost sur ta mere:
Dont nous vont deceuant les feintes actions,
Et qui nous va tissant cent mille fictions.
Voicy le troisiesme an, (que Titan de son coche
A ramené sur nous,) & le quatriesme approche,
Qu'elle nous nourrit tous d'vn vain espoir, paissant
Nostre ame d'vn amour qu'elle vient accroissant.
Car elle nous promet, nous enuoye messages,
Pour nous faire esperer, (enflamme nos courages)
Et à chacun de nous promet tacitement.
Mais en son cœur secret elle pense autrement,
Feint des retardements, inuente des excuses,
Et nous ourdit sans fin la toile de ses ruses. La toile de Penelopé.
Elle a donc commencé sur son mestier gentil

Dedans sa chambre à part vn ouurage subtil,
Et nous a dit ainsi. Amis, pour asseurance
Puis qu'Vlysses est mort, viuez en esperance,
Soustenez, patissez, & me pressez tousiours,
Tant que i'auray finy, (sera dans peu de iours,)
Ces funebres linceux au bon homme Laërte.
Cest œuure demourroit, & ce seroit grand perte.
De peur que si la Parque au cizeau bien tranchant
L'enuoyoit au sepulchre, on ne fust reprochant
A moy, qui entendrois quelcune des Gregeoises
Du peuple medisant me susciter des noises,
Si Laërtes estoit couché dans le cercueil
Sans le riche ornement d'vn funebre lincueil,
Veu qu'il a tant de biens, vn si grand labourage,
Vn domaine si riche, vn si bel heritage.
A ces propos tant doux nostre cœur a cedé,
Il a fort aysément esté persuadé.

De iour aduãcee de nuit despecee.

Or de iour pour le vray s'aduançoit son ouurage,
Mais elle en deffaisoit toute nuict dauantage.
Durant trois ans entiers sa ruse nous trompa,
Et iusques au quatriesme elle nous atrapa.
Mais vne qui sçauoit toute son entreprise
Nous en vint aduertir. Puis elle fut surprise
Sur le fait, deffaisant son ouurage gentil.
Et plus ne luy seruit son esprit tant subtil:
Car il luy a fallu en fin en dépit d'elle
Acheuer le tissu de ceste toile belle,
Et l'aller iusqu'au bout par contrainte suiuant.
Mais voy, ce que chacun amoureux poursuiuant
Te dit, à celle fin que ton cœur ne l'ignore,

Le sçachent tous les Grecs & l'entendent encore
Malgré ton ordonnance & ta belle oraison,
Renuoye, & au plustost, ta mere en sa maison,
Conseille luy d'en prendre vn le plus conuenable
D'entre nous pour mary, & à elle agreable
Et à son pere aussi. Si par ses tours secrets
Elle pensoit tousiours beffler ainsi les Grecs,
(Elle se trompe fort,) bien qu'elle soit tres-sage
Qu'elle pratique bien en son ruzé courage
Ce dont luy a faict don Pallas abondamment,
Ses ouurages tissant industrieusement,
Qu'elle ayt l'esprit posé, plus subtil en finesse
Que ne l'eurent jadis les Princesses de Grece,
Reynes aux beaux cheueux: comme fut Alcmené.
Et Tyro, & encor' la blonde Mycené,
Dont nulle ne sceut onc art ne finesse telle
Que les sçait auiourd'huy Penelope la belle,
Elle verra pourtant que sa subtilité
N'aura comme elle croit grandement proffité.

Antinoüs conseille Telemachus de renuoyer sa mere en sa maison.

Car c'est vn point conclu contre elle, Telemaque,
Nous ne sortirons point hors du chasteau d'Itaque,
(Qui fut à son mary,) mais nous consumerons
Tous les biens de ceans, nous tuerons, mangerons
Tout le bestail d'icy, tant & tant que trompee
Nostre attente sera par ta Penelopee:
Qu'elle continuera sa resolution.
Que pour certain les Dieux pour ton affliction
Ont mise dans son cœur, & pour ta grande oppresse
Ont ainsi son esprit trauersé de finesse:
Elle s'acquiert par là grand bruit, grande clarté,

Resolutions des poursuiuans.

De renom, mais à toy grande calamité,
Ruynes, dètriments, pertes continuelles,
Nous ne verrōs dōc point nos maisons paternelles,
Nos affaires lairrons plus pressez & meilleurs,
Ne bougerons d'icy & n'irons point ailleurs,
Qu'elle ne se resolue à choisir, & à prendre
L'vn de nous pour mary, qu'elle ne veille attendre
A se remarier. Adonc Telemachus.

Telemachus de rechef à Antino.

Il ne me seroit pas seant, Antinoüs,
De chasser de ceans, d'enuoyer malgré elle
Celle qui m'engendra, de faire sortir celle
Qui m'a fait & nourry. Car mon pere Vlysses,
Soit qu'il soit ja pery d'vn desastreux decez,
Soit qu'il respire encor cest air frais & humide
En quelque coin du monde, a pris de l'Oebalide
Icarus, de grands biens, lesquels, ô dur ennuy!
Il luy faut rendre tous, en renuoyant chez luy
Penelopé, ma mere. Et puis, si mon cher pere
Vit encor, en aura marisson tres-amere,
Et m'en fera patir. Comme feront les Dieux,
Si tant est que ma mere en partant de ces lieux
Inuoque dessus moy Erynnis l'infernale,
Et ses sœurs les fureurs qui sont en l'enfer pasle.
Que ie n'encoure encor' la malediction,
Et la hayne du monde, & de la nation.
Vostre opinion donc, tant que i'auray de vie,

Enioint aux poursuiuants de desloger.

O Achiens, par moy ne sera point suiuie,
Ains i'en fay peu de conte: encores que vous tous
En soyez indignez, en entriez en courroux.
Mais plustost deslogez messieurs les venerables,

Cherchez autres festins, allez à d'autres tables,
Mangez vos reuenus & de nuict & de iour,
Et vous reuisitez l'vn l'autre tour à tour.
Mais s'il vous est meilleur de consumer sans cesse
Impunément d'vn seul le bien & la richesse,
Mãgez: Mais aux grãds Dieux mes cris i'iray leuãt,
I'iray de mes clameurs les hauts Dieux poursuiuant.
Dieux dont ferme est sans fin la vie & la demeure,
Ie les inuoqueray tous les iours, à toute heure,
Si iamais Iupiter à vos méchancetez
Venoit retribuer les guerdons meritez,
Qu'impunément aussi d'vn chastiment extréme
Vous perißiez bien tost dans ceste maison mesme.
A peine auoit-il dit, que Iupiter transmet
Deux grands aigles volants du plus haut du sommet
D'vn mont proche de là, qui d'aisles estenduës
Batoient d'vn vol égal les vents dedans les nuës,
L'vn contre l'autre ioint: puis approchants du lieu
Où l'assemblee estoit, & fondans au milieu
Du peuple là seant, se prirent à combattre
Donnants l'vn contre l'autre, & des aisles se battre.
Ils designoient vn mal plus grand que tout cela,
Car regardant, hagards, de ceux qui estoient là
Les testes, (en faisant par dessus eux les rouës)
Vindrent à deschirer & leurs cols & leur iouës:
Puis à la droicte main volerent à la fois
Par dessus les maisons & par dessus les toits.
Chacun des aßistans admire & considere,
Le vol de ces oyseaux, & ce qu'ils doiuent faire
Les tenoit en suspens: quand le fils de Mastor

Iupiter enuoye deux aigles pour bõ augure à Telemachus

Halitherses augure.

Halitherses, prudent d'aage & d'vsage encor,
(Qui sur ses compagnons auoit en sa notice,
Sçauoit & deuinoit, tout cela que l'Auspice
Pouuoit coniecturer des oyseaux deuisant
Ou des fatalitez le futur predisant,)
Se leuant dit ainsi. Oyez ie vous supplie
Vous citoyens d'Ithaque, & sur tous ie vous prie
Poursuiuants, escoutez. Ces prodiges puissants
Vous vont d'vn grãd malheur & danger menaçans:
Soyez seurs qu'Vlysses ne tardera plus guere
A reuoir ses amis (& son Ithaque chere)
Il est en quelque lieu bien pres de son païs,
Fort proche est son retour: (Il vient rendre esbahis
Force gens,) il est pres, il vient, & sa main forte
A messieurs les amans mal & malheur apporte.
Et à d'autres encor. Nous donc qui habitons
Dans la fameuse Ithaque, (& qui la frequentons,)

Donne aduis aux Ithaquois.

Aduisons de cesser en fin tout ce desordre:
Considerons comment nous y pourrons mettre ordre,
Que ceux-cy mettent fin aussi à ce malheur,
Car le plustost pour eux leur sera le meilleur.
Ie ne suis ignorant, ny sans experience
De ce qui doit venir, ie parle en asseurance,
Et ie croy fermement que tout soit accomply:
Ie men souuiens fort bien, & n'ay mis en oubly
Ce que ie luy predy, (d'vne bouche sacree)
Parauant que sa nef fust encor' desencree,
Qu'il eust laissé la terre, & que les Grecs en mer
Eussent mis les vaisseaux pour Troye consumer,

Qu'il souffriroit beaucoup sur la mer animee,
Que ses amis perdus, & sa flotte abismee
Il reuiendroit tout seul incogneu, sur les champs
De sa patrie, au bout du terme de vingt ans.
Et voicy de son point la chose presque approche.
Auquel Eurymachus vsa de ce reproche.

Eurymachus reprend Halitherses.

Vieillard (tout courbé dans, insensé, sans raison)
Chante cela sur toy, tes enfans, ta maison,
Va t'en viste d'icy, que quelque grand ruyne
N'arriue dessus toy. Ce que ie te deuine
Meilleur deuin que toy. Certes beaucoup d'oyseaux
Au dessous du Soleil exercent leur cerceaux,
Et tous ne monstrent pas ce qui est veritable,
(Ny des Dieux tout puissants la pensee inscrutable.)
Quant au reste, Vlysses est mort bien loing d'icy
(En la guerre, aux combats.) Le fusses tu aussi,
Et des oyseaux du Ciel comme luy, la pasture,)
Tu ne me viendrois pas chanter mal aduanture
Deuin malencontr'eux, & brulant de courroux
Tu n'inciterois pas Telemaque sur nous,
Esperans dons de luy & quelque recompense.
Mais ie te dy aussi, & prens en asseurance,

Le menace.

Si tu persistes plus d'esmouuoir, d'inciter
Ce ieune Prince icy, de le plus exhorter
Par tes mots ennuyeux, & si plus tu abuses,
Eguillonnant son cœur, de tes fraudes & ruses
Dont tu te fais si fort, ô faux vieillard pipeur,
Et d'ancienneté ruzé, fin & trompeur,
Pour faire que tant plus il hausse son courage,
L'enfle de vanité, l'esleue dauantage,

Tu le feras tumber en vn plus grand malheur,
Et ne parferas point ce que pense ton cœur,
Et le mal mesme, dont les autres tu menaces,
Le mesme chastiment que malin tu leur brasses
Tombera dessus toy de par les amoureux,
En porteras la peine en ton cœur douloureux.

Reprend le conseil d'Antinoüs.

Mais ie conseilleray Telemachus de prendre
Sa mere en bonne humeur, la faire condescendre
De retourner bientost chez son pere puissant,
Afin qu'il la marie, & la soit fournissant
De ce qu'il faut donner à vne honneste fille
De si riche maison, & de si grand famille.
Et ie ne pense pas que iamais autrement
Les Gregeois mettent fin de poursuiure asprement
De ces nopces l'effect. Nous n'auons point affaire
De tant d'oracles vains ausquels tu te veux plaire,
O futile imposteur, nous ne nous soucions
Du vol de tes oyseaux, ny de tes fictions,
Vieux courbé, que d'vn cœur aussi plein de mensonges
Comme de mauuaistié, sot resueur tu nous songes
D'Eloquence tonnant, n'ayant rien remporté
Qu'enuie & hayne, deux à ta meschanceté:
Nous ne craignons icy ny sceptre ny empire
Qui qu'en veille parler, nous n'en ferons que rire,
Nous n'en auons soucy, moins de ce grand parleur
De ce fils d'Vlysses auons nous de frayeur.
Que tout soit deuoré, ce regne lamentable
S'en aille renuersé, n'atten rien d'equitable
Tant que Penelopé par tant & tant de fois
Remet son mariage, & trompe les Gregeois,

Nous demeurrons icy à tous les iours attendre,
Et pour sa grand vertu ne ferons que contendre:
A d'autre n'irons point, dont seante seroit
L'amour & la poursuite à qui l'entreprendroit.
Telemachus adonc, plein de sages paroles.
Eurymachus, & vous pris de ces amours folles,
Ie ne vous priray plus, & plus doresnauant
Soumis ne vous iray pressant & poursuiuant,
Mais i'en pren tous les Grecs & la puissance grande
Des hauts Dieux à tesmois. Au moins ie vous demãde
Vne bonne fregate, & vingt bons compagnons
Qui facent bien sur mer aller les auirons,
Qui me facent chemin sur les glissantes ondes,
Qui m'entrouurent des eaux les plissures profondes,
Qui viennent auec moy iusqu'en Lacedæmon
Ou à Pyle areneuse à l'excellent renom,
Pour aller recercher nouuelles de mon pere
Absent si longuement. (Et si comme i'espere
I'y paruiens seurement) peut-estre il se fera
Que quelqu'vn des viuans nouuelles m'en dira,
Peut-estre i'en auray de Dieu la renommee
Par qui gloire & loüange aux hommes est semee.
Que si i'appren qu'il viue encores au doux iour,
Qu'il soit au monde encor, & i'ay de son retour
Quelque espoir asseuré: i'ay mis en ma pensee
D'attendre qu'vne annee entiere soit passee,
Confit en amertume, en deüil & en soucy,
Autant qu'on peut penser, Mais si i'entens aussi
Qu'Vlysses ne soit plus au monde (& que ses ombres
Errent là bas, parmy les diuinitez sombres)

Telemachus à Eurymachus.

Demande vne fregate pour se mettre en mer.

Ie m'en retourneray, bien qu'en aduersité,
Au pays gratieux de ma natiuité,
Et luy feray bastir vn sepulchre honorable,
Rendray à son tombeau vn honneur conuenable,
Ainsi qu'il est decent, ma mere mariray,
(Et en vn stable estat ie la colloqueray.)
Il fit fin, & apres se rassit en sa place.

Mentor amy d'Vlysses, à ceux d'Ithaque.

Lors Mentor, que l'amour estroittement enlace
A l'absent Vlysses, & qui semblablement
Fut aimé d'Vlysses affectueusement,
(Auquel, comme il partit pour faire son voyage,
Et iettoit hors ses nefs du paternel riuage:
Il auoit par expres le soing, l'authorité
De son regne & son train fidemment transporté,
Commandant de luy rendre entiere obeissance,
Et que chacun fist ioug dessous son ordonnance,)
Dit ainsi: Oyez moy citoyens Ithaquois,
Et soyez attentifs aux discours de ma voix,
Que nul Roy ne soit plus ny benin ny placable,
Ne porte plus en luy vn courage amiable,
Ne soit plus debonnaire, & ne face aucun bien:
Mais soit inaccessible, & ne respire rien
Que toute cruauté, qu'il s'addonne à tout vice,
Qu'il ne regne iamais qu'auec toute iniustice,
Et face mille maux. Le souuenir, bons Dieux,
D'Vlysse est bien perdu, & comme gracieux
Il a sceu commander iadis sur ceste place,
Comme il a gouuerné toute vne populace
Auec grande douceur, & comme entierement
Tel qu'vn pere, en son regne, il s'est monstré clement,

Ie ne me fasche point quand ie voy ceste bande
De superbes amans, qui deuore & gourmande
La maison d'Vlysses, croians qu'il perira
S'il ne l'est, & de Troye onc ne retournera.
C'est pourquoi s'esgayans tant en leurs arrogances
Ils font à leur malheur toutes ces insolences:
Trop bien contre le peuple, indigné iustement,
Ie brusle de colere. A quoi si longuement
Ceste muette peur? Pourquoi dessouz silence,
Citoyens souffrez-vous vne telle insolence?
Pourquoi à les reprendre estes-vous negligens?
Et pourquoi quand ils sont sur tout si peu de gens,
Vous plusieurs, & armez, ô lasche populace!
Ne venez-vous aumoins reprimer leur audace?

Les pousse & anime contre les poursuiuans.

Alors Leocritus qui fut fils d'Euenor,
Tu parles donc ainsi, ô bauard de Mentor,
Et fol d'entendement; Ainsi donc tu opine,
Ou que nous desistions, (ou qu'on nous extermine.)
Il sera difficile à toy, à tes mutins
D'empescher tant de gens de faire leurs festins,
Et de les en chasser. Non quand l'Ithaquois mesme
Vlysses y viendroit, bien que de force extréme,
S'il auoit rencontré les amans genereux
Beuuans dans sa maison ses vins plus doucereux,
Et s'il auoit pensé de les chasser de force
Dehors de sa maison, son audace, sa force
Ne luy seruiroient guere: Et sa femme en son cœur
Ne iouiroit long temps du bien de ce bon heur
Qu'elle souhaitte tant: Car la mort toute seure
Le trouueroit ceans, si seul en la mal heure

Leocritus à Mentor

Il en attaquoit tant. Et nous vouloit troubler,
C'est donc mal à propos que tu en veux parler.
Mais vous peuple chacun retourne à son ouurage,
Et quant à cestui-cy, que Mentor l'accourage
Auec Halitherses au chemin qu'il a mis
En son entendement, car ils sont ses amis
Paternels de tout temps. Or certes Telemaque
Se tenant à recoy aura dedans Ithaque
Messagers de son pere, & son retour sçaura:
Mais iamais ce chemin ne paracheuera.

L'assemblee est licentiee

Ayant de la façon paracheué de dire,
Le peuple il licentie, & chacun se retire.
La troupe des amans au chasteau demeura,
Et Telemachus seul deuers la mer tira:
Là s'arrosant les mains de l'onde mariniere
Il fit de grand' ardeur à Pallas sa priere.

Telemachus fait sa supplication à Pallas.

Toy Dieu qui voulus bien me venir visiter
Hier en ma maison, vueille moy escouter,
Et qui me commandas de me mettre sur l'onde,
Pour chercher d'Vlysses errant par tout le monde
Nouuelles quelque part. Les Grecs entierement
A ce voyage mien donnent empeschement,
Et principalement des gens pleins d'insolence
Qui pourchassent ma mere, & me font violence.

Pallas en l'absẽce de Mentor vient à Telemachus.

Comme il disoit ainsi: Pallas qui emprunta
De Mentor le parler & l'œil, se presenta
Sur le lieu mesme à luy, & luy dit: Fils d'Vlysse,
Si tu peux faire tant que dedans toy fleurisse
La vertu de ton pere, & te monstres pareil
Qu'il estoit à la main & prudent au conseil,

Tu ne seras iamais ny lasche de courage,
Ny d'esprit estourdy : & si ce tien voyage
A souhait te viendra. Mais aussi si tu n'es
Et de Penelopé & du fort Vlysses
Le germe vigoureux, & leurs costes puissantes
Ne t'ont point engendré : C'est en vain que tu tentes
Entreprise si haute, & si ie ne croy point
Que la puisses conduire à fauorable poinct.
« Car certes peu de fils ressemblent à leur peres
« En vertu, fort souuent ils naissent degeneres
« Et pires, mais meilleurs on les void rarement.
Mais puis que tu te porte, & bien & dignement
Successeur de ton pere, & ta pensee esmeuë
N'est point d'aucucune doute, ains d'ame resoluë
Tu oses entreprendre, & ie ne te voy pas
Abiect en ta pensee & d'vn courage bas:
Au contraire, pourueu de vertu, de prudence
Telle que l'eut ton pere, Heros plein d'excellence:
Ie me tiens asseuré qu'emporteras le pris
Du vertueux exploict que tu as entrepris.

Donc (genereux enfant,) dédaigne les paroles
De ces beaux poursuiuans & leurs vanitez folles, L'encourage cõtre les poursuiuants.
Ils sont priuez d'esprit, forclos d'entendement,
Aueugles en prudence, & lourds entierement.
Ils n'apperçoiuent pas leur ruine imminente,
Ils ne voyent leur mort prochainement venante,
Leur vie est à la fin, leur mort hastiue vient,
Et en vn iour l'espee à la gorge les tient.

Or croy que tu n'auras faute de compagnie,
Moy qui te viens fournir d'vne nef bien garnie,

Moi qui fus par ton pere au regne associé
Te suiuray compagnon de peine & d'amitié.
Sus donc, retourne t'en & parmi eux te iette,
Mais fay prouision sagement en cachette
De viures, pain & vin, qui rapellent au cœur
Et aux moëlles des os la force & la vigueur.
Mets le tout dans des peaux, (& le porte au nauire)
Moy mesme ie m'en vay d'entre ce peuple eslire
Des compagnons pourueuz de bonne volonté:
I'ay des vaisseaux au port en grande quantité
Et de vieux & de neufs: le meilleur ie veux prẽdre,
L'armer, & tout soudain dessus la mer nous rendre.

Telemachus reuient au chasteau

Au ieune Prince ainsi la Deesse parla.
Soudain qu'il eut ouy sa voix, il s'en alla
Droit au chasteau, l'esprit plein de grande pensee:
Où il vid des amans la ieunesse insensee
Poursuiure leur desordre, assommer les Taureaux,
Les Cheures escorcher, & brusler les pourceaux.

Antinoüs gausse Telemachus.

Antinoüs lui vint au deuant, le visage
Riant, & l'embrassant il lui tint ce langage,
Lui touchant en la main. Superbe harangueur
Telemaque, & encor inuincible de cœur,
Tu ne dois plus auoir tant à cœur cet affaire,
Modere à la parfin toute ceste colere.
Ie te conseille aussi de ne plus disputer
De parole, & deffect ne plus tant resister:
Plustost fay bonne chere, & nous tient bonne table:
Traitte toy de bon viure & de vin delectable,
Ainsi qu'auparauant. Les Gregeois, & me croy,
Feront ta volonté, asseure t'en sur moy.

Ils te feront fournir de gens & de nauire
Pour te mettre sur mer, afin de te conduire
A Pyle vers Nestor, pour voir si tu auras
Nouuelles d'Vlysses, & si le trouueras.
Auquel le prudent fils d'Vlysses Prince sage:
Vous estes trop fascheux pour viure dauantage
Parmi vous, luy dit-il, i'en ay trop, ô beuueurs,
Iusqu'icy supporté, i'ay trop, plaisants causeurs,
Craintif patienté: ie n'ay que trop encore
Regardé ma ruine, & comme on me deuore:
Sera-ce point tantost assez m'auoir mangé,
Sera-ce point tantost assez auoir rongé
Vn enfant? Ie le fus enfant, mais le meur aage
Me rend maintenant homme: & i'ay le conseil sage:
Et l'aduis des aagez. I'appren les frequentant
La vertu, comme il faut que i'aille supportant
La rude aduersité, lors en la belle flamme
De la forte vertu, mon courage s'enflamme
Contre mes ennemis, & ceux qui m'ont faict tort.
Et pour bastir plustost l'arrest de vostre mort,
Pour me rendre tant plus vostre perte facile,
Soit que i'aille trouuer le vieux Nestor à Pyle,
Soit que ie sois icy, i'y emploiray le tout,
Et n'entreprendray rien dont ie ne vienne à bout.
Et ie prendray plustost vn nauire à loüage
(Car ie ne suis encor' expert au nauigage)
Pour selon vostre aduis aller commodément.
Il dit, & retira sa main facilement
Qu'Antinoüs tenoit. Mais comme à l'ordinaire,
Les poursuiuans leans ne laissent pas de faire

Telemachus par le hardi mét aux poursuiuants.

Ils continuent leurs desordres.

Et festins & banquets, chacun d'eux attaquans
Telemaque de mots offensifs & piquans.
Car ils luy vouloient mal, & d'enuie notoire
Malins ils médisoient haut & clair de sa gloire,
Comme fit l'vn d'entr'eux à table ainsi parlant.

Se gausſent de Telemachus.

Helas, Telemachus, nous brasse violent,
Quelque bien grand malheur, ou la mort effroyable,
Car à Pyle il s'en va, qui est ceinte de sable,
Ou vers Sparte, cercher gens, armes & secours
Pour nous faire finir dans peu de temps nos iours:
Puis que si resolu il va prendre nauire.
Peut-estre aussi veut-il donner iusqu'en Ephyre
Terroir fertile & gras, afin d'en rapporter
Quelque mortel poison, & le nous presenter
Meslé dans nostre viure, ou dans nostre breuuage
Pour nous faire mourir de douleur & de rage:
Puis vn autre adiousta: Que si sorti du port
Il estoit agité de vent contraire & fort,
Estoit poussé en mer, couroit tant de fortune
Comme a faict Vlysses sur l'onde de Neptune,
Qu'il perist à la fin: il nous donneroit bien
De la peine & du mal, nous laissant tant de bien.
Nous les partagerions ces richesses si belles,
Et ces possessions & rentes paternelles
Nous les separerions, & les mettrions à part,
Et de ses portions chacun auroit sa part.
Mais à sa mere alors tant belle & tant aimable,
Et à celuy aussi qu'elle auroit agreable,
En qui elle auroit mis son cœur & son amour,
Nous lairrions la maison & ce plaisant sejour.

Voila

Voila comme ils passoient le temps: & Telemaque
Entre dans l'arsenac du sage Roy d'Ithaque,
Proche des hautes tours du palais orgueilleux.
Là, d'or, d'argent, estoient des monceaux merueilleux,
Riches accoustremens és armoires serrantes,
Grandes prouisions d'huiles bien odorantes:
Et de l'autre costé les tonneaux arrengez
Estoient d'excellens vins, & remplis & chargez,
Si le maistre venoit apres tant de souffrance,
Pour le moins qu'il y prist quelque resiouissance.
Ce lieu a doubles clefs fermoit bien seurement,
Et la chaste Euryclee auoit entierement
La charge de cela nuict & iour, elle fille
D'Opis Pesenoride, & fidelle & habille.
Telemachus l'appelle, & luy dit: Tire moy
Icy du meilleur vin apres celuy du Roy,
Et qu'on garde pour luy s'il retourne de Troye
Sans estre de la mort & des Parques la proye.
Remply-m'en douze muids, cous-moy bien en apres
Dans de bons sacs de peaux, des bons fruicts de Ceres,
Force blanche farine, estreinte soubz la meule.
Et fais-en vingt bichetz. Scaches-le toute seule,
Et m'apreste bien tout: Car dés qu'il sera nuict
Et que ma mere ira se coucher en son lict
Ie viendray tout querir. Car ie vays en personne
A Pyle la sableuse. Et à Lacedæmone
M'enquerir de mon pere. Et voir si i'en pourray
Des nouuelles auoir quelque part que i'iray.

Il dit, & la nourrice en pleurs toute perduë
Criant, ceste response à son fils a renduë.

Telemachus va en l'arsenac pour en tirer des prouisions pour se mettre sur mer.

Eurycle le veut demounoir de partir.

Cher enfant, d'où te vient au cœur vntel aduis?
Las! où veux-tu aller? Et par tant de païs
Aux dangers t'exposer en peine si extreme?
Toy fils seul, & que tant on cherit & on ayme?
Vlysses loin d'icy en païs incogneu
Hors de son doux païs est de mort retenu:
Et ces fiers enragez sur ceste confiance
Brasseront contre toy trahison & nuysance
Pour te faire mourir (tant ils sont malheureux)
Et ces biens que voicy partageront entr'eux.
Change doncque d'aduis, mon enfant, & demeure
Icy entre les tiens en repos en bonne heure.
Laisse ton entreprise, & ne te commets point
Aux dangers de la mer. Elle dit en ce poinct:

Telemachus asseure sa nourrice.

Et Telemachus respond. Ma nourrice fidele
Cecy ne se fait point, sans qu'vn grãd Dieu s'en mesle.
Iure moy seulement que tu n'aduertiras
De ce depart ma mere, & point ne luy diras

Luy defẽd d'en riẽ dire à Penelopé.

Iusqu'à tant que l'Aurore au carrosse de roses
En terre ait deux fois six matinées écloses,
Et que Titan passé n'ait fourny iustement
Ou vnze, ou douze iours. N'en dy rien mesmement
Qu'elle n'ait apperceu mon absence elle mesme,
Et que l'amitié grande & le regret extréme
Ne la face gemir, si qu'ainsi gemissant
Elle n'aille par trop sa beauté flestrissant.

La nourrice luy iure.

La vieille luy iura prise de ses prieres,
Le grand sermẽt des Dieux & leurs sacrez mysteres,
Puis remplit les vaisseaux & les sacs bien cousus,
Et de bonne farine & de friant Bacchus,

Et descendant en bas le prudent fils d'Vlysse
Entre les poursuiuans tout doucement se glisse.
Pallas cetempendant comme elle eut emprunté
Du gentil Telemach' la taille & la beauté,
Court parmy la cité, commande de voix forte
Que si tost que Vesper aura fermé la porte
Du Ciel, les compagnons se rendent diligens
Au port dans le nauire auecques tous leurs gens,
Et qu'ils l'attendent là : Il demande à Phronie
Le fils de Neëmon une nef bien fournie,
Des plus vistes sur tout, lequel luy presenta
(Tant son parler courtois doucement le flatta.)
Tandis Titan voulant visiter l'autre monde
Pour reuoir le Leuant, se plongea dedans l'onde,
Et des ombres l'espais par tout se respendit
Son vaisseau dans la mer lors elle descendit,
L'apresta bellement: les compagnons assemble,
Les armes accommode, & tout le reste ensemble
Qu'il faut auoir sur mer. Ils viennent vistement,
Et elle les exhorte à ramer galamment:
Puis s'encourt au chasteau, & iette sur la teste
Des beuueurs poursuiuans une eau qui les arreste
D'enuie de dormir. Ils errent chancelans,
Ont la teste pesante, (& les genoux branlans
De sommeil & de vin. Toute la maison rouë
Pensent-ils, soubz leurs pieds,) car elle leur secouë
Les verres hors des mains, & les enuoye au lit.
Et puis allant trouuer Telemachus, luy dit,
Toute à Mentor semblable: Alerte Telemaque,
On n'attend plus que toy, sus viste, hors d'Ithaque,

Pallas soubs le semblāt de Telemachus.

Fait les preparatifs du voyage.

Endormit les poursuiuans.

Appelle Telemachus pour partir.

Donnons la voile au vent, & vollons sur la mer:
Il n'est plus de besoin icy de consumer
Le temps en grands propos, chassons toute paresse.
Elle se met deuant, & il suit la Deesse
Pas à pas, & soudain qu'ils furent arriuez
Ils ont les compagnons sur le vaisseau trouuez,
Ausquels Telemachus à dire ainsi commence.
Sus vistes compagnons, allons en diligence
Querir ce qu'il nous faut là haut dans ce chasteau,
Pain & vin, & mettons le tout dans le batteau,
Parauant que quelqu'vn l'aille dire à ma mere.
Personne n'en sçait rien que ma nourrice chere,
(Mais elle m'est fidelle.) Il chemine deuant
Ayant ainsi parlé, & eux le vont suiuant,
Chargent le tout sans bruit, portent en diligence
Au batteau: cela faict Telemaque s'aduance
Et se iette dedans. Pallas le suit soudain,
Se met aupres, & prend le gouuernail en main.
Les autres par la nef se mettent en besongne,
Le cordage deffont, la terre les eslongne,
Et Neptune les prend. Pallas leur donne à dos
Vn Zephir fauorable, & le vent à propos.
Armes & auirons les vns les autres prennent,
D'autres leuent le voile & oblique le tiennent
Pour mieux prẽdre le vẽt. Mais tout en premier lieu
Ils haussent le grand mast, le posent au milieu
Du vaisseau, l'asseurans auec force cordage.
Puis ils ouurent le voile, & Zephire faict rage
De l'emplir de son souffle: alors a l'entour d'eux
Sonne le flot rougeastre au battement hideux,

Se met deuant luy pour marcher.

Telemachus s'embarque & Pallas auec luy.

Luy dõne le vẽt fauorable.

Et le vaisseau gaillard poussé de mains rameuses
Fend & couppe leger les ondes escumeuses.
Ils vont apres de vin les tasses remplissans,
Pour saincte effusion aux grands Dieux les versans,
Sur tout à toy Pallas, qui d'eux as soin & cure.
Elle tient le timon, & tant que la nuict dure
Les guide en leur chemin, & du verd élement
Les routes sans hazard leur ouure seurement:
Tant que du vieux Tithon la femme claire & belle
Le iour & la lumiere au monde renouuelle

Fin du deuxiesme Liure.



LE TROISIESME LIVRE DE L'ODYSSEE d'Homere.

ARGVMENT.

NEstor reçoit Telemachus arriuant auec Pallas, luy conte ce qui aduint aux Grecs au departir de Troye, & ayant ouy ce qu'il luy auoit dit touchant les pourſuiuans, & recognoiſſant Pallas à ſon depart, il faict vn ſacrifice. Telemachus ayant eu de luy vn chariot s'en va à Sparte auec Piſiſtratus, l'vn des fils de Neſtor, & la nuict les ſurprenant ils logent chez Diocles à Phæres.

AVTRE SOMMAIRE.

Telemach' vient à Pyle ayant le vent proſpere,
Et là Neſtor luy dit ce qu'il ſçait de ſon pere.

TAndis le beau Soleil hors des ondes ſortant
Quitte les flots moitteux, & dans les cieux montant,
Aux hômes & aux Dieux ſa claire torche apporte,
Et ſur la terre auſſi feconde en toute ſorte.

Or desia touchoient-ils aux champs Neleiens,
Et leur nef approchoit des murs des Peliens,
Qui de gras Toreaux bruns faisoient lors sur le sable,
Au cheueu-pers Neptun' sacrifice honorable,
Neuf sieges ils auoient sur le riuage mis:
Où cinq cens citoyens par ordre estoient assis,
Et là chacun d'entr'eux pour le seruice iettent
Neuf boueaux égorgez, en pieces ils les mettent
Escorchez, estrippez. Les cuissots qu'à leur Dieu
Ils font au feu bruler petillent sur le feu,
(Et des morceaux iettez sur la braise enflammee,
Le sang tout tiede encor' rendoit mainte fumee.)
Les Itaquois à bord le vaisseau vont poussant,
Plient le voile blanc, & lors chacun descend:
Aussi faict Telemach', lequel en ceste sorte
Pallas, qui se rendoit son conducteur, exhorte.
C'est maintenant qu'il faut, ô Prince, prendre cœur,
Dechasser toute honte, & n'auoir point de peur,
Va doncques sans trembler trouuer le vieillard sage:
Pour ceste occasion as tu faict ton voyage,
As tu passé la mer, as tu voulu courir
L'Empire de Neptune, afin de t'enquerir
De ton pere Vlysses: quelle terre, quel monde,
Quel coing tant reculle, ou quelle Isle profonde
Le cache & le retient, ou s'il n'est plus comment
Il a esté tué. Va doncques hardiment
Trouuer le Roy Nestor, caualier d'excellence,
Voyons, si dans son cœur de nous celer il pense
Ce qu'il y a caché: (s'il voudra rendre ouuert
Ce qu'il pourroit tenir & douteux & couuert)

Telemachus arriue à Pyle.

Pallas à Telemachus.

Humble tu le priras instamment qu'il te die
Toute la verité, fraude ne menterie
Onc il ne te dira: car le sage vieillard
A de beaucoup de faicts l'experience & l'art.
Adonc Telemachus respond à la Deesse,
Où iray-je, Mentor, de quelle hardiesse
Telemachus s'excuse à Pallas, le prenant pour Mentor
Puis-je le saluër? Ie suis en verité
A parler prudemment peu experimenté,
Ie n'ay iamais encor acquis l'art de bien dire,
Vn ieune hõme est hõteux, & sans peur n'ose induire
Vn plus vieux à parler. Auquel adiouste ainsi,
Pallas aux beaux yeux vers. (Nõ, n'aye aucun soucy)
Pallas l'encourage.
Encore qu'autrement tu tienne en ta pensee,
Ta bouche par vn Dieu se sentira dressee
Pour parler comme il faut, ie ne croy nullement
Que ta mere t'ait faict en son enfantement,
Les Dieux y repugnans, & qu'en ta nourriture
Ils n'ayent eu, benins, de toy soucy & cure.
Elle eut dit, & soudain s'en va trouuer les Grecs
Ayant tourné ses pas, & Telemaque apres
Ils trouuét Nestor sacrifiant & banquetant
Le suit au mesme temps. Alors Nestor le sage
Auec tous ses enfans estoit sur le riuage:
Les compagnons autour le banquet conduisoient
Dignement apresté, les chairs rostir faisoient:
En la broche mettoient les grand pieces tremblantes,
Et les membres posoient sur les braises flambantes.
Mais dés qu'ils eurent veu les Grecs approcher d'eux
Soudain ils laissent tout, accourent, gracieux,
Et les vont recueillir. (Se leuent hors de table,)
Les prient de propos courtois & amiable

Des'asseoir auec eux, (& agreablement
Prendre part du festin qu'ils font ensemblement.)
Mais le premier de tous, & encor le plus proche,
Pisistratus vaillant aux armes, les approche,
Prend les mains de tous deux, les embrasse serré,
Pour manger les faict soir sur du sable doré
Couuert de belles peaux, entre Nestor son pere
Pres de Thrasimedes, & leur faisant grand chere
Leur sert de la viande, A faict remplir encor
Du doux fruict de Bacchus vn grand plein vase d'or
Puis regardant Pallas Ægidienne, fille
Du puissant Iupiter, d'vne grace gentille
Commence à dire ainsi. Amy fay humblement
Ta priere à Neptun', puis qu'opportunément
En ce iour solemnel venus icy vous estes,
Celebrez auec nous ces annuelles festes:
Puis quand tu auras faict, tu donneras aussi
Ce vase de vin doux tout plein, à cestui cy,
Afin que comme toy il face le semblable:
Ie croy que ce luy est aussi chose agreable
„ De faire offrãde aux Dieux. Il nous faut tous auoir
„ En eux nostre fiance, & vous pouuez sçauoir
„ Que leur aide en tout tẽps nous est tres-necessaire.
Or voyant cestui-cy le plus ieune, & ne faire
Encores que fleurir, semblable d'aage à moy.
Ce pot d'or, plein de vin ie tens premier à toy.
Ce disant il le met en main à la Deesse,
Et son cœur elle sent tenté d'vne allegresse,
De se voir honorer d'vn hoste homme de bien,
(De se voir resiouir d'vn honneste entretien.)

Pisistratus va recueillir Pallas & Telemachus.

Nestor à Pallas.

Et de ce que premier, (de façon si humaine)
Il luy à mis en main la couppe de vin pleine.
Lors respandant le vin hors des dorez vaisseaux
Elle fit sa priere ainsi au Roy des eaux.

Pallas soubs le semblãt de Mentor prie Neptune.

Neptune, qui enceins toutes les riues molles
De la terre habitable, escoute mes paroles,
Et ne te faschant point que nous t'offrions icy
Offertes & presens, benin assiste icy,
Mes prieres & vœux accepte fauorable,
Et les ratifiant, donne honneur desirable
Au Nelide Nestor, enuoye à ses enfans
(Qui sont si gens de bien) d'estre tous triumphans
En louange & vertu, & donne recompense
Aux Pyliens qui sont pleins de beneficence
Pour leur belle hecatumbe, & puis finalement
Que Telemaque & moy puissions prosperément
Retourner au päis. Bien acheué l'affaire
Pour lequel, ô Neptun', nostre barque legere
Nous a heureusement portez dessus ton dos.
Pallas ayant ainsi acheué ses propos
A Telemaque rend la grand coupe doree
D'vn grand cercle tout d'or richement entouree,
Et la plus belle encor. Luy semblablement fit
Ses prieres & vœux & l'offerte parfit.
Comme il eut acheué les compagnons rostirent
Les chairs, & puis apres en pieces les partirent,
Firent le festin beau, mangerent plainement,
(Et passerent le temps fort agreablement.)

Nestor enquiert Pallas & Telemachus.

Estans rassasiez de vin & de viande
Nestor Geremien leur fit lors sa demande

Il faict beau maintenant deuiser à plaisir,
C'est-asteure qu'il faut s'enquerir à loisir
Qui vous amene icy, quand la table est leuee,
Et qu'on a bien repeu. Enfans, vostre arriuee
D'où est-elle en ce lieu, de quelle nation,
Qui estes-vous, quelle est vostre condition,
Pour quelle occasion prenez vous ceste routte
Estans venus par mer? mettez m'en hors de doubte,
Ou si vous trafiquez chargeans vostre vaisseau
De mainte marchandise, ou si vous courez l'eau
Comme sont aujourd'huy pyrates en grand nombre,
Portans aux passagers menaces & encombre,
Trauersans en la mer, courans de toutes parts
Infortunes, dangers, miseres & hazards.

Auquel Telemachus respond de sage sorte, Telemachus enhardy par Pallas, respond à Nestor.
Car Pallas luy donnoit cœur & faconde forte,
Afin d'acquerir gloire, & aussi s'informer
D'Vlysses vagabond & miserable en mer.
Neleïde Nestor, digne honneur de la Grece
Ce que tu veux sçauoir, de quelle contree est-ce
Que nous sommes partis, ie t'en informeray
Et nostre vray pais au vray ie te diray.

Nous venons donc d'Ithaque, où le iette-fontaine
Le mont Neius s'estend. L'affaire qui nous meine
Nous est particulier: Rien du tout du public,
(Ny le bien general de l'estat Argolic)
Ne nous a faict venir. Plein d'amour paternelle Luy demande nouuelles d'Vlysses son pere
Ie viens sçauoir icy quel bruit, quelle nouuelle
Court du fort Vlysses, qu'on dit auecques toy
Auoir razé les murs de Priam le grand Roy.

Des autres qui estoient à Troye la guerriere
Combatans, nous sçauons leur mort, & la maniere.
Mais Iupiter, helas, nous cache rigoureux
Qu'est deuenu depuis ce Prince malheureux.
Nous n'en pouuons sçauoir chose au monde certaine
Et personne ne peut nous mettre hors de peine,
Nous declarant au vray en quel lieu proprement
Il peut s'estre perdu si miserablement,
Si sur la terre ferme il est mort en la guerre,
Ou si la noire mer sous ses ondes l'enserre.
Or pour l'amour de luy me voicy maintenant,
Je viens à tes genoux humble me prosternant,
Pour de toy, s'il te plaist, sçauoir sa mort cruelle,
Si toy-mesmes l'as veuë, ou bien si la nouuelle
Par le rapport d'vn autre errant en lieu loitain
En est venuë à toy: Sa mere pour certain
Infortuné par trop au monde le fit naistre:
Et ne me flatte pas, comme tu crains peut-estre
De m'atrister de mal, mais dy moy rondement
Ce que tu en as veu ou sceu certainement:
Ie t'en pry, si iamis Vlysse mon bon pere
Te fit voir qu'il sçauoit & bien dire & bien faire
Sur le peuple Troyen, où tant que vous estiez
En ce siege de Grecs tant de maux supportiez,
Souuien-t'en maintenant pour moy, & ne me cele
La pure verité de ceste fin cruelle.

Nestor à Telemachus.

Auquel le vieux Nestor curieux de cheuaux.
Tu me presse mon fils te conter nos trauaux
Me les renouuelant. Trauaux grands au possible
Que nous auons portez de courage inuincible

Nous les enfans des Grecs, entre les peuples fiers
De la puissante Troye, aux Phrigiens cartiers,
(Nation genereuse incomparable en force,)
Que si point apres point de conter ie m'efforce
Tout ce qui s'y passa, soit lors que nos vaisseaux
Pour rauager couroient la campagne des eaux
Soubs le fort Achilles (general de l'armee.)
Soit lors que soubs les murs de Troye renommee
Soubs les puissantes tours du demy Dieu Priam,
Soubs les roides remparts de la haute Pergam'
Nous sommes tant de fois des cris venus aux armes,
Où nous ont tant de fois mis aux mains les alarmes,
Où tant de cavaliers grands en guerre sont morts,
Où dort le grand Ajax fort entre les plus forts,
Où le braue Achilles, Patroclus, semblable
En conseil aux grands Dieux, à nul accomparable
Gisent, de dure mort atterrez & vaincuz.
Où le fort, helas! où mon pauure Antilochus
Enfant sans nulle tare, ores les accompagne,
Braue soit qu'il fallust sur la raze campagne
Des pieds vaincre à la course, où souz l'habit de Mars
Vaillamment combatant ne craindre nuls hazardz,
Digne & puissant guerrier & remply de proüesse:
Et tant d'autres trauaux que les Princes de Grece
En ce siege ont paty, qui les pourroit narrer?
Non: quand expressément tu voudrois demeurer
Icy cinq ou six ans, & n'aurois autre affaire
Qu'à tousiours t'enquerir, ie ne le pourrois faire:
Et t'en retournerois en ton païs natal
En regret, plein d'ennuy, de tristesse & de mal.

Car en neuf ans entiers nous auons d'ame forte
Contr'eux ourdy des maux, des dols de toute sorte
Et si à toute peine à bout nous en à mis
Iupiter, & la fin presques en a permis.
Là, personne ne peut en langue bien diserte,
En esprit, en conseil, au preux fils de Laërte
Nestor loue Vlysse. Ton pere s'egaler. Tous il les surpassoit,
(Et loing tant qu'ils estoient derriere il les lai
Ce tien pere Vlysses, en ruses, en prudence,
En astuce de Mars seul grand par excellence:
Ie le dy si tu es son fils certainement.
Car ie te diray bien, plus attentifuement
Ie te regarde, & plus ie te trouue admirable:
Et certes ton langage est tout en tout semblable.
Et ne te dirois point estre plus ieunes d'ans,
Tant vous estes fort peu de parler differens.
Or tout le temps du siege, oncques en nuls affaires
Quand le conseil tenoit, nous ne fumes contraires
Le fort Vlysse & moy, en ce que nous sentions
Estre du bien public: Tousiours nous consentions
En nos opinions: soit qu'il fust necessaire
D'euiter quelque mal, ou d'obtenir victoire,
Et trophees d'honneur dessus nos ennemis.
Mais quand Ilion fut à destruction mis,
(Que Priam fut tombé soubs nos fortes batailles,
Iupiter disperse les Grecs au retour de Troye. Que nous eusmes à l'herbe egalé ses murailles,)
Nous montasmes sur mer. Et Dieu se courrouça,
Et les Grecs par les vents çà & là dispersa.
Iupiter de long temps nous auoit destinee
Nostre route en païs triste & infortunee.

Certes tous n'auoient pas cheminé droittement
Et tous ne s'estoient pas comportez prudemment.
C'est pourquoy la plus part des Princes de la Grece
Perirent, accablez de misere & detresse
Et tout pour le despit de la Deesse, ayant
Pour pere Iupiter horrible & foudroyant.
Elle rendit les cœurs des Pelopides freres
En fureur, en discord l'vn à l'autre contraires,
Car comme ils eussent faict publier hautement,
Assez mal à propos, que les Grecs vistement
S'assemblassent en vn, quand le flambeau du monde
Se noyeroit au soir dans l'occidentale onde,
Eux enyurez de boire, appesantis de vin,
Pour tenir le conseil s'assemblerent en vain.
Menelaüs vouloit que les Grecs s'embarquassent,
Et que diligemment en Grece ils repassassent,
Missent les naus au vent sur le grand flot ondeux:
Mais au grand Atrides, (qui cõmendoit bien mieux,)
Son conseil ne pleust pas, soustenant de courage
Qu'on ne deuoit bouger, tant que sur le riuage,
Vne saincte hecatumbe aux dieux il eust dressé
Et sur tout appaisé le pouuoir courroucé
De la Tritonnienne. Imprudent par trop certes
Qui ne cogneut iamais que toutes ses offertes
N'estoient pour appaiser les Dieux aucunement:
Les Dieux ne changent pas ainsi legerement.
Donc, cependant qu'on void se courrousser les freres,
Debattre follement en leurs aduis contraires,
Le reste est mi-party, & chacun de trauers
Suit son affection. (Vn bruit s'esmeut diuers,

Pallas irritée contre les Grecs.

Confusion entre les Grecs.

Parmy les Achiens, le murmure se double,
La discorde s'accroist, tout le monde est en trouble.
Nous eusmes ceste nuict un sommeil bien amer
Tristement espanduz sur le bord de la mer:
Là mediterent bien nos pensees profondes
Le mal dont menaçoient nostre retour les ondes,
Et Iupiter deuoit, (tels estoient ses secrets)
Donner mille trauaux aux miserables Grecs.

Depart des Grecs de deuãt Troye.

Dés que l'Aurore vint à la coche doree
Nous mismes noz vaisseaux dessus l'onde azuree,
Ayant chargé dedans de biens un million
Que nous auions gaignez par le sac d'Ilion:
Nymphes de grand beauté, filles, femmes Troyennes,
Mais plus de la moitié des trauppes Doriennes
Auec Agamemnon demeurerent au port:
L'autre part monte en mer, hors du riuage sort,
Pousse à beaux auirons l'onde Neptunienne,
Et la nef couppe l'eau de sa course soudaine.
Neptune alors aysé, son marbre hazardeux
(Où se vont egayant les balenes hydeux,)
Nous rendit aplany. Dans le port nous entrasmes
Portez en Tenedos, & là sacrifiasmes
Aux hauts Dieux immortels pour nostre partemẽt.
Là Iupiter encor' empesche ouuertement
Nostre entrepris retour, iettant en nos courages
Et de toute la flotte, ires, discords, & rages.
Ceux qui suiuoient Vlysse, aux batailles ardent,
D'esprit bien cultiué, d'entendement prudent,
Remonterent en mer, & retournerent bride
Pour retourner trouuer le camp du grand Atride.

Moy ayant assemblé vistement mes vaisseaux
Et tous mes compagnons, ie pren l'azur des eaux,
Hausse tacitement le voile. Ainsi i'euite
Le naufrage cruel que Neptun nous medite,
De mesme en faict Tydide exhortant ses soldars,
(Tydide genereux vray nourrisson de Mars.)
Apres nous, entamant le sein marbreux de l'onde
S'en vint Menelaüs à la perruque blonde,
Qui nous trouue en Lesbos, comme nous consultions
Nos routtes en la mer, & en suspens estions
Où nous deuions surgir, s'il nous falloit reprendre
Encor' la haute mer: ainsi le dessus prendre
De Chio la pierreuse, obliquement tournans
A gauche, où Psyria ses costaux eminens
Faict paroistre en la mer, la laissans à senestre:
Ou si nous hausserions nos voiles sur la dextre
Au dessus de Chio, iouxte les rocs venteux
De l'esuenté Mimas. Nous demandons aux Dieux
Que fauorablement leur bouche nous responde,
Quel chemin nous deuons eslire dessus l'onde:
Ils respondent. Vos naus iustement garderont
Le milieu de la mer, la rade razeront
D'Eubee, à ceste fin qu'éuitiez la fortune
Des tristes accidents qu'on court dessus Neptune:
Donc, si tost que le vent eut esmeu en soufflant
Son aleine siffante, & son souffle ronflant:
Nous nous iettons en mer, & le bon vent nous porte
Dessus le viste appuy de son aleine forte.
Tant que nous arriuons au cap vulgairement
Appellé Gerestus. mais de nuict seulement:

Nestor deloge des premiers.

Diomedes apres Puis Menelaüs.

Response des Dieux aux Grecs.

Là nous sacrifions au puissant Roy Neptune
Force bestail cornu, taureaux à la peau brune,
Desia par quatre fois à nostre heureux retour
L'aurore iaunissante auoit donné le iour,
Lors que les compagnons du genereux Tydide
Auoient surgy heureux en Argos Inachide,
Ie m'en venois aussi, & le prospere vent
Auoit tousiours esté son doux souffle esleuant,
Et tant plus que le Dieu nous enuoye esperance
Du vent, tant plus, mõ fils, ie me haste & m'aduance.
Ie vins donc incertain, & n'ay depuis apris
Quels des Princes des Grecs se trouuerent surpris,
Et perirent en mer, ou ceux qui eschapperent
Les dangers de Thetis & d'elle se sauuerent.
Or depuis mon retour, ie te veux raconter
Ce que i'en ay ouy si tu veux m'escouter:
Les Myrmidons conduits du fameux fils d'Achille
(Qui d'ennemis Troyens tuerent tant de mille,)
Retournerent, dit-on, comme semblablement
Auec ses compagnons repassa seurement
Le fort Idomenee au riuage de Crete,
Et le fils de Pæan le fameux Philoctete,
Garantis du danger des combats hazardeux:
Ils vindrent sans peril & sans que pas vn d'eux
Ait esté emporté des vagues furieuses,
Noyé soubs le cruel des plisseures ondeuses,
Et pour Agamemnon, bien qu'esloignez d'icy
Vous auez peu sçauoir comme il vint, comme aussi
Ægysthus luy trama sa fin triste & cruelle:
Mais il a bien payé le meurtrier infidelle

Nestor racõtra Telemachus ce qu'il a ouy d'Vlysses depuis son retour.

Ceste desloyauté: Tant il est bon qu'vn fils
Ait esté delaissé qui pust venger l'occis,
Comme a faict ce fils là, tuant le parricide,
De son pere si braue Agamemnon l'Atride.
A l'imitation de ce Prince gentil
Il te faut allumer ton courage, au fusil
Des actes vertueux, afin que de ta gloire
Nos enfans à venir ayent vn iour memoire,
Et portent dans le Ciel le fameux de ton nom.
Ie te voy bien formé, d'esprit gentil & bon,
Et de corps grand & fort. Auquel alors s'adresse
Telemachus disant. Grand honneur de la Grece
Neleide Nestor, le grand contentement
Qu'Orestes doit auoir, d'auoir si brauement
Vengé Agamemnon: dont sa gentille gloire
Doit receuoir des Grecs vn honneur meritoire
De loüange eternelle, & doiuent nos nepueux
Exalter à iamais vn acte si fameux.
O que les Dieux ainsi me pourueussent asteure
De force suffisante, afin que sans demeure
Ie m'allasse venger des forfaits malheureux
Qui me sont faits chez moy par vn tas d'amoureux,
Et leur faire payer & le tort & l'iniure
Que meschamment me fait la canaille pariure.
Mais les Dieux ne m'ont point à tel bien destiné,
N'ont point tant honoré mon pere infortuné
Ny moy semblablement pour auoir tant de gloire
Puis qu'il me faut souffrir ceste honte notoire.
Lors Nestor de cheuaux le domteur excellent,
Puis que tu ramentoy, mon fils, en me parlant,

Orestes tuë Ægysthus. le meurdrier de son pere Nestor incite Telemachus par l'exemple d'Orestes.

Telemachus à Nestor.

Ces affaires, dit-il, on conte qu'vne bande
D'amoureux en ta court, importune demande
Ta mere en mariage, & qu'en despit de toy
Ils font là mille maux : Or' ie te pry, dy moy,
Cedes-tu de ton gré, à leur force inhumaine,
Ou, le peuple meschant t'a-il en quelque hayne?
Qui se fortifiant des oracles des Dieux
Poursuit encontre toy ses fais malicieux?
Qui sçait si Vlysses raporté par fortune
En son pays natal, & sauué de Neptune
La vengeance en prendra, les percera de traits
Soit tout seul, soit suiuy d'vne troupe de Grecs?
Que si Pallas t'aymoit d'affection semblable
Qu'elle faisoit ton pere, au siege incomparable
De Troye, où nous auons faict de si braues faicts,
Et pati tant de mal (car ie ne vy iamais
A quelqu'vn tant à gré l'assistance celeste,
Qu'à ton pere Pallas se rendoit manifeste)
Si son affection t'estoit telle, croy moy
Que tous ces amoureux s'enfuiroient deuant toy
Laissans les nopces là. Vieillard sur tous aymable
Dit le fils d'Vlysses, chose tant fauorable
Ne m'aduiendra iamais. Tu parles brauement,
Ton discours me rauit : ie ne puis nullement
Toutesfois l'esperer, non pas si les Dieux mesme
Tout-puissans le vouloient en leur pouuoir supréme.

Predit qu'Vlisses en fera vengeance.

La Tritonide alors Pallas aux beaux yeux vers
Luy couppant son propos. Quel mot tant de trauers
T'est, dit elle, eschappé? (Quelle rage te touche
De blaspheme ainsi de ta prophane bouche?)

Pallas reprend Telemachus.

“ Car Dieu peut preseruer la personne en tous lieux
“ Quelque esloigné qu'il soit. Et i'aymerois biẽ mieux
Apres beaucoup de mal de trauail & de peine
Reuenir, bien que tard, ma vie sauue & saine,
Et voir le iour heureux qui fauorablement
Me rameneroit tel : qu'arriuant vistement
Dedans mon cher païs, mourir de mort cruelle,
Ainsi qu'Agamemnon, par la ruze & cautelle
Du fils de Thyestes, & la meschanceté
De sa femme maudite, a pauurement esté
Roide mort estendu (dedans sa maison mesme:)
Or les Dieux de qui est le pouuoir tressupréme
N'osteront à la mort l'homme de qui les sœurs
Ont rompu le filet, bien que pleins de douceurs
Ils l'aimassent d'amour cher & recommandable.
Adonc respond le fils d'Vlysses miserable: Telemachus à Pallas, la prenãt toujours pour Mentor
Helas ! nous n'auons pas occasion, Mentor,
De nous repaistre en vain de tels discours, encor'
Qu'il m'en face bien mal, le malheur trop contraire
Son retour luy denie en sa patrie chere:
La mort noire l'a pris, & ses destins sont tels:
Ils luy furent donnez par les Dieux immortels.
Mais i'interrogueray Nestor d'vne autre chose
Dedans le cœur de qui grand' sagesse repose,
Plein d'equité, d'honneur. Tout le monde est vaincu
Des ses grandes vertus : on tient qu'il a vescu
Trois generations, & sa vieillesse grande
Par trois siecles entiers sur les hommes commande:
A son regard aussi ie le dirois semblant [blant.)
Aux grãds Dieux (dessous qui les hõmes vont trem-

Or nous raconte au vray, ô Nestor Neleide,
La façon que mourut le genereux Atride,
Dont le Royaume beau largement s'estendoit
Par les plaines de Grece: & où pour lors estoit
Menelaüs son frere & quelle mort cruelle
Osa luy machiner Ægistus l'infidelle,
Car l'autre estoit beaucoup plus puissant & plus fort,
Vn plus foible l'a mis ce neantmoins à mort.
Où estoit en ce temps le beau mary d'Heleine,
En Achaïe, ou bien en l'Argolique plaine,
Ou s'il estoit dehors en voyage lointain,
Quand le lasche adultere auec ceste putain
Firent de ce grand Prince vn si piteux carnage?
Sur cela luy respond Nestor le vieillard sage,
Tu sçauras tout de moy; Tu soubçonnes cela
Que la fortune alors sur luy amoncela,
Ie le voy bien, mon fils: Sois donc seur ie te prie
Que si Menelaüs eust rencontré en vie
L'infidelle Aegistus, alors qu'il retourna
De Troye, (& que la mer chez luy le ramena,)
Il n'eust pas seulement sur luy daigné respandre
De la terre, (en l'honneur de sa parjure cendre,)
Mais les chiens, les oyseaux l'eussent finalement
De leurs dents, de leurs becs, mangé cruellement,
Sur la terre estendu, sans honneur & sans gloire,
Dehors de sa cité, loing de son territoire.
Et si iamais son corps n'eust esté desiré
Des femmes d'Achaïe, & par elles pleuré,
Tant il auoit rendu ce vice abominable
Perpetrant vn forfait horrible & detestable.

Nestor raconte comme Agaménon au retour de Troie fut mis à mort par Clyténestra sa féme, & par Ægystus.

Durant doncques le temps qu'à Troye nous estions,
Que soubs le dur harnois la fatigue portions,
Il estoit en Argos l'excellente nourrice
Des cheuaux viste-pieds, tout confit en delice,
Enjoslant au chasteau, de doux propos pressant
La femme toute belle, & (l'honneur flestrissant)
Du grand Agamemnon. Combien qu'elle rejette
Le salle accouplement, la couche deshonneste
Dont-il l'importunoit. (car au commencement
Elle auoit le renom de viure chastement
Et son mary montant sur la campagne large
Pour aller à Pergam, la laissa sous la charge
D'vn poëte qu'il auoit, homme docte & prudent,
La luy donnant en garde & luy recommandant.)
Mais quand, (Destin des Dieux) ceste Princesse belle
Vaincuë se rendit, elle deuint cruelle,
Et (par l'aduis meschant d'Aegistus son mignon)
Relega des neuf sœurs le docte compagnon
Dans vne Isle deserte en la mer effroyable:
Barbare delaissant le pauure miserable
Aux aigles, aux oyseaux pour proye à deuorer;
Aegistus cela faict la faisant retirer,
La meine en sa maison, où, selon la coustume
Aegistus des grands Dieux les saints autels parfume,
D'offertes leur fait dons, d'or, d'habits precieux,
Dresse force tableaux, force images des Dieux,
Ayant conduit vn faict de tresgrande importance,
Et qu'il n'eust onc osé conceuoir d'esperance.
Or estans démarez du riuage Troyen
Nous venions à plein voile, & par mesme moyen

Clytemnestra chaste au commencement.

En fin se laisse aller.

Gagnions la haute mer. Alors le ieune Atride
Et moy voguions ensemble, ouurãs la pleine humide,
Vniz de volonté, de mesme opinion,
Tant que nous fusmes pres du sacré Sunion
Qui sur l'Athenien son grand ombrage iette.
Là Phœbus mit à mort d'vne douce sajete
Qui tomba dessus luy, le pilote prudent
Du Roy Menelaüs, comme il alloit guidant
Le timon de la nef, Phrontis Onetoride,
Qui seul auoit l'honneur sur la plaine liquide
Entre tous les mortels de sçauoir sagement
Gouuerner vn vaisseau, le mener dextrement,
Au temps plus orageux. Menelaüs demeure
Pour rendre l'honneur deub dessus la sepulture
De son amy perdu, bien qu'il fust fort pressé.
Mais comme il eust encor le voile rehaussé
Retentant plein d'espoir la campagne salee,
Comme il doubloit le cap de l'eminent Malee.
Vn trespiteux chemin Iupiter luy trama:
Les vents horriblement sifflants il anima,
Les orages esmeut, les eaux rendit enflees,
Les vagues en leuant hautes & boursouflees
Comme les plus grands monts: les barques dispersa
Errantes par les eaux, en Crete les poussa
Vers les Cydoniens à l'enboucheure estroitte
De Iardan. Or est là vne roche assez droitte:
Mais petite en la mer, aux confins de Gortin.
Là le vent orageux pousse le flot mutin
A gauche, vers le cap à Phæste, & le flot proche
Bien que grand, est rompu de la petite roche:

La flotte l'a portee auec horrible effort,
Les hommes à grand peine euiterent la mort.
Mais les flots irritez les barques enfoncerent
Soubs les autres hydeux, les orages froisserent
Les vaisseaux peinturez, & soubs les noires eaux
Entre les creux rochers les mirent par morceaux.
La tourmente pourtant & la tempeste viste
En contraignirent cinq de lascher en Ægypte,
Où se trouuant porté l'Atride, diligent
Il fit vn grand amas de tresors, & d'argent
Cependant qu'il erroit en estranger riuage
Par nation à luy diuerse de langage.
Cependant Ægistus tramoit en sa maison
Le malencontre fier d'vne grand trahyson
Tuant Agamemnon: & rengea nouueau Prince
Soubz son commandement le peuple & la Prouince.
Tout subiugué luy fut & tout luy defera,
Il prit le sceptre en main, le peuple obtempera:
Et se vid paruenu à la septiesme annee
Que Mycenes par luy fut tousiours gouuernee,
Or l'an d'apres arriue à son tres-grand malheur
Le diuin Orestes, le furieux vengeur:
Qui d'Athenes partit pour donner mort amere
Au perfide Ægistus le meurdrier de son pere,
Et fit en le tuant, le sepulchral festin
Aux citoyens d'Argos, de la traistre putin
Sa mere, & du ruffien. Or en ce iour là mesme
Reuint Menelaüs plein de richesse extréme
Et d'autant que sa flotte en pouuoit apporter.
Mais toy, mon cher amy, ne veilles t'absenter

Conseil de Nestor à Telemachus.

Long temps de ta maison (& si riche & si bonne,)
Ne t'escarte point trop, & de loin n'abandonne
Tans de biens, & chez toy ces superbes amans
Qui les deuoreront, sans respect consumans
Ton bien, ton reuenu, cependant que sur l'onde
Trotteroit pour neant ta barque vagabonde.

Luy dõne aduis d'aller trouuer Menela⁹

Trop bien ie suis d'aduis que tu voises trouuer
Le Roy Menelaüs, qui ne faict qu'arriuer
D'vn païs eslongné, des regions lointaines
Où il a tant souffert de perils & de peines
Qu'il n'en pensoit iamais reuenir en seurté:
Ayant par la tourmente esté tant agité
Et destourné si loing par les cruels orages,
Que les oyseaux volants sur leurs vistes plumages
A peine passeroient en vn an sans danger
Vne telle estenduë, vne si large mer.
Va doncque iusques là sur le mobile verre.
Si ta commodité t'est meilleure par terre,
I'ay coches, i'ay cheuaux (les vẽts des pieds gagnans,)
Et mes enfans encor t'iront accompagnans.
Iusqu'à tant que tu sois dedans Lacedæmone
Où l'Atreïde puisné porte Sceptre & couronne,
(Florissant en honneur.) Là tu le suplieras
Te dire verité, & fort l'en presseras,
Il ne te mentira. Car son gentil courage
Est orné de prudence & de parole sage.
Cependant qu'il parloit le Soleil descendit,
Et le soir à l'instant les tenebres tendit
Lors Pallas aux yeux pers Deesse venerable
Respondant dit ainsi: ô vieillard honorable

Tu parles en amy, tu fais auiourd'huy voir
Que tu veux t'acquiter au vray de ton deuoir.
Or des langues tranchez vn peu, & dans les tasses
Venez mesler le vin, puis, auoir rendu graces
A Neptune, & aux Dieux consecutiuement,
Nous nous irons coucher, c'est l'heure iustement,
Car il est desia nuict : Soit tant, n'est pas honneste
Au festin des grands Dieux, sans faire la retraite
La fille à Iupiter parla de la façon,
Et l'on vid tout soudain porter à maint garçon
Aiguieres pour lauer, les tasses ils remplissent,
Et versant le bon vin à tous le departissent.
Lors ils prennent leur vin, & apres auoir beu
Ils iettent le couppé des langues dans le feu,
Puis ils se leuent tous, & derechef respandent
Le doux vin au grãs Dieux, ausquels graces ils rẽdẽt.
Cela faict, & chacun ayant beu tout autant
Que portoit son desir: Telemaque sortant
Auec Pallas vouloit retourner au nauire,
Quand Nestor s'escriant se prit ainsi à dire:
(Or il les retenoit, & les alloit tançant
De propos gracieux : (O Iupiter puissant
(Qui tiens le foudre au ciel,) & vous grands Dieux
Chassez loin ce méchef, qu'a ne me deshonore (encore
En la façon, dit-il, qu'ils ne s'en aillent pas
Ainsi dans leurs vaisseaux, faisans si peu de cas
De moy, de ma maison : Comme si, miserable,
Ie n'auois lits, linceux, ny maison honorable,
Ny riches vestemens, ny rideaux precieux,
Couuertes, ny matlas mols & delicieux

Pallas à Nestor.

Graces renduës aux Dieux.

Pallas & Telemachꝰ veulent aller coucher en leur vaisseaux. Nestor s'en offence.

Pour les accommoder, & leur faire seruice.
Tant que seray viuant iamais le fils d'Vlysse
N'ira de ma maison coucher dans vn batteau
Sur vn aix, (appuyant sa teste à vn potteau:)
Mesmes apres ma mort, dans ceste forteresse
Ie lairray des enfans, qui de franche allaigresse
Receuront mes amis, & tous ceux qui encor'
Daigneront visiter la maison de Nestor.

Pallas à Nestor.

Auquel Minerue dit: O vieillard Neleïde,
Certes tu as bien dit. Retien donc l'Vlyßide
Et le mene chez toy, pour moy ie m'en iray
Trouuer les compagnons, & les aduertiray,
Auray soin du nauire & de tout l'equipage,
Car ie suis seul de nous le plus aduancé d'aage,
Les autres sont encor' ieunes & florissans
Telemaque le fort d'aage ne deuançans,
Tous pour l'amour de moy, en aage tous semblables
Vont volontairement sur les eaux nauigables.
Donc ie coucheray là, & puis dés que le iour
(Au chariot de rose) aura faict son retour,
Il me faudra donner vn peu iusqu'en Cauconne,
Quelque argent m'y est deu, la somme est assez bonne
Pour ne la mespriser. Quant à toy, ô Nestor,
Tu peux d'vn de tes fils, & de cheuaux encor'
Pouruoir ce ieune Prince, & qu'ils soient en vitesse
Excellens, & choisis de courage & d'adresse,
Puis qu'il t'est venu voir. Pallas ainsi parla,
Puis comme vne grande aigle en volant s'en alla.

Pallas s'esuanouït de deuāt Nestor & Telemachus

Vn estourdissement les suprit admirable,
Nestor demeura court, voyant l'emerueillable

Departir de Pallas. Puis la main saisissant
Du ieune Vlyßien, dit : ces mots prononçant.
Amy, tu ne seras onc de lasche courage, Nestor à Telemachus
Ny de cœur trop craintif, puis qu'en vn si ieune aage
Tant fauorablement t'accompagnent les Dieux.
Et si ce n'est aucun des Olympiques lieux :
C'est l'heureuse aux butins Pallas Tritonienne,
Qui deuant tous les Rois de la gent Argienne
Au siege d'Ilion à ton pere porta
Vn admirable amour, qui tousiours l'aßista :
Et luy firent auoir ses aides secourables
Sur villes & citez maints trophez honorables,
Deesse, ie te pry donne honneurs triomphans, Inuoque Pallas.
Et reputation à moy & mes enfans,
Et à ma femme außi. Sois nous douce & propice,
Et nous t'immollerons vne haute genisse
(Sur ton autel sacré,) ayant les cornes d'or,
Et que le ioug pesant n'a point domtee encor:
(Que le dur laboureur encores n'a trainee
Dans le motteux gueret, elle t'est ordonnee
Pour victime, ô Pallas, haut elle portera
Le front, & riche d'or sa double corne aura.)
Comme il faisoit ainsi de bon cœur sa priere
La Deesse aux yeux pers l'entendit debonnere:
Puis delaissant la mer & le riuage bas
Il se prit à marcher. Ses fils suiuoient ses pas
Et ses gendres außi, & comme ils arriuerent Nestor mene Telemachus au chasteau
Au superbe chasteau, les Rois se reposerent
Sur les sieges dressez. Nestor les honora,
Et dans les couppes d'or le doux vin mesura,

Vin qu'vne fille auoit (sommeliere fidelle)
Serré depuis vnze ans, & maintenant c'est elle
Qui de la tonne antique ainsi le va tirant,
Et Nestor le versoit, la Deesse adorant,
La fille à Iupiter qui le tonnerre élance.
Puis ils s'en vont coucher repeuz à suffisance,
Chacun dedans son lict. Mais le bon Cheualier
Nestor Gerenien eut en soing singulier
De faire aller coucher dans vn lict magnifique
Le cher fils d'Vlysses, soubz le sonnant portique
Sa chambre estoit dressee, (où la fraischeur du vent
Alloit sans fin le doux de son soufle esleuant:)
Pres de luy Pisistrat dormoit, plein de courage,
Qui n'estoit mis encor au ioug de mariage,

A soin du coucher de Telemachus.

Mais la chambre du Roy sur le haut d'vne tour
Se tiroit hors du bruit, là faisoit son sejour,
Là prenoit son sommeil le vieillard honorable,
Au lict que luy dressoit sa femme venerable.

Nestor debout dés l'aube du iour.

Mais l'aube aux doigts rosins, fille du iour naissant,
N'eut si tost attelé son coche rougissant
Que le Gerenien Nestor du lict se iette,
Sort dehors, & se sied sur vne pierre nette,
Qui pour vn siege estoit mise anciennement:
Deuant le grād portail, polie extremement,
D'admirable blancheur, de liqueurs reluisante.
Et de rare onction, plus que resplendissante:
Iadis s'assit dessus le grand Neleus, pareil
Aux Olympiques Dieux de cœur & de conseil,
Mais par la mort dompté, dans l'espaisse tenebre
Il estoit descendu de l'Erebe funebre.

O Nestor porte-sceptre Heros braue & puissant, Ses fils le viennent trouuer auec Telemachus.
Rempart des Grecs, pour lors en estoit iouissant :
Pres duquel de ses fils la brigade leuee
S'assemblant vistement est soudain arriuee,
Stratius, Echephron, Perseüs, Aretus,
Le fort Thrasimedes, ausquels Pisistratus
Aux armes renommé des enfans le sixiesme
En nombre, s'adioignit d'vne vitesse extréme,
Conduisans auec eux Telemachus, le soing
Et le soucy des Dieux. Ausquels Nestor de loing:
Enfans, ie vous supply executez la chose Nestor veut sacrifier à Pallas.
Que de tout mon desir ores ie vous propose
Pour auoir la faueur de Pallas, que ie veux
Me rendre fauorable entre les autres Dieux,
Car elle a bien daigné, manifeste & prospere,
Assister au festin que i'ay faict de n'aguere.
Or que l'vn coure tost par les champs florissans Met ordre à tout.
(Où nos trouppeaux errans les herbes sont paissans,)
Face que le bouuier vne genisse ameine.
L'autre haste ses pas à la barque prochaine,
Et tous les compagnons appelle vistement
Pour s'en venir icy, fors que deux seulement
(Qui demeureront là, & du long du riuage
Garderont l'attirail & tout le nauigage.)
Qu'vn autre aille querir Laërces le doreur,
(Au mestier de Vulcan plein de gloire & d'honneur)
Et qu'il se haste, afin qu'il dore & qu'il brunisse
Les cornes & le front de la belle genisse.
Vous autres donnez ordre au dedans promptement,
Faictes que le banquet s'apreste vistement.

Les filles ayent soing que les chambres soient nettes,
Les licts soiēt biē dressez, que les tables soiēt prestes,
Que le vin soit tiré, l'eau fraische & nette auec
Ne nous defaille point, & que le bois soit sec.
Ce disant, tout le monde obeït, & la tore
Viēt cependāt des chāps, viennent des nefs encore
Les compagnons du fils du diuin Vlysses.
Vient au mesme moment le doreur Laërces,
Les armes du mestier quant & quant soy apporte,
Outils d'vn si digne art, & la tenaille forte,
L'enclume & le marteau, desquels il induit l'or
Pallas assiste au sacrifice.
De faire son vouloir. Pallas y vient encor'
(Au vœu du Neleïde) & veut estre presente
Pour iouyr de l'offerte & de l'odeur plaisante.
Nestor l'or reluisant fournit suffisamment,
Et l'orfeure enrichit les cornes proprement,
Pour faire que Pallas regardant la genisse
En triomphe de ioye, & son cœur resiouysse,
Stratie & Echephron la victime menoient
Description du sacrifice.
Les bras entortillez aux cornes qu'ils tenoient,
Aretus portoit l'eau fraische, & nette à merueille,
Dedans vn chauderon, & dans vne corbeille
Huille, farine, & sel. Apres qui l'excellent
Thrasymedes alloit la grand hache esbranlant,
Pour dessus le sablon roide morte l'estendre.
Perseus portoit le vase, auquel il deuoit prendre
Le sang tiede coulant. Quand Nestor le puissant,
Dompteur des forts cheuaux, les brins du poil naissāt
Sur le front luy couppa, les brulant pour premice,
Fit les aspersions du diuin sacrifice,

Priant beaucoup Pallas. Le vœu parfaict ainsi
Les fruicts sont espanchez, & tout le reste aussi.
Et lors Thrasymedes tout prest, boüillant d'enuie,
Oste de la genisse & le col & la vie
Auec le fer luisant: ses forces à l'instant
La quittent,(& à terre elle chet tremblottant.)
Filles & brus alors font vn cry pitoyable,
Et Euridice aussi la Reyne venerable,
Qui fut iointe à Nestor d'vn bien-heureux hymen,
Et la plus vieille d'ans des filles de Clymen.
Eux doncques la tenans ferme dessus l'arene
Le grand Pisistratus des hommes capitaine,
(Pres de l'autel sacré) l'égorgeant l'immoloit,
Et le sang noir espais des veines découloit:
L'esprit quitte les os, & la chaleur les laisse.
Or en grand diligence vn chacun la depesse,
Detranche les cuissots, les partissent tout creus
En deux parts, vont iettant force gresse dessus,
Et puis les vont grillans. Le vieillard s'en approche,
Et verse le vin noir, on void tourner la broche
Par ordre, & à cinq rangs, que les ieunes tenoient,
(Et tant que tout fust cuit sur le feu la menoient.)
Les cuissots estans cuits, des entrailles tasterent,
Le reste de la tore apres ils appresterent,
Le mirent par morceaux, & puis le rembrochans
Ils le vont derechef à la flamme approchans,
Et rotissans tenoient en main le pointu haste
Pour le faire bien cuire. Adoncques Polycaste
La moins aagee d'ans des filles de Nestor
Excellente en beauté, (non mariee encor.

Polycaste fille de Nestor mene Telemachus au baing.

Laue Telemachus en eau delicieuse,
Et l'oint, laué qu'il est, de liqueur precieuse,
Puis iette dessus luy vestement precieux.
Lors il sort hors du bain, semblable à l'vn des Dieux
(De corps, de maiesté, de maitien, & de face,)
Puis aupres de Nestor, s'en vient prendre sa place,
Lors on couure la table, & pour le saint banquet
Vn chacun prend sa place, & sur les bancs se met,
Et les forts compagnons à l'entour de la table
Seruent à qui a soif le bon vin delectable.

Nestor preste ses cheuaux à Telemachus.

Mais quand la soif finit & l'appetit cessa
Nestor ouurant la bouche à ses fils s'addressa.
Mes chers enfans dit-il, qu'au carrosse on attelle
Vistement les cheuaux, dont la criniere belle
Sur le col va battant, à fin de desloger
Et porter Telemach', d'vn pied viste & leger.
Ils obeissent prompts, courent en diligence
Lier au chariot (doré par excellence)
Les cheuaux pieds de vent, & la seruante apres
Leur fournit largement & Bacchus & Ceres,
Force fruicts sauoureux, & viures delectables
Que l'on appreste aux Rois, & qu'on met sur leurs tables.

Telemachus & Pisistratus fils de Nestor mõtent au chariot.

L'heritier d'Vlysses saute disposément
Sur le carrosse haut, si faict semblablement
Le gentil Pisistrat' pour luy seruir de guide,
Il foüette les cheuaux & leur baille la bride:
Les roussins pieds de vent de ces deux excitez
S'allongent sur le champ, vollent precipitez,
Le leger chariot par leur prompte carriere
Tourne d'vn viste effort, laisse Pyle derriere,

Pyle cité penible, & son tournoyant tour
Exerce, estant porté tant que dure le iour,
Et tant qu'il dure encor les roussins n'ont relasche
De branler le collier. Sa iournaliere tasche.
Ia Titan acheuoit, & les ombres cachoient
Presque tous les chemins, ainsi qu'ils approchoient
Pheres, & ta maison Diocles, qui te treuue
Issu d'Ortilochus, sorty d'Alphee Dieu-fleuue.
Là leur couchee ils font, apres s'estre repeus
Des dons de Diocles, qui les a bien receus.
Mais si tost qu'il fut iour, quand l'aube matiniere
Apparoissant au Ciel eut rendu la lumiere,
Ils reprennent le coche & font le foüet sonner,
Retouchent les cheuaux, hastez de leur donner
Les resnes & la main, le chemin ils reprennent,
Et les roussins courans tout le iour les amenent
Dans les champs porte-fruicts, & puis finalement
Ils parfont leur chemin : tant courageusement
Galopoient ces cheuaux. Et tant fort on les touche.
Cependant le Soleil dans les ondes se couche,
Sur les larges chemins on void s'obscurcir l'air,
Et des costaux hautains les ombres deualler.

Fin du troisiesme Liure.



LE QVATRIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

TElemachus & Pisistratus arriuent chez Menelaüs, auquel Telemachus raconte le desordre que les poursuiuans faisoient en Ithaque, & Menelaüs à luy le retour des Grecs, de Troye, & la Prophetie de Protheus Dieu marin, par laquelle il sceut la mort d'Agamemnon, & entendit comme Vlysses estoit en l'Isle de Calypso. Les poursuiuans tiennent conseil, pour faire mourir Telemachus. Pallas apparoist en songe à Penelopé, & la console de la tristesse qu'elle auoit du depart de son fils.

AVTRE SOMMAIRE.

A Sparte le surplus d'Vlysses il entend,
Antinoüs sur mer pour le tuer l'attend,

Telemachus & Pisistratus arriuẽt deuers Menelaüs.

LEs Princes dedans Sparte ample & grande arriuerent,
Et chez Menela⁹ plein de gloire aborderẽt,
Qu'ils trouuerent pour lors dedans son palais grand

D'vne fille & d'vn fils les nopces celebrant
En bonne compagnie. Il enuoyoit la fille,
Au magnanime fils du genereux Achille
Dés Troye à luy promise, & lors les puissans Dieux
Paracheuoient l'effet de l'Hymene ioyeux,
Il la luy enuoyoit pour parfaire les nopces, Le trouuet faisant des mariages.
Auec force cheuaux & force beaux carrosses,
Aux champs des Mirmidons, où pour lors il regnoit,
(Et d'Achille heritier les peuples gouuernoit.)
A son fils d'autre-part pour espouse on ameine
Vne fille de Sparte en beauté souueraine,
La fille d'Alector, & ce fils auoit nom
Megapenthé, vaillant, (& plein de grand renom.)
Au temps de sa vieillesse & grisonne & derniere
Cet enfant luy estoit né d'vne chambriere.
Car les Dieux (qui au ciel habitent triomphans)
Ne permirent qu'Helene eust de luy plus d'enfans
Depuis l'heure & le iour qu'elle auoit mise au monde
Hermione l'aymable, à Venus non seconde
En beauté singuliere, & qui eust emporté
Fort aisément le prix de grace & de beauté.
Ainsi donc banquetoient & se traitoient à table
Les amis & voisins d'Atride l'honorable
En grande esiouissance. Et l'excellence estoit
Au chantre qui diuin au milieu d'eux chantoit
Et joüoit de son luth. Deux sauteurs, (à la dance
Experts & bien apris) par l'art de la cadance
Encommencent le chant, & tournans & sautans,
Force belles chansons à l'enuy vont chantans.
D'Vlysse & de Nestor la race braue & forte

Arresterent leur char à la premiere porte,
Et furent apperceus du gentil Eteon
Seruiteur domestic d'Atride au grand renom,
Et fidele & soigneux, qui promptement s'aduance,
Les nouuelles en veut porter en diligence:
Et le Pasteur du peuple ainsi vient accoster.

Eteon annōce à Menelaüs leur arriuee.

Puissant Menelaüs, nourry de Iupiter,
Deux estrangers sont là dans vn carrosse ensemble
Arrestez à la porte: & si, comme il me semble,
Ils sont de fort bon lieu, dignes d'estre tenus
Enfans de Iupiter, on les diroit venus
De la race des Dieux. Te plaist-il qu'on délie
Leurs cheuaux du carrosse? Ou veux tu qu'a leur die
De prendre ailleurs chemin, & chercher doucement
Logis où on les aime? Auquel amerement

Menelaüs tanse Eteon

Le Roy dit indigné: Cy-deuant Etebne
Enfant de Boëthes, il n'y auoit personne
Ne si prudent que toy, ne si ciuilisé,
Mais or comme vn enfant tu es mal aduisé.
I'ay mangé cy-deuant i'ay vescu à la table
Des estrangers, errant par terre habitable
Iusqu'à ce que ie sois arriué en ce lieu,
(Sans naufrage & malheur) si le plaisir de Dieu
(Soubz qui le monde entier fléchit & obtempere,)
Veut que ce soit icy la fin de ma misere.

Luy cōmande de les faire entrer.

Va, cours, détache & char & cheuaux pieds legers,
Ameine, fais entrer ces Princes estrangers,
Pour faire bonne chere. Il se leue luy-mesme,

Il y va luy mesme.

S'encourt au deuant d'eux en diligence extréme,
Commande qu'on le suiue. On oste les cheuaux

Viſtement du carroſſe, & l'eau comme à ruiſſeaux
Leur chet de tous coſtez, la ſueur lés conſume,
L'encouleure & les flancs ſont tous couuerts d'écume.
On les meine à l'eſtable, on leur donne à manger
Orge blanc & auoine, apres on va loger
Le peinturé carroſſe au dedans de la porte
A l'endroit le plus clair de la muraille forte, Les Princes introduit.
Les deux Princes apres eſtre conduits dedans
Demeurent tous rauis, admirent regardans
L'apparence Royale & l'art & la ſtructure
Du grand palais du Roy, de Iupin nourriture.
Telle que du Soleil eſt la nette clarté
Et de ſa ſœur, ſemblable en claire netteté
De l'Atride luyſoit la maiſon venerable,
A part ſoy chaſque choſe ils trouuent admirable,
Et vont tous regardans. Quant ils eurent leurs yeux
Soulez de contempler ce palais precieux
Et la riche maiſon de l'Atride leur hoſte,
Pour les faire lauer gentiment on leur oſte
Leurs beaux accouſtremens, ils entrent dans le bain
Et les filles apres les lauent de leur main,
Les oignent de liqueurs plus que delicieuſes,
Puis leur iettent deſſus les robes precieuſes.
Quand ils ſont retournez grãd hõneur leur eſt fait, Leur fait grãd hõneur.
Sont aſsis pres du Roy, (contemplent à ſouhait
Sa çour & ſa maiſon.) La fille bien appriſe
Leur preſente à lauer, vne aiguiere elle a priſe
D'or entier & maſsif, & ſon bras net & gent
Verſe Thetis, qui chet dans vn baſsin d'argent.
Puis par la ſale dreſſe excellemment les tables,

Vne autre de Ceres les presens profitables
Porte dans vn panier: car la charge elle auoit
De faire la despence, & les tables deuoit
Charger & de bons metz, & de force delices.
Le cuisinier apres ordonnoit les seruices,
Les grands plats portoit pleins de tous viures chargez
Qui sont premierement sur les tables rangez.
Puis on verse le vin plaisant & delectable
Dans des grãds couppes d'or. Lors du haut de la table
Menelaüs aux Princes *Le Roy Menelaüs d'vn visage gaillard*
Dit au fils genereux du Pylien vieillard,
Et à Telemachus: Rejouissez-vous ores,
Prenez-en gré ce pain & ces viures encores:
Puis quand aurez repeu, d'vn propos gratieux
Nous vous demanderons vos noms, & de quels lieux
Vous pouuez estre issus: la souche n'est pas morte
Dont vous estes sortis, & de la race forte
Des Rois vous procedez, & des Princes sceptrez:
Car tels peres coüards ne vous ont engendrez.
Apres qu'il eut parlé, il prend de sa fourchette
Le gras filet d'vn bœuf, le met sur leur assiette
De façon gracieuse: & bien qu'vn present tel
Luy auoit esté faict par honneur solemnel,
Il les en veut orner, & eux dessus se iettent,
Les mains dedans les plats les plus proches d'eux met-
Puis quand la soif finit & l'appetit cessa, (tent,
Telemach° parle bas à Pisistratus. *Telemachus au fils de Nestor s'addressa,*
Et se baissant vers luy, luy dit bas à l'oreille
De peur qu'on ne l'oüist: Nestoride à merueille
Agreable à mon cœur, (des Pyliens l'honneur,)

Regarde ie te pry' l'admirable ſplendeur
De ce riche palais, comme en or il abonde,
En argent, en yuoire, (autant qu'autre du monde,)
En ambre pretieux. Les manifiques lieux
Où le grand Iupiter, où les celeſtes Dieux
Sur l'Olympe eſtoillé habitent venerables,
Si ie ne ſuis trompé, ſont à cecy ſemblables:
Par ainſi regardant ceſte perfection
Ie ne puis que ie n'entre en admiration.

Menelaüs l'ouyt, & en ceſte maniere
Leur parla doucement: Race des Rois tres-chere,
Certes nul des mortels n'oſeroit conteſter
En biens, auec le Roy tres-puiſſant Iupiter.
Car de Iupiter eſt la maiſon eternelle,
Eternels les palais: ſa richeſſe immortelle,
Et qui n'a point de fin. Des hommes, qui pourra,
Ou qui ne pourra pas à moy s'eſgallera,
(En ſplendide maiſon, en richeſſe, en cheuance,
En or ou en argent, ou en autre abondance.)
I'ay merueilleuſement paty deſſus les eaux,
Par maint & maint danger ont paſſé mes vaiſſeaux,
I'ay eſté tourmenté ſur la terre & les ondes,
Errant deçà delà ſur les vagues profondes.
En fin au huictieſme an, nous ſommes paruenus
En Cypre renommee, (où s'adore Venus,)
Puis nous fuſmes portez iuſques dans la contree
De Phenicie, apres noſtre nef fut encree
Errante çà & là par le pays fertil
Que de ſes graſſes eaux arroſe le grand Nil.
Nous paſſaſmes Sidon, & puis l'Aethiopie,

Menelaüs l'oyt, & luy reſpond.

Luy narre ſes erreurs.

Les Erembes apres, & vinsmes en Libye:
(Par estranges pays errans & tracassans.)
C'est en ceste Libye, où les agneaux naissant
Portent cornes au front, la brebis camusette
Porte là trois fois l'an, là n'ont nulle disette:
Le Roy ny le berger de fromage, de laict,
Ny de chairs, (ce pays donne tout à souhait:)
Pays riche: abondant sur tous autres du monde,
Où tout le long de l'an le laict coule & abonde.
Helas! ce tempendant que i'erre & que ie cours
Par ces estranges lieux, y amassent tousiours
Richesses en grand nombre, on massacre mon frere,
On luy passe en traïson luy donnant mort amere
Vn glaiue dans le cœur, (ainsi qu'il reuenoit
Victorieux de Troye, & chez luy retournoit,)
A l'impourueu, le tout par la cautelle infame,
Et par la trahison de sa meschante femme.
Entre tant de thresors ie regne voirement,
Mais mon frere estant mort, ce n'est que tristement.
Si vos peres vous ont ces choses racontees,
Quels qu'ils soient, & de vous ont esté écoutees,
Vous verrez combien i'ay receu d'affliction,
Comme est cheute en ruine & en perdition
Ceste mienne maison, autresfois tant heureuse,
En richesse & en or jadis tant plantureuse,
Et où ie demeurois en grand prosperité.
Pleust aux Dieux que de tant il ne m'en fust resté
Que la tierce partie, & que les bons gendarmes
Qui à Troye sont morts soubz la fureur des armes,
Et qu'a pris le destin rigoureux & fatal,

Helas! si loing d'Argos leur cher pays natal,
Fussent viuans encor', mais durant ma tristesse
Pour pleurer leur malheur ie m'oste de la presse
Et me retire seul, & comblé de douleurs
I'arrose pour eux tous mon visage de pleurs.
Et certes quelquesfois ie tasche à me complaire
En mes pleurs & regrets & ne m'en veux distraire:
Et quelquesfois mon pleur se finit arresté.
„ Car combien que pleurer soit quelque volupté
„ Toutesfois elle est courte, & bien tost on se soule
„ De l'ennuy triste & noir qui vistement s'écoule.
I'estens en general mes plaintes & mes regrets
Sur tous les Argiens, sur tous les Princes Grecs,
Mais principalement ie respans ma tristesse
Sur vn dont entre tous ie regrette sans cesse
L'absence & le malheur. Ie pers entierement
Le dormir, le manger, (tant ie l'ayme ardemment,)
A son seul souuenir. Ie n'excepte personne
Qui ayt tant esprouué la fortune felonne
D'entre les Princes Grecs, & qui ayt tant esté,
Tenté par le destin, par le mal agité,
Qu'Vlysses le diuin, qui par tant de trauerses
Constant a soustenu les fortunes diuerses.
Mais son malheur vn iour possible cessera,
Et de luy faire ennuy le sort se lassera
Mais moy ie n'auray rien que tristesse eternelle,
Et mon affliction durera perennelle
Pour luy, dautant qu'il est absent trop longuement.
Encores ne sçait on s'il vit certainement,
Ou s'il est allé voir la region deserte.

Sur tous les Grecs Menelaus regrette Vlysses.

A son occasion le bon vieillard Laërte
Lamente incessamment, (le sceptre mesprisant
Qui va donnant les loix, qui va tout maistrisant,)
Sa chere Penelope & pudique & discrete
Femme de grand conseil de mesme le regrette,
Et d'vn pere si grand Telemaque sorty
Qu'autrefois il laissa, depuis qu'il fut party

Telemachus au recit de son pere iette des larmes.

De sa douce maison. A ces tristes paroles
Il esmeut de l'enfant les affections molles,
L'amour & le desir: il le fit souuenir
De son pere tres-cher, & ne se peut tenir
A ce nom precieux, nom remply d'efficace,
D'emplir son cœur de deüil & de larmes sa face:
Où soudain il porta la main & le mouchoir:
Car on voyoit ses pleurs à grosses gouttes choir.

Menelaüs l'aperçoit.

Menelaüs les vid, & songeoit en luy mesme
S'il l'interrogeroit, plein de desir extréme,
Ou s'il le laisseroit de son pere enquerir.

Helene vient trouuer Menelaüs & les Princes.

Ainsi que dans son cœur il est à discourir,
Voicy venir vers eux Helene l'admirable
En beauté, qui sortoit de sa chambre semblable
A Diane, marchant à la chasse, & encor
Portant sa trousse à dos pleine de flesches d'or.
Son musc embaumoit tout. La bien apprise Adraste
(Suiuant ses pas diuins) soudainement se haste
Pour son siege apprester: les doux tapis portoit
La gentille Alcippé, puis se diligentoit
La tres-belle Phylo pour son mestier luy tendre
(Où ses fuseaux & laine estoient) present d'Alcan-
Femme de Polybus, qui Thebes habitoit (dre

Thebes Aegyptiaque, opulent il estoit
Riche & rempli de biens: A son mary naguieres
Il fit de beaux presents, luy donna deux aiguieres
D'argent, & deux trepieds, & puis dix talents d'or.
Sa femme fit à part force beaux dons encor
A Helene, luy fit un present honorable
D'une quenoüille d'or & riche & admirable,
Et d'un mestier d'argent, dont les bords precieux
Estoiēt tous garnis d'or. La pucelle (aux beaux yeux)
Phylo luy apportoit, & pres d'elle a posee
Pleine d'excellent fil la Royale fusee:
De la quenoüille au tour la laine s'estendoit,
Dont la couleur de prix un beau lustre rendoit.
La Reyne en une chaire alors sa place a prise Helene enquert Menelaüs de ses hostes.
On mit un escabeau soubz ses pieds: puis assise
Se prit à demander & dire à son espoux.
O Roy Menelaüs, ie te pry, sçauons nous
Qui sont ces deux seigneurs qui sont venus descendre
Et qui ont bien daigné ceans leur logis prendre?
Diray-je tout cela que i'en ay sur le cœur,
Ou puis-je prononcer propos vain & menteur?
Le cœur me dit pourtant presage veritable,
Que ie n'ay iamais veu personne si semblable
De visage & de corps l'un à l'autre fust-il
Homme ou femme, en regard excellent & gentil,
(En le considerant toute ie m'esmerueille,
Sa gaye venusté, sa beauté nompareille)
Que cestui-cy rapporte au fils entierement
D'Vlysses, qu'il laissa lors que premierement
Il partit de chez luy, que les Grecs s'embarquerent,

Et la guerre cruelle à Pergame porterent
Pour moy malencontreuse. A laquelle respond
Sans la faire tarder Menelaüs le blond.

Menela' à Helene.

Ma femme, mon aduis est au vostre semblable,
C'est Vlysses tout faict, son visage admirable
Tel estoit, sa main telle, & ses yeux radieux,
Et ses pieds, & sa teste, & ses cresputz cheueux
Sur le haut de son front. Ayant de luy memoire,
Ie parlois tout-asteure (& de sa viue gloire
Et de sa grand' vertu :) & pour l'amour de moy
Combien il a souffert de tristesse & d'esmoy.
Ce qu'oyant ce Seigneur, il arrose, il humecte
Son visage de pleurs qu'en abondance il iette,
Et que de son mouchoir il cache tant qu'il peut

Pisistratus à Menela' & luy dit qui est Telemachus.

Adonc Pisistratus au Roy dire ainsi veut:
Fils d'Atreus, nourrisson de Iupiter, qui guides
Les peuples habitans és plaines Achæides,
Soubz ton sceptre puissant, tout ainsi que tu dis
Cestui-cy que tu vois est d'Vlysse le fils,
Mais prudent & discret il n'ose te semondre,
Et se vantant par trop te presser de respondre,
De crainte d'estaller rien de futile, à toy
Qui es de tous les Rois le plus excellent Roy.
Car le plaisir qu'on prend à tes propos honnestes,
Est comme le plaisir qu'on prend aux Dieux celestes.
Or le vieillard Nestor, des cheuaux curieux
M'a faict son compagnon pour venir en ces lieux.
Telemachus bruloit d'ardeur inestimable
D'auoir ta cognoissance, (espris de l'admirable
Douceur de ton renom :) plein d'ennuy nompareil

Ie ie te prie en son mal de luy donner conseil,
O Roy Menelaüs, le consoler, & telles
Que les as d'Vlysses luy dire des nouuelles,
Il est fort affligé, denué tout à plat
D'hommes pour conseruer sa maison, son estat,
Son regne paternel: son deplorable pere
(Tempesté sur les eaux en grand peine & misere,)
Mesmes pour luy perdu: nul n'est que de chez luy
Tasche de dénicher vne peste, vn ennuy
Et calamité grande. Adonc le redoutable
Atride, le couppant: ô que i'ay à ma table
Le fils d'vn grand amy, qui pour l'amour de moy
A suby maints dangers & porté maint esmoy.
Ie m'estois resolu l'aymer d'amour supréme
Sur tous les autres Grecs, si Iupiter extréme
Nous donnoit de nous voir ensemble de retour
En nos champs patriaux, iouir de l'heureux iour
De reuoir nos foyers & nos Dieux tutelaires,
Portez dans nos vaisseaux sur les ondes legeres.
Ie luy eusse donné place dedans Argos,
Ie luy eusse basty maison pour son repos,
Et faisant apporter ses richesses d'Ithaque.
Auecques tout son peuple, & son fils Telemaque
Ie luy eusse choisi vne cité à part
Dont i'eusse les bourgeois enuoyez autre part
Entre celles qui sont de mon obeïssance.
Là conioints & meslez d'eternelle alliance
Pleins de ioye & plaisirs, eussions ensemblement
Acheué nostre vie & nos iours doucement.
Si fermement liez rien que la mort obscure

Menela. grandemēt ayse de voir Telemachus.

Ne nous eust separez. Mais c'est parauanture
Que quelque Dieu jaloux, & sur nous enuieux
Nous a tramé cecy l'esloignant de ces lieux
Empeschant son retour dedans sa maison chere
Et le retenant seul battu de la misere
L'Atride dit ainsi: aux autres les douleurs
Du regret qu'ils portoient ramenerent les pleurs.
La fille à Iupiter Helene l'Argolide
Le pleura tendrement, si fit le blond Atride:
Telemachus sur tous le pleuroit, & encor
Le vaillant Pisistrat fils du vieillard Nestor.
Car au cœur luy reuint la douce souuenance
D'Antiochus son frere, en armes, en vaillance
Excellent & parfaict. Memnon mourir le fit,
Memnon fils de l'Aurore, au combat le deffit.
Donc il s'adresse à luy de parole semblable.
Fils d'Atreus, luy dit-il, le vieillard honorable
Nestor parlant de toy t'exaltoit bien souuent
Et te loüant, disoit, que tu marchois deuant
Tous hommes en prudence & vertu non petite.
Si que memoratifs de ton digne merite
Force discours diuers de toy nous commencions
Et ta grande vertu iusqu'au ciel nous poussions.
Or permets moy cecy s'il te plaist de me croire,
Iamais apres soupper, rarement apres boire,
On me voit delecter au regret ny au pleur,
I'ay, ayant bien repeu les larmes en horreur.
Mais demain, quand viendra la matiniere Aurore
Ie n'auray nul regret de repleurer encore
Quiconque des mortels aura passé le pas

La souuenãce d'Vlysses leur fait ietter des larmes.

Pisistratus se souuiẽt d'Antiochus tué par Mẽnon deuant Troye.

Dit qu'il n'ayme pas à pleurer apres le repas.

Soubz

Souz le destin cruel, proye du fier trespas,
Donner a leur honneur & à leur souuenance
Regrets en quantité, & pleurs en abondance.
Car c'est le seul deuoir des pauures malheureux
Que de pleurer leur mort, s'arracher les cheueux,
De ietter vne mer de larmes distillantes,
Et de leurs yeux verser des riuieres coulantes.
I'ay perdu vn mien frere, & lequel n'estoit pas
Le moins fameux des Grecs, braue & fort aux cõbats
Et que tu cognoissois, ô grand Roy, (que ie pense)
Ie n'ay de l'auoir veu aucune souuenance:
Mais on tiẽt qu'Antiloque, autresfois frappoit droit,
Entre tous combattans, qu'il estoit fort adroit
(A manier cheuaux) prompts aux soudains alarmes,
De pied viste & leger & vaillãt homme aux armes.
Auquel Menelaüs blond merueilleusement:
Certes mon grand amy tu parles prudemment
Autant que pourroit faire vn, dont l'experience
Auroit rendu les ans accomplis en prudence,
Mesmes plus vieil que toy: comme si tu estois
Le fils d'vn pere, auquel Iupiter autresfois
Auroit donné honneur, & prudence, & richesse
Dés sa tendre naissance, & depuis sa ieunesse
Iusqu'à son mariage: ainsi qu'il a faict or'
A ton pere prudent le bon vieillard Nestor,
Qui vit heureusement, à qui longues annees
Pleines de tout bon-heur ont esté ordonnees
Sans trauerses ne mal, que l'heur par tant de temps
N'a point abandonné, qui passe ses vieux ans
En sa douce maison, voyant pleins de prudence

Ses enfans en bon nombre & doüez de vaillance.

Menelaüs inuite ses hostes à faire bõne chere.

Mais faisons bonne chere & beuuons. C'est assez
Lamenté nos trauaux & nos malheurs passez:
Qu'on nous dõne à manger, & qu'on apporte encore
A lauer. Et demain au leuer de l'Aurore
Dés qu'elle aura monstré son rayonnant charroy
Nous parlerons assez Telemachus & moy,
Et nous demanderons à l'enuy des nouuelles.
Il acheuoit de dire, & dessus les mains belles
Asphalion versa l'eau fresche : or estoit il
Page du Roy, discret, seruiable & gentil,
(Et sur tous bien appris.) Les Princes alors prennẽt
Leur repas à souhait, & ioyeux s'entretiennent
De bons viures exquis. La fille à Iupiter
Helene s'auisa lors de leur apprester

Le breuuage d'Helene, pour faire oublier le soucy.

Vn breuuage excellent. Doncques elle distille
La riche infusion, la potion gentille
Qui peut faire oublier & l'ire & le courroux,
Et le mal qui pourroit estre tombé sur nous :
Si quelqu'vn en a beu, de toute la iournee
Ne sera nulle larme en ses yeux promenee.
Non quand le fier trespas son pere rauiroit,
Non quand la dure mort sa mere enleueroit,
Non pas quand il verroit la terre au sang trempee
De son fils, de son frere, estendus par l'espee
De son fier ennemy. La Tyndaride ainsi
Auec elle portoit ce charme oste-soucy:
La Reyne Polydamne experte en medecine,

L'Ægypte fertile.

Espouse du Roy Thon, qui vers le Nil domine
Luy en fit vn present, Le champ Ægyptien

Fertile, portoit lors au Roy Pelusien
Force simples diuers, dont les vns en partie
Seruent de bon remede à mainte maladie,
Les autres plus mauuais ont le suc venimeux:
De ce pays fertil le peuple est fort fameux
De sçauoir les vertus des simples & racines,
Et de les preparer en bonnes medecines
Aussi bien que Pæon, duquel ils sont venus,
Et fort bons medecins d'vn chacun sont tenus.

Comme la Reyne eut donc secretement faict signe,
Qu'on meslast dans le vin la mixtion insigne,
Et qu'on versast à boire, elle parla ainsi.

Atride, entre les Rois excellent, vous aussi
Fils de Prince gentils & branches genereuses,
Dieu mesle bien souuent les fortunes heureuses
Auec le malheur, l'amer auec le doux,
Car son pouuoir puissant s'estend dessus nous tous,
De tous & maistre & Roy. Or faictes bonne chere
Et vous resiouyssez. Choses qui peuuent plaire
Ie vous veux raconter: ie ne vous diray pas
Tous les faits hazardeux, les exploits, les combats
D'Vlysse (sur lequel mal & douleur redonde.)
Et patient autant que nul homme du monde.

Helene à Menelaüs & aux Princes ses hostes.

Car ie ne pourrois pas de tout me souuenir.
Vn acte maintenant seul me vient de venir
En memoire, duquel ie vous diray l'histoire:
Et qui aduint à Troye, où l'heur de la victoire
Fut si long temps douteux: où tant auez pati
Pauure Princes de Grece, où tant auez senti
De trauerse & de mal. Là, (pour faire vn seruice

Elle raconte vn acte d'Vlysses durant le siege de Troye.

Signalé aux Gregeois) l'inimitable Vlysse
Se blessa, s'escorcha la face estrangement.
Se couurit de haillons rompus entierement:
Entra dedans la ville, & se rendit semblable
D'habits , d'accoustrements, du tout accomparable
A vn pauure valet, nul quaymand, nul facquin
Par la flotte n'estoit si gueux ne si coquin,
En ce bel equipage il entra dans la ville
Et nul ne le cognut tant il estoit habile,
Moy seule l'apperceus, comme ie l'appellois
Il ne respondoit point, & fuyoit de ma voix,
Plein d'astuce, à la fin (ce bon Prince d'esclaue
Se fia sur ma foy) ie le reçoy, le laue,
Ie soins, ie mets sur luy vn bon accoustrement,
Et luy iure & promets sur mon plus grand serment
De ne le découurir, ne dire son entree
Aux Troyens, que plustost ie ne fusse asseuree
Qu'il eust atteint le camp en toute seureté,
Qu'il ne fust dans les naus venu à sauueté:
Lors il me découurit le secret de la Grece
L'entreprise des Rois, & toute sa finesse.
Quand il eust faict son cas, il mit Troyens à mort,
A ses gens retourna victorieux & fort,
Remportant en sa tente & honneur & loüange
D'homme plein de valeur & de finesse estrange.
Mais au dedans des murs les Troyennes pleuroient,
Et tristes sur leurs morts leurs cheueux déchiroient.
Seule i'eus du plaisir, (en ma resioüissance
Tenant ce tempendant tres-bonne contenance.)
Car i'estois reuenuë à moy, & me bruloit

L'amour de ma patrie, & mon espoir alloit
Tousiours en augmentant, de recouurer la ioye
D'vn bien heureux retour, & de laisser là Troye.
Ie souspirois souuent du profond de mon cœur,
Et pleurant regrettois mon desastré mal-heur:
Ie me rememorois ma renommee ostee,
Et la honte où Venus m'auoit precipitee
Quand hors de mon païs elle fit m'enleuer
D'entre mes chers parens, & me voulut priuer
De reputation, en defraudant ma fille,
Delaissant mon mary, mon lit & ma famille,
N'ayant faute de biens, de beauté, ny d'esprit.

Lors le blond fils d'Atreus à dire ainsi se prit. Menelaüs à Helene.
Tu as bien dit de vray femme (agreable & belle)
I'en ay cogneu beaucoup dont estoit la ceruelle
Bien faicte, & qui n'auoient faute d'entendement,
I'ay veu force païs, & curieusement
Frequenté force gens, mais ie n'ay veu personne
D'esprit si delié, de ceruelle si bonne
Comme estoit Vlysses. Le bel acte qu'il fit
Estant dans le cheual qui Troye en fin deffit, Raconte vn autre acte d'Vlysses, estãt dans le cheual de Troye.
(Qui basti de forts aiz de foux, de chesne & d'orme
Haussoit deuant ses murs son apparence enorme.)
Nous fusmes là dedans tous Princes enfermez
Des plus braues du camp, en embuscade armez,
Portans par artifice à Troye miserable
Calamité, ruyne, & mort irreparable.
Quand tu vins prés de nous soit incitee, ou non
Des Dieux ou du destin, ie ne sçay quel démon
T'auoit conduite là, mais au grand aduantage

Des Troyens ce pendant, & non pour leur dommage,
Le fameux Deïphobe auec toy lors alloit
Qui les Dieux en vertu & prudence égalloit,
T'accompagnant pour voir la machine effroyable.
Par trois fois à l'entour de la beste admirable
Tu tournas regardant, touchas le frauduleux
Qui traistre nous cachoit és antres cauerneux,
Appellant par leur nom tous les Gregeois gendarmes
Qui deuant Troye auoit bien faict aller les armes,
Et des femmes des Grecs contrefaisant la voix,
(Comme celles de ceux qui estoient dans le bois,
Dont ils pouuoient auoir cognoissance notice)
Diomedes & moy, & le diuin Vlysse
Armez estions dedans, ouysmes clairement
Comme tu appellois, desirions ardemment
Plustost sauter dehors de ces prisons obscures,
Que du fonds reculé des entrailles tres-dures
T'oüir encor vn coup. Arrestez à cela
Vlysses nous retint sagement, & voila
Que tous les Grecs fort bien garderent le silence
Mais du seul Anticlus telle fut l'imprudence
Qu'il vouloit sermonner. Vlysses l'arresta
Sur les léures sa main vistement luy porta
Et luy ferma la bouche. Ainsi sa grand sagesse
Garantit du danger la force de la Grece.
Quand pour vn peu de temps sa voix il destourna,
Tant que hors du cheual Pallas te remmena.
Quand il eut acheué, le prudent Vlysside
Se prit à dire ainsi : ô genereux Atride,
C'est vn mal-heur bien grand, que mon pere si fort

Ne s'est pour tout cela rachepté de la mort.
Non pas quand tout de fer eust esté son courage.
Mais c'est assez parlé fils d'Atreus grand & sage
Permets que nous allions reposer maintenant.
A ses filles alors la Reyne incontinent
Commande d'aprester la chambre, & qu'on les mette
Reposer doucement sur la plume mollete,
Dresser les lits dorez, & ses riches tapis
Et que souz le portal ils soient soudain conduits.
Les filles pour ce faire accourent diligentes,
Portent dedans leurs mains les chandelles ardantes
Dressent les lits bien blancs : le heraut les conduit.
Les Princes vont passer le reste de la nuit,
Sous le Royal portal, leurs corps plassez estendent
Souz les doux mattelas, & au sommeil se rendent:
Menelaüs apres se retire à l'escart
Pour s'aller reposer en la plus haute part
Du superbe palais : pres de luy l'heroïne
Des femmes la splendeur Heleine la diuine
Dormoit à ses costez. Or ainsi que sortoit
L'Aurore aux doigts de rose, & le iour apportoit,
Le Roy Menelaüs saute du lit, se leue
Pren son accoustrement, & son affilé glaiue
Pend à ses forts costez, accommode à ses piés
Le beau ruban noüé de ses riches souliés, (ble,
Sort viste de sa chambre, aux grãds Dieux tout sébla-
(Et de corps bien formé, & d'esprit admirable:)
Fit assoir Telemache, & luy dit en ces mots.
Dy moy ie te supply braue & gentil heros
Vaillant fils d'Vlysses, dy moy quelle fortune

Helene cõmãde à ses filles d'aprester la chambre pour Telemachus & Pisistratus.

Menelaüs se leue de matin.

Menelaüs enquiert Telemachus de la cause de son voyage.

Te faict ainsi courir les sillons de Neptune?
Est-ce charge publique, ou chose concernant
Ton estat paternel qui te va promenant?
Il se teut. A cela respond le fils d'Vlysse.

Telemachus luy en rend raison.

Fils d'Atré, ô grand Duc de la Grecque milice,
Illustre nourrisson du puissant Iupiter,
Ie suis venu vers toy d'Vlysses m'enquester,
Pour voir si tu pourrois m'en dire des nouuelles.
Mes labourages gras, mes rentes paternelles
Se consument du tout, & ma pauure maison
Est pleine d'ennemis égorgeans sans raison
Beufs, taureaux, & brebis: & ceste iniure amere
Me vient entierement des amans de ma mere.
Ie vien donc embrasser tes genoux (Prince fort)
Pour apprendre de toy sa miserable mort,
Si de tes propres yeux toy mesme l'auois veuë,
Ou bien en voyageant de quelque autre entenduë:
Sa mere l'engendra trop plein d'aduersité,
Ne me deguise point la pure verité
Meu de compaßion de ma triste fortune,
Et ne l'adoucy point par flaterie aucune
De peur de m'atrister, mais dy moy rondement
Tout ainsi que tu l'as appris certainement.
Ie t'en pry, si iamais Vlysse mon bon pere
Te fit voir qu'il sçauoit & bien dire & bien faire
Deuant Troye pour toy, où tant que vous estiez
En ce siege de Grecs tant d'ennuis supportiez,
Souuien t'en maintenant pour moy, & ne me cele
La pure verité de ceste mort cruelle.

Menelaüs à Telemachus.

A ces tristes propos Menelaüs le blond,

Souspire grandement & ainsi luy respond.
Las! qu'vne nation molle & effeminee
De poltrons amoureux cherche bien, effrenee,
Le lict d'vn fort guerrier & Prince genereux:
La biche tout ainsi loge ses fans peureux
Dans l'antre du lyon & fier & redoutable,
Laisse dy-ie ses fans la pauure miserable
Baillans de malle faim, qu'elle auoit faict bessons,
Et s'en va par les bois, les costaux, les buissons,
Cherchant à pasturer, la pauureté craintiue
Pour bien remplir son pis: Lors le lyon arriue
Des champs à l'improuiste, entre legerement
Dans l'horrible cauot son vieil hebergement,
Il doute sur lequel sa patte violente
Il iettera premier, lequel rendra sanglante
Sa bouche de ces deux: Il fremit, il rugit,
Enfin tout à la fois il estrangle, il rauit
Et leur donne la mort de son gosier horrible,
Il estanche en leur sang sa cruauté terrible,
Il lasse sa machoire, & léche fierement
Son muffle d'vn sang noir soüillé cruellement:
Il regarde, & se deult de n'auoir dauantage
De faim & de suiect de demener sa rage.
Le courageux Vlysse ainsi les deffera
Tous ces beaux amoureux, & leur sang versera.
O que pleust à Pallas, à Phœbus, & encores
Au pere haultonnant, qu'Vlysses fust tel ores
Qu'il estoit à Lesbos à l'heure qu'il lucta
Contre Philomelede, & à bas le ietta.
Dont les Pelasgiens grand ioye demenerent

Predit qu'Vlysses mettra les Amans de Penelopé à mort.

Ayſes de ſa vertu, & tout haut le loüerent
Que fuſt-il, dy-ie, tel entre ſes amoureux,
Comme il rendoit leurs iours & cours & malheureux,
Comme il leur donneroit des nopces bien ameres.
Quant à ce que tu veux, eſmeu de tes prieres
Ie veux te declarer (de l'vn à l'autre bout)
Sans t'en rien deguiſer, la verité de tout:
En ce que ie diray ie n'vſeray de feintes
Et ne te tairay pas les réponces contraintes
Qu'vn vieillard Dieu marin m'a faictes cy deuant.
Ainſi que ie voulois donner la voile au vent,
Brulant de mon retour, les Dieux m'en empeſcherent,
Et par force au païs d'Egypte m'attacherent.
Car ie ne m'eſtois pas enuers eux acquité
De l'Hecatumbe deuë à leur diuinité.
Tant les Dieux ont à cœur que l'on ſe rememore
Ce qu'ils ont commandé, tant ils veulent encore
Que l'on ne le meſpriſe. Vne Iſle eſt en la mer
Contre Egypte, Pharos on la voulu nommer,
De la terre diſtante autant qu'vn bon nauire
Quand le vent à propos dans ſon voile reſpire
Peut faire de chemin en vn iour. Or le port
Y eſt large & fort bon, d'où les vaiſſeaux on ſort
De l'onde noire embuz. Là les Dieux m'arreſterent
Par vingt iours tous entiers, nuls vents ne ſe leuerẽt
Demeurerent tous coiz, & retindrent leurs cours,
Et les ſouffles, leſquels accompagnent touſiours
Les barques ſur la mer, perdirent leur vſage.
Nos viures defailloient, & nous perdions courage,
Sans l'opportun ſecours que voulut m'apporter

Rẽd raiſon de ce qu'il a peu apprendre d'Vlyſſes.

Phare Iſle en Egypte.

Eidothea, la fille au vieux Dieux de la mer.
Elle eut pitié de nous, & mon pleur lamentable
Esmeut son humeur douce & son cœur pitoyable:
Car en me promenant pensif & reffroigné
Sur le riuage sec, de mes gens esloigné,
Elle s'offrit à moy d'vn visage tranquille.
Car mes gens plus lointains ez enuirons de l'Isle
S'estoient tous écartez (& leur vie cherchants
Mouuoient toute la mer) & s'en alloient peschants,
De la fain attaquez, qui leur fait dure guerre
(Mauuaise conseillere) & le ventre leur serre,
Et genne les boiaux. Lors elle s'approcha,
Et (m'ostant mon ennuy) ces propos me toucha.

Eidothea a pitié de Menelaüs.

A quoy pauure d'esprit est-ce ainsi que tu pense?
As tu perdu le sens? T'est-ce resioüissance
De souffrir tant d'ennuy? as tu donc arresté
D'vser icy le temps en toute oisiueté?
Prens-tu donc grand plaisir à ton mal, à ta peine?
Est-ce de ton bon gré qu'ainsi tu te promeine
Paresseux en ceste Isle, & ne recherches point
De mettre à ta misere à la fin quelque poinct?
Cependant de tes gens les courages languissent
Defaillent de trauail, & de sang definissent.

Et ie luy respondy, Nymphe qui que tu sois
Des Deesses des eaux, écoute vn peu ma voix,
Et ie ne te tiendray longuement incertaine,
Ie te diray mon mal, & conteray ma peine,
C'est bien contre mon gré que tu me vois icy,
Ie ne m'en puis aller: Parauenture aussi
Que ce sont les hauts Dieux qui sur l'Olympe habitẽt,

Menelaus à Eidothea.

Qui par moy offencez, encontre moy s'irritent
Dy moy donc ie te pry, les Dieux peuuent auoir
Cognoissance de tout, & grand est leur pouuoir.
Quel Dieu me colle icy, m'encordelle, m'engarde
De partir, me retient, & mon retour retarde?

Eidothea instruit Menela' de la cause de sō retardement.

Ie te donray, dit-elle, vn fidelle conseil,
Si tu veux m'escouter. Vn Dieu marin fort vieil
Hante ces enuirons, vn prognostiqueur sage,
Et souuent se promeine au long de ce riuage.
C'est Prothé l'immortel, Ægyptien, & Dieu,
Il cognoist de la mer le profond, le milieu:

Prothee deuin.

On tient qu'il est mon pere, il est dessouz Neptune.
Si vous pouuiez auoir l'heure si opportune
Que de le pouuoir prendre, il vous enseigneroit
Le temps pour desloger, il vous declareroit
Le chemin que tiendriez sur les eaux azurees,
Et quand vous reuerriez vos maisons desirees.
Que si en ta famille il estoit suruenu
Quelque mal, quelque bien qui te fust incognu
Cependant que tu cours esloigné de la terre

Menela' demāde cōme il pourra prendre Prothee

Auec mille dangers sur le mobile verre,
Il te dira le tout sans en rien t'en flatter.
Dy moy donc ie te pry, vins-ie lors adiouster,
L'embusche qu'il faudra qu'au bon vieillard ie dresse
De peur qu'en découurant ma ruse & ma finesse
Il n'eschappe à mes mains. Il est bien mal aysé

Eidothea le luy enenseigne

Qu'vn hōme prenne vn Dieu (fust-il des plus rusé.)
Lors la Nymphe des Dieux dit en ceste maniere:
Amy, ie t'en diray la verité entiere.
Quand au milieu du iour le Soleil vient monter

On voit hors de la mer sortir & se jetter
Au vent rafreschissant d'vn gracieux zephire
Le Dieu vieillard marin qui le vray sçait predire,
D'eau noire enuironné. Sorty qu'il est des flots
Aussi tost il s'endort dans les proches cauots:
Et tout autour de luy pour dormir s'ammoncelle
Maint veau marin sans pieds d'Halosydné la belle,
Monstres ords & infects, puamment odorans,
Et la forte senteur de la mer respirans.
Or ie t'y cõduiray moy mesme, & quãd l'Aurore
Aux cheueux de safran qui nostre Orison dore
Sortira hors des eaux, sans faute ie seray
Prés de toy, & en lieu propre te placeray.
Choisi trois de tes gens (pource que ie complote)
Des plus roides & forts qui soyent dedans ta flotte.
Mais ie te veux encor' raconter du vieillard
Alors qu'il se transforme & la finesse & l'art.
Ces monstres il contemple & par cinq il les nombre.
Et se couche au milieu comme le pastre en l'ombre
Aupres de ses brebis: comme vous le verrez
Accablé de sommeil, lors vous le serrerez,
Et ne vous manque point la force & la contrainte,
Car il fuira s'il peut. Il fera force feinte,
En tout ce qui se rampe aux champs se changera,
En eau, en feu brulant il se transformera:
Mais lors serrez tant plus, pressez le dauantage;
Puis quant il reprendra la forme & le langage
Qu'il auoit parauant, lors ne le serez plus,
Dely' le, apres t'enquiers quel Dieu te fait reffus
De te laisser aller, qui cest ennuy t'enuoye.

S'oppose à tes desseins, & te trouble en ta voye:
Et puis il te dira comme tu vogueras,
Et seurement chez toy tu t'en retourneras.

Eido-thea se retire, & Mene-laüs va trouuer ses gés.

Ce disant, souz le flot viste elle se retire,
Et ie m'en vois au port trouuer nostre nauire
Qui m'attendoit à l'ancre, & en m'en retournant
I'allois en mon esprit grand's choses ruminant.
Comme ie fus au port ie fay dessus la riue
Aprester le souper, & puis la nuit arriue.
Lors nous nous endormons sur le bord de la mer.
Mais quand l'aube nous vint le beau iour r'allumer,

Retour-ne dés le poinct du iour en la mer.

Ie m'en retourne encor pris de tristesse amere
Au riuage marin, là ie fais ma priere
Aux Dieux priant beaucoup: au reste ie menois
Trois de mes compagnons dont i'auois faict le chois,
De la force desquels contre quelque puissance
Que ce fust, ie prenois entiere confiance.

Eido-thea le reuient trouuer.

Alors Eidothea qui auoit souz les eaux
Quatre veaux escorchez, m'en apporte les peaux:
Et pour tromper son pere, ordonne à tous nos places,
Et iette dessus nous ces vilaines peaux grasses.
(Chacun ressembloit là son vilain animal)
Et à ceste embuscade eusmes tout plein de mal.
De ces monstres vilains & l'odeur & l'ordure
Nous incommodoit fort, la sale couuerture
De ces puantes peaux nous alloit infecter.
Mais qui pourroit long temps tel poison supporter?
La Nymphe toutesfois nous y donna remede
Par vn contre-poison qui vint bien à nostre ayde:

Piteuse nous faisant odorer vistement
Vn suc ambrosien suaue extremement,
Par qui l'odeur mauuaise entierement chassee,
(Nostre commodité se vid vn peu passee.)
Depuis le poinct du iour (iusqu'au Soleil plus haut
Vers le Midy, au tẽps qu'on sent le plus grãd chaud)
Nous demeurasmes là supportans sur le sable
D'vn courage constant ce mal intolerable.
Lors voicy le bestail de la mer par troupeaux,
Vilains monstres marins mõter du creux des eaux, Prothee auec son bestail sort de la mer
Sur le sable marin dormir à la rangette,
Et le deuin vieillard de sa moite cachette:
Sortir sur le midy. Là ces monstres hideux
Et gras il rencontra, tournant tout autour d'eux,
Puis il les conta tous, & nous de prime face:
Il nous pensoit chacun vne balène grasse
Ne se mesfiant point. A grand peine estoit-il
Encor bien endormy sur le sable subtil, Menelas se iette sur Prothee.
Nous nous ruons sur luy, & de voix menassantes
Iettons sur luy nos mains, & nos cordes puissantes,
Et l'enferrons fort bien. Mais luy memoratif
De son art cauteleux, se transforme inuentif Prothee se trãsforme.
En toutes les façons, (chose miraculeuse)
Il se faict vn lion à la criniere affreuse,
Vn escaillé dragon (puis vn pard moucheté)
Vn horrible sanglier, puis vn tigre irrité,
Vn arbre en l'air iettant son haut plaisant fueillage,
Puis vn fleuue courant. Nous serrons dauantage
Le pressons de plus fort, mais combien que rusé,
Voyant qu'il perd son temps, & ne trouue, abusé,

De chemin pour fuir. Il reprend en fin, comme
Vaincu, sa forme mesme, & me parle en voix d'hõme.

Prothee à Menelaüs.

Qui t'a si bien appris Atride fils des Dieux,
Le moyen de me prendre, & qu'est ce que tu veux?

Menelaüs luy demãde qui le retient.

Tu le sçais bien Prothé, luy di-ie, il t'est facile:
Tu sçais qui me retient arresté dans ceste Isle
Que ie ne puis trouuer d'issuë à ma langueur,
Dont ie sens dedans moy me secher tout le cœur.
Pourquoy donc me tentant en ma peine si grande
Me fais-tu, le sçachant, vne telle demande?
Est-ce pour me tromper? responds moy donc cecy,
Car les Dieux sçauent tout. Quel Dieu me tient icy
(Courroucé contre moy) me garrotte, m'engarde
De me mettre sur mer, & mon retour retarde?
Ie luy disois ainsi. Lors il reprit sa voix

Prothee le luy declare.

Me respondant encor: Pour le vray tu deuois
Payer à Iupiter tes offrandes exquises,
Et rẽdre aux autres Dieux vœuz & choses promises:
Apres ietter en mer tes vaisseaux hardiment,
Pour chez toy par la mer retourner aisément:
Car tu ne verras point tes citez delaissees,
Ny tes plus chers amys, ny tes maisons haussees,
Ny tes Dieux domestics, ains que de remonter
Le contremont du Nil qui vient de Iupiter,
Reuoir les eaux d'Egypte, & faire vn sacrifice
A la trouppe des Dieux (pour la rendre propice)
De cents bœufs immolez. Lors ils t'accorderont
Ton retour, & benins chez toy te conduiront.
Il dit, & ie senty mon ame terrassee
Me languir là dedans de douleur oppressee,

De ce qu'il nous falloit remonter dans le Nil,
Retourner voir l'Aegypte & son pays fertil. [nore)
Lors me tournant vers luy: Vieillard (que tant i'ho-
Ie t'obeiray donc, mais respons moy encore
Et me dy pour le vray: les Gregeois sont-il tous
Arriuez sans malheur dedans leur pays doux
Auecques leurs vaisseaux, de ceux que nous laissas-
Nestor & moy, alors que nos voiles haussasmes (mes
En partant d'Ilion? Et quelqu'vn entre tant
D'inopinez trespas est-il mort en flottant,
Ou bien entre les mains de ses amis, sur terre,
Apres auoir du tout paracheué la guerre?

Menelas s'enquiert des Grecs de deuãt Troye.

Ne sois point curieux, ce n'est pas ton meilleur
De rechercher, dit-il, au secret de mon cœur:
Certes tu ne sçais pas que c'est que tu demandes:
Tes consolations n'en seront gueres grandes
Quand tu m'auras ouy. Beaucoup de Princes forts
Des guerriers Argiens sont peris & sont morts,
Beaucoup restent encor. Deux seulement perirent
Soubz les eaux, & les flots cruels les engloutirent,
(Pour Troye, tu sçais tout,) y ayant ta vertu
Auec les autres chefs dignement combatu.
Vn est encor sur mer retenu de Neree,
Ajax fut englouty des eaux pres de Gyree,
Où Neptune, en pitié, comme il alloit donner
Au trauers des rochers qui faisoient resonner
Les grands flots courroucez, l'auoit mis secourable
A l'abry, & l'auoit exempté pitoyable
De naufrage & de mort, combien qu'il sceust, helas!
Qu'il auoit offensé la guerriere Pallas

Prothee luy respond.

Ajax Oïlee submergé par Pallas.

Quand inconsideré il se prit aux Dieux mesmes,
En colere iettant des blasphemes extrémes,
Et en l'air abbayant des mots trop odieux:
Disant qu'il vogueroit, voire en dépit des Dieux,
Et qu'il eschapperoit sain & sauf par les ondes.
Neptune l'entendit (de ses grottes profondes)
Parlant si fierement, (demanda promptement
Des traits pour la vengeãce) empoigna brusquement
Son trident furieux, le poussa en son ire
Contre vn cruel escueil, attacha son nauire
Sur le roc Gyrean, en deux parts le fendit,
L'vne demeura là, & l'autre descendit
Au creux milieu des eaux: où le fils d'Oilee
Estoit, qu'elle emporta dessoubz l'onde salee.
Ainsi fit-il alors dans la mer son tombeau
Ayant beu de la mer grande quantité d'eau.

Iunon sauue Agamẽnon.

Mais ton frere eschappa ceste mort effroyable
En ses naufs se sauuant, Iunon la venerable
Le voulut preseruer. Or comme il se promet
De toucher tost Malæe & son hautain sommet,
Vne bourasque vient qui le iette moleste
Au bord auparauant habité de Thyeste,
Et où pour lors son fils Aegysthus demouroit:
Mais comme son retour desia se preparoit
Sans infortune aucun, les Dieux le vent tournerent,
Et dedans sa maison en ce point l'amenerent.

Agamẽnon surgit en son païs.

Il met donc pied à terre, & comblé de plaisir
Se prit à la baiser, iouïssant du desir
De reuoir son pays, & en grande abondance

Ruiſſelent de ſes yeux larmes d'eſiouïſſance,
De ioye qu'il auoit de ſe voir de retour.
Or vn guette eſtoit lors ſur le haut d'vne tour
Lequel le deſcouurit. De par le Thyeſtide
Il eſtoit poſé là, ſur la campagne humide.
Il luy auoit promis deux talents de fin or:
Il auoit faict le guet tout vn an, & encor'
Y eſtoit-il alors, faiſoit garde ſoigneuſe,
De peur qu'à ſon deſceu ſa force genereuſe
Arriuant deſſus luy ne ſe vouluſt vanger.
Comme donc il le vid, il s'en courut leger
En aduertir Aegyſte, Aegyſte qui coniure
Auſsi toſt de le mettre à mort cruelle & dure,
Choiſit vingt de ſes gens, pleins de force & vigueur,
Et d'entre tout le peuple accomplis en vigueur,
Et les cache au chaſteau. D'autre part il appreſte
Le beau feſtin (Royal en ſolennelle feſte,)
Puis il s'en va luy-meſme en perſonne inuiter
Sur coches & cheuaux où il le fit monter,
Le grand Agamemnon. En ſon ame méchante
Tramant ce-tempendant trahiſon indecente.
Il le meine à la mort de rien ne ſe doutant,
Cruel il le maſſacre en ſang tout dégouttant,
L'appellant au feſtin pour faire bonne chere,
(Sans armes, ſans defence, il luy paſſe, ô miſere,
Le glaiue dans le corps:) comme qui meineroit
Vn bœuf deuant la creche, & là l'eſgorgeroit,
Et nul ne fut exempt de ce fièr homicide
De tous les compagnons du miſerable Atride,

Guette pour deſcouurir ſon arriuee.

Ægyſt' coniure de le tuer.

Trahyſon d'Ægyſtus.

Ny de ceux d'Aegystus : car transpercez de coups
Dans le Palais Royal, ils se tuerent tous.

Deüil de Menelaüs de la mort d'Agaménon.

Mon cœur lors se rompit à ces tristes nouuelles,
Et d'horreur & de deüil, larmes continuelles
Sortirent de mes yeux : en terre me iettay,
Et de mes pleurs coulans mon visage humectay.
I'eu regret de plus voir la lumiere amiable,
Et de plus prolonger ma vie miserable
Apres si grande playe. Ayant prou lamenté
Tousiours couché par terre, & assez tourmenté
Ma bouche de hurler mes plaintes infinies,
Il me vint consoler en paroles amies.

Prothee le console.

Cesse tes pleurs en fin, & principalement
Puis qu'il n'y a remede aucun en ton tourment.
Plustost pense au moyen, ô genereux Atride,
De mettre ton vaisseau sur la plaine liquide,
Et retourner chez toy, où soudain arriuant
Tu le pourras trouuer & surprendre viuant,
Ou bien te preuiendra le vengeur de son pere
Oreste, & luy fera sentir la mort amere,
Et viendras à propos pour aßister present
Au mortuaire honneur qu'on ira luy faisant.
Apres qu'il eut parlé mon ame recommence
A reprendre courage, & de resiouissance
Mon cœur refleurit tout, bien que la marrisson
Le tint tout abbatu. Puis en ceste façon
Ie retourne, & luy dis : Ayant eu cognoissance
De ceux que tu m'as dit, vieillard plein de science
Dy moy qui est ce tiers, que la mer, que le vent
Retiennent loing d'icy, Est-il encor viuant,

Ou s'il est mort, de toy ie le voudrois apprendre.
Lors il vint son discours en ces termes reprendre. Paroles de Prothee touchant Vlysses.
Le fils de Laertes en Ithaque habitant
Ie l'ay veu dans vne Isle en larmes dégoutant
Et fondãt tout en pleurs: dans l'isle (d'eaux enceinte)
De Calypso la Nymphe, où il est de contrainte
Par elle detenu, l'empeche d'en sortir
L'y retient malgré luy, Si qu'il n'en peut partir
N'ayant rames, ny gens, ny nauires voilees
Qui le puissent mener sur les ondes salees.
Pour toy Menelaüs Roy noble & florissant Touchant Menelaüs.
Il n'est pas ordonné par le destin puissant
Que tu meure en Argos des cheuaux nourriciere,
Mais les Dieux immortels à ton heure derniere
Aux champs Elysiens t'enuoiront doucement
Au fin bout de la terre, où se tient Rhadamant,
Où lon vit doucement, où les neiges fileuses
Où ne se voyent point les pluyes ennuyeuses,
Ny les tristes broüillars, ny les fascheux hyuers.
Les Zephirs doucereux y respirent, ouuerts
Du costé d'Occident, leurs haleines mollettes
Recreables aux corps, & fraisches & doucettes:
Tout cela t'aduiendra, & tout pour te vanter
Estre mary d'Helene & gendre à Iupiter. Prothee se iette en la mer.
Protheus me dit cela. Puis d'vn grand sault se iette
Dans la mer, (& l'escume enuironna sa teste:)
Alors ie m'en retourne à ma barque, à mes gens,
Et beaucoup de soucis mon cœur alloient rongeans.
Nous souppasmes sur l'herbe à l'entour de la riue
Tout contre nos vaisseaux, & puis la nuict arriue

Au suc ambrosien, au gracieux sommeil
Qui nos corps assoupit, & nous enchante l'œil.
Mais si tost que l'Aurore eut chassé les estoilles
Nous dressons nostre mast, nous estendons nos voiles,
Nos gens montent en nefs, s'assëent sur les bancs,
A force d'auirons rendent les flots tous blancs,
(Ils baloïent Thetis, frappent les mers profondes,
Et nos voiles nous font voler dessus les ondes.)
En Aegypte arriué ie monte nos vaisseaux,
Les loges dans le fleuue aux engraissantes eaux,
Qui vient de Iupiter: A luy sur le riuage
I'offre de cent Taureaux le sacrosainct hommage,
Et paye en son honneur le deub de mes saincts vœux:
Puis appaisé que fut le courroux des grands Dieux
(Qui auoient retardé le retour de ma flotte,)
Ie fay de force terre vne eminente motte,
Afin de decorer du grand Agamemnon
Mon frere, la memoire, afin que son renom
Fust par ce monument d'eternelle duree,
Et sa gloire par moy dignement honoree.
Le tout paracheué, nous des-encrons ioyeux
Du Pharien riuage, & les tres-benins Dieux
Donnerent à nos naufs vn vent si fauorable,
Qu'heureusement ie vins au sejour agreable
De ma chere patrie, & sans aucun destour
Arriuay seurement en mon heureux sejour.
Mais demeure ceans; Et ne t'en va, de grace,
Tant qu'vnze ou douze iours le Soleil nous parface:
Puis ie te renuoiray auec dons precieux,
Cõme d'vn vase beau pour faire offrande aux Dieux

Hecatũbe de Menelaüs.

Dresse vn tombeau pour Agamẽnon.

Menelaüs prie Telemachus de seiourner chez luy.

Comme de trois cheuaux, (belles & vistes bestes)
Auec leur chariot: Dons & presens honestes, — Telemachus s'ẽ excuse.
Et pour auoir tousiours souuenance de moy.
Auquel Telemachus; Atride, puissant Roy, — Soin de Telemach⁹ pour ses gens.
Ne me retiens point icy ie te supplie,
(Non que ie sois lassé d'estre en ta compagnie)
Car i'y serois vn an sans regret, sans desir,
De maison, de parens, Tant ie prens de plaisir
D'entendre tes discours. Mes gens seroient en peine
Et m'atendroient par trop ennuyez sur l'arene
De Pyle la diuine attendans mon retour,
Si ie faisois icy t'oyant trop long sejour.
Pour les dons que tu veux qu'en Ithaque i'emporte, — Il refuse les cheuaux à luy offerts.
Ie te veux supplier qu'ils soient de telle sorte,
Qu'on les puisse cacher, & porter aisément,
Mais pour tes beaux cheuaux, ie n'en veux nullemẽt,
Et ie te les lairray pour tes delices grandes,
Ils te conuiennent mieux, pource que tu commandes
Sur vn spacieux regne, où croist abondamment
Le delicat fourrage, où eternellement
Fructifient tous grains où se peut tousiours prendre
La vesse, & où l'on void le beau froment estendre
Ses blonds dorez espics, l'orge tant foisonner
Que presque on le peut en tout temps moissonner.
Mais pour Ithaque, elle est sans nulles grandes cãpa- — Ithaque mõtueuse mal propre pour la caualerie.
Sãs plaines & sãs prez: ses rochez, ses mõtagnes (gnes
Sont propres pour nourrir des cheures seulement
Passages pour cheuaux y sont fort rarement
Et beaucoup desirez. Car en toutes les Isles
Qui panchent en la mer (rudes & difficiles)

On voit fort peu de plaine & de prez, pour le foin,
Mais sur toutes Ithaque en a plus grand besoin.

Menelaüs se soubsrit de la responce de Telemachus.

Menelaüs l'oyant soubsrit de bonne grace
Luy touche dans la main (& doucement l'embrasse:)
Tu es mon cher enfant d'vn sang braue & gentil
Parlant si librement: Or ie te veux, dit il,
Changer donc tout cela, car i'en ay la puissance,
Et de tous les thresors que i'ay en abondance
Tu auras le plus beau & le meilleur encor.
C'est vn vase d'argent, ses bords sont de fin or,
C'est le plus precieux de toute ma vaisselle,
Et mieux élabouré. C'est de la façon belle
De l'artiste Vulcan, dont jadis me fit don
Le Prince iusticier qui regnoit en Sidon
Apres qu'il m'eut donné dans sa maison entree,
(Reuenant de courir maint estrange contree,)
Ce vase donc que i'eu de ce gratieux Roy
Et le plus beau des miens est aprestê pour toy.
Ainsi ces deux Heros tant long temps deuiserent
Que ceux qui aprestoient le festin arriuerent
A la maison du Roy. Là dedans ils touchoient
Brebis pour le festin, & les pots remplissoient
De bon vin genereux: les Damoiselles mesmes
Ceintes les beaux cheueux de riches diadémes,
(Femmes de la maison,) les viures apportoient,
Et de belle façon deuant eux les mettoient.

Ce que font les poursuiuans durãt l'abscẽce de Telemachus.

Les Rois ainsi, de mets exquis par excellence
Peinoient à se traitter en toute esiouissance.
L poursuiuans passoient le temps de l'autre part,
Soit à ietter la pierre, ou à darder le dard

Dans une belle cour (pres du chasteau d'Vlysse,)
Le lieu où de tousiours prenoient leur exercice
Ces amans insolens. Là seoit arresté
Antinoüs, auec Eurymaque, en beauté
Accomparable aux Dieux, deux les plus remarquables,
Les autres surpassans en merites loüables,
Et chefs des poursuiuans plus dignes de renom.
Or ainsi qu'ils ioüoient arriua Noëmon
Le fils de Phronius, & tournant sa parole
Au grand Antinoüs: (ô ieunesse trop folle,)
Que sçauons nous, dit-il, si point ne reuiendra
Deuers nous Telemaque, & s'il retournera?
Car il est allé voir la cité Pelienne
Enceinte de sablons, a pris la barque mienne
Où ie deuois passer en Elyde au terroir
Et large & spacieux: I'y voulois aller voir
Douze iuments que i'ay: & de mes mulets prendre
Quelqu'vn pour le dompter, & soubz le ioug le rẽdre.

Noëmõ les conuertit du voyage de Telemachus.

A ces mots chacun d'eux fut grandement piqué,
Car ils n'auoient pas sceu qu'il se fust embarqué,
Pour aller deuers Pyle: ils le tenoient pour estre
Allé voir les troupeaux & le porcher champestre.

Lespoursuiuans estõnez de son départ.

Alors Antinoüs. Mes amis, qu'est-ce cy,
Quand s'en est il allé de ce pays icy?
Des ieunes gens d'Ithaque a-til pris compagnie?
Ou si de ses vallets ta nauire est fournie,
Sur lesquels se fiant sur la mer il s'est mis,
A eu le cœur si grand que de s'estre promis
De bien venir à bout d'vne telle entreprise?
Ta Nauire, dy moy, l'a-il par force prise,

Antino' à eux.

ëmō
y.

Ou si tu luy donnas de ton gré librement?
A cela Noëmon respondit brefuement:
Ma nauire, ie l'ay de mon bon gré donnee,
Et dés le mesme instant qu'il me l'a demandee,
Qui de le refuser eust seulement pensé?
Voyant vn Prince tel encor' si angoissé
S'en venir le prier? Il est fort difficile.
Les principaux au reste, & plus forts de la ville
Sont allez auec luy, & i'y ay veu encor'
Mentor, plustost vn Dieu ressemblant à Mentor.
Ie dy sans me tromper: il auoit son visage,
Estoit semblable à luy de forme & de corsage,
Toutesfois, cas estrange, hier matin encor'
Par la ville ie vy se promener Mentor:
Et si sur le vaisseau ils monterent ensemble
Telemachus & luy pour voguer ce me semble.
Apres qu'il eut parlé soudain il s'en partit
Pour aller chez son pere, (& du chasteau sortit.)

Les pour suiuans au conseil.

A ces mots les amans tous confus demeurerent
Quitterent là le ieu, (au conseil s'assemblerent,)
Et puis Antinoüs fils du riche Eupithé,
Leur parle tristement. Il est fort dépité,
Son cœur noir de courroux & s'allume & s'enflāme
Et ses deux yeux brillans sont rouges comme flamme.

Antino' à eux.

O pitié, qu'vn enfant soit si presomptueux
Que d'auoir entrepris vn faict si hazardeux!
Telemaque est party, contre nostre pensee?
Et malgré tant de gens la voile il a haussee
Tant temerairement? D'entre le peuple a pris
Les plus forts & gaillars? Ce voyage entrepris

Portera plus de mal. Mais Iupiter supréme
Veille plustost le perdre & ruïner luy mesme.
Qu'à ce qu'il nous aduienne aucun malheur icy.
Mais vous, fournissez moy & barque & gẽs aussi.
Iusqu'au nombre de vingt, (dont la valeur surmonte
Les plus braues & forts:) que la barque soit prompte
Pour les flots dangereux legerement scier.
Sur la mer ie l'iray en embusche espier,
Et ie le surprendray dessus l'onde escumeuse,
Vers l'endroit proprement où Samos la pierreuse,
Et Ithaque nostre Isle, estrecissent les eaux.
Que ce soit à son dam qu'il ait pris des vaisseaux,
Qu'il reçoiue à ce coup la peine & le salaire
D'estre allé rechercher nouuelles de son pere.

Se prepare d'aller dresser embuscade à Telemachus sur son retour.

Il acheua de dire, eux d'vn consentement
Approuuent son aduis, se leuent vistement
Pour accomplir soudain l'effect de leur malice
Et prennent leur chemin vers la maison d'Vlisse.
Mais de Penelope leur complot ne fut pas
Longuement ignoré, bien qu'ils l'eussent tout bas
Conspiré dans leurs cœurs. Car Medon le trompete
Luy vint manifester l'entreprise secrete.
Eux estans assemblez à part secretement
Il l'ouyt de dehors (s'approchant bellement)
Si court à la maison de la Reyne tres belle
Haste de luy porter ceste triste nouuelle.
Auquel, deuant qu'il eust penetré plus auant:

Penelope est aduertie de la cõspiratiõ de ses poursuiuants.

Pour quelle occasion t'ont renuoyé deuant
Les braues poursuiuans, ô heraut tres-fidelle.
Est-ce point commander aux seruantes, dit-elle,

Penelope à Medon.

Du diuin Vlysses, qu'ils ayent à quitter
Leur besongne, & soudain aillent leur apprester
A boire & à manger; fust-ce la derniere heure
Que ne faisans ailleurs que ceans leur demeure,
Ils prinssent leurs repas: & vous qui auec eux
Deuorez tout le bien du bon Telemachus.
N'ouyste-vous iamais raconter à vos peres
Quant vous estiez enfans, quel vers eux, vers leurs
Fut le sage Vlysses: personne n'offençant (freres,
D'effet, & de propos personne ne tançant?
„ Bien que ce soit des Rois l'vsance souueraine
„ D'en haïr quelques-vns, leur mõstrer trop de haine,
„ Aux autres trop d'amour, pourtant acte méchant
Iamais n'alla l'honneur d'Vlysses entachant.
Mais on ne peut rien voir de doux en vos courages,
Vous perpetrez des maux, vous exercez des rages
Pleines d'indignitez. Et pourtant de bien-faitz
Que vous auez receuz, vous rendez des effectz
Comblez d'ingratitude. A qui le heraut sage,
Apres qu'elle eut parlé, tint ce prudent langage.
Grande est certainement ceste calamité.
Mais vn plus grand malheur nous est bien apresté
Malheur reformidable & que les Dieux destournent
(Et dessus les autheurs le renuersent & tournent.)
Car ils ont coniuré d'aller prendre le vent,
De se mettre sur mer, & d'aller au deuant
Du pauure Telemach', ils le veulent surprendre
En retournant ceans: car il est allé prendre
Langue du fort Vlysse (au glorieux renom)
Et s'en est allé voir Pyle & Lacedæmon.

Il n'eut pas acheué que ses genoux tremblerent,
Les forces & le poux de son cœur s'en allerent.
Elle fut vn long temps sans qu'elle peust parler,
On vid de ses deux yeux grosses larmes couler:
Puis dit, pourquoy mon fils, de haste si pressee,
S'en est il fuy? estoit-ce à luy chose forcee
De monter sur des nefs, qui sont dessus les eaux
Aux hommes voyageans comme vistes cheuaux,
Et trauersent volans le plain de la marine?
(N'estoit ce point chercher sa perte & ma ruine
Inconsiderément?) estoit-ce point afin
Que son nom tout à faict sur la terre prist fin?

Penelopé s'attriste sçachant le départ de Telemachus.

A qui Medon, (voyant la peur qui la tourmente)
Respondit comme il peut de parole prudente.
Reyne, ie ne te puis acertener au vray
Si ton fils entreprend cela de son plein gré,
Ou poussé de quelqu'vn, mais son cœur l'espoinçonne
D'aller apprendre à Pyle, ou à Lacedæmone
Nouuelles de son pere & sçauoir de quel sort
Ou sur terre ou sur mer, Vlysses sera mort.

Medon à Penelopé.

Il dit, Et puis sortit vers le logis d'Vlysse.
Mais la Reyne n'a rien qui consoler la puisse,
Tant la douleur l'oppresse, & la serre au dedans
Elle ne peut durer sur chaires ne sur bancs
Bien qu'il y en eust force: en terre elle demeure,
Et au pied de son lict miserablement pleure.
De tous costez aussi ses femmes lamentoient
Tout tant qu'elle en auoit, tant celles qui estoient
En leur plus ieunes ans, que les autres, dont l'aage
Estoit vieil & passé. Lors moüillant son visage.

Penelopé ne se peut cōsoler.

De pleurs sans nulle fin. Penelope aduisoit
Ses femmes autour d'elle, & ainsi leur disoit.

Penelope à ses femmes.

Fẽmes escoutez moy. Les Dieux m'õt sans mesure,
Sur celles qui ont pris naissance & nourriture
Auec moy tourmentee: Ayant premierement
Perdu vn bon mary, vaillant extremement,
Homme en toutes vertus, homme en toute sagesse
Accompli & parfait sur tous ceux de la Grece,
Dont la gloire excellente, & l'honneur & les los
Vollent tout au trauers de la fameuse Argos:
Et voicy de nouueau par l'orageux Neptune
Mon fils m'est enleué, sans renommee aucune
Dehors de ma maison: sans auoir ou sçauoir
L'heure de son départ, (& ne l'ayant peu voir.)
Miserables sçachans son départ & sa fuitte
Nulle de vous ne fut en son courage induite,
De venir m'eueiller de mon lit, quand sur l'eau,
Veu que vous le sçauiez, il se mit au vaisseau:
Que si ie l'eusse sceu, ieusse bien-fait en sorte
Ou qu'il fust demeuré, ou qu'il m'eust laissé morte.
Mais que quelque vallet m'appelle incontinent
Ce vieillard Dolius, que mon pere en venant
En ces lieux me donna. C'est luy qui a la garde
De mon Iardin aux fruicts. Qu'il coure, & qu'il ne (tarde
De dire à Laërtes cecy diligemment,
S'il peut m'y conseiller, ou sortir vistement
Au peuple, en deplorant & blasmant la malice
Qui veut perdre sa race, & du diuin Vlysse.

Eurycl ee cõsolant Penelope.

Lors sa chere nourrice Euryclee parlant
L'alloit de son pouuoir en ces mots consolant.

Reyne que i'ayme & tiés plus chere que mon ame
Faictes moy transpercer d'vne cruelle lame
(Si c'est vostre plaisir) ou si vous me laissez
Ie ne celeray rien des affaires passez.
I'ay sceu & fait icy, l'ay fourny dauantage
De pain, de vin, de tout pour fournir son voyage,
Comme il m'a demandé: m'ayant premierement
Fait promettre & iurer par vn tres-grand serment
Que ie ne dirois rien de ceste departie
De douze iours, sinon qu'en fussiez aduertie
Par vn autre que moy, ou vous mesmes vinssiez
A me le demander. Que vous ne perdissiez
Vostre grande beauté de pleurs & de martyre.
Mais faictes ie vous pryce que ie vous vay dire.
Allez vous nettoyer & lauer gentiment,
Montez en vostre chambre, & mettez proprement
Dessus vous comme il faut vos robes les plus belles,
Menez auecques vous toutes vos Damoiselles,
Et suppliez Pallas, Elle preseruera
Sans doubte vostre fils, & le ramenera;
Mais, las! n'afligez point, s'il vous plaist, dauantage
Le pauure Laërtes, que la douleur, que l'aage
Ont assez abbatu. Ie ne croy nullement
Que les Dieux immortels enuient tellement
Le sang d'Archesius, l'ayent en telle hayne,
Qu'il n'en reste quelcun pour soustenir ce regne,
Et pour dessus ces tours hautes superbement
Et sur ces champs fertils regner heureusement.
Ce propos appaisa le deüil & la tristesse,
Les larmes essuya de la triste Princesse,

Luy conseille de faire suplications à Pallas.

N'est d'aduis que Laërtes soit aduerty du départ de Telemachus.

Qui s'en alla baigner & lauer proprement,
Monta dedans sa chambre, & vestit gentiment
(Comme on luy auoit dit) ses robes les plus belles,
Menant auecque soy toutes ses Damoiselles,
Mit les aspersions dedans vn beau panier,
Et la grande Pallas en ces mots vint prier.

Priere de Penelope à Pallas.

Fille de Iupiter, indomtable guerriere
Ie te prie humblement écoute ma priere.
Si iamais Vlysses sacrifice te fit
Qui te reuint à gré, si iamais il t'offrit
Brebis sur ton autel, & bœufs en abondance
Souuien t'en ie te pri' & fay nous assistance,
Preserue mon enfant, & de ces insolens
Destourne les complots traistres & violens.

Pallas l'exauce

Elle disoit ainsi pleurant à voix hautaine
Et Pallas l'exauça pitoyable & humaine.
Mais tous les poursuiuans de superbe fierté
Tempestans faisoient bruit par le palais vouté.

Insolence des poursuiuans.

Entre lesquels quelcun vint tenir ce langage.
La Reyne maintenant pense en son mariage,
C'est vn cas trescertain, (ne veut plus nous fascher,)
Et ne se fera plus si long temps rechercher:
Mais elle ne sçait rien du malheur qui talonne
Son fils, prest de mourir. Ainsi les arraisonne
L'vn d'eux. Mais toutesfois ce n'estoit pas cela
Qu'il pensoit, lors le fils d'Eupithé luy parla.

Malheureux taisez vous, que vostre incontinence
Ne nous descouure enfin. Mais faisons diligence
Et sans plus differer hardiment besongnons.

Ce disant il choisit vingt fort bons compagnons,

Se haste de gagner vistement le riuage,
Et va sans plus tarder mettre ordre à son voyage.
En premier, son vaisseau en mer il descendit,
Dressa son mast hautain, ses voiles espandit,
Autour de son bac noir dressa tout son cordage
Et fit accommoder dedans tout l'equipage.
Les armes fit porter, se mirent à manger,
En attendant le soir qu'il faudra desloger.

Antinoë se prepare pour l'embuscade cōtre Telemachus.

La Reyne cependant (de tristesse assechee
La sage Penelope en sa chambre couchee)
Demeuroit sans manger, ne goustant nullement
Ne de pain ne de vin: pensant incessamment,
Et repensant tousiours si son fils incoulpable
Se pourra reschapper de la mort effroyable,
Où s'il succumbera dessoubz la cruauté
Des traistres poursuiuants. Telle en perplexité
Qu'est souuent le lion quand les veneurs l'estonnent
Craignant qu'à la parfin leurs lacs ne l'enuironnent.

Penelope attristee pour son fils.

En ces diuers pensees le sommeil gratieux
Ses membres assoupit & abbaisse ses yeux,
Elle est dessus son lict. Alors Pallas qui pense
Autre chose en son cœur, vint feindre une semblāce
Et se rendit pareille & de face & de voix
A la Nymphe Iphtimé, qu'Icarus autrefois
Magnanime engendra, femme depuis nagueres
Du gentil Eumelus qui habitoit à Pheres,
Laquelle elle enuoya au chasteau d'Vlysses
Pour destourner du cœur de la Reyne, l'excez
De ses afflictions, moderer ses destresses,
Et par quelque moyen amollir ses oppresses

Le sommeil la prend.

Pallas se presente à elle soubs le semblāt d'Iphtimé.

Elle entra dans la chambre & la serrure ouurit,
Se mit à son cheuet & ses propos luy dit,
Penelopé dors tu si plaine de miseres?
Les Dieux tousiours heureux ne souffriront plus gueres
Que tu fondes ainsi en larmes & en pleurs,
Et que si longuement tu viues en douleurs.
Ton fils retournera dedans bien peu d'espace
Car les Dieux ne sont pas en leur mauuaise grace
Pour ce qu'il n'a failly contr'eux aucunement.

Penelope à Iphtimé.

A qui Penelopé qui dormoit doucement
Aux portes du sommeil: Ma sœur, pour quel affaire
Es tu venu icy? On ne t'a pas veu faire
Cecy par cy-deuant: Ta maison est trop loing.
Tu me dis de chasser la tristesse & le soing
Qui m'affligent sans nombre, & par qui mes pensees
Et mes affections sans respit sont blessees:
Moy, las! qui ay perdu vn mary accompli,
Et de toutes vertus entre les Grecs rempli,
Excellent & parfaict, dont l'honneur, la proüesse
S'estend & par Argos & par toute la Grece.
Et maintenant mon fils si cher, que i'ayme tant
S'en est allé, peu sage, en vn vaisseau flotant
Trop foible pour porter des fatigues si grosses,
Non experimenté pour de si grands negoces.
Las! miserable, moy? i'en porte plus d'ennuy
Que pour son pere mesme, effrayee pour luy,
Ie tremble incessamment, que mal ne luy aduienne
Entre les nations, ou sur l'onde inhumaine.
(Miserable où est-il allé si vistement?)
On l'attend, on le veut tuer cruellement,

Auant que deliuré de la mer rigoureuse
Il puisse, helas! reuoir sa maison malheureuse.
A qui la sombre image adiousta sur ce point,
Vy pleine d'asseurance; ô Reyne, & ne craint point:
Tel guidé est auec luy, que plusieurs en leur voye
En voudroiēt bien vn tel, & c'est luy qui m'enuoye:
C'est Pallas qui peut tout, qui pour t'oster d'esmoy
T'enuoye ce message, ayant pitié de toy.

Pallas console Penelopé.

Si luy replique encor la prudente Princesse:
Si tu es donc Deesse. & que d'vne Deesse
Ayes ouy la voix, dy moy encor cecy
De cest infortuné, (dont i'ay tant de soucy)
S'il vit en quelque lieu de la terre habitable,
S'il voit encor les raiz du Soleil desirable,
Ou s'il est desia mort au Plutonic manoir.

Penelope s'enquiert à elle de son mary.

Alors l'image sombre. Il n'est en mon pouuoir
De te dire s'il vit, ou s'il n'est plus au monde:
Il n'est pas bien seant que de chose on responde
Vaine comme le vent. Puis finit son parler,
Et comme vn petit vent s'esuanoüit en l'air,
Voletant au trauers la porte verroüillee.
Et la fille d'Icare en sursaut esueillee
De soudaine allegresse encouragea son cœur:
Ayant en sommeillant cest euident bon-heur
Au temps que sur la nuict tout se tient en silence.
Mais les fiers poursuiuans nauigeans à puissance
Estoient montez en mer, machinans à grand tort
Au ieune Telemaque vne cruelle mort.

Les poursuiuans sur mer.

Entre Ithaque & Samos pierreuse & difficile
Au milieu de la mer il y a certaine Isle.

Aſteris. Qu'on appelle *Aſteris*, raboteuſe en rochers,
Non grande, mais qui donne aux vaiſſeaux, aux no-
D'aſſez cõmodes ports, pour viſiter d'entree (chers
D'vn & d'autre coſté la petite contree:
C'eſt là que les Gregeois pour l'heure ſe rendoient,
Et iuſqu'à ſon retour Telemaque attendoient.

Fin du quatrieſme Liure.



LE CINQVIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.



Es Dieux au conseil pour la seconde fois. Iupiter enuoye Mercure à Calypso luy commander de laisser aller Vlysses. Elle obeït à grand regret. Il se met sur mer, où sur le dixhuictiesme iour Neptune l'ayant apperceu, entre en colere, & brize son vaisseau. Ino l'aduertit, & luy donne son bandeau, l'admonestant de le reietter en mer dés qu'il seroit sur terre: en fin apres auoir nagé longuement & en grand hazard, il se sauue en Phæacie.

AVTRE SOMMAIRE.

Calypso laisse aller Vlysse, il faict naufrage:
Ino l'assiste: en terre il se sauue à la nage.



Ors du lit de Thiton s'estant desia leuee
L'aurore aux doigts rosins se monstroit esleuee
Portant le iour aux Dieux & aux hommes mortels Assemblee des Dieux.

Mais sur le haut Olympe és sieges superncls
Au veüil de Iupiter qui l'auoit assemblee
La trouppe se trouua des hauts Dieux appellee,
Et tout au milieu d'eux assis fut Iupiter
Qui de sa dextre peut tonner & tempester,
Qui domine le monde en son pouuoir immense.
Là Pallas assistoit ayant en souuenance,
Les peines, les trauaux & le mal d'Vlysses.
(Car ayant eu sur mer ses vaisseaux despecez)
Il sejournoit forcé chez Calypso la blonde
Desnué de moyens pour se mettre sur l'onde:
Laquelle aux Dieux s'adresse & leur tint propos tels.

Pallas à Iupiter & aux autres Dieux.

O pere Iupiter, & vous Dieux immortels
Qui habitez du ciel la voute bien-heureuse,
Il ne faut que personne ait plus l'ame amoureuse
De droict ny d'equité, n'ayt soucy nullement
De plus porter son sceptre & bien & droictement,
Mais qu'il soit vn cruel, ne face qu'iniustice,
Puis qu'on n'a nul soucy du miserable Vlysse,
Qui iamais ne regit ses subietz autrement
Qu'eust voulu faire vn pere, & benin, & clement.
Car le voyla surpris chez Calypso la belle,
En son Isle arresté, soufrant peine cruelle,
Par force retenu, sans moyen, sans pouuoir,
De venir à sa terre & son pays reuoir.
Pour ce qu'il n'a vaisseaux, ny gens, ny esquipage
Ny chose que ce soit pour faire le voyage,
Se remettre sur mer & retenter les vents.
Ce n'est pas tout encor, des maudits poursuiuans
La coniuration, veut arracher la vie

A son fils Telemaque, & sur la mer l'espie
Comme il retournera. Car l'enfant pour sçauoir
Nouuelles de son pere à Pile est allé voir,
Et à Lacedæmon s'il en pourroit apprendre.
Alors celuy qui peut les nuages espandre
Et serrer quand il veut, ainsi luy respondit
Que t'est il eschappé, ô fille, qu'as tu dict?
Ne fut-il pas conclu, & tu fus l'inuentrice
Toy mesmes du conseil, & arresté qu'Vlysse
En seurté retourné les amans rengeroit,
Tueroit les poursuiuans, & d'eux se vengeroit?
Quant à toy, prend le soing de rendre Telemaque
(Car Pallas, tu le peux) sans danger en Ithaque,
Conduy le seurement sur la flotante mer
Fay le prosperement & voguer & ramer,
Si qu'il puisse arriuer dedans sa maison chere,
Et que les poursuiuans rebroussent en arriere
Il dit, puis appellant Mercure, le subtil,
Son enfant bien-aymé, Mercure, ce dit-il,
(Car aussi bien es tu message en autre chose.)
Va dire à Calypson ce que ie luy propose
Du retour d'Vlysses, Nul Dieu, nul homme aussi
N'aura de son retour ny peine ny soucy,
Il souffrira du mal beaucoup en son nauire,
Et dés qu'on aura veu vingt iours le Soleil luire
En Scherie il viendra, païs fort fructueux,
Où les Phäéaciens qui sont sortis des Dieux
Habitent de long temps, ils luy feront au reste
Tout l'honneur qu'ils feroient à quelque Dieu celeste,
D'vn nauire equippé, courtois, le fourniront.

Iupiter à Pallas.

Iupiter enuoye Mercure à Calypson pour la deliurãce d'Vlysses.

Sur son propre terroir en seurté le rendront,
Ils luy donront argent & or en abondance,
Ils luy feront presens de robes d'excellence,
Plus qu'il n'en eut iamais de Troye rapporté
Pour sa part, quoy qu'il fust sans incommodité
Et sans perte arriué. Ainsi le destin porte
Qu'il ira son païs reuoir en ceste sorte,
Sa maison surhaussee & ses plus chers amis.

Mercure va trouuer Calypsō

Il eut dit, & Mercure à s'apprester s'est mis,
Il mit premierement aux pieds ses talonnieres
D'Ambrosie & d'or fin reluisantes & claires,
Qui le portent en haut comme le vent leger,
Soit que dessus les mers il veille desloger
Soit sur la terre, (en l'air & portee & penchante.)
Apres il prend sa verge : auec elle il enchante
Les vns quand il luy plaist pour les faire dormir,
Les autres, il les faict du sommeil reuenir.

La tenant en sa main de l'Olympe il se roule,
Sur le mont Pierus il tombe, puis s'escoule
Dessus le plain des eaux, de ses ailes battant
L'air marin, & leger sur l'onde voletant.
Ressemblant au plongeon qui autour des riuages
Et sur les flots moitteux humecte ses plumages
Pour prendre des poissons, le Dieu pareillement
Dessus maint & maint flot coule legerement.
Mais estant paruenu dans l'Isle loing plantee
Sortant hors de la mer, sa plante il a iettee

Mercure arriue en l'Isle de Calypson.

Sur le ferme terroir, tant qu'il fut arriué
En cheminant tousiours dedans l'autre caué
Où demeuroit la Nymphe à la tresse tres-belle.

La dedans au foier vn grand feu estincelle,
Vne flamme iettoit vne viue splendeur,
La fumee en estoit de merueilleuse odeur,
Le cedre espandoit là ses senteurs plus doucettes,
Et l'encens y haussoit ses flammes violettes:
L'odorante vapeur toute l'Isle sentoit,
Et le feu pris au bois par tous les champs montoit.
Elle au dedans chantoit de sa voix doucereuse,
Et sur son mestier d'or tissoit industrieuse
Vn ouurage gentil, meslant ainsi ses chants
Pour tromper son trauail. Là verdissent les champs,
Et les hautes forests le bel antre enuironnent,
(Et leur feüille plaisante eternelles y donnent :) Description de l'Isle
Le peuplier noir feüillu, & l'odorant Cypres,
Et les aulnes hautains s'esleuent tout aupres.
Là les oyseaux faisoient leurs nids & leurs logettes.
Là voloient à l'entour les nocturnes choüettes,
Le hydeux chat-huant, & l'espermier gentil,
Et la noire corneille à l'importun babil,
D'autres oyseaux encor vne quantité grande
Voloit le long des eaux, rauissante & gourmande,
Ses ailes allongeant, & courant goulument
Aux poissons escaillez. Là rampoit doucement
A l'entour de la grotte au fonds du roc cauee
La vigne doucereuse, & la feüille esleuee
Sur le rocher mousseux gayement verdissoit,
Et le raisin pendant soubz elle florissoit.
Quatre plaisans ruisseaux leurs ondes argentees
Au trauers la forest rouloient precipitees
Et par diuers endroits, & comme ils deualloient

D'vn meslange plaisant leur murmure mesloient:
Les prez estoient parez d'œillets & violettes,
Les belles fleurs peignoient les plaisantes herbettes,
Et les châps s'émailloiet. Tel Dieu mesme y viêdroit
Voyant vn lieu si beau qui plaisir y prendroit.
Or le fils de Maja touchoit desia l'entree,
Admirant grandement la plaisante contree,
Vn temps il fut rauy, & ses yeux ne départ
Contemplant, regardant chacune chose à part,
Puis entre dans la grotte, Et Calypson la belle
Calypsõ recognoist Mercure. Des Deesses Deesse, en la troupe immortelle,
Ne le mescognut pas. (Car tousiours les grands Dieux
S'entrecognoissent bien, bien qu'éloignez de lieux
Et d'habitations.) Il ne trouua pour l'heure
Vlysses au grand cœur dans la belle demeure:
Car il estoit aßis sur le bord de la mer
Pleurant & s'afligeant. Là souloit-il aller
Afin d'euaporer ses ennuis & ses peines,
Et iettoit son regard sur les vagues lointaines
Tant qu'il pouuoit l'estendre, en sanglots souspirant,
Et de cuisans soucis son ame martyrant.
Calypso à Mercure. La belle Nymphe aßise en son siege honorable
Riche & resplendissant, & d'ouurage admirable,
Interrogeoit Mercur. (Soudain qu'elle le vit)
Et s'enquerant de luy tout doucement luy dit.
Mercure venerable, à la verge doree
Pourquoy viens tu vers moy (de la voute azuree?)
Tu ne frequentois pas par cy-deuant icy.
Dy moy ce que tu veux: Car ie desire außi
Complaire à ton desir, s'il est en ma puissance,

Et si faire se doit. Mais passe outre & t'auance,
Allons, ie te supplie, & entrons plus auant
Afin que comme il faut ie t'aille receuant.
La Nymphe dit ainsi, puis fit couurir la table Veut le traicter.
De viure Ambrosien, & de mets delectable,
Et faict remplir les pots de Nectar sauoureux
Qui rougissant dedans escume doucereux.
Quand elle l'eut semond, le gentil Atlantide
Se repaist d'Ambrosie, & le doux Nectar vuide:
Puis quand ayant mangé son cœur se renforça
Mercure en tel propos à parler commença.
Puis que tu m'as enquis, ô Nymphe venerable, Mercure fait son message à Calypso
Ie te diray le tout messager veritable,
Car tu le veux aussi. Iupiter tout-puissant,
M'a commandé voler sur Neptune glissant
Malgré moy toutesfois, & contre mon enuie.
Car qui pour son plaisir tourmenteroit sa vie
A passer tant de mers, où n'est, où ne se voit
Ne ville ne cité, ne personne qui soit
Qui sacrifie aux Dieux d'vne deuë Hecatumbe?
Mais iamais vainement la volonté ne tumbe
De Iupiter l'Aegide, & ne faut point penser
Que ses commandemens ainsi soient à laisser,
Mesme à pas vn des Dieux. Et la seurté n'est grande
De luy desobeir, és choses qu'il commande.
Il dit que tu retiens vn certain homme icy.
Afligé, miserable, & battu de soucy
Sur ceux qui par neuf ans à Troye combatirent
La cité de Priam, & puis en fin la prirent
Iustement au dixiesme & la mirent à bas.
Mais en s'en retournant, la Deesse Pallas

Qu'ils auoient offensee, émeut contre eux les ondes,
Et les vents, & ietta soubz les vagues profondes
Ses autres compagnons, seulement cestui-cy
Porté des flots, des vents s'est peu sauuer icy.
Il veut que tu l'enuoyes, & tost, & tout asteure:
Car il n'est pas porté par son destin qu'il meure
Si loing de ses amis. Mais le destin est tel
Qu'encore il reuerra son païs paternel,
Qu'il retournera voir ses amis, & sans faute
Reprendra sa maison & sa demeure haute.

Calypsõ à Mercure.

Il dit: & Calypso de crainte se fronça
Et se tournant à luy ces propos prononça.
Que vous estes, ô Dieux, pleins d'estrange malice!
Que vous auez en vous d'enuie & d'iniustice!
Pourquoy enuiez-vous qu'vne Deesse ait mis
Son amour en vn homme, & luy ayant promis
De coucher en son lit pour son mary l'accepte?
Comme lors que l'Aurore à la rouge charrette

L'Aurore ayme Orion.

Rauit son Orion, vous fustes enuieux
De son contentement, (ô trop iniques Dieux,)
Vous en fustes esmeus & de haine & d'enuie,
Combien que vous viuiez en bien-heureuse vie,
N'eustes malicieux iamais aucun repos,
Iusqu'à ce que Diane eust transpercé ses os
En l'Isle d'Ortigie, & faict en son cœur breche
Ainsi comme il chassoit, à coup d'arc & de fleche.

Ceres ayme Iasion.

Comme lors que Ceres mit son affection
Et se mesla d'amour au bel Iasion,
Le receut en son lit, ell' ne se cacha guere
Au puissant foudroyeur, n'à sa colere fiere,

Car bien tost de son foudre au formidable son
A la mort il frappa le pauure Iasion,
De mesme, Dieux ialoux, vostre haine cruelle
A le cœur de se prendre à moy simple femelle,
Pource que i'ayme vn homme, & brulante d'ardeur,
A ce pauure fuitif ay faict part de mon cœur:
Ie l'ay receu ceans eschappé du naufrage,
I'ay sauué, garanty, errant sur le riuage,
Delaissé, vagabond: car Iupiter auoit
De son foudre brisé la nef qui le sauuoit,
Ainsi qu'elle flottoit sur la plaine profonde
Il submergea ses gens dans les gouffres de l'onde:
I'accueilly cestui-cy seulet & deietté
Que la vague en ceste Isle auoit ainsi porté,
Et demi-mort de faim, benigne, secourable,
Ie le nourry, l'aimay, le fis soir à ma table,
Le traittay dans ma grotte, & sur le mesme lieu,
Sans qu'il vieillist iamais le voulois faire Dieu.

Mais puis qu'il ne faut pas estre contentieuse,
Qu'il ne faut transgresser l'ordonnance fascheuse
De celuy qui dardant son tonnerre odieux
Son ægide brandit, que mesme aucun des Dieux
N'oseroit irriter, qu'il voise à la bonne heure
(Si Iupiter ne veut que ceans il demeure)
S'il le presse si fort de partir vistement
Et de se mettre en mer luy fait commandement.
Mais pour moy, ie ne veux l'enuoyer. Dauantage
Ie n'ay ne matelots, ne vaisseaux, n'equipage
Propre pour le commettre au dos large-coulant
Des vagues sans repos. Trop bien en s'en allant

Calypsõ se resout d'obeyr à Iupiter.

I'auray tout soin de luy, ne tairay souz silence
Ce qui luy pourroit nuire, & de mon assistance
L'aideray de bon cœur, afin qu'entierement
Il puisse en sa maison arriuer seurement.
Mais tout presentement il faut que tu le quitte;
Dit le Cyllenien, pren garde à toy, euite
L'ire de Iupiter, (& fay sa volonté)
Qu'il ne te chastiast, à bon droict irrité.
Il dit, & s'en volant fendit l'air de ses aisles.

Mercure depart d'aupres de Calypson.

Mais la Nymphe entẽdãt ces fascheuses nouuelles
Et du haut Iupiter l'arrest determiné
Vers le fort Vlysses son chemin a tourné:
Elle le rencontra couché sur le riuage.
De larmes n'est iamais deseché son visage,
(Mais il est humecté sans fin de moittes pleurs:)
Il passe la douceur de ses ans en douleurs,
Pleurant pour son retour, & son beau temps s'escoule
(Tandis que de ses yeux mainte larme se roule)
Car plus ne luy plaisoit l'ennuyante beauté
De la Nymphe. Contraint il dort à son costé,
Contre sa volonté maintenant il l'embrasse,
Et la nuit auec elle à contre-cœur il passe,
Puis quand le iour reuient, entre les rochers durs
Sur le bord de la mer il r'entre en ses douleurs,
Seant triste & pensif, de cris son ame il geine,
Son sein de pleurs abbreuue, & remasche sa peine.
Il contemple, attristé, les Nereïdes eaux,
Et sur sa face espand larmes à grands ruisseaux.
La Nymphe le trouuant luy dit en ceste sorte:
Ne te consume plus en tristesse si forte,

Elle va trouuer Vlysses sur le riuage de la mer.

N'escoule plus ainsi ton aage en son esté
Ternissant ton beau lustre, & passant ta beauté.
Ie te lairray aller (ne vy plus miserable)
(Et de tous mes moyens t'ayderay secourable.)
Va doncques te coupper de grãds, longs & forts ais
Pour te faire vn vaisseau, ioint les, assemble les
Afin que seurement sur la mer il te porte.
Moy-mesme y porteray viures de toute sorte,
Eau, pain, habillemens, & bon vin rougissant,
(Qui t'aille sur la mer le cœur resiouyssant.)
Ie t'enuoiray les vents, afin que secourables
Ils te puissent porter en tes champs desirables.
Si les diuins destins sur toy trop enuieux,
Si les Dieux habitans, de l'Olympe & des Cieux,
Dont l'esprit celuy-là de Calypso surpasse,
N'empeschent ton retour, & te donnent la grace
De reuoir ton pays. Ayant dit, Vlysses
Sentit à ces propos ses os comme glacez,
Et puis luy respondit. Ce que tu dis, Deesse,
Est bien vn autre faict que mon retour en Grece,
Tu penses autrement: me commandant ainsi
Que ie m'aille commettre aux ondes sans mercy,
Sur vn foible nauire, & du flot effroyable
Ie tente encor l'effort sur vn ais miserable,
Qu'vn fort vaisseau pourroit à peine transfreter
Quand il seroit poussé du vent de Iupiter.
Puis, iamais de la mer ne courray l'auenture,
Deesse, outre ton gré, si premier tu ne iure,
Ce que iurent les Dieux, & ne prens pour le moins
De ton serment iuré les grands Dieux à tesmoins:

Calypsõ à Vlysses.

Lui promet de le laisser aller.

Luy promet toutes commodités pour son voyage.

Vlysses à Calypson.

Que tu ne me feras sur les ondes nuisance,
(Et m'en donras encor quelque bonne asseurance.)
La Nymphe à ce propos en soy-mesme sous-rit,
Luy prit la main, l'embrasse, ainsi luy respondit.

Calypsō à Vlysses.

Certes tu es madré, cault, & prudent & sage,
Mais à quoy penses tu de tenir ce langage?
Qu'oses-tu proferer? I'atteste les hauts Cieux,
La terre d'au dessouz l'Olympe spacieux,

Luy iure de ne lui nuire point.

Ie te iure par Stix (le grand fleuue que iurent
Les Dieux, quād quelques cas d'importāce ils asseu-
Que iamais sur la mer en rien ne te nuiray, [rent)
Trouble ne déplaisir ie ne te donneray,
Plustost que ie prendrois le conseil pour moy-mesme,
Que ie te donnerois en ceste peine extréme,
S'il falloit que i'y fusse. Hé! ie suy la raison,
Ie n'ay le cœur de fer (& le gratieux nom
D'Amour, m'est en tout temps & cher & venerable)
La douceur loge en moy, i'ay le cœur exorable,
Misericordieux, i'escoute doucement,
(Me paye de raison, souffre patiemment
Ce qui est d'equité.) Ainsi disoit la belle,

Calypsō & Vlysses retournēt au logis.

S'en retourne à la Grotte, & luy vient apres elle:
Et tout ensemblement vindrent au roc caueux
Vlysse & la Deesse aux blondissans cheueux.
Mais sur le mesme siege où s'aßit le meßage
Des Dieux, elle fit soir le Dulichien sage,
Luy seruit elle mesme & vin, & viures tels
Comme ont accoustumé de manger les mortels,
Puis se mit vis à vis: ses filles deuant elle
Apporterent apres l'Ambrosie immortelle

Auecques

Auecques le Nectar. Ils mangent à plaisir,
Des mets delicieux emplissent leur desir:
Apres, quand du manger rassasiez ils furent
Pour resiouyr leur cœur le doux breuuage ils beurent,
Puis quand auoir bien beu de manger furent las,
Tels furent les propos de la fille d'Atlas.
Laërtide, remply de sagesse profonde,
Es tu si fort hasté de te mettre sur l'onde,
Pour gagner ton païs (& t'estranger de moy?)
Pour ce que ie t'en dy, pourtant resiouy toy.
Mais, las! si tu sçauois quels dangers te menacent
Sur l'inconstante mer, quels hazards te pourchassent,
Et combien il te faut encor' souffrir d'esmoy,
Certes tu demourrois icy auecques moy:
Tu ferois, dy-ie, icy ta demeure eternelle,
Tu deuiendrois vn Dieu, & de vie immortelle,
Combien que de ta femme vn extréme desir,
Et d'elle vn grand amour ton cœur vienne saisir,
Sans cesse regrettant cette belle amoureuse,
(Et n'ait fin ne repos ceste amour furieuse)
Si ne suis-ie pourtant de rien moindre en beauté
N'en bon naturel qu'elle: & c'est mal inuenté
Qu'en grace, qu'en maintien, qu'en beauté, les mor-
Osent ainsi debatre auec les immortelles. (telles
A laquelle Vlysses, Que ton visage doux
Ne soit, belle Deesse, agité de courroux:
La sage Penelope est en forme, en visage,
En grace, en maiesté, en taille, & en corsage
Inferieure à toy, & n'y auroit raison
De vouloir faire d'elle à toy comparaison.

Calypsõ à Vlysses

Luy dit les dangers qui l'attendent sur mer.

Vlysses appaise tãt qu'il peut Calypson.

Elle est femme mortelle, & tu es, ô Deesse,
Immortelle, sans fin, non suiette à vieillesse,
(La victoire est à toy, & grand tort te feroit
Ayant veu ta beauté, quiconque en douteroit.)
Toutefois ie desire auec impatience
De voir cet heureux iour, qui en toute asseurance
Me rendra le retour de mon aymé pays,
Et la veuë d'Ithaque & de tous mes amys.
Si quelqu'vn toutesfois de la bande celeste
M'est encores sur mer aduersaire & moleste:
I'y fourniray encor, & ce nouueau tourment,
Ce mal renouuelé, seront pour compliment
A mes aduersitez, ie prendray patience,
Ie supporteray tout, il est en ma puissance
Car i'ay de longue main accoustumé les maux,
Ie suis fort aux malheurs, endurcy aux trauaux,
I'ay couru vagabond, & la mer, & la terre,
Et paty tracassant, l'vne & l'autre, en la guerre.

Ne luy cele le desir extreme qu'il a de reuoir son pays.

Il acheua de dire, & Titan qui deuoit
Faire place à la nuit, dans la mer se lauoit.
Vlysses, & la Nymphe adonc s'en retournerent
Dans la Grotte écartee, & là se recréerent
L'vn l'autre en leurs amours, d'vn embrassemẽt cher
Iouirent à plaisir, & s'allerent coucher.
Mais comme se leua l'aube au saffrané coche,
Vlysses vistement sa manteline accroche,
Et s'habille soudain. La Nymphe au corps plaisant,
Prend son ample manteau delié, reluysant,
Et d'vn ouurage exquis, dessus ses reins s'est ceinte
D'vne ceinture d'or, puis a sa tresse enceinte

D'vn voile precieux : sort apres, pour donner
Au vaillant Vlysses moyen de retourner.
Elle luy fit present d'vne hache luysante,
D'vne doloire encor grande, propre, & duisante,
Pour couper arbres hauts, tresbeau le manche estoit
Faict de bois d'oliuier qui luysant éclatoit.
Puis aux lieux recullez de l'isle elle le mene,
Où des arbres estoit la grandeur plus hautaine,
Le peuplier, le grand aune, & le sapin hautain
Touchant iusques au ciel de son sommet lointain,
Arbres secs de lōgs temps, & propres pour bien faire
Courir dessus les mers la nauire legere.
Apres qu'elle eut montré l'endroit où se haussoient
Les arbres les plus hauts, (& leur pointe dressoient)
La Nymphe s'en reuint, (gagnant doucemēt l'ombre
De sa demeure fraiche, & de sa grotte sombre,
Où elle se repose) & le sage Ithaquois
Pour faire son nauire abbatoit force bois,
Si qu'en bien peu de temps il fit beaucoup d'ouurage.
En vingt iours il mit bas son bois (sur le riuage)
(Esbrancha les rameaux qui ne seruoient de rien) Vlysses luy mesme bastit son nauire.
Par art les accarrit, & les dressa fort bien
A la regle, au cordeau, puis y fit des mortaises
(Afin que les tenons entrassent à leurs aises)
Auecques la terriere, à luy par Calypson
Donnee à cet effect. Percez en la façon,
Les arrange, & leur met mainte cheuille forte
Qui les serre & les ioint. Grande, & de mesme sorte
Sa nauire il bastit, qu'vn maistre ingenieux
Profonde la rendroit, & d'art industrieux

Commode la feroit pour porter bonne charge.
Vlysses la fit donc aussi grande, aussi large
Que ce maistre l'eust faicte & aussi proprement,
L'entabla de ses mains ingenieusement,
De grands aiz bien taillez, & de cheuilles dures
Dont il la voulut coudre, assembla les iointures,
D'antennes, & de mast fort & haut la fournit,
Apres de gouuernail commode la garnit,
Qui conduire la peut sur les ondes legeres,
De clayes la munit de saules & d'ozieres,
Pour la fortifier contre les flots grondans
Et la contregarder, puis il porta dedans
Forces pieces de bois, & matieres duisantes
(Pour s'en seruir au cas qu'il suruint des tourmẽtes:)
Cela fait Calypso des toilles luy donna,
Desquelles Vlysses ses voiles façonna:
En fin de cables forts & de cordes les serre,
Et dans le flot son bac il pousse hors de terre.
Desia par quatre iours l'aube auoit éclairé
La terre des rayons de son coche doré,
Quand Vlysses auoit en diligence extresme
Tout son œuure acheué. Calypson au cinquiesme
Vint luy donner congé, prodigue luy faisant
De linge net & blanc maint precieux present,
Et d habits odorans: puis la Deesse bonne
Luy fit d'vn vin exquis remplir vne grand tonne,
Et vne autre d'eau douce, & ces dons vont suiuans
Viures en quantité, puis enuoye les vents,
Les prosperes soufflets des plus douces halenes.
Lors Vlysses ioyeux commence à voiles plenes

Calypso donne congé & laisse aller Vlysses.

A se mettre sur mer, vogue de soin & d'art, Vlysses se met en mer.
Prend en main le timon, & soigneux n'en depart:
(Ne le lasche iamais, mais le tient tousiours ferme)
Et vigilant, ses yeux au sommeil point ne ferme,
Aux Astres il les tient, regarde diligent
Les Pleïades sœurs: le Bouuier morne & lent,
Qui se couche bien tard, l'Ourse (depucelee
Iadis par Iupiter) des hommes appellee
Du nom de Chariot, se tournant, & chassant
Le superbe Orion qu'elle va menaçant,
Mais la seule qui n'a iamais de priuilege
De visiter la mer (& ne trempe son siege
Dans le creux Ocean, bruyant d'horrible son.)
Vlysses auoit eu aduis de Calypson Aduis de Calypsō à Vlysses
De la laisser à gauche, & n'aller à la voile
Qu'il n'eust ainsi tousiours à costé cest' estoile.
Il auoit seurement passé deux fois huict iours,
Et l'autre vint apres, & deux fois neuf son cours,
Desia prenoit son train sur la campagne ondeuse
Lors que luy apparut la region ombreuse Il descouure l'Isle de Phæaque.
Du terroir Phæaquois: du lieu où il estoit
Espace fort petit iusques là se iettoit:
Ceste isle qui au fonds de la grand mer se cache
Sur l'eau ne paroissoit non plus qu'vne rondache.
Mais le Prince des eaux (qui de son fort trident
Esbranle terre & mers) reuenoit cependant
Des fins d'Ethiopie, & en iettant sa veuë Neptune apperçoit Vlysses sur mer.
Du Solyme monteux sur sa large estenduë,
Vit le Dulichien derechef dessus l'eau
(Qui ia gagnoit le port auecques son vaisseau.)

Adoncques indigné, boüillant de flamme & d'ire,
Et branlant sa perruque, ainsi se prit à dire.
Quelle honte! Les Dieux certe' ont changé d'auis,
Propos de Neptune. Et les premiers conseils ne sont pas ensuiuis
Pour le faict d'Vlysses. Est-ce ainsi qu'on espie
Quand ie n'y seray pas, & qu'en Ethiopie
Ie seiourne empesché? Cependant l'Ithaquois
A presques ja gagné le port des Phæaquois,
Où le destin a mis la fin à ses miseres,
Et rompt à son retour les fortunes contraires:
Mais ie croy que bien tost luy sera apresté
Subject d'assez de mal & de calamité.
Neptune esmeut la tépeste. Ce disant il assemble en l'air tous les nuages,
Trouble toute la mer, émeut les fiers orages,
Appelle tous les vens, prend en main son trident
Et couure terre & mers (en son courroux ardent)
De nuageux broüillas, d'obscuritez funebres,
Du ciel tumbent la nuit & les tristes tenebres,
L'Est encontre l'Oüest combat, & de plus fort
Le Su troublant les flots court encontre le Nort.
Vlysses en grãd frayeur voyãt la mer esmeuë. Lors au pauure Vlysses tous les membres frissonnent,
Il tremble des genoux, & ses esprits s'estonnent:
Helas! moy miserable, & comblé de malheur
Que deuiendray-ie en fin! Calypson s'ay-ie peur
M'aura dit verité: Qu'il falloit que i'emplisse
Mes maux dessus la mer, parauant que ie visse,
Mon paternel païs! Cecy certainement
Maintenant s'accomplit trop veritablement:
Quels dangereux brouillas, quelles horribles nuës
Iupiter dessus moy tient en l'air estenduës.

Comme les tourbillons forcenent, & les vens
Troublent toutes les mers sur les flots s'esleuans,
C'est fait, ie suis perdu. Heureux trois fois & quatre
Les Grecs que deuant Troye on vit à mort abatre,
Donnant ayde & secours aux Atrides germains!
O que ne suis-ie mort & tombé souz les mains
Des Troyens, ce iour là qu'autour du corps d'Achille
Ils tirerent dessus moy des traicts plus de dix mille!
(Fussay-ie succombé souz leurs armes alors,
M'eust-on tiré la vie en ce temps là du corps)
Les Gregeois m'eussent faict les funerailles deuës,
Eussent à ma vertu les loüanges renduës;
Au lieu que maintenant mon deplorable sort
M'est donné de mourir d'vne piteuse mort.
Comme il parloit encor, vne forte tempeste
De vagues luy donna tout autour de la teste,
Qui sans-dessus-dessouz la mer bouleuersa,
Et du coup dans la mer sa barque renuersa,
Bien loin d'elle tombant le timon luy eschappe,
Vn vent meslé de tous souffle le mast, le frappe,
Le rompt par le milieu: Les vents s'estoient meslez
Courans horriblement dessus les flots sallez.
Les voiles à ce coup tomberent deiettees,
Les antennes en mer cheurent precipitees,
Neptune souz le flot le retint longuement, Vlysses dans la mer.
Et ne peut reuenir sur l'eau si vistement,
Car il y fut poussé de grand force, & d'extresme
Impetuosité, tant que son habit mesme
Tout moüillé l'empeschoit: Present dont Calypson
Ainsi comme il montoit en barque, luy fit don:

A la fin il reuint, & l'eau trouble & salee
Vomissoit à grands flots, qu'il auoit auallee,
Sa barbe & ses cheueux tous trempez en estoient,
(Et d'escume couuerts sur son sein degoutoient.)
Il prend courage & s'efforce de nager. *Mais (cōbien qu'il fust presque hors de vie & d'haleine)*
Il ne s'oublia pas, se leue à toute peine.
Se rejette en son bac, & fit vn grand effort,
En se dressant sur l'eau pour eschapper la mort.
Il n'y fut pas si tost, que l'orage contraire
L'attaque derechef de bourasque plus fiere
L'entraisne demy mort, & le demene errant,
Sur les flots plus irez de son viste courant :
Comme l'on void la bise aux sifflantes narines
Demener les festus & les seches espines
Par le trauers des champs, & si fort les rouler
Qu'elles viennent en fin se ioindre & se mesler,
D'embarassement fort si long temps promenees:
Ainsi les vents cruels, les ires mutinees
Demenent sans mercy, & tempestent sur l'eau
Et le pauure Vlysses, & son foible vaisseau.
Le pluuieux Auster or' le donne à Boree,
Qui le va reiettant sur la plaine azuree,
Or' Eurus à Zephire, & Zephire au Leuant,
Et le va chacun d'eux à son tour poursuiuant.
En tel danger le vit vne Najade belle,
Elle auoit autresfois esté femme mortelle,
Comme elle frequentoit en ces terrestres lieux,
Or' elle s'est acquis honneur égal aux Dieux,
Ino voit Vlysses en peril. *Ino, pour la beauté de ses talons vantee,*
La fille de Cadmus, la Nymphe Leucothee.

Elle vit Vlysses en ceste affliction,
De sa complainte prit grande compassion,
Se transforme en plongeon (en legere Alcionne, En a cõpassion, & l'assiste.
Qui sur le bord des eaux pour la plus part s'adonne)
S'en va demy volante & mi-nageante en l'eau,
Puis approchant de luy saute sur son batteau
Et luy dit en ces mots: Quel Neptune moleste
Sur l'onde infortuné t'agite & te moleste, Ino à Vlysses.
Terrible & courroucé? (Et te faict si souuent
La fortune de mer & le ioüet du vent?)
Qu'il face, & contre toy tant qu'il voudra s'aigrisse,
Il ne sçauroit pourtant faire que tu perisse,
Bien que soit son desir. Mais maintenant croy moy,
Laisse ta barque aller au vent, despoüille toy, Luy dõne conseil de ce qu'il doit faire.
Tu feras sagement si tu te mets à nage
Tu gagneras Phæaque & le prochain riuage:
C'est là que le destin veut tes malheurs finir,
Et te faire en Ithaque à la fin paruenir.
Pren ce voile immortel, mets-le sur ta poitrine,
Et n'aye point de peur de mort, ny de ruine:
Mais dés que tu seras en terre, souuien toy
De ne l'emporter pas, mais renuoye le moy:
Iette le dans la mer estant dessus l'arene,
Et puis retire toy où ton destin te mene.
Ayant ainsi parlé le voile luy tendit,
Et puis comme vn plongeon au flot noir se rendit.
Cela faict hesiter Vlysses, il souspire, Vlysses en grãd doute.
De son cœur courageux de tristes sanglots tire:
Helas! que ie crains fort, que ce Dieu quel qu'il soit
Ne me vueille tromper (ou le cœur me deçoit.)

Pourquoy me seroit-il si cruelle deffence
De demeurer icy? Mais i'ay bonne esperance
De ne le croire pas. Car le bord que ie voy
Certainement par trop est esloigné de moy,
Et c'est là, ce dit-il, qu'il faut que i'aille à nage
Si ie veux euiter ma perte & mon dommage.
Or ie me veux tenir à mon aduis premier
Tant que sera ma barque encor en son entier,
Que ses aiz la tiendront bien iointe & bien fermee
Et qu'elle ne sera du naufrage entamee,
D'vn cœur entier & fort dedans ie dureray,
Puis si elle se rompt, alors ie nageray:
Quand l'onde aura brisé ma barque tempestee
Et que ie me verray toute esperance ostee:
Ne pouuant promptement penser dedans mon cœur,
Pour me contregarder expedient malheur.
Comme il estoit ainsi broüillé d'incertitude
Promenant son esprit en grande inquietude,
Soudain, voicy s'enfler plus que deuant les mers,
Neptune accroist la tẽpeste. *Et le vent esmouuoir orages plus diuers*
Sur les flots demenez, Neptune se courrouce
Enuoye vn tourbillon & dans la mer le pousse.
Comme on voit quelques fois vn vẽt fort & puissãt
Demener & soufler le festu iaunissant
Qui s'espart çà delà (dessus le sec riuage.)
Tout de mesme l'effort de ce cruel orage
Dispersa dans la mer la nauire & le bois,
Et ses aiz entablez, Vlysses toutesfois
Vlysses se iette à nage. *Se iette dessus vn, à jambes écartees*
Comme on fait vn cheual, pousse les eaux flottees

Les habits qu'en partant luy donna Calypson
Soudain il les despoüille, & le voile d'Inon
Dessus son estomac il lie en diligence,
Desireux de nager dans la mer il s'eslance,
(Et demene les bras. Comme il les eslançoit
Des ondes au trauers) Neptune l'apperçoit,
Et branlant sa perruque ainsi se prit à dire.
Ayant ainsi souffert sur mon puissant empire
Nombre infiny de maux, erre & vogue en la mer
Iusqu'à ce que tu vienne (à force de ramer)
Aux hõmes nourrissons des puissans Dieux celestes.
Tu ne te mocqueras toutesfois de ces restes
De maux & douleurs, ny des dangers aussi
Que tu viens d'eschapper, car ie l'espere ainsi.
Ayant ainsi parlé (plein de colere fiere)
Il pousse ses cheuaux à la belle criniere,
Puis en Aiges paruint sa splendide maison.
Pallas vit cependant l'oppartune saison
De faire vn autre effect. Cecy donc elle pense,
A tous les autres vents elle impose silence,
Boucha leurs souspiraux, les flots esmeuz dompta,
Mais le seul Boreas en mer elle excita,
Iusqu'à tant qu'Vlysses l'inclite Roy d'Ithaque
Fust en toute seurté abordé en Phæaque
Experte en auirons, & que de vif effort
Eschappé du destin il eust fuy la mort.
Deux iours, autant de nuits il erre, ayant presente,
La mort deuant ses yeux sur la vague inconstante,
Et le troisiesme iour que l'aube paroissant
Eut monstré le retour de son char iaunissant

Croit en fin l'aduis de Calypsõ

Pallas assiste Vlysses.

Il nage deux iours & & deux nuicts, & au troisiesme il decouure Ithaque

Les vents resterent cois, la mer deuint paisible,
(L'obscurité cessa, tout le murmur horrible
Des tempestes tomba, & les souffles hydeux
Ne renuerserent plus les fondemens ondeux.)
Vlysses voit la terre.
Il voit alors la terre, il regarde la gréue
D'vn œil vif & aigu, & le flot le souléue.
Aux enfans bien appris la vie ainsi reuient
Pour celle de leur pere, helas! que la mort tient,
Que la peste a saisi d'humeur contagieuse,
Il sent mille douleurs tant l'enfleure odieuse
Le tourmente & le bat, & souz le triste effort
D'vn démon courroucé n'attend plus que la mort.
Mais les Dieux à la fin deslient leur tristesse,
Luy enuoyent la vie, & l'ostent de detresse
Luy rendant sa santé. Telle la ioye fut
Du prudent Vlysses, alors qu'il apperceut
La terre & la forest, il brule en son courage
De desir de monter des pieds sur le riuage,
Il nage (à toute force & fait tout son effort
De demener les bras de plus fort en plus fort.)
Il approchoit autant, comme la voix peut rendre
Les propos entendus quand on la veut estendre:
Quand il ouyt des flots le son tempestueux
Contre les durs rochers frappant impetueux,
Et les gemissemens hideux espouuentables,
Des vagues qui donnoient és antres effroyables.
La mer en blanchit toute, & le flot qui refuit
Le bord, l'ayant battu redonne vn tres-grand bruit.
Là ne se void nul port, & là ne se découure
Rade, ny lieu fermé qui les nauires couure:

Là ne se trouuent lieux courbez obliquement
Où se puissent loger les barques seurement,
Qui derompent les flots, dont la fosse opposee
Aux tourbillons venteux rende l'onde appaisee,
On n'y voit que rochers, (dont les pilliers trempez
Des eaux) sont iusqu'en haut horriblement couppez,
Les grands costaux pierreux, & les autres qui donent
Horreur aux regardans hideusement resonnent.
Adoncques d'Vlysses tout le cœur frissonna
Il trembla des genoux, de l'estomach donna
Vn souspir tresprofond: Moy, dit-il, miserable,
De ce que Iupiter m'a permis fauorable
De voir ceste contree, & le bord desiré
Qui de moy s'enfuyoit, d'vn lieu non esperé,
I'ay trauersé tant d'eaux à nage, & leur issuë
De moy, las & recreu, ne peut estre apperceuë,
Car par delà, le roc aigu se va haussant,
La mer impetueuse au tour va fremissant.
Les antres sont pleins d'eau, & la pierre licee
Tout à l'entour du bord s'estand entrelassee,
La mer l'entoure toute, en son gouffre profond
On ne peut prendre pied, on ne trouue le fond
Pour prendre vn peu haleine, & que ie ne me noye,
Et possible en sortant quelque vague m'enuoye
Contre le dur rocher, (& me donne la mort,)
D'y vouloir resister vain sera mon effort.
Si nageant outre aussi quelque part ie rencontre
L'ouuerture d'vn port qui sa bouche me monstre,
Ou que ie voye ailleurs vn riuage baissé
Que les flots escumeux des eaux auront laissé

Regrets & complaintes d'Vlysses.

Et i'y vueille donner, ie crains que quelque orage
Ne se r'esmeuue encor' me iettant dauantage
Dans les eaux entrenné, ou que le Roy ondeux
Ne m'enuoye au deuant quelque monstre hideux
Qui me vienne engloutir, ou quelque grand Balcine
Comme en nourrit la mer, & s'en trouue assez pleine.
Car ie voy, & ie l'ay trop experimenté,
Que contre moy Neptune est beaucoup irrité.

Vn flot iette Vlysses sur des rochers

Comme Vlysses faisoit ces discours en luy-mesme,
Voicy vn grand mont d'eau qui d'vne force extréme
Le pousse au bord pierreux, par tout enuironné
De rochers & d'escueils: (où le flot mutiné.
Forcene, enrage, boult.) Là sa peau détranchee
Se fust piteusement sur la pierre écorchee,
Et se fussent ses os brisez horriblement,
Si Pallas ne luy eust donné le iugement
D'empoigner vistement la pointe d'vne roche,
Où soudain il se iette, & gemissant l'accroche,
Attend patiemment que le flot soit passé,
(Et que quelque bon vent en mer l'ait repoussé.)

A grand peine s'estoit ceste vague escoulee
Qu'vne autre se leua de la grand mer troublee,
Qui retumbant le pousse, & se precipitant
Le frappe, & dans la mer au loing le va iettant.
Comme au poulpe tiré de son trou dessus terre
Il s'attache & se prend mainte petite pierre
A ses bras, à ses pieds, Vlysses se serrant
Ferme contre le roc se va tout déchirant
La peau des fortes mains: & (comme encor il tasche
De nager,) en grand flot le submerge & le cache:

Nonobstant les destins s'estoit faict de ses iours
Si Minerue ne fust venuë à son secours,
Et ne l'eust conseillé, deliuré de l'orage
De gagner hors de l'eau & de se mettre à nage,
Afin de gagner terre. Il se prit à nager,
Et cherchoit quelque endroit où il se peut ranger,
Les riues de la mer, les ports de la contree:
Puis estant paruenu dans l'agreable entree
Du fleuue doux-coulant, le lieu qui s'égaloit
De cartiers bien vniz, tres-propre luy sembloit,
Car il estoit couuert des vents & de l'orage.
Il recognoist le fleuue, & dedans son courage
Il l'alloit suppliant. Ie te prie enten moy
O Roy! qui que tu sois, ie vien pardeuers toy
Tres-humble suppliant, & fuyant de Neptune
Contre moy courroucé la haine & la rancune.
„ Aux grands Dieux immortels venerable est tousjours
„ Quicõque viẽt errãt implorer leurs secours:
Ainsi qu'à tes genoux ores ie me presente,
Dans ton cours me iettant sauué de la tourmente.
Pren, ô Roy fleuue-Dieu, compassion de moy,
Puis qu'humble suppliant ie me prosterne à toy,
Et viens à ton refuge. Esmeu de sa priere
Le Dieu retint soudain le cours de sa riuiere,
Tint deuant luy ses eaux en grand tranquillité,
Si que dans l'embouchcure il vint à sauueté.
L'vn & l'autre genoüil il plie (à toute force)
Et ses robustes mains: son cœur n'a plus de force
Tourmenté de la mer. Tout le corps luy trembloit,
De la bouche & du nez l'eau sallee il soufflot.

Il estoit perdu sans le secours de Pallas.

Vlysses au fleuue.

Lors le poulx, & la voix & le cœur luy faillirent,
Et grandes lassetez ses membres assaillirent.
Mais quand il eut pris air & respiration,
Que son poulx eut repris son âgitation,
Et l'esprit luy reuint : le voile alors il laisse,
L'oste d'autour de luy, (le rend à la Deesse,)
Et le iette en la mer. Derechef s'agita
Le flot, & à la Nymphe Ino le remporta
Sur le cours de ses eaux. Elle adoncques aduance
Ses amiables mains, le leue en diligence,
Et des coulantes eaux le retire & reçoit.

Il rend le droit à Ino.

Ayant laissé le fleuue (où le rozeau croissoit)
Soubz le iong il se iette, humble il baise la terre,
Et puis en gemissant ces souspirs il desserre,
A son cœur genereux : Las ! que i'ay de soucy,
Que deuiendrai-je en fin? Si ie demeure icy
Et veux passer la nuict dessus ceste verdure,
Ie crains que la rosee & la male-froidure
De foiblesse & de mal ne viennent m'acheuer,
Car le vent vient du fleuue auant que le leuer
De l'Aube soit paru : Et si mes pas i'adresse
Dedans ceste forest ainsi sombre & espaisse,
Ou ie veille monter ce costau ombrageux,
Et couché soubz le pié des arbres ombrageux
Ie m'endors doucement, & le froid ne m'y prenne
Ie crains que quelque beste encontre moy ne vienne,
Et me mange en dormant, ayant bien vacillé,
L'aduis de la forest meilleur luy a semblé.

Discours d'Vlysses en luy mesmes.

Tellement qu'il s'encourt dans la forest profonde
A celle qu'il trouua la plus proche de l'onde

Au lieu plus eminent. Il entre en vn endroit,
Où deux arbres vniz ioignoient leur ſonnet droit
L'vn eſt vn oliuier, & l'vn vn oliuaſtre.
Là iamais du vent froid le ſoufle opiniaſtre,
Ny l'humide coulis du vent ne penetra,
Là iamais du Soleil le chaud rayon n'entra,
La pluye n'y paruint : tant ces deux plantes belles
Auoient ioint fortement leurs branches naturelles.
Vlyſſe entre dedans, amaſſe viſtement
Auec les mains ſon lit large commodement,
Car il y auoit là quantité ſi extréme
De feüilles, qu'au plus fort d'vn pl⁹ rude hyuer meſme
Au temps que la froideur bat plus terriblement,
Et la glace ce prend le plus horriblement,
Deux hõmes, voire trois, couchez l'vn pres de l'autre
S'en couuriroient à l'aiſe. Vlyſſes là ſe veautre
Ayſe de ce rencontre, y paſſe ſon ennuy,
Et puis iette vn grand tas de feüilles deſſus luy.
Ainſi que le ſoigneux qui ne ſe veut attendre
Au ſecours emprunté, couure bien ſoubz la cendre
Son tiſon allumé, de peur de perdre en fin
Le leuain de ſon feu: Car là n'eſt nul voiſin,
Sa maiſon eſt aßiſe au bout d'vne grand plaine,
Et d'en chercher ailleurs ſa peine ſeroit vaine,
Et ne viendroit à temps ce ſecours emprunté,
En cas qu'il luy ſuruint quelque neceßité.
Vlyſſes tout ainſi de feüilles s'enuironne, Pal
S'en cache tout couuert. Alors Pallas luy donne en
Le ſommeil ſur ſes yeux, l'endormant doucement l
Et (de ſes propres mains) ſes paupieres fermant:

L

Afin qu'il se repose, & qu'il ayt quelque tréue
Au mal continuel de l'ennuy qui le gréue.

Fin du cinquiesme Liure.

LE SIXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

PAllas se presente en songe à Nausicaa fille d'Alcinoüs, l'admoneste d'aller le matin à la riuiere pour faire lauer & nettoyer les robes, pource qu'elle deuoit bien tost estre mariee : elle y va, & ioüant auec ses Damoiselles, il aduient qu'à leur bruit Vlysses qui estoit endormy, se reueille, va trouuer Nausicaa, & la supplie de luy donner viures & habillement. Ce qu'elle fait, puis il la suit en la ville.

AVTRE SOMMAIRE.

L'Infante de Corfou reçoit benignement
Vlysse, & le secourt de viure & vestement.

Pallas vient en Phæacie.



VLysses sommeilloit (soubz les feüilles mussé,)
Rompu de lassitude & d'ennuys oppressé:
Quand chez les Phæaquois, & dedans leur contree
La Deesse Pallas auoit fait son entree.

Dans la large Hyperie ils auoient habité
Pres des felons Cyclops, orgueilleux en fierté
Qui leur firent long temps aspre & cruelle guerre,
(Dont ils furent contraints d'abandõner leur terre,)
Car ils estoient plus forts, cela fit debarquer
Nausithoüs delà, lequel se vint parquer
Dans Scherie, esloigné de hantise ciuile
D'hommes industrieux. Il y fit vne ville,
L'enuironna de murs, des maisons y haussa,
Aux Dieux d'enhaut aussi des temples y dressa,
Et partagea les champs en portions nouuelles.
Mais lors il estoit mort, frappé des mains cruelles
Du destin domte-tout, & regnoit en son lieu
Alcinoüs tenant sa prudence de Dieu.
Et c'est en sa maison que vient & que s'adresse
Minerue au regard pers l'indomtable Deesse,
Minutant le retour de son fort Vlysses,
Et voulant luy donner là dedans seur accez. Alcino° Roy de Phęacie
Elle entra dans la sale, & vint à la chambrette
D'ouurage industrieux, où dormoit la fillette,
De maintien de visage, en beauté ressemblant
Les immortels qui vont sur le Ciel s'assemblant,
C'estoit Nausicaa la pucelle d'Estine
Fille d'Alcinoüs le Prince magnanime: Entre en la chãbre de Nausicaa fille d'Alcinoüs.
Aupres d'elle couchoient d'vn & d'autre costé
Deux fillettes, ayants des graces la beauté.
Les portes relluysoient. Où passant la Deesse
Comme vn vent approcha du lit de la Princesse,
Se tint sur le cheuet, ayant pris le semblant
Tel que l'auoit la fille au pilote Dymant:

Grandement d'elle aymee, & de tout semblable aage
A qui ouurant sa bouche elle tint ce langage.
T'a donc faite ta mere, ô la fille du Roy,
Pour faire ainsi tousiours si peu de cas de toy?
Aduise vn peu comment tes robes d'excellence
Demeure sans nul lustre, & par ta negligence:
Tes nopces cependant sont proches, & il faut
Que tu prennes ce iour ton apparat plus haut,
T'habillant richement de tes robes plus belles,
Et les autres donnant à tant de Damoiselles
Qui t'accompagneront. Entre la nation
On acquiert ce faisant grand' reputation,
D'où grand plaisir reuient au pere & à la mere.
Demain, des que l'Aurore ouurira sa lumiere
Allons nous en lauer, ie t'y assisteray,
T'aideray à lauer, & ne te laisseray
Que nous n'ayons tout faict: & sans que ie t'eslogne
Ne viendray que ne soit parfaite la besongne.
Car tu ne seras pas fille fort longuement:
Et ie sçay que tu es desiree ardemment
Des principaux Seigneurs de toute la ieunesse
Qui soit en Phæacie, & que de la noblesse
Tous les plus apparens ne recherchent que toy,
Qui est du païs mesme, (& la fille du Roy.)
Doncques le poinct venu que le Soleil approche
Va-t'en prier le Roy qu'il te preste son coche
Qui te puisse porter, chemises, vestemens,
Et voiles, & manteaux, & beaux accoustremens
A couuert, auec toy. Ainsi plus honorable
Te sera ce carrosse, & bien plus conuenable,

Pallas donne aduis à Nausicaa d'aller de bon matin au fleuue.

Que te voir par les champs à pié trotter ainsi,
Car le lauoir est loing & la riuiere außi.
Ayant ainsi parlé, legere elle se guide
Sur le celeste Olympe (au trauers de l'air vuide,)
Là le siege est des Dieux, leurs regnes supernels
Et le tres-ferme eßieu des poles eternels,
Que n'esbranlent iamais les vents ne leur furie,
Que ne moüillent iamais l'orage ne la pluye,
Que ne gelent iamais la neige ny le froid:
Mais la serenetè belle & claire s'y voit,
Y vole inceßamment sans broüillards sans ombrage,
Et l'air y resplendit sans trouble & sans nuages.
C'est en cest heureux lieu que les Dieux immortels
Se delectent sans fin d'ayses continuels,
Là donc se retira Pallas Tritonienne
Apres qu'elle eut laißé la Nymphe Scherienne.
Außi-tost l'Aube vint au chariot vermeil
Qui de la belle Infante excita le sommeil.
Resueillee qu'elle est en soy-mesme elle admire
Le songe qu'elle a faict, luy tarde de le dire — Nausicaa se resueille
A la Reyne sa mere & à son pere cher,
S'encourt par la maison vistement les chercher.
Les trouue encor dedans : pres du foyer sa mere
Son ouurage faisoit (soigneuse mesnagere)
Ses femmes aupres d'elle aßises trauailloient,
Et retordoient l'estain qu'au iust elle moüilloient
Du beau pourpre marin. Mais elle eut le rencontre
De son pere sortant, qui luy venoit encontre:
Il alloit au conseil des magnanimes Rois:
Où l'auoient conuoqué les braues Phæaquois.

Elle luy parle donc & pres de luy s'approche.
Nausicaa à sõ pere Alcinoüs. Pere cher, voudriez vous m'ayder de vostre coche
Pour me mener au fleuue: & lauer nettement
Mes robes, qui s'en vont sales extremement?
Car puis qu'estes aßiz au conseil venerable
Auec tous ces seigneurs, il est bien conuenable
Que vos habillements soient reblanchis & nets,
Pour mettre dessus vous. Cinq enfans vous sont nez
Excellens, deux desquels sont ioints par mariage,
Les trois qui sont encor' en leur premier ieune aage
N'estans pas mariez, veulent tousiours porter
Leurs accoustrements nets (& sçauent bien noter
S'ils ne sont reblanchis.) Pour quand le bal se dresse
Y aller les premiers exercer leur ieunesse.
Or ceste charge là tombe totalement
Sur moy, qui suis de vous aymee uniquement,
La pucelle rougit deuant son pere, & sage
N'osa pas prononcer ces mots de mariage,
(De nopces, d'espousee, & bien se contenoit)
Encor que le vieillard qui y prenoit plaisir
Alcino° à Nausicaa. S'en apperceust assez, & de douce maniere,
Luy dit: Ie le veux bien, ô ma fille tres-chere,
Mules & chariot, ie ne te les plains pas,
Va pren les, & fais-en tout ce que tu voudras.
Ie m'en vois commander à mes gens qu'on appreste
Mon chariot doré, & que l'on le te preste,
Cõman de de bailler sõ char à Nausicaa. Les rouës quant & quant aux raiz bons & parfaits,
Et faictes de bois fort pour porter vn grand fais.
Ce disant à ses gens außi-tost il commande
D'appareiller son char. Eux de vitesse grande

Courent luy obeyr, ſortent diligemment
Le chariot dehors, courant legerement
Par les mules tiré, qu'ils prennent, les attelent
Leur mettent le harnois, puis la Princeſſe appellent,
Qui de ſa chambre ſort: Portant ſes veſtemens,
Et chargeant ſur le char maints beaux accouſtremẽs.
Sa mere luy fournit vne pleine corbeille
De viures qu'il falloit delicats à merueille,
Du pain honneſtement de delicieux vin
Vne grand peau de bouc: puis vn vaſe d'or fin
D'huyle humide & coulant, pour s'oindre eſtãt lauee
Et ſes filles auſsi, elle eſtoit eſleuee
Deſia deſſus le char, prend le fouët d'vne main, Nauſicaa va au fleuue.
Les mulles ſollicite, elles partent ſoudain
Sentans qu'on leur donnoit deſſus le col les rennes:
Elle vont s'allongeans & galopent ſoudaines
Faiſans forces rumeur, portent tout à la fois
Et pucelle royale & Nymphes, (plaiſant poids,)
Et tous les veſtemens. Tant qu'en fin paruenuës
Au fleuue au verd riuage, elles ſont deſcenduës
Aux lieux où ſe ioignoient continuellement
Les lauoirs Scheriens. A l'endroit iuſtement
Où les vagues eſtoient & hautes & profondes, Y arriue
Le canal leur couloit belles & nettes ondes
Pour bien nettoyer tout, elles délient lors
Les mules de leur char, & tout le long des bords
Les enuoyent du fleuue, où leur ventre elles chargent
De l'herbage des prez. Puis les Nymphes déchargent
Les habits hors du char, & les vont blanchiſſant
Dans les lauoirs des eaux du fleuue noirciſſant,

Et lauent à l'enuy. Quand les taches frottees
Dans l'eau à belles mains furent toutes ostees,
Leurs vestemens rangez elles vont estendant
Sur le grauier bien net, que l'onde en descendant
Dans la mer, quelquesfois sur le riuage enuoye,
Amassé le submerge & le laue & nettoye,
Cela faict, tout le corps au fond du fleuue fraiz
Elles se vont lauer, & puis s'oignent apres
De la nette liqueur d'une huyle delectable.
Se mettent à manger sur la riue agreable
Du fleuue gratieux, tandis que secheroient
Leurs linges & habits, & que s'échaufferoient
Les rayons du Soleil. Apres qu'à suffisance
Elles eurent repeu, la brigade s'auance
Pour ioüer à la balle, & pour ce faire ostoient
Les coiffes & rubans que sur leur teste estoient:
Et cependant l'Infante aux bras blancs, aux mains (belles,
Cõmence doucement à chanter autour d'elles

Nausicaa cõparee à Diane.

Telle qu'on void Diane aise se promener,
Et faire sur son dos ses flesches resonner,
Ores sur son Taïgete, ores sur Erimante.
De courir aux cheureux & ioyeuse & contente
Ou bien apres les cerfs. Les Nymphes tout aupres
Race de Iupiter, soubz le feüillage frais
Vont ioüant & dansant: une ioye enuironne,
D'aise tente le cœur de sa mere Latone.
Les Nymphes de la teste elle va surpassant,
Et de loing pour maistresse on la va cognoissant.
D'elle chacune est belle, & digne d'estre aymee,
Mais Diane seule est la plus belle estimee.

Telle Nausicaa sur toutes paroissoit,
(Et de taille & beauté les autres surpassoit,)
Preste à s'en retourner ses filles elle appelle
Demande le carrosse & presse qu'on attelle,
Que les hardes on serre, & chasque accoustrement
Sec & net, comme il est soit plié proprement.
Au mesme temps Pallas inuentiue à merueille
Pour faire qu'Vlysses du Sommeil se reueille,
Voye Nausicaa la belle, qu'auec soy
Elle luy donne entree en la maison du Roy,
Medita ce moyen: c'est que de vehemence
Contre vne sienne fille vne balle elle eslance,
Mais par cas fortuit Nausicaa faillit,
Et la balle sans coup dans le fleuue saillit.
(Dans le gouffre profond elle tomba perduë,
Se cacha dedans l'onde & ne fut depuis veuë.)
Les Nymphes à ce coup au ciel haussent leurs voix,
(Et de leur cry hautain resonne tout le bois:)
A ce resonnement Vlysses se reueille
Se leue en son seant, & beaucoup s'esmerueille:
Pense en beaucoup de chose, & dit en son priué,
En quel païs helas! pourrois-je estre arriué,
Quel peut-estre ce lieu, quelle mer, quel riuage,
Quelle humeur d'habitans? si farrouche & sauuage,
Inciuile, rustaude, & fiere en cruauté:
Ou bien s'ils sont benins, doüez de pieté?
Mais, n'ay-je pas ouy des voix, & des criries
De Nymphes s'esleuer du costé des prairies?
Font-elles leur demeure en ces ombrageux monts,
Ou dans les lieux secrets de ces antres profonds,

Pallas inuente moyen de faire voir Vlysses à Nausicaa.

Vlysses se reueille au cry des filles de Nausicaa. Discours d'Vlysses.

Où parmy ces forests belles & ombrageuses
Où dans ces sources d'eaux, riues marescageuses?
Où sont-ce hommes, vers qui ie suis or arriué,
Qui ont dessus ces champs ce tumulte esleué?
Mais de les aller voir, quel danger, quel dommage?
I'iray, le tenteray, le verray d'auantage.

Vlysses se leue & sort nud de la forest

Il dit, & tout soudain par la forest s'en va,
Vn grand rameau feüillu d'vn arbre il enleua,
Et en cacha sa honte. Il sort nud, miserable,
De la forest, pareil au Lyon redoutable,
De poil & de criniere, & de bouche hideux:
Nourry dãs la mõtagne, & qu'vn vallon pierreux,
Vne ombreuse forest ont par beaucoup d'annees,
Maintenu, defendu: les pluyes effrenees,
Les vents l'ont combatu, de la forest il sort
Presomptueux, dequoy il se sent estre fort:
Il branle sa criniere, anime son courage,
Agite sa fureur, & demeine sa rage,
Sa bouche iette flamme, il brille de ses yeux,
Et par tout il les va promenant furieux:
Puis se darde sans peur, & sur les bergeries
Ou dessus les Taureaux empourpre ses furies.
Il déchire, il esgorge: où tantost és deserts
Il se iette animé, & sur les peureux Cerfs
Sa moustache ensanglante: Aussi la faim horrible
Et le ventre affamé l'ont fait ainsi terrible,
L'ont contraint de donner iusques dans les rampars
Que le soigneux paysan a munis de feuillards.
De mesmes Vlysses aupres des Nymphes belles
Ainsi nud s'approchoit, ses fortunes cruelles

Et la necessité l'ont iusques là forcé:
Ainsi leur paroist-il horrible & herissé
Du froid & de la mer, les fillettes craintiues
Le voyans, çà delà s'enfuïrent hastiues,
Où ia soudaineté premiere les porta,
Et tout le long du bord chacune se ietta,
(Et la peur à leurs pieds leur attacha des aisles.)
Mais Nausicaa seule entre ses Damoiselles
Fit ferme, sans trembler. Car Pallas luy poussa
Force, courage, & cœur, & sa crainte chassa.
Comme il la regardoit, elle demeura ferme:
Et le Dulichien ne sçauoit en quel terme
Il se feroit entendre, ou s'il luy toucheroit,
Se baissant les genoux, ou s'il demeureroit
Quelque peu esloigné luy faisant sa requeste
Qu'il luy pleust luy monstrer quelque demeure hon-
Quelque lieu de retraitte, & benigne, luy fist (neste,
Par hospitalité present de quelque habit.
Il resolut en fin sa douteuse pensee,
Qu'il parleroit de loing, de peur que courroucee
De sa presomption, elle ne le punist
Et de sa compagnie elle ne le bannist:
Voicy donc qu'en mots fins & flateurs il commence.
Me voicy suppliant, Reyne (sois ma deffense,)
Soit que tu sois Deesse ou d'entre les mortels.
Si Deesse, & tu sois du rang des immortels
Qui habitent au Ciel, certes ie t'accompare
Pour la beauté, la taille, & pour la façon rare
A la belle Artemis fille de Iupiter.
Si des mortels qu'on voit sur la terre habiter

Les filles de Nausicaa le voyant nud s'éfuyent.

Nausicaa demeure.

Vlysses à Nausicaa.

O bien-heureux ton pere, ô heureuse ta mere,
O trois fois bien-heureux & ta sœur & ton frere,
Quel plaisir ce leur est, quel grand contentement,
Et comme leur esprit fleurit allaigrement,
Quand (toy leur race belle, & germe d'excellence)
Il te voyent heureux t'en aller à la dance:
Mais tres-heureux sur tout celuy qui te donra
Son ame par amour, qui te fiancera,
Dont tu seras la femme, & de liesse pleine
Te menera peupler son paternel domaine.
Certes ie ne vy onc mortel semblable à toy,
Ou soit homme, ou soit femme: vne femme ie croy
Mortelle n'est pas telle, & tant plus ie t'admire,
Plus ie deuiens muet, & ne sçay plus que dire.
Ie vy n'a pas long temps en l'Isle de Delos
Aupres du sainct Autel du grand Dieu Apollos
Germer le tendre bois d'vne palme semblable,
(Car i'estois allé là sur l'onde nauigable
Auec beaucoup de gens, & beaucoup malheureux
Ce voyage me fut.) Ie vy dis-je en ces lieux
L'arbre que ie te dy sur tous émerueillable,
Car ie n'en auois veu de ma vie vn semblable.
I'en fus long temps surpris d'vn grand estonnement,
Et ie suis hors de moy y pensant seulement.
Ie t'admire de mesme, ô vierge belle & saincte,
I'en suis tout hors de moy, & ie tremble de crainte
En voulant embrasser tes genoux precieux
Affligé que ie suis. Le sort malicieux
Me tourmente beaucoup, & la fortune aduerse
Tres-pitoyablement me bat & me renuerse:

Car hier iustement vingt iours sont accomplis,
(Iour déplorable à moy,) que sur les creux replis
M'ont agité les vents, & qu'ayant faict naufrage,
Tant le malheur m'est grand, me suis sauué à nage
Les orages cruels m'ont ainsi tourmenté,
I'ay eu dessus les eaux tousiours l'obscurité
Depuis l'Isle Ogygie, & par la mer cruelle
Miserable ay couru, tant qu'en ceste Isle belle
Ie voy que quelque Dieu à la fin m'a poussé,
Pour esprouuer encor le malheur courroucé,
Car ie ne pense point que des Dieux la colere
Vueille finir encor ma trop longue misere.
Ie me suis adressé premierement à toy
Reyne, ie te pry donc d'auoir pitié de moy
Car ie n'ay veu personne, ou de ceux qui demeurent
Es villes, ou de ceux qui la terre labeurent.
Monstre moy quelque ville où i'aille vistement:
Et si tu as icy habit ou vestement
Dans tes coffres fermez, commandes qu'on les ouure,
Et qu'on m'en accommode, afin que ie m'en couure.
Et ie prie aux grands Dieux que sans te contrister
Ils te donnent dequoy ton ame contenter,
A quelque bon mary sois-tu bien tost donnee,
En puisses-tu auoir vne heureuse lignee,
Et vostre mariage ait eternellement
Pacifique duree, appuyé iustement.
„ Au monde chose n'est plus vtile & plaisante
„ Que quand à son mary la femme est consentante,
„ Le mary à sa femme, & quand de commun pié
„ Ils vont ensemblement lians leur amitié:

„ Sont en pareil respect, de bonne intelligence,
„ Honorent leur maison de pareille prudence,
„ Sont mutuellement de s'aimer studieux,
„ Et sont de leur mesnage ensemble curieux.
Leurs ennemis de rage & de despit en creuent,
Leurs amis en ont ioye, & leur cœur en esleuent,
Mais eux s'oyent à tous en honneur preferer.
A luy comme il finit ces mots vint proferer
Nausicaa la blanche. Ami, ie veux bien croire
Nausicaa à Vlysses. Que tu n'es point poussé de sottise ou de gloire,
Ie voy bien que tu n'as faute d'entendement
Et que tu n'es encor méchant aucunement.
Or le grand Iupiter qui se sied sur la nuë,
Tant aux bons qu'aux mauuais ses thresors distribuë,
Partage à son plaisir, à son vouloir aussi
Ses biens comme il luy plaist. S'il t'en a faict ainsi,
Et qu'il t'ait enuoyé du mal en abondance
Comme il est apparent, te faut en patience
Prendre sa volonté. Or puis que te voicy
Luy promet assistance. Abordé dans nostre Isle, & ceste ville icy,
Tu ne chommeras point de robes necessaires,
Et tout ce dont il faut ayder à tes miseres,
Tout ce que tu requiers, & ce que requerroit
Vn qui nud, miserable & pauure arriueroit,
Tout te sera donné, puis te diray, facile,
Et le nom de ce peuple & le nom de la ville.
Ce sont les Phæaquois qui sont les habitans
De ces lieux que tu vois (fertilement portans:)
Ie suis la fille aussi du magnanime Prince,
Le bon Alcinoüs. Il est sur la Prouince

Le plus grand & puissant. Ainsi elle parla,
Et ses filles soudain en maistresse appella.
Où courez-vous ainsi, dit-elle, par la pleine,
Demeurez, arrestez, quelle crainte vous meine?
Pour auoir veu vn hõme? Et quoy? penseriez vous
Qui fust vn ennemy, pour venir droict à nous?
Vn homme si moüillé, si foible & si debile
Ne paroist pas auoir vne façon hastile
Pour faire en cest estat la guerre, & courir sus
Aux hommes habitans de Phæace. Au surplus
Nous sommes aux grands Dieux chers & recõman-
Puis, no⁹ sõmes biẽ loin des terres habitables, (dables.
Dans les ondes à part: Nul des hommes außi
N'a commerce auec nous. Seulement c'est icy
Quelque pauure estranger qui ce pendant qu'il erre
Se voit (par le hazard) ietté sur nostre terre.
Il nous le faut traitter, il en faut auoir soing,
Car les infortunez & qui viennent de loing
Sont de par Iupiter. Tout ce que l'on luy donne
Tant petit puisse-il estre, est certes grande aumosne, Le faict manger.
„ Tousiours c'est belle chose aux pauures presenter
„ Quoy que peu. Or sus donc que l'on aille apprester
A manger & à boire: & vous autres fillettes
Allez le nettoyer deuant dans les eaux nettes
En l'endroit où les vents trop grands ne donnent pas.
A ces propos ayans vn peu sursis leurs pas
On les voit arrester, puis de course legere
En s'entr'courageans menent à la riuiere
Le miserable Vlysse, en vn lieu l'ont conduit
A l'abry, où les vents ne faisoient point de bruit

Les filles le meinent lauer.

Portent habillemens & robes precieuſes,
Et dans vn vaſe d'or liqueurs delicieuſes
De par Nauſicaa, puis d'vn courtois parler
Luy dirent qu'il ſe laue au fleuue net & clair.

La diſcretion d'Vlyſſes aux filles de Nauſicaa.

Adoncques Vlyſſes. Reculle vous fillettes
Tandis que ie me laue en ces ondes mollettes
Salé de l'eau de mer: & de vous ie prendray
Ceſte douce liqueur, & le corps m'en oindray
Fort las & haraſſé. C'eſt tout ce qu'il demande
Vain & matté qu'il eſt, l'eſpace eſtant bien grande
Qu'il n'eut nulle liqueur, huile, n'oignement doux
Pour ſe reconforter. (Doncques reculle vous:)
Me lauer deuant vous, m'oindre en voſtre preſence
Iamais ne m'aduiendra, (i'ay trop de reuerence
A voſtre honneſteté,) & meſme ie rougis
Qu'ainſi nud deuant vous preſenté ie me ſuis.
Il dit, & loing de luy s'en vont les Damoiſelles
A leur belle maiſtreſſe en porter les nouuelles:

[illegible]ſſes ſe laue.

Mais Vlyſſes tout ſeul à l'aiſe ſe laua,
Se nettoya le corps, & la craſſe enleua,
Dont le limon, l'eſcume, & la fange & le ſable
Auoient ſortant de l'eau ſaly le miſerable.
Net & laué qu'il eſt, la liqueur riche il prend,
Et l'huile precieux ſur ſes membres reſpand,
Se pare des habits dont la royale Infante
Luy auoit faict preſent. Pallas encor' l'augmente,

[illegible]as le plus [illegible]nera-[illegible]e.

Luy donne plus grand luſtre & plus grand' maieſté,
Hauſſe ſa taille encor' & accroiſt ſa beauté.
Sur ſon col en apres ſes cheueux il deſploye,
Les orne tant qu'il peut, les friſe, les nettoye:

Elle

Elle les fit pareils aux fleurs de l'Hyacint:
Tout ainsi que l'argent par le maistre est enceint,
Est enuironné d'or, maistre à qui Vulcan mesme
A de son art appris la science supresme,
Que Minerue a dressé, qui donne entierement
A l'artisan subtil la main, l'entendement
Pour faire vn beau chef-d'œuure, afin qu'en toute sor-
En l'art ou en la grace, honneur il en remporte: (te
De mesme elle souffla sur sa teste & son corps
Et la grace & l'honneur. Il se retire alors,
Et se promene à part sur le bord du riuage,
Orné de Maiesté, de grace & de corsage.

La fille qui le void si merueilleusement
En vn instant changé, l'admire grandement,
Puis se tournant à coup deuers ses Damoiselles
(Aux yeux estincellans) aux cheuelures belles:
Escoutez ie vous pry' filles aux beaux cheueux,
Aux bras polis & blancs. Ce n'est malgré les Dieux
Qui foulent le plancher de l'Olympe immobile
Que cest homme diuin est venu en ceste Isle.
Naguere il ressembloit vn homme de neant,
Ore il est tel qu'vn Dieu sur le haut ciel seant.
Pour moy, ie voudrois biẽ qu'vn qui luy fust sembla-
Vint estre mon mary, qu'il eust pour aggreable (ble
De demeurer icy. Mais portez luy soudain
Quelque chose à manger, & luy donnez du vin.

Nausicaa s'estonne de le voir si changé.

Le dire & l'obeir furent presque semblables,
Elles portent & vins, & viures souhaittables:
Mais il ne mangeoit pas, plustost il deuoroit,
Mais il ne beuuoit pas, plustost il engouffroit

Vlysses deuore au lieu de manger.

Car il auoit long temps porté la faim cruelle,
Et son ventre souffroit inanité mortelle.
L'infante cependant desploye ces beaux bras,
Ses hardes va iettant sur le carrosse à tas,
Les mules fait venir, dont l'ongle bat & presse
Les champs reuerdissans, d'incroyable vistesse
Les met au chariot, dessus d'vn pied dispos
Saute, & à Vlysses tient semblables propos.

Nausicaa s'en retournant à la ville, dône aduis à Vlysses comme il se deura gouuerner.

Sus, mon amy, debout, nous nous en allõs prẽdre
Le chemin de la ville, il t'y faut aussi rendre :
Car ie veux t'enuoyer en la belle maison
De mon pere doüé de prudence & raison,
Où tu verras ie croy, de toute la Phæace
Tous les plus apparans de noblesse & de race.
Mais fay comme ie dy. (Car tu ne manque pas
Ie croy, de bon auis) nous dresserons nos pas
Par ces champs labourez, cheminans vers la ville,
Cependant vous suiurez vitement à la file
Tant mes femmes que toy, car ie m'en vay deuant,
Entrer dedans la ville, où se vont esleuant
Maintes superbes tours, où double port s'entr'ouure
Tant d'vn costé que d'autre, & les nauires couure.
L'entree en est estroite, & les vaisseaux poissez
Y sont des deux costez & portez & poussez,
Par l'vne & l'autre voye à eux aysee & seure.
Car chacun d'eux y a commode sa demeure,
Sa station aysee & son lieu opportun.
La halle est tout aupres du temple de Neptun
Faite de grands cartiers de taille magnifique :
Là se faict, se bastit mainte barque aquatique,

Les cordages, les masts, auirons pour ramer
S'y recouurent, s'y font, l'equipage de mer
Que doiuent auoir ceux qui sur la mer sillonnent.
Car les Phæaciens nullement ne s'adonnent
N'y à tirer de l'arc (ouuré de corne d'os)
N'y à porter vn tas de fleches sur le dos,
Tout leur contentement s'estend, de bien conduire
A voiles sur la mer vn mast, vne nauire,
C'est leur ambition de voyager sur mer,
Et à ce mestier là leur âge consumer.
Ie fuy de ces gens là les paroles piquantes,
Et que quelque indiscret de clameurs médisantes
Ne tache mon renom: Car ceste nation
Superbe est adonnee à la detraction.
Et si quelqu'vn d'entr'eux d'auenture s'aduise
Que tu viens auec moy, ie crains qu'il n'en médise.
Voyez cest estranger qui suit Nausicaa
Qu'il est dispost & beau, & quelle taille il a!
Ou la t'elle trouué! C'est donc qu'elle en veut faire
Pour le vray son mary: Poßible, debonnaire
L'a elle rencontré errant comme estranger,
Et sortant de sa nef, & le veut heberger.
Faut qu'il soit estranger: Car nul homme semblable
Ne se trouue icy prés. Ou vn Dieu exorable
Qu'elle a bien inuoqué, du Ciel est descendu
Et pour se marier prés d'elle s'est rendu
Pour n'en bouger iamais. Bonne rencontre a elle
Si en se promenant par la campagne belle
Elle a trouué mary d'ailleurs que du pais:
Ceux qui l'ont recherchee en seront esbahis,

A quoy les Pheaciens s'occupent.

Nausicaa hayt le caquet de la commune.

Verront que leur poursuite a pour eux esté vaine,
Et quelques grãs qu'ils soiẽt qu'ils ont perdu leur pei-
Voila ce qu'ils diront, & leur detraction (ne.
Dechireroit ainsi ma reputation,
„ Et ie condamnerois moy-mesme la premiere
„ La fille, qui, viuans & son pere & sa mere,
„ Voudroit se marier contre leur volonté,
„ Sans attendre le iour de sa solennité.
Retien donc bien cecy, afin que tu obtienne
Du Roy, de retourner en la patrie tienne.
Nous trouuerons bien tost vne sainte forest
De peupliers ombrageux, qui tres-belle parest
Prés du chemin, sacré, à Pallas la guerriere,
D'vne fontaine sourd la petite riuiere,
Au tour de la forest les prez sont verdissans
(De milles belles fleurs gayement florissans :)
Là sont les champs fertils, & les beaux heritages,
Là sont les grands vergers, les plaisans iardinages
Du Roy Alcinoüs (au monde tant vantez,
Et pour leur rareté d'vn chacun exaltez)
De la ville autant loing que se peut faire entendre
La voix parmy les champs quand on la veut estẽdre,
Tu demeureras là iusqu'à tant que soyons
A la ville, & plus loing au palais arriuions :
Et quand tu penseras qu'y serons paruenuës,
Entre lors, & demande à quelqu'vn par les rues
Où demeure le Roy. Chacun te le dira,
Mesme le moindre enfant monstrer te le pourra,
Sur toute sa maison est facile à cognoistre.
Celles des Phæaquois ne se font pas paroistre

Telles que celle là. Quand entré tu seras
Passe diligemment plus outre, & tu viendras
En la chambre à ma mere : elle sera seante
Au foyer prés du feu, à la lueur filante,
Sa quenoüille au costé, en la main le fuseau,
Tournoyant vn filet emerueillable & beau.
Oeuure si delicat que chacun s'en estonne,
Son dos est appuyé contre vne grand colomne
Ses filles sont aupres, rengees sagement,
(Et qui à leur besogne entendent proprement.)
Deuers elle est tourné le siege venerable
De mon pere, où il sied, quand il veut boire à table,
Comme feroit vn Dieu. Là, dy-ie, à l'ayse il boit,
(Et le vin espargné nullement ne s'y voit.)
Il te faut passer outre, embrasser de ma mere
Vistement les genoux, Si en ta maison chere
Tu veux aller bien tost, & si tu as le soin
De reuoir' ton pays, encor que soit bien loin.
Si elle te reçoit d'vn gracieux visage,
Et te vient consoler : alors prens bon courage,
Espere de reuoir ton retour desireux,
Et de t'en retourner en ton pays heureux.
Ce disant (elle donne à ses mules les rennes)
Et faict flisquer le foüet : Elles partent soudaines,
Laissent le fleuue arriere, & de leurs pieds ferrez
Battent les belles fleurs sur les prez azurez.
L'infante les retient, pour faire qu'apres elle
Vienne plus aisément sa trouppe leste & belle,
Et Vlysses aussi. Le foüet resonne en l'air,
(Et son viste carosse aux yeux semble voler.)

Ia le Soleil lauoit l'or de sa tresse blonde
Se panchant dans le bleu de l'Occidentale onde,
Et les Nymphes tandis approchoient de leur pié
Le bois delicieux à Pallas dedié:
Mais Vlysses s'assist & demeura derriere,
Et luy faisoit ainsi sa deuote priere.

Priere d'Vlysses à Pallas.

Fille de Iupiter, indomptable Pallas
En fin escoute moy, car tu ne soulois pas
M'escouter cy deuant, quand Neptune en son ire
Colere submergeoit mon chancelant nauire,
(M'agitoit sur les eaux, lançoit sur moy le vent,
Et sans mercy m'alloit à la mort poursuiuant.)
Donne moy d'arriuer, combien que miserable,
Chez les Phæaciens, & d'y estre agreable.

Pallas l'exauce

Il dit, & la Deesse (en vain il ne pria)
Qui l'ouyt, mais encor sur luy ne déplia
Son œil resplendissant, elle craint & reuere
Le courage offencé du frere de son pere,

Elle craint le courroux de Neptune.

Car Neptunus estoit grandement irrité
Au diuin Vlysses, insigne en pieté:
Et contre luy dura cruellement son ire
Deuant que d'estre en terre (& quitter le nauire.)

Fin du sixiesme Liure.



LE SEPTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

NAuſicaa retourne en la ville, & apres elle Vlyſſes, qui ſupplie Areté femme d'Alcinoüs. Apres le ſoupper elle l'interrogeant d'où il auoit recouuré l'accouſtrement qu'il portoit (car elle l'auoit recogneu:) il luy raconte toute la fortune de ſa nauigation depuis ſon departement d'Ogygie iuſques à ſon arriuee en Phæacie.

AVTRE SOMMAIRE.

Receu dans le palais Areté l'importune
De luy conter au vray le cours de ſa fortune.

LE diuin Vlyſſes au cœur ſage & prudent, Nauſicaa arriue au palais d'Alcinoüs.
En ces termes prioit. Les mules cependãt
La pucelle tiroiet de force & d'allegreſſe,
La portãs à la ville. Et puis quãd la Princeſſe
Au ſpendide palais de ſon pere paruint,
Elle s'arreſte court, & les mules retint:

Deuant la porte sont ses freres venerables
Ayans façon de Dieu, aux celestes semblables:
Se leuent l'ayant veuë, au deuant d'elle vont
Pour luy faire seruice, & les harnois deffont
Qui les mules tenoient au carosse liees,
Et font porter dedans les robes deliees
Qu'on venoit de lauer. Elle se retira
En sa chambre, où alors la vieille d'Æpera
Eurymoduse, ayant de sa chambre la charge,
Luy allumoit du feu. Par la campagne large
Sur les vaisseaux flottans, (qui par pays diuers
Leurs voiles faisoiẽt voir aux plus lointaines mers)
Elle auoit autresfois esté ieune amenee,
Et pour present au Roy Alcinoüs donnee:
Pource qu'en Phæacie alors il commandoit,
Et souz luy, comme vn Dieu, le peuple se rendoit.
Sa fille elle nourrit dessus le Royal siege
Nausicaa la belle, aux bras blancs comme neige:
Elle vint sur le feu le bois sec arranger,
Et propre & diligente apprestoit à manger.
Cependant Vlysses se releuant habille
Achemina ses pas à la royalle ville,
Et Pallas le couurit d'vn voile nuageux
De peur qu'on ne le vist, & que quelque outrageux
Ne le vint enquerir, l'arrester & le prendre,
Ne voulust le sujet de sa venuë entendre:
Que quelque curieux ne luy vint au deuant,
Et n'allast contre luy de propos estriuant,
Luy demander son nom, & de quelle contree,
Et depuis quand dans l'isle il auoit faict entree.

Pallas couure d'vne nuee Vlysses arriuant à la ville.

Quand il fut prest d'entrer dans l'aymable cité
Il rencontra Pallas, qui auoit emprunté
La forme & le semblant d'vne vierge gentille
Qui portoit vne cruche. Adonc la ieune fille
S'arresta deuant luy. Si luy dit Vlysses:
Fille pourriez-vous point me donner quelque acces,
Me monstrer le palais grand en maçonnerie
Du sage Alcinoüs qui commande en Scherie?
Ie suis vn estranger venu nouuellement
D'vn pays esloigné, qui ay estrangement
Souffert dessus la mer, & paty sur Neptune:
Ie n'ay adresse icy ny cognoissance aucune
Des habitans du lieu. A qui alors Pallas
La Deesse aux yeux vers. Pere (tu ne peux pas
Auoir mieux rencontré) de volonté tresbonne
Ie te l'enseigneray, ie le puis, car personne
Ne demeure plus pres que mon pere, du Roy,
Tai-toy donc seulement, & t'en viens apres moy
Si tu le veux sçauoir. Au reste ne t'arreste
Pour parler à personne, en allant, ne conteste,
Ne debats, ne t'enquiers: car les gens incogneus
Estrangers comme toy, ne sont trop bien venus
En ce pays icy, & est fort difficile
Qu'ils tirent propos doux des manans de ceste isle,
Se confians sans plus en leurs legers vaisseaux,
Sur lesquels ils s'en vont traffiquer sur les eaux:
Car aussi tost que vont la pensee & les aisles,
Neptun leur a donné leurs nauires isnelles.
Elle se mit deuant ce disant, & apres
Vlysses cheminoit & la suyuoit de pres.

Il rencontre Pallas souz la semblāce d'vne fille.

Vlysses à Pallas.

Pallas à Vlysses.

Mais les Phæaciens expers au nauigage
N'aperceurent iamais marcher le Prince sage
Au trauers de leur Ville. A eux außi Pallas
La Vierge aux beaux cheueux ne le permettent pas,
L'ayant trop bien couuert de l'espais de la nuë
Qu'elle auoit dessus luy diuinement tenduë.
Vlysses s'émerueille & regarde les ports
Les grands vaisseaux legers (prets à tirer dehors)
La place des Seigneurs, le mur espouuentable,
Les fossez remparez, chose à voir admirable.

Vlysses arriue au palais du Roy. Pallas l'instruit.

Comme ils furent venus à la maison du Roy,
Estranger mon amy, luy dit Minerue, voy
Le palais que tu veux. Estant dedans la salle
Tu verras les seigneurs, race grande & royale,
Venus de Iupiter, à table banquetans:
„ Entre sans s'estonner: l'homme fort, en tout temps
„ Passe par dessus tout, & Dieu le fauorise,
Bien qu'il vienne de loing. Tu trouueras aßise
La Reyne dans sa chambre: elle a nom Areté,
Femme du Roy tres-proche à luy de parenté,
Car de Nausithoüs Neptune fut le pere,
Neptune esbranle mer, Peribææ la mere,
Derniere des enfans d'Eurymedon le fort.
Sur les Geans son pere eut combat plein d'effort,
Mais en les debellant, souz la déconfiture
Que cruelle il en fit, il souffrit la mort dure.
Apres sa mort, Neptun' Roy des flots dangereux,
Deuint de Peribææ ardamment amoureux.
Le fort Nausithoüs sortit d'vne amour telle:
Qui commandant depuis en Phæace la belle

D'Alcinoüs fut pere, & du beau Rhexenor
Qui fut tué chez luy par Phœbus au traits d'or
N'ayant point d'enfans masle, ains vne fille vnique,
La diuine Areté. Qu'estant Roy pacifique
Espouse Alcinoüs, en elle eut son desir,
Et fut sur toute femme à son gré son plaisir.
Par tout le monde entier en tout temps, en tout aage
On n'a point veu parler d'vn pareil mariage,
Tant la femme ayt esté suiecte à son espoux,
Tant elle l'ait aymé de cœur fidelle & doux.
Ainsi Alcinoüs, ainsi ses enfans mesme
Sont de tous leurs subiets aymez d'amour extrême:
Et si grand est l'honneur, le los, la Majesté
De la Reyne, qu'elle est comme vne deité.
Reueree de tous: s'elle va par la ruë
Vn chacun la bien-veigne, vn chacun la saluë
(Frappant des mains de ioye) elle est d'esprit heureux,
D'entendement prudent. Au pauure, au malheureux,
Elle ayde volontiers, les procez elle appaise,
(Et quand elle bien-fait, son cœur en tressaut d'ayse)
Quand d'vn visage doux elle te receura,
Tiens pour tout asseuré qu'elle te donnera
Moyen de retourner mettre ordre à tes affaires.
Voir ta douce maison & tes Dieux tutelaires.
Ce disant, dedans l'air viste elle se poussa
Delaissa Phæacie, & les champs repassa, Pallas se retire à Athenes
Champs d'escume couuerts, plaines Neptuniennes,
S'en vint à Marathon, arriua dans Athenes
Aux ruës spatieuses, & dedans la Cité
Alla prendre logis au palais d'Erecthé.

Cependant Vlysses vers la maison s'auance
Du Roy Alcinoüs : diuerses choses pense
En son entendement, auant qu'estre arriué
Sur le cuyure poly du reluysant paué :
Car de ce riche Roy la maison haute & belle
De toutes parts luisoit, d'esclat, de splendeur telle
Que celle de la Lune, ou celle du Soleil.
De cuyure estoit le tour de son mur nompareil,
D'vn & d'autre costé des le seüil de la porte
Iusqu'au plus recullé de l'enceinte tres-forte.
Le chapiteau d'azur, les portes estoient d'or
Qui fermoient la maison, d'argent estoient encor
Les posteaux se dressant dessus le seüil de cuyure,
Et d'argent le linteau (pour tout faire bien suyure)
Et le corniche d'or. Aux costez paroissoient
Chiens d'or & chiens d'argent (& semble menaçoiẽt)
Vulcan les auoit faits d'admirable industrie
Pour garder la maison du Prince de Scherie :
Ils ne pouuoient vieillir, & l'ouurage estoit tel
Que sans corruption il duroit immortel.
De tous costez, le long de la muraille forte
Sieges estoient rangez des le seüil de la porte
Iusqu'au fonds du palais, & maint accoustrement
Finement ouuragé, filé subtilement,
Là dedans se serroit, œuures emerueillables
Des femmes du chasteau. Là les plus honorables
De l'Isle & de la cour d'ordinaire arriuoient,
Et tout le long de l'an y mangeoient & beuuoient,
Y auoient bouche à court. Enfans d'or magnifiques
Estoient posez autour des autels pacifiques

Palais du Roy Alcinoüs.

Grands flābeaux en la main, qui la nuit surmōtoient,
Et sans cesse éclairoient à ceux qui banquetoient.
Là dedans y auoit cinquante chambrieres
Ayants la charge & soin (parfaictes mesnageres)
De moudre le froment, de pestrir, de bluter,
Et de sçauoir le lin dignement apprester:
Manier le fuseau, & d'employer les laines.
Comme du haut peuplier sont les fueilles soudaines,
Et semble des habits l'huille frais distiller.
Comme ce peuple sçait tous autres exceller
En l'art de nauigage, & pour courir sur l'onde
Ceux de ceste Isle là sont les primes du monde,
Leurs femmes tout ainsi en la toile, au mestier,
Pour filer, pour ourdir ont l'esprit singulier.
Car Pallas leur auoit en tres-grande abondance
Donné le naturel, l'art & l'intelligence,
De manier le lin, de tourner le fuseau,
Et de faire vn ouurage & magnifique & beau.

Les Phæaquois excellents au nauigage, & leur femme à filer & faire toiles

Or dehors le palais au sortir de la porte
Le grand iardin estoit ceint de muraille forte,
Contenant quatre arpens. En ce iardin croissoient
Arbres & grands & hauts, & tousiours florissoient,
Poiriers & grenadiers, pōmiers aux pommes belles,
Figuiers doux, oliuiers aux verdeurs perennelles;
A ces arbres les fruicts sans cesse pendilloient,
Iamais tant en Hyuer qu'en Esté n'y failloient,
(Les fueilles y gardoient leur honneur perdurable,
Et le suc doucereux n'y estoit perissable)
Le doux Zephir aux vns fait croistre, gracieux,
Aux autres fait meurir le fruit delicieux.

Iardin d'Alcinoüs.

La poire suit la poire, & la fleurante pomme
Qui n'y manque iamais sort soudainement, comme
Sa compagne a meury, qui s'y tost ne meurit
Comme tout aussi-tost vne autre apres fleurit:
Ainsi ces fruicts, sans fin l'vn en l'autre vieillissent:
Les poires tout ainsi sur les poires fleurissent,
A la figue se tient la figue, & le raisin
Se vieillit, renaissant le raisin son voisin,
Et ceux-cy les derniers fleurissoient à grand peine
Qu'à ceux là la vieillesse estoit toute certaine.
Là la vigne en bons fruicts abondante croissoit
Ses racines soubz terre estendoit & poussoit,
Dont les vns au Soleil se meurissent, se changent,
Exposez en lieu chaud, les autres se vandangent,
Se foulent au pressoir. Plus loing ils ne sont meurs,
Et de l'autre costé iettent encor' leurs fleurs,
Ailleurs s'en vont meurir: fruicts en grãde abondance
Croissent en ces iardins & dons par excellence,
Et tout le long de l'an on les voit à plaisir
Florir & porter fruicts tant qu'en veut le desir.
La fontaine au iardin. *Vne double fontaine au gratieux murmure*
Part de ce lieu plaisant, y gazouille & susurre,
L'vne par le iardin ses eaux va trauersant,
L'autre soubz le paué de la salle passant
Au trauers des rochers va promenant iazarde
La glace de son eau froidement babillarde.
Les tuyaux au palais plus haut se conduisoient
Et dessoubz le grand mur les bourgeois en puisoient.
C'est le palais Royal, c'est la magnificence
Que les Dieux tres-benins donnoient en abondance.

Au fort Alcinoüs. A ce plaisant obiect
Vlysses tout rauy fut vn long temps muët, Vlysses rauy.
Puis il passa la porte, & vit dans la grand sale
Les Ducs, les Conseillers (en Majesté Royale)
Qui versoient le doux vin au vigilant Mercur.
Car tousiours ils l'offroient plus excellent, plus pur
Alors qu'ils se vouloient retirer en leurs chambres
Et donner au sommeil & leurs corps & leurs mẽbres.
Le diuin Vlysses incontinent entra Vlysses caché de la nuee entre dans le palais
Et caché de la nuë au dedans penetra
Tout au plus pres du Roy. La Deesse guerriere
L'auoit tout couuert d'air par deuant & derriere
Afin qu'il approchast la Reyne à seureté,
Et le Roy son mary. N'eut si tost d'Areté
Humble pris les genoux, que la nuee espaisse
Se fend soudainement & visible le laisse. La nuee le laisse.
Les Princes estonnez grand silence gardoient,
A l'improuiste entré cest homme regardoient.
Lors il dit en priant. Areté digne race
Du diuin Rhexenor, me voicy que terrasse Vlysse à la Reyne Areté femme d'Alcinoüs.
La fortune ennemie en son aspre courroux;
Ie viens à ton mary, ie tombe à tes genoux,
Et de tous ces Seigneurs. A qui les Dieux permettent
De viure heureusement, à leurs enfans transmettent
Leurs biens pour en iouyr contens en leurs maison,
Auec tous les honneurs à eux (selon raison)
Du peuple concedez: Donnez moy ie vous prie
Moyen de retourner bien-tost en ma patrie,
Octroyez moy pour Dieu des gens & des vaisseaux
Qui me puissent chez moy remener sur les eaux;

Car i'en suis eslongné de fort longue distance:
Ayant souffert long temps des maux en abondance,
Bien loin de mes amis. Il n'eust pas si tost dit
Qu'il s'assit sur la cendre, & prés du feu se mit.
Vn chachun se taisoit. A la fin Echenee
Le plus âgé de tous, dont l'ame estoit ornee
De prudence & vertu, docte en l'antiquité,
Le mieux parlant de tous, fort experimenté,
Se leue, vient au Roy, & de parole douce
A secourir Vlysse en ces termes le pousse.

Echeneas.

Certes, Alcinoüs, que ce pauure estranger
Soit ainsi contre terre estendu au foyer,
Il n'est honneste à toy, & n'est pas raisonnable.
Tous ceux-cy se sont teuz, t'attendant exorable.
Fay le doncque leuer & mettre à ton costé,
Fay le soir sur vn siege à maint clou argenté,
Commande d'apporter le vin, & qu'on espande
Soüefue oblation à celuy qui commande
Aux tonnerres du ciel, Dieu d'hospitalité,
Fauorable à tous ceux que le sort despité
Trouble malignement, souuent les accompagne,
„ Et ne veut pas qu'ainsi les pauures on dedaigne.
Cela faict, qu'on le traicte & qu'il soit restauré
Des viures de ceans: Le courage asseuré
Du Roy Alcinoüs accordant la demande
Touché de courtoisie & d'humanité grande
Fit leuer Vlysses le prudent, l'aduisé,
Le prenant par la main. Et d'vn lieu mesprisé
Le fit seoir sur vn siege & riche, & honorable,
Duquel il auoit faict leuer au prealable

Parle au Roy en faueur d'Vlysses.

Alcino' faict leuer Vlysses.

Son fils

Son fils Laodamas, grand d'esprit & de corps, Laodamas.
Qui le plus pres de luy estoit assis pour lors.
C'estoit aussi celuy auquel le Roy son pere
Portoit (sur tous ses fils) amitié singuliere.
Vne fille porta dessus leurs mains de l'eau
Dans vne aiguiere d'or, qui couloit du tuyau
Dans vn bassin d'argent. Apres dressa la table,
Et rapporta dessus le bon pain delectable,
Et ce qui ce trouua de prest, gratiffiant
L'hoste du meilleur viure & du mets plus friant:
Il mangeoit, il beuuoit à pleine suffisance,
Et lors Alcinoüs à dire ainsi commence.
(Herault tres-agreable & plus fidelle encor,)
Gentil Pontonoüs, pren vne coupe d'or
Et verse à tous ceux-cy la liqueur excellente:
Puis nous espancherons effusion plaisante
Au tres-haut Iupiter, le grand fulminateur,
Des pauures estrangers fauorable tuteur
Qui souuent s'adioint d'eux, les ayme & accompagne,
Et de son bon secours iamais ne les dédaigne.
Il dit, & le doux vin porte Pontonoüs,
Le verse & le presente au Roy Alcinoüs
Et puis aux assistans. L'effusion parfaicte
Et chacun ayant beu tant que son cœur souhaitte,
Le Roy s'adresse à eux. Princes & Ducs aussi
Escoutez mes propos, quand vous aurez icy
Banqueté à plaisir, qu'vn chacun se retire, Alcino° aux Princes de sa Cour,
Et puis, quand le matin l'Aube nous viendra luire,
La plusspart des antiens conuoquer nous ferons
Et l'hoste que voicy ceans nous receurons,

Sacrifions aux Dieux en toute reuerence
Sainctes oblations : puis aurons souuenance
De son retour requis, afin que vistement
Il puisse en son païs retourner seurement,
Que tout fascheux hazard sur la mer il euite,
Qu'inconuenient nul n'arriue en sa conduite,
A nos vaisseaux non plus, encor' que son païs
Fust esloigné de nous espaces infinis,
Et que ioyeusement il face le voyage,
Qu'il ne reçoiue point d'ennuy ny de dommage
Premier que d'arriuer au lieu de luy cogneu.
Où estant à la fin seurement paruenu,
Il pourra suporter ce que la Parque noire
Luy fila, quand au monde il fut de luy memoire.
Mais si c'est quelque Dieu qui du Ciel descendu
Pour certain parmy nous se soit icy rendu,
C'est bien vn autre cas que la troupe celeste
Se prepare de faire. Il nous est manifeste
Que cy-deuant les Dieux se sont visiblement
Entre nous apparuz, lors que deuotement
Nous faisons (au grãd Dieu soubz qui le foudre tõbe)
Le celebre banquet d'vne saincte hecatumbe:
Les Dieux nous font l'honneur d'y venir auec nous,
Banqueter, s'asseans (fauorables & doux.)
Si quelcun seul aussi marchant par la campagne
Rencontre quelque Dieu iamais il ne dédaigne
De se manifester. Car nous leur attouchons
(De sang, de parentage,) & pres d'eux approchons,
Comme faict des Cyclops la Gigantine race.
Vlysses regardant Alcinoüs en face.

Les Dieux s'apparoissent aux hõmes quãd ils les priẽt

Vlysses à Alcino⁹

O Roy Alcinoüs, pense tout autrement,
(Ie suis mortel,) dit-il, & difficilement
Me pourrois je égaller à la trouppe immortelle
Des Dieux, qui sont viuans sur la voute eternelle
Ny de corps, ny d'esprit, mais ie suis homme, égal
A tous hommes mortels, qui sont sujets à mal,
En tourmens, en malheurs du tout à eux semblable,
(Vne vie trainant & triste & lamentable)
Ie vous en pourrois bien dauantage conter
Et les maux, les ennuis encor' representer
Qui me sont aduenus & rudes & molestes,
Le tout par le vouloir des puissans Dieux Celestes.
Mais laissez-moy manger & prendre mon repas La faim est insuportable.
„ Bien que fort desolé. Mal au monde n'est pas
„ Tel que celuy du ventre, & l'odieuse pance
„ Nous cõmande & contraint de prẽdre souuenance
„ De ses necessitez, quelque grande douleur,
„ Et quelque affliction qui soit en nostre cœur.
Or il estend sur moy son Empire & sa force
Car, bien que plein de pleurs & d'ennuis, il me force
De demander ainsi à boire & à manger:
Il fait tout oublier, il fait tout déloger,
Tout ce que i'ay passé de mal & de tristesse,
Et, maistre, me commande & veut que ie repaisse.
Mais ie vous pry', messieurs, renuoyez moy demain
Dés que la belle Aurore aura monstré sa main,
Bien que comblé d'ennuis: donnez-moy ie vous prie
De remonter en mer pour chercher ma patrie,
Et mes Dieux familiers: puis, que ce souffle icy
Laisse quand il voudra ce corps mort & transi:

Pourueu qu'auparauant apres mainte misere
Ie voye mon païs, mes gens, ma maison chere.
A ces mots vn chacun des Princes aplaudit,
Veulent qu'on le conduise ainsi qu'il auoit dit,
Et parlé decemment. L'Effusion parfaicte,
Et ayans pris du vin chacun faict sa retraitte.

Vlysses est logé au palais du Roy.

Au palais Vlysses pour hoste est arresté,
Aupres de luy se sied la Princesse Areté
Et son Alcinoüs, qui de Majesté belle
Paroissoit comme l'vn de la bande immortelle,
Les filles emportoient tous les dorez vaisseaux,
Et alors Areté aux bras & blancs & beaux
Commence à luy parler (d'affection extréme:)
Car elle auoit cogneu les manteaux qu'elle mesme
Et ses filles auoient fillez auparauant.

Areté interroge Vlysses.

Ie mettray ce propos le premier en auant,
Dit-elle, & t'enquerray, Qui es tu, ie te prie,
D'où es tu, d'où viens tu, & quelle est ta patrie?
D'où as tu recouuré ces robes que voicy?
Et n'es tu pas venu errant par mer icy?
A laquelle Vlysses. Te comter d'vne haleine
Mes trauaux & douleurs est chose de grand peine,
O Reyne: pourautant que les celestes Dieux
M'en ont donné beaucoup. Mais puis que tu le veux
Ie te satisferay, & mes trauerses grandes
Ie te feray sçauoir comme tu le demandes.

Vlysses raconte sa fortune à Arete.

Il y a certaine Isle au milieu de la mer
Loing d'icy, Ogygie on l'a voulu nommer,
Où la fille d'Atlas la subtile en finesse
La blonde Calypson rigoureuse Deesse

Demeure, & auec elle en ce reculé lieu
Nul homme ne conuerse, & n'habite nul Dieu.
Mais la fortune vn iour me poussa dans son Isle,
Me fit son domestique, & la rendit facile,
(Bien que ie fusse seul,) à mon cruel malheur.
Pource que Iupiter de son foudre, (ô douleur,)
Mit en pieces ma barque au beau milieu de l'onde,
(Apres qu'elle eut couru longuement vagabonde,)
Et noya tous mes gens. Or estant cheu dans l'eau
Et ayant empoigné quelque bois du batteau,
En estendant les bras les vagues me porterent,
Et par neuf iours entiers les ondes m'agiterent.
Sur la dixiesme nuict pleine d'obscurité
Par le vouloir benin des Dieux, ie fus porté
En l'Isle d'Ogygie, (Isle au milieu de l'onde:)
Où Calypso, Deesse à la perruque blonde,
Et de grand' grauité me receut doucement
Chez elle me logea, me nourrit longuement.
Elle me promettoit vn aage sans vieillesse,
Vne immortalité. Mais iamais la Deesse
Ne me persuada, & ne peust esmouuoir
Mon courage à flechir soubz son diuin pouuoir.
Fermement arresté sept annees entieres
Force me fut d'y estre, & de pleurs les riuieres
Mouilloient mes vestemens, que mesmes en pur don
M'auoit daigné donner la belle Calypson
La Deesse immortelle. Or la voute tournee
Commençoit à tomber sur la huictiesme annee
Quand la Nymphe des eaux me fit commandement
De me mettre sur mer: soit de son mouuement,

Soit de par Iupiter. Adoncques ie m'embarque
Tout seul, comme il luy pleut. Elle mit en ma barque
Viures, vins, & habits, tout selon mon desir.
Les fauorables vents me poussoient à plaisir
Qu'elle m'enuoya lors, (& mes voiles enflees
Voloient dessus les eaux prosperement souflees.)
I'auois ià nauigé dix & sept iours entiers,
Le dix & huict d'apres les grands monts & altiers
De vostre terre icy tenebreux m'apparurent,
Et mes esprits troublez grande ioye en conceurent.
Certe il failloit encor que dix mille trauaux
Et autant de dangers me tinssent sur les eaux,
Et dont, Neptun qui meut de son trident la terre
Bien tost me deuoit faire estrangement la guerre,
Les cruels grins des vents en mer il eslança,
La fit innauigable, & tous les flots poussa.
L'eau ne me permettoit de regir mon nauire,
Du profond de mon cœur mille sanglots ie tire,
Et voicy le cruel d'vn orage hideux
Qui renuerse ma barque au fond des flots ondeux.
Alors force me fut de me mettre à la nage,
Coupant les eaux des bras: tant qu'à vostre riuage
Et la vague & le vent me ietterent poussé:
Où voulant prendre pié, ie refus renuersé
D'vn flot plus dangereux & des pointes mortelles
D'vn perilleux rocher dans les vagues cruelles.
D'où m'estant reculé ie renage tousiours
Tant qu'en fin i'abordday le fauorable cours
Du fleuue de ceste Isle: où pour lors les approches
Faciles me sembloient, libre des dures roches,

Et non sujet aux vents. Le fleuve ie quitay
Qui vient de Iupiter & contre mont montay,
Voyant venir la nuict tenebreuse & espesse.
(Adonc vers la forest mes pas douteux i'adresse,)
Soubz les rameaux feüillus des arbres me couchay,
Des feüilles qui tomboient me couury, me cachay,
Ie m'estendy dessouz: & les Dieux m'envoyerent
Le gratieux sommeil & les yeux me fermerent.
Ie restay là couché iusques au point du iour
Que l'Aube ramena son iaunissant retour,
Sur les feüilles, (la veuë aux vers rameaux dressee)
Affligé dans le cœur plein de triste pensee
Dormant iusqu'au matin, & iusque au midy haut
Que Titan sur les champs darde le plus grand chaut.
Mais comme le Soleil passant le haut du monde
Venoit à s'encliner dans les gouffres de l'onde
Ie vins à m'esueiller. Ie vy heureusement
Tes Nymphes qui passoient le temps ioyeusement,
Et ta fille, en beauté aux Dieux accomparable
Et de face & de corps aux Deesses semblable.
Lors ie vins, suppliant vers elle me ietter
La belle ne voulut rude me reietter,
Et ne dementit point sa bonne nourriture.
Car ie n'eusse pas creu que par grande auanture
Vne fille voulust me venir au deuant
Et me gratifier. Pource que bien souuent
La ieunesse d'asteure est pleine de sottise.
Mais elle me receut courtoise & bien apprise,
Elle m'accommoda de ces accoustremens,
Me fit boire & manger à mon contentement.

Elle me fit lauer, moy pauure miserable
Qui, combien qu'affligé, te parle veritable.
Auquel Alcinoüs se tournant dit tout haut.
Alcino' taxe la fille d'inhospitalité
Ma fille, ô estranger, n'a pas fait comme il faut,
Ny bien, ny à propos, t'ayant laissé derriere
Sans t'amener ceans, veu que d'humble priere
Tu l'auois suppliee. Et le sage Ithaquois,
Ie te pry' grand Heros, ne blasme à ceste fois,
Vlysse l'excuse
Et ne taxe non plus fille tant excellente.
Car elle m'enjoignit, (aduisee & prudente)
De faire compagnie à ses filles, venir
Auec elles ceans (& les entretenir,)
Ce que ie refusay, & de honte & de crainte
Que ton ame n'en fust d'emotion atteinte,
„ Car ordinairement à l'homme est la façon,
„ De prendre quelque doubte & d'entrer en soupçon
„ (Et principalement quand il y va des filles
„ Qui, comme celle-cy, sont belles & gentilles.)
Alcino' à Vlysses.
Ce n'est pas mon humeur d'entrer si vistement,
Des lors Alcinoüs, ne si legerement
En colere, ô mon hoste, & tousiours ma pensee
A ce qui est seant est librement dressee.
(Estimant le meilleur tout ce qui bien conuient
Et qui de la vertu coule, procede, & vient.)
Face Pallas, Phœbus, & Iupiter le pere
Que tu demeures tel que l'on te considere,
Que i'apperceusse en toy la mesme volonté
Que ie pourrois auoir, & te visse arresté
Au mesme auis que moy. Que tu voulusses prendre
Ma fille en mariage, & te diray mon gendre

En demeurant ceans. Ie t'accommoderois
De maisons & de biens que ie te donnerois:
Pourueu que de bon gré tu fisses (par fortune)
Demeurance auec nous. Car de contrainte aucune
Forcer nul d'entre nous ne voudra ton desir.
Et mesme Iupiter n'y prendroit pas plaisir.
Or dés le grand matin i'iray sur le riuage,
Te donneray moyen de faire ton voyage,
Et tandis que lassez tes membres dormiront
Les Phæaquois pour toy sur mer trauailleront,
Te garderont soigneux, afin qu'en asseurance
Tu gagnes ton pays, ta douce souuenance:
Et si mesme plus loing sont les bords Eubæans,
Car ainsi nous fut dit par nos Phæaceens
Qui furent en Eubæe, alors qu'ils y menerent
Rhadamante le roux, & là le promenerent
Pour voir le terrené Titye. En mesme iour
Ils le passerent là & furent de retour:
Non, tu t'estonneras de mes naus si agiles,
Et de mes mariniers si prompts & si habiles.
Vlysses à ces mots s'esiouyt grandement,
Et puis à Iupiter requit bien humblement:
Ie te pry' Iupiter faiz que ceste promesse
Du Roy Alcinoüs, (Heros plein de proüesse,)
Succede heureusement, il acquerroit renom
Par la terre habitable, & son illustre nom
Sa gloire, son honneur, son pouuoir, ses loüanges
Cognoistre se feroient aux nations estranges
Et ie me pourrois voir bien tost en ma maison
Seurement arriuer en prospere saison,

Luy promet de luy donner moyen de faire son voiage.

La Reyne commande à ses filles de dresser la chambre pour Vlysses.

Ainsi qu'ils deuisoient, la Reyne magnifique
Aux filles commandoit d'aller souz le portique
Faire dresser le lict, de ietter par dessus
Les loudiers d'escarlate & de pourpre tissus,
De tendre tout au tour force tapisserie,
Que la mante veluë encore ne s'oublie
Pour le tres-bien couurir. Elles courent soudain
De la chambre sortans, les flambeaux en la main.
Puis ayant fait le lict riche par excellence,
Elles viennent querir Vlysse en diligence,
Luy disent, leuez vous nostre hoste, & sans arrest
Venez vous reposer: car vostre lict est prest.
Leur semonce luy fut plaisante & agreable.
Si se mit à dormir, d'vn sommeil desirable
Au portail fenestré dans le porche à l'écart.
Mais pour Alcinoüs il reposoit à part
Dans le corps du logis. Sa femme chaste & rare
Là pour elle & pour luy le lict dresse & prepare.

Fin du septiesme Liure.



LE HVICTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LEs Phæaciens s'assemblent au conseil, deliberẽt sur leur hoste: on luy accorde vn vaisseau pour le conduire. Alcinoüs fait festin aux principaux de l'Isle. Apres les Phæaciens & Vlysses s'exercent à ietter la pierre. Demodochus chante & recite: premieremẽt les amours de Mars & de Venus, & ce qui s'en ensuit, puis ce qui aduint lors du cheual de bois deuant Troye. Ce que oyant Vlysses, & ne se pouuant tenir de ietter des pleurs, il est enquis, qui, & d'où il estoit.

AVTRE SOMMAIRE.

Exercices & ieux se mettent en auant,
Vlysse en a le prix, va les plus forts brauant.

MAis si tost que l'on vit sur terre apparoissant
L'aurore aux doigts rosīs fille au matī naissãt,
Le fort Alcinoüs se leue, & le lict quitte,
Aussi faict Vlysses race des Dieux inclite
Destructeur de Citez. Le Roy premier passoit
Et des Phæaciens au conseil s'auançoit,
Qui se deuoit tenir pres des naus (sur la riue)

Chacun le suit de pres, se sied dés qu'il arriue
Sur les marbres polis. Mais Pallas s'en allant
Au trauers de la ville auoit pris le semblant
Et la voix du Herault d'Alcinoüs le sage,
Meditant le retour d'Vlysse au grand courage:
Si que parlant pour luy & le fauorisant,
Elle alloit à chacun à part ainsi disant.

Pallas appelle les Pheaciens au conseil.

Seigneurs Phæaciens courez en diligence
Vous orrez au conseil l'admirable eloquence
D'vn certain estranger venu nouuellement
Et logé chez le Roy prudent extremément,
Il a beaucoup couru sur la mer effroyable,
Il est aux immortels de corsage semblable.

Pallas donne belle apparance à Vlysses

En prononçant ces mots elle les exortoit
Leur poussoit le courage, & leur cœur incitoit,
Si bien qu'en vn instant les sieges remplis furent
De gens qui à sa voix au conseil accoururent.
Tous regardoient Vlysse, admiroient transportez,
La royale façon du fils de Laërtes.
Pallas luy donna grace & diuine apparence,
Et plus grande rendit sa taille & corporance,
Afin qu'il apparust de plus grand' maiesté,
Venerable, & tant plus orné de grauité
Au peuple Phæaquois: qu'il monstrast son addresse,
Qu'il parfist galamment & de grand hardiesse
Les combats, où bientost il se deuoit trouuer,
Et où les Scheriens le vouloient esprouuer.

Alcinoo ouure l'assemblee & propose de faire cõduire Vlysses.

Comme donc le conseil fut assis, le Roy sage
Se prit à dire ainsi (d'vn alaigre visage.)
Princes de Phæacie & vous Seigneurs aussi

Voyez ce que ie veux vous faire entendre icy,
Cest hoste que voicy dont ie n'ay cognoissance
S'en est venu chez moy errant, en grand souffrance,
Ie ne sçay dire d'où, soit du Soleil leuant,
Ou des lieux d'Hesperie (où la mer va lauant
Son chariot lassé.) Il faict humble requeste (ste
Qu'on luy dõne secours, qu'on l'ayde, & qu'on luy pre-
Vaisseaux, gens, & moyen de s'en aller chez luy.
Tirons-le ie vous pri' de ce pressant ennuy,
(Comme nostre coustume est tousiours de bien faire)
Donnons luy tout cela qui luy est necessaire.
Personne iusqu'icy n'a languy longuement
Entre nous, qu'il n'ait eu fort liberalement
Tout ce qu'il demandoit, soit vaisseaux, soit escorte.
Partant fournissons luy d'une barque bien forte,
Et neufue, & qui ne fut iamais dessus la mer.
Puis de tous les meilleurs qui sçauent mieux ramer
Il nous faudra choisir cinquante & deux personnes,
De bras roides & forts, & de volontez bonnes,
Pour plustost le mener. Liez donc seurement
Les rames sur les bancs, puis que diligemment
On sorte & qu'on s'en aille aprester à largesse
Le festin au chasteau, ie parle à la ieunesse:
Ie fourniray de tout. Vous autres qui portez
Sceptre en main, & de Rois estre issus vous vantez,
Vous vous trouuerez tous dedans ma maison chere
Pour biẽ veigner nostre hoste & luy faire grãd' chere;
Que nul ne me refuse: appellez au surplus
Au festin, le diuin chantre Demodocus:
Car Dieu luy a donné & l'art & la science,

De reciter des airs d'extreme esiouyssance,
Excellent dessus tous, & de dire a plaisir
Sur tout sujet qu'il veut sur le champ se choisir.
Ce disant il se leue, & la bande diuine
Des Princes & Seigneurs apres luy s'achemine.
Le heraut d'autre part & diligent & prompt
Va le chantre appeller. Les ieunes gens s'en vont
Cinquante & deux en nombre, accourent au riuage,
Se hastent de mettre ordre à tout le nauigage.
Ils montent le trinquet, mettent ez enuirons
Du mast le voile blanc, posent les auirons
Et les attachent bien, & poussent sur l'Empire
De l'escumant Neptun le preparé nauire.
Puis au palais Royal se rendent diligens.
Le portique, la cout sont tous remplis de gens,
Le palais en regorge, & anciens & ieunes
(Hommes de qualitè, & les basses communes
Accourent au chasteau.) Alcinoüs alors
Alla faire immoler douze brebis, huict porcs
A la dent blanche & lisse, & fit tuer encores
Pour remplir le festin vne couple de tores,
On eschorche, on etrippe, on dresse le banquet,
A faire bonne chere & ioyeuse on se met.
Quant voicy arriuer le heraut honorable
Menant Demodocus le chantre delectable, Demodocus.
Qu'en amitié la muse eut merueilleusement,
Et luy donna du mal, & du bien largement:
Car elle le priuà de la resiouyssance
Des yeux, & luy donna aussi en recompense
L'art de tres-bien chanter. Le heraut diligent

Le fit soir sur vn siege orné de cloux d'argent,
Aupres d'vn grand pilier au milieu de la sale
Où estoit le banquet de la troupe Royalle,
Le fit appuyer contre: vn chochet s'estendoit
Au dessus de sa teste, où son luth il pendoit,
Luy monstrant le moyen comme il le pourroit prẽdre
Quand il voudroit iouër. Adonc il fit estendre
La nappe aupres de luy, fit la table charger
De viures, pain & vin pour boire & pour manger,
Quand l'enprendroit l'enuie. Ainsi toute la trouppe
A la table se met, mange, tranche, decouppe,
Sur les viures se iette; & quand leur fut passé
L'appetit de manger & la soif eut cessé,
Le chantre fut esmeu par les doctes pucelles
De chanter des Heros les actions plus belles,
Leurs vertus, leurs exploits, dont l'hõneur penetroit
Aux astres les plus hauts, & le renom entroit
Dedans le ciel luysant. Comme le Roy d'Ithaque
Au vaillant Achilles souuentesfois s'attaque,
Et Achilles à luy: comme au banquet des Dieux
On les vit courroucer, & mots contentieux
Furent mis en auant en leurs plus beaux conuiues,
Et comme Agamemnon quand il voit les Achiues
Noiser & quereller d'vn courage felon,
Grand plaisir y prenoit. Le diuin Apollon
L'auoit ainsi predit de son sainct habitacle
Quant en Pythie il fut pour entendre l'oracle,
Le principe fut lors des miseres des Grecs,
Et des Troyens. Ce sont du grand Dieu les secrets.
Le bon Demodocus chantoit en ceste sorte,

Demodocus chante ce qui s'est passé au siege de Troye

Vlysses l'oyant, iette des larmes, & se cache.

Et Vlysses prenant sa robbe en sa main forte
La tira sur sa face, & se cacha long temps:
Et les gros pleurs tomboient de ses yeux degoutans.
Il voulut respecter si bonne compagnie,
Et craignoit qu'on le vist, ce-pendant que manie
Son luth Demodocus. Mais si tost qu'il cessoit
De ses yeux Vlysses lés larmes effaçoit,
Et retiroit sa robbe, & en prenant la couppe
Versoit le vin aux Dieux (au milieu de la trouppe.)
Mais dés que ces Seigneurs luy disoient de chanter
Prenans plaisir d'ouyr ce sujet raconter,
Vlysses aussi tost se cachoit de sa robe,
Et respandoit ses pleurs. A tous il les desrobe,
Qui ne le virent point: le Roy seul l'apperceut
Estant aupres de luy, seul découurir le sceut:
Il l'ouyt souspirer, de son ame troublee,
Entendit ses sanglots. Alors à l'assemblee
A dire ainsi se prit: Princes des Phæaciens
Et vous Seigneurs aussi voyez ces propos miens
Nous auons tous repeu à nostre suffisance,
Et auons du doux luth eu la resiouyssance,
(Car aux festins, tousiours la Musique suruient
Seante & à propos, & tres-bien y conuient.)
Il nous faut aller voir la campagne, & au reste.
Passer un peu de temps à quelque ébat honneste
Afin que ce seigneur venu en son pays,
Quelquefois puisse faire entendre à ses amis
De combien dessus tous nous sommes en estime,
A luicter, à sauter, à la course, à l'escrime,
En quoy nous excellons tous les hommes viuans.

Le Roy seul apperçoit Vlysses pleurāt.

Ce disans

Ce disant il marchoit, & tous l'alloient suyuans,
(Apres qu'il fut sorty) le heraut prend la charge
Du bon Demodocus, de son luth le descharge,
Et le pend au crochet, luy monstre le chemin,
Le met hors de la salle & le prend par la main.
Tous les Phæaciens renommez en vaillance
Courent de toutes parts en grand resiouyssance,
Pleins d'admiration, pour voir l'esbatement:
Vne grand trouppe apres alloit ensemblement.
Infinis ieunes gens de force martiale,
Acroné le premier, Elatré, Ocyale,
Apres eux vint Nauteus, & le fort Eretmeus,
Auec Anchialus, puis Pontheus, & Prymneus,
Et Thoon, & Proteus, puis Anabesinee.
Auec Amphialus le fils de Polynee
Le fameux Tectonide, & le pareil à Mars,
Le fort Euryalus (mépriseur des hazars,
Plein de dexterité, plein de verte ieunesse)
Le Naubolide encor' à qui nul pour l'adresse
Du corps pour la beauté, la taille n'osoit pas
S'esgaller, excepté le beau Laodamas.
Les trois enfans aussi du bon Roy se leuerent,
Et les premiers de tous pour courir se trouuerent.
Le diuin Clytonee & puis Laodamas,
Auecques Halius. Ils aduancent leurs pas
S'essayent les premiers, ils prennent leur carriere,
Volent & font hausser sur le chant la poussiere:
Le meilleur à courir de tous fut Clytoné:
Autant que de gueret aux mules est donné
Pour terme à leur labeur, d'autant il outre-passe

Alcino° & ses Princes sortent pour aller aux exercices.

La course des pieds.

En courant, & paruient au peuple en tant d'espace.
La luicte. Les autres en auant se mirent pour luter,
Où le bel Euryal' sceut le prix emporter,
Amphiale à sauter surpassa tout le monde,
Le sault. Elatree à ietter en l'air la pierre ronde.
La pierre. Celuy qui de l'escrime emporta tout l'honneur,
L'escrime. Ce fut Laodamas le vaillant escrimeur.
Les ieux paracheuez, apres que la ieunesse
Ias s'estoit esbatuë auec toute allaigresse,
Le beau Laodamas, le braue fils du Roy
Se prit à dire ainsi. Or venez auec moy
Compagnons mes amis, si nostre hoste peut estre
A point accoustumé de se faire paroistre,
Ou à quelque exercice ou à quelque autre ieu,
Nous luy demanderons. Et ie l'ay apperceu
D'assez belle façon, de belle corporence,
Les iambes, les costez, les bras forts à puissance,
Nerueuses les deux mains, le col bien ramassé,
Bref en tout & par tout le corps bien compassé.
Puis d'aage tout parfait, hors de tendre ieunesse,
Bien qu'il semble cassé de peine & de tristesse,
Du trauail de la mer, & de tant de dangers
Que trop communement courent les estrangers.
La mer est vn tourment qui n'a point à sa peine
En labeur, en trauail vne plus inhumaine,
Les hommes elle rompt, & son cruel effort
L'homme de guerre rend imbecille & moins fort.
Auquel Euryalus ceste responce donne:
Certes Laodamas, ta pensee est fort bonne,
C'est tresbien dit à toy, va donc luy demander.

Auquel Laodamas desirant s'accorder
Se dresse dans la presse & va trouuer Vlysse.

Laodamas inuite Vlysses à quelque exercice

Mon pere, si tu sçais quelque honneste exercice
Met l'en auant, dit-il, si le belliqueux art
De combattre tu as appris en quelque part,
Ainsi que ie le croy, & que le ieu d'escrime
Fauorisé par toy, tu tiens en grande estime.
L'homme ne peut auoir plus de gloire & d'honneur
Que celuy qu'il acquiert de la course vaincueur,
Ou au combat de bras, alors qu'il faict paroistre
Ou sa force des pieds, ou celle de sa dextre.
Amy fais en espreuue, & iette loin de toy
Toute cause de deüil, ou de crainte, ou d'émoy:
Ton nauire desia les bleus sillons entame,
Nos gens sont sur la mer ayans en main la rame
Qui n'attendent que toy: Barque, escorte en nul point
Compagnie ne gens ne te defaudront point.

Vlysses s'excuse

Lors le sage Vlysses. Qu'est-ce que tu te mocques
De moy, Laodamas, au combat me prouoques,
Moy miserable & las, car plustost mon malheur,
Ma tristesse & mon mal me reuiennent au cœur,
Que ie ne prens plaisir à tous ces exercices,
Ces ieux & passe-temps, qui toutes les malices
De la mer ay souffert, & battu si souuent
Des guerres sur la terre & sur la mer du vent.
Mais, las! tant seulement, ô bon Roy, ie te prie
Tes Princes, tes sujects, donnez qu'en ma patrie
Ie puisse retourner, faictes que sur les eaux
En mes champs paternels me portent vos vaisseaux,
C'est là tout mon desir, c'est toute mon attente.

Euryalus pique Vlysses.

Auquel Euryalus de parole piquante.
Ie ne te pense point homme experimenté
A la lucte, à la course, ou qu'ayes frequenté
Les hazards de la guerre, ou le bruict des alarmes,
Où les hommes galands paroissent souz les armes:
Mais tu ressembles mieux à quelque marinier,
Sçachant dessus la mer l'auiron manier,
Ou tenir le timon, & monter sur la hune,
Ou à quelque marchand qui va chercher fortune.
Pour faire quelque gain, & le gain acquesté
Porter en sa maison, ou à la verité
Plustost à vn corsaire estant sur l'eschauguete
Du haut de son vaisseau, qui espie & qui guete
La nauire marchande afin de l'emporter.
Non, non, tu n'es pas propre à combatre & iouster.

Vlysses en colere respond.

Auquel le regardant de trauers en colere,
Vlysses respondit. Amy tu me confere
Tres-mal à vn brigand, & tu ressembles mieux

A Euryalus.

Vn homme querelleux qu'vn iuste & vertueux,
(Tu es vn peu trop libre.) Or les Dieux à tout hôme
Leurs dons tout à la fois ne prodiguent pas. Comme
Eloquence, prudence, esprit, integrité:
Cestui-cy ne sera pourueu de grand beauté,
A qui Dieu donnera la faconde eloquence
Vn autre il pouruoira de belle corporence
Et auec la beauté du facond ornement
Du langage disert. Cestuy-là voirement
Est admiré du peuple, & sa douce parole
Des beans auditeurs les oreilles eniolle,
Les rudes en parlant ameine à la raison,

Excelle en fin sur tous par sa douce oraison.
Si quelquefois il sort & va parmy les ruës,
Les bourgeois comme vn Dieu l'adorent testes nuës,
Ont l'œil sur luy tout seul fiché & arresté,
Et leur semble qu'il ait quelque diuinité.
Mais l'autre a la beauté du visage agreable
En beaux lineaments, il est aux Dieux semblable,
(La liesse en son corps s'ouure de tous costez:)
Mais il n'a pas aussi les propos bien dictez,
La grace luy defaut de l'attrayant langage,
Et de parler correct il n'a pas l'auantage.
Tu en es tout ainsi, car certes ta beauté
Est si grande, que rien n'y peut estre adiousté;
Mesme les Dieux de qui tãt grande est la puissance,
N'en sçauroient former vn de plus belle prestance:
Pour le reste, tu n'as n'esprit, n'entendement,
(La beauté de ton corps ce n'est rien que du vent,
Tu ne peux en conseil bien dire ne bien faire, Le taxe grandement.
Tu l'as monstré,) m'ayant prouoqué à colere
Ainsi mal à propos: Non, non, ie ne suis pas
Ignorant ne des ieux, ne des aspres combats.
Ainsi que tu as dit: ie m'en vantois le prime,
Et n'estois aux combats le second en estime
Tant que ie me suis veu ieune & pleine de vigueur,
Et que i'auois mes mains. Mais ores la langueur
Et les cuisans ennuis me font trop aspre guerre:
Car i'ay beaucoup paty combatant sur la terre
Et trauersant les mers. Mais tout mal que ie suis
Tout rompu de trauail, tout fatigué d'ennuis,
Si veux-ie des combats prendre l'experience,

Car ie suis irrité & par ta medisance
Tu m'as par trop piqué. Or sans auoir quitté
Sa robe, il se leua d'impetuosité.
Vlysses iette la pierre. Prit la pierre pesante, & qui n'estoit iettable
A bras quel qu'il fust là, non pas mesme ébranlable.
Doncques il estança dedans l'air & au vent
Ce poids bien plus maßif, plus lourd & plus pesant,
Que celuy dont se sert de tousiours la noblesse,
Ny des Phæaciens la plus roide ieunesse.
Lors de son bras puissant il vint à ébranler
La pierre longuement, puis la ietta en l'air
De toute sa puissance: vn grand son effroyable
Se fist, & le lourd poids se cacha dans le sable,
Et la terre marqua. Alors les aßistans
La teste contre bas baisserent tramblottans.
De grand rauissement, combien qu'ils facent rage,
Et qu'ils soient excellens au faict du nauigage,
Les Pheaciēs admirent le coup Admirent estonnez & perdent le caquet,
A l'incroyable coup qui leur vient d'estre faict.
La pierre volle au vent, court dessus la campagne,
Et partant de tel bras toutes les marques gagne.
Pallas assiste & loüe Vlysses. Alors Pallas ayant vestu vn corps mortel
Marqua le braue coup. Et puis tint propos tel.
Vn aueugle pourroit discerner & cognoistre
Mesmes en tastonnant où ce coup peut paroistre,
Car il n'est point meslé parmy les autres coups,
Mais passant de bien loin il les deuance tous.
Courage, mon amy, exerce toy sans feindre,
Nul des Phæaciens n'y pourra pas atteindre.
A ces mots Vlysses s'esiouyt en son cœur

Voyant qu'il rencontroit (ayant esté vainqueur)
Vn fauorable amy : Tellement qu'il s'adresse
Et dit au Phæaquois de plus douce allegresse.
Ieunesse Phæaquoise, or iettez iusqu'icy.
I'en veux faire bien tost vn tel que cestui cy,
Et encore meilleur. I'y appelle & inuite
Tous ceux qui le courage à s'exercer incite,
Afin de l'essayer : Soit à qui mieux courra,
Soit au ceste pesant, ou qui mieux luitera,
Car ie suis prouoqué. Personne ie n'en oste
De tous les Phæaquois, reserué mon seul hoste,
Le fort Laodamas; Car qui querelleroit
Encontre son amy, & qui s'animeroit
„ Contre qui la receu? I'estime peu de chose,
„ Et sans entendement l'homme qui debatre ose
„ Contre celuy qui l'a logé benignement,
„ Entre vn peuple estranger frequẽtant mesmemẽt
Il gaste tout son faict. Mais que toute autre vienne,
Ie n'en excepte nul, afin que ie maintienne
Et luy face éprouuer, comme ie ne suis pas
Ignorant ny coüard à tous ieux & combats
Que l'homme peut sçauoir. Ie sçay par excellence
Ioüer de l'arc poly, i'ay l'art & la science
De bien choisir mon homme, & le premier de tous
Le fraper, le percer, & deuancer les coups.
Que tireroient sur luy de leurs fleches contraires
Les esquadrons espais des bandes aduersaires.
Le seul Philoctetes à Troye m'emportoit
Tirant plus droit que moy, luy seul me surmontoit
Lors que nous autres Grecs mettios vn prix loüable

Vlysses se vante.

A qui tireroit mieux de la fléche honorable.
Des autres ie me vante estre tout le premier
De ceux qui sont viuans ie suis le singulier
En quelque lieu qu'ils soient de la terre habitable,
Et qui sçauent manger le present delectable
De la mere Ceres. Mais, ô Phæaciens,
Ie n'ose m'égaller aux Heros anciens.
Qui s'accompareroit au magnanime Alcide,
Qui au braue Eurytus que la terre Oechalide
Belliqueuse a nourry, qui mesmes se prenoient
Iusqu'aux Dieux, & tirer cõtre eux entreprenoiẽt?
Eurytus en receut puis apres mort amere
Et ne vieillist iamais souz le toict de son pere,
Car Phœbus le tua, temeraire qu'il fut
De l'oser prouoquer, & souffrir ne le sceut.
Quoy aussi droit encor le iauelot ie iette
Que quelqu'vn tireroit de l'arc vne sagette.
Mais pour les pieds, ie crains qu'on me deuanceroit,
De cela seulement on me surpasseroit:
I'ay trop paty sur mer, les genoux me tressaillent
N'y ayant peu suffire, & les forces m'y faillent.
Il dit, & tout le monde estonné se taisoit.
Le seul Alcinoüs en ces mots luy disoit.
Alcino⁹ à Vlysses. Tes propos, ô mon hoste, ont eu bien grande force
En mon endroit, dit-il, par les faicts tu t'efforce
De monstrer ta vertu, iustement indigné
De ce que cestui-cy t'a ainsi dédaigné:
T'osant mal à propos prouoquer à combattre,
Car nul homme viuant n'entreprendroit de battre
Et blasmer ta vertu, ayant du iugement,

(Et qui auroit appris de parler sagement,
N'oseroit en plain champ éprouuer ta vaillance
Sans en porter bien tost la deuë penitence.)
Mais or' écoute moy, Tu pourras quelque iour
Raconter à quelque autre, alors que de retour
Seras en ta maison, prenant dessus ta table
Auecques tes amis ton repas delectable
Ta femme & tes enfans, & t'en rememorant,
La vertu dont icy on nous va decorant,
Et les combats esquels sur la mer & la terre
Propres nous a rendus le grand darde-tonnerre.
Pour l'escrime, & des poings l'estour ensanglanté
Ce pays cy des plus n'est experimenté:
Mais (qui est maigre chose, & vertu fort petite)
Pour bien courir des pieds ceste gent est fort viste,
Nous sommes excellens pour aller sur la mer,
Bien conduire vn vaisseau & dignement ramer:
Nous prenons grand plaisir à faire bonne chere,
Nous aymons la musique, & la dance, & de faire
Longue table sur tout, nous tenir nettement,
Nous baigner, & changer souuent d'accoustrement,
Et le lit blanc & mol. Or maintenant, ieunesse,
Que ceux qui ont acquis de bien danser l'adresse,
Se mettent en auant, afin que quelque iour
Nostre hoste en son pays se voyant de retour,
Raconte à ses amis, comme à regir sur l'onde
Les nauires voilez nous passons tout le monde:
Comme à courir dispos, à danser & baller,
Chanter, ioüer du luth, nous pouuons exceller
Toute autre nation. Que quelqu'vn donc s'auance

Les Phæaciës mal propres à l'escrime. Mais excelents à la course. Ayment la musique & la danse, & les festins.

Et s'en aille querir la lyre en diligence
Au bon Demodocus, qui est à la paroy
Penduë à vn crochet. Ainsi dit le bon Roy
Alcinoüs, qu'on void en majesté reluire.
Et le Herault se haste & va querir la lyre
Du bon Demodocus que le Roy veut ouyr,
Et de ces doux accords son hoste resiouyr.
Or neuf des Presidens des publics exercices
Se mirent en auant pour faire leurs offices
Et du bal ordonner, le lieu aplanissant,
Et le lieu de la danse autour elargissant.
Puis voicy le Heraut portant la lyre douce,
Et Demodocus vient, dans le milieu se pousse,
Danse des Phęaciens. *Et tous les ieunes gens qui sçauent mieux danser*
Viennent autour de luy gayement s'auancer
Et remuer des pieds, sur la terre à merueille:
Vlysses les regarde, & beaucoup s'emerueille,
De leur agilité, du tout rauy d'esprit.
Lors le chantre à chanter fort doucement se prit.
(Et touchant le boyau de sa lyre diuine
Il prend vn beau sujet de tres-haute origine)
De Mars & de Venus il chantoit les amours,
Et comme à Mulciber ils firent de bons tours:
De leurs embrassemens les premieres caresses,
Demodocus chante les amours de Mars & de Venus. *Mille ieux, mille esbats, & mille gentillesses,*
Et comme mille fois Cyprine luy donna
Mille baisers secrets, son front enuironna
De bouquets & de fleurs, dédaignant delicate
Les baisers d'vn boiteux, dont le lit elle gaste.
Apres il adiousta que Phœbus éclairant

Prompt raporteur alla leur faute découurant
Quant il les vid ensemble, & la tristesse grande
Qu'en eut le Roy du feu qui aux forges commande.
Comme il en fut troublé: les cris qu'il en ietta,
Et comme mainte chose en son cœur medita
Afin que se venger de l'vn & l'autre il puisse:
Qu'en fin il eut recours à son grand artifice
Entra dedans sa forge, & longuement batit
Sur son horrible enclume vn fer qu'il estendit,
Il en fit des chainons qui ne se pouuoient rompre,
Par la force des mains & par le temps corrompre,
Pour dessouz le secret des liens incogneus
Enuelopper ensemble & Mars & sa Venus.

Son cas paracheué, plein d'ire dedaigneuse
Il s'en va vers le lict de la couple amoureuse,
Ses chainons deliez il tend de toutes parts,
Car merueilleusement il en vouloit à Mars.
L'ennemie à Pallas si primement ne file
Que Vulcan auoit faict sa cordelle subtile,
Mesme à peine les Dieux la pouuoient discerner.

Son piege bien tendu, qu'il auoit faict tourner
Tout à l'entour du lit de la Deesse aymable,
Il feint de s'en aller en l'Isle desirable
De Lemnos son sejour, noble & belle cité,
Ceste Isle de tousiours chere luy a esté,
Et là sa cour il tient. Mars s'estant de l'absence
De Vulcan apperceu, brulant d'impatience,
Et boüillant de l'amour de sa belle Venus
Entre dedans la chambre, où les lacs incogneus
Finement se cachoient. Là, Venus a trouuee

Phœbus les découure.

Vulcan en a déplaisir, & s'en veut vanger.

Forge des pieges pour les attraper.

Les téd autour du lit de Venus.

Il feint de s'en aller en Lemnos

Mars vient trouuer Venus.

De deuers Iupiter freschement arriuee,
Il la prit par la main, l'embrassa doucement
Et luy dit, ô m'amour que i'ayme vniquement,
Ne veux tu pas, mon cœur, que nous couchiõs ensem-
Et que l'amour au lit doucemẽt nous assemble? (ble?
Ton mary n'y est pas, certaine ie t'en tiens,
Il est allé trouuer ses rudes Sintiens
En Lemnos sa maison. Chose plus agreable
Ne pouuoit arriuer à la Deesse aymable,
Mars & Venus se couchent. *Ils se mettent au lit, l'vn l'autre desireux*
D'accomplir la douceur de l'esbat amoureux
Auec mille plaisirs. Mais soudain qu'ils s'embrassẽt
Sont pris au filets de Vulcan. *Mille petits chainons au tour d'eux s'embarassent:*
Liens de tous costez les viennent attraper,
Ils ne peuuent chetifs d'eux se desuelopper,
Ne peuuent se mouuoir, Et ne peuuent pas mesme
Leuer ne mains, ne bras, tant leur peine est extreme.
Ils recogneurent bien, mais c'estoit vn peu tard,
Du boiteux forgeron & la malice & l'art:
Qui reuient tout soudain & de sa hanche grimpe
Phœbus en porte la nouuelle à Vulcan. *Sur le sommet astreux du reluysant Olympe,*
Plustost qu'il n'eust peu estre arriué en Lemnos
Phœbus, à l'œil duquel rien ne peut estre clos,
Regarda tout le faict estant en sentinelle,
Et vint luy en porter la fascheuse nouuelle.
Vulcan reuient en grãd colere. *Vulcan va chez Venus enragé de ce tort,*
Escume de colere & les léures se mort,
Se pleint à Iupiter, & aux Dieux. *Brasme effroyablement, & tous les Dieux appelle:*
O pere Iupiter & vous troupe immortelle
Des Dieux tousiours heureux, qui iamais ne mourez

Et qui sur le luisant du haut ciel demourez,
Venez voir, ie vous pry l'iniure punissable,
Combien que ridicule, ordure intolerable
Aux maris : venez voir comme me sçait traiter,
Pauure boiteux, Venus la fille à Iupiter,
Comme elle me mesprise : aymant ce pestifere
Cest enragé de Mars, malheureuse adultere,
Pource qu'il est dispost, beau, puissant & nerueux,
Me dédaigne d'autant qu'elle me voit boiteux
Et foible & impotent. Mais mon pere & ma mere
Sont cause de cela, que iamais la lumiere
Ne m'eussent-ils faict voir, pour si abiectement
Me traicter. Voyez-les couchez ensemblement.
O la meschanceté, auoir osé commettre
Tant indigne forfaict, & dans mon lict se mettre !
Ha! ie meurs de despit. Voyez le paillard pris,
Et de l'autre costé la paillarde Cypris.
Bien, leur ioye pourtant n'en sera guere grande,
Vous ne iouyrez pas, ô amoureuse bande,
Long temps de vos amours, & des contentemens
Du plaisir desrobé de vos embrassemens.
Vous en maudirez l'heure, ô confits en malices,
Vous aurez en horreur le miel de vos delices.
Mars & Venus, i'en iure, ainsi demoureront
Pris ensemble & liez, iamais n'en sortiront
Que mon pere ne m'ayt rendu le mariage
Et ce qu'il eut de moy pour sa fille volage,
Pour ceste belle Nymphe, en qui n'est ny honneur,
Ny honte, ny respect, cause de mon malheur,
Brulant de paillardise, orde, sale, & lubrique,

Belle à la verité: mais nullement pudique.

Tous les Dieux accourent au spectacle.

Il dit, & tous les Dieux coururent à sa voix,
Sur les planchers d'airain vindrent tous à la fois.
Neptune y accourut qui les ondes amasse,
Et du globe terreux les riuages embrasse,
L'Atlantiade y vint, qui sçait le gain cercher,
Et ses traicts loin jettant Phœbus le blond archer:
Les Deesses au ciel seulettes demeurerent,
Et venir chez Vulcan trop craintiues n'ozerent:
Honteuses elles ont vergongne de Venus.

S'en eclattent de rire.

Les Dieux dessus le seüil de l'huis se sont tenus,
S'eclatent tous de rire, & font du ciel la fable
Le malheur de Vulcan, & son art admirable.
Ils admirent pourtant son dol ingenieux.
Alors ie ne sçay qui de la trouppe des Dieux
Dit, ainsi qu'ils alloient parlant de ceste affaire.
„ Les actes vicieux onc ne succedent guere,
Et le pesant qui marche attrape le hastif.
Comme asteure Vulcan, combien qu'il soit tardif
Par son art a pris Mars, qui de vistesse isnelle
Surpasse tous les Dieux de la voute eternelle:
Et tout boiteux qu'il est, par sa ruse il a pris
Le dispost qui obtient sur les disposts le prix:
A ceste occasion sa peine est augmentee,
Et de son ennemy l'ame plus irritee.
Ils deuisoient ainsi quand en ceste façon

Apollon à Mercure.

Apollon attaqua l'Arcade nourrisson.
Cher fils de Iupiter, dont les paroles sages
Font si disertement des hauts Dieux les messages,
Toy qui donnes les biens, voudrois tu les bras nuds.

Et le corps depoüillé tenir ainsi Venus
Doucement embrassee, & estre en ceste sorte
Estroittement serré de ceste chesne forte?
Auquel Mercure dit. O que fust-il ainsi
Roy Phœbus, grand archer. I'endurerois cecy
Et trois fois plus encor, & que Dieux & Deesses
Me vinssent voir leur saoul, pris de telles finesses,
Garroté des chainons d'un lien plus puissant,
Pourueu que de Venus ie fusse iouyssant.
Vn ry print tous les Dieux quand il finit de dire,
Mais le Prince des eaux fut seul qui n'en peut rire:
Mais tousiours sans cesser Vulcan il supplioit
De laisser aller Mars, & ainsi luy disoit,
O Dieu, ô grand artiste, à l'alleure tardiue,
Deslie ie te pry le belliqueux Gradiue,
Voicy, ie te promets pour luy, de te donner
Tout ce dont on se peut dignement guerdonner
Entre Dieux immortels. Auquel la iambe torte,
Non, ne me viens iamais parler en ceste sorte
Neptune esbranle-terre, & n'entre en caution
Enuers moy miserable, & en responsion
D'vn autre miserable. Hé! te pourrois-ie prendre
Entre ces puissans Dieux, & en mes fers te rendre
Au lieu de cestui-cy, si tost qu'il se verra
Deffaict de mes liens & son debte niera,
Auquel Neptune alors. Si sortir tu le laisse,
Et qu'il ne vueille apres te tenir sa promesse,
Ie paieray pour luy ce qu'il aura promis.
De tant te refuser il ne m'est pas permis,
Et ne le doy, dit il, ô grand esbranle-terre:

Mercure à Apollon.

Neptune seul des Dieux n'en rit point

Intercede pour Mars & pour Venus.

Vulcan à Neptune.

Neptune cautionne Mars.

Vulcan les delie

Ie le vay deliurer: Ce disant il desserre
Le secret des chainons. La chaine se dissout,
Et l'vn & l'autre amant fut aussi tost debout.
Mars gagne vistement les sommets de sa Thrase,
Et Venus au beau ris la mere de la grace

Venus se retire en Paphos.

S'en va droit en Paphos, sa treschere maison,
Fort aise de se voir deliuré de prison.
Là son temple est dressé, & l'encens de Sabee
Sur son autel sans fin faict monter la fumee
De ses douces odeurs, Les Charites soudain
Promptes à la seruir la mirent dans le bain,
D'eau tiede doux-fleurant doucement la lauerent,
De suc Ambrosien l'oignans la recreérent:
Puis l'ayant bien seruie ainsi qu'ont faict les Dieux
Ietterent dessus elle habits tresprecieux.
Vlysse au chantre prit vn plaisir indicible,
Et le Phæacien à la rame inuincible.
Alors Alcinoüs commande s'apprester
Le beau Laodamas, & qu'il vienne sauter
Seul auec Halius, car nul ne s'appareille
A leur legereté disposte & nompareille.

Le ieu du balõ.

Adoncques en leurs mains ils prennent le balon
Que Polybe auoit faict d'admirable façon,
L'vn le pousse en l'air haut d'agilité si forte,
Que dans l'obscurité des nuës il l'emporte,
L'autre esleué de terre aysement le preuint,
Le prit ains que son pié sur le paué reuint:
Puis apres s'estre assez exercez à la balle

La dance.

Sur le plain de la terre vn chacun danse & balle,
Font merueille des pieds, & dansants & sautants

L'vn

L'vn de l'autre à l'enuy passent ainsi le temps.
D'autres ieunes enfans d'vn concert admirable
Donnoient plaisir au peuple, au chant émerueillable La Musique.
De leurs airs doucereux, c'est plaisir de les voir
Tous chantans ou dansans faire bien leur deuoir.
Lors Vlysses au Roy. O Prince dont la gloire Vlysses loué les Phæaciens.
Entre les peuples grands est illustre & notoire,
Certes les Scheriens comme tu me l'as dit
Tous autres à danser passent sans contredit,
Et i'en suis bon tesmoing. Rauy ie m'emerueille,
De voir l'agilité de ces gens nompareille.
Il dit, & le Roy prit vn grand contentement Alcinoº en reçoit plaisir.
A ce qu'il auoit dit: Se tourne promptement
Vers toute l'assemblee, & de parole sage
Aux rameurs Scheriens vint tenir ce langage.
Gentils-hommes, Seigneurs, escoutez vostre Roy Inuite les Princes à faire des presens & dons à Vlysse.
Et vous Phæaciens ie vous pry oyez moy.
Ce bon seigneur me semble estre plein de prudence,
De grand vigueur d'esprit, d'insigne experience,
Faisons luy ie vous pry quelques riches presens
Honorans sa vertu, & qui luy soient plaisans:
Douze se trouueront chacun ou Roy ou Prince
Qui ont authorité dessus ceste Prouince,
Ie feray le treziesme. A luy chacun donra
Vn bel accoustrement, & present luy fera
D'vn talent de fin or. Que doncques on s'assemble, Cõmande à Euryalus de se recõcilier à luy, & de le satisfaire.
Et nous luy porterons nos presens tous ensemble,
Il en sera plus gay alors qu'il les tiendra,
Et plus alaigrement son repas en prendra.
Qu'Euryale aussi voise & se recõcilie

A luy, ie suis d'aduis, & courtois, le supplie
De n'estre point fasché qu'inconsiderément
Il ayt parlé à luy, luy offre honnestement
Quelque present à part. Il dit : chacun l'aduouë
De ce qu'il proposoit, & hautement le louë.
Alors Euryalus en ces mots respondant :
Alcinoüs, dit-il, grand Prince commandant
Sur vn peuple infiny, ie luy veux satisfaire
Selon ton mandement, afin de te complaire :
I'ay vn estoc doré magnifiquement beau,
La poignee est d'argent, d'Iuoire le fourreau,
Estoffé richement, le don est honorable
Et ne luy sera pas, ie croy, desagreable.
Ie le luy vois offrir. Ce disant, s'en alla
Trouuer le fort Vlysse, & ainsi luy parla.

Euryalus à Vlysses.

Mon pere, ô personnage excellent & insigne,
S'il m'estoit eschappé quelque parole indigne,
Que le vent, ie te pry, l'emporte entierement.
Les Dieux te doint pouuoir à ton contentement
Faire voiage heureux, agreable & prospere,
Te doint reuoir ta femme & ta patrie chere
Apres auoir sur mer si longuement erré :
Si loing de tes amis & sejour desiré.

Vlysses à Euryalus.

O mon tres-cher amy, (luy respondit Vlysse
Tout ayse du present) & que long temps tu puisse
Viure heureux & content, sans iamais regretter
L'estoc que tu me viens par honneur presenter :
Puis que tu m'as voulu, afin de satisfaire
Au tort que tu m'as faict, ce digne don en faire.

Ce disant, il le prend, le pend à son costé,
L'estoc, de maint beau clou richement argenté.
Tandis le Soleil tombe, & les dons on apporte
Qu'on auoit assemblez, riches en toute sorte.
Au prix que les Heraults au palais les portoient,
Les fils du Roy, soudain les prenoient, les mettoient
Pres d'Areté la Reyne. Apres ils obeirent
Au Roy Alcinoüs & pres de luy se mirent
Comme il leur commandoit. En apres il parla
A la Reyne, & luy dit. Donnez outre cela
Vn coffre seur & bon, & que dedans on mette
Quelque beau vestement, & quelque robe honeste,
(Et que le tout luy soit gardé soigneusement.)
Et vous autres, allez, courez diligemment
Faictes chaufer force eau, afin qu'il se nettoye
Qu'il se baigne, se laue, & que ioyeux il voye
Les honnestes presens, les richesses, les biens
Que luy font aujourd'huy les Seigneurs Scheriens.
Puis vienne s'esiouir au festin magnifique,
Et participe aux sons de la douce musique.
Pour moy: ce grand hanap d'or reluisant & fin
De bon cœur ie luy offre en don: à celle fin
Qu'il ayt de temps en tẽps tousiours de moy memoire:
Et que quand il voudra parmy ses amis boire,
Chez luy, premierement au puissant Iupiter
Et puis aux autres Dieux il en puisse ietter
En terre le doux vin, La Reine, à sa parole
Faict le commandement à sa trouppe: qui vole,
Si tost qu'elle l'entend, porte, verse, emplit d'eau
Le baing pour le lauer, allume le fourneau,

On apporte les dõs pour Vlysses.

Le present de la Reyne à Vlysses.

Iette du bois dessouz qui la chaudiere enflamme,
Et le long du trepié rampoit la belle flamme.

La Reyne serre en vn coffre les dons faits à Vlysses.

Ce pendant Areté de sa chambre tiroit
Vn beau coffre & dedans curieuse serroit
Les dons, les vestemens, l'or & la pierrerie
Que son hoste auoit eu des Seigneurs de Scherie
Suiuant l'aduis du Roy. Elle y fit mettre aussi
Vn bel habit tout neuf, & puis luy dit ainsi:
Remarque bien le tout, voicy que ie l'enferme,
Fay dessus quelque boucle & la serre bien ferme,
Qu'on ne t'en prenne, estant au vaisseau endormy.
De la Reyne, Vlysses creut le conseil amy,
Enueloppe le coffre, une boucle subtile
Y fit, que luy apprit Circé la Nymphe habile.
Alors la fille vint, qui au bain le conduit,
Vlysses le voyant bien fort s'en resiouït,
Car depuis Calypso, il n'estoit, pour remede
De sa grande fatigue, entré dans nul bain tiede.
Mais estant là, la Nymphe en auoit grand soucy:

Vlysses au bain

Apres qu'il fut laué des seruantes ainsi,
Et que son corps fut oint de liqueurs precieuses
On luy ietta dessus robes delicieuses,
Puis il sortit ioyeux, & derechef alla
Trouuer ceux qui beuuoient. Alors l'attendoit là
L'excellente en beauté Nausicaa la belle,
Ayant la maiesté d'vne Nymphe immortelle,
Au maintien gratieux que graue elle portoit,
Vne Deesse mesme elle representoit.
Elle s'esbahissoit voiant le Roy d'Ithaque
De tant belle presence: adonc elle l'attaque

Disant. Et bien mon hoste, estant en ta maison
Dy moy ie te supply, si tu auras raison
De te ressouuenir de ta bonne amie
Nausicaa l'Infante, à qui tu dois la vie. Nausicaa à Vlysses
Lors le caut Vlysses luy dit luy blandissant.
Belle Nausicaa fille du Roy puissant
Le grand Alcinoüs, soit la volonté telle Vlysses à Nausicaa.
De Iupiter, mary de Iunon sa sœur belle,
Que ie voye en seurté mon païs de retour.
Et selon mon desir me luyse l'heureux iour
Auquel i'arriueray sur mes champs domestiques:
Certes ie t'y rendray de mes vœux pacifiques
Les doux remercimens tant que viuant seray,
Et tout ainsi qu'vn Dieu ie te reclameray.
Car tu m'as conserué, ô gentille pucelle:
Ce disant il s'aßit sur vne chaire belle
Aupres d'Alcinoüs, adonc ils detranchoient
Les viures en morceaux, & le vin debouchoient.
Puis le Heraut arriue, & quant & quant luy entre
Le bon Demodocus, le tant aymable chantre,
On l'aßied parmy ceux qui estoient là disnant,
Et contre vn grand pilier il se va soustenant.
Alors Vlysses dit au Heraut venerable,
En trenchant du Sanglier qui estoit sur la table
(Car il en restoit fort encores du repas)
Vn tronçon d'entre tous le plus tendre & plus gras: Vlysses enuoye vn present du bãquet à Demodocus.
Tient heraut ie te pry, pren cela, & le porte
Au chantre de par moy, dy luy que ie l'exhorte
De boire & de manger: que ie le veux außi
Aymer & honorer, bien que plein de soucy.

„ On doit tousiours porter honneur & reuerence
„ Aux poëtes gentils, grande est leur preference
„ Sur tous hommes mortels. Car la muse a daigné
Les instruire, & leur art leur â, douce, enseigné,
Aymant fort leur mestier. Ainsi qu'il luy commãde,
Le Herault prend soudain en ses mains la viande
Qu'Vlysses luy tendoit, afin de la porter
Au bon Demodocus, & la luy presenter.
Il la prend de bon cœur, la decouppe, l'entame,
En mange à son plaisir, plein de ioye en son ame,
Or tous les conuiez commencerent soudain
A faire bonne chere, & de porter la main
Et aux plats, & aux pots: & plein d'esiouïssance
Vn chacun en prenoit selon sa suffisance.
Quand la soif fut esteinte & l'appetit passé
Vlysses en ces mots s'est au chantre adressé:
Gentil Demodocus, des Muses l'excellence,
Ie te prise beaucoup, grande est ta preference
Sur tous hommes mortels: soit que soubz les douceurs
Du diuin Apollon, ou dessoubz les neuf sœurs
Tu ayes tes chansons si doctement apprises:
Tu dis, comme elles sont, les hautes entreprises
Des Grecs, & leurs malheurs, & ce qu'ils ont souf-
Soit que tu ayes tout toy-mesmes découuert, (fert.
Comme y estant present, soit que l'aye ouy dire,
Tu sçais naïfuement le pinser sur la lire.
Mais poursuy ie te prie & sur ta douce voix
Chante nous l'appareil du grand cheual de bois,
Dy nous l'inuention de l'estrange edifice,
Qu'Epeus façonna d'admirable artifice,

Vlysses incite Demodocus à chanter du cheual de Troye.

A l'ayde de Pallas. Vlysses le sublin
Le poussa dans le fort de la ville tout plein
D'hommes armez & forts, qui renuerserent Troye,
Mirent Pergame à sac & Ilion en proye.
Que si tu sçais traicter ce sujet comme il faut,
Dessus tous les humains ie t'esleueray haut,
Ie publiray par tout que ton vers, que ta grace,
Que ton entendement tous les autres surpasse.
Ie mettray ton renom iusque au plus haut du Ciel,
Ie diray que les sœurs t'ont abreuué du miel
Qui coule sur Parnasse, & qu'en toute largesse
Quelque Dieu a sur toy desployé sa richesse.
Il dit, & de ce los le Poëte excité
S'apprestant à bien dire a disert recité
Dessus son luth diuin, comme sur la marine
Monterent les Gregeois pour faire bonne mine,
Deslogerent hastifs, mettans le feu par tout
Commençants cestui-cy, finissants l'autre bout:
Tandis les autres chefs & Rois qu'Vlysse enferme
Dans le traistre cheual, là dedans faisoient ferme
Remplis de grand silence, & dedans la cité
Par les habitans mesme est le cheual ietté:
Vlysses qui menoit ceste gaillarde bande
S'enseuelit luy-mesme en la montagne grande,
Et Troyens de tirer. Mais comme ils estoient là,
Diuerse opinion parmy eux se mesla,
Trois aduis se traictoient: (& l'inconstant vulgaire
Se partissoit en voix l'vne à l'autre contraire.)
Les vns voloient sans plus que le bois fust ouuert,
Et ce qui pouuoit estre au dedans découuert:

Demodocus chante l'inuention du cheual de Troye.

Les autres qu'on menast dessus vn precipice
Et qu'on en fist rouler le mechant edifice,
D'autres qu'on laissast là le sacrosaint present,
Et que l'on adoucist les Dieux en ce faisant.
Plus que tout autre aduis le dernier ils suiuirent,
Et les Troyens ainsi soubz les armes perirent
Le destin les pressoit. Ainsi dans la Cité
Fut mise la machine, & le cheual ietté:
Dans lequel se cachoient la fleur de la ieunesse,
Et les plus resolus de la flotte de Grece:
Qui deuoient tost donner aux Troyens malheureux
Espouuentables morts & trespas rigoureux:
Demodocus chantoit comme sortans du chesne,
Descendans comme à flots des cauernes du fresne
Les Grecs mirent à feu la superbe cité,
Se respandants par tout, d'vn & d'autre costé
Espars ils saccageoient, & de grande furie
Eslançoient les horreurs de leurs aspre turie.
La grand' foule tumba deuers Deiphobus,
Où le fort Vlysses auec Menelaüs
Firent de grands efforts: car aux cris, aux alarmes
Les plus braues Troyens s'estoient là mis en armes.
Le combat fut bien grand, mais ils furent mis bas
Soubz l'effort d'Vlysses assisté de Pallas.
C'est le diuin sujet que Demodocus traicte.
Cependant Vlysses larmes de ses yeux iette
En grande quantité, son visage humectant
Des grands ruisseaux de pleurs qui luy vont degoutãt
Comme vne pauure femme & triste & desolee
Embrasse son mary, tombé dans la meslee

Vlysses oyant Demodocus iette des larmes.

D'vn furieux combat, pleure, couuert de coups
Par le glaiue ennemy son miserable espoux,
Cependant qu'il deffend sa patrie, sa ville,
Ses murs & son foyer, sa femme & sa famille.
La pauurete qui voit son mary se mourant
Et haletant encor, triste le va pleurant,
Dessus son corps couchee emplit l'air de ses plaintes
(Meut la terre à ses cris, le Ciel à ses complaintes,)
Cependant l'ennemy cruel luy est à dos,
Qui la haste, & la frappe à coups de iauelots,
La traine en seruitude, & d'éfort pitoyable
Force de mille maux la pauure miserable:
Son visage tendret cy-deuant tout amour
Perd à force de pleurs son lustre & son beau-jour.
Vlysse ainsi, au son des pitoyables carmes
Qui chantoiēt ses malheurs, se fondoit tout en larmes,
Et nul ne l'apperceut: le Roy tant seulement
Qui luy estoit prochain le vid, secrettement
Gemissant en son sein, & de face troublee:
Si prit occasion de dire à l'assemblee.

Alcino° fait cesser Demodoc° à cause du pleur d'Vlysses.

Ie vous pry, mes amis, sans plus outre-passer
Que le chantre diuin vueille son chant cesser,
Tout le monde n'a pas son sujet agreable.
Ie vous dy que depuis qu'on est sorty de table
Et que Demodocus son chant a commencé,
Nostre hoste que voicy de gemir n'a cessé,
Il a le cœur serré, la marrisson le presse,
Et faut qu'il soit saisi de quelque grand' tristesse,
Que le chant cesse donc. Nous qui le receuons
A quelque autre suiet retourner le deuons,

Inventer un moyen qui destourner le puisse
De ces tristes pensers, & qui le resiouisse.
„ Car il est plus seant ses hostes delecter
„ Quand on les tient chez soy, que de les contrister,
Et à l'occasion de ce mien hoste honneste
Ces dons icy se font, & ce festin s'appreste:
Il s'est fait suppliant, & ie le veux cherir
Comme mon frere propre, ayder & secourir
De toute ma puissance: & quiconque a bonne ame
Ne reiette iamais celuy qui le reclame.

Alcinoº enquiert Vlysses de son nom, & pays.

Mais ie te pry, mon oste, ouure moy maintenant
Ton cœur, & là dedans ne va rien retenant:
C'est tousiours le meilleur se trouuer veritable.
Dy ton nom, que ton pere & que ta mere aimable
T'ont donné, par lequel ceux qui te cognoissoient
T'appelloient, & tes gens comme ils le prononçoient:
Personne n'est sans nom: & quiconque a sceu naistre
Bon, mauuais, de quel lieu que ce soit qu'il puisse estre
En naissant, ses parens luy ont donné un nom.
Dy nous semblablement ton païs, ta maison,
La ville dont tu es, afin que tu t'embarques,
Et que dans ton païs te conduisent nos barques.
Les nauires d'icy n'ont timons, ny patrons,
Semblables que les ont celles des enuirons:
Nos gens sçauent les meurs, les pensers, les courages,
Des gens, les nations, les plages, les riuages,
Les habitations, ils trauersent legers
Les mers & les courants, ne craignent les dangers,
Les vents, ny les broüillards, ny le hazard des ondes,
Et n'ont peur d'enfondrer souz les vagues profondes.

Pourtant, Nausithoüs mon pere, cy-deuant
(Il m'en souuient fort bien) nous disoit fort souuent
Que Neptun' nous portoit enuie merueilleuse
Dequoy nous n'auions peur de son eau perilleuse,
Et sans difficulté que nous entreprenions
De mener vn chacun, & point ne le craignions
Qu'il nous menaçoit fort d'enfondrer vn nauire
Qui nous appartiendroit dans son profond empire,
Pour vn temps aduenir, ainsi qu'il reuiendroit
De conduire quelqu'vn. Donc qu'il l'enfondreroit
Et dessus nostre ville, ainsi qu'vn mur terrible
Mettroit la pesanteur d'vne montagne horrible.
Ainsi nous racontoit le vieillard : mais voila,
Soit qu'il plaise à Neptun' de faire tout cela
Que mon pere a predit, & dont il nous menace,
Soit qu'il change d'aduis & qu'il ne le parface,
Tout gist en son plaisir. Mais, soit par toy conté
En quel pays tu as esté tant tourmenté,
Quels hommes, quelle gent : si c'est terre habitee,
S'ils sont humains, courtois, si elle est frequentee,
Où bien s'ils sont cruels, sauuages, furieux,
S'ils sont hospitaliers, & s'ils craignent les Dieux.
Dy moy encor cecy. Au suiet de ces carmes
Pourquoy ie te supply' as tu ietté ces larmes?
Quelle tristesse as tu? Pourquoy gemis tu tant,
Lors que tu vas oyant les gestes racontant,
Et les malheurs des Grecs qui furent deuant Troye,
Son funebre accident, son pillage & sa proye?
Les Dieux ont faict cela, & leur perte pendoit
Sur le bout du fuzeau que la Parque tordoit

Neptune veut mal aux Phæaciens, & pourquoy?

Ces ruines, ces morts qu'elles leur ont filees
A tous hommes seront à iamais releuees:
Les maux & les tourments qu'elles leur ont tramez
Seront sur les chansons chantez & renommez.
Ou t'est-il deuant Troye en la guerre cruelle
Mort quelcun de ton sang ou de ta parentelle,
Beaupere, cousin, gendre, & dont le souuenir,
Nos enfans preferez, nous doit tristes tenir?
Ou si c'est ton amy qui ayt eu mort amere?
„ Ie n'estime pas moins un bon amy qu'un frere,
„ Amy qui au besoing t'ayde opportumément,
„ Et qui sage & prudent t'ayme sincerement

Fin du Huictiesme Liure.



LE NEVFIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LE commencement de la narration d'Vlysses. Ses exploicts de guerre contre les Ciconiens, son abord aux Lotophages, sa venuë en Sicile vers le Cyclops Polypheme, auquel, luy ayant mangé six de ses gens, il creue l'œil & se sauue de sa cauerne industrieusement.

AVTRE SOMMAIRE.

Les Cicones cruels, les heureux Lotophages,
Polypheme éborgné dans ses antres sauuages..

LOrs le sage Vlysses à dire ainsi commence. Vlysses raconte au Roy Alcino° sõ estre & les fortunes.
Puissant Alcinoüs, Roy grand par excellence
Sur tous les Princes Grecs de qui l'illustre nom
Parmy les nations estend son beau renom:
Certainement c'est chose agreable & honeste

Que d'entendre la voix d'vn si parfait Poëte
Que cestui-cy, semblable aux Dieux: & pour certain
C'est le plus agreable & plus beau d'vn festin
Que la douce Musique: Alors qu'à sa merueille
Les doctes aßistans sont rauis par l'oreille,
Que le peuple escoutant y reçoit du plaisir,
Que la ioye, de tous le cœur en vient saisir,
Que par tout le logis on en faict allaigresse,
Que tous les conuiez sont esmeus de liesse,
Boiuent de ces accords les accents doucereux,
Sont rauis du diuin de ses sons amoureux,
S'emplissans à souhait de viures delectables,
Quand le maistre d'hostel charge les longues tables
De mets delicieux, de pain les pannetiers,
Et de vin excellent les ioyeux sommeliers,
Et ceste chose encor me semble estre tres-belle.
Mais ie te veux narrer ma fortune cruelle,
Ie te veux raconter mes infinis malheurs
Si tu les veux entendre, & quelles grands douleurs
I'ay souffert sur les eaux en allant par le monde,
Afin que dauantage en pleurs ie me debonde.
Mais, las! quels de mes maux diray-ie les premiers,
Lesquels mettray-je encor en ordre les derniers,
Et lesquels de beaucoup? Car la celeste bande
M'a donné des ennuis en quantité bien grande.
Sois moy donc ententif. Mais tout premierement
Ie te diray mon nom, puis vous sçaurez comment
Ie suis venu chez vous estranger miserable,
Eschappé sur la mer à la mort effroyable,
Aux tristes accidens du ruïneur destin.

Car de vostre païs le mien est fort lointain.
Du fameux Laërtes ie suis le fils, Vlysse,
Cogneu par tout en ruse, en dol, en artifice:
Iusques au Ciel s'estend la gloire de mon nom.
Ie demeure en Ithaque Isle de grand renom, Ithaque
Sur qui le mont Nerite estend ses frais ombrages,
Cachant son bout pointu dans les sombres feillages
Maints arbres grãds & hauts võt dessus luy croissans,
(Et sont leurs beaux sommets de loing apparoissans.)
Quelques Isles autour sont dont elle est enceinte,
Dulichie, Samos, & l'ombreuse Zacynthe,
Son costé qui paroist pres la mer se penchant,
Et qui de terre ferme est le plus approchant,
Regarde vers le Nord, & les autres encore
Qui plus lointains en sont le Soleil & l'Aurore
Elle est aspre, (pierreuse & fascheuse au labeur)
Elle porte pourtant gens forts & pleins de cœur.
Ie ne puis de ces yeux rien voir tant agreable
Que ceste terre là, mon pays desirable:
Bien que de mariage & d'amour i'ay esté
Par toy, ô Calypso, souuent sollicité,
Combien que de Circé, la Mage renommee,
En astuce, en sçauoir, en breuuage estimee
I'aye esté recherché, espouser m'ait voulu,
Rien ne m'a destourné, rien iamais ne m'a pleu
Que mon païs natal, & n'est en ma puissance
D'oublier la douceur du lieu de ma naissance.
Rien au pris du païs n'est precieux & cher,
Rien ne nous est si doux que le natal foier.
Bien qu'vn homme en richesse à nul autre ne cede,

Que palais somptueux & thresors il possede,
S'il est loing du pays sur lequel il fut né,
Et loing de ses parens; il est infortuné.
Or ie te conteray maintenant mes voyages,
Narration d'Vlysses.
Mes erreurs, mes trauaux, mes pertes, mes dõmages,
Desquelles m'a voulu le puissant Iupiter
Des le départ de Troye en mer persecuter.
Au partir de Phrygie, (& des plaines herbeuses
Où auoit esté Troye aux mazures fumeuses,)
Le tourbillon m'emporte, & pousse en moins de rien
Au barbare terroir du bord Ismarien
Les Ciconiens
Des Cicones cruels, ausquels ie fy la guerre,
Pry leur ville, iettay leur muraille par terre,
Hommes, enfans, vieillards, tuay tout sans mercy,
Leurs femmes emmenay & leurs filles aussi,
Partageay à mes gens leurs biens & leur richesse,
Et personne ne fut qui n'eust dons à largesse.
Ie commande soudain la retraitte sonner,
Et les armes au poing sur ses pas retourner.
Mais (voyez les destins desia cõme ils nous traittẽt!)
Mes compagnons, helas, mes paroles reiettent,
Refusent d'obeir. Ils demouroient assis
Par les naufs, fayneans, & d'yuresse transis,
Oublieux s'amusoient à boire à toute outrance,
Car ils auoient troué du vin en abondance.
Egorgerent au bord bœufs, moutons & brebis,
Tant que les Ciconois qui s'en estoient fuis
Retournent furieux, auec force autres bandes,
Car ils leur auoient dit les occisions grandes
Qu'on auoit fait des leurs. Ils viennent donc sur nous

*Auec tous leurs voisins, pleins d'ire & de courroux,
Braues & belliqueux. Or au pays de Thrace
Dedans le continent il habite vne race
De gens, qui sont dressez à fierement courir
A cheual sur leur homme & le faire mourir:
Puis mettent pied à terre, & sçauent bien combattre
Quand il est necessaire, & l'ennemy abbatre.
Ils nous surprennent donc, viennent à l'impourueu
En grand nombre amassez, autant que l'on a veu
De feüilles par les bois (de bleds par les campagnes)
De fleurs parmy les prez (& d'herbes aux mõtagnes.)
Iupiter, ses destins, les assauts, les hazars,
Nous pressoient grandement souz les armes de Mars,
Et le sort, qui sur nous a la chance tournee
Nous contraint de souffrir vne triste iournee:
Nous sommes entourez desja de toutes pars
Pressez de l'ennemy, qui eslance ses dars
Iusque dans nos vaisseaux, & de dessus la terre,
De fléches & de traicts nous font mortelle guerre.
Depuis le poinct du iour tousiours nous combattons,
Et iusques au Midy brauement resistons, (proche
Combien que moindres qu'eux. Mais quand Titon fut
De noyer dans la mer du soir son panchant coche:
Les Ciconois alors deuindrent les plus forts,
Et aux Grecs debellez donnerent mille morts.
Là mourut de nos gens six de chacune barque,
Et le reste eschappant à la cruelle Parque
Ioyeux faict voile au vent, laisse le sanglant bord,
Aise de s'estre ainsi garanty de la mort.
Nos nauires pourtant plus outre ne passerent,*

Nos fermes auirons plustost ne se hausserent,
Et nos voiles iamais ne prirent le plein vent
Au large dans la mer, que n'eussions parauant
Par trois fois appellé nos gens, qui là tomberent,
Et des fiers Ciconois la proye demeurerent.

Tempeste en mer.

Tost apres Iupiter encontre nos vaisseaux
Enuoya la tempeste, & renuersa les eaux
Tout s'en-dessus-dessouz, noyant nostre nauire
Des orages tombans des fleuues de son ire:
Nous couurit de broüillas, & son courroux amer
Cacha d'vne nuee & la terre & la mer.
Nos vaisseaux sont frappez de la vague irritee,
La nuit humide chet du ciel precipitee.
(Elle amasse tout l'air plein de poisseuse horreur,
Et la mer est changee en obscure frayeur.)
Ia les pauures vaisseaux nagent à l'aduanture,
Sont emportez des flots: & la tempeste dure
Trois, quatre fois les frappe, on oit craquer le bois,
Les voiles déchirez rompent tout à la fois,
Sont emportez en mer en mille parts diuerses:
Les morceaux vont nageans dessus les ondes perses,
Nous fremissons de peur: car tout ce que voyons
Nous rapportoit la mort, & au fond nous cachions.
Apres reprenans cœur nos forces redoublasmes,
A force d'auirons nos nauires poussasmes
A terre my-rompus par les vents furieux:
Nous fusmes là deux iours & deux nuits, soucieux
Et tristes au mourir. Couchez sur les herbages
Lamentions nostre sort pressez en nos courages.
Mais au troisiesme iour que l'aube se leuant

Ses beaux cheuaux dorez amenoit du Leuant,
(Et se mõstroit vermeille, empourprant les cãpagnes
Et sa teste dressant sur les bouts des montagnes:)
Nous remontons en mer, nos grãds mats redressons,
(Chacun rentre en sa nef) & nos voiles haussons,
Ia nous nous asseons, & toute nostre flotte
Au plaisir d'vn bon vent agreablement flotte.
Le vent & le Pilote ensemble gouuernoient,
Et dans mon cher pays doucement me menoient,
Mais comme ie doublois la pointe de Malæe
Le flot, & le courant, & la vague salee,
Et du fier Aquilon le soufle rigoureux
Me ietterent dehors de mon chemin heureux,
Et des forts tourbillons la ronflante colere
Me fit perdre en malheur la route de Cythere.
I'erre neuf iours entiers sur le flot agité,
Des aduersaires vents deçà, delà porté:
Sur le dixiesme iour i'aborde les riuages
Et l'atrayant terroir des heureux Lotophages
Viuans de la douceur de leurs fruits florissans:
Là nous gagnons la riue, (& les ponts abaissans)
Nous mettons pié à terre, & beuuons de l'eau nette
(Que le sable prochain à gros boüillons nous iette.)
Nous faisons bonne chere, & sur l'herbe couchez
Delectons de bon vin nos gosiers dessechez.
Quand la soif & la faim ne nous firent plus guerre,
I'enuoye de mes gens pour découurir la terre,
(I'en choisi deux de tous: le Heraut pour le tiers
Pour aller auec eux i'adioigny volontiers)
Pour sçauoir en marchant quelles gens y frequentent

Leur maniere de viure, (& de ceux qui les hantent.)
Comme ils eurent marché par pays longuement
Ils s'allerent en fin mesler ioyeusement
Parmy ceux du Pays, qui contre eux ne se faschent,
Ny de glaiues trenchans de les tuer ne taschent,
Ny furieusement ne les vont pas charger:
Mais de leurs fruicts sucrez leur donnent à manger,
Ils n'en eurent mangé, que tost ils oublierent
Tout ce qu'ils auoient faict, & ne se soucierent
De reuenir vers moy: (de leurs naturels Dieux,
De leur douce maison pauurement oublieux.)
Tout le soin, le soucy qu'ils ont en leurs courages,
Est de viure tousiours auec les Lotophages.
Ie les allay querir, à force les trainay,
Et dedans nos vaisseaux pleurans les ramenay.
Me fallut les lier par force & violence:
Lors ie dy que chacun r'entrast en diligence
Dans les vaisseaux ailez, sur les bancs se rangeast,
Que du fruit du pays personne ne mangeast,
De peur qu'ensorcelez il ne leur prist enuie
D'vser en ce pays le reste de leur vie,
Et ne fissent refus de remonter sur mer,
Oublieux du pays (& lassez de ramer.)
Chacun donc se retire, & à force de rame
Frappe les flots ondeux, & les vagues entame.
Nous auançons chemin de deüil allangouris,
On voyoit escumer souz les ondes Doris.
Voicy nous arriuons à la riue sanglante
Des Cyclopes cruels, engeance violente,
Effroyables Geans, gens sans raison, sans foy,

Superbes, orgueilleux, sans coustume & sans loy,
Se faisans forts des Dieux, iamais ils ne labourent,
Ils ne plantent iamais: Mais là les moissons courent
D'elle mesme sur terre, & croissent sur les champs
Qui n'ont esté fendus par les coutres trenchans.
La sans qu'on y laboure & là sans qu'on y seme,
La terre leur produit leurs viures d'elle mesme,
Là croist le beau froment, là l'orge roux iaunit,
La vigne abondamment la vendange y fournit.
Et les arbres leurs fruits. Vous y voyez la vigne
Ployante souz le fais de ce doux fruit insigne,
De grands raisins chargee, & la vient humecter
La pluye que luy donne vn moite Iupiter,
Dont le fruit se grossit & s'enfle en son escorce.
Ils ne plaident point là, la loy n'a nulle force
Parmy eux, les statuts n'y sont point recogneus,
(Et les sceptres n'y sont en grand conte tenus.)
Mais ils vont demeurans par les forests ombreuses,
Sur les monts esleuez, és grottes cauerneuses.
Chacun sa loy s'ordonne, & a commandement
Sur sa femme & enfans: N'ont soucy nullement
De s'entre-rechercher. Vne isle assez petite
S'estend dehors du port de la terre où habite
La race des Cyclopes, & ce lieu tout desert
Est de grandes forests entierement couuert.
Comme l'isle n'est pas de leur terre prochaine,
Elle ne s'en void pas aussi par trop lointaine,
Mainte cheure sauuage en grande quantité
Naist dedans ce pays nullement frequenté.
Pour les aller courir sur les roches pointuës

Les sentes nullement ne paroissent battuës
Des pas d'homme viuant. La force de l'odeur
Des chiens ne va point là, là ne va le veneur,
Qui tousiours par les bois & les forests obscures
Sur les monts dangereux court maintes aduantures.
Le bestail, ny le soc ne la vont point couurant
On n'y va point semant, on n'y va labourant,
Vuide de laboureurs, exempte de leurs œuures.
Toutesfois on y voit pasturer maintes chéures,
Et à leurs brayemens resonnent les rameaux.
Les Ciclopes n'ont là nauires ny vaisseaux
Dorez & peincturez: En leur fiere contree
N'a charpentier aucun encore faict entree,
Qui d'ais bien cheuillez de posteaux grãds & longs
Leur ait enseigné l'art de faire galions,
Sur lequels entamans le creux des ondes perses,
Ils s'en aillent cercher les regions diuerses,
Voir estranges pays, apprendre, s'enquerir,
Visiter, trafiquer: Ainsi qu'on void courir
Les autres nations pour faire leurs traffiques,
Et entre-secourir chacun leurs republiques:
Gens qui les frequentans les ciuiliseroient:
Et leur terre, & leur mœurs en fin cultiueroient,
Bastiroient des citez, les mettroient à leur aise)
La terre toutesfois n'est nullement mauuaise,
Elle rapporteroit en saison, car les prez
Sur le bord de la mer fleurissent diaprez,
Mols & bien arrosez. Là s'aimeroit la vigne
Où pendroit le doux fruit de la souche benigne:
Le terroir y seroit facile à labourer:

Le grain dedans l'espy pouroit croistre & dorer,
Et l'espy pesamment y pancheroit la teste.
Le port y est aisé, exempt de la tempeste,
Et n'est ia de besoin d'y lier les vaisseaux
Lors que les vents facheux bouleuersent les eaux,
Ou de les mettre à lancre. Et la tourmente en somme
Ne vous empeche point d'y prendre vostre somme.
D'eux-mesmes les vaisseaux y demeurent flottans
En toute seureté iusques au noueaux temps,
Qu'on voit se reueiller la mariniere tourbe,
Qui coule en mer le fais de son nauire courbe,
Que les vents gracieux vont doucement soufflans,
Et de leurs forts soufflets les voiles vont s'enflans.
Au port sort une source & claire, & babillarde,
Dont l'eau va murmurant doucettement iazarde,
Et iette à petits bonds son onde ialissant,
Maint grand aulne feiullu à l'entour va croissant.
Nous abordasmes là, telle fut la fortune
Qui nous y vint pousser au temps de la nuit brune
Quelque Dieu que ie croy, fut nostre conducteur,
Car l'air estoit alors espais & fort obscur:
Mesmes de s'entreuoir il estoit impossible.
Nos masts estoient couuerts d'un air noir & horrible
La poix & l'espaisseur estoient amoncelez,
Et noircissoient l'entour de nos vaisseaux voilez
La Lune auoit perdu sa corne desirable,
Ne monstroit plus du Ciel sa lumiere agreable,
Mais triste & renfermee és nues se cachoit.
Isle, terre, ne port de nous ne s'apperçoit.
Et ne vismes iamais les vagues se poussantes

Encontre le riuage, & les eaux se haussantes
Au bord qui les frappoit, que nous n'eussions touché
Le port, & nostre cable à la riue attaché.
Nos compagnons alors plient voile & cordage,
Et nous nous estendons couchez dessus l'herbage
Lassez de la marine & pesans de sommeil,
Et de l'aube attendans le gracieux réueil.
Mais dés que le matin ramenant la iournee
Elle nous eut monstré sa robe ensafranee
(Rebridant ses cheuaux) nous fusmes esbahis
De voir si pres de nous & l'isle & le pays.
Nous y dressons nos pas, y prenons nostre route,
(Remplis d'incertitude, & agitez de doute).
Et les Nymphes des bois filles de Iupiter
Force Chéures touchans, les vindrent presenter
A nos gens affamez, afin qu'ils en tuassent,
Et que, dessus le feu les cuisans en mangeassent.
Nous courons au vaisseau, prenõs fleches & dards,
Et pour cheures ferir nous enlunons nos arcs,
Nous nous mettons en trois (les suiuõs sur la crouppe
Des pointes des rochers, & iusqu'en la grand trouppe)
La chasse leur donnons. Iupiter & le sort
Nous donna bonne prise, & nous fit mettre à mort
Nombre de venaisons (iettant en nostre voye,
Enceinte de forest & la prise & la proye.)
Et comme nous estions quelques douze vaisseaux
Dieu à chasque vaisseau enuoya neuf cheureaux:
Mais le mien en eut dix du parsus de la guerre.
Alors chacun de nous de se ietter en terre,
De faire bonne chere, & de s'emplir ioyeux

De grasse venaison, & de bon Bacchus vieux.
Tout le iour se passa tant que dans la noire onde
Le Soleil se panchant mist sa perruque blonde.
Que nous estions à table, & que nous n'auions pas
Encor vuidez les pots, ny finis nos repas.
Car nous auions du vin encor à suffisance,
Et en auions chargé en tres-grande abondance
Lors que nous prismes pié és bords Ismariens,
Et iettasmes à bas les murs Ciconiens.
Or nous considerons des geantines roches
Celles qui nous estoient de terre les plus proches,
Nous regardions fumer leurs troux & leurs crottōs,
Nous entendons apres des chéures & moutons
Infinis beellemens. Puis Phœbus le ciel laisse,
Et faict en se cachant place à la nuit espaisse.
Et nous encor par terre au sommeil redonner
Nos membres tous lassez, iusques au retourner
Du iour, & que l'Aurore hors des ondes se tire.
Lors appellant mes gens ie me pris à leur dire:
Compagnōs ie vous pry & vous mes chers amys,
Demeurez tous icy (sans qu'à nul soit permis
De sortir des vaisseaux, mais faictes bonne garde,
Et de descendre à terre aucun ne se hazarde.)
Moy auec mon vaisseau i'iray tant seulement
Découurir le pays, desirant grandement
Apprendre en quel endroit de la terre nous sommes,
Et si les habitans de ce pays sont hommes
Agrestes, inciuils, sans hospitalité,
Ou bien s'ils sont doüez de quelque pieté.
Parachevant ie monte en ma nef & commande

A mes gens de me suyure, incontinent ma bande
Me suit, entre au vaisseau, donne des auirons,
Et vers l'endroit plus proche à force nous tirons.
Y estans abordez tous ceux de nostre flotte,
Nous aduisons là prés l'entree d'vne grotte
Prochaine de la mer. Maint lauriers s'esleuant
De l'horrible cauerne ombrageoit le deuant.
Brebis en quantité, & chéures en grand nombre,
Innombrable bestail reposoient dessouz l'ombre,
Et vne grande salle aupres apparoissoit
Faictes de grands cartiers, laquelle se haussoit
D'vne belle hauteur: Grands Pins de leur brãchage,
Force chesnes feüeillus y donnoient de l'ombrage:
Vn homme horrible & grand là dedans se tenoit,
Et tout seul ses trouppeaux par les rochers menoit.
Entre ses compagnons (engeance abominable)
Il ne veut habiter nullement sociable,
Monstre prodigieux, ne semblant nullement
Aux autres de visage, en haussant seulement
Sa teste quand il sort de ses roches cornues,
(Il touche de son front aux plus hautaines nues)
Et surpasse hautain de son chef orgueilleux
Les sõmets les plus hauts des grãds mõts sourcilleux
A l'heure ie laissay le reste de ma bande
Au bord dãs mon vaisseau, les prie & leur cõmande
De faire bonne garde, & que pour quelque cas
Que ce soit, des vaisseaux ils ne s'écartent pas.
I'en prens seulement douze, auec moy les emmeine,
Fais porter de bon vin vne peau de bouc pleine,
Pour nous reconforter, d'vn tres-excellent vin,

Present delicieux de Maron le deuin,
Le Prestre d'Apollon, sage fils d'Euanthee,
D'Ismarie habitant, que nous auions domptee:
Et ce faisant auions sauué luy & ses fils,
Sa femme & sa maison d'entre les desconfits,
Sans qu'il se ressentist en rien de ce desordre,
Portans grand reuerence à luy & à son ordre.
Il habitoit pour lors Prestre à Phœbus sacré
Dans vn bois, à son maistre & sainct & consacré,
Me fit de grãds presens: entre autres d'vn grãd vase
D'argent maßif le haut, d'argent maßif la base,
Sept talents d'or ouuré, de vin delicieux,
Incorruptible vin, saint breuuage des Dieux
Douze grãds poinçons pleins. Ses gẽs ne ses seruãtes
Ne sçauoient où estoient ces liqueurs excellentes.
Dans vne caue à part secrette il les mettoit,
Et sa femme la clef seulement emportoit:
A grand peine vne fille, & fidele & secrette,
Auec sa femme & luy sçauoit ceste cachette,
Quand de ce bon vin fort vne fois ils beuuoient
Tant seulement vn pot, sa force ils abreuuoient
De vingt mesures d'eau, il fumoit l'ambrosie
Du verre, & de le boire onc ne mouroit l'enuie.
Ie fais donc d'vn tel vin vne grand peau charger,
Et porte quant & moy dequoy tresbien manger.
Ie brule de desir, mon cœur d'ardeur sautelle,
De voir le grand Cyclops à la face cruelle.
Au corps fort & puissant, le mépriseur de loy,
Le moqueur de iustice, & le rompeur de foy.
Nous paruenons en fin à sa fiere demeure,

Mais l'horrible Geant n'y estoit pas pour l'heure,
Ses bestantes brebis par les champs il paissoit,
Et gardant ses troupeaux le temps ainsi paissoit.
Nous entrons dans le trou où le monstre se veautre,
Regardons chaque chose encor l'vne apres l'autre,
Son mesnage admirons. Son laittage pressé
Es fescelles estoit proprement adiancé,
D'osiers bien repliez ses panniers & ses cages
Estoient chargez de beurre, & rompoiẽt de fromages:
Icy estoit le toit des camuses brebis,
Là des boucs petulans l'establage estoit mis,
Et des chéures à part les logettes d'eclisse
Se fermoient proprement, d'vn soigneux artifice:
Le Cyclops rengeoit tout, faisant distinction
Et de bestail diuers, & d'habitation.
Là logeoient les plus vieux, à part font leur demeure
Les moyẽs, & pl⁹ loings ceux qui depuis peu d'heure
Sõt nés, agneaus, cheureaus. Car aupris qu'ils naissoiẽt
Ils trouuoiẽt leurs maisons & en leurs rãgs passoiẽt.
Toutes pleines de laict rompoient ses laitteries.
Ie vy ses toits aux boucs, ie vy ses bergeries
Ses grands pots escumans, ses cages, ses paniers,
Ses cherieres, ses aix, ses fescelles d'osiers,
Et ses mets où estoient bien serrez ses laittages,
Sa creme, son caillé, son beurre & ses fromages.
Mes gẽs me pressoient fort d'emporter ces vaisseaux,
De toucher deuant nous son bestail à monceaux,
Charger tout en la nef, & desencrer bien viste
De peur d'estre surpris, & de prendre la fuitte.
Ie ne peu malheureux cela leur accorder,

Et ne me voulu onc laisser persuader:
Ie refusay mon bien, pour voir la mine fiere
De ce maudit geant, & pour tascher de faire
Qu'il me donnast plustost par hospitalité.
Mais, las! il nous deuoit vser de cruauté.
Dans le cachot ombreux du feu nous allumasmes,
De ses fruicts, de son lait, de ses biens nous mãgeasmes
A nostre suffisance: & attendismes là
Iusqu'à tant que le monstre horrible deualla
Des rochers dans son creux: & voicy qu'il apporte
De grands charges de bois sur son espaule forte,
Des arbres tous entiers, pour cuire son soupper
Sur le feu qu'il alloit bien tost en allumer.
Il iette la dehors sa monstrueuse charge
Et du pesant fardeau ses espaulles décharge,
Vn bruit horrible & fort suit ce deschargement,
Et horreur nous saisit le cœur entierement,
Tremblans & fremissans nous cherchons les tenebres,
Et fuyons par les coins de ses caches funebres,
Es lieux plus enfoncez du roc nous nous cachons,
Et fuir la fureur du Geant nous taschons.
Il serre ses trouppeaux, de ses brebis craintiues
Il tire le laittage, & des cheures lasciues,
Mais il laisse dehors tous les moutons bestans,
Les masles, les agneaux & les boucs petulans.
Puis il ferme son trou: les grands postaux il croulle
Et pour seruir de porte vn roc entier il roule,
Vn enorme caillou, & le leue aisément,
Tel que vingt & deux chars tres-difficilement
Souz l'aisseüil craquetant tireroient hors des boües,

Encor' chacun garny de deux paires de rouës:
Apres se reposant, quelque temps il s'assied.
Ses brebis puis apres & ses cheures il traict,
Presse leurs pis des mains, & sans tout le laict traire
Chaque petit il prend & le met souz la mere.
Apres par la moitié il partage son laict,
Dedans ses pots percez vne partie en met
Pour la faire cailler sur la ioncheuse éclisse,
Et par le trous du pot la masse prise pisse,
L'autre moitié du laict à part il reseruoit
Pour breuuage à soupper duquel il se seruoit.
Puis du feu il allume. Or la fin estant mise
A tout ce qu'il faisoit, voicy qu'il nous aduise
(Où nous temblions cachez pour la premiere fois,)
Puis nous vient enquerir vne effroyable vois.

Polypheme à Vlysses & ses compagnons.

D'où venez vous icy estrangers par les ondes?
Quel chemin ont tenu vos barques vagabondes?
Qui estes vous? dit il: & quel sujet vous fait
Aborder en ce lieu. Seroit-ce pour l'effet
Du traffic, & pour vendre en ce lieu vos denrees
Que vous fendez ainsi les vagues azurees?
Ou bien tracassez vous deçà delà courans,
Pour rapine chercher comme font les brigans,
Les pirates en mer? Hazardans vostre vie,
Vous iettans en dangers continus, pour l'enuie
De faire quelque proye, & espiez ainsi
Les passans pour les prendre & piller sans mercy?
Il dit & la peur froide entra dans nos poitrines,
Nous tremblasmes d'horreur de ses horribles mines,
Et du cry furieux qu'il ietta. Tout tremblant

Lors ie m'adresse à luy, en ces mots luy parlant.

Nous reuenons de Troye, agitez des tempestes, Vlysses à Polypheme.
Pauures Grecs égarez. Les orages molestes
Et l'impiteux Auster nous ont icy iettez,
Des vagues & des vents & du Ciel tourmentez,
Cherchans nostre païs & nos Dieux domestiques.
Icy nous ont portez nos fortunes iniques
Nous forçans vn chemin tout contraire tenter.
Ainsi nous a voulu le puissant Iupiter
Faire tourner ailleurs que dans nostre contree:
Nous sommes des soldats de l'ayné fils d'Atree,
Du grand Agamemnon, dont le los immortel
Se hausse celebré iusques dedans le Ciel,
Lequel a mis à sac la belliqueuse Troye,
Et dessoux Mars a mis tant de peuples en proye:
Nous voicy à tes pieds prosternez humblement
A ton port abordez: donne soulagement
A nostre grand misere, & de dons secourables
Courtois hospitalier secours ces miserables:
Ne mets point à mépris nos clameurs & nos vœux,
Mais aye ie te pry, reuerence des Dieux,
Crain le grand Iupiter: Nous voicy à ta face
Tres-humbles suppliants, fay nous mercy & grace,
Fay comme Iupiter qui deffend, qui maintient
Tousiours les estrangers, tousiours pres d'eux se tient
Grand Dieu hospitalier pour estre à leur deffence:
Et de ceux qui leur font iniure, prend vengeance.
(Iupiter fort souuent a voulu cheminer
Auec les voyagers, & les accompagner.)

Comme i'eus acheué, il enflamma sa face,

Me respondant ainsi de superbe menace.

Tu es fol estranger, & quiconque sois tu
Arriué en ce lieu de l'orage battu,
Tu resues en nous disant n'ayons en reuerence
Les Dieux, & que craignons leur celeste puissance,
Nous auons bien à faire icy de Iupiter:
Il a beau foudroyer, il a beau esclater
Sur les branchus sommets des plus hautaines cropes,
Que nous en chaut icy à nous autres Cyclopes?
Fay tant que tu voudras tes Dieux forts & heureux,
Nous auons plus de force & de puissance qu'eux,
(Si nous l'entreprenons nous leur donrons la fuitte:)
Ie n'ay crainte ne peur, ny de l'ire dépite
Ny du courrox mutin de ton beau Iupiter,
Ny que pour son respect ie daigne m'arrester
De faire mon plaisir, & moins que ie pardonne
A toy ny à tes gens, si ma volonté bonne
Est tout presentement de vous aualler tous.

Polypheme à Vlysses.

Mais respon moy vn peu, dy moy, où auez vous
Delaissé vos vaisseaux tempestez de l'orage?
Sont-ils encor à l'ancre ou contre le riuage?
Il me disoit cela pour me circonuenir,
Mais ie le descouury & le senty venir,
Qui fit que finement ie me pry à luy dire.

En mer Neptune a mis en pices mon nauire
L'eslançant rudement contre les rocs chenuz,
Et en terre a ietté tous les morceaux menuz
Contre vostre riuage, & moy seul à grand peine
Et ceux-cy auons fuy la tempeste inhumaine.

Il ne respondit rien, mais cruel acharnant

Sa rage impitoyable, & contre nous venant
Il en empoigne deux, & de grand violence
Les battant contre vn roc, en terre les eslance
Comme deux petits chiens, (ou bien deux agnelets:
Que l'on oste à la mere encore tous foiblets:)
De piteux sang caillé leur ceruelle degoutte,
Ensanglante tombant la terre goutte à goutte,
Qui s'abreuue de sang, & puis pour son soupper
En pieces le méchant vient à les decoupper.

Polypheme mange deux des cõpagnõs d'Vlysses.

Le lion faict ainsi fondant de la montagne,
Que l'orage, la faim, la colere accompagne,
Se iettant sur la proye, & la rompant des dents,
De mesme le Cyclops les iette la dedans
En son ventre enragé, sang & chair & ceruelle,
Entrailles & boyaux, les os & la moëlle,
(Rien à terre n'en chet, le monstre plein d'horreur
Croque & deuore tout.) Nous tremblons de frayeur,
L'horreur nous faict dresser les cheueux en la teste
Et tout nous represente vne mort toute preste.
Nous tẽdons nos deux mains aux astres & aux Cieux
Pleurans & gemissans, nous adressons nos vœux
Au tres-haut Iupiter, à ceste acte effroyable.
Apres qu'il eut ietté en son ventre execrable
Ces pauures corps sanglants, prend vn grand pot de (laict
Le hausse sur le cul, & en boit à souhait.
Apres auoir souppé, pesant il se retire
Aupres de ses troupeaux, sur le dos il se vire
Et ronfle de sommeil. I'eu souuent grand desir
De prendre mon espee, & de l'aller choisir
A l'aise dans le cœur, luy trauerser le ventre

Cependant qu'il ronfloit ainsi dedans son antre,
Et souuent en mon cœur ie fus sollicité
De tirer mon espee estant à mon costé,
Et l'en percer tout outre, & faire large voye
Là où le trauersant enuironnoit le foye,
Et luy donner cent coups sur son dernier sommeil,
Mais ie fis beaucoup mieux de prendre autre conseil.
Nous fussions là peris, & la fin terminee
Du malheureux Geant la nostre eut entrainee.
Nous n'eussions iamais peu la grand pierre esbranler
Qui fermoit la cauerne, & dehors la rouler,
Nous demeurâmes là iusqu'à l'aube nouuelle
Fort tristes & perplex, (& tousiours en ceruelle,)
Mais la fille au matin ayant à son retour
Ramené sur son char à la terre le iour:
Il allume du feu, va ses bestes retraire,
Puis prend chaque petit & le met sous la mere
Comme il appartenoit. Quand il eut acheué,
Deux d'entre nous encor de terre il a leué,
Les a mis par morceaux, & le monstre execrable
En a faict vistement son past abominable.
Puis il sort ses troupeaux & les mene cercher
Pasture par les champs: destournant le rocher,
Et puis le remettant sans effort, sans secousse,
Comme si le couuercle il mettoit sur sa trousse.

Polypheme mange encore deux des compagnons d'Vlisses

Ainsi le fier Cyclops repeu de sang humain
Sifflant sur ses troupeaux, se remet en chemin
Sur les aspres rochers. Et plein de peine extreme
Ie demeure enfermé songeant à Polypheme,
Et au moyen comment ie pourrois me venger,

S'en va garder ses troupeaux.

Desirant que Pallas m'y vint accourager.
Lors ie vay m'aduiser d'vn conseil bon & sage.
I'aperçoy là vn pau d'vn oliuier sauuage
Encor' tout frais & vert parmy l'antre couché
Que le cruel Cyclops auoit tout esbranché,
Pour le porter en main, en faire vne baguette
Apres qu'il seroit sec. Ce gros rameau ie guette
Aussi puissant qu'vn mast qu'on met à vn vaisseau
Qu'on a faict pour aller traffiquer dessus l'eau,
Que vingt bons auirons menent de bande en bande:
Semblable estoit la branche, aussi forte, aussi grande;
Et ie me mis soudain apres à l'empogner,
Eus vne infinité de peine à le rogner.
Ie l'accourcy d'vne aune ou bien peu d'auantage,
Puis mets mes gens apres, les presse & accourage
De luy faire la pointe & de l'amenuiser,
Moy mesme ie me mis apres à l'aguiser
La brulant par le bout (pource qu'estant brulee
Sa pointe estoit plus dure & bien mieux affilee.)
Puis dessous vn fumier la cachay gentiment,
Car il y auoit là du fien abondamment.

Vlysses aguise vn pau pour creuer l'œil de Polypheme.

Or ie iettay au sort ceux de ma compagnie
Dont l'ame estoit le plus de courage munie
Pour courir au danger, pour courir à la fois
Auecque moy pousser & enfoncer le bois
Dedans l'œil du Cyclops, cependant que le somme
De declinant sommeil agraueroit nostre homme,
Quatre furent tirez du sort ensemblement
Tels que ie les voulois, que de mon mouuement
I'eusse choisi moy mesme en vn danger semblable,

Pour courir auec moy vn peril effroyable,
Et ie vins le cinquiesme auoir part au hazard.
Nostre Cyclops ce iour reuint des champs biē tard,
Touche tous ses troupeaux dans la fiere demeure,
Et nul de tous dehors ceste fois ne demeure.
Soit qu'vn Dieu le voulust, qu'il le fit sciemment,
Ou que là son destin l'attirast iustement:
Il oste le rocher de deuant la grand bouche,
Et son huis fremissant facilement débouche.
Comme à l'accoustumé cheures & brebis traict
Pressant le pis des mains, & faict pisser le laict,
Il en remplit ses pots, puis sans du tout les traire
Il prend chaque petit & le met souz la mere,
Comme il eut acheué le cruel, le hideux
Reuient encore à nous, & en auale deux.
Alors en m'aduançant i'enjollois le fier monstre,
Et pleine du vin noir vne couppe luy monstre.
Pren, luy di-je, Cyclops, aualle ce bon vin
(Et dedans tes boyaux fay-le tomber soudain)
Apres t'estre sanglant remply de chair humaine,
Taste vn peu de quels vins nostre nef estoit pleine:
Quand tu en auras beu ie t'en reuerseray
Tant que tu en voudras, pour voir si ie feray
Que doux & appaisé d'icy tu me renuoyes
De nostre cher païs aller trouuer les voyes.
Mais tu te trompes fort le monde démembrant
Et trop intolerable ainsi le deuorant,
Et que la chair humaine en tes entrailles entre
Pour en farcir cruel le desir de ton ventre.
Quels vaisseaux desormais ton Isle aborderont?

Polypheme retourne des champs.

Aualle encore deux autres.

Vlysses au Cyclops.

Luy presente du vin.

Luy fait des remonstrāces.

Croy moy, certainement nulles gens n'y viendront
Tandis que tu seras si fier & si terrible,
Et que pratiqueras cruauté si horrible.
Ie luy dis tout ainsi. Il pren le goubelet
De fort vin escumant & l'aualle tout net, Il boit.
Et de ce doux Nectar embausme sa poitrine.
Il redemande encor de la liqueur diuine
Priant & repriant, ça de ceste boisson, En rede
Redonne m'en encor, & puis me dy ton nom, mande.
Tu receuras de moy plaisir & courtoisie
Comme mon hoste cher, donne m'en ie t'en prie,
Et tu te vanteras de m'auoir emporté
Ayant logé chez moy dons d'hospitalité.
Combien que le terroir de nostre demeurance,
Le païs des Cyclops soit bon par excellence
Et que le vin exquis y croisse abondamment
Des eaux de Iupiter arrosé doucement,
Et sorte genereux de la grappe exprimee,
Ceste liqueur pourtant est de moy estimee
Et meilleure & plus douce: au doux boire des Dieux
Ayant le goust semblable & au nectar des Cieux.
Lors ie luy tens encor de la liqueur flambante,
Par trois fois il en prend, & de main rauissante Il boit
La porte à son gosier, trois fois il l'aualla, encore.
Trois fois à pleine bouche encor il l'engoula,
Iusque là le poussa sa bestise brutale
(Par le destin, ie croy.) La boisson cordiale
Montant en sa ceruelle, & la forte liqueur
Ayant pris & gagné la place de son cœur
Ie m'adresse au Cyclops, & de parole telle,

Tu veux donques sçauoir de quel nom ie m'appelle,
Ie te diray le vray, mais toy pareillement
Fay moy quelque present seruant de monument
Et que i'aye de toy la souuenance bonne:
Or pour te dire vray ie m'appelle, Personne,
Et mon pere, & ma mere, & mes amis aussi
Me font porter ce nom & m'appellent ainsi.
Il me dit, (à sa voix reuerberoit tout l'antre)
Courtoisie du Cyclops *Personne, tu viendras le dernier en mon ventre*
Apres tes compagnons que ie dechireray,
Tu seras le dernier, croy, que ie mangeray,
(Repose t'en sur moy) c'est la grace & le gage
Que tu auras, mon hoste, empour mon hostelage.
Il s'endort. *Ce disant, il se couche à l'enuers estendu,*
Et iette son grand corps sur la terre espandu,
Appuyant sur vn roc sa grosse teste immonde.
Le sommeil l'arresta comme il faict tout le monde:
Il n'auoit pas quasi commencé de dormir,
Que trop saoul, que trop plein il se prend à vomir,
Qu'il rend sur le paué vilainement sa gorge,
Vin & viande meslez tout ensemble il degorge
Chair humaine, morceaux qu'il auoit auallez
Se sont hors de son ventre ordement écoulez.
Vlysse enflâme le tison. *Lors ie cours au tison, ie commence à le prendre,*
Ie le mets dans le feu, le rousle dans la cendre,
Iusqu'à ce qu'il sortist du foyer tout flambant.
I'accourage mes gens, ie les vois enflambant
De s'en venir à moy, de ne trembler, ne craindre,
De pousser brauement, & de point ne se feindre.
Comme le pau me semble assez bien allumé

Et, combien qu'il fust vert, rougement enflammé
Et petillant d'ardeur, ie le retire viste,
(My fumant, my brulant), mes compagnons i'incite,
Qui vindrent resolus pres de moy se ranger.
Quelque Dieu, ie le croy, nous vint accourager
Et nous haussa le cœur, car mes gens enfoncerent
La pointe du tison dans son œil la pousserent
Auec toute leur force, en l'endroit proprement
Où son œil se logeoit sous son front iustement:
Ie me guinde dessus le pau ardant de braise
Ie le tourne, le vire, afin que plus à l'ayse
Il penetre dedans: comme si quelquesfois
Quand le charpentier perce vne piece de bois
Pour mettre à vn bateau, ses gens qu'il a derriere
Luy aydent à tourner, à virer son terriere
A grand force de bras, il tourne, il perce à iour.
Ainsi tournans, apres maint tour & maint retour
Nous luy enfonçons l'œil: le sang à grosse goutte
Noir ensemble & fumant dessus son front degoutte,
Paupieres & sourcils le feu luy va grillant
Et la racine en somme au brasier petillant.
Comme le mareschal iette vn soc ou vn vouge
Ou bien vne cognee, en son eau, toute rouge
Qui crisse fremissant, de l'espesse vapeur
Son auge se remplit tant le fer a d'ardeur,
Ainsi l'œil du Geant sous le pau qui le grille
Auec grand crissement bruit, bouillonne, & petille.
Il brâme horriblement, tout le roc en trembla,
Nous reculons de luy, fuyons par cy par là, (uasmes,
(Nous cachans & mussans, és trous que nous trou-

Le pousse dans l'œil de Polypheme.

Polypheme crie horriblemẽt pour la douleur de son œil.

Par l'antre, par le roc trẽblãs nous nous fourrasmes.)
Il arrache le pau, fiererent fremissant
Plein de sang, au trauers du roc le va lançant,
Encor' plus aigrement il dépite, il se fasche
De ce qu'auec le bois sa chair mesme il arrache.
Il braille, il mugle, il crie, & d'vne horrible voix
Appelle les Cyclops demeurans par les bois,
Par les rocs écartez faisans leur domicile,
Espars par cy, par là, dans les forests de l'Isle.

Les Cyclops viẽnẽt à sō cry.

A sa forte clameur voicy tous les Geans
Qui viennent à la foule, accourent diligens,
Et sa rengeants autour de la grotte funeste
Chacun d'eux de ses cris & de son mal s'enqueste.
Polypheme, qu'as-tu de bramer ainsi haut?
Qui te bat la dedans, & qu'est-ce qu'il te faut
D'éueiller tout le monde à cest heure importune,
Et de leuer ainsi tes cris sur la nuict brune?
Est-ce quelque larron qui te vient enleuer
Ton bestail, & le touche en ses vaisseaux sur mer?
Te rauit tes trouppeaux, & cruel les égorge?
Ou quelqu'vn est-il là qui te couppe la gorge,
Qui te volle, te tuë & pille sans mercy?
Adoncques le Cyclops leur respondit ainsi
Du creux de son manoir qui de sa voix resonne.
Amis, icy dedans m'assaßine personne,
Non pas de force ouuerte, ains frauduleusement.
A ces propos ils vont respondre briefuement
Personne? s'ainsi est-tu fuiras à grand peine,
Du grand Dieu Iupiter la colere hautaine,
(C'est du ciel que te vient ce malheur clandestin.)

Nul au monde ne peut éuiter son destin:
Adresse tes clameurs, fais tes vœux à ton pere
Qui commande en la mer, & Neptune reuere.
Ils se partent de là (& s'en vont tous riant.) S'en võt se moquants de luy.
Presque d'autant en faire vn petit mal friant
Me chatoüille le cœur, de voir mon entreprise
Estre venuë à fin par vn nom de surprise.
Le Cyclops en ses dents murmure horriblement,
Et pour le mal qu'il sent souspire fierement.
Il sousleue le poix de la grand roche forte,
Et tastonnant des mains, se sied dessus la porte, Polypheme se met à la porte de l'antre.
Il faict là ferme, auec sa grand' masse de corps,
Et iette çà delà le lourd de ses bras forts,
Afin que si quelqu'vn vouloit dehors se rendre
Quant & quant les brebis, soudain il le peust prendre,
La beste de Cyclops me pensoit ainsi fat.
Ie resue, ie rumine, & mon cœur se debat
Pour trouuer vn moyen d'oster s'il est possible
Mes compagnons & moy hors de la caue horrible,
Et la mort éuiter, le monstre deceuant.
Ruse, fraude, conseil, tout est mis en auant
Pour l'ame & pour la vie, aussi bien la demeure
Nous perdoit la dedans. Or voicy la meilleure
De mes opinions, au moins ce me sembla.
Force moutons laineux le Cyclops auoit là Inuẽtiõ d'Vlysses pour se sauuer & ses cõpagnõs.
Grands & tres-bien nourris, de stature hautaine,
Et tout le corps couuert de belle & forte laine.
Lors ie les prens tout doux, les lie ensemblement
De vimes bien retors, & serrez fortement,
Sur lesquels se couchoit le monstre souz qui tremble

La iustice & le droit. I'en lie trois ensemble,
Et celuy du milieu vn de mes gens portoit.
Chaque autre des moutons qui aux costez estoit
Le couuroit de son corps entierement, en somme
Trois de ces moutons là portoit tousiours vn homme.
Or entre les brebis y auoit vn belier
Le plus beau, le plus grand, plus fort, & singulier
Dessus tous les moutõs: ie l'empoigne & l'entraine,
Et vay m'accommoder dessouz sa longue laine,
Me serrant à son ventre à grand force de reins,
(Si le Cyclops tastoit) souz la toison mes mains
Se cachoient aisément. Ainsi à la renuerse
Ie pendois dessouz luy. Ie fus en grand trauerse
Et attendant le iour. Mais si tost que des eaux
L'Aurore iaunissant eut tiré ses cheuaux,
Allongeant sur les monts sa belle main de rose,
Le Cyclope leué se prepare & dispose
D'enuoyer ses beliers dehors, aux champs paissans.
Et dedans les brebis vont tout l'antre emplissans
De leurs beslantes voix. Car le monstre sauuage
Traittes ne les auoit, tant pleines de laittage
Qu'elles n'en pouuoient plus. A la porte il estoit
Et auprix qu'ils sortoient les moutons il tastoit,
Et leur passoit les mains par le dos sur la laine,
Troublé d'anxietude, & d'angoisse & de peine:
Pauure d'entendement qui ne s'aduisa pas
Comme il fit par en haut de taster par en bas,
Comme ils estoient liez souz la laine & le ventre,
Or le bellier sortoit le dernier de son antre.
A pas graue, & pesant de sa laine & de moy.

Et comme ie songeois plein de peine & d'émoy
Le Cyclope le taste. Et puis dit en soy-mesme:
O paresseux belier (qu'ayme tant Polypheme)
Tu sors donc le dernier! Hé quel indigne cas
Te retarde aujourd'huy? car tu ne soulois pas
Demeurer tant derriere, ains (ô gentille beste)
Le premier du trouppeau tu marchois à la teste:
Tu allois le premier les pascages chercher,
Tu allois le premier les herbettes faucher,
T'emplissois le premier des douces violettes,
Tu beuuois le premier des fresches ondelettes,
Tu reuenois tousiours le premier dans le toict
Quand le soir le Ciel ferme, & que plus on ne voit.
Et qui faict maintenant qu'ainsi baissant la corne
Tu sortes le dernier melancolique & morne?
Pleures-tu de ton Roy l'œil emporté du front?
(De ton maistre plains-tu le malheureux affront?)
Tu as doncque regret de ma triste fortune
Et pour mon œil bruslé ma douleur t'est commune.)
Helas! vn meschant Grec, de gens accompagné
Außi meschans que luy, m'ont ainsi mastiné.
Personne m'a seduit en me donnant à boire,
Dessus moy indomptable il a eu la victoire.
Mais quelque fin qu'il soit il n'eschappera pas,
(Atrappé là dedans,) mes mains & son trespas;
Il sentira l'effort de mes mains vengeresses.
Si tu as sentiment pourtant de mes opresses
Et regrettes mon mal, cher belier, ie voudrois
Que tu me peusse astcure exprimer de ta voix
L'endroit où il se cache, & afin qu'il euite

Polypheme à son belier.

Mon ire & ma vengeance où c'est qu'il prend la fuite.
O si ie le tenois, que ie luy briserois
De bon cœur la ceruelle, & l'escarboüillerois
Roide mort estendu, son sang teindroit mon antre
Et son corps deuoré resiouïroit mon ventre.
Cest homme de neant ie le mettrois à mort,
Et donrois à mon cœur aumoins quelque confort.
Ce disant, le belier sort hors la bergerie,
Et me voyant dehors, soudain ie me delie,
Vlysses & le reste de ses compagnõs se sauue
Et destache mes gens. Alors nous nous hastons
Et touchons deuant nous force de ses moutons.
Nous gagnõs nos vaisseaux, & nos gẽs nous receurẽt,
Mais de force regrets, quand plus ils n'apperceurent
Les autres, s'enquerans qu'ils estoient deuenus,
A ceux qui s'en estoient auec moy reuenus,
Eschappez du Geant. Ie commande qu'on cesse
Et lamentations, & larmes & tristesse,
Fais signe que sans bruit on serre ces troupeaux
Et qu'on les iette viste au fonds de nos vaisseaux,
Puis qu'on se mette en mer. Lors à ma remonstrance
Chacun faict son deuoir, & l'on rame à puissance.
Mais comme ie me vy tant soit peu hors du port
Autant comme la voix d'vn qui criroit bien fort
Sur la mer, se pourroit distinctement entendre,
(Et de ceux de dehors se pourroit laisser prendre,)
Fasché ie prouoquois le Cyclops furieux
Et luy disois ainsi de mots iniurieux:
Vlysses crie aux Ciclops
O malheureux Cyclops, grand cloaque du ventre
Qui miserablement as brisé dans ton antre
Les amis d'vn pauure hoste implorant ton secours,

Barbare, destournant ton visage rebours
D'vn qui te supplioit, où est-ce que t'entraine
Ta sale violence & ta rage inhumaine?
Tu déchires, cruel, les pauures voyagers,
L'hostellage pollus du sang des estrangers,
C'est aussi la raison que la peine tu sentes
De tes meschancetez & cruautez sanglantes,
Et que de ton forfaict & fiere trahison
Tu prennes le payement en ta propre maison,
D'oser ainsi méchant démembrer piece à piece
Ceux qui n'auoient que trop enduré de tristesse
Eschappez de la mer: Perfide, desloyal,
Mesprisant les passans, & ne faisant que mal
Aux pauures qui venoient à tes pieds à refuge.
Doncque tres-iustement Iupiter iuste Iuge,
Et les bourgeois du Ciel qui demeurent là haut,
Tes grandes cruautez ont vangé comme il faut.
Ie luy criois ainsi (du haut de la nauire,)
Luy m'oyant se rompoit & de fureur & d'yre,
Il enrageoit tout vif, & de ses mains froissant
Vn grand bout de rocher, il le va eslançant,
Et tire dans la mer la furieuse masse,
Elle tombe dedans, & tout contre nous passe.
Elle nous approcha & de fort peu faillit
Le timon de la nef. Du coup l'onde ialit,
De l'effroyable bruit les riuages redondent.
Et du poix du grand roc les ondes en regondent.
La mer ondoyoit toute, & la vague bauant
Alloit contre les bords son gros flot esleuant,
Et ialissoit dessus escumante d'orage,

Preste à couurir la terre & le proche riuage,
(C'estoit vne tempeste.) Adonc prenant en main
Le baston, ie parois à l'assaut inhumain,
Du bord tant que pouuois repoussois le nauire,
I'accourage mes gens afin que chacun tire
De toute sa puissance, & tant que ie pouuois
Ie remuois la teste & signe leur faisois.
Ils entendirent bien & mon signe & ma mine,
Et de tout leur effort oouurirent l'eau marine
Haussans les auirons, mais quand à bien ramer
Nous eusmes regagné deux fois autant de mer,
Lors criant de plus beau i'agassois Polypheme,
Mes gens courent à moy pasles de peur extréme,
S'amassent tout au tour, & me vont suppliant
De n'aller point ainsi au Cyclope criant.
Pauure hõme, disoient-ils, qu'est-ce que tu te moques
De ce monstre cruel, & que tu le prouoques?
Qui außi aisément qu'on viendroit de lascher
Vn traict, vient d'eslãcer dans la mer vn rocher?
A presque renuoyé le vaisseau sur le sable
Où nous pensions perir d'vne mort miserable:
Que s'il t'entend parler, il nous escrasera,
Et nous & nostre nef sans doute couurira,
S'il entend où tu es, & qu'encor' il eslance
Vne roche sur nous, auec sa grand puissance.
Mais pour tous leurs propos ie n'eu peur nullement,
Ains me pris à criër encor plus hautement.

Vlysses encore au Cyclops.

Si quelqu'vn passe icy, Cyclops perfide & traistre,
Et veut sçauoir de toy quel homme se peut estre
Qui t'a creué ton œil, & t'a faict cet excez

Dy que c'est l'abateur de villes Vlysses,
Le fils de Laërtes qui en Ithaque habite.
Et luy en souspirant s'escrie & se dépite,
Las! voicy, disoit-il, ce qu'on m'auoit predit
Et l'oracle ancien qui m'auoit esté dit.
Car ce fut Telemus Eurymedes le sage,
Et l'insigne deuin, dont le certain presage
Et l'oracle fameux les autres surpassoit.
Il me dit tout cecy alors qu'il vieillissoit,
Prophetisant tousiours sur les hautaines cropes,
Et dans les antres creux des Geans & Cyclopes.
Il me dit tout cecy qui, las, m'est arriué,
Que trop vray pour mon biẽ, que i'aurois l'œil creué
Par Vlysse au retour de la guerre Troyenne.
Mais tandis que i'attens que quelque Heros vienne,
Quelque fort combattant en superbe appareil
Et d'armes & de corps, pour me creuer mon œil:
Las! ie suis aueuglé par le coup miserable
D'vn homme de neant, par vn nain méprisable
Qui n'a force ne corps, lequel m'a combattu
Par le vin, par le boire, & non par sa vertu.
Approche Vlysse, vien, vien de mon hostelage
Receuoir par mes mains quelque honorable gage,
Et ie feray priere à mon pere Neptun,
Qu'en ton retour par mer il te soit opportun.
Car de ce puissant Dieu, Roy & l'onde bruyante
Neptun, ie suis son fils, il faict gloire, & se vante
De ce qu'il est mon pere. Or il me guerira
Luy tout seul, s'il luy plaist, le pouuoir il en a:
Homme, Dieu, quel qu'il soit, ne pourra le parfere,

Luy seul a le pouuoir de guerir ma misere.
Et ie luy dy encor: ô qu'eussay-je peu lors
Que ie creuay ton œil, transpercer ce tien corps,
Te despoüiller de vie, & de maints coups de lame
A Pluton enuoyer ceste malheureuse ame.
Mais Neptune, ie croy sera bien empesché
De recoudre à ton front ton vilain œil poché.
M'oyant ainsi parler ses deux mains estenduës
Il hausse en les leuant vers les celestes nuës,
Adore en suppliant, & adresse sa voix
Polypheme prie son pere Neptune. *A Neptune le Roy: escoute à ceste fois*
Neptune Roy des mers, qui embrasses le monde,
Et puissant esmoteur de la cauerneuse onde,
Dieu a la tresse noire, oy moy, s'il est ainsi
Que ie sois ton enfant, & toy mon pere aussi,
Donne moy ie te pry, que iamais cest Vlysse,
Ce raseur de citez (inuenteur de malice,)
En Ithaque chez luy ne puisse retourner,
Que iamais son vaisseau ne puisse l'emmener
Iusques à Laërtes. Mais si sa destinee
Et la grace des Dieux (par trop desordonnee)
Veulent qu'il puisse voir contre toute raison,
Ses parens, ses amis, sa terre, sa maison,
Que soit tard, en malheure, apres vn grand orage,
Prediction de Polypheme contre Vlysses. *Apres que tous ses gens engloutis du naufrage*
Seront peris en mer, En grand' necessité,
En nauire estranger & qu'il ayt emprunté,
Et trouue en sa maison ses affaires broüillees
Et en piteux estat. Le Roy des eaux salees
L'ouyt, & l'exauça. Lors vn plus grand rocher

Que celuy de deuant il retourne arracher:
Puis il le tourne en l'air, & dans la mer eslance
Bien auant le lourd poix de toute sa puissance,
Qui tombe deuant nous, du coup en est moüillé
Tout nostre gouuernail: tout le flot est broüillé
A la cheute du roc, & la vague redonde,
Esbranlant nos vaisseaux, qui sont portez de l'onde.
Quand nous eusmes trouué nos autres compagnons
Que nous auions laissez, à l'Isle nous gagnons
Où nos gens m'attendoient en grande inquietude,
Affligez, desolez, & pleins d'incertitude,
Ie sorty sur le bord, & ie party soudain
Les moutons des geans, de peur que par dédain
Quelqu'vn ne fust de moy malcontent, & les masles
Ie donnay à chacun par portions égalles.
Du commun gré de tous le bellier amené
De mes forts compagnons à moy seul est donné.
Sur la riue égorgé ie luy couppe les cuisses
Et au grand Iupiter les brusle en sacrifices.
Mais toute nostre offrande alors ne l'appaisa,
Il n'en fit conte aucun, mais plustost proposa
De nous perdre trestous, & noyer en son ire
Las! mes chers compagnons, & tout nostre nauire.
Tant que le iour dura nous eusmes soin de nous,
Et nous remplismes bien de viure & de vin doux,
Mais le soleil couché, la nuict estant venuë
Nous nous endormons tous dessus l'herbe menuë
Iusques au poinct du iour, que l'Aube hors des eaux
Eust encor ramené ses saffranez cheuaux.
Ie commande pour lors à toute nostre trouppe

Vlysses sacrifie à Iupiter

Iupiter n'en tiêt compte

Qu'on se mette à voguer, & que la corde on couppe:
Vn chacun m'obeït, tout le monde entre en mer,
Vlysses se remet sur mer.
Et souz les auirons on void l'onde escumer.
Nous poussons en auant, les cœurs pleins de tristesse
Pour les nostres perdus, pourtant en allegresse
D'estre sortis du trou du Cyclope inhumain,
Et d'auoir eschappé sa sanguinaire main.

Fin du Neufiesme Liure.



LE DIXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses racõte ce qu'il luy aduint chez Æolus Roy des vents, lequel luy donna le fauorable Zephyre, luy ayant renfermé les autres dans vne peau de bœuf. Les gens d'Vlysses cuidans que ce fut des tresors, la deslient & ouurent ainsi qu'il dormoit, ils sont repoussez vers Æolus, lequel chasse Vlysses. Il vient vers les Læstrigons. qui luy mettent à fonds vnze de ses vaisseaux. Il se sauue auec le sien, & aborde en l'Isle d'Ææes, enuoie Eurylochus auec la moitié de ses gens pour descouurir. Circé les change en pourceaux, fors Eurylocus qui se sauue à la fuitte. Vlysses y va pour les deliurer, Mercure luy vient au deuant qui luy donne le moly, par lequel il se preserue. Il fait rendre à ses gens leur premiere forme, demeure vn an auec Circé, puis en départ, & descend aux enfers.

AVTRE SOMMAIRE.

Aeole à Vlysses coust les vents dans des peaux.
Læstrigons, ses amis Circé change en pourceaux.

Vlysses arriue vers Aeolus Dieu des vẽts

EN Aeolie vint nostre flotte, à la rade
Du bien aymé des Dieux Aeolus l'Hippotade,
Isle au milieu des eaux, qu'enceint entierement
Vn grand mur tout de fer, qu'on ne peut nullement
Rompre ne desspesser, & vne roche lisse
Outre le mur encor' à l'enuiron se glisse.
En ce palais Royal douze enfans luy sont nez,
Six filles & six fils: ses fils il a donnez
Pour espoux & maris à ses six belles filles:
Les Princes genereux, les Princesses gentilles
Sont tousiours chez leur pere & leur mere en festin,
Viures delicieux leur sont offerts sans fin.
Tout le iour la maison de senteurs parfumee,
Et le dedans encor' de la sale embaumee
Retentissent de sons: & quand ce vient la nuict
Chacun d'eux prend sa femme & chez soy la conduit,
Gagnent les riches licts auecques leurs Nymphettes,
Les linceux deliez, & les coites molettes.

Aeolus reçoit courtoisement Vlysses.

Nous n'eusmes pas si tost le nauire quitté
Que nous montons là haut en la forte cité
Au chasteau somptueux; où nous reçoit Aeole
Auec force caresse & courtoise parole.
Nous y fusmes vn mois, & durant ce sejour
Il s'enqueroit de nous, des Grecs, de leur retour,
Qu'ils estoient deuenus, (qu'il desiroit l'apprendre,)
Ie luy en fis le conte, & luy fis tout entendre
Sans en rien oublier: puis ie le requerois
De nous donner congé, & de luy m'enquerois
Du moyen le plus seur & le plus conuenable

Pour gagner mon pays: Il me fut secourable,
Ne me refusa rien, mit ordre entierement
A ce qu'il me falloit pour voguer seurement.
Dans vne peau de bœuf qui sur les grasses plaines
Auoit brouté neuf ans, il cousit les aleines
De ses vents dangereux, garrotta là dedans
Les respirations & les souffles grondans,
Qui pouuoient esmouuoir leur tempeste en leur ire.
Car le Saturnien luy a donné l'Empire
Des vents tempestueux, afin de gouuerner
Leurs souffles bourdonnans, leur serrer, leur donner
La bride à son plaisir, quand il veut qu'il arreste,
Ou quand il luy conuient esmouuoir la tempeste.

Luy dõne les vẽts enfermez dãs des sacs de cuir.

Or au fond du vaisseau ie les vay diligent
Lier & garrotter d'vne chaisne d'argent,
Qu'ils ne trouuent moyen de couler par les fentes:
De Zephire tout seul les narines sifflantes
Il chassa sur les eaux, propres extremément
Pour me conduire, moy & mes gens seurement.
Mais las! de ce bon vent ils eurent bien tost faute,
Car ils perirent tous par leur sottise & faute.

Vlysses lie & serre les vents.

Au departir de là nous fusmes sur la mer
Neuf iours continuels, sans tirer, sans ramer
Nuict ne iour que fort peu. La suiuante iournee
Dés que l'Aube du iour se monstra retournee,
Ie découure de loin mon pays, ie ne faux
De voir le desiré de ses riuages hauts.
Nous nous diligentons, nous tirons à puissance
Où nous voyons les feux, que de l'Isle on eslance
Presque tout contre nous, (le destin nonobstant

Descouure son pays.

Resiste à nostre bien,) pource qu'au mesme instant
Lassé & fatigué le doux sommeil m'emporte:
S'édort à la mal heure. *Car ie n'abandonnois iamais en nulle sorte*
La place du timon, perpetuellement
Collé, attaché là, ne pouuois nullement
Me fier en vn autre: & tout pour gagner l'heure,
Et pour surgir plustost en ma chere demeure.
Donques mes compagnons m'apperceuans dormir,
Vont entr'eux bellement murmurer & fremir,
Pensans certainement que ces peaux fussent plaines
D'or, d'argent, de thresors, dont le Roy des halénes
M'auoit fait vn present. Or l'vn d'entr'eux tout bas
Aduança ces propos qui ne les fachoient pas.
Conspiration des cópagnós d'Vlysses contre luy. *Dieux, que cet hóme icy quelque part qu'il chemine,*
Rencontre heureusement. Voila, de la ruyne
D'Ilion il s'en va chargé d'argent & d'or,
Et riche il emporte vn merueilleux thresor.
Et nous nous retournons au pays les mains vuides,
Qui courons auec luy les campagnes liquides,
Et comme luy auons Ilion ruyné.
Aeolus d'abondant l'a tout seul guerdonné
De dons & d'amitié, luy chargeant sur nos barques
Innombrables thresors, & en voicy les marques,
Voyons tant seulement. Ne le voulez-vous pas
Voir les dons à luy faits par le fils d'Hippotas?
En deuisant entr'eux ces semblables paroles
Ils se laissent aller à leurs paßions folles:
Ils délient & desserrent les vents. *(Possedez d'auarice & d'enuie entachez)*
Ils ont incontinent les liens destachez,
Pensans que fust argent. L'ouuerture donnee

Les vents prennent soudain leur carriere effrenee,
Et se vont sur les eaux à l'aise promener.
Ce fut à nostre flotte adonc à retourner, Sont emportez des vents.
Mais par autre chemin qu'elle n'estoit venuë:
Le vent souffle contraire & tousiours continuë
De plus fort en plus fort, nous rauit de deuant
Nostre pays, qu'helas! nous voyons parauant:
L'orage de plus beau s'esleue, & sa furie
A mes gens lamentans arrache leur patrie.
Ie me resueille au bruit, & pensant à part moy, Vlysses se reueille.
Plein de perplexité, ie songe si ie doy
M'aller precipiter dans le profond des ondes,
Et ma vie estouffer dans les vagues profondes,
Ou bien s'il m'est meilleur de tousiours supporter
Mes malheurs, ma misere, & de patienter,
Continuant de faire en terre ma demeure,
Et ceste opinion me sembla la meilleure.
M'estant donc resolu ie iette mon manteau
A l'entour de ma teste, & dessouz le batteau
Me reiette estendu. Ce-pendant la mer forte,
La tempeste, le vent, nous traine, nous emporte,
Nous meine en Aeolie, & nous rend iustement
Au lieu d'où nous estions partis premierement. Est reporté en Æolie.
Mes compagnons pleurans s'affligent, se tourmen-
Accusent leur folie; & leur faute lamentent, (tent
Nous tournons nos vaisseaux, les approchõs du bord
Abbaissans nostre voile, entrons dedans le port,
Nous courons à l'eau douce, & tous nos gens se rengẽt
Sur le riuage herbeux, repaissent, boiuent, mangent.
Puis quãd nous eusmes beu & mangé comme il faut,

Ie prens auecque moy vn homme & vn Heraut,
Et m'en reuais trouuer, agraué de tristesse,
Le monarque des vents dedans sa forteresse,
Il prenoit son repas, & pres de luy ses fils:
Ses filles, & sa femme estoient à table assis:
Mais nous n'entrasmes pas, ains dehors demeurasmes
Pres de la porte assis, & là nous arrestasmes.
Lors ils vindrent à nous estonnez & rauis.

La femme & les enfans d'Æol à Vlysses.

Qu'est-ce là, Vlysses? As-tu changé d'aduis?
Quel malheur te poursuit? Que t'en reuiens-tu faire?
Quel destin ennemy, quel Dieu t'est tant contraire?
Quoy? nous t'auions donné tant de contentement,
Nous t'auions veu partir si fauorablement,
T'auions fourny les vents propices & prosperes,
Pour en seurté te rendre à tes Dieux tutelaires,
Dans ta douce maison, & où ta volonté
Eust esté de donner. Ausquels tout attristé
Ie respons briefuement: Helas! moy miserable.

Vlysses leur raconte son mal heur.

Le sommeil m'a perdu, le sommeil deceuable,
Et mes gens malheureux meuz d'vn meschant desir
De proye & de butin: Mais si c'est ton plaisir
Remedie à mon mal, prens de mon innocence
Pitié & me secoure, il est en ta puissance.
Ie les priois ainsi humblement. Les maris
Et la mere & les sœurs se teurent bien marris.
Le pere seul me dit: Allons, Grec miserable,
Déloge, & auec toy ta flotte abominable:

Æolus chasse Vlysses.

Vuide tost mon pays, ô le plus vicieux,
Et des hommes mortels le plus pernicieux!
Ie ne puis receuoir ny faire compagnie

De mes vents, à qui a contraire & ennemie
La trouppe des bons Dieux. Malheureux sors d'icy,
Vuide de mon Royaume & de mes ports aussi:
Osant en mes pays reuenir temeraire
Et reprendre ma terre, ô des Dieux aduersaire!
Ainsi par Aeolus de sa cour fus chassé
Fort lamentablement, d'ennuis fort oppressé.
Ainsi en lamentant nostre triste fortune
Faschez nous nous iettons sur le dos de Neptune: Il se remet sur mer.
Et ja mes compagnons se lassoient de la mer,
On ne les voyoit plus que laschement ramer,
Tristes de leur sottise & de leur arrogance,
Car de nostre retour morte estoit l'esperance,
Six iours continuels nous nauigeons ainsi
Et de nuict & de iour, (abbatus de soucy,)
Sur le septiesme iour nostre nauire donne
Contre la region du Geant Lestrigonne, Arriue au païs des Lestrigõs.
La cité de Lamus, ceinte de hauts rampars
Aux esloignez portaux. On oit de toutes parts
Vn pastre appeller l'autre: il le huche, l'excite,
Le pousse à son deuoir; & l'autre sortant viste
Accourt à sa clameur, & vient diligemment.
Celuy qui ne dort point a double appointement,
Pource que toute nuict il meine au champs l'omaille,
Puis il garde le iour la blanche brebiaille,
Car les chemins sont pres du iour & de la nuict.
Estant donc au païs de ces gens-là conduit,
Nous y voyons vn port, dont vne roche droite
Se haussoit à l'entour de son entree estroite,
Et de chasque costé les bords hauts paroissans,

En bouche s'entr'ouuroient vn peu s'étreßissans,
Là les vaisseaux cauez en seureté se tiennent
Se lient dans le port, les tempestes n'y viennent,
Là ne grands, ne petits ne se haussent les flots,
Mais tout y est tranquille & plein de grand repos.
Ie n'entray dans le port pour moy, mais ie retire
Arriere hors du port doucement mon nauire,
Et le long d'vn rocher me mettant à l'escart
Ie lie mon vaisseau, & fais mon cas à part.
Puis montant sur vn haut vers toute l'estenduë
De la plaine, ie iette & retourne ma veuë,
Mais ie ne vis personne, & mesme n'y vy pas
La terre cultiuee. En vn lieu vn peu bas
Ie vis tant seulement quelque peu de fumee
Pirouëttant en l'air sa debile nuee.
Ie pris deux de mes gens, mon Heraut fit le tiers,
Leur commande d'aller découurir ces quartiers,
De voir, de s'enquerir du lieu, du paysage,
Et quelles gens viuoient (en pays si sauuage.)
Comme ils sont arriuez au chemin frequenté,
Où les chars vont au bois sortans de la cité,
Ils rencontrent, venant puiser à la fontaine
Pour apres remporter sa cruche toute plaine,
Vne fille du Roy, Antiphates estoit
Son pere, & la fontaine hors la ville iettoit
Son eau plaisante & fraische, & la fontaine belle
Par tous ceux du pays Artacie s'appelle,
Nos gens courent à elle, & luy vont demandant
Le nom de la Contree, & le Roy commandant
En icelle, quelles gens habitoient en ceste Isle.

Antiphates Lestrigon.

La fontaine Artacie.

La fille leur monstra le hautain domicile
Où son pere habitoit. Ils y vont vistement
Et voyent là dedans la Royne, enormement
Haute, & grande de corps, remuant effroyable
La masse de sa chair si fort émerveillable
Qu'elle eust peu de hauteur aisément égaller
Les sommets des grãds monts qui se cachent dãs l'air:
Ils recullent d'horreur, & de frayeur ensemble,
La peur gele leurs os: & le cœur leur en tremble.
Son mary elle appelle, & crie horriblement,
(A ce cry si soudain il accourt vistement)
En venant, le cruel mal & mort leur pourchasse,
Il en attrappe l'un, il le brise, il le casse,
Le rompt à belles dents, & en faict son soupper,
A grand peine les deux peurent-ils eschapper
Et gagner les vaisseaux. Au demeurant il donne
L'alarme par la ville, & la troupe felonne
Des cruels Lestrigons à luy vient à grands pas,
Aux hommes tels que nous ils ne ressemblent pas,
Mais bien à des geans. Ils viennent pesle mesle,
Ils iettent de caillous une pluye, une gresle
Qu'ils arrachent des rocs: On oit un bruit confus
Des hommes perissans & des vaisseaux rompus,
Les vaisseaux craquetans sous les caillous se fendent,
Et les pauvres soldats, sous les coups l'ame rendent,
Ainsi que des poissons ils les vont embrochans
Et pour triste repas les portent par les champs.
Cependant que ie voy ceste trouppe occupee
A telle cruauté, ie tire mon espee
En coupe le funail, bouïllonnant de fureur,

La Royne des Lestrigons.

Compagnons d'Vlisses mangez par les Lestrigons.

Deffaite des gens d'Vlisse par les Lestrigons.

Vlysse se sauve.

Accourage mes gens à tirer ... roideur,
Et de fuir la mort. Ils tirent à puissance,
Et se sauuent dehors le trait que nous estance
La race des Geans: si bien que mon vaisseau,
Pource que hors du port il flottoit dessus l'eau,
Euita leur effort: les autres qu'assaillirent
Dans le port les Geans dans les ondes perirent.
De là nous passons outre en grand' perplexité
Pour nos amis perdus, ayses d'autre costé
De voir ainsi de mort nostre troupe sauuee,
Et vinsmes aborder dedans l'Isle d'Aeæee.
Arriue en l'Isle de Circé auec vn seul vaisseau.
Là demeuroit Circé Deesse à reuerer,
Nymphe aux cheueux tres-beaux, qui sçauoit proferer
Propos fort eloquens, d'Aeæte sœur germaine,
Tous deux naiz du Soleil qui sa lumiere mene
Sur les hommes mortels: leur mere fut Persé
Fille de l'Ocean. En ceste Isle Circé
Sa demeure faisoit, & là nous abordasmes,
Port de l'Isle de Circé.
Et coyment dans le port nostre nauire entrasmes.
Certes vous eussiez dit que les celestes Dieux
A nostre barque ouuroient ce port delicieux,
Car nul vent n'y battoit. Nostre nauire ancree,
Et sur la terre ayant librement faict entree,
Deux iours continuels & tout autant de nuicts
Nous reposasmes là nos langoureux ennuis
Pleins de grande amertume. A la tierce iournee
Comme l'aube nous eut la lumiere amenee,
Et son beau chef rosin sur la terre eut ietté
Mon iauelot en main, mon espee au costé,
Ie descens seul en terre, à trauers champs m'aduance,

Vn costau que ie voy ie gagne en diligence
Pour me seruir de guette, & pour faire courir
Mes yeux de toutes parts, afin de découurir
Le païs, la campagne, & si parauanture
I'orrois des habitans le bruict & le murmure:
I'y demeuray long temps. Puis commençay de voir
Au trauers des forests, de terre s'esmouuoir
Vne grande fumee, & s'esleuer legere
Par dessus le Palais de Circé la sorciere.
Comme i'eus veu cela, ie me deliberay
De descendre en campagne, & de sçauoir au vray
Quelle terre c'estoit, pour le rapport en faire
A tous mes compagnons. Long temps ie delibere
Et consulte en moy-mesme: & sur ce doute là
Cest aduis que voicy le meilleur me sembla.
Ce fut de retourner, de bien faire repaistre
Mes gens, les enuoyer, puis apres recognoistre,
S'enquerir du païs, & le tout recercher.
M'estant là resolu, ie commence à marcher:
Mais certes quelque Dieu me suruint secourable
Qui prit pitié de moy & seul & miserable,
Car comme ie marchois, ie vis venir deuant
Vn grand cerf haut le chef, & le col esleuant,
Il sortoit des forests, & par les vertes plaines
Recerchoit alteré la fraischeur des fontaines,
Des ardeurs du Soleil violemment pressé
(Et des traits de Tytan pantoisement poussé,)
Le voyant approcher de mon dard ie le perse,
Et mort roide estendu par terre le renuerse.
Mon dard part de ma main & s'en vole dispos,

Vlysses decouure le Palais de Circé.

Vn cerf se presẽte à Vlysses.

Il le tue.

Luy ouure les costez & l'espine du dos,
Il se veautre, mourant sur la terre poudreuse,
Et d'vn gemissement remplit la forest creuse,
Vomissant sa rouge ame & mourant enferré.
Soudain hors de son corps mon dard luy ay tiré,
Et le laissay sanglant veautrer dans la poussiere,
Pour courir arracher vistement vne oziere,
Ou couper vne roite : adonc ie la tournay
La prenant sous mon coude, & d'elle façonnay
Vne forme de corde, auec quoy ie luy lie
Fort & ferme les pieds: dessus mon dard m'appuye
Et l'entraine à mon col: car à force de bras
Le ietter sur mon dos ie ne le pouuois pas,
Tant grande, tant pesante, & grasse estoit la beste.
Lors deuant mon vaisseau la posant, ie m'arreste,
Vins à mes compagnons, & pour les consoler
Tout doucement à eux ie me pris à parler.

Vlysses à ses cōpagnōs,

Mes amis, ce disois-ie, encor que la fortune
Nous fatigue bien fort, nous presse & importune,
Nous ne seront pourtant de Pluton le butin
Deuant le iour à nous ordonné du destin.
Nous iouirons viuans de la douce lumiere
Iusqu'à l'extréme point de nostre heure derniere.
Resiouyssez vous donc, & chassant tout soucy
Soulagez vostre faim du butin que voicy,
Et redressez encor vos banquets & vos tables.
Vins abondent encor & viures delectables
Dedans nostre vaisseau, & l'en ayant tout plain
Ce seroit honte à nous que mourussions de faim.
Ayant ainsi parlé, ils n'osent me dédire,

Ils s'en viennent à terre & ſortent du nauire,
Mes gens deſſus le port admirent la grandeur
De l'enorme animal, ſa beauté, ſa hauteur,
Et s'eſtans eſgayez de voir ſi belle proye
Vn chacun court à l'eau & les mains ſe nettoye,
Apreſtent la viande, & les tables dreſſans
Nous nous allons encor vn peu reſiouyſſans.
Nous beuuons à plaiſir, & deſſus la verdure
Alaigres banquetons autant que le iour dure,
Iuſqu'à ce que Titan eut plongé ſes flambeaux
Dans le ſein abiſmeux des Oceanes eaux.
Mais comme le Soleil euſt finy ſa carriere
Noyant dans l'Occident ſa flambante criniere,
Et que la ſombre nuict tout le Ciel euſt voilé,
Alors le doux ſommeil ſur nos yeux eſcoulé
Nous eſtend ſur la riue. Et puis la matinee,
Auec ſes doigts roſins ramena la iournee.
Lors i'appelle mes gens & leur harangue ainſi.

Ils banquettẽt du cerf tué.

Compagnons tant battuz de peine & de ſoucy,
Mes amis oyez moy. Nous ne ſçauons encore
Où eſt le pole obſcur, en quel lieu eſt l'aurore,
Où c'eſt que le Soleil tout le monde éclairant
Se cache ſous la terre & ſe va retirant,
Ny d'où c'eſt qu'il ſe leue & ſa clarté raſſemble
Prenons donc viſtement vn bon aduis enſemble
S'il nous en reſte encor: ce que ie ne croy pas.
Or ay-ie découuert en montant d'icy bas
Là haut ſur ceſte guette, vne Iſle, qu'enuironne
La mer qui merueilleuſe autour d'elle bourdonne,
Elle paroiſt fort baſſe, & regardant apres

Vlyſſes encore à ſes compagnõs.

I'ay veu vne fumee, au trauers des forests
Et des arbres épaix, montant du milieu d'elle.
Ils deuindrent transis à si triste nouuelle,
Recors d'Antiphates, & de l'eschec piteux
Qu'il fit dessus nos gens; le Cyclope hideux
Les hommes deuorant leur vint en souuenance,
Vlysses depart ses compagnõs en deux troupes pour aller découurir.
Ils iettent sans cesser larmes en abondance,
Mais sans s'éuertuer. Alors ie fis deux parts
De tous mes compagnons les meilleurs aux hazar
Donne à chascune vn Chef. I'en suis l'vn, l'admirab
Euryloque en est l'autre, aux celestes semblable.
On remuë l'armet, & Euryloch' le fort
Le sort tombe sur Eurilochus.
Le sort tombant sur luy, tiré de l'armet, sort.
Il sort pour s'en aller, pour escorte on luy donne
Vingt & deux compagnons. Le danger les estonne,
Il va découurir auec sa bande.
Ils sortent souspirans, le cœur de dueil pressé,
L'esprit d'incertitude & de peine angoissé,
Et nous laissent trestous dedans nostre nauire,
L'ame triste de dueil, le cœur plein de martire,
Ils trouuent le Palais de Circé.
Ils trouuent assez loing dans vn penchant vallon,
Le chasteau de Circé, la fatale maison:
Le bastiment estoit de pierre blanche & nette
Le plant en estoit beau, eminente l'aßiette,
Descriptiõ d'iceluy.
Ils donnent iusques-là, puis s'arrestent vn peu
Sur le sueil de la porte. Adonques ils ont veu
Roder tout à l'entour de la maison plaisante
Force loups & lions. La maistresse sçauante
Les auoit par son art priuez d'entendement
Et par ses potions changez entierement:
Ils ne vindrent à eux auec regards terribles,

Auec mordantes dents, ouurans gueules horribles
Afin de les blesser, mais ils les entournoient
Et se ioüans à eux leurs queuës demenoient,
Et faisoient grand caresse, approchans amiable,
Pas à pas les suiuants de gestes aggreables.
Non autrement qu'on void les turquets blandissans
Et de queuë, & de voix leur maistre aplaudissants,
Courir autour de luy quand les mains il leur monstre,
De la table sortant luy venir à l'encontre.
A l'entour d'eux ainsi quantité de lions
Aux ongles fort pointus, des loups à millions
Accourent les flattans des pieds & de la bouche.
Pas-vn d'eux quel qu'il soit n'approche, ne les touche,
Ains en prennent frayeur: attendent resolus
Sur le seüil de la Nymphe aux cheueux crespelus
Et mignonnement blonds: Adonc à leur oreille
Vient donner vne voix gratieuse à merueille.
C'est la voix de Circé, qui là dedans chantoit — Chãt de Circé.
Et de son chant plaisant son labeur enchantoit.
Elle ourdit le subtil d'vne gaze tres-fine,
Et frappe de son peigne & de sa main diuine,
Les fils entrelacez. Les Deesses des Cieux
Font ainsi leur ouurage & riche & precieux.
Ainsi vont reluisant leurs diuines tissures,
Ainsi cousent la Grace à leurs entrelasseures.
Adonques Polites le plus digne d'honneur — Polites à ses cõpagnõs.
De tout tant qu'ils estoient & qui auoit mon cœur
Sur tous mes compagnons, pource qu'à sa prudence
Ie portois volontiers honneur & reuerence,
Compagnons, ce dit-il, quelqu'vn est là dedans

Qui fort doucement chante, outre cela i'entens
Craqueter le mestier sur lequel elle iette
Son ouurage faisant, sa courante nauette,
La maison en resonne, & ses coups & sa voix
Courants sur le paué s'oyent tous à la fois:
Soit qu'elle soit Deesse, ou bien femme mortelle
Appellons ie vous pry. Alors chacun appelle,
Et soudain elle sort, & d'entrer les semond,
Ouurant sa belle porte : ils entrent, & s'en vont
Dedans le beau palais, la sottise les guide,
(Et leur esprit deuient hebeté & stupide)
Le seul Eurylochus fit ferme, se douta,
Et ne voulut entrer. Circé leur apresta
La table tout soudain, les faict seoir, & leur offre
Du miel nouuellement tiré hors de la goffre,
De la farine en fleur, du formage, du laict
Meslé tout dans du vin Pramnien, puis y met
De ie ne sçay quel iust de poison, dont le boire
Faict perdre du pays le soing & la memoire :
Lors elle leur presente à boire de sa main.
Apres que les pauurets eurent beu, tout soudain
Elle prend sa baguette, & dans ses toits les touche,
Ils prennent de pourceaux & la voix & la bouche,
Et les vilains sions. Le seul entendement
Leur resta sain & net : pleurans amerement.
Circé commande lors qu'à l'estable on les mette,
Qu'on les enferme bien, que deuant eux on iette
Des cormes & du glan que mangent les pourceaux,
Quand ils foüillent en terre & leurs sales museaux
Vont par tout enfonçants, porcs à face fangeuse,

Circé les faict entrer en son palais.

Eurylochus se doute, & n'entre.

Circé les traite.

Les châge & transforme en pourceaux.

Et tousiours se veautrans dans la terre bourbeuse.
Euryloch' tourne teste, & gagne vers le port
Apporte la nouuelle, & le charmeux effort
De la fausse Circé, il n'a pas la puissance
D'exprimer de propos le faict comme il le pense,
Il desire de dire, & à toutes les fois
Qu'il commence à parler il demeure sans voix,
Tant il est estonné, tant la crainte le presse
De l'horreur de ce faict, tant grande est sa tristesse.
Il pleuroit à ruisseaux, & pressé de douleurs
Le cœur luy va battant, & se fond tout en pleurs.
Nous l'enquerons rauy de si estrange chose,
Et luy, prenant son vent, à dire se dispose.
Grand Vlysses, dit-il, suiuant ton mandement
Au departir d'icy nous passons vistement
Bocages & forests, dans la vallee obscure
Nous trouuons vn palais de belle architecture,
Basty de gros quartiers tous polis au ciseau,
Dont l'assiete eminente & le plant estoit beau:
(Qu'vn doux vent recreoit de sa plaisante haleine)
Là où quelque Deesse ou quelque femme humaine
Ouuroit sur vn mestier, & son riche labeur
Enchantoit de sa voix admirable en douceur:
Nous l'appelasmes tous, elle sort à la porte,
Nous fait fort bon visage & d'entrer nous exhorte,
Nous entrons, & nos gens la suiuent là dedans,
Las, stupides qu'ils sont, & fols, & imprudens:
Ie fis ferme tout seul. Car i'estois en grand doute
Et craignois trahison: la compagnie toute,
Comme ils furent entrez, soudain s'esuanoüit,

Eurylochus retourne au nauire, estóné.

Racóte à Vlysses ce qui est aduenu à sa trouppe

Et depuis ce temps-là pas vn d'eux ne se vit,
Et si ie fus long temps dehors à les attendre.

Vlysses se resout d'aller trouuer Circé.

Il acheua de dire, & soudain ie vay prendre
Mon espee argentee, à mon costé la pens,
Et mon arc en ma main, & mes flesches ie prens:
Ie commande en apres qu'Eurylochus s'en vienne
Et que soudainement à ce palais me meine,

Eurylochus refuse d'y retourner.

Il chet à mes genoux & ferme les serrant
L'vn & l'autre embrassez, lamentant & pleurant
Me coniure en ces mots. Tres-courageux Vlysse
Las, ne me meine point dedans ce precipice
De dangers, malgré moy, & me delaisse en paix,
Car d'où tu veux aller tu ne viendras iamais,
Et ne rameneras iamais ta compagnie
Saine & sauue auec toy: fuyons ie te supplie,
Remettons nous en mer, ramons & nous sauuons,
Ce sera beaucoup faict encor si le pouuons.
Il acheuoit encor, quand ie vins à luy dire:
Demeure donc icy à l'ombre du nauire,
Mange & boy tout ton saoul, à l'aise en seureté,
Quant à moy, ie m'en vois, & la perplexité
Où ie suis m'y contraint. Ce disant ie le laisse
Et la barque & la mer: & mon chemin adresse
Où ie pourrois trouuer quelque sentier tracé
Qui conduise au chasteau de la Nymphe Circé.

Mercure vient au deuát d'Vlisses

I'estois desia bien pres du sacré domicile
De la magicienne, & du palais fertile
En charmes & poisons, plein d'ennuy & d'émoy,
Quand Mercure soudain vint au deuant de moy:
Il portoit en sa main sa baguette admirable,

Il paroissoit encor ieune d'aage, & semblable
Au ieune iouuenceau, dont le subtil coton
Commence à crayonner seulement le menton.
Lors me prenant la main il me tint ces paroles.
Où vas-tu malheureux? où tes pensees folles
Te menent-elles seul? au trauers de ces bois
Ignorant le païs, & dedans les destroits
Des terres de Circé, & sans que nul te mene?
Où de tes compagnons la bande se demene
Eschangee en pourceaux, estant honteusement
Enfermee en ses toits? viens-tu expressément
Pour les en retirer, triste, de la misere
Où les retient ainsi la sçauante sorciere?
Croy moy, iamais, croy moy, tu n'en retourneras
Et de semblable fin pauure tu periras
Que tant d'autres deuant sont peris miserables.
Mais ie te veux sauuer de ses mains deceuables
Je t'en veux garantir. Prens ce remede icy,
Puis entre hardiment, & ne sois en soucy:
En le portant sur toy ne crains nul malencontre.
Or si tu veux m'ouyr il faut que ie te monstre
Les tours pernicieux de Circé, qui viendra
Te presenter du pain, où elle meslera
Du charme & du poison: mais sois en asseurance,
Car ses enchantemens n'auront sur toy puissance,
Et ce que ie te donne ostera le danger
Que tu pourrois courir de te voir eschanger.
De cecy d'abondant encor' ie t'admoneste,
Quand la fille á Titan haussera sur ta teste
Le bout de son baston, dégaine vistement

Mercure à Vlysses.

Luy dõne reme de cõtre les charmes de Circé.

Et tire ton espee, & furieusement
Iette toy dessus elle, & tout enflammé d'ire
La haussant, fay semblant de la vouloir occire.
Alors de grand frayeur & crainte qu'elle aura
Elle te flattera, elle t'amadoüera,
Lasciue te priera de coucher auec elle,
Et t'importunera d'amitié mutuelle,
Mais donne toy bien garde aussi de mespriser
Le lict de la Deesse, & de la refuser:
Pour oster tes amys de leur misere grande,
Si tu veux qu'elle t'ayme & qu'elle te les rende
Tire d'elle serment qu'elle ne bastira
D'autre fraude sur toy, ne te pourchassera
Nul autre detriment, de peur que l'efficace
De son enchantement ne te rendist mollace
Et tout effeminé, contrains la de iurer
Le grand serment des Dieux, & de t'en asseurer.
Ce disant il cueillit de terre la racine
Du remede sacré diuine medecine,
A tous enchantemens, en main me la liura,
Et ses proprietez & vertus me monstra.
De ce simple diuin & remede admirable
Noir estoit la racine, & la fleur delectable
Le Moly. *Blanche comme le laict: Moly communement*
Des celestes nommé: se trouue rarement
Par les hommes aux châps. Les hômes en ont faute,
Mais les Dieux habitans dessus la voute haute
En ont abondamment, car tout peuuent les Dieux.
Ainsi me dit Mercure, & s'esleuant aux cieux
Sur les talons aylez, il se guindoit habile

Par dessus la forest au trauers la belle isle
Et ses bois ombrageux. Quant à moy ie dressay
Mes pas vers la maison de la docte Circé, Vlysses chez Circé.
M'arrestay à la porte, & auois ma pensee
De cogitations estranges eslancee.
Soudain que i'appellay, soudain elle sortit,
Me conuia d'entrer & sa porte m'ouurit.
Ie suy, triste & perplex la Nymphe qui m'appelle,
Elle me fit asseoir sur vne chaire belle
Garnie de beaux cloux d'argent resplendissant
D'artifice diuers, souz mon pié se baissant
Estoit vn marchepié posé de bonne grace,
(Où celuy qui se sied s'appuye & se delasse.)
Lors la Deesse a pris vn beau vase doré, Elle luy presente à boire son charme.
Où cruelle & traistresse elle m'a preparé
Son breuuage mortel, ses herbes elle enchante,
Qu'elle verse dedans, à boire me presente
La force de son vin pestifere & méchant
I'aualle sans trembler, le grand vase asséchant.
Ie ne fus pas changé pour cela par ses charmes,
Elle prit donc sa verge & puis me dit ces carmes. Sō charme est inutile.
Toy, sois aussi du train de mes pourceaux mignons,
Et va t'en dans le toict auec tes compagnons.
Lors ie m'en viens à elle estant fort occupee
A ses barbottemens: luy monstre mon espee,
La menace de mort sur elle me haussant,
Comme voulant frapper, & ces mots repoussant.
Lors amoureusement les pieds elle m'embrasse, Circé à Vlysses.
Me dit en s'escriant, mais qui es-tu de grace,
Estranger mon amy, d'où viens-tu, qui es-tu?

Tes parens? ton païs? qui si bien la vertu
De mes enchantemens inutile & vaine,
Et n'es en rien changé de ta figure humaine?
Iamais nul qui ait beu ceans en ma maison
N'auoit peu soustenir l'effort de ma poison,
Mais ie voy, homme fort, sans estre interessee
Ta force te rester, ie ne voy point blessee
La pointe & la vertu de ton entendement.
Serois-tu point Vlysse, helas que si souuent
Le beau fils de Maja, le celeste interprete
Qui porte de fin or la charmeuse baguette,
Et le meurtrier d'Argus, m'a dit deuoir un iour
En ces lieux arriuer de Troye de retour?
Cache moy, ie te pry, ceste espee & la serre,
Nous irons faire au lict une plus douce guerre
Nous verrons de l'amour les passetemps menus,
Et nous resiouïrons dans le lict de Venus.
(Qu'il y ait desormais foy, paix, & asseurance
Entre nous amoureux :) adonques ie m'aduance
Et luy dis en ces mots. Comment puis-ie, Circé,
Vlysses à Circé. *N'estre pas iustement contre toy courroucé?*
Quoy? m'eïoins-tu de t'estre & courtois & traittable.
Toy qui oses remplir ta prison detestable
De mes amis changez en porcs dans ta maison?
Encor' me machinant ruine & trahyson,
Tu me veux apaster de tes blandices douces
Pour coucher auec toy, & puis, que tu me pousses
Hors de mon naturel, ma force confondant
Et tout effeminé, & lasche me rendant.
Non, Circé, si tu veux que de toy ie m'asseure

Que i'entre dans ton lict, il faut que tu me iure,
Par les tout-puissans Dieux que tu affermeras,
Que iamais de ton art ne m'endommageras.
Elle atteste les Dieux, & les iure. Et à l'heure
Ie vay trouuer son lict en sa molle demeure.
Quatre Nymphes tandis se mettent en deuoir
D'aprester ce qu'il faut, fidelles au vouloir
De leur docte maistresse, & au seul clin d'œil d'elle
Sont promptes à dresser dedans la maison belle
Ce que leur dame veut, trauaillans sans arrest:
Nymphes filles des eaux, ou bien de la forest,
Nymphes des clairs ruisseaux dont les coulãtes ondes
Courant menẽt leur train dedans les mers profondes.
L'vne a soin d'apprester les beaux sieges polis,
Sur lesquels elle met les precieux tapis
De poupre & d'écarlate, & menasgere experte
Les couure par embas d'vne belle couuerte
D'vn linge deslié, (le iettant au plus loing
Qu'elle peut estendu:) la seconde a le soing
D'apareiller aupres les tables bien rangees,
Qui sont toutes d'argent, & les rendre chargees
De la vaisselle d'or faicte parfaictement
Et de les bien remplir : l'autre consequemment
Dans les tasses d'argent versoit la liqueur douce
D'vn vin delicieux, lequel escume & pousse
Son doux miel là dedans : elle mettoit encor
Dessus les goubelets, & les grands coupes d'or.
La quatriesme hastiue accouroit aux fontaines
Remplissoit de claire eau les grãdes chaudieres pleines,
Mettoit le feu dessouz : le feu va trepillant

Circé iure à Vlysses de ne rien attenter contre luy.

Les Nymphes de Circé embesõgnees à biẽ traiter Vlysses.

Souz le fer du trepié, l'eau dessus va boüillant
Et s'esleue à gros bonds : mais apres quelque espace
Soudain qu'elle eut assez boüilly dedans la casse,
La Nymphe dans le bain aussi tost la porta,
Dans un cuuier bien net promptement la ietta,
Trop chaude la tempere, & verse à grands ondees
Sur ma teste & mes reins les ondes debordees,
Afin de me lauer, afin de delasser
Mes membres trauaillez, & de moy dechasser
Toute la lassitude: Apres, officieuse
Elle oinct mon corps laué d'une humeur precieuse.
Cela fait, elle prend un bel accoustrement
D'une laine tres-fine & m'en vest richement.
Puis elle me fait seoir dans une chaise belle,
D'argent, & souz mes piez apporte une escabelle,
La pucelle à lauer me donne cependant,
Et de l'aiguiere d'or l'eau nette va fondant
Dans un bassin d'argent : puis approchant la table
Elle apporte dessus le bon pain delectable,
Auecques force mets bons & delicieux.
Et me les presentoit d'un maintien gratieux,
Alors Circé me dit, mange & fais bonne chere. Circé conuie Vlysses à faire bonne chere.
Mais tous ces viures là ne me pouuoient pas plaire:
Et demeurois assis triste & plein de douleur,
En mon cœur presageant ie ne sçay quel malheur.
Circé me regardoit plein d'amertume grande,
Et que ie ne portois à ma bouche la viande,
Donc à moy s'adressant elle me dit ainsi:
Que reste tu muet, Vlysse, & quel soucy
Te tourmente le cœur ? qui fait que tu ne touche

A ces viures icy & n'en mets à ta bouche?
Voila viures sur table, & tu n'en manges pas:
As tu doubte & scrupule encor de quelque cas?
Tu ne dois plus pallir de quelque tromperie,
Ny que i'essaye en toy nulle sorcellerie.
Mon sacrossaint serment te doit estre asseuré,
Et ie ne rompray point mon compromis iuré.
A laquelle ie dy. Circé ie te supplie,
(O fille du Soleil) quel desir, quelle enuie
Aura l'homme d'esprit de boire ou de manger,
Se donner du bon temps, & son ventre charger,
Si ses chers compagnons plustost ne se voit rendre,
Et leur premiere forme auparauant reprendre?
Si tu veux que ie mange & taste de tes biens,
Ren moy, ie te suply, plustost les amis miens
Remets les en leur forme, & que remply de ioye
En leur pristin estat reuenir ie les voye.

Vlysse prie Circé de lui rendre ses compagnõs

Ie n'eu pas si tost dit, que la Nymphe soudain
Sort de la salle, ayant sa baguete en sa main,
Et rameine mes gens sortants de son estable
Ayans de porcs vilains la forme detestable,
De porcs par neuf estez le glan aux bois paissans:
Ils estoient doncques là se poussans & pressans.
Elle les enuironne, autour d'eux se pourmene,
Les frotte d'vn onguent de force souueraine,
Autre que le premier, & faisant autrement.
Lors la soye du corps leur tumbe entierement
Et que leur fit venir par l'ordure charmeuse
De ses enchantemens la sorciere fameuse.
Alors leur teste ils vont hors de terre haussant,

Elle les luy rend

Et le ſemblant vilain de porcs les va laiſſant:
Leurs eſpaulles, leurs bras, leur reuiennent ſur l'heure,
On les voit retourner en ieuneſſe meilleure
Et plus beaux que deuant. Ils accourent ſoudain,
Me viennent embraſſer, me touchent en la main,
Car ils m'auoient cogneu: lors vne larme douce,
Vn pleur voluptueux hors de leurs yeux ſe pouſſe,
Vn frappement de mains, vn bruit, vne clameur
Sort par tout, vn chacun en treſſaut de tremeur,
La maiſon en reſonne, & la Deeſſe meſme
Prit à la fin pitié de noſtre mal extreſme.
Qui fit qu'elle me tint ces propos doucereux.

Circé à Vlyſſes.

Prudent fils de Laërte, Vlyſſes genereux,
Va t'en viſte à la mer, retourne en ton nauire,
Fay-le venir en terre, & tes hardes en tire,
Cache tous dans le creux des antres les plus bas,
Armes, habillemens, & tout ce que tu as,
Puis de tes compagnons ameine icy la bande.
Ie fay incontinent ce qu'elle me commande:
Si toſt que i'arriuay pres de noſtre vaiſſeau
Ie rencontray mes gens ſerrez en vn monceau,
Affligez, abbatus pleins de craintifs alarmes,
Et les yeux tous moüillez de grands ruiſſeaux de lar-(mes.
Cōme on voit quelquefois retourner des paſtis
Les vaches ſur le ſoir, cependant les petits
Demeuroient enfermez, qui ſoudain qu'ils les voyēt
D'ayſe vont ſautelant, tout à l'entour tournoyent,
Le toit ne les peut plus retenir nullement
Qu'ils n'aillent retrouuer leurs meres viſtement:
Ils courent reſiouys, d'allegreſſe ils bondiſſent,

Et de mugissemens les estables remplissent.
De la mesme façon courent de toutes pars
Viennent de tous costez autour de moy espars
Mes cheris compagnons: me saluënt, m'embrassent,
Et les yeux pleins de pleurs de leurs bras m'ētrelassēt.
Non autrement que si dedans les lieux cogneuz
D'Ithaque leur pays, ils fussent reuenus,
Et fussent retournez és champs pleins de verdure,
Où jadis ils auoient receu leur nourriture.
Lors ils me vont disant: Ainsi nous t'embrassons
Valeureux Vlysses, & nous te caressons
Comme si nous estions venus sans nulle perte
Dans les champs desirez de ton pere Laërte.
Mais conte nous la mort de nos pauures amis,
Comme ils se sont perdus, où ils ont esté mis.
Compagnons, je vous pry premierement qu'on tire Vlysses à ses cōpagnōs, les voulant mener à Circé.
Hors de la mer, leur dy-je, en terre le nauire,
Puis, dedans les cachots de ces antres cauez
Cachez sans contredit tout ce que vous auez,
Armes & equipage, & qu'apres moy on vienne
Au Palais de Circé sage magicienne
Voir tous nos compagnons bonne chere faisans,
Et tout à leur souhait à table deuisans
Pres du feu, pres du vin; (où la sage Deesse
Ne se peut assouuir de leur faire caresse.)
Ie n'eus pas acheué, que chassans leur émoy
Ils s'apprestent, contans de venir auec moy:
Mais Eurylochus seul de me suyure refuse, Eurylocus s'y oppose.
Tous les autres retient, & de ces mots leur vse.
Quelle rage vous vient miserables tenter,

Et où vous allez vous ainsi precipiter
De gayeté de cœur? cherchans vostre ruine,
Aueuglez endurcis, chez la Nymphe maligne
La sorciere Circé? Qui, las! vous changera
En pourceaux tres-vilains, qui vous transformera
En Loups, ou en Lyons, pour garder, miserables,
Et de iour & de nuict ses toits & ses estables.
Vous representeray-je, helas! le faict recent
Et la brutalité du Cyclops, fracassant (trerent
Nos pauures compagnons, quand chez luy ils en-
Et chez luy sans sortir, le trépas rencontrerent?
Le temeraire Vlysse en fut le conducteur,
Ce guide audacieux de leur mort fut autheur,
Par sa folle entreprise, helas, tous ils perirent,
Et d'où ils les mena iamais ils ne sortirent.
Vlysses veut tuer Eurylochus. *Ie me sens à ces mots d'ire tout transporté,*
Ie tire mon espee estant à mon costé,
Ie me iette sur luy ainsi qu'vne tempeste,
En resolution de luy oster la teste,
Bien qu'il fust mon parent. Ce que voyans mes gens
Se iettent dessus moy, accourent diligens,
Me retiennent pleurans, & de douce parole
Taschent de m'adoucir. O dont le renom vole
Par tout, grand Vlysses, accorde nous cecy,
Et nous le laisserons, disent-ils, seul icy
Pour garder le vaisseau, & meine nous au reste
Dans les palais hautains de la Nymphe celeste
Ainsi voulurent-ils m'exhorter & prier.
Lors ie sors du vaisseau & delaisse la mer.
Eurylochus pourtant ne demeure au nauire

Mais nous suit pas à pas, car il craignoit mon ire.

Mais la Nymphe tandis que i'estois en chemin
Auoit mes compagnons fait entrer dans le bain,
Les auoit fait lauer, & de precieux huille
Leurs membres delasser, qui doucement distille:
Puis riches vestemens fit ietter dessus eux.
Nous les trouuasmes lors à table tous ioyeux
Qui faisoient bonne chere. Aussi tost qu'ils se virent
S'entrerecognoissans l'vn de l'autre ils s'enquirent.
Ils prenoient du plaisir à conter leurs malheurs,
Et mesloient en contant leur plaisir à leurs pleurs:
Leurs regrets, leurs souspirs tout le palais remplissent
Au son de leurs clameurs les voultes retentissent.
Lors la belle Deesse aux Deesses des Cieux
Pres de moy me tenoit ces propos gracieux.

Circé traicte les compagnós d'Vlysses.

O fils de Laërtes abondant en sagesse,
Genereux Vlysses, cessez vostre tristesse
Et ne lamentez plus, que vostre gentil cœur
Ne soit pas plus auant consumé de douleur:
Non, ie n'ignore pas les dangers & les peines
Que vous auez souffert és poisonneuses plaines,
Et vos fiers ennemis contre vous animez,
Quels efforts ruïneux contre vous ont tramez:
Mais resiouyssez vous, beuuez en abondance
De ce vin genereux, & pleins d'esiouissance
De ces viures mangez, rappellez vos esprits,
Bannissez tous le soin dont vous estes épris,
Chassez toute tristesse, empoignez ce remede
Encontre ces trauaux, & qu'à l'ennuy succede
La ioye & le plaisir, ainsi que vous estiez

Circé à Vlysses.

Au temps que des sablons d'Ithaque vous partiez:
Bien qu'à la verité la misere vous presse,
Et vostre mal present vous ronge de tristesse,
Bien que vous souuenans de vos maux, vos erreurs,
Vos courses, à bon droit vous fondiez tout en pleurs,
Et qu'on ne voye point parmy telle souffrance
L'esprit entierement receuoir allegeance,
Mais plustost se déchoir lassé de tant de maux,
Et abbatu d'vn nombre infiny de trauaux.

Elle disoit ainsi, & nos tristes pensees
A ces propos courtois nous furent redressees.

Vlysses seiourne vn an chez Circé.

Or par autant de iours que l'an entierement
Pouuoit estre fourny continuellement
Nous demeurasmes là. Sans cesse estans à table
Nous remplissons de chairs & de vin delectable:
Mais quand l'an fut parfaict, que les heures par tours
D'ordre faisans les mois allongerent les iours,
Mes compagnons venans deuers moy, m'appellerent
Du logis de Circé, puis ainsi me parlerent.

Les cõpagnõs d'Vlysses luy reprochent son seiour.

Malheureux, souuien-toy de ton pays en fin,
Au moins s'il est ainsi que ton fatal destin
Est, que tu dois vn iour reuoir ton doux riuage,
Si ta terre natale & ton cher heritage
Te sont promis des Dieux, & si à sauueté
Tu dois estre à la fin en Ithaque porté,
En ton palais hautain, & dans ta maison forte.

Ils me parloient ainsi, & leur aduis m'emporte
Touché de leurs propos, nous banquetons encor
Tout le iour, & vuidons le vin de dedans l'or.
Le soir estant venu quand le Soleil deualle

Et

Et plonge ses cheuaux dans l'onde occidentale,
De sombre obscurité la teste se couurant:
Mes gens se vont coucher, & le sommeil courant
Sur les corps assoupis leurs paupieres abbaisse.
Lors ie m'en vins trouuer en son lict la Deesse,
Et pressant ses costez tombant à ses genoux,
La Nymphe m'escoutoit auec vn parler doux.
O Circé, ce luy dis-je, accomply ta promesse,
Car tu m'as asseuré de me donner addresse
Pour retourner chez moy. I'en brule de desir,
Et le mesme est venu mes compagnons saisir,
Dont l'importunité sans cesse me tourmente
Pleurans autour de moy lors que tu es absente.

Vlysses demãde cõgé de s'en aller à Circé.

Ie luy disois ainsi. Ainsi me respondit
La Deesse Circé. (Nymphe de grand credit,)
Des Deesses Deesse. O grand fils de Laërte,
Qui la terre remplis de ta prudence experte,
Non, ne demeure plus ceans en ma maison
Contre ta volonté, ce n'est pas la raison.
Mais il te faut sçauoir qu'il vous conuient bien faire
Au departir d'icy vn chemin tout contraire
A celuy que pensez. Cela est arresté
Qu'il le faut entreprendre, & par necessité.
Il te conuient aller aux stygiennes ondes,
Au regne de Pluton, aux cauernes profondes
De la basse Hecaté: Là tu rechercheras
Les oracles sacrez du vieil Tiresias
Le Prophete admirable, & l'aueugle interprete,
Ne te les deniera, (luy seul aupres de Lethe
Les oracles des Dieux rend ordinairement.)

Circé luy dõnãt cõgé, l'aduertit de tout ce ce qui luy doit aduenir, & cõme il faut qu'il se comporte. Qu'il doit descendre vers Pluton, & s'enquerir de Tiresias

Il est encor doüé d'un sain entendement,
Et combien que la mort long temps a le domine,
A luy seul toutesfois la Reyne Proserpine
A donné de chanter la nette verité:
D'autres ombres encor' tu seras accosté
En ces regions là. Ainsi dit la Deesse:
Et le corps me fremit de crainte & de tristesse,
Ie remplissois le lict de souspirs & de pleurs;
Ie maudissois ma vie, accusois mes malheurs,
Desirois n'auoir veu la lumiere moleste
Du Soleil éclairant. Estant lassé au reste,
De lamenter ainsi, me tournant & virant
Sans repos par le lict, encor en discourant
Ie vins dire à Circé. Ma tres-chere Deesse
Qui pourra me guider, & me donner adresse
Aux ombres de Pluton, où me fais-tu ramer,
Où iamais ne paruint nul nauire par mer?
Adoc me respondit Circé la mage experte:
Genereux Vlysses, prudent fils de Laërte,
Ne te tourmente point, ne pren aucun soucy
Qui te pourra guider au departir d'icy:
Hausse tant seulement sans rien craindre tes voiles,
Et t'asiez sans rien faire à l'ombre de tes toiles,
Car Boreas sans plus hors d'icy t'ostera,
Et ton nauire & toy sur la mer portera.
Quand tu auras passé force mer escumeuse
Tu verras le riuage & la forest rameuse
De la grand Proserpine, où les aulnes montez
Et les saules sterils en nombre sont plantez.
Arreste en cet endroit ton nauire sur l'onde,

Puis descen en personne en la maison profonde
Du redouté tyran des riues de Charon.
Là Pyriphlegeton tombe dans Acheron,
Et le Cocyte noir de mesme s'y descharge,
Qui procede & qui vient de Styx le fleuue large,
Et la pierre où vont choir les deux fleuues grondans.
Si tost que tu seras arriué là dedans
Tu ne faudras de faire vne fosse dans terre,
Dont la ronde ouuerture & s'ouure & se desserre
D'vne condee autour: dedans tu verseras
Effusions à tous les esprits de là bas.
En premier, d'eau & miel la liqueur se meslante
Puis apres du doux vin la saueur excellente:
Tiercement y mettras de l'eau tout doucement,
Et puis finalement de la fleur de froment.
Adore cela faict les imbecilles ombres,
Et les ames sans force estans és forests sombres.
Promets leur, fay leur vœu, s'il t'est en fin permis
De reuoir ton Ithaque, (où sont tes bons amis,)
De leur sacrifier vne brehaigne vache
Grasse par excellence, & sans vice ne tache,
Et de tout le meilleur de tes biens dresseras
Vne grand pyramide, & leur esleueras.
Puis à Tiresias il luy faudra promettre
A part vn bellier noir, le plus beau, & le maistre
Entre tous tes trouppeaux. Quand sur les tristes bords
Auras ainsi prié les preux esseins des morts,
Immole vne brebis qui ayt noire la laine,
Et vn belier pareil, puis tourne & la promeine
Vers l'Erebe blaffard. Retire toy à part

Vers le coulant du fleuue, & te tiens à l'escart,
Lors tu verras venir vne inombrable bande,
Ames des trespassez, Incontinent commande
A tes grands d'écorcher, & bruler promptement
Tout ce bestail tué. Puis de faire humblement
Leurs prieres au Dieu de la demeure infame,
A Proserpine apres, sa redoutable femme,
Puis tire ton espee, & chasse les esprits,
Si quelqu'vn d'approcher du sang estoit épris
Alors empesche l'en, & ne laisse la riue
Tenant ton coutelas, iusques à tant qu'arriue
Le Roy Teresias, lequel te resoudra
De ce qu'auras affaire, & deuers toy viendra
T'enseigner le chemin, la façon, la maniere
De retourner bien tost en ta demeure chere:
Quelles mers, quels sentiers, quels destours hasardeux
Il te faudra tenir dessus le flot ondeux.

Elle acheua de dire, & l'Aurore naissante
Monstra son char doré, claire & resplendissante:
Et tout au mesme temps la Nymphe me vestit
D'vn manteau precieux, & d'vn tres-riche habit.
Mais elle se couurit d'vne grand robe blanche
Tres-fine & deliee, & mit dessus sa hanche
Vne ceinture d'or, & dessus ses cheueux
Vn bel escoffion tres riche & precieux.

Vlysses reueille ses gens pour partir.

Ie vay par la maison vistement, & reueille
De tous mes compagnons vn chacun qui sommeille
Sus debout mes amis, disois-je, il faut aller,
Il est temps de partir, il se faut réueiller,
Et prendre le chemin dont la sage Deesse

M'a faict ceste faueur de me donner adresse.
A ces mots ils sont prests, mais, ô desastreux sort!
Il ne me fut donné de conduire à bon port
Tous les miens sains & saufs, car l'vn plein de ieu-
Elpenor ayant nom, sans force, sans adresse, (nesse,
Sans grand entendement & sans grace de corps,
Tousiours presque endormy, mais estant yure alors.
Pauure, ce-tempendant que miserable yurongne
Il cherche la fraischeur, & des autres s'eslongne,
Le sommeil le surprit au plus haut d'vne tour.
Mais comme il entendit dessus le point du iour
Ses compagnons partir, du sommeil il s'excite,
Et du vin estourdy du haut se precipite,
Ne se souuenant plus de conduire ses pas
De degré en degré. Ainsi tombant à bas
Il se rompit le col, les reins & les iointures,
Et descendit ainsi souz les ombres obscures.
Le reste de mes gens estant soudain passé
Auec moy, ie leur dy le vouloir de Circé.
Possible pensez-vous que nous allions asteure
Vers les champs Ithaquois nostre douce demeure,
C'est bien tout autrement: car deuant qu'y aller
Il faut premierement chez Pluton deualler,
Consulter Tiresie aux bords de Persephone,
Et prendre son oracle. Ainsi Circé l'ordonne.
I'eu dit. Et tout le cœur froissé leur demeuroit,
Et chacun de dépit la barbe se tiroit,
Sans courage & sans force assis ils demeurerent,
Et larmes sans cesser de leurs yeux distillerent.
Mais pour tout leur pleurer ne leur en fut pas mieux.

Elpenor se precipite estāt endormy, & se tue.

Vlysses aduertit ses cōpagnōs du chemin qu'il a à faire.

Nous vinsmes au vaisseau sur le flot escumeux,
Et là chacun encor' s'escrie & se lamente,
Larmoyant chaudement. La Deesse sçauante
Arriua ce pendant, vn belier attacha
Et vne brebis noire: Aysément se cacha
Cela faict, à nos yeux, & sans estre apperceuë,
S'esuanouït en l'air sans pouuoir estre veuë,
Qui pourroit voir vn Dieu quand il est agité
Cà & là où il veut, contre sa volonté?

Fin du Dixiesme Liure.



LE VNZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

IL raconte en continuant comme par le mandement de Circé il descendit aux enfers, le moyen qu'il tint pour parler au deuin Tiresias, qui luy dit comme il falloit qu'il fist pour se conseruer & ses gens, & retourner en leur patrie. Il voit les Heros & Heroynes, parle à sa mere, & aux Princes qui auoient esté auec luy deuant Troye, puis remonte des enfers.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses de Pluton visite les lieux pasles,
Recognoist les esprits des ombres infernalles.

QVand nous fusmes venus pres des barques voutees
Qui estoient pres du port sur les ondes portees,
Et qu'eusmes ioint le flot resonnant hautement,
Nous tirasmes du port la nef premierement,

Vlysses entre en mer.

La iettasmes en mer, puis le mast nous haussasmes,
Et le blanchissant voile à l'entour ajençasmes,
Nous prenons nos brebis, en pleine mer montons,
Et gemissans sans cesse hors du port nous sortons.
Par derriere vn doux vent nous poussoit fauorable,
Que nous auoit donné la Nymphe redoutable
La sçauante Circé aux cheueux blondissans,
La Deesse aux Discours eloquemment puissans.
Sur la nef arrangez les armes bas nous mismes,
Et sur les bancs luisans à l'aise nous assismes,
Nos conducteurs estoient le patron & le vent.
Ce iour là tout entier nous poussasmes auant,
Et les Zephirs legers faisoient tendre nos toiles,
Phœbus chet ce-pendant, & les tenebreux voiles
Tombent sur les chemins, ainsi qu'il declinoit,
Et dans l'eau d'Occident en panchant se trainoit.
Et nos voiles enflez hastans leurs courses vistes
Du profond Ocean toucherent les limites,
Où les Cimmeriens, leurs villes, leurs deserts
Sont eternellement de tenebres couuerts:
Iamais ses clairs rayons Titan sur eux ne darde,
Et son feu gracieux iamais ne les regarde:
Ny quand deuers le Ciel son char il va touchant,
Ny quand il va du Ciel en terre trebuchant.
Vn air pernicieux, vne nuict perdurable
Vole eternellement sur la gent miserable.
Nous sommes portez là, là tous nous nous rendons,
Et au flux de la mer pres du bord abordons.
Les victimes sortons pres des barques profondes,
Et de rechef encor en costoyant les ondes

Arriue aux Cimmeriens.

Nous suyuons l'Ocean, tant que mismes le pié
Au lieu que nous auoit Circé specifié.
Et là Perimedes accomplissant l'office
Auec Eurylochus, porte le sacrifice
Saint & religieux. Tandis ayant osté
Mon espee, qui lors pendoit à mon costé,
Ie creusi vne fosse, & luy fais l'ouuerture
En la circonference en egalle mesure
Que le coulde alongé, iettant dedans le fonds
De mes effusions aux bas esprits profonds,
Sçauoir de l'hydromel, du vin l'humeur diuine,
Tiercement de l'eau pure & puis de la farine.
Triant profondément tous les esprits legers,
Faisant promesse & vœu aux ombres des enfers,
De leur sacrifier vne vache brehaine,
Si de tant de faueur leur puissance me daigne
En mon heureux pays conduire à sauueté.
Et de tout le meilleur de mes biens a planté
Si leur douce bonté prosperément me guide,
Leur dresser vne belle & grande pyramide:
A Tiresie à part promets de mon trouppeau
Qu'vne grasse brebis à la noirastre peau
Sera sacrifiee à luy seul, surpassante
Le reste de la troupe és prez l'herbe paissante.

Fait cóme Circé l'auoit enchargé.

Lors que i'eu par mes vœux & supplications
Appaisé les esprits, faict mes oblations,
I'égorge les brebis au dessus de la fosse:
De sang couloit dedans vne riuiere grosse,
Et du coup vne humeur noirastre distilloit.
Lors vne quantité autour de moy voloit

Les ombres accourent autour d'Vlysses.

De simulachres vains, ceux que la mort cruelle
Auoit à toute force entrainez apres elle :
Les ieunes vigoureux, & les foibles vieillars
A l'enuiron de moy courent de toutes pars:
Maintes Nymphes encor, & filles miserables
Que le deüil au trépas a conduit pitoyables:
D'autres y auoit là de grands coups transpercez,
De piques & de dars les estomacs blessez,
Les armes tout en sang : ils couroient à la fosse,
Et s'y precipitoient en multitude grosse,
Sifflans autour de moy d'vne fresle rumeur.
Tout le corps me glaça de frisson & tremeur,
Et le sang me figea de peur & de misere.
Lors ie crie à mes gens que les brebis naguere
Egorgees par moy, ils prennent vistement,
Aillent les dépoüiller de leurs peaux promptement,
Et que dessus l'autel où les charbons petillent
En toute diligence ils les brulent & grillent.
Qu'au fort Pluton premier, aux Erebiques Dieux,
A la grand Persephone ils adressent leurs vœux.
Ie tire mon espee alors, & la presente
Aux esprits qui venoient, toute nuë & luisante,
Afin de les chasser, & de les empescher
De venir à la fosse, & du sang approcher,
Et tant que ie pouuois leur offrois mes obstacles,
Tant que Tiresias m'eust rendu ses oracles.

Elpenor le premier se presente à Vlysses.

Le premier des esprits fut celuy d'Elpenor
Qui me vint au deuant : car il n'auoit encor
Esté enseuely, & nous ne l'inhumasmes
Au partir de Circé, sur luy nous ne pleurasmes:

Ains il fut laissé là, pource que nous estions
Autre part empeschez, & qu'en haste portions.
Le voyant, la pitié que i'eu de sa misere
Me fit tomber des yeux vne humide riuiere,
Et luy disois ainsi: Elpenor, & comment
Es tu venu à pié ainsi diligemment Vlysses à Elpenor.
Plongé dans l'espaisseur de ces noires tenebres,
En ces lieux de silēce, & pleins d'horreurs funebres?
Plus vistement que nous, qui auons eu le vent
Et la mer à souhait? I'allois ainsi disant.
Et pleurant il me dit: O grand fils de Laërte, Elpenor à Vlysses.
Magnanime Vlysses, plein de prudence experte,
Le vin & vn démon mauuais m'ont renuersé:
Car comme ie dormois au logis de Circé,
Ne me souuenant plus des degrez, d'aduenture
Ie cheu du haut en bas de la grand couuerture,
Et me rompy le col: puis vins à l'enuiron
Des déplorables bords de l'ombreux Acheron.
Mais or ie te coniure, & par ta femme chere,
Et par le sainct respect de ton genereux pere
Qui t'a petit enfant nourry si cherement:
(Eux qui sont loing de toy, & que presentement
Tu ne peux conuenir) par ton cher Telemaque
Que tu laissas petit au departir d'Ithaque,
(Car ie sçay pour certain que ce lieu delaissé
Tu passeras encor au pays de Circé,
Et ta barque des vents & des eaux demenee
Reprendra port encor dans l'isle de l'Ææe)
Alors, ô ie te pry d'Ithaque puissant Roy,
Repense à mes propos & te souuien de moy,

Enseuely mon corps dessouz la terre obscure,
Et ne le laisse pas sans pleurs ne sepulture
De peur que par malheur tu ne vinsses aux Dieux
A mon occasion, à te rendre odieux,
Enseuely moy donc, & me donne des larmes,
Fay bruler auec moy le reste de mes armes,
Et dresse le tombeau de cet infortuné
Sur le bord escumeux de Neptun mutiné:
Pour me faire paroistre & donner cognoissance
A la prosperité du lieu de ma naissance,
Puis de mon infortune, & mets dessus encor
L'auiron, par lequel le pauuret Elpenor
Auec ses compagnons en reuenant de Troye
Dessus les flots ondeux à la barque a fait voye.
Et ie luy respondy: De la mesme façon
Que tu dis, ie feray, miserable garçon.
Et de coulantes pleurs ma face estoit trempee,
Mais tousiours pres du sang ie branlois mon espee,
(Et le pauure Elpenor au departir de là
Tristes cris esleuant pleindre ailleurs s'en alla.)
Voicy venir apres l'ame de ma feuë mere
Anticlea, qu'auoit rauy la mort amere,
Fille d'Antilochus, & vola celle part
Où i'estois. Ie l'auois laissee à mon départ
Viuante, en m'en allant deuant Troye la saincte.
La voyant, de pitié mon ame fut atteinte,
Mais pour tous mes regrets ie ne luy laissay pas
Pres du sang approcher aucunement ses pas:
Tant que i'eusse receu la sainte prophetie
Des oracles sacrez du diuin Tiresie,

Anticlea mere d'Vlysses vient à luy.

Lequel arriue en fin de moy fort desiré.
En sa main il portoit son beau sceptre doré,
Et me recognoissant il me parle & m'appelle:
Qui te meut de laisser la lumiere si belle
Du Soleil, miserable Vlysses, & comment
As tu abandonné le hautain Element? Tiresias à Vlysses
Est ce pour contempler ces ames deplorables
Et le silence froid de ces lieux miserables?
Quitte vn peu ceste fosse, & ne crain de cacher
Ton coutelas luisant, puis me laisse estancher
Ma soif dedans le sang, si sçauoir tu desire
De moy ce qu'il te faut. Alors ie me retire,
Et fy ce qu'il me dit. Le sang il aualla,
Puis d'vn gosier prophete en ces mots me parla.
Tu voudrois bien auoir vn retour fauorable
En ton païs aymé, ô Vlysse indomptable,
Mis vn Dieu te le rend difficile & mauuais.
Car mon aduis n'est pas que Neptune iamais
Te laisse reposer. Son ire mutinee
Est en son cœur brulant par trop enracinee.
Pour ce que ton tison son cher fils aueugla.
Mais il y a remede encor à tout cela,
Tu reprendras à gré le train des eaux marines
Si de tes compagnons & de toy tu domines
L'impetuosité, si tu peux arrester
Leurs fiers débordemens, & la faim supporter,
Lors qu'ayant euité des ondes la furie
Tu viendras aborder aux fins de Trinacrie.
Là vous rencontrerez force troupeaux paissans,
Les vaches du Soleil par les champs verdissans

Tiresias ayant beu le sang aduertit Vlysses de ce qu'il luy doit aduenir en son retour.

Brouter & s'engresser, du Soleil dont n'est close
L'oreille ne la veuë. Il entend toute chose,
Luy defend d'aprocher des bœufs du Soleil.
Il void tout le premier. Si sans les approcher
Pour leur faire du mal, sans les prendre & toucher
Tu les laisses en paix, tu t'acquerras sans doubte
A tes gens & à toy toute prospere route,
Pour faire ton retour, & sans beaucoup d'ennuis
Tu reuerras en fin Ithaque ton païs.
Mais si tu ne t'abstiens, & que les mains tu jettes
Sur les trouppeaux du Dieu aux mortelles sagettes
Le blondoyant Titan, en mer vous perirez
Sur peine de naufrage.
Tes compagnons & toy, soyez en asseurez.
Quant à toy si tu peux à force de rabattre
Les ondes en nageant, la tempeste combattre,
Tu seras, mais bien tard, en ton païs porté,
Et de mille malheurs cependant tourmenté.
Qu'il arriuera tard & auec beaucoup de maux en son pays.
Tes compagnons noyez, en galere empruntee
Trouueras la maison de ton pere gastee,
Et force poursuiuans, qui mangeront ton bien,
Saliront la splendeur de ton regne ancien,
Soüilleront ton palais, & de poursuitte infame
Pourchasseront d'auoir ta chere espouse à femme,
Et de riches presents fort t'importuneront.
Mais en fin, souz ta main à mort ils tomberont,
Qu'il mettra à mort les poursuiuans de sa femme.
Et d'eux tous tu prendras exemplaire vengeance.
Mais quand tu les auras rengez souz ta puissance
Ou par fraude, ou par dol, ou par le fer trenchant,
Pren encor' vn vaisseau, & le païs cherchant
Si tu crois mon conseil, chemine, iusques à ce
Que tu auras trouué vne gent, vne race

Ignorant la marine, & qui ne sçait que c'est
Que de manger salé, ny du piquant aprest
Des viures de la mer. (Les pleines azurees
Ne les reçoiuent point) des barques peinturees
Ils n'ont point cognoissance, ils ne sçauent ramer
Ny faire voir des naufs les ayles sur la mer.
Mais pour n'en douter point, de toutes tes affaires
Ie t'en veux remarquer des enseignes tres-claires.
Quand vn autre passant te viendra au deuant
Qui te dira que c'est vn soufflet plein de vent
Que tu as sur l'espaule, alors iette ta rame,
Fiche la contre terre, & prosterné reclame
Le Roy des eaux Neptun, humble luy immolant
Vn belier, vn verrat, & vn taureau muglant.
Puis reua-t'en chez toy, & presente l'offrande
D'vne sainte hecatumbe à la celeste bande.
Or la mort du costé de la mer te viendra Que sa mort viendra du costé de la mer.
Quant tu seras debile, elle te surprendra
En paisible vieillesse, & de ses mains meurtrieres
En aage plein & meur fermera tes paupieres.
Durant ton regne encor tes suiets bien-heureux
Gousteront de la paix le repos sauoureux:
Or tout ce que i'ay dit est seur & veritable.
Ainsi prophetisoit le deuin honorable,
Et ie luy respondy consecutiuement:
Diuin Tiresias, les Dieux certainement Vlysses à Tiresias.
Ont decreté cela, & leur sainte ordonnance
A mis de longue main sur moy ceste influance.
Mais dy moy ie te pry, que voy-je tant errer
Ma mere, que la mort est venuë enferrer

Sans me dire aucun mot, & pourquoy se sied elle
Aupres de ceste fosse, à soy point ne m'appelle,
Et ne me cognoist pas? dy tres-excellent Roy
Des augures diuins. Ie te pry, monstre moy
Comme elle me pourra à la fin recognoistre.
Tu le sçauras, dit-il. Quelque autre que puisse estre
A qui tu permettras de ce sang approcher
Elle te parlera, si tu veux l'empescher
Elle te laissera. Ainsi dit le prophete,
Et puis il descendit dans la noire cachette
De Pluton Roy d'Embas. Or ie demeure là
Iusqu'à tant que ma mere aupres de moy vola.
Ie luy permy de boire, & retiray mes armes.
Lors elle me cogneut: & puis fondant en larmes:

La mere d'Vlysses vient à luy, & luy parle.

Comment es-tu venu viuant en ces manoirs?
Comment es-tu entré dedans ces gouffres noirs?
Dit elle: ô mon cher fils! l'entree est difficile,
A ceux qui sont viuants dans la riue sterile
Des marais stygiens. Vn grand estang tousiours
Enuironne ces lieux, vn grand fleuue a son cours
Fuyant tout à l'entour, dont le canal est triste,
Et le cruel courant espouuante & attriste.
L'Ocean spacieux enceint premierement
Ceste palle contree, on ne peut nullement
Y venir à pied sec, si ce n'est que vous porte
Sur la mer vne barque & puissante & bien forte.
Serois tu point venu icy ayant erré
Long temps auec tes gens sur le flot azuré
En reuenant de Troye? as tu point en Ithaque
Encores mis le pié? la mere à Telemaque

Ne t'a elle point veu encores dans la cour?
Lors en luy respondant ie luy dy à mon tour.
Ma mere, vn cas forcé m'a contraint d'entreprēdre
Le chemin des paluds de Stix, afin d'entendre
Du saint Tiresias l'oracle de mon sort.
Las! ie n'ay point encor approché le doux port
De la chere Achaye, & n'ay point faict entree
Sur les bords desirez de ma douce contree.
Mais ie suis miserable incessamment porté
En mer deçà delà par les vents agité,
Souffrant peine, tourment, & douleur infinie.
I'ay eu encontre moy la fortune ennemie
Depuis que i'ay party auec Agamemnon,
Pour aller guerroyer Pergame au grand renom,
Où sont les beaux cheuaux. Mais toy ma chere mere,
De quelle mort t'a pris la Parque trop amere?
Est-ce de maladie ayant trop longuement
Languy dedans le lict: ou, si cruellement
Diane qui de loin ses traits empennez iette
T'a la mort enuoyee au bout d'vne sagette?
Dy moy, que fait mon pere, & que fait mon cher fils,
Que ieune ie laissay, comme se portent-ils?
Ma dignité dure-elle encor entre les nostres?
Mon regne n'est-il point entre les mains des autres?
Quelque autre n'est-il point sur mon trosne monté?
L'espoir de mon retour leur est-il tout osté?
Me pensent-ils perdu? dy moy encor nouuelle
De ma Penelopé mon espouse fidelle,
Contre moy son maintien & son deportement,
Ayme t'elle tousiours mon fils vniquement,

Vlysse à sa mere.

Luy demande des nouuelles de sa maison.

Conseruant la maison & la famille nostre?
Où bien s'est-elle point mariee à quelque autre,
Des Princes de la Grece? Ainsi ie luy parlois,
Et en me respondant elle reprit sa voix.

Penelope côtinuë en l'amitié d'Vlysses.

Ta femme continuë en l'amitié ardante
Qu'elle t'auoit, dit-elle, enduré, patiente
Ton absence & son mal, confite de douleurs
Nuit & iour se passant de souspirs & de pleurs:

De Telemaque.

On n'a point vsurpé ton bien en ton absence,
Telemaque en iouït en toute patience,
Il y tient rang de Prince, & dedans ta maison
Tient tousiours bonne table ainsi que de raison.

De Laertes, & de la vie qu'il mene.

Mais ton pere demeure aux champs, ne se soucie
De ville ne de court, mene champestre vie.
De tapis & de lits il s'est voulu priuer,
Ne se faict point de bien: & quand ce vient l'hyuer
Triste parmy ses gens son corps il vient estendre
Au foyer prés du feu, se couche sur la cendre,
Ses habits dessus luy rompus entierement.
Mais quand l'esté reuient, & puis consequemment
L'automne donne-fruits, il se retire à lerte,
Par la vigne s'en va de fruits toute couuerte,
Et sur l'herbe & la terre à se coucher se met,
Et les fueilles par tout luy seruent de cheuet,
Là en se lamentant il se couche par terre,
Et l'ennuy douloureux piteusement l'atterre:
Son corps est consumé de mal & de douleur,
Souspire tes trauaux, lamente ton malheur,
Si bien qu'attenué que courbé de tristesse
Il est auant le temps accablé de vieillesse.

Cela m'a faict mourir, le desespoir trop fort,
L'ennuy trop violent est cause de ma mort:
Diane qui de loing ses traicts ennemis iette
Ne m'a la mort tiree au bout de sa sajette,
Le tourment iette-deüil, le mal contagieux
De quelque maladie, aux membres ennuyeux,
Et qui souuent des corps la pauure ame separe,
Cela ne m'a point faict proye de Stix auare.
Le triste deüil de toy, que i'ay tant regretté,
Ta modeste vertu, mon corps ont surmonté,
Ils m'ont priué de vie, & mon ame espanduë
Dedans l'obscurité de ces lieux ont renduë.
Quand elle eut dit cela (fresle elle s'enfuit,
Et dans le delié de l'air s'esuanoüit)
Me delaissa pleurant, & forcené d'enuie
De luy parler encor. Trois fois ie l'ay suiuie,
Par trois fois à son col ie me voulus jetter,
Et comme elle fuyoit ie me voulus haster
Afin de l'attraper, & de ma douce mere
Au moins toucher la main, trois fois l'ame legere
S'eschappa de mes mains, simulacre pareil
A l'ombre, au leger vent, & au fuyant sommeil:
Lors la douleur esmeut & pressa mon courage,
Et ie parlay ainsi à la fuyarde image.
Ma mere, t'enfuis-tu de ton enfant, helas!
Qui cherche à te toucher, pourquoy n'attens tu pas
Ta chere geniture, afin que nos mains iointes
Nous nous-soulions au moins de larmes & de pleintes
Souz les eaux de Pluton? Est-ce pour m'affliger
Et m'attrister tant plus, que ton esprit leger,

Que ta face sans corps m'est auiourd'huy monstree
De celle qui regist ceste triste contree?
A quoy ma mere alors. La Reyne d'icy bas,
Enfant infortuné, ne te circonuient pas,
C'est la loy des humains pressez souz la mort dure
De n'auoir os, ne nerfs, ne chair, ne cheueleure:
Car la flamme a tout pris, le feu a tout brulé,
Et si tost que l'esprit hors du corps est volé,
Libre de nerfs & d'os blanchissans, il s'enuole
Ainsi que le sommeil, le vent ou la parole:
Mais fuy t'en hors de Stix, d'Auerne pallissant,
Retourne t'en reuoir le ciel resplendissant,
Et ce que tu as veu souz l'Acheron infame
Et chez l'Erebe ombreux, raconte l'à ta femme.
Les Ieronies viennēt vers Vlysses. Ainsi que nous parlions, voicy venir à moy
Vn troupeau feminin, que la femme du Roy
Des esprits tenebreux, redoutable Deesse
Dans son empire esmeut comme vne armee espesse.
Toutes femmes iadis des Heros renommez,
Filles semblablement de Princes estimez.
Ombres elles venoient en trouppe espesse & grosse,
Et accouroient au sang qui rougissoit la fosse.
Or ie me conseillois en mon entendement
Comme ie leur pourrois parler separement.
En fin ie fus d'aduis de tirer mon espee
Et ne les laisser boire en la fosse trempee
Toutes ensemblement, mais d'ordre, à celle fin
Que ie peusse sçauoir leur estat & leur fin.
Tyro. Tyro vint la premiere, elle se disoit nee
D'vn pere, homme de bien, l'accomply Salmonee,

Cretehee l'Eolide autres fois l'espousa,
Mais l'amour d'Enipé le fleuue l'embrasa,
Fleuue plaisant & beau sur tout autre du monde.
Elle s'alloit ébattre au long de la claire onde,
Et Neptun qui le sceut, vne fois se cacha
Souz la forme du fleuue, & coyment se coucha
Le long de l'emboucheure, où par vn canal large
Dans les eaux de la mer le fleuue se décharge.
Puis comme vne montagne il haussa au milieu
Les flots pers tout autour: & la femme & le Dieu
Furent tous couuerts d'eaux, où l'ayant endormie
La ceinture pucelle il rompit à s'amye.
Puis ayant acheué son amoureux plaisir,
La main de sa maistresse il accourut saisir,
Et luy dit, prens courage, ô la bien fortunee
En amour, tu auras vne belle lignee
Deuant qu'il soit vn an: iamais l'attouchement
D'vn Dieu quel que ce soit ne porte vainement:
Partant aye le soin qu'elle soit esleuee
Ainsi qu'il appartient, dans ta maison priuee:
Adieu, & ne dy mot de nos larrons amours:
(Retourne chez ton pere en ses royales tours)
Ie suis cil qui la mer & ses vagues modere
Auec mon fort trident, dont l'ire & la colere
Vient la terre ébranler, Neptum sceptre portant.
Il dit, & dans les eaux soudain se va iettant;
D'elle grosse, Nelee & Pelias nasquirent,
Qui le grand Iupiter tres-dignement seruirent.
La large Iaolcé Pelias habita
Aux champs fort spacieux (la terre conquesta)

Ses amours.

Et fut riche en bestail, & le hardy Nelee
D'ailleurs Pyle occupa sablonneuse appellee.
Or Tyro de Crethe, eut force autres enfans,
Æson & Pherete en armes triumphans,
Antiope Auec Amithaon. Là ie vy Antiope
Qui fut fille autresfois du fleuue-Dieu Asope.
Elle faisoit honneur de ce que Iupiter
Ses amours. Espris de son amour l'a voulut accoster,
Dont elle eut Amphion & Zethé, qui bastirent
Thebes, & qui premiers les fondemens y mirent,
Y firent des maisons, & qui les sept portaux
Lierent de forts murs & de rempars tres-hauts.
Pource qu'ils ne pouuoiẽt sans eux Thebes deffendre,
Bien qu'ils fussent vaillãs, & prompts à entreprẽdre.
Alcmene. Ie vy Alcmene aussi, qui femme auait esté
Du preux Amphitrion: mais elle auoit gasté
Ses amours. Pareillement son lit, & commis adultere
Auecques Iupiter: d'Alcide elle fut mere.
Vn plus vaillant au monde & plus braue n'estoit;
Et la force & le cœur d'vn lion il portoit.
Megara J'auisay Megara la fille Creontide
Qu'autresfois espousa le tres-fort Tyrintide.
Ie vey Epicasta, l'excellente en beauté
Epicaste. La mere d'Oedipus, grande en meschanceté
Bien qu'elle n'en sceut rien, & qu'en sa conscience
Elle fust incoulpable: Elle fist grande offence
En espousant son fils: luy son pere meurtrit,
Ses amours. Sur le lit maternel malheureux entreprit,
L'sa mere portant amour desordonnee
incestueux brusla d'vn mechant Hymenee:

Mais aux hommes bien tost diuulgueren les Dieux
De la mere & du fils le forfaict odieux:
Par le destin des Dieux en leur ire effroyable
Il regna longuement en Thebes l'amiable
Dessus les Cadmæens, en douleurs, & trauaux
La mere descendit és Stigiennes eaux,
Et passa de Pluton la trespuissante porte,
S'estranglant par le col d'vne courroye forte,
Vaincuë de douleur, ayant au soliueau
Estroittement lié le malheureux cordeau.
A son mary laissa en delaissant la vie
L'inceste en sa maison, en son cœur la furie,
Misere, regret, plainte, & dueil continuel
Dont tousiours fut puny le forfaict maternel.
Apres ie vey Chloris la princesse amiable Chloris.
Qu'espousa Neleüs, Chloris l'incomparable
En insigne beauté. Nelee fut vn iour
En son cœur ardemment espris, de son amour, Ses amours.
Puis l'ayant fiancee auec vn riche gage
Pour sa grande beauté la prit en mariage
Des filles d'Amphion la moins chargee d'ans,
L'Iaside Amphion, qui regna en son temps
En Pyle & Orchomene: eut lignee tres-grande
Et Chloris luy donna d'enfans vne grand bande.
Car Periclymenus, Chromius, & Nestor
Sortirent de son ventre, elle porta encor
La celebre Pero, de beauté tant extresme
Qu'elle fut en miracle à tous les hommes mesme.
Pero, dont tant de gens deuindrent amoureux,
Qu'estrangers, & voisins requirent, desireux

De l'auoir pour leur femme, en sa beauté bruslerent,
Et les yeux gratieux de la Nymphe admirerent.
Mais à nul Neleus ne la voulut donner
Qu'à celuy qui pourroit rauir & emmener
Le bestail d'Iphiclus, & tirer hors des bornes
Du lieu qu'il les serroit ses vaches aux grāds cornes.
Vn seul gentil deuin promit & se fit fort
Qu'il les iroit rauir iusques dedans leur fort,
Mais les destins des Dieux, cruels l'en empescherēt
Auec les forts liens qui long temps l'attacherent,
Et les pastres aussi ruraux & rigoureux.
Mais apres tant de iours & de mois malheureux
Et beaucoup d'ans passez, l'ame rude & barbare
D'Iphiclus s'adoucit, tandis qu'il luy declare
Les choses à venir, Ainsi auoit esté
Du puissant Iupiter la bonne volonté.
Leda. Lors il me sembla bon de voir Leda, la belle
Femme de Tyndarus, qui en enfans excelle:
Elle enfanta Castor le parfaict escuyer,
Et Pollux l'escrimeur aduantureux & fier:
La terre les contient en vie assiduelle,
De mesme souz la terre ils ont vie immortelle.
Ils sont viuans par tour, par tour ils vont mourant,
Et chacun à son tour en vie est demeurant
Et puis meurt à son tour: c'est vne alternatiue
Qu'vn viue, l'autre meure, & mourant l'autre viue:
Iphimedie. Apres Iphimedie à moy se presentoit
Femme d'Aloëus, elle me racontoit
Ses amours. De l'amour de Neptun, qui l'auoit poursuiuie:
Elle en eut deux enfans & courte fut leur vie.

Le braue Ephialtes & Otus le puissant.
La terre les nourrit, l'vn & l'autre croissant
En extréme hauteur, en beauté admirable,
Et nul n'estoit à eux en force accomparable.
Que le fort Orion, qui certes les passoit.
Ils n'auoient que neuf ans que chacun paroissoit
Par le milieu du corps gros comme neuf coudees.
Leurs enormes longueurs ne furent excedees
De neuf aulnes entiers: Orgueilleux ils haussoient
Leur teste vers l'Olympe & les Dieux menaçoient
De guerre & de combat. De faict ils l'entreprirent
Et l'eminent Ossa dessus l'Olympe mirent,
Et sur luy Pelion hausserent outrageux,
Pelion noir de bois, & d'arbres ombrageux.
Ils en fussent venu about, si d'auantage
La saison eust meury & renforcé leur aage.
Mais Apollo, le fils de Iupiter puissant
Que Latone enfanta au cheueu iaunissant
Les mit tous deux à bas, & de ses dures fleches
Au trauers de leurs corps fit de mortelles bréches:
Ils n'auoient pas atteint leur aage fort encor
Et leur menton n'estoit frisé de coton d'or.
I'y vy Phædra, Procris, Ariadné la belle Phædra, Procris. Ariadné
La fille de Minos, la fortune cruelle
Le pressoit fort alors, que du bord Cretien
Theseüs la rauit, pour au Cecropien
Par la mer l'enleuer: Et toutesfois Thesee
Ne iouyt pas long temps de la mal aduisee:
(A cause qu'il estoit trompeur & deceuant.)
Car la sœur d'Apollon Artemis, parauant

En resolution de la rendre facile
Au bon Denis, l'auoit arrestee en vne Isle.
I'y vy Mera, Clymene, & Eriphyle encor
Pour trahir son mary prenant vn collier d'or.
Mais de vous raconter toutes les Heroïdes
Que ie vy frequenter les bords Acherontides
Il m'est fort mal-aisé. Plustost seroit passé
L'ombrage de la nuict au crespe noir poissé.
L'heure passe & les feux qui au ciel estincellent
Desia piroüettans au sommeil nous appellent:
A nos vaisseaux legers ie m'en retourneray,
Ou si le trouuez bon ceans ie dormiray,
Les Dieux, & vous aurez le soin de ma retraite.
Il dit, & vn chacun eut la bouche muette
Rauis de grand plaisir: Quand la Reyne leur dit,
Quel honneur, Phæaquois, en cest homme reluit!
Quelle prestance belle, & quel hardy courage,
Quelle taille: & combien est orné son langage!
Il est mon hoste à moy: mais vn chacun pourtant
Aura part à l'honneur qu'il nous va departant.
Mais ne vous hastez pas si tost de le conduire
Au port, & de le faire entrer dans le nauire,
Et ne luy faites pas vos dons & vos presens
Comme à quelque indigent. Or nous auons ceans
Dequoy tres-bien le faire, auons en abondance
Et richesses, & biens, par la munificence
Et grand bonté des Dieux. Lors le Phæacien
Echeué, de tous eux lors le plus ancien
Dit ainsi, Mes amis, ce que la Reyne sage
Vous a mis en auant par son prudent langage

Vlysses veut finir son discours

Areté apres qu'Vlysses eut parlé.

Est tres-bien digeré: Ie vous pry quant à moy
De luy obtemperer: Sera honneur au Roy
De la suyure en cela. Au Roy sied de conduire
Vn Roy dessus la mer, & l'ayder de nauire.
Adonc Alcinoüs. Il sera faict ainsi,
Tant que i'auray de vie en ce bas monde icy
Et que i'auray pouuoir sur les gens de Phæace
Qui sçauent bien ramer. Mais nostre hoste, de grace
Attende encore vn peu, combien qu'il soit pressé,
Et iusques à demain, tant que i'aye amaßé
Ce qu'on leur donnera, & quand à son escorte
Mes gens, qu'incessamment i'y pousse & i'y exhorte,
En auront prou de soing: moy principalement
Qui ay dessus ce peuple entier commandement.
A qui dit Vlysses. Alcinoüs Roy digne,
Et des Princes & des Rois le Roy le plus insigne,
Si tu me commandois de faire icy sejour,
Tant que l'an tout entier eust parfourny son tour
Ie t'obtempererois. Que si tu m'accompagnes
De gens & de presens sur les bleuës campagnes,
Tu en seras tant plus en honneur exalté,
Et moy, i'en receuray plus grande vtilité,
I'en seray mieux venu, mon retour honorable
En sera beaucoup plus à mon peuple agreable
Quand ils me reuerront arriuer au païs
Suiuy d'hommes, & pleins de presens infinis:
Auquel Alcinoüs. Ta façon, ô Vlysse,
N'est point d'vn affronteur, d'vn confit en malice,
D'vn trompeur, d'vn menteur: comme il y en a tant
Sur la terre aujourd'uy, qui vont haut se ventant

Alcino° promet encore à Vlysses escorte pour s'é retourner.

Bien qu'ils ne vallent rien, sont pleins de menterie,
Faisans les gens de bien, vsans d'affronterie,
Tellement qu'à grand peine on s'en pent garantir.
Le beau parler qu'on oit de ta bouche sortir
Monstre de ton esprit l'excellence & l'adresse:
Tu nous as raconté de tous ceux de la Grece
Les histoires & faits, & puis les grands dangers
Que tu as tant couru dessus les flots legers,
Comme quelque poëte aymé des Aonides:
Or dy nous les heros qu'aux eaux Acherontides
Tu vis pareillement, & ceux de tes amis
Qui combatans à Troye ont succombé, soumis
A la mort violente, & sont dessous la terre,
Ayans acquis renom immortel par la guerre.
La nuict est longue assez, l'heure de sommeiller
N'est pas venuë encor, puis il faict beau veiller.
Conte nous de la bas les plus rares merueilles:
(Ie te rendray du tout ouuertes mes oreilles,)
Et pendray desireux de tes graues propos,
Iusqu'à tant que l'Aurore au chariot dispos
Nous ramene le iour: pourueu que tu nous dies
Tes trauaux, tes labeurs, tes peines infinies.
Lors le Laërtiade, vn temps est pour parler,
O Roy tres-excellent, & temps pour sommeiller.
(Nous auons assez d'heure & de tēps, pour estendre
Nos discours toute nuict.) Donc si tu veux entēdre
Mes ennuyeux trauaux, les fortunes aussi
Et les hazards pour moy suportez iusqu'icy,
Certes ie le veux bien: & les morts deplorables
Que i'ay veu, qu'ont souffert mes amis miserables,

Alcino' prie Vlysses de continuer son discours.

Tant ceux qui deuant Troye ont basty leurs tõbeaux,
Que depuis ceux qui sont submergez soubz les eaux:
Et ceux là qui encor' es combats inuincibles
S'estans sauuez des coups & des lances horribles
Sont venus, las, mourir en leur propre maison
Par la mechanceté, l'astuce & trahison
De leur cruelle femme, eu la gorge coupee,
Et sont cheuz souz l'effort de la trenchante espee.

Vlysse cõtinuë son discours.

Si tost que Proserpine eut fait haster le pas
Aux femmes, & les eut faictes serrer la bas:
Voicy voler à moy l'ombre (toute ensaignée)
Du Roy Agamemnon, d'autres accompagnee,
Qu'Aegistus autresfois sous le cruel effort
Du destin, auoit mis chez luy mesmes à mort
Il beut du sang, si tost que i'eu caché mes armes,
Et puis me recogneut. Adonc fondant en larmes,
Pantelant de soupirs, deuers moy se rendit
Me voulant embrasser, & la main me tendit.
Mais, las! il n'auoit plus de veines ne d'arteres,
Et son corps manque estoit de ses forces premieres.
Lors mon cœur fut saisi de tristesse & d'ennuy.
Voyant son triste estat, & pleurant auec luy.

Agamẽnon.

Excellent fils d'Atreus, ce me pris-je à luy dire,
Qui sur les hommes euz vn si puissant Empire,
Quelle triste fortune & quel cruel effort
Ou quel cruel destin t'a mis ainsi à mort?
Neptune t'a-il point engloutу soubz les ondes
Renuersé dans les flots de ses vagues profondes?
Ou bien, serois tu point tombé hostilement
Par le fer des meschans, combatant hardiment

Pour rauir en tes naufs le bestail des campagnes,
Ou par l'espee oster les brebis des montagnes,
Ou bien cetempendant que tu vas aßiegeant
Les superbes citez, & leurs murs rauageant
Pour les femmes, es tu tombé dessouz les armes?
A quoy le fils d'Atreus me dit, fondant en larmes.
O fils de Laërtes, race de Iupiter
Qui sçais en ton esprit grandes choses traicter,
Ie ne suis point pery souz les eaux de Neptune,
Ie n'ay point par les vents couru ceste fortune,
Ie ne suis point tombé dessouz mes ennemis,
Le perfide Aegystus & ma femme m'ont mis
En l'estat que tu vois: femme fausse & traistresse,
Qui tandis qu'Aegystus ses embusches me dresse,
Et à souper chez luy doucement m'inuitoit,
Massacre, trahison, & malheur m'apprestoit.
Comme nous souppions donc les méchans me percerẽt
D'infinité de coups, & mort me trauerserent,
Sans armes, sans soupçon. Comme qui meneroit
Vn bœuf deuant l'estable & là l'assommeroit.
Ie fus ainsi tué, puis mes gens miserables
Furent tous esgorgez par ces abominables,
De la mesme façon qu'on abbat les pourceaux
Quand quelque riche faict ses festins nuptiaux
Alors qu'il se marie & ses nopces ordonne,
Ou quand à tout plaisir son ame il abandonne.
Tu as veu force gens qui souz les durs efforts
De Mars, en combatant, sont peris & sont morts:
Mais si tu eusses veu ce forfait execrable
Tu en eusses pleuré, tant il fut pitoyable.

Là parmy le festin, les tables, renuersez,
Et les pots, nous estions l'vn sur l'autre entassez:
Le sang qui de nos corps à gros ruisseaux deualle
Humectant remplissoit le paué de la salle.
Et comme ie rendois les extrémes abbois,
De la fille à Priam i'ouy la triste voix
Mourant aupres de moy, de la pauure Cassandre
De qui les malheuréux vindrent le sang espandre.
Ce fut Clytemnestra de toute iniquité
Ouuriere abominable, & d'infidelité
Et de ruse ministre: elle auoit prise en haine
L'amie de Phœbus, l'impudente vilaine.
Les mains ensemblement aux Astres ie haussois
Sur la terre veautré, soubz le fer trespassois
Palpitant & tremblant, & la fausse meurtriere
En me fuyant, tourna son regard en arriere.
Elle n'eut pas le cœur de me fermer les yeux
Ne la bouche, en tombant au fleuue Stygieux.
Voyez comme rien n'est si méchant qu'vne femme,
Qui rumine en son cœur, & machine en son ame
Toute sorte de mal & de desloyauté,
Comme a faict ceste cy, traistresse ayant osté
La vie à son mary. Ie paissois mes attentes
De reuoir mes enfans, mes gens & mes seruantes.
Ie pensois arriuer en prospere saison,
Et d'estre bien venu de toute ma maison,
Mais ceste preude femme a faict vne besongne
Pleine de deshonneur, de honte & de vergongne.
Qui plus est, son opprobre & sa meschanceté
Porteront infamie à perpetuité,

Non seulement à elle & aux autres infames,
Mais aux sages encore & aux honnestes femmes.
Ainsi qu'il acheuoit ie luy dy promptement:
Helas! que Iupiter continuellement
Agite de là haut la race des Atrides
Par les mechancetez, les dols, les homicides
Des femmes, & combien la colere des Cieux
Punit ceste maison pour leur train vicieux,
Car à beaucoup de gens ta belle sœur Heleine
La premiere a porté mort, douleur, perte & peine,
Et puis Clytemnestra par sa desloyauté
T'a malheureusement comme tu vois traitté.
I'eu dit, & le propos encor' il me r'entame.
« Il ne se faut iamais fier en une femme,
« Aymant la vanité. (rien qu'infidelité
« Ce sexe ne produit, rien que méchanceté.)
« Ne leur sois indulgent ny par trop debonnaire,
« Ne luy fay iamais part de ton secret affaire,
« Et si tu veux celer & taire quelque cas
« Tu feras sagement de ne luy dire pas.
Quelques choses pourtant sont bonnes reuelees,
Les autres veulent estre entierement celees:
Mais tu n'as rien de mal à craindre du costé
De ta femme, Vlysses, car toute honnesteté,
Tout honneur loge en elle, & la fille d'Icare
La sage Penelope, est une perle rare.
Certes il n'y auoit pas encores fort long temps
Qu'elle estoit mariee, à l'heure que montans
Sur la mer, nous marchions contre Troye la belle,
Et ton fils luy pendoit alors à la mammelle.

Petit

Petit enfant encor', asteure se seant
Entre les hommes grands. Tres-fortuné enfant
Alors qu'il accourra au deuant de son pere
Qu'il sera spectateur de son retour prospere,
Et puis l'entretiendra de propos, de deuis.
M'a miserable femme, helas! ne m'a permis
Me voir le mien mon saoul, mais au premier rencõtre
A l'enfant & à moy a donné malencontre.
Or pren ce mien conseil ie te prie, & me croy.
Vien plustost à couuert qu'ouuertement chez toy,
,, Il n'y a pas tousiours aux femmes grand fiance.
Mais dy moy ie te pry, si tu sçais d'asseurance
Comme il va de mon fils, s'il est viuant encor,
S'il est en Orchomene, ou s'il est chez Nestor
Le bien-heureux vieillard à Pyle sablonneuse,
Ou à Lacedæmon, à Sparte spatieuse
Auec Menelaüs, car encores n'est pas
Le diuin Orestes descendu icy bas.
Il me parloit ainsi, & ie luy dis encore:
Que me demandes-tu, fils d'Atreus? car i'ignore
De ton fils Orestes la fortune & le sort,
Et ne sçay pour certain s'il est viuant ou mort,
Ie ne t'en puis que dire: & c'est une grand peine
Que de vouloir parler d'une chose incertaine.
Comme nous deuisions ainsi baignez en pleurs,
Et tristes racontions nos maux & nos douleurs:
Voicy venir à nous l'ombre du preux Pelide
Achilles, de Patrocle, & celuy du Nelide
Le bel Antimachus, d'Ajax semblablement
Qui de force & beauté passoit entierement

Achilles Patroclus. Antimachus. Ajax.

Y

Tous les Grecs, excepté le vaillant Aeacide.
Alors me recogneut l'ame du Peleïde,
O fils de Laërtes, Vlysses, nompareil,
(Me dit-il en pleurant) en prudence & conseil,
Quelle entreprise encor' as tu si hazardeuse
Que d'estre venu voir ceste terre hideuse?
Qui te meut de venir auec si grand soucy
Reuisiter les lieux de ce royaume icy,
Où tu ne verras rien que miserables ombres,
Qu'images d'hommes morts, que simulacres sombres,
De temeraires morts les malheureux esprits?
Apres qu'il m'eut parlé, à dire ie me pris,
O fils de Peleüs, Achilles en proüesse
De bien loing surpassant tous les Princes de Grece,
Ie suis venu icy afin de consulter
Le deuin Tiresie, & de luy m'enquester
Du moyen que i'auray de reuoir ma patrie:
Car ie ne suis encor passé en Achaïe,
Ie n'ay point encor veu ma maison : le malheur
M'a tousiours poursuiuy, ie n'ay eu que douleur.
Mais toy, tu es heureux Achilles, homme au monde
Soit mort ou soit viuant, en fortune n'abonde
Plus contente que toy : car deuant ton trespas
Nous te portions honneur, nous faisions de toy cas
Entre nous autres Grecs. Et or' apres ta cendre
Sur les ames des morts tu viens ton regne estendre.
Ainsi tu n'as sujet de te desconforter,
Quelque mort que ie sois, ny de te contrister,
Car par tout où tu es tu obtiens quelque empire.
A ces mots Achilles se prit ainsi à dire:

Tres-fameux Vlysses ne me ramentoy pas,
Ie te supply, la mort, ny les lieux d'icy bas:
I'aymerois cent fois mieux estre homme de village,
Et seruir par les champs auec vn peu de gage
Quelque homme, tant fust-il & pauure & indigent,
Que commander icy dessus toute la gent
Des ames des enfers. Mais dy moy quelque chose
De mon fils, si tousiours de suiure il se propose
Le mestier de la guerre, ou non: & de Pelé,
Mon pere genereux, t'en a ton point parlé?
Luy faict-on de l'honneur encor' en Thessalie
Entre les Mirmidons en ma ville de Phtie?
Ou, le mesprise-ton à cause de ses ans,
Qu'il a foibles les mains, les pieds gourds & pesans?
Car ie n'ay du Soleil la belle iouyssance,
Et ie ne suis plus tel pour en faire vengeance,
Que i'estois deuant Troye, alors que renuersant
Les bataillons entiers, i'allois tout fracassant
Combattant pour les Grecs. O si i'estois asteure
Semblable! voire moins & vif, en la demeure
De ce pauure vieillard, ie leur monstrerois bien
La force & la roideur de mes bras, & combien
I'aurois encor' assez de cœur & de puissance
De les mettre à raison, & de venger l'offence
De ceux qui luy font tort, ont sur luy entrepris,
Dédaignent sa vieillesse, & l'ont à tel mespris.
Pour ton pere, luy dis-je, ô plein de force extréme,
Ie n'en ay rien ouy. Quant à Neoptoleme
Ie te conteray tout puis qu'ainsi tu le veux,
Car ie l'allay querir sur les flots orageux

Iusqu'au bord Scyrien, l'amenay en l'armee,
Où combattoit des Grecs la ieunesse animee.
Toutes & quantes fois qu'on entroit au conseil
Deuant les murs de Troye, il estoit nompareil
En discours, en propos, nul n'auoit la puissance
De parler deuant luy en grace & eloquence,
Sans plus moy, & Nestor le sage Prince vieux
Contendions auec luy à qui parleroit mieux.
Mais puis, quand on venoit à courir aux alarmes
Qu'il falloit manier & les mains & les armes,
Auecques le commun point il ne croupissoit,
Mais tousiours le premier sur tous il paroissoit
Et en force & en taille, il n'arrestoit en place,
De tous costez monstroit son cœur & son audace;
Ne cedoit à personne, ains tousiours assaillant
L'ennemy, tuoit tout, tout alloit detaillant.
Certes ie ne sçaurois te conter sa vaillance,
Nommer combien de gens tua sa forte lance,
En deffendant les Grecs: mais quand il mit à mort
Le fils de Telephus Eurypile le fort,
Ses gens autour de luy en nombre s'allierent
Mais souz sa forte main roides morts ils tomberent,
Cethyens (qui des Grecs se firent ennemis)
A la faueur des dons de femme à eux promis.
Ie n'en vy iamais vn si beau, si haut encore,
Hors-mis le seul Memnon le beau fils de l'Aurore.
Puis quand on fut entré dans le cheual de bois
Qu'auoit faict Epeus, (la charge i'en auois,
Le tout m'estoit commis, soit de fermer l'entree,
Soit de faire sortir l'embusche & la ventree)

Les plus braues trembloient de frayeur pastissans
En cachette essuyoient les pleurs sur eux glissans,
Mais ie ne vy iamais ton fils changer de face,
Ne pleurer, ne trembler: me pria plein d'audace
De le laisser descendre en haste du cheual,
De sortir de l'embusche, & de sautel à val.
Il branloit son espee & son horrible lance
Au luisant bout d'airain, portant mort & vengeance
Aux malheureux Troyens, & leur dernier trespas.
Apres, ayant ietté les murs de Troye à bas,
Et que toute Phrygie en flamme consumee
Fit ondoyer en l'air sa funebre fumee.
Il monta sur la mer de dépoüilles chargé,
Sans auoir de blessure esté endommagé:
Comme il aduient souuent, lors que Mauors terrible
Esmeut les bataillons, & de démarche horrible
Se meslant au trauers les coutelas trenchans,
Et de sang & de pleurs il détrempe les champs.
Comme i'eus acheué, d'vne braue desmarche
Et d'vn pas orgueilleux le Heros se desmarche:
Sautelant il alloit par les prez florissans,
Et par les champs herbus tels qu'ils sont verdissans,
Contant d'auoir ouy raconter de l'adresse
De son fils, & parler de sa grande proüesse.
D'autres esprits de morts, noirs de deüil & blafards
Me contoient leurs douleurs autour de moy espars:
La seule ame d'Aiax s'esloignoit indignee
Pour ma victoire acquise, & contre luy gagnee,
Des armes d'Achilles, suyuant le iugement
Donné pres des vaisseaux à mon contentement.

Ainsi le proposa sa venerable mere,
Et les fils des Troyens, & Pallas droicturiere
Donnerent la sentence, (& chacun decretoit
Que la vertu d'Vlysse vn tel prix meritoit.)
Que n'eussay-je iamais obtenu ceste gloire
A ceste occasion, & pour ceste victoire.
Ce braue chef de guerre Ajax, las! en est mort,
La terre l'a couuert, qui estoit le plus fort
Et le plus beau des Grecs, fors l'irreprehensible
Achilles, beau de corps & de force inuincible.

Aiax ne veut parler à Vlysses.

Ie luy voulu parler, l'appellant par son nom
Fort amiablement. Fils du bon Telamon,
Luy dy-je, ô grand Ajax, hé! ne se peut-il faire
Que tu puisses vn peu moderer ta colere,
Rabattre du couroux qui te mine si fort,
Et te faict me hayr mesmes apres ta mort,
Pour les armes d'Achille? armes trop odieuses,
Et qui furent par trop aux Grecs pernicieuses,
Par le vouloir des Dieux: Toy leur meur, leur rãpart.
Or nous n'auons pas moins déploré ton départ
Que celuy d'Achilles, nul des Grecs, à vray dire,
N'est cause de ta mort: c'est la haine, c'est l'ire
De Iupiter sur nous, qui ietta sur sur ton chef
Le ruyneux accez de ce triste méchef.
Ne laisse pas pourtant, ô des Rois la merueille,
De t'en venir icy & me prester l'oreille,
Surmonte ie te pry, le dépit de ton cœur,
Et te ren genereux sur ton ire vaincœur,
Il ne me respondit vne seule parole,
Mais au trauers d'Erebe indigné il s'en volle

Vers les autres esprits, ie n'eusse pas laissé
De parler auec luy, combien que corroussé,
Mais i'eu trop grand desir de voir les autres ombres.
I'aduisay là Minos iuge des cachots sombres, Minos.
Le fils de Iupiter: sur son siege il estoit,
Vn puissant sceptre d'or en sa main il portoit,
Donnoit son iugement, prononçoit sa sentence
Sur les ames des morts, & deuant sa presence
D'autres ames plaidoient, & là dans la maison
De Pluton Roy de Styx il leur faisoit raison.
Ie vy là Orion courant par les prairies,
Et foulants les guerets des campagnes flories, Orion.
Les bestes pourchassant qu'il auoit autresfois
Renuersé de son dard par les champs, par les bois.
Il promenoit tousiours sa luisante massuë
Encore toute entiere, & nullement rompuë.
Ie vy Titye aussi le grand & fier Geant Tityus.
Qui fut fils de la terre. Il estoit là gisant
Estendu sur le sable, & son horrible place
De neuf arpens entiers parfournissoit l'espace.
Son foye est bequeté sans cesse de vautours,
Qui font sans qu'il les chasse autour de luy cent tours,
Latone à force il prit, de Iupiter aimee,
S'en allant à Pytho le long de Panopæe. Tãtalus.
Là Tantalus estoit, son cœur cruellement
Sans cesse estoit pressé d'vn horrible tourment.
Il estoit au milieu d'vne source profonde,
Sa barbe surnageoit dessus le frais de l'onde,
Et si mouroit de soif: car si tost qu'il pensoit
Ses lévres y moüiller, l'eau fuyant se baissoit

Et ne vouloit l'attendre. Autant de fois qu'il cuide
S'enclinant attrapper la fontaine liquide,
Autant de fois souz luy la fontaine s'enfuit,
Et trompant l'alteré viste s'esuanoüyt:
En terre souz ses pieds la source s'est cachee,
Car le triste dæmon son onde auoit sechee.
Les arbres d'autre part leurs fruicts luy presentoient,
De pommes leurs rameaux tous chargez esclatoient,
Poires, figues, pauiz, pendoient sur le pauure homme.
Dés qu'il haussoit sa main pour prendre quelque pōme
Viste elle s'enfuyoit, & dessus luy le vent
Dans les nuës de l'air la pomme alloit leuant,
(Et regardant sa main il l'apperceuoit vuide.)
Sisyphus Ie vy pareillement Sisyphe l'Aeolide
Tourmenté grandement, souffrant maux inhumains,
Et tournant sans repos vn rocher en ses mains.
Souuent s'appuyant contre, & de toute sa force
Poussant de pieds, de mains, le monter il s'efforce:
Et de fait il le monte, & haletant le met
Contre le bord penchant de l'escarpé sommet:
Mais pensant auoir fait, la roche espouuentable
Se coulant de ses mains eschappe au miserable,
Roule tant qu'elle peut, tombe en terre là bas,
(Et fait en routelant vn horrible fracas.)
La force luy defaut, toutesfois il retourne,
Rempoigne son rocher & contre mont le tourne:
Alors vne sueur par tout luy distillant
(Ainsi qu'à gros ruisseaux) sur son corps va coulant.
Le poußier esleué sur la terre s'entasse,
(Et se baissant de force en terre il met sa face.)

I'aduisay par apres le simulacre vain
Et l'idole leger d'Alcide le deuin: Hercules.
Car il est quant à luy sur le Ciel, à la table
Des grands Dieux immortels en festin delectable,
Auec sa femme Hebé, & belle & ieune encor,
La fille de Iunon aux talonnieres d'or,
Et du grand Iupiter. Vne importune bande
D'ames, ainsi qu'oyseaux faisoiẽt rumeur biẽ grande,
Et pres de luy voloient, & l'idole poisseux
Son vain arc en la main & la fléche dessus,
Guignoit sur les esprits d'vn regard effroyable,
A vn qui veut tirer entierement semblable.
Dessus son estomac apparoissoit encor
Son horrible baudrier: la chaisne en estoit d'or,
Dessus estoient grauez de merueilleux ouurages,
Et d'ours & de lions & de sangliers sauuages,
Ses exploicts, ses combats, les trespas & les morts
Qu'il donna en sa vie aux monstres les plus forts.
Que celuy qui l'a fait n'en face onc de semblable
Y ayant employé son art inimitable.
Alcides (parmy l'air tenebreux m'aperceut,)
Et m'ayant aduisé fort bien me recogneut,
Si me dit souspirant l'Aphitrioniade:
Race de Iupiter, ô grand Laërtiade
Sage, prudent & fin, tu es bien malheureux
Si tu as le destin cruel & rigoureux
Ainsi que ie l'auois, lors que i'estois en vie
Et voyois du Soleil la splendeur infinie.
Car combien que ie fusse enfant de Iupiter
Ie ne laissay pourtant de tousiours supporter

Infinité de mal, reduit soubz la puissance
D'vn homme inferieur de race & de vaillance,
Qui m'alloit exposant à cent mille hazards:
Il m'enuoya vn iour en ces regnes blaffars
Pour en rauir le chien, ne pensant pas poßible
Chose au monde pour moy plus griefue & plus hor-
Ie l'enleuay pourtant, le mis hors des enfers, (rible.
Mercure m'aßistant & Minerue aux yeux pers.
Quand il eut ainsi dit, il retourna descendre
En bas deuers Pluton, & ie voulus attendre
Si quelqu'vn viendroit point de ces hommes hardis.
Ces Heros anciens qui moururent iadis.
Et poßible quelque ame en eussay-ie aduisee
De ceux que ie voulois, ou celle de Thesee
Ou de Pirithoüs, qui sont des Dieux venus.
Mais voicy arriuer de mille esprits menus
Images des deffuncts vne innombrable bande
Faisants vn tresgrãd bruit. Lors vne frayeur grande
Me saisit tout le cœur, ne sçachant que douter
Si Proserpine en fin ne feroit point monter
Des enfers deuers moy, la criniere felonne
Et l'effroyable chef de l'horrible Gorgonne.
Qui fit que tout soudain ie retourne au vaisseau,
Et commande à mes gens de remonter sur l'eau
Et prendre nostre route. Eux soudain m'obeyssent,
Se seent sur les bancs & les rames saisissent,
Le flot sur l'Ocean va la barque enleuant
En premier par la rame, & puis par le bon vent.

Vlysses remõte de chez luy en en son vaisseau

Fin de l'Vnziesme Liure.



LE DOVZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses estant de retour des enfers, retourne vers Circé, enterre Elpenor, se remet sur mer, passe les Sirenes, & par quel moyen: se sauue des rochers erras, de Scylla & de Charybdis. Arriue en Trinacrie, où ses gens mangēt les bœufs du Soleil. Son nauire & tous ses gens sont submergez. Il se sauue seul à nage en l'Isle de Calypso.

AVTRE SOMMAIRE.

Les Sirenes, leur chant, le vagabond escueil,
Carybdis & Scylla, puis les bœufs du Soleil.

COmme nostre nauire eut delaissé les ondes
Du cours de l'Ocean, & ses riues profondes, Vlysses de retour chez Circé.
Dedans la large mer nous entrasmes tirez,
Tant que nous paruinssions dans les ports desirez
De l'Isle de l'Aæe, où sont leur demeurance,

Et l'Aube matiniere & les jeux & la danse,
Et le lict du Soleil, Arriuez sur le port
Nous lions nostre barque, & s'approchans du bord,
Nous sortons à la riue & dessus l'herbe tendre
Chacun pour reposer va ses membres estendre
Attendant & l'Aurore & son diuin retour.
Or apres que l'Aurore eust remené le iour
Auec ses doigts rosins paroissant matiniere,
(Et eust de ses cheueux commencé la carriere.)
Soudain mes gens i'enuoye au palais de Circé
Pour apporter le corps d'Elpenor renuersé
Du haut de la maison, puis coupants en grand nombre
Arbres, feüillards, rameaux, sur le riuage sombre,
Apres auoir sur luy pleuré suffisamment,
Il est enseuely fort honorablement.
Le corps estant brulé aux flammes allumees,
Et ses armes ensemble auec luy consumees,
Son tombeau fut haussé de terre à l'enuiron
Et fut sur le sommet posé son auiron.
Tandis nostre retour à Circé ne se celle,
Laquelle tout soudain, mainte Nymphe apres elle
Vistement accourant, nous venoit fournissant
De viures, & de pain, & de vin rougissant:
Adonc nous regardans atterrez de tristesses
Ainsi parler nous vint la Deesse aux Deesses.
Pauures gens, qui auez deux fois la mort souffert,
Viuans estes entrez dedans l'abisme ouuert
Du redoubté Pluton, combien que tout le monde
Ne voye qu'vne fois l'Erebe & sa noire onde,
Et ne meure qu'vn coup. Or vous resiouyssez

Il inhume le corps d'Elpenor.

Circé vient à Vlysses.

Et tout le long du iour vos forces redressez,
En mangeant & beuuant & faisant bonne chere:
Demain dés que Titan ouurira sa carriere
En mer de meilleur cœur vous vous reietterez,
(Et sur le poinct du iour les eaux retenterez.)
Ie vous enseigneray le chemin qu'il faut prendre,
Vos routes, vostre cours ie vous feray entendre,
De peur que d'auanture estans mal conseillez
Soit que soyez en terre ou en mer trauaillez,
Si le mal, la douleur, vous presse & vous rencontre,
Tristes vous ne tombiez en quelque malencontre.
Elle acheue de dire, & lors nous commençons
A reprendre un peu cœur & nous resiouyssons
Tout le iour à la table, & de soucis deliures
Assis, nous remplissons & de vins & de viures.
Mais dés que le soir vint & Titan se cacha,
Alors sur le tillac un chacun se coucha,
Et le sommeil le prit: & la sage Deesse
Me prenant par la main, me tira de la presse,
Et me faisant assoir pres d'elle, me requit
De ce que i'auois veu, de tout de moy s'enquit,
Et ie la satisfaict. Ce faict la Nymphe insigne
Me parla doucement de sa bouche benigne.
Tout ce que tu m'as dit est fort bien accomply
Il n'y a que redire. Or ne mets en oubly
Ce que ie te diray pour les choses futures
Comme si les Dieux mesme ouuroient tes aduantures
Et te les declaroient, retient le fermement
Et l'obserue soigneux. Donc tout premierement
Il te faudra, razant les escumeuses plaines

Circé cõtinuë d'instruire & d'aduertir Vlysses.

Les Sirenes.
Approcher de bien pres les rochers des Sirenes,
Ensorcellant le monde en leurs doucereux chants:
Ceux qui par prudence en vont trop approchants,
Et de leur voix tant douce & miellee à merueilles
Le doux air tant soit peu goustent de leurs oreilles:
Non, il ne leur chaut pas de femmes ny d'enfans,
Le païs, les amis ne les vont eschauffans
Pour retourner les voir, tant les fieres Sirenes
Les vont ensorcellant de leurs douces halenes.
Esparses par les prez. Là est vn grand monceau
D'os des hommes pourris, leur charongne, leur peau
Qui pitoyablement à l'entour se pourrissent,
Les riuages, les prez, & l'air empuantissent,
Par ainsi tout soudain que tu approcheras,
Les oreilles de cire à tes gens boucheras,
Si que bien estouppez ils ne puissent entendre
Les Nymphes, & leurs sons de leurs oreilles prendre.
Si toutesfois tu as desir de les ouyr
Et du sucre attrayant de leurs chansons iouyr,
Fay toy lier au mast d'vne corde bien forte
Et les pieds & les mains. Passant en ceste sorte,
Tu les pourras ouyr: que si tu les priois
De deslier la corde enchantee par leur voix,
Et voulusses aller auec impatience
Les Sirenes trouuer: Ayes en souuenance
De bien dire à tes gens, que tu sois plus pressé
Plus tu voudras aller. Quand vous aurez passé
Toy & tes compagnons ces femmes malheureuses,
Les routes puis apres des ondes dangereuses
Qu'il te faudra tenir, ie ne puis bonnement

Te dire celles là le plus commodément
Tu pourras enfoncer, mais c'est à ta prudence
De les considerer. Aye donc souuenance
De ce que ie te dy. Deux rochers sont en mer,
Les Dieux communément les ont voulu nommer
Errans & vagabonds : A l'entour d'eux resonnent
Les vagues de la mer, & fierement bourdonnent.
Les oyseaux parmy l'air volans legerement,
Ny les pigeons craintifs qui portent mesmement
Au Ciel à Iupiter la celeste Ambrosie
Ne les peuuent passer, (ains y laissent la vie,
Aumoins pour la plus part.) Car tousiours au passer
Le rocher en atrape, & pour les remplacer
Le bon pere tousiours d'autres y en renuoye,
Iamais on ne vit nef passant par ceste voye
Eschapper ce passage : Ains le feu & les eaux
La tempeste & le flot despessent à morceaux
Barques & mariniers : Autresfois Argo seule
De force gens conduite eschappa de leur gueule
Voguant deuers Aeta, & possible qu'aussi
Eslancee au trauers du rocher endurcy
Elle eust eschoüé là, sans que Iuno la sage
Accourant la tira de ce mauuais passage,
Car elle aymoit Iason le hardy combatant.
Or deux rocs sont apres, l'vn desquels se montant
Iusques aupres du Ciel cache dedans la nuë
Le sommet esleué de sa cime pointuë,
Qui iamais ne reculle, & dessus son sommet
Iamais le ciel serain sa lumiere ne met
Soit Esté soit Automne : onc nul n'osa se prendre

D'y monter quel qu'il fust, onc nul n'en peut descẽdre,
Quãd il auroit vingt pieds & vingt mains: car le tou
Du rocher est tout lis, & taillé à l'entour.
Le milieu du roc est vn trou plein de tenebres
Au couchant, & tourné vers l'Erebe funebre:
Par là vostre vaisseau sa route dressera,
O gentil Vlysses, & n'en approchera
Nul tant ieune soit-il de ceux de ton nauire,
De quelque grand roideur que sa sagette il tire.
Scylla. C'est le trou de Scylla, d'où son horrible voix
Desgorge le hideux de ses tristes abbois:
D'où ses mugissemens elle iette, semblables
Aux fiers rugissemens des lions effroyables,
Horrible monstre & fier, qui regardé l'aura
Tant il est plein d'horreur, ne se resiouyra
Quand vn Dieu mesmemẽt luy viendroit à l'encõtre:
Douze gryphes dehors l'horrible beste monstre,
(Elle a six grands gosiers,) six long cols euidens,
Sur chacun vne teste auec trois rancs de dents
Ne menaçans que mort, dans le trou elle plonge
La moitié de son corps, & dehors elle allonge
Ses testes fierement. D'où elle va mangeant
Les chiens & les Dauphins qu'elle voit surnageant
Autour d'elle sur l'eau, mesme les grands baleines
Qu'Amphitrite nourrit sur ses bruyantes pleines.
Tant hardy marinier qui onc sur mer hanta
D'estre eschappé de là iamais ne se vanta,
Car iusques dans la nef son gosier elle porte
Et en les attrappant la teste leur emporte.
Non gueres loing de là se voit l'autre rocher

Que tu pourrois Vlisse, auec ton dard toucher
Quand tu le darderois : il n'est de hauteur telle,
(Mais pourtant son aproche est facheuse & cruelle)
Vn grand figuier sauuage au feuillard verdissant
Se nourrit à l'entour, sous qui engloutissant
Les noircissantes eaux l'effroyable Charibde
Trois fois sans y faillir le iour elle les vuide
Et trois fois les reprend : retien tes matelots
N'aproche point alors qu'elle aualle ses flots:
Le Dieu mesme Neptun n'auroit pas la puissance
De te retirer de là : que ton vaisseau s'eslance
Vistemẽt vers Scilla: il t'est meilleur beaucoup
De perdre six des tiens, que perdre tout à coup
Enuelopé dedans Charibde la cruelle.

Chrib-dis.

Lors ie luy respondy ; ô deesse immortelle
Dy moy, pourrois ie point d'vn combat hazardeux,
Ayant fuy Charibde & son rocher hydeux,
Auoir raison de l'autre au moins, & de l'offence
Faite à mes compagnons tirer quelque vengeance?

A quoy elle me dit. Pauure homme que dis-tu?
Es tu tousiours apres ta force & ta vertu?
As tu tousiours à cœur la guerre & la vaillance?
Ne veux tu point ceder aux Dieux dõt la puissance
Dompte & surmonte tout ? Car Scilla Vlisses,
N'est point tuable à toy : mal de mortel accez,
Inexpugnable, fier, cruel, plein de furie:
Vertu ne force n'est au monde qui la fuie,
Et crains fort que l'allant en armes rechercher
Afin de la combatre au trou de son rocher,
Elle ne retournast sur toy impetueuse,

Et que de chasque teste horrible & monstrueuse
Elle ne se iettast sur autant de tes gens,
Fuyés donc ce danger & voguez diligens:
Inuoque Cratæis mere de la cruelle,
Qui sur la terre mit ceste peste mortelle,
Afin qu'elle l'appaise, & que de ces rochers
Elle ne sorte plus sur toy & tes nochers:
Ren la, en la priant & propice & facile.
Trinacrie. Venu en Trinacrie, & moüillant en ceste isle,
Tu verras du Soleil les vaches & les beufs
Et les brebis errer dessus les prez herbus.
Les beufs en sept troupeaux paissans par les pascages
Et de brebis autant tondent l'herbe aux champages,
Chacun est de cinquante, or ils nengendrent point
Et ne meurent iamais, sont tousiours en vn point.
Lampetie & sa seur Phaëteuse la blonde (monde
Nymphes aux beaux cheueux, qu'à l'éclaireur du
Neæra la diuine autrefois a porté,
Gardēt ces beaux troupeaux. Quand elle eut enfanté
La mere les voyant l'vne & l'autre nourrie
Les enuoya depuis au loing en Trinacrie
Afin d'y habiter, & sur ses vers tapis
De leur pere garder les vaches & brebis.
Si vous vous empechez & retenez de mettre
Les mains sur ces troupeaux, ie vous ose promettre
Tout asseuré retour (bien que diuers ennuis
Vous ayent attaquez) en vostre doux païs.
Mais si tu ne me crois & que tu ne te gardes
Que mal ne leur soit fait, & de tant te hazardes
De te ruer dessus, ta troupe souffrira
Vne cruelle mort, & ta nef perira,

Et n'eſchapperas point que pluſtoſt tu ne voye
Tous les tiens ſubmergez, & des poiſſons la proye,
Et ta flotte briſee : apres tout ce hazard
Si tu reuiens ches toy, croy que ce ſera bien tard.
Elle me dit ainſi, & l'aurore doree
Hors des eaux cependant ſa carroſſe a tiree,
La diuine deeſſe adonques me laiſſa
(Et deuers ſon palais ſes pas elle dreſſa)
Ie m'en vois, & ie tiens ma trouppe toute preſte
Et de monter en mer ſoigneux ie l'admoneſte. Vliſſes laiſſant Circé monte en mer
Ils entrent dans la nef, & tous ſelon leurs rans
Les auirons en main s'aſſeent ſur les bans,
Ils frappent les ſillons des ondes blanchiſſantes
Les eaux vont reſonnans ſous les rames gliſſantes :
Derriere nous auions les fauorables vents
Qui nos voiles enfloient noſtre vaiſſeau ſuiuans
Fidelles compagnons, que Circe la deeſſe
Aux beaux cheuaux dorez, la ſage chantereſſe
Nous auoit enuoyez, lors nous ne ramions pas
Ains à noſtre ayſe aſſiz miſmes les armes bas
Veautrez par le vaiſſeau : la nef à l'aiſe flotte
Ayant pour gouuerneurs le vent & le pilotte,
Lors ie vins à leur dire en mon cœur angoiſſé.
Amis, ce que m'a dit la diuine Circé
Il le vous faut ſçauoir : Il n'eſt gueres agreable,
Mais que ſeul ie le ſçache il n'eſt pas conuenable,
Ny deux ſemblablement. Donc ie le vous diray,
Et tout ſans en mentir vous repreſenteray,
Afin que nous ſoyons reſolus en nos ames
Si nous deuons mourir (& laſches & infames)

Ou fuyant le danger qui nous menace fort
Faire nostre deuoir d'eschapper de la mort:
Il nous faut inuiter les roches inhumaines
Les champs & les atraits des trompeuses Syrenes,
D'escouter leurs chansons à moy seul est permis:
Partant ie vous suplie, mes fidelles amis
Que de liens tresforts on me lie & m'atthache
Au mast bien garroté, & quoy que ie me fasche
Et prie que l'on vienne vn peu me desserrer,
Lors plus estroitement il me faudra serrer.

Vlisses abroche des Sirenes.

Ie leur parlois encor, alors qu'à voiles pleines
Nostre barque aprocha de l'isle des Sirenes:
Le vent cheut sur les eaux, la mer plus n'escuma,
Et ne sçay quel Demon les flotz entiers calma.
Nous abbatons le voile & reprenons la rame,
L'onde dessous nos bras se balaye & s'entame.
Lors ie coupe vn morceau de cire, & le pressant
Souuent entre mes doigts ie vay l'amolissant
Aux rayons du Soleil, que son flamboyant coche
Se pourmenant au Ciel chaleureux nous decoche,
Puis ie vois estouper l'oreille de mes gens,
Qui courent aussi tost dessus moy, diligens
M'attachēt pieds & mains, de forts cordeaux me
Et tresbien garroté contre le mast m'appuyent. (lient

Estouppes de cire lss oreilles de ses compagnons.

Cela fait, de tirer à force & de ramer,
Et sous les auirons faire l'onde escumer:
Comme nostre vaisseau de la fatale roche
Des bords Sireniens, se trouuast aussi proche
Comme il faudroit d'espace entre cil qui crieroit
Assez haut, & celuy lequel l'escouteroit:

Se fait lie & attacher.

Voicy nager vers nous les Sirenes riantes
Qui de nostre arriuer n'estoient pas ignorantes,
Et contre le vaisseau commencans les doux sons
Elles iettoient deuers nous le miel de leurs chansons.
Aproche, Vlisse, aproche, ô l'honneur magnifique
De Grece areste vn peu, gouste nostre musique,
Personne iusqu'icy ces flotz n'a trajeté
Qui nayent premierement nos doux chants escouté: Chant des Sirenes.
Qui n'ayt mis pied à terre en ce plaisant riuage,
Et ne s'en soit rendu plus ioyeux & plus sage.
Nous sçauons, nous sçauons tout ce qui s'est passé,
Et les tristes desseins qui sous eux ont pressé
Autans Grecs que Troyens sous l'effort de la guerre.
Rien ne nous est caché sur le rond de la terre.
Elles me font ainsi de leurs doux airs iouir,
Et mon ame tressaut de les aller ouir.
Ie faisois de mes yeux signe à ceux de ma trouppe
Que tost on me delie & que la corde on coupe:
Eux de tirer tousiours, Euryloch' se leuant
Auec Perimedes serrent plus que deuant
Et mes pieds mes mains de leurs cordes noüeuses.
Quand nous eusmes passé les Sirenes charmeuses,
Et que leur douce voix ne me vint plus frapper,
Mes gens se viennent lors l'oreille destouper,
Et puis me destacher. Nos barques vagabondes
Laisserent ceste plage, & volloient sur les ondes,
Quand nous voyons de loing vn grand brouillas u-
Pirouëtter en l'air sur le flot escumeux, (meux
Les vagues sur la mer se hausser furieuses,
Sonner, bruire, & fremir les eaux impetueuses

Et les rocs se choquer. Lors l'auiron tremblant
Nous tombe hors des mains, & le flot se troublant
Fremir horriblement à l'entour du nauire,
Qui s'arreste tout court : personne plus ne tire,
Personne n'a plus de cœur d'éuertuer ses mains,
Ils courent ça delà : Et de propos humains,
Amis, ce leur disois ie, he! sommes nous encore
Aprentifs aux dangers? Quand ie me rememore
L'effroyable Cyclops en son antre sanglant,
Non ce danger icy n'est point si violent,
Mon conseil toutesfois, ma vertu, ma prudence
Nous en a reschappez, la fresche souuenance
Vous en tient, & tiendra tant que serez viuans:
Sus donc renforcez vous, & vos bras esleuans
Frappez ces flots enflez, domptez ces eaux rebelles,
Ces boüillons enragez & ces vagues cruelles:
Si Iupiter peut estre & son puissant destin
Nous donne d'euiter cest orage mutin,
Ceste peste de mer. Toy pilote regarde,
Ne donne point dedans ceste fumee, & garde
Le choc de ce rocher, que nous n'embarassions
Trop auant là dedans, & le bac ne froissions,
Tu tiens le gouuernail; & c'est toy qui nous guides.
Et mes gens de hacher soudain les flotz humides,
Or ie n'auois parlé nullement à mes gens
De Scylla, ne des cris de ses chiens abboyans,
De peur qu'intimidez les rames ne iettassent,
Et dessous le tillac cachez ne se mussassent:
Et i'auois oublié aussi ce que me dit
La Titanide, alors qu'elle me deffendit

De m'armer, car ſoudain de paßion boüillante
I'endoſſe ma cuiraſſe, & armé me preſente
Deſſus le chaſtellet, branlant deſſus les flotz
Vne couple en ma main d'acerez iauelotz:
Ie regarde, pour voir le formidable monſtre
Que ie crains pour mes gens, ſi tant eſt qu'il ſe monſtre
Ie ne voy rien, mes yeux s'eſbloüiſſent laſſez
De regarder l'eſpais de ces broüillas poiſſez.
Ià nous recognoiſſions l'emboucheure effroyable
Du dangereux deſtroit, & un pleur miſerable
Decouloit de nos yeux, deçà eſtoit Scilla
Au goſier abbayant, & Charibdis de là
Horrible engloutiſſant les tempeſtes ſalees.
Mais quand elle iettoit les ondes auallees
Semblables au boüillon d'un ample chauderon,
Alors qu'un grand braſier s'eſchauffe à l'enuiron,
Elle mugiſſoit toute, & l'eſcume iettee
Iuſqu'au haut des rochers boüillonnoit indomptée,
Mais quand elle abſorboit les orages grondans
Elle eſtoit grandement tempeſtee au dedans:
Les rochers à l'entour horriblement fremiſſent
Et du bruit bourdonnant les autres en gemiſſent.
La vaſe & le ſablon paroiſſent au deſſous:
Vne peur nous ſaiſit, & nos yeux à tous coups
Regardant ceſte horreur. La cruelle preſence
De la mort ſe monſtroit ſans aucune eſperance.
Ce pendant que mes gens en treſſailloient ſi fort,
Et n'attendoient plus rien que le pas de la mort,
La hideuſe Scilla ſous les ondes coulantes
Nous en enleua ſix de ces mains violentes

Deſtroit de Scilla & de Charibdis.

Des plus hardis de tous, ieunes gens aux hazards
Des plus auantureux, & plus braues soldards:
Ainsi que ie soignois à la mer, au nauire,
Et à mes compagnons, ie la voy qui les tire
Par les pieds, par les mains, sous les eaux eslancez
Et les pauurets le nom appelloyent d'Vlisses:
Vne crainte qui faict que tout le cœur tremblotte
Saisit ià fremissant toute la pauure flotte:
Ainsi que le pescheur pour prendre le poisson
De la corne de beuf met sous son hameçon,
Puis du haud d'vn costau, quant il tire sa ligne
Iette dessus le pré le poisson qui trepigne,
Ainsi Scilla, mes gens fremissans m'enleuoit
Les rompoit en ses dents dès qu'elle les auoit:
A la gueulle du trou les pauures miserables
Entre leurs piteux cris & clameurs effroyables
Tendoient les mains en haut. Or i'ay veu de ces yeux
Tout ce qu'on sçauroit voir de triste, d'ennuyeux,
De misere & de mal, quiconque dessus l'onde
A couru quelquefois la misere du monde,
Ie l'ay veu di-ie aupres de ces cauernes là.

Quand nous eusmes fuy Charibdis & Scylla
Et leurs affreux rochers, à forces nous cinglasmes, *Vlysses arriue en Trinacire.*
Et pres d'vne belle isle en rien nous ariuasmes.
C'estoit l'isle où estoit le bestial pasturant
Et les sacrez troupeaux du Soleil esclairant,
Vaches au large front, aux cornes repliees,
Et les graces brebis aux toisons deliees.
Certes comme i'estois encores sur la mer
Dans vn vaisseau noircy, d'ouy de loing bramer

Ces trouppeaux par les chāps, les vaches mugißantes,
Les beslantes brebis par les plaines paißantes,
Ie ne l'eu pas ouy, qu'il ne me reßouuint
Du deuin Tiresie, en memoire me vint
Ce que Circé voulut par tant de fois m'enioindre,
Que nous euitaßions, que ne vinßions à ioindre
Sur tout l'Isle au Soleil, la terre esiouyßant.
Alors ce souuenir mon ame saisißant
Ie parlay à mes gens, tremblant tout en moy mesme.
Bien qu'ayons eschappé vn danger tres-extréme, Vlysses veut induire ses compagnōs à passer oultre.
Toutesfois croyez moy. L'Ææenne Circé
Et l'augure Thebain tous deux m'ont annoncé
De fuir, d'abhorrer la campagne & la terre
Consacree à Titan qui ses flambeaux desserre
Sur les champs sillonneux, & les pauures mortels
Illustre des rayons de ses feux immortels:
Car là nous attendoit vn malheur execrable.
Fuyons donc ie vous pry ce terroir effroyable,
Serrez le manche en main, & le vaisseau poussez.
Soudain le froid saisit tous les membres glacez
De mes gens, perdans cœur: & plein d'vn conseil pire
Eurylochus se prit en ces mots à me dire.
O par trop malheureux aux labeurs, aux trauaux, Eurylochus s'y oppose.
Vlysses ton courage est endurcy aux maux.
Iamais soubz nul hazard quel qu'il soit tu ne tombes,
Iamais soubz nul danger peureux tu ne succombes:
Tu es de fer, tout est dedans ton cœur ferré,
Qui nous deffens la terre & le port desiré,
Nous de trauail recreuz, rompus de malencontre
Et battus de sommeil. Et nous voicy tout contre

Vne Isle, où nous pourrions reposer & manger:
Au contraire tu viens nous ietter au danger
Fort temerairement, nous fais courir fortune
Nous commandant d'aller par l'obscurité brune,
La terre delaisser pour nous mettre sur mer
Errans & vagabons & toute nuict ramer.
Car ordinairement de nuict les vents horribles
Soufflent auec danger, aux vaisseaux fort nuisibles
Noyants les matelots. Qui fuira de la mort
Soubz les eaux enfondré le trop cruel effort?
Si le Nort, si le Su suruient à l'impourueuë
Et nous surprend la nuict, nostre flotte est perduë,
Voire malgré les Dieux. Donc nous obeïrons
A l'obscur de la nuict, icy nous soupperons
Pres de nostre vaisseau. Puis apres, ie conseille
Que du plus grand matin demain on se réueille
Et qu'on remonte en mer. Les autres fremissans
Vont à ce beau conseil des mains applaudissans.
I'apperceu bien alors qu'vn dæmon en son ire
Nous machinoit du mal. Ie me pris donc à dire.

Vlysses forcé de demeurer, faict faire serment à ses compagnõs de ne toucher aux bœufs du Soleil.

Puis que, ô Eurylochus, vous me violentez,
(Touchez moy dans la main,) iurez & promettez
Par serment sacrosaint: Que si par aduanture
Nous rencontrons par l'Isle en cherchant leur pasture
Ou vaches, ou brebis, nul ne se iettera
Sur trouppeau quel qu'il soit, & ne le frappera.
Et les viures sacrez que Circé Nymphe bonne
En partant me donna, ie les vous abandonne,
Faictes en bonne chere. Ainsi ie leur parlois.
Ils me iurerent tous d'vne commune voix

(Par les Dieux immortels.) Ces choses acheuees
Nous deualons en bas nos voiles esleuees,
Nous nous mettõs à terre, eau douce nous cherchons,
Et soubz le bord vouté nostre nef nous cachons.
Mes compagnons sortis dessus l'herbe se iettent,
Apprestent à manger, & à soupper se mettent.
Quand la soif fut esteinte & l'appetit chassé:
Lors au cœur leur reuint le dommage passé
De leurs chers compagnons, que Scylla (& la Parque)
Mangerent à leurs yeux, les tirans de la barque:
Mais comme ils les pleuroient, le sommeil gratieux
Leurs membres assoupit, & leur ferma les yeux.
Desia la tierce part de la nuict approchante
Rendoit des feux du Ciel la brigade panchante,
Quand Iupiter qui tient les amas nuageux
Esmeut les tourbillons dedans l'air orageux:
Terre & mer sont couuerts des nuës tenebreuses,
Et la nuict triste espard ses courtines ombreuses,
Mais si tost que l'Aurore aux safranez cheuaux
Fit luire ses beaux doigts sur le bout des costaux,
Nous aduisons ouuert le vouté d'vne grotte
Des Nymphes le sejour. Là nostre galiotte
Nous poussons, & cachons, pour estre en seureté.
Là maint siege moitteux d'vn & d'autre costé
De l'antre estoit taillé: Lors tous mes gens i'appelle
Et de rechef leur fais ma remonstrance telle.
Amis, il reste encor viures abondamment
Dedans nostre vaisseau, ie vous prie ardemment
Abstenons nous du sang des sacrosaintes bestes,
(Que quelque grãd malheur ne tombe sur nos testes.)

Ces vaches, ces brebis appartiennent au Dieu
De qui l'œil tout voyant esclaire en chacun lieu,
Qui voit tout, qui oit tout. Que vostre main se garde
De toucher au bestail du Dieu qui tout regarde
Ils m'assentirent tous. Or nul vent ne tira
Sinon le Su tout seul tant que le mois dura :
Apres & l'Est & luy ensemble s'esleuerent.
Or tandis que le pain & le vin leur durerent
Les trouppeaux par mes gens ne furent assaillis
Soigneux de leur salut. Mais les voyans faillis,
Ils commencent d'aller vistement à la queste,
Aux oyseaux, aux poissons : & rien ne les arreste,
Car tout leur faict besoin. Leurs crochus hameçons
Ils vont ietter en mer pour prendre les poissons,
Et leurs filets en l'air : & l'vn & l'autre appaise
Leur ventre. Car la fin conseillere mauuaise
Leur géne les boyaux. Lors ie monte du port,
Ie chemine dans l'Isle, & cherche si par sort
Les Dieux m'enseigneroient les routes marinieres,
Ie vay les inuoquant, ie leur fay mes prieres
(I'adore leur pouuoir & leur dresse mes veux)
Mais, las ! en m'escartant par les champs spacieux
Loing de mes compagnons, voicy que ie rencontre
Vn lieu fort à l'abry, où pour mon malencontre
Ne battoit aucun vent. Ie me laue les mains,
Et comme ie priois les Dieux de m'estre humains,
Eux qui vont habitans les celestes lumieres,
Vn sommeil gratieux m'enombre les paupieres
Qu'espandirent les Dieux sur mes membres surpris.
Tandis Eurylochus d'aduis mauuais espris

Eurylochus persuade aux autres compagnons d'Vlysses de se ietter sur les bœufs du Soleil.

Persuada mes gens de paroles rebelles.
Oyez mes compagnons, des fortunes cruelles
Sans cesse poursuiuis, quelque mort que ce soit
Tousiours & miserable & triste s'apperçoit,
Mais de mourir de faim, toute rage surpasse.
Par ainsi croyez moy. Allons tous à la chasse
Du bestail du Soleil, & ne nous soucions,
Tuons en de plus beaux, & les sacrifions
Aux grãds Dieux immortels, dont la douce demeure
Est sur l'olympe haut. Que si à là bonne heure
Nous venons au païs, la nous edifierons
Vn beau temple au Soleil, & luy consacrerons
Force beaux ornemens, & tres-deuotieuses
Nos mains luy offriront choses fort precieuses.
Que si n'amolissant son ire & son couroux
Ses trouppeaux esgorgez il repete sur nous,
Et nous vueille punir pour ses vaches mangees
Nos ames enfonçant soubz les eaux submergees,
Et que les autres Dieux ne s'y opposent pas,
Mais, vengeurs, auec luy signent nostre trespas:
Meilleur est de mourir soubz les vagues ondeuses,
Et perir vne fois soubz les ondes hydeuses;
Que de deuenir sec & languir plus long temps
En vne Isle deserte & vuide d'habitans.
Il leur parloit ainsi. Eux à courir se prennent,
Les vaches du Soleil les meilleures entrennent, Ils se iettent dessus.
Car elles n'estoient pas gueres loing du vaisseau
Mais paissoient tout aupres presques en vn monceau,
Leurs fronts larges & hauts, noires belles & grandes:
Ils se mettent autour, font aux Dieux leurs offrandes

Et cueillent des feüillards d'vn chesne grand & beau,
Car il n'y auoit plus d'orge dans le batteau.
L'inuocation faicte, adonc ils immolerent
Les bestes, de leurs peaux apres les despoüillerent,
Coupperent les cuissots, puis les ayant chargez
De graisse, l'vn sur l'autre il les ont arrangez.
Le vin estoit failly, de l'eau doncques ils prirent
Pour les effusions, & puis griller ils firent
Les boyaux tous entiers sur les ardans charbons.
Quand ils eurent brulé la graisse, & les jambons,
Et les trippes mangé, le reste ils dépesserent
En pieces & morceaux, & apres l'embrocherent)
Et en ce mesme instant me laissa le sommeil.
Lors ie cours au basteau tost apres mon réueil,
Mais comme i'approchois, l'odeur douce ie fleure
Qui me montoit au nez, ie lamente, ie pleure,
Et aux Dieux immortels hausse ma triste voix.

Vlysses reuient à ses gés & sent l'odeur des bœufs mangez

O Dieux, disois-je, & toy Iupiter qui tout vois,
Vous m'auez endormy à mon tres-grand dommage,
Et mes gens cependant ont faict vn grand outrage.

Lampetie va aduertir le Soleil

Lampetie soudain en courant s'aduança,
Alla trouuer Titan, & tout luy annonça,
Comme mes compagnons auoient sans nulle crainte
Esgorgé ses trouppeaux. Aux Dieux il fait sa plainte
D'vn courage animé, leur tenant propos tels.

Titan faict sa plainte à Iupiter & aux Dieux.

O pere Iupiter, & vous Dieux immortels,
Las! faictes moy raison, & de l'outrecuidance
Des soldats d'Vlysses, & de l'irreuerence.
Ils ont sans nul respect couru sur mes trouppeaux,
Ils en ont esgorgé les plus gras & plus beaux,

C'estoit tout mon plaisir & toutes mes delices,
Soit qu'allant esclairer sur vos hauts edifices
Ie montasse vers vous, soit qu'en bas me dardant
Ie vinssent du haut Ciel en terre descendant.
S'ils ne sont chastiez, si ne prenez vengeance,
Et de leur fier orgueil & de leur grande offence,
Sans doute ie m'en vois descendre vers Pluton,
Et porter ma lumiere aux morts de Phlegeton.
Auquel respond ainsi le grand amasse-nuës.
O Soleil, tes clartez seront au Ciel cogneuës,
Tu y luiras tousiours, & encor ta splendeur Iupiter à Titan.
Sur la terre fertile espandra son ardeur:
Laisse faire: Si tost que sera leur nauire
Tant soit peu dans la mer, ie delascheray l'ire
De mon foudre sur eux, ie les embraseray
De mon brulant tonnerre, & les submergeray
Au profond de la mer. Il me souuient asteure
Que Calypso, qui a blonde la cheueleure,
Me conta tout cecy, & qu'elle l'entendit
Raconter à Mercure, (alors qu'il luy predit
Ce qui nous aduiendroit. Or si tost que i'arriue
A mes gens au vaisseau flottant sur l'onde viue,
Ie les tanse & reprens: Mais i'ay beau estriuer,
Remede ne se peut à ce malheur trouuer.
Car les vaches gisoient mortes sur le riuage.
Desia des Dieux vengeurs le portent eux presage
A nous se presentoit, par terre se trainoient Prodiges.
Hideusement les peaux, les chairs se demenoient
Dans les hastes tremblants, & (horribles merueilles)
De fiers mugissements remplissoient nos oreilles.

Par six iours tous entiers ils firent sur le bord
Grand chere du bestail qu'ils auoient mis à mort,
Sur le septiesme iour, que le fils de Saturne
Nous fit voir le matin, nous oyons par fortune
La tempeste cesser, & l'amas orageux
Finir ses tourbillons, nous montons courageux
En mer, haussons le mast, le garnissons de toiles
Blanchissantes en l'air, sortons à pleines voiles,
(Et la terre & les bords semblent se reculer.)
Ayans laissé la terre & les bois s'en aller,
En pleine mer flottans, que plus terre habitable
Ne se monstre à nos yeux, & rien qu'onde effroyable
Tempeste sur mer. *Et Ciel ne nous paroist: nous voyons arriuer*
Sur nostre nef tombant vn tenebreux hyuer,
Iupiter fond sur nous l'obscur d'vn noir nuage
Portant tempeste & nuit, & terrible rauage:
L'onde est pleine d'horreur & d'horribles broüillards,
Nous voyons se couurir la mer de toutes parts,
Le flot entre en la nef, vn fort vent qui resonne
D'espouuentable bruit sur nous tempeste & donne,
Brise nostre cordage, entame nostre mas,
Le nauire d'Vlysses brizé. *Qui de son bout penchant se precipite en bas.*
Et tout nostre armement & naual equipage
Tombe dans la sentine ébranlé de l'orage,
Qui en prouë versant frappe mortellment
La teste du patron, brise cruellement
Tous ses os à la fois, iette le miserable
Du haut dedans la mer, à vn plongeon semblable.
Il tombe de sa place au creux milieu des eaux,
Et l'esprit & la vie abandonnent ses os.

Iupiter

Iupiter quant & quant de sa dextre irritee
Son foudre va dardant sur la nef agitee,
Tonne, foudroye, esclaire, & ses feux élançant
Fait que la pauure nef tourne se renuersant,
Et par dedans le souffre & le foudre grommelle.
Mes gens tombent brulez dedans l'onde cruelle.
Qui emportez des flots aux poules d'eaux semblans,
Au trauers de la mer, se demenent tremblans:
Iupiter sur les eaux en nageant leur arrache
La vie & le retour. Pour moy tousiours ie tasche
De conseruer ma barque & de marcher sur l'eau,
Iusqu'à tant que le foudre eust brisé le batteau,
Et les pieces ietté flottans dessus Neptune:
Ie fais tout mon effort d'en aller saisir vne:
Le mast encor' rompu sur la mer s'estendoit,
D'vn fort cuir de Taureau vne corde y pendoit,
Ie la pren, & mon ais, & le mast i'en garrotte,
(Et les ioints en façon de quelque galiotte.)
Ainsi dessus aßis le vent m'alloit poussant,
Et l'enragé Zephir son vent alloit cessant,
Mais le viste Notus rebroüillant la marine
Me menaçoit encor de perte & de ruine
Prest à me reietter dans les cruels abbois
Des rocs de Charybdis. Las! toute la nuict i'allois
Sur mon pauure vaisseau, (ioint de debiles pieces.)
Et comme le Soleil nous remonstroit ses tresses
Ramenant de ses feux le matin, me voila
Tombé dans les escueils de Charybde & Scylla:
Charybdis n'eut si tost beu les eaux de l'orage
Que ie me voy porter sur le figuier sauuage,

Ses cõpagnõs noyez.

Vlysses se sauue sur vn aiz du nauire.

Dont ie suis retenu, ne pouuant nullement
Sur ses branches monter, ny mes pieds fermement
Affermir, entrapé comme la souris chauue.
Les racines sont loing, la branche où ie me sauue
Estoit fort esloignee, & rendoit ombrageux
Le trou de Charybdis: ie m'y pen courageux,
Et m'y tenois tousiours, tant que d'vne autre tire
Elle eust en haut vomy mon mast & mon nauire,
Ce que ie vy en fin à propos me venir.
A l'heure que se void du palais reuenir
L'homme sçauant en loix, (incorruptible iuge,
Recours des orphelins, des vefues le refuge,)
Estans expediez procez & altercas,
Pour se mettre à la table & prendre son repas:
Tout à semblable temps le bois qui me gouuerne
M'apparut, remontant de la noire cauerne
De la fiere Charybde. Alors tout bellement
Ie me coule les pieds, les mains ensemblement
Sur les pieces de bois, puis tout à coup me laisse
Tomber au beau milieu, par la branche qui baisse,
Et mes pieds en tombant rendirent vn grand bruit.
Ainsi dessus assis la vague me conduit,
Des mains ie gouuernois mes tables dépecees
Du mieux que ie pouuois sur les eaux couroucees.
Adonques le grand Roy des hommes & des Dieux
Scylla pour ceste fois destourna de mes yeux,
Car ie n'eusse iamais fuy la mort amere
(Si le vent m'eust poussé contre sa roche fiere.)
Ainsi neuf iours durant sur les rompus morceaux
De mon bac mal lié i'errois dessus les eaux.

Sur la dixiesme nuict la douceur infinie
Des bons Dieux me poussa en l'Isle d'Ogygie,
Où se tenoit alors en pompeuse façon
La Nymphe aux cheueux blonds la belle Calypson:
Sa reputation est grande & venerable,
Et pleine de renom. La Deesse agreable
Me retint là long temps soubz ses douces amours.
Mais ces malheurs passez les dirai-je tousiours?
Ie t'ay desia conté toute ceste infortune
A toy & à la Reyne. Et c'est chose importune,
Et qui m'attriste fort, de dire si souuent
Ce que ie t'ay desia raconté cy deuant.

Fin du douziesme Liure.



LE TREZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LEs Phæaciens conduisent sur mer Vlysses, & le posent endormy sur terre en Ithaque. Neptune à leur retour trãsforme leur vaisseau en rocher. Minerue s'apparoist sur le riuage à Vlysses. Ils consultent de mettre à mort les poursuiuans. Cachent les thresors dans vne cauerne. Puis Pallas transforme Vlysses en gueux & vieillart.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses est mené par les gens de Scherie,
Et rendu endormy dans sa chere patrie.

IL acheuoit de dire, & tous rauis de ioye
Ententifs à merueille auoient la bouche coye.
Alcino⁹ à Vlysses. *Adonc Alcinoüs luy respondit ainsi.*

Laërtide Vlysses, depuis que te voicy
Venu dans la maison, il n'est pas raisonnable
Que de rechef errant dessus l'onde muable
Tu retournes arriere, (éconduit & chassé)
Tu as assez souffert de mal par le passé.
Or i'ordonne à vous tous (pour chose magnifique)
Vous qui mangez, beuuez, écoutez la musique
D'ordinaire ceans, qu'outre ce qu'on a mis
Dans ce coffre de dons, comme d'or & d'habits,
Par les Phæaciens faicts à nostre hoste honeste,
Que vous y adioustez encor chacun par teste
Quelque beau grand trepié auec son chauderon:
Et nous, quand nous aurons le peuple à l'enuiron
Nous ferons nos hõneurs. Car qu'vn seul des dõs face
C'est chose difficile & de mauuaise grace.
Si dit Alcinoüs: Et ce propos sembla
Et raisonnable & bon. Lors chacun s'en alla
Dormir en son logis. Et quand la belle aurore
Aux doigts rosins reuint, ils reuindrent encore,
En grand haste aux vaisseaux, ou par honnesteté
Chacun a son present honorable apporté.
Du Roy Alcinoüs la maiesté sacree
Enioint qu'on porte tout dans la fregate encree,
Et au prix qu'on apporte il fait serrer le tout:
Car il se pourmenoit de l'vn à l'autre bout
Sur les bancs du vaisseau, prenoit soucy & cure
Qu'ils ne fussent blessez se poussans d'aduenture
Autour des auirons. Apres qu'ils eurent fait,
Ils vont incontinent apprester le banquet:
Et le Roy fait venir vne vache & l'immole

En l'honneur du grand Dieu, dont la seule parole
Meut & gouuerne tout. (La vache il dépessoient)
Et les cuissots couppez sur le feu rostissoient
Banquetans à plaisir. Or la douce musique
Du bon Demodocus rendoit plus magnifique
Et ioyeux le festin : Demodocus chery
Et honoré du peuple, & de tous fauory.
Mais Vlysses tournoit souuentefois la face
Vers le Soleil, dont l'œil les tenebres efface,
Il presse tant qu'il peut son desiré retour:
(Curieux de reuoir Ithaque son sejour.)
Comme le laboureur las & suant de peine
Desire le soupper, ayant la longue pleine
Marquee de sillons, soubz les bœufs encornez
Qu'il a par les guerets longuement pourmenez,
Et tant que du Soleil la splendeur se ternisse,
Et que le soir tombant sur les champs se noircisse,
Heure tant desiree, alors à courbez pas:
Lassé, il va chercher le gracieux repas,
Ainsi au gré d'Vlysse, & selon qu'il souhaitte,
Le Soleil vient cacher sa flambante charette.
Qui fait que s'adressant au Roy Alcinoüs,
Et aux Phæaciens sur la mer tant cogneus,
Vlysses demãde congé à Alcino⁹ Il leur dit en ces mots : O grand Roy de Scherie,
Donnez moy mon congé, laissez moy ie vous prie,
Aller a mon vouloir. Au reste accomplissez
Le sacrifice entier, & vous resiouyssez,
I'ay quant à mon regard ce que mon cœur desire,
I'ay presens à souhait, i'ay escorte & nauire,
Que facent les bons Dieux qu'en Ithaque porté

Ie trouue mon espouse en prospere santé,
Et que tous mes amis desiré ie renuoye.
O Scheriens heureux viuez en toute ioye,
Soyez tousiours heureux, & possedez icy
Vos femmes, vos enfans, & vos filles aussi:
Et de bõ cœur pour vous tous les grãds Dieux ie prie,
Qu'ils doint honneur à vous, gloire à vostre patrie,
Que vostre bien public ne coure aucun danger,
Et tout bon-heur se puisse en vos champs heberger.
Il mit fin à son dire & tout haut le loüerent,
Et qu' on le conduisist en sa terre ordonnerent,
Car sa demande iuste & raisonnable estoit.
Alors Alcinoüs dont le lustre éclatoit
Et l'insigne vertu, à son Herault commande.
Pontonoüs, pren moy la tasse la plus grande,
Remply la de vin pur, & puis la porte à tous
Par la salle de rang, qu'ils offrent le vin doux
Au puissant Iupiter, afin que l'on renuoye
Nostre hoste en son païs, & qu'il ayt seure voye
Chez luy, par sa faueur. Il dit, & l'échançon
A tous distribua l'agreable boisson
Eux de leurs sieges hauts, où deuant ils s'aßirent.
Aux Dieux bourgeois du Ciel leurs effusions firent
Et le fort Vlysses dessus ses pieds planté
Le hanap arondy mit és mains d'Areté
L'incitant de parole & courtoise & humaine.
Voicy, ie te saluë, ô vertueuse Reyne!
Vy pleine de plaisir & de contentement
Iusques en ta vieillesse, & puis finalement
Tant que la mort t'arriue, à tous ineuitable,

Alcinoüs fait effusion à Iupiter pour le retour d'Vlysses.

Vlysses prend congé de la Reyne.

Pour moy, ie m'en vay voir ma maison desirable
Mais toy demeure, chere en ce païs icy,
Au Roy, à tes enfans & à ton peuple aussi.
Ce disant Vlysses: son départ il commence,
Alcinoüs commande au Heraut qu'il s'aduance
Deuant luy vers le port, & de mesme Areté
Ses seruantes enuoye au nauire masté:
L'vne portoit la robe & riche & precieuse,
Et autres le coffret, fait d'œuure industrieuse,
D'autres portoient les bleds & les vins rougissans.
Venuës pres des flots d'escume blanchissans,
Vlysses depart de Phæacie. Chacune sagement soit don, soit vin, soit viure
Se décharge au vaisseau & à ses gens les liure,
Mais à Vlysse en bas dans sa chambrette on tend
Vn matlas bien doüillet, les linceux on estend
Pour le faire coucher, & au gracieux somme
Estendu mollement inciter le bon homme,
Qui se iette dessus. Le silence est par tout,
Et les Phæaciens rangez de bout en bout,
S'assirent sur les bancs, le cable destacherent,
Hors du rocher percé, les escumes hacherent,
Et pousserent les flots. Vn doux sommeil amy
Vint rendre au mesme temps tout son corps endormy,
Sommeil assoupissant, toutesfois agreable,
Endormissement lourd, pesant, inexcitable,
Qui l'abbat sans nul soing, & charmeur l'embrassant
Presque comme vne mort sur luy se va glissant.
Ainsi que les cheuaux mis hors de la barriere
Pour emporter l'honneur d'vne isnele carriere,
Empoignent le gueret, s'estendent incitez,

Et du foüet les hastant & de leurs volontez,
Hors des mains du cocher les renes ils secoüent,
Et de ses coups de foüet se moquent & se iouent:
Ainsi dessus les mers le vaisseau se haussoit,
Et la mer par derriere encontre luy poussoit,
Et boüillonnante & noire. Il court de grand' vitesse
Et de grand fermeté & de grande allegresse,
L'esperuier le plus viste & leger des oiseaux
Ne l'eust pas attrapé. Ainsi dessus les eaux
Le vaisseau galopant de vitesse incroyable
Vn homme souleuoit, ayant vn cœur semblable
Aux Dieux, pour tolerer la peine & le tourment,
Lui qui deuant auoit souffert si longuement
Tant de sortes de maux, aux combats, à la guerre,
Et sur les flots douteux en ce-pendant qu'il erre,
Couru tant de hazards: maintenant le voicy
Surpris d'vn fort sommeil, exempt de tout soucy,
Hors de toute amertume, oublieux de grands peines
Qu'il souffrit autresfois sur les mers incertaines.
Mais quand la claire Estoille, au matin annonçant
Le proche poinct du iour, parut resplendissant,
Le vaisseau galloppant dessus les mers agile
A la fin approcha de la veuë d'vne Isle.
Or en l'Isle d'Ithaque il y a certain port Ithaque
Du vieux marin Phorcin, dont des deux costez sort
Deux bouts entrecouppez qui dans la mer s'estẽdent, Le port de Phorcin.
Et les flots irritez & les vagues defendent.
Port seur pour les vaisseaux, à l'abry de tous vents,
Et rechassant l'effort des flots les poursuiuans.
Là n'est-il ja besoin de cordes ny de cables:

Et les ancres n'y sont du tout point recherchables:
Mais le vaisseau tablé y loge à seureté,
Dés qu'il est vne fois dans le port arresté.
La sommité du port au dessus est couuerte
Des rameaux espandus de mainte oliue verte,
Autre des Najades. Aupres, vn antre ombreux aux Najades sacré,
Saintes Nymphes des eaux dans le roc est ancré
Pour leur fraische retraitte, & dedans s'apperçoiuent
Les cruches & vaisseaux qui les ondes reçoiuent
Toutes de pierre dure, & les filles du Ciel
Murmurans là dedans y sucrent leur doux miel.
Là de pierres encor sont des longues trauerses
Où les Nymphes faisoient leurs toiles rouges-perses,
Estrange chose à voir, & d'vne fort douce eau
Découloit là dedans vn perennel ruisseau.
A l'antre double entree, & double porte est mise,
Celle qui tend au Nord aux mortels est permise,
Mais celle du Midy aux Dieux tant seulement
Est sacree, & ne s'ouure aux hommes nullement.
Quand les Phæaciens ce port desiré virent
Ils y poussent leur barque, à terre descendirent,
Et à force de bras, de voiles, d'auirons,
Ils abordent la terre, & ses beaux enuirons,
Puis sortans du vaisseau qui sur les ondes glisse,
Ils montent dessus terre, y font porter Vlysse,
Les Phæaquois posent Vlysses tout endormy en terre. Et puis auecques luy ils font porter le lict
Et les linceux sur quoy en partant on le mit.
Agraué du profond d'vn sommeil desirable
Ils posent doucement leur homme sur le sable,
Mais ils sortent aussi du nauire les biens,

Et les riches presens que les Phaeaciens
Firent à Vlysses, qu'ils mirent en reserue
Dedans le riche coffre en l'honneur de Minerue:
Hors des chemins battus, frequentez des passants
Au pié d'vn oliuier ils les vont entassans,
De peur que les trouuãs quelques vns ne les prissent
Deuant qu'il s'esueillast & qu'ils ne luy messissent.
Ayans faict tout cela les Scheriens donnoient
Ioyeux leur voile au vent, & chez eux retournoient, S'en retourné Neptune indigné.
Mais Neptune n'auoit la menace oublice
Qu'il auoit contre Vlysse autresfois publiee
Grandement indigné. Qui fit qu'il s'en alla,
Et trouuant Iupiter en ces mots luy parla.
O pere Iupiter, quelle immortelle essence, Neptune à Iupiter.
Que des Dieux desormais m'auroit en reuerence,
Quand les Phæaciens qui viennent mesmement
De moy, ne m'ont porté respect aucunement:
Ie disois qu'Vlysses tracasseroit le monde,
Souffriroit longuement sur la terre & sur l'onde
Plustost que d'arriuer au lieu de son sejour,
Car ie ne luy ay peu arracher son retour
Irreuocablement, & n'ay peu faire en sorte
Que premier n'ayt esté ta promesse plus forte;
Et voila, ces galans sur vn nauire amy
Luy ont passé la mer, ont posé endormy
Seurement sur le sable en Ithaque leur homme,
Auec tant de presens, d'or vne telle somme,
Habits si precieux, qu'il n'en eust apporté
Tant pour sa portion, quand mesme à seureté
Il fust victorieux chez luy venu de Troye

Iupiter à Neptune.

Plein de ſuperbe humeur, & chargé de la proye
Du ſuperbe Ilion. A Neptun reſpondit
Iupiter donne-pluye, & ces propos luy dit.
Helas! puiſſant Neptun, que me viens-tu de dire?
(Qu'as tu, grād gouuerneur du noir profond empire)
Les puiſſans Dieux, croy moy, ne te mépriſent pas,
Il eſt bien dangereux de ne faire tel cas
Qu'on doit d'vn ſi grand Dieu, & de grand reuerēce
N'honorer pas celuy qui a tant de puiſſance.
Mais ſi quelque mortel eſt ſi mécognoiſſant,
Et ne recognoiſt pas ton empire puiſſant,

Neptune reſpecte Iupiter.

(Preſomptueux qu'il eſt,) tu peux prendre vengeāce
Des hommes à ton gré, portans irreuerence
A ta grand' Maieſté: qui t'en deſtournera?
Parquoy, va & fay d'eux ainſi qu'il te plaira.
A ces mots reſpondit le fort esbranle-terre.
Ie le feray bientoſt ô grand darde tonnerre,
Puis que tu le permets. Ie n'oſois m'aduancer
Pource que ie t'honore & crain de t'ofencer.
Mais ie vay maintenant ſubmerger en mon ire
De ces Pheaciens l'arrogante nauire,
Comme ils retourneront: ie perdray leur vaiſſeau,
Afin que cy-apres il ne monte ſur l'eau:
Qu'ils s'abſtiennent du tout de l'art de nauigage,
Et n'entreprennent plus de fournir de paſſage
A nul homme viuant. Apres imposeray
Vn mont deſſus leur ville, & haut l'enleueray.

Iupiter aux Dieux.

A ces mots Iupiter qui tient le fort empire
Des nuages du Ciel, ainſi ſe prit à dire.
O Dieux combien me plaiſt ceſte entrepriſe icy!

Sera bien vn grand cas quand tout le peuple ainsi
D'vne ville, verra vne barque chargee,
Par Neptune en rocher estre si tost changee:
Rocher dis-ie semblable a vn galion prompt
Et contre vne Cité imposer vn grand mont,
Afin qu'vn tel amas par apres on admire.
Comme le Dieu qui tient sur les mers son empire
Eut entendu cela, luy qui le flot grondant
Encontre les sablons choque de son trident:
Il prend droit son chemin en l'Isle de plaisance,
Où les Phaeaciens faisoient leur demeurance:
Afin de se trouuer iustement pres de l'eau,
Lors qu'ils arriueroient, & desia le vaisseau
Porté des auirons & de l'escume viue
De retour se voyoit approcher de la riue:
Quand Neptune soudain accourut au deuant,
Et le bac qui estoit de bois auparauant
En dur rocher changea: Sa puissance diuine
Mit par apres dessouz mainte forte racine,
Et de sa forte main le poussa, le roula,
Et soudain qu'il eut faict il s'en alla de là.
Les habitans experts aux loingtains nauigages
Dessus ce changement tenoient diuers langages,
Et s'entredemandoient, Qui a peu attacher
Vne barque dans l'eau & en faire vn rocher,
Comme elle estoit desia dans le port retournee?
Ignorant le miracle auec la destinee:
Ausquels Alcinoüs en rendit la raison,
Et en plaine assemblee haussa son oraison.
Pour le vray mes amis, asteure est en pratique

Neptune viẽt en Phæacie.

Change le nauire qui auoit mené Vlysses en vn roc.

Discours des Phęaquois sur ce changement.

De mon pere chenu la prophetie antique:
Il disoit que Neptune se deuoit animer
De ce que nous passons vn chacun sur la mer
Sans penser faire mal: & qu'il deuoit destruire
De nous Phæaciens la plus belle nauire
Venant de faire escorte: en outre imposeroit
Vn mont sur nostre ville, & haut l'esleueroit.
Vous voyez accomplir ceste menace, comme
L'auoit prophetizé cy-deuant le bon homme.
Pourtant ie vous conseille, & obeïssez moy,
Laissez doresnauant toute escorte & conuoy,
Qu'on s'abstienne des eaux, que du tout on s'en priue
Quelque hoste qui suruienne, & dans la ville arriue.
Sacrifiez apres douze beaux grands taureaux
A Neptune, le Roy de la mer & des eaux,
Qu'il se r'appaise à nous pitoyable & tranquille,
Et ne vueille imposer vn mont sur nostre ville.
Il dit. Ils eurent peur, furent obeyssans,
Et les douze taureaux allerent terrassans:
Lors tout le saint Senat auec la populace
A l'entour de l'autel implorerent la grace
De Neptun courroucé. (le Dieu au fort Trident.)
Vlysses se réueille. Le diuin Vlysses s'esueilla ce pendant
De dessus le sablon de sa chere naissance,
Ayant dormy long temps: il n'auoit cognoissance
De son pays natal, tant il auoit esté
De ses champs paternels longuement escarté,
La fille à Iupiter la prudente Deesse
L'auoit enueloppé d'vne nuee espaisse
Pour le rendre incogneu, l'informer, l'enseigner

Du moyen qu'il tiendroit pour se bien gouuerner.
Que ses amis, sa femme aussi ne le cogneussent,
Que son retour encor ses citoyens ne sceussent,
Qu'il n'eust premierement aux poursuiuans poyé
Le desordre illicite, & le train desuoyé
Dont ils viuoient chez luy, & pris iuste vengeance
De l'effet outrageux de leur intemperance.
Toutes choses adonc de modelles diuers
Paroissent à ses yeux, les grands chemins ouuers,
Les beaux ports enlunez, les recourbez riuages,
Les rochers esleuez, les grands forests sauuages,
Les arbres verdoyans, & par les champs espars
Les petits arbrisseaux feüillus de toutes pars.
En se dressant en pieds lors resta ferme Vlysse, Ne recognoist Ithaque
Regardant son terroir, (dont il n'auoit notice,)
Puis iettant force pleurs, ses cuisses martelant
(Par trois ou quatre fois) alloit ainsi parlant.
O miserable moy! où fay-je mon entree, Discours d'Vlisses en soy mesme.
Quel pays est-ce cy, quelle est ceste contree,
Sont-ce monstres cruels, ou bien hommes humains
Qui tiennent ces pays? Sont-ce gens inhumains,
Farouches, & sanglans, ou si leur face est peinte
De pieté benigne & d'humanité sainte?
Cherissans la iustice, aymans l'honnesteté,
De bonne conscience, & de fidelité,
Où pourray-je porter ces presens, ces richesses,
Où cacheray-je helas! ces biens & ces largesses?
Mais, où vay-je ignorant errer & m'esgarer?
Que ces biens, Scheriens, vous peussent demeurer,
Et que vers d'autres Rois i'eusse pris mon adresse.

Quelque autre Roy peut estre, helas, m'eust fait caresse,
Et touché d'amitié, m'eust auec ses amis.
Et auec bonne escorte en mon pays remis.
Ie ne sçay où les mettre, ostons les de la voye.
Toutesfois qu'aux passans ils ne seruent de proye.
Mais ces Phæaciens certes, n'ont point esté
Ny bien considerans, ny gens de probité,
M'ayans ainsi conduit en contree estrangere,
Veu qu'ils m'auoient iuré qu'en mon Ithaque chere
Ils me rameneroient, ils ne l'ont faict pourtant.
Que le grand Iupiter les aille tourmentant,
Qu'il m'en face vengeance, esmeu de mes prieres:
Car il voit les humains, regarde leurs miseres,
Et punit les méchans. Mais voyons tout à part
S'ils ne m'ont rien au moins soustraict à leur départ.

Pallas se presente à Vlysses.

Ce disant, il contoit remply d'impatience,
Et rien n'estoit osté de toute sa cheuance:
Il trouua ses trepiez, ses chauderons, son or,
Ses riches vestemens, & ses robes encor.
Puis rampant vers la mer & son bruyant riuage
Il plaint son pays doux & pleure en son courage:
(Tant qu'il sent de ses pleurs tout son sein humecter)
Alors Pallas s'en vint à luy se presenter,
Ayant vestu la forme & la presence belle
D'vn beau ieune berger, en apparence telle
Que les enfans des Rois se marchent par les champs:
Sur son dos deux manteaux richement s'acrochans
Estoffez reluisoient, à ses pieds la chausseure
Enuironnoit l'entour de riche entre-lasseure,
Le iauelot en main elle alloit esleuant.

Adoncques

Adoncques Vlysses luy courut au deuant,
Consolé de le voir, & luy tint ce langage. Vlysses court vers elle.
Ie te saluë, amy, que i'ay sur ce riuage
Rencontré le premier: ie te pry ne me voy
D'vn courroucé visage, & nous sauue, tant moy
Que tout ce que tu vois: Les genoux ie t'embrasse
Ainsi qu'à quelque Dieu, & i'implore ta grace.
Dy moy ie te supply, quelle terre est-ce cy?
Quel est le menu peuple & les hommes aussi
Qui en sont habitans? Seroit-ce point quelque Isle
Assise dans la mer & plaisante & fertile?
Y a-il quelques ports par fortune dedans
Sur le bord de la mer la terre regardans?
A ces propos, Pallas dont l'œil pers estincelle, Pallas à Vlysses.
Tu es bien ignorant estranger, ce dit-elle,
Quoy, viens-tu de si loing, que tu t'enquiers du nom
De ceste terre icy? dont le bruit, le renom,
N'est point tant incogneu, que de son excellence
Force gens n'ayent eu notice & cognoissance,
Tant ceux qui sont viuans sous le soleil qui suit
L'aurore du matin, que ceux qui sous la nuict
Le regardent coucher. Elle est assez facheuse
Pour aller à cheual, car elle est raboteuse
Mais non sterile aussi, n'est large aucunement,
Mais elle a quantité de vins & de froment.
Elle est incessamment de pluyes arrosee:
Et on void les matins la feconde rosee
Qui gaye rauerdit, & prez & champs herbus,
Riche à cheures nourrir, commode à porter bœufs,
Plantee de forests, de petits costaux plein,

Et dessus soy portant mainte fresche fontaine,
Maints ruisseaux perennels, où l'on peut s'abreuuer.
Quoy? d'Ithaque le bruit a peu bien arriuer
Iusques à Ilion, qu'vne espace infinie
Esloigne ce dit-on de la riche Achaie?

Extréme plaisir d'Vlysses, de sçauoir qu'il est en son païs

Elle disoit ainsi, & d'vn tres-grand plaisir
Vlysses se sentit soudain l'ame saisir,
Tant il s'esiouyssoit de se voir en sa terre,
Comme l'en asseuroit du Dieu iette-tonnerre
Pallas la sage fille. A qui dissimulé,
Non de parole vraye, alors il a parlé,
Car c'estoit la coustume, ayant l'ame sans cesse
De desguisement pleine & de toute finesse.

Il parle en dissimulé à Pallas.

Nous auons quelquesfois en Crete ouy parler
D'Ithaque, & son renom à nous a peu voler,
Dit-il, & maintenant ie fay donc mon entree
Amené par la mer dedans vostre contree,
Laissant, helas! la mienne & la mer essuyant
Auec tous ces thresors, & mon pays fuyant:
Où i'ay laissé autant de biens & de richesse
A mes enfans comblez de deüil & de tristesse,
Comme vous en voyez. Ie m'en suis destourné
Pource que i'ay tué le fils d'Idomené,
Le dispost Orsiloch' qui laissoit en arriere
Tous les meilleurs coureurs sur la viste carriere,
Qui fussent en Candie: il me vouloit hautain,
Priuer entierement de la part du butin
Que i'auois fait à Troye, où i'ay eu mille peines,
Et ma part des combats & des eaux incertaines:
Pour ce que ie n'auois marché soubz l'estendart
De son pere, ains menois mes compagnons à part:

Ie le renuersay mort de ma pique aceree
Ainsi qu'il reuenoit des champs sur la seree
Caché pres du chemin. Personne ne nous vit
Moy ne mon compagnon, car il faisoit fort nuict.
Quand ie l'eus mis à mort soudain ie me retire
A des Phæniciens, monte dans leurs nauire,
De me prendre auec eux ie les prie instamment,
Et leur promets salaire à leur contentement,
Moyennant qu'en seurté leur nauire me guide
Et me rende dans Pyle, ou bien dedans Elyde,
Où les forts Epæens regnent, & vont brauants.
Mais certes malgré eux, par la force des vents
Ils en furent chassez, car ils n'auoient enuie
D'vser en mon endroict d'aucune tromperie.
Or de là, toute nuict demenez, tracassez
Nous surgissons au port à peine, & tant lassez
Que n'eusmes de soupper aucune souuenance (trace
Bien qu'eussions fort grand faim; mais mattez à ou-
Nous nous couchons, sortis de la nef, sur le bord,
Où las & trauaillé vn doux sommeil m'endort.
Et les Phæaciens deschargeans mon bagage
Le portent bellement en haut sur le riuage
Où i'estois endormy, & remontans sur l'eau
A l'escume des flots redonnent leur batteau,
Pour reprendre, s'ils ont la mer douce & facile,
Leur route vers Sidon terre belle & fertile:
Et m'ont laissé, pressé de maints soucis diuers.
Auquel se sousriant la Deesse aux yeux vers,
Ayant pris la façon d'vne Dame galante,
Industrieuse és arts & de face excellente.

Pallas à Vlysses, sur ce qu'il se dissimuloit.

Luy touchant en la main. Bien corrompu seroit,
Bien fin & bien madré le fin qui te prendroit,
Quand seroit mesme vn Dieu. O confit en malice,
Dißimulé, menteur, & pere d'artifice
Dessus tous les rompus tu emporte le pris,
Et tu es à cela dés ta ieunesse appris:
Mesmes dans ton pays tu ne peux que tu n'vses
De tes déguisemens, subtilitez & ruses.
Or nous sommes tous deux en cela excellens,
Toy de tes fins aduis, de tes mots doux coulans
Tu passe les mortels, & moy Pallas, la gloire
Des hauts Dieux en cõseil i'obtiẽs sur eux victoire.
As tu donc mescogneu la fille à Iupiter
La Deesse Pallas, qui t'a faict emporter
La victoire & l'honneur dessus tant d'aduentures,
Dessus tant de dangers & de trauerses dures?
Et qui t'a mis en grace enuers les Scheriens
Qui t'ont en t'en allant faict don de tant de biens?

Pallas luy viẽt donner aduis de tout ce qu'il aura à faire

Or ie reuiens encor pour t'estre conseillere,
Affin de te monstrer ce que tu as affaire
Pour cacher tes thresors, ces presens precieux
Que par mon moyen seul tu as obtenu d'eux.
Ie te veux declarer les fortunes aduerses,
Et les afflictions & les peines diuerses
Que dedans ton pays le dur destin t'enjoint
Encor de supporter. Pren cœur, ne deffaux point,
Suporte les malheurs. Car il est necessaire.
Garde à qui que ce soit de dire ton affaire,
Hommes, femmes, amis : ne parle nullement,
Ne te découure point, qu'on ne sçache comment

Ne pourquoy te voicy, tolere, souffre & porte
Tout ce qu'on te fera d'ame constante & forte.
A qui respond ainsi Vlysses le sçauant.
Certes à qui que ce soit que tu viens au deuant
Tant aduisé soit-il, il est bien difficile
De te bien recognoistre, ô grand Deesse habile,
Qui te fais sur les Dieux en conseil estimer,
Car en toute façon tu te sçais transformer.
Ie confesseray bien, que du temps qu'en bataille
Les Grecs se presentoient soubz la forte muraille
De la ville à Priam, la superbe Cité,
De secours, de conseil tu m'as fort assisté,
Mais depuis qu'elle fut prise, destruite & arse,
Et nostre flotte fut par Iupiter esparse,
O fille à Iupiter! ie ne t'ay veu depuis
Et ne t'ay apperceuë alleger mes ennuis
Montant sur mon vaisseau pour m'oster de tristesse:
I'ay sur les eaux erré sans relasche & sans cesse,
Iusqu'à ce que les Dieux eurent de moy mercy,
M'osterent du danger, me ietterent transi
Au port de Phaacie, où benigne & facile
Tu me vins consoler, & me mis en la ville.
Or, par mon pere cher, dy moy à ceste fois
Si ie suis arriué dans le bord Ithaquois,
Car ie ne pense pas, tant grande est ma misere,
Auoir encor le pié dessus ma terre chere,
Mais que ie suis tousiours en terroir estranger,
Et que tu me deçois. Vien donc me descharger
De la peine où ie suis. Lors la Tritonienne.
Ton cœur se plaist tousiours en sa ruse ancienne,

Vlysses à Pallas

Dißimulé qu'il est. Ie ne te lairray pas
Tremper plus longuement au trauail que tu as:
Puis que tu es si plein d'oraison blandissante,
Et de prudence, à tous la raison rauissante:
Tout autre homme que toy que le malheur aura
Long temps trainé sur l'eau, tousiours desirera
De reuoir sa maison, sa femme fortunee,
Et ses tres-chers enfans, sa tres-douce lignee:
Mais ce n'est pas à toy d'ainsi le pratiquer.

Conseil de pallas à Vlysses.

Deuant que te monstrer, que te communiquer
Il te faut esprouuer l'amitié coniugale,
Sçauoir premierement si ta femme est loyale.
Ta femme pour certain passe ses iours en pleurs
Dans ta propre maison, & les nuits en douleurs,
Se lamentant du iour qui s'enfuit & la laisse,
Et de la longue nuit qui accroist sa tristesse,
I'ay cogneu tout cecy, dés long-temps ie sçauois
Que tes amis perdus en fin tu reuiendrois.
Mais ie n'ay pas voulu faire de resistance
A mon oncle irrité, n'opposer ma puissance
A l'indignation, ny au dedain reglé
Qu'il auoit contre toy, quand son filz aueuglé
Fut par toy, Vlysses. Or sus aye courage
Car ie te veux monstrer ton bien, ton heritage,
Pour y adiouster foy, regarde ce beau port
Qui baille aux flots salez & s'y ouure si fort,
C'est l'antique Phorcin: sous la feste gelee.
Sous ceste espesse oliue vne grotte est taillee,
Des N mphes le seiour, & que nous appellons
Les Naïades des eaux, & dessous ces vallons

Force cauernes sont de grands rochers enceintes,
Là faire tu soulois tes hecatumbes saintes
Aux Deesses des eaux. Là Neritus apres
Couuert d'une forest, à l'ombre espais & frais
Mont orgueilleux & haut, ses summitez esleue.
Elle dit, puis soudain la nuee elle leue,
Et l'espandit en l'air. Lors la terre apparut,
Et vn tres-grand plaisir dedans le cœur courut
Du diuin Vlysses, regardant comblé d'ayse
Son doux pays natal. Alors la terre il baise,
Et sousleuant les mains que iointes il plia
Aux Deesses des eaux ainsi il supplia.

Vlysses recognoist son Ithaque.

Race de Iupiter, ô Naiades gentilles,
Ie ne pensois iamais vous voir, ô sainctes filles,
Ie vous saluë asteure, acceptez ceste fois
Les salutations de ma ioyeuse vois.
Nous vous sacrifierons encores mainte offrande,
Si du haut Iupiter la fille sainte & grande
Le veut, & daigne encor ma vie prolonger,
Et mon cher Telemach en tout bon heur plonger.
A qui respond encor Pallas, Deesse sainte:
Rapelle l'esperance & chasse toute crainte,
Et plus pour tout cela ne sois solicité.
Mais plustost ce thresor par nous soit emporté
Et cachons le leans. Puis il nous faudra faire
Ce que nous te verrons estre plus necessaire,
Et nous prendrons aduis. Elle dit, puis entra
Dans la cauerne obscure, au trauers penetra,
Et cherchoit là dedans les cachettes espesses.
Vlysses y porta les thresors, les richesses,

Les dons & les presens & les vaisseaux dorez,
Les riches vestemens par art élaborez
Dont luy firent presens les Seigneurs de Phæace,
Disposans chaque chose en son lieu, en sa place,
Au fond de l'antre noir. Lors Pallas, que rendit
De son cerueau le Dieu qui le foudre brandit,
Et que nourrit la cheure, vne grande roche forte
Poussa deuant la grotte, & en ferma la porte.
Apres se retirans soubz le feüillage ombreux
D'vn oliuier espais, ils consultoient entr'eux
Des moyens d'arracher aux poursuiuans la vie,
Et de passer au fer ceste bande ennemie.

Pallas donne aduis à Vlysses comme il mettra les poursuiuans de sa féme à mort.

Lors Pallas commença d'vn discours aduisé.
O de tous les Gregeois le plus fin & rusé
Fils du vieux Laërtes! race des Dieux inclite,
Voy comme tu mettras ceste trouppe maudite
De poursuiuans à mort, poursuiuans insolens,
Et qui presomptueux desia depuis trois ans
Gourmandent ta maison: trouppe trop déloyale
Qui tasche de salir ta couche coniugale,
Violer de ton lit la pure honnesteté
Et corrompre ta femme & sa pudicité,
Offrans force presens. Mais ta pudique femme
Te regrette sans fin, sans cesse te reclame,
Passe ses ans en pleurs, lamente nuict & iour,
Et espere tousiours ton desiré retour,
Afin de n'espouser. Ceste trouppe qui pense
Tousiours à l'attrapper elle paist d'esperance,
Les deçoit finement, & leur promet sans fin
D'enuoyer gens par tout pour te chercher, afin

De te garder sa foy, trompant ingenieuse
Leur poursuite importune, & recherche ennuyeuse.
Lors Vlysses remply d'aduis prudent & fort,
Helas! il est certain que i'estois roide mort
Ainsi qu'Agamemnon dedans ma maison mesme
Sans ton prudent aduis & ton amour extréme.
Donne moy donc conseil, quel moyen ie tiendray
Pour auoir ces galans & mort les estendray:
Mais tien toy pres de moy, telle que deuant Troye
Quand nous rasions ses murs & la mettiõs en proye.
Si tu m'assistes tant, si telle ie te sens,
Le cœur me bastera d'en combattre trois cents,
Si ie t'ay auec moy, & tu m'es secourable
O fille à Iupiter Deesse venerable,
Elle luy respondit. Ie viendray tout à point,
Ie te donray secours & ne te faudray point: Luy promet secours & assistãce
Et lors qu'on nous verra si bien branler l'espee,
I'espere que la terre au sang sera trempee
De ces braues mignons, au sang qui coulera
Quand nous serons apres, le paué rougira,
Ie dy de tout autant qu'ils sont, & dont la rage,
Vlysse, a degasté ton bien, ton heritage.
Mais ie te veux encor desguiser de tout point,
Et que, qui que ce soit, ne te cognoisse point.
Ta peau qui maintenant est fresche & bien tenduë
Ie veux qu'elle se ride, & qu'elle soit renduë
Et seche & sans humeur: ton poil ie noirciray
Encore qu'il soit blond, ie t'enuelopperay
De si sales haillons, que tu seras horrible
A quiconq' te verra, rendray ton œil terrible,

Et ton visage affreux, pour le monstrer à tous,
Mesmement à ta femme, & à ton enfant doux,
Sur tout aux poursuiuans hydeux & effroyable.
Deuant que commencer va t'en au prealable
Chez ton maistre porcher, qui garde par les champs
Tes porcs (les engressans des glāds qu'ils vōt cerchās
Soubz les chesnes branchus.) Il t'est seur & fidelle,
Et à ton fils de mesme, & à ta femme belle.
Tu le rencontreras gardant ses gras pourceaux
Ioignant le roc Corax, aupres des fresches eaux
De la claire Arethuse, au dessus de la riue
Paissans le ferme gland & beuuans l'onde viue.
Tu demeureras là, des choses t'enquerant
Que tu t'auiseras, tant que i'aille courant
Iusqu'en Lacedæmon, de belles femmes pleine,
En r'appeller ton fils & icy le ramene.
Car il s'en est allé iusqu'en Lacedæmon
Deuers Menelaüs, l'Atride au grand renom,
Pour s'enquerir de toy, s'il pourra point entendre
Quelque bonne nouuelle, & de ce Prince apprendre
Si tu serois encor sur la terre viuant.

Luy cōseille d'aller trouuer Eumæe son maistre porcher.

Lors le sage Vlysses le propos poursuiuant
Ayant oüy cela dit ainsi à Minerue,
Veu que tu retiens tout en toy comme en reserue,
Que tu n'ignores rien: que ne luy disois tu
La verité de tout? est-ce afin que batu
Des vagues & des vents il coure tout le monde,
Endure mille maux? & ceste trouppe immonde
Consumera, gourmande, ains qu'il soit reuenu
Et tout mon patrimoine & tout mon reuenu.

N'en sois point en soucy, luy dit lors la Deesse,
Et ne pren pour cela marrisson ne tristesse.
I'ay voulu que ton fils vint en Lacedæmon
Pour acquerir bon bruit & glorieux renom.
Il est en la maison de l'Atride à son ayse.
Mais certains ieunes gens pleins d'enuie mauuaise
Sont montez sur la mer, espient son retour,
Et tachent s'ils pouuoient luy faire un meschant tour,
Ils veulent le tuer auant qu'il s'en reuienne.
Mais ils se trompent fort, & deuant qu'il aduienne,
Que la terre plustost en couure l'un de ceux
Qui desirent son mal, & perdent malheureux
La maison & le bien du pere à Telemaque,
Et qui vont consumans les richesses d'Ithaque.
Quand elle eut acheué, sa verge elle estendit, Pallas change Vlysses en vn vieillard ord & sale.
Et sa peau par dehors seche & noire rendit,
Changea ses cheueux blonds, couurit d'une peau sale
Les membres desguisez du vieillard sec & palle,
Ses beaux yeux enlaidit, le vestit de lambeaux,
Vieux, vsez, enfumez, & tombans en morceaux.
La peau d'un viste cerf (sans estre couroyee)
Couuroit ses membres vieux, sur un pal appuyee
Sa main senestre estoit: & un bissac vilain
De rompures, de trous, & de pieces tout plein
Qui pendoit sur son dos d'une vieille courroye
Elle donne à son homme, & puis elle l'enuoye.
Le riuage laissans ayans bien consulté
De ce qu'il falloit faire en telle extremité,
Ils se separent lors. Pallas plus loing s'escarte
Et s'en va rencontrer Telemachus à Sparte.

Fin du treziesme Liure.



LE QVATORZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses s'achemine aux champs vers Eumęe son maistre porcher, ses chiens le veulent mordre. Eumæe le reçoit de bon cœur. Ils discourent ensemble, il se deguise, & se donne à entendre pour vn autre, luy faisant quelques contes controuuez.

AVTRE SOMMAIRE.

Ses chiens le veulent mordre, & le maistre porcher
Reçoit sans y penser chez luy son maistre cher.

MAis Vlysses laissant le riuage moiteux,
Entre dans vn sentier & rude & raboteux,
Chemine par l'espais des ombrageux bocages,
Et grimpe sur le haut des grands costaux sauuages.

Le sentier le menoit où pour l'heure habitoit
Le fidelle porcher que Pallas luy contoit.
Là sur tout il auoit & la charge & la cure
Et des gens d'Vlysses & de leur nourriture.
Il le trouua seant au deuant de la Cour
D'vn grand & beau logis, enfermé tout autour,
Et basti en bel air. En l'absence d'Vlysse
Luy mesme auoit construit tout ce bel edifice
A ses propres despens, sans que Penelopé
Ny le vieil Laërtes eussent aux frais trempé,
Amenant sur le lieu les grands cartiers de pierre.
Vne haye d'espine & l'enceint & l'enserre
Auecques de gros paux tout au trauers fichez
De bois de chesnes forts qu'il auoit esbranchez,
N'y ayant entre deux que bien fort peu d'espace.
Il auoit fait dresser au dedans de la place
Douze grands toits à porcs, l'vn l'autre se touchans
Pour les truyes sans plus, où elles vont couchans
Cinquante dans chacun, auecque leurs ventrees,
Et dedans peuuent estre à leur aise veautrees.
Les masles sont aupres : mais ils couchent dehors
Moins en nõbre beaucoup: car to⁹ les plus grãds porcs
Decroissoient grandement, pource que d'ordinaire
Les braues poursuiuans en faisoient bonne chere,
Et falloit que le maistre eust soing pour leurs repas
De leur en enuoyer tous les iours des plus gras:
De trois cens & soixante estoit pour lors la bande.
Aupres d'eux quatre chiens de taille forte & grande
Que le maistre porcher auoit nourry jadis,
D'ordinaire couchoient comme lions hardis,

Vlysses va trouuer son porcher

L'habitatiõ du porcher d'Vlysses.

Luy mesme ses souliers rapetassoit pour l'heure
D'vne grand peau de bœuf de gentille teinture:
Trois des autres porchers estans pour lors aux châps
Alloient à la paisson les gras trouppeaux touchans.
Il auoit enuoyé le quatriesme en ville
Mener vn porc par force à la bande inciuile
Des amans insolens, qui ne vouloient chommer,
Ains tousiours des plus gras en faisoient assommer,
Pour faire leurs festins & bien fournir leurs tables.

Les chiens se iettêt apres Vlysses.

Comme Vlysses fut veu de ces chiens effroyables
Ils accoururent sur luy, abbayans fierement.
Luy qui se voit par eux pressé cruellement
Plein d'astuce & prudent s'assit bas sur la place
Et son baston luy cheut, (sans vser de menace:

Le porcher court les chasser.

Las! quelle cruauté tomber en tel ennuy
Et courir tel hazard lors qu'il se voit chez luy!
Lors le porcher accourt en toute diligence,
Son cuir luy chet des mains, les chiẽs il chasse & têse,
Les espard par les champs à grâds coups de cailloux,
Puis s'en vint à sõ maistre, & d'vn parler fort doux,

Le porcher à Vlysses.

Pauure vieillard, dit-il, ne s'en est fallu guere
Que ces malheureux chiẽs de leur gueule meurtriere
Ne t'ayent dechiré. Tu m'eusses à iamais
Reproché ce malheur. Mais i'ay bien desormais
D'ailleurs que de cecy sujet de me complaindre,
De gemir mes malheurs & du destin me plaindre.
C'est pour mon diuin Roy que ie lamente ainsi,
Que ie pleure sans cesse agraué de soucy,
Et tous ces beaux porcs gras par ces câpagnes belles
Pour d'autres ie nourry, (gourmandises cruelles:

Et luy mourant de faim est peut-estre poussé
Errant & vagabond (par le flot courroucé,)
Ou bien il va courant, ô fortune legere!
Quelque esloigné païs, quelque terre estrangere,
S'il vit encor au moins, il hume encor le iour,
Et s'il void du Soleil le lumineux retour.
Mais entrons, mon bon homme, entrons, nous au- Le faict
De te faire à plaisir prendre ta nourriture (rons cure entrer
Et de te faire boire, & puis quand tu seras dans le
Bien plein & bien content, tu nous raconteras logis.
De quel païs tu es, & puis quelles fortunes
Tu as peu tolerer rudes & importunes.
Il dit, puis il commence à se mettre deuant,
Le meine en la maison, & des feüilles leuant
Par terre les espanche, & leur espais branchage.
Puis il estend la peau d'vne cheure sauuage
Et mollete & polie, il en faict vn cheuet
Et vn lict large & grand, dessus le lict le met
Pour le faire coucher. Sur ceste couche molle
Vlysses est bien-aise, & prenant la parole,
Les Dieux du ciel, dit-il, & le grand Iupiter Vlysses
Veillent à ton souhait tousiours te contenter remer-
O mon hoste courtois! qui m'as receu de grace, cie Eu-
Et m'as donné chez toy vne si bonne place. mæus.
Eumæ luy dit alors. Seroit mal faict à moy
S'il m'arriuoit quelcun plus pauure encor que toy
„ Que ie le mesprisasse. Or tout estranger mesme,
„ Tout pauure est enuoyé de Iupiter supresme.
Ce que ie puis donner n'est pas de grand valeur,
Ne monte pas beaucoup, mais il viēt d'vn bon cœur.

Et puis tous seruiteurs ordinairement craignent,
Lors principalement que ieunes princes regnent.

Propos d'Eumee à Vlysses.

Certainement les Dieux ont mis empeschement
Au retour du bon Roy, qui si benignement
M'aymoit, me maintenoit, & (faisant son voyage)
Comme à son cher amy, m'a laissé, heritage,
Maison, possessions, en outre m'a baillé
Femme tresdesiree. Or i'ay fort trauaillé
A gouuerner son bien, mais Dieu par sa clemence
A benit mon labeur & acreu ma cheuance.
Ce mesnagement donc où ie m'adonne icy
S'augmente par ma peine & par mon soin aussi,
Si la courbe vieillesse à ce Roy miserable
Se fust passee, helas! en sa terre agreable,
S'il fust deuenu vieil en ces champs Ithaquois,
He! combien de richesse & de biens à la fois!
Car il m'eust fort aydé de sa seule presence.
Mais helas! il est mort. Que toute la semence
D'Heleine, son enfance & sa posterité
Perisse méchamment: pource qu'elle a esté
Cause de tant de maux qui sont cheus sur la terre,
Et que tant d'hommes forts sont peris en la guerre:
Soubz le commandement du Roy Agamemnon
Il s'en alla iadis pour acquerir renom
Vers le cheualeureux Ilion, faire guerre
Auec toute la Grece à la Troyenne terre.

Il luy appreste à mãger

Ayant ainsi parlé, sa ceinture il ceignit,
Et sa robe haussant ses reins il estraignit,
Puis aux porcs s'en alla, & de toute la trouppe
Il prend deux gras cochons & la gorge leur couppe,

Pour

Pour les faire rostir, il les prend tous sanglans,
Il les met en morceaux, les embroche tremblans,
Les rostit, les fait cuire, & la fleur la plus fine
Esparpille dessus de mollette farine:
Les porte à Vlysses, & puis luy presentant
Le doux vin, en ces mots il l'alloit confortant:
Mon hoste, ie te pry mange ta suffisance
De ce que te fournit ma petite puissance,
Ce ne sont que cochons: les plus beaux, les plus gras
Seruent aux poursuiuans de banquets delicas.
Ces hommes sont du tout sans respect & sans honte,
Et de compassion ne tiennent aucun compte.
„ *Or les Dieux ne sont pas amis des cruautez,*
„ *Ne fauorisent pas telles meschancetez,*
„ *Ils ayment l'equité, ceux qu'ils voyent bien faire*
„ *Ils leur en sçauent gré, leur en rendent salaire.*
Les plus fiers ennemis, les plus cruelles gens
Vsans d'hostilité sont prompts & diligens
De faire leur rauage, ostent par malencontre
Tout ce qui deuant eux se trouue & se rencontre,
Se chargent de butin, & sont prests d'emporter
Ce qui leur est offert du vueil de Iupiter.
Mais comme ils ont rempli de butin leur nauire
Chacun gagne le haut & chez soy se retire,
Par fortune saisis de crainte, & la frayeur
Qu'ils ont d'estre suiuis leur faict trembler le cœur,
Or il faut que ces gens & fascheux & molestes
Ayent sceu de la voix de quelques Dieux celestes
La mort de ce bon Roy perdu si pauurement:
Car ils ne veulent pas pourchasser iustement

Le cõuie à faire bonne chere.

Luy fait entẽdre les desordres & insolences des poursuiuans.

Ny comme il appartient. Chez eux ils ne retournent,
Mais dedans sa maison sans propos ils sejournent,
Dilapident son bien sans moderation,
Et n'y a nul propos à leur extortion:
Et par autant de iours que le bon Dieu éclaire,
Et par autant de nuicts qu'il sçache encore faire,
Ils ne font que tuer: & ne leur suffit pas
D'une beste ou de deux à leur gourmand repas.
Pour le vin sans raison, sans loy, ne conscience
Ils le vont consumans en perduë abondance.
Grandes par cy-devant estoient ses facultez,
Et les plus grands seigneurs qui ont de tous costez
Ou soit en terre ferme, ou en Ithaque mesme
De biens & de bestail une chevance extréme,
Non pas vingt des plus gros, n'oseroient nullement
S'accomparer à luy: ie te diray comment.
Bestail d'Vlysses *Il a douze trouppeaux de bœufs par les campagnes,*
De brebis tout autant paissans par les montagnes,
De chevres tout autant par les panchans couppeaux
Tondans la feüille tendre, & autant de pourceaux.
Chacun de ces trouppeaux à ses gardes feables:
Pour les chevres à part on a fait onze estables,
Que les pastres au loing hors des champs vont gardãt,
De ses trouppes chacun bon compte va rendant.
Chacun d'eux tous les iours à toute heure qui passe
Prend un bœuf, un mouton, ou une chevre grasse
La plus belle du parc, les mene aux amoureux
Afin d'en apprester leurs festins plantureux.
Moy ié garde les porcs, à moy en est la charge,
Desquels le plus souvent le plus gras, le plus large

Leur est aussi mené, & les mangent sans fin.
Ainsi luy disoit-il. L'autre qui auoit faim
Cassoit ce-tempendant, & remplissoit sa pance,
Et beuuoit le bon vin versé en abondance:
En s'attristant par fois, & ruminant bien fort
Comme il pourroit donner à ces mignons la mort.
Apres qu'il eut souppé à chere suffisante,
Le porcher prend encor sa tasse, & luy presente
Pleine de son bon vin: c'est celle où il beuuoit,
Et luy gaillardement l'accepte & la reçoit,
Et la vuide ioyeux du bon iust delectable.
Apres se retournant au porcher à la table,
Se prend à dire ainsi. Or sus raconte moy
Qui est ce Prince riche, & ce tant puissant Roy
Qui t'acquit, ce dis-tu, & toute ta cheuance,
De ses propres moyens, & auec sa finance,
Et que tu dis encor pour acquerir renom
Estre mort, ensuyuant le Prince Agamemnon,
Dy le moy ie te pry, si ie l'aurois peut-estre
En allant par le monde au moins peu recognoistre,
Iupiter & les Dieux sçauent si ie diray
Si pour vray ie l'ay veu, ou si ie m'en tairay.
I'ay couru diuers lieux, i'ay veu mainte prouince,
Auquel lors le porcher, des autres porchers prince:
Mon bon homme, combien que diuers estranger
Vint en ceste maison passé par maint danger,
Et qu'il nous rapportast de ce prince nouuelle,
Son pere, ne son fils, ne sa femme fidelle
N'y croiroient nullement, tout ce qu'on en diroit
Fust vray, fust faux, iamais ne les esmouueroit.

Vlysses ne per[d] temps ce p[en]dant qu[e] Eumæe luy en conte.

Vlysses semond son porcher d[e] luy dir[e] le nom de son maistre

Respon[se] ce d'Eu[] mæe.

„ *Ces coureurs de pays indigens, miserables,*
„ *Rapportent tousiours faux, & ne sont veritables:*
„ *Car ils veulent disner. Que si quelque estranger*
En ce fertil pays pauure se vient ranger,
Parle à Penelopé de chose qui luy plaise,
Bien que soit en mentant, elle le met à l'aise
A table à banqueter, & de tout s'informant
La pauurette se va de douleur consumant,
Elle fond toute en pleurs, & selon sa coustume
S'humecte tout le sein de larmes d'amertume:
Pieté feminine, & qui tousiours sied bien
A la femme pudique, à qui le mary sien
Perdu ne se void plus, (& ce pendant qu'il erre
A ces iours acheuez en quelque estrange terre.)
Or sus mon bon vieillard, boute toy à songer,
Vien nous quelque nouuelle inuenter & forger,
Attrappe en ce faisant de la Nymphe diuine
Quelque bon hocqueton, ou quelque manteline.
Helas! il est gisant long temps a par les champs
Il croit que Vlysses soit mort.
La proye des oyseaux, les chiens vont escorchans
Sa peau dessus ses os, les Autours effroyables
Mangent long temps y a ses ses boyaux miserables
Tirez hors de son corps, ou bien és eaux là bas
Les poissons en ont fait leur proye & leur repas,
Et ses os blanchissans és sablonneuses pleines
Gisent enseuelis dans les seiches arenes.
Il regrete son bon maistre.
Ce bon Prince, ce Roy n'est plus, n'est plus à nous,
Helas! il est perdu, & n'a laissé à tous,
Et principalement à moy, que sujet d'estre
En pleint perpetuel. Iamais vn meilleur maistre

Ie ne retrouueray où que ie puisse aller,
Ne qui puisse iamais en bonté l'égaler.
Soit que ie coure aux lieux de ma naissance chere,
Soit que i'aille reuoir ou le pere ou la mere
Desquels ie suis sorty : dont ie ne plaindrois pas
Tant que de cestui-cy la perte & le trépas,
Encore que i'aye eu d'eux la naissance & la vie,
Non, ie n'ay point au cœur vne si grande enuie
De les voir, retourné en mon pays natal,
Que i'ay de voir Vlysse, & qu'il me fait de mal
De ce qu'il est perdu, tant i'ay en reuerence
Ce nom que ie regrette, & nomme en son absence:
Tant, las! il me portoit de bonne volonté.
Ie l'appelle tousiours en douceur & bonté,
Comme mon frere aisné, & sa memoire forte,
Combien qu'il soit absent iamais en moy n'est morte.
Lors Vlysses luy dit: Tu ne peux tant donner
A ta foy, qu'Vlysses doiue oncques retourner,
Tu en as, ce dis-tu, perdu toute esperance.
Or ie te iure icy la supréme puissance
Non temerairement, bien tost tu le verras,
Mais recompense aussi donner tu m'en feras
Arriué qu'il sera dans sa maison diuine
Alors habille moy, ou d'vne manteline
Ou d'vn bon hocqueton, pour t'auoir seurement
Annoncé qu'Vlysses viendroit finalement.
Ie ne veux toutesfois, bien que plein d'indigence,
Qu'il ne soit arriué, prendre la recompense:
Ie hay plus que l'enfer vn que la pauureté
Contraint impudemment de dire fausseté.

Vlysses donne asseurance au porcher qu'il verra bien-tost son maistre.

Que le grand Iupiter qui du Ciel tient l'Empire,
Me soit vn iour tesmoin de ce que tu m'ois dire,
Ceste hospitalité, & ceste table icy
Où i'ay esté receu me le tesmoigne aussi,
Et du grand Vlysses la digne couuerture
Où ie suis entré pauure, oye ce que ie iure,
Tout ce que ie t'ay dit sans faillir aduiendra,
Vlysse en sa maison dans cet an reuiendra,
Ce mois n'aura si tost veu son heure derniere,
L'autre n'aura si tost commencé sa priere.
Que dedans son pays remis on le verra:
De son fils, de sa femme alors il vengera
Les mortels ennemis, ceux qui son bien deuorent,
Et sa maison illustre insolents deshonorent.

Eumæe ne le peut croire.

Auquel, Eumæe, alors ainsi tu respondis.
Iamais, ô bon vieillard, pour tout ce que tu dis
Tu n'auras recompense, & ce Roy honorable
Ne reuerra iamais son païs desirable.
Mais boy tout à ton ayse & pren ce bon repas,
Tu dis chose incroyable & qui n'aduiendra pas,
Parlons donc d'autre chose, & qui point ne m'ennuye:
Pour autant que mon œil mal-aisement s'essuye
Quand i'entens que quelqu'vn me vient parler de luy:
Tristesse, marrisson, melancolie, ennuy,
Me gesnent là dedans, soit donc comme tu iures
Qu'Vlysses reuiendra, soit comme tu l'asseures,
Soit comme tant de fois i'ay veu Penelopé
Le cœur plein de souspirs, l'œil de larmes trempé
Le demander aux Dieux, le vieux Prince d'Ithaque,
Laërtes autant qu'elle, & le beau Telemaque

Que les Dieux ont nourri, & moy plus qu'eux cet fois
Qui l'ay requis aux Dieux & de cœur & de voix.
Or ie plain le desastre & la fortune inique
De Telemach', qu'Vlysse a laissé fils unique
Dés sa tendre ieunesse, il ressembloit tout faict
Vn gentil arbrisseau tout noble, tout parfaict,
Que les Dieux ont planté, croissant en beaux ramages,
En reiettons plaisans & verdoyans feüillages.
Souuentefois i'ay dit, estant tout seul assis,
Quand son aage viendra plus fort & plus rassis,
Il ne sera pas moindre en vertu, en prudence,
En forme, en maiesté, en armes, en vaillance,
Que son pere a esté. Ie luy voy beau le corps,
La face bien formee, & les membres bien forts.
Ie ne sçay si un Dieu son ame auroit blessee,
Ou si quelque mortel l'auroit interessee:
Mais une humeur l'a pris depuis peu de courir.
Il est allé à Pyle afin de s'enquerir
Qu'est deuenu son pere, & si par grands merueilles
Quelque bruit en viendroit certain à ses oreilles.
Cependant ces méchans ont armé vn vaisseau,
Ils sont en quelque part à l'attendre sur l'eau
Afin de le surprendre, & par leur artifice
Faire que d'Arsesie entierement perisse
La race dans Ithaque, & que le tombeau creux
Se repaisse en sa mort de tout ce sang fameux.
Mais laissons tout cela, n'en parlons dauantage,
Soit qu'il doiue tomber souz leur cruelle rage,
Soit qu'il eschappe heureux leur fiere trahison,
Et doiue reuenir en sa douce maison:

Il plaint Telemachus.

Le benin Iupiter en sa garde le tienne.

Eumee le prie de luy dire qui il est.

Bon vieillard conte moy de la fortune tienne,
Dy moy ta pauureté, tes peines, tes ennuis,
D'où tu viens, qui tu es, & quel est ton pays,
Ta race, ta maison, quel vaisseau, quelle sorte
De gens t'ont mis icy, & t'ont seruy d'escorte,
C'est de venir à pié impossibilité.

Narration d'Vlysses pleine de dissimulations.

Pasteur, ie te diray toute la verité,
Luy respondit Vlysse. Et quand sur ceste table
Ne nous faudroit le pain ny le vin amiable
Banquetans longuement en repos, en douceur,
Les autres cependant iroient à leur labeur,
Je ne pourrois pourtant en vne annee entiere
Te conter aysément la peine, la misere,
Les trauerses, les maux, les tourmens ennuyeux,
Et les afflictions que les celestes Dieux
Ont fait tomber sur moy en extréme abondance.
I'arriue de Candie où i'ay pris ma naissance,
Mon pere estoit fort riche (en auoir paternel)
Il eut plusieurs enfans, du costé maternel
Leur noblesse estoit grande, illustre, & en estime,
Mais ie ne fu pas né de mere legitime,
Ains d'vne concubine, & mon pere acheta
Esclaue à prix d'argent celle qui m'enfanta,
Et qui me mit au monde. Or encor que ma mere
Fust telle que i'ay dit, ce neantmoins mon pere
Castor fils d'Hylacus (i'ose me renommer
De ce pere le fils) ne laissa de m'aimer,
Comme ses vrais enfans. Il estoit en Candie
Honoré comme vn Dieu tandis qu'il fut en vie,

Le peuple l'adoroit plein d'honneurs triomphans,
Plein de bien, de richesse, & de braues enfans.
Mais si tost que la Parque eust submergé son ombre
Dans le fleuue de Dis, & que le destin sombre
L'eust rangé chez Pluton, mes freres orgueilleux
De telle heredité, de biens si merueilleux,
Champs, richesses, thresors à partager se mirent,
Et de tout ce grand bien petite part me firent.
Ce beau partage faict ie ne fu longuement
Que ie ne prisse femme & bien & richement,
Ma vertu me l'acquit, mes armes, ma proüesse:
Car ie n'auois le cœur engourdy de paresse,
Ie n'estois ignorant du fort mestier de Mars,
(Et ne tournois le dos aux coups ny aux hazards.)
Mais, las! tout cela tombe asteure en decadence:
Si peux-tu toutesfois à voir mon apparence
Tirer presomption de ma force & vertu,
Et les malheurs encor' ne m'ont point abbatu.
Certes Mars & Pallas l'inuincible Deesse,
Ne m'ont point dépourueu de force & hardiesse:
Toutes & quantes fois qu'en embuscade mis
I'ay porté malencontre à tous mes ennemis
Suiuy de bons soldats, iamais (& i'en fay gloire)
L'image de la mort ne me vint en memoire,
Et iamais la frayeur ne me glaça les os,
Mais tousiours le premier, de cœur, de pieds, dispos
I'allois donner dedans, & tousiours mon espee
Estoit dedans le sang la premiere trempee.
Tel en guerre i'estois, tel i'estois aux combats,
Le soing de la maison ne me detenoit pas,

Le soucy d'agrandir le profit domestique,
Le bien de mes enfans ne m'estoit en pratique:
Car mon humeur estoit de courir sur la mer
D'auoir de bons vaisseaux, & de faire escumer
Souz mes rames les flots. Les piques bien dorees,
Les iauelots pointus, les fléches acerees
C'estoit tout mon plaisir: les armes, la fureur,
Et les guerres qui sont aux autres en horreur.
Dieu m'auoit faict ainsi: vn autre a autre enuie,
Et à d'autres mestiers accommode sa vie.
Deuant que contre Troye allassent les Gregeois
I'auois esté desia Capitaine neuf fois,
Ie conduisois mes gens & mes naufs sur Neptune,
Et contre tout le monde esprouuois ma fortune:
Et tout me succedoit, tout selon mes discours
Croissoit, & iamais rien ne me vint à rebours.
Par là i'acquy en bref mainte grosse cheuance,
Ma maison augmentoit en honneur, en puissance,
Et mon nom s'en alloit par Crete fleurissant.
Mais quand de Iupiter le pouuoir tout puissant
Voulut contre Ilion armer toute la Grece,
Guerre qui mit à mort tant de braue ieunesse;
Il me fallut aussi en diligence armer
Auec Idomenee, & monter sur la mer,
Nous en aller à Troye, & sur le bleu empire
De Neptune equipper mainte forte nauire.
Or ne falloit-il pas tarder, ny reculer,
N'eust esté que l'honneur, il y falloit aller,
Crainte qu'on ne nous vint taxer de coüardise,
Nous incitoit assez à subir l'entreprise.

Neuf Soleils tous entiers nous fusmes à l'entour
Des haut murs d'Ilion combatans nuict & iour,
En fin le dixiesme an à fleur nous les razasmes,
Puis remontans sur mer les voiles nous haussasmes
Pour nous en reuenir. Mais Neptun dispersa
Les nauires des Grecs, & sur mer les poussa:
Ie vins, mais Iupiter m'enuoya en colere
Le destin malheureux d'une fortune amere.
Ie ne fu pas vn mois entre les voluptez
Dont ie m'apperceuois comblé de tous costez,
Que tout m'alloit riant, ma maison fortunee,
Femme ioyeuse & belle, & nouuelle lignee,
Femme que i'espousay en ses ans florissans:
Que desirs trop cruels le cœur me vont poussans
A plus haute entreprise, & ne me fut possible
De supporter plus outre vn repos si paisible.
I'arme donc vne flotte & remonte sur mer,
L'ardeur qui me poussoit me dictoit de ramer
En la terre du Nil. Ia desia mes gallees
Neuf en nombre flottoient sur les ondes sallees,
I'assemble tous mes gens, gaillards ils banquettoient,
Par six iours, & de vins & viures se traittoient,
Et moy-mesme immolois à la maiesté grande
Des Dieux sur leur autel mainte souësue offrande:
Sur le septiesme iour (le Soleil se leuant)
Nous montasmes sur mer & nous mismes au vent
A la veuë de Crete allans à voile pleine,
Et le vent nous poussoit d'une plaisante aleine.
Nos naufs rasoient la mer, & nos voiles sonnoient
Au pris que le Pilote & le vent gouuernoient.

Sur le cinquiesme iour vindrẽt nos naufs profondes
En Aegypte, où le Nil faict égayer ses ondes:)
Ayant deliberé d'entrer dedans ses eaux
Ie commande à mes gens d'y dresser leurs vaisseaux
Et de n'en sortir point: des escoutes i'enuoye,
Eux inconsiderez se mettent à la proye
Se fians en leur force, & courans par les champs
Ils mettent tout au fil de leurs glaiues trenchans:
Ils degastent les bleds, & les trouppes craintiues
De femmes & d'enfans ils entrainent captiues.
La frayeur, la clameur, court des champs aux citez,
Dessus le poinct du iour les bourgeois incitez
Conuiennent tous ensemble, & la trouppe animee
A cheual & à pied faict vne iuste armee.
Les morions luisans ils marchent contre nous,
Et Iupiter iettant ses foudres en courroux
Tourna mes gens en fuitte, & nul n'eut le courage
De soustenir le choc, la fuitte, le carnage
Nous prend de tous costez, les ennemis plus forts
Estendent la plus part de nos gens roides morts,
Les autres prisonniers soubz leur puissance rude
Sont touchez, pour subir tres-dure seruitude.
Mais Dieu eut soin de moy en ce piteux effort,
Toutesfois son plaisir fust que ie fusse mort
Sur le champ en Aegypte, au beau milieu des armes,
Helas qu'il m'eust sauué & d'ennuis & de larmes.
I'arrache mon armet, quitte mon coutelas,
Destache ma rondache, & iette tout à bas,
Cours au cheual du Roy, tombe deuant sa face,
Me iette à ses genoux, les baise & les embrasse,

Il me donna la vie, en son char me monta,
Me mena dans la ville, & leur ire arresta,
Car ils m'enuironnoient, & de grande furie
Me presentans leurs dards vouloient auoir ma vie.
Il me tira delà, de crainte d'encourir
L'ire de Iupiter si l'on m'eust faict mourir:
„ Car il est protecteur des suppliants, & venge
„ Tres-asprement le tort qu'on faict à vn estrange.
Ie vescu là sept ans assez heureusement,
Mes affaires menay assez prosperement
Entre ces gens d'Aegypte, & me fit-on largesse
Assez benignement de bien & de richesse.
Voicy le huictiesme an qui desia s'en venoit,
Et ses iours reuolus dans son rond retournoit,
Quand vn Phenicien, homme plein de malice,
Dont force gens auoit ruiné l'artifice,
M'accosta doucement. Il me persuadoit
D'aller en Phenicie, où lors il possedoit
Force biens, force champs, force riche heritage.
Il me tint tout vn an auec son doux langage,
Ie demeure chez luy. Or se passant le temps,
Et les iours & les mois, en fin vint le Printemps,
Il me depescha donc comme pour la traffique,
Sur vn vaisseau chargé en la terre Lybique.
Or sa meschanceté reuenoit à cela,
De me faire en-aller & de me vendre là,
Car il ne pensoit pas en tirer peu de somme:
Ie le suy, me doutant toutefois de mon homme,
Mais force m'estoit bien. Or pour l'heure le vent
D'vn souffle bon & doux nous alloit poursuyuant:

Si que prosperément sur la mer nous cinglasmes
Tant que pres de Candie en fin nous arriuasmes;
Et Iupiter alors du mal leur ourdissoit:
Nous laissons apres Crete, & plus on n'apperçoit
Isle, terre, ne port: nous n'auons plus en veuë
Rien que mer, rien que Ciel. Lors vne noire nuë
Iupiter fond sur nous portant orage & bruit,
Tenebres & tempeste: au sombre de la nuict
L'eau se couure cachee, & Iupiter qui tonne
Eclairs, foudres & feux au trauers de nous donne;
Le vaisseau piroüette, & du foudre frappé
De tonnerre est remply, de foudre enueloppé:
Nos gens tōbent en mer, à des plongeons semblables
Flotans dessus les eaux. Les ondes effroyables
Engloutissent la barque, & le grand Iupiter
Leur vouloit tout espoir de leur retour oster,
Il me vit toutesfois, en me sauuant à nage,
Le mast entre les mains, me donna le courage
De le prendre & serrer pour éuiter la mort:
L'eau, le vent me portoient d'vn admirable effort;
Neuf iours entiers la mer sur elle me sousleue,
Mais le dixiesme flot me iette sur la greue
Des Thesprotes humains. Le Ciel estoit bandé
Et la nuict estoit close alors que i'aborday
A nage sur le bord, où me sauua la vie
Le gentil Roy Phedon, & me fit courtoisie:
Car son cher heritier me courut au deuant,
Me receut demy-mort du froid, du flot, du vent,
Du trauail de la mer, me mena en la salle
Me tenant par la main, tant qu'en sa court royalle

Il m'eust accompagné, & tres-benignement,
Déchiré me couurit d'vn bon accoustrement.
Là ie l'oüy parler d'Vlysses le Roy sage,
Comme il l'auoit receu par le droict d'hostelage,
On luy auoit dressé tout son embarquement
Pour iusqu'en son pays le mener seurement.
Les richesses qu'Vlysse auoit lors amassees,
Il me les fit monstrer à monceaux entassees:
Tant fer elabouré, qu'or & cuyure luisant.
Le tout tel, qu'il seroit pour nourrir suffisant
Quelqu'vn iusqu'aux enfans de la race dixiesme.
Et chez ce Roy estoit tout ce thresor extresme.
Il me contoit comment le Cephalenien
Son chemin auoit pris au bois Dodonien
A Iupiter sacré, pour auoir fauorable
Du chesne prediseur l'oracle veritable,
Et comment il deuroit reuoir finalement
Son Ithaque par luy desiree ardemment,
S'il reuiendroit caché dans sa chere contree,
Ou si à découuert il y feroit entree:
Dessus l'autel sacré iurant il protestoit
Que pour ce seul conuoy des naufs il apprestoit,
Les rangeoit dans son port, & que tout l'equipage
Et les gens estoient prests pour faire le voyage.
Mais l'occasion vint de m'enuoyer deuant,
Qui fut qu'vne nauire alloit prendre le vent,
D'hommes Thesprotiens, qui venoient faire charge
De bleds en Dulichie, & prendre la mer large.
Il commande à ses gens que ie fusse porté
Vers le Roy Acastus en toute seureté,

Mais estans sur la mer ceste méchante bande
Machina contre moy vne trahison grande,
Afin que ie tombasse en des malheurs nouueaux:
Nous ne fusmes plustost bien auant sur les eaux
Qu'ils me firent sentir leur grande ingratitude,
Prests à me faire entrer en dure seruitude.
De mes habillemens & bons & precieux
Ils me font despoüiller, & me donnent ces vieux
Que voicy sur mon dos: au soir ils arriuerent
En la plaisante Ithaque, alors ils me lierent
De cordes dans la barque, & puis chacun d'eux sort,
Et s'en vont apprester leur soupper sur le port:
Les bons Dieux (irritez contre leur inclemence)
Rompirent mes liens. A l'heure ie commence
De plier sur mon chef mes déchirez haillons,
Me couler dans la mer, puis ie fends ses sillons
A grand force de bras, l'onde me porte à nage,
Et ie couppe le flot, tant que sur le riuage
I'aborde vistement. Là vn bois verdoyant,
Et maint grand chesne alloit ses feüilles ondoyant:
Ie me tapy dessous, & elles me cacherent.
Les cruels inhumains longuement me chercherent
Auec de grands regrets, ils visitoient par tout,
Et foüilloient la forest de l'vn à l'autre bout.
Ils penserent en fin de ne point dauantage
Perdre temps à chercher le bois & le riuage,
Et montans sur la nef à force de ramer
Regagnerent le haut de la profonde mer.
Les Dieux à seureté soubz les feüilles me mirent,
Et pour en core viure icy me condui[illegible]

Chez toy homme de bien qui vis si prudemment.
Adonc luy respondit le porcher brefuement:
O sur-tous estrangers, estranger miserable,
Certes tu m'as esmeu en contant pitoyable
Tes malheurs, tes erreurs: mais tout ce que tu as
Raconté d'Vlysses, iamais tu ne pourras
Me le persuader, ce sont fables & songes
Trouuez mal à propos. Qu'vses-tu de mensonges
Si temerairement en l'estat où tu es?
Ie sçay bien que mon Roy ne reuiendra iamais.
Les Dieux l'ont trop hay, puis qu'és mains ennemies
Souz Troye il n'est pas mort, nō plꝰ qu'és mains amies
Combatant vaillamment. Les Grecs pour sa valeur
S'il y fust succombé, eussent à son honneur
Vn sepulchre dressé, superbe, & conuenable
A Prince si vaillant, & qui eust honorable
Pour son fils à iamais, son beau renom ietté
Fameux & triomphant à la posterité.
Mais maintenāt il gist déchiré des harpies
Sans reputation. Or ie garde ses truyes
Et ses grands pourceaux gras, vray amateur des (champs
(Haissant le commerce & les hommes meschans.)
Ie ne vay iamais plus dans la maison royale,
Que quand Penelopé son espouse loyale
Des Princesses l'honneur, veut parler auec moy
Alors qu'elle a ouy des nouuelles du Roy:
Ses seruiteurs alors s'enquierent, se tourmentent,
Et de sa longue absence attristez se lamentent.
Les autres ce-pendant gourmandent à plaisir,
Et dedans sa maison viuent à leur desir.

Eumæe apres auoir ouy les bourdes d'Vlysses, ne peut croire que son maistre puisse iamais retourner

Mais depuis, ie n'ay eu volonté de m'enquerre
Qu'vn Aetole menteur qui tracassoit la terre,
Me trompa meschamment. C'estoit vn vray voleur,
En fin il arriua ceans à mon malheur.
Ie l'y receu selon ma petite puissance,
Cet homme me disoit que pour toute asseurance
Il auoit veu en Crete Vlysse, s'adressant
Au Prince Idomené, ses naufs rebastissant
Brisées par les flots. Que pour chose certaine
Il deuoit estre icy dans la moisson prochaine,
Pour le moins en Automne, (alors qu'on cueilleroit
Des arbres les fruicts meurs,) & qu'il ameneroit
Auec luy tous ses gens, hardis, pleins de vaillance,
Et portans auec eux butins en abondance.

Eumæe prie Vlysses de ne luy dire point de mensonges.

Bon hõme, par ainsi puis que les Dieux tres-hauts
T'ont conduit en ce lieu, apres mille trauaux
Par toy soufferts sur mer: Ne me dy point des songes,
(Car ie hay à la mort les controuuez mensonges
Et les mots enjolleurs, inuentez pour flatter.)
Ie ne lairray pourtant de te tres-bien traitter,
Et ne cognoistras point que rien moins ie t'en ayme,
Car ie crains le courroux de Iupiter supréme,
Et prenant grand pitié de tes ennuis cuisans
Et de ta pauureté, ie t'ay receu ceans.

Vlysses taxe Eumæe de grande opiniastreté.

Auquel dit Vlysses le Prince venerable:
Tu t'es armé d'vn cœur du tout inuiolable
Aux persuasions, l'opiniastreté
Rend ton ame confite en incredulité.
Puis que tous mes sermens ne t'ostent point de doute,
Et ne t'esmeuuent pas. Mais voicy que i'adiouste

A tout ce que i'ay dit, faisons un pact nous deux,
Et prenons à tesmoins de cecy tous les Dieux
Qui habitent au Ciel: Si ton Roy, si ton Prince
Est bien tost de retour icy en sa Prouince,
Alors tres-bien couuert d'vn bon accoustrement
Tu me feras mener où ie veux seurement
Au bord Dulichien: mais s'il ne vient se rendre
Icy comme ie dy, sur l'heure fay moy prendre
A tes gens, & me fais du plus haut d'vn rocher
Precipiter en mer, pour apprendre à prescher
Cy apres aux coureurs, à dire flatteries
Aux pauures, mesmement vsans de menteries.
Eumee luy replique, à qui l'entendement
Estoit prudent & sage: Ainsi asseurément
Puissay-je conseruer ma bonne renommee,
Que mon integrité par tout soit estimee,
Puissay-je accroistre encor' en reputation,
Moy qui t'ay recueilly de bonne affection,
Que i'ay logé ceans, à qui i'ay faict largesse
De tout ce que i'ay peu suiuant ma petitesse,
Qu'encores ie te tuë & te retourne oster
Ton amiable esprit, & puis qu'à Iupiter
I'allasse offrir mes vœux en grande diligence.
Mais l'heure du souper long-temps y a s'aduance,
Et mes gens là dehors l'attendent volontiers.
Ainsi qu'ils mettoient fin à ce propos diuers
Voicy venir ses gens, auecques les grands bandes
Et des porcs engressez & des truyes gourmandes.
Lors selon leur coustume ils s'en vont renfermans
Les truyes dans les toits, & vn grunissement

La preudhomie d'Eumee

Les gés d'Eumee reuiennent des champs auec les pors.

Effroyable, s'entend à l'entour des grands auges,
Vn bruit, vn grondement se faict dedans les bauges
Où ils s'alloient coucher. Adonc il appella
Ses pastres par leur nom, & ainsi leur parla.
Garçons amenez moy le plus gras de la trouppe
Afin que ie l'immole & la gorge luy couppe.
Car ie veux festoyer ce bon homme estranger
Qui est venu ceans, lequel ie veux loger
Et le traicter tres-bien. Nous ferons bonne chere:
Aussi bien n'auons nous que peine & que misere
A traicter ce bestail, & ces braues galans
Vont de nostre labeur se moquans & soulans.

Eumæe se prepare de faire bonne chere à son hoste.

Il disoit, & soudain il agence vne broche
De son luysant cousteau, & le grand porc approche,
Qu'ils touchent deuers luy de long-temps engressé
Et dans le cinquiesme an desia fort aduancé.
Il est mis sur le bois pres du feu qui esclaire:
Eumæ, qui n'estoit pas apprentif à bien faire
Vne ceremonie, adresse alors ses vœux
Au lieu qu'il conuenoit memoratif des Dieux,
Puis arrachant du poil dessus l'horrible teste
Ayant blanches les dents, dans la flamme il le iette,
S'approcha de l'autel & pria longuement,
Apres qu'il eut tiré fort ententiuement
Le poil dessus la hure & ietté dans la flamme,
La trouppe des hauts Dieux il supplie & reclame,
Qu'Vlysse son seigneur puisse par leur bonté
Quelque iour retourner chez luy à sauueté.
Lors la massue il prend faicte de bois de chesne,
Et la haussant en l'air la grand beste il assene,

Et son ame la laisse. Ils l'egorgent alors
Et le brulent au feu, luy despessent le corps,
Et le maistre porcher prenant piece apres piece
Par tout les entortille & les couure de gresse:
Puis de fleur de farine il les saupoudre vn peu,
Et pour les faire cuire il les met sur le feu:
Le reste est departy, & les pieces tranchees,
Dans les hastes pointus sont soudain embrochees,
Font le tout bien rostir, & puis rosty qu'il est
Des broches l'ont tiré, & l'ont mis sans arrest
Dedans les grands baßins (Tout si bien s'achemine
Que l'on voit vn chacun se ruer en cuisine:)
Entre tous le porcher qui fait tout prudemment,
Faict du corps detranché sept parts esgallement:
La pemiere il dedie aux Nymphes, la seconde — Pieté & honnesteté d'Eumæe.
Au beau fils de Maja à la langue faconde
Mercure l'eloquent, humblement le priant:
Les autres portions il va distribuant
A ceux qui aßistoient au diuin sacrifice,
Mais pour plus grand honneur il presente à Vlysse
Du porc aux blanches dents l'eschine entierement,
Et à son maistre donne vn tel contentement:
Qui luy dit. Pleust aux Dieux que Iupiter le pere — Vlysses à Eumæe.
Te voulust tant de bien, te fust autant prospere
Comme i'ay de subiet de t'aymer & cherir:
Tu me viens honorer, me traitter, me nourrir
Moy chetif estranger, & par ta bien veillance
Receu dans ta maison ie mange à suffisance.
Lors Eumæ. Hoste heureux reçoy ioyeusement — Eumæe à Vlysses
Ces viures qui te sont offerts benignement,

(Et ne t'espargne pas,) mange en toute allegresse,
Car c'est Dieu qui nous faict de tout cecy largesse.
Il donne, il faict encor tout à sa volonté:
Car grand est son pouuoir, & n'est point limité.
Ce disant il parfaict les diuins sacrifices
Et aux Dieux immortels il offre les premices.
Ils banquetent ensẽble. Puis versant le vin noir, il le met de bon cœur
En la main d'Vlysses des villes le vaincueur,
Seant à son costé. De viure delectable
Mesaulius couuroit abondamment la table.
Il l'auoit achepté son maistre absent à part,
Luy seul, sans que le vieil Laërtes y eust part
Ny sa dame non plus, au pays de Taphie
Il l'acquit, de l'argent que de son industrie
Il auoit amassé. Ils se traictoient ainsi
Des viures apprestez & du bon vin aussi.
Quand la soif fut esteinte & la faim arrestee,
Mesaulius dessert, & la table est ostee,
Eux ils gagnent le lict. La nuict alors tomboit
Et de son pied obscur sur la terre eniamboit,
La pluye découloit du ciel en abondance
Et Zephire souffloit de grande vehemence,
Lors le cault Vlysses inuention cherchant
Sondoit le cœur d'Eumæe & de ses gens, taschant
De recouurer pour luy encontre la froidure
Ou quelque manteline ou quelque couuerture,
Car il auoit tousiours de soy tres-grand soucy.
Pasteur Eumé, dit-il, & vous porchers aussi,
Oyez moy ie vous pry. Ie vous veux faire vn conte
Pour me glorifier, & si ie vous raconte

Chose qui me retourne à loüange & honneur,
„ Vous me supporterez. Car le vin domineur
„ Incite aussi souuent le discret & l'honneste
„ A dire & à conter, que le sot & la beste:
„ Faict si tost l'vn que l'autre entre les pots chanter,
„ Dire propos ioyeux, & danser & sauter.
„ Mesmes sans y penser des propos il en tire
„ Que chose que ce soit ne se sçauroit mieux dire
Ny plus pertinemment. Doncques, puis que ie suis
En train de babiller, & taire ne me puis,
Ie ne cacheray pas mes faicts & ma proüesse.

Conte à plaisir d'Vlysses,

Fussay-je asteure au temps de ma forte ieunesse,
Eussay-je maintenant la force & les moyens
Cõme quand nous faisiõs la guerre aux forts Troyẽs.
Entre autres vne fois nous batismes l'estrade,
Et leur fusmes dresser vne forte embuscade.
Vlysses la menoit auec Menelaüs,
Et ie fus le troisiesme. Or estans paruenus
Tout contre la Cité, à trauers les bocages
Et parmy les grands bois touffus de vers feüillages,
A l'entour de la ville, & les murs grands & hauts
Où Priam dominoit, entre les grands ruisseaux
Dans les marais tapis, la nuict qu'on ne voit goutte
Sur nos armes couchez nous estions à l'escoute.
La bise nous fessoit, le manteau sombre & froit
Nous geloit de la nuict, le giure nous couuroit
Herissant de glaçons, & les glaces cruelles
A nos armes pendoient comme de grãdes chandelles,
Tout tant qu'ils estoiẽt là de bons manteaux couuerts
Bien vestus, bien fourrez, sommeilloient à l'enuers

Et ne sentoient le froid. Moy par ma negligence,
Quand ie sorty du camp, n'auois, plein d'imprudence,
Pris mandil, ne manteau, seulement plein d'ardeur
Ie suiuois, ne pensant que si grande froideur
Se deust leuer la nuict: ja de la nuict poissee
La plus grand part estoit entierement passee,
Et les astres tomboient de l'olympe noircy,
Quand ie me pris à dire à l'Ithaquois ainsi:
Ie le poussois du coulde, & luy prompt à merueille
En m'entendant parler vestement se réueille.

Noble Laërtiade Vlysses, fils des Dieux,
Sans doubte ie suis mort, & ce froid odieux
Me tuë & me transit, faute de couuerture
Que ie puisse opposer à ceste grand froidure.
Le temps m'a bien trompé, ie n'ay que le pourpoinct
Tout simple & sans manteau, & si ie ne voy point
De remede à mon mal. Tel estoit mon langage,
Et luy ne tarda gueres à me donner courage:
Car il auoit les deux, combattre vaillamment
Et tres-bien conseiller. Alors tout bassement,
Parle bas, me dit-il, que quelcun de la bande
Ne cognoisse ton faict & ton malheur n'entende,
Puis le coulde courbé, pensif & en soucy,
En s'appuyant dessus, se prit à dire ainsi.

Escoutez compagnons, cependant qu'on repose
I'ay dormy, & si ay songé à vne chose:
Nous sommes esloignez des vaisseaux grandement,
Que quelcun d'entre nous coure diligemment
Deuers Agamemnon qui au peuple commande,
Si son aduis seroit qu'vne trouppe plus grande

Vint au deuant de nous. Qu'on luy voise annoncer
Afin qu'il en enuoye & les face aduancer.
Il n'eust pas acheué, que Thoas, braue race
Du vaillant Andræmon, se leue sur la place,
Iette son manteau teint de pourpre richement,
Et aux vaisseaux dorez s'encourt diligemment.
Ie leue le manteau, tres-bien m'en enuironne
Et m'endors là dessous, tant que l'Aube rayonne,
Et nous monstre le iour, fussay-je comme alors
Plein de force & vigueur les membres & le corps,
Certes quelqu'vn de vous esmeu de la froidure
Me viendroit secourir de quelque couuerture
Comme vn homme de bien m'aymant & reuerant;
Car ces haillons rompus me vont des-honorant.
A ces mots Eumæus. Bon vieillard honorable
Certes tu n'as rien dit qui ne soit fort loüable,
Rien ne t'est eschappé ny de mal digeré
Ny de mal à propos, ny d'inconsideré.
Tu ne chommeras pas de bonne couuerture
Ny d'autre chose encor pour chasser la froidure
Dont on peut au besoing vn pauure accommoder,
Pour vn temps seulement, sans par trop le garder:
Mais le matin venu, dés que l'Aube doree
Aura de ses rayons la campagne esclairee
Tu reprendras sur toy ton vieux accoustrement.
Nous n'auons pas icy trop à commandement
Des robes à changer. I'ay seulement la mienne,
Et des autres chacun a simplement la sienne:
Mais quand Telemachus le preux fils d'Vlysses
Nous sera de retour, lors tu auras assez

Eumæus accõmode Vlysses.

D'acoustremens pour toy, il te donra tuniques,
Et mandils, & manteaux, & robes magnifiques,
Et te fera guider sur le flot indompté
Comme te dictera ta bonne volonté.
Ce disant, il se leue & le feu il attise,
Et la place du lit au plus pres il a mise
Où couchoit Vlysses, dessous il estendit
Force peaux de brebis, quand il fut sur le lit
On iette dessus luy vne grand manteline
Espesse, douce, molle, & de laine fort fine,
Dequoy le bon pasteur Eumæus se souloit
Et couurir & vestir quand aux champs il alloit,
Et que l'hyuer facheux plein d'horreur & de glace
Herissoit sur les champs sa morfondante face
Vlysses s'endormit pour lors libre d'ennuy,
Et les ieunes porchers dormoient autour de luy.
Vigilãce d'Eumæus. Mais au braue porcher par trop seur il ne semble
D'estre ainsi sur vn lit, & dormir tous ensemble
Si loing de son bestail. Il sort donc vistement,
S'aprestè pour aller, & s'arme brauement
(Vlysses s'esiouït, qu'vn tel homme commande.
Et donne ordre à son faict d'affection si grande,
En le pensant si loing) premierement il prend
Son coustelas tranchant, à son costé le pend,
Apres il met sur luy sa cappe en couuerture
Forte contre le vent & contre la froidure,
Vne grand peau de cheure au dessous le couuroit,
Bien forte, bien passee, (& propre à qui voudroit
S'armer contre le temps :) prend en main dauantage
Vn long baston ferré. Puis en ceste equipage

Propre pour se garder & des hommes meschants
Et des chiens dangereux, sort pour aller aux champs.
Il s'en alla ietter au dessous d'vne roche
Cauee, où reposoient ses porcs à la dent croche,
Où le paisible abry la colere appaisoit
De la siflante bize, & le vent se taisoit.

Fin du quatorziesme liure.



LE QVINZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

PAllas se represente à Telemachus en dormant, l'admoneste de retourner en Ithaque. Il part, apres auoir receu des presens de Menelaüs & d'Helene, il reçoit en son vaisseau Theoclymenus deuin, s'enfuyant pour vn meurtre qu'il auoit commis. Eumæus conte à Vlysses comme les Phæniciens l'ayans enleué de Syrie, le vendirent à Laërtes. Telemachus reuient en Ithaque sans rencontre, enuoye son vaisseau à la ville, & luy, va trouuer aux champs Eumæe.

AVTRE SOMMAIRE.

Telemaque reuient sauf de Lacedæmone,
Eschappe des Amants l'embuscade felonne.

Pallas vient en Lacedæmõ trouuer Telemach⁹ & Pysistratus.

DE dans Lacedæmon à la large estenduë
La deesse aux yeux vers Pallas s'estoit rẽduë
Où faisoient bonne chere & sejournoient encor
Le fils du preux Vlysse & celuy de Nestor,

Afin d'en rappeller le gentil Telemaque,
Et faire qu'il reuint en sa terre d'Ithaque.
Elle les rencontra chez le fils d'Atreus
Couchez dans le palais du Roy Menelaüs,
Palais aux hautes tours, où la magnificence
Du Prince se monstroit en superbe excellence.
Le fils du vieux Nestor dormoit profondement,
Mais celuy d'Vlysses ne fermoit nullement
Ses yeux pleins de soucy, nulle mollesse tendre,
Nul repos, nul sommeil, ne le pouuoient surprendre,
Toute la nuict le soing soucieux le rongeoit,
Et plein d'inquietude en son pere il songeoit.
Ces mots luy furent tels de la Deesse affable.
Ce long seiour icy ne t'est pas conuenable
Gentil Telemachus, tu laisses sans raison
La garde de tes champs, le soing de ta maison,
Et tant de poursuiuans te rongent, te deuorent,
Et de tout leur pouuoir ta maison des-honorent,
Cependant que tu perds ton temps, en t'adressant
Au ieune fils d'Atree, & le vas caressant.
Debout : va le presser qu'il te renuoye, insiste
Sur ton départ : tandis que ta mere persiste
En son integrité, ne voulant offencer
Sa chasteté, combien qu'on la vueille forcer
De se remarier. Car son malheureux pere
Et ses freres aussi la pressent (en colere)
De prendre Eurymachus, qui passe de moitié
Tous ses competiteurs de biens & d'amitié,
Et veut accroistre encor son dot & son doüaire
(Plus que n'estoit celuy que luy donna ton pere:)

Pallas à Telemachus.

Le presse de s'en retourner en Ithaque

Par ainsi haste toy, que rien ne soit osté
Dehors de la maison contre ta volonté.
„ La femme est, (tu le sçais) inconstante & muabl
„ Qui croistra s'elle peut, legere & variable,
„ Le bien & la maison de qui l'espousera:
„ Et enfans, & mary premier elle oublira.
Elle n'a plus du mort aucune souuenance;
Ne le regrette plus, tant s'en faut qu'elle y pense.

Luy dóne aduis comme il se doit gouuerner.

Par ainsi, tout soudain que tu seras chez toy,
Commets tout ton affaire en la main, en la foy
D'vne tant seulement de tes seruantes, celle
Que tu pourras iuger t'estre la plus fidelle,
Iusqu'à ce que les Dieux te faisans rencontrer
Femme digne de toy, te la viennent monstrer.
Escoute encore vn mot. Vne gaillarde trouppe
Des poursuiuans, t'attend & le chemin te couppe
Entre Ithaque & Samos, en l'endroit proprement
Où se serre la mer le plus estroittement:
Leur conspiration, leur complot, leur enuie
Porte de te surprendre & de t'oster la vie
Deuant que tu arriues en ta propre maison:
Ils n'accompliront pas pourtant leur trahison.
Plustost s'ouure la terre, & quelcun engloutisse
Des meschans poursuiuãs mãgeur des biẽs d'Vlysse.
Tu destourneras donc gentiment ton vaisseau,
Des Isles t'esloignant, prendras le large en l'eau,
Toute nuit rameras: & le vent agreable,
Celuy des immortels qui t'est plus fauorable
T'enuoira par derriere, (il te deliurera
De la trouppe sanglante & au port te rendra:)

Quand tu seras rendu dans ta paternelle Isle,
Que tous tes compagnons s'en aillent à la ville:
Pour toy tu t'en iras trouuer diligemment
Ton fidelle porcher, qui garde seurement
Tes trouppes de pourceaux (& les paist de glandage,)
Et qui t'est si humain & de si bon courage.
Tu reposeras là toute nuict à recoy,
Et il ira porter des nouuelles de toy
A ta mere en la ville, & luy dira habile
Que tu es arriué à seureté de Pyle.
Ce disant dans le ciel viste elle s'en vola,
Et luy tout aussi tost reueiller s'en alla
Le fils du vieux Nestor dessus la couche molle,
Et le poussant du pié luy dit ceste parole.
Debout fils de Nestor Pisistrate, attellons
Nos cheuaux pie-cornez au carrosse, & allons.

Telemachus reueille Pisistratus

Et le fils de Nestor. Il n'est pas temps encore
De presser son départ. Il est nuict, & l'aurore
Apparoistra bien tost: demeure, & attendons
Que nous ayons receu les presens & les dons
Du Roy Menelaüs, & ce que voudra faire
Ce Prince liberal, courtois & debonnaire;
Les faisans sur le char porter premierement,
Puis nous donnant congé, nous parlant doucement.
„ Car l'amy recueilly en douceur & clemence
„ De son hoste à iamais garde la souuenance.
Il dit, & la belle aube alors apparoissoit,
Et de son beau retour tout le ciel rougissoit.
Desia Menelaüs à la voix forte & bonne
Ayant laissé le lict d'Helene sa mignonne,

Helene aux beaux cheueux, de sa chambre sortoit,
Et le fils d'Vlysses le voyant se hastoit
De venir au deuant; il iette en diligence
Dessus luy son manteau riche par excellence,
Sort & luy dit ainsi s'estant approché pres.

Demãde congé à Menelaus de s'en retourner.

Diuin Menelaüs Prince des peuples Grecs
(Nourry de Iupiter) donne moy ie te prie
Congé de retourner en ma chere patrie,
I'en brule de desir, d'enuie & de soucy.

Menelaus à Telemachus.

Auquel le fils d'Atreus respondant dit ainsi,
Ie ne te prieray pas d'estre icy dauantage
Contre ta volonté, Prince gentil & sage,
Pars selon ton desir: Car ie me fasche fort
Si plus que ie ne veux quelcun faict son effort
De m'arrester chez luy: soit que ce soit par hayne
Ou par trop grande amour. L'obseruance moyenne
„ Est seante en cela. Mesme indiscretion
„ Est de chasser celuy qui n'a l'affection
„ De s'en aller encor, & retenir par force
„ Celuy qui departir s'entremet & s'efforce.
„ L'hoste soit bien venu tant qu'il veut sejourner,
„ Il luy faut dire adieu s'il s'en veut retourner.
Mais toy demeure aumoins iusqu'à tant qu'on apporte
Les presens que ie veux t'offrir en toute sorte,
Que tu verras bien tost: & ie vay ordonner
Aux femmes là dedans de nous faire disner
„ De ce qui sera prest & c'est chose notoire
„ Que gloire, honneur, profit reuiennẽt de bien boire
„ Auant que de partir: on va plus longuement
„ Et passe-on païs bien plus allaigrement.

Que si tu veux passer au trauers de la Grece
Et aller par Argos ville grande en richesse,
Ie t'accompagneray par tout tres-volontiers,
Et à mon char ioindray mes agiles coursiers,
De la Grece au trauers du regne Pelopide
Ioyeux te seruiray & d'escorte & de guide,
Et si n'y aura nul qui volontairement
En signe d'amitié ne te face vn present,
Soit beaux tripiez d'airain, (ou quelque belle casse,)
Quelque beau vase d'or, ou quelque couple grasse
De mules pour tirer. Auquel fort prudemment
Respond Telemachus: Des Gregeois l'ornement
O grand Menelaüs, (race du fils de Rhee,)
C'est chose dedans moy toute deliberee
Que de m'en retourner. Ie suis venu de loing
Et personne n'est là qui puisse prendre soing
De mes biens, de mes champs, & pēdant mon absence
Auoir l'œil pour regir vne si grand cheuance.
Possible qu'en cherchant mon pere vainement,
Ie me perdrois moy mesme, & tout entierement.

Luy offre escorte.

Menelaüs oyant ces raisons pertinentes,
Commande que sa femme enioigne à ses seruantes
D'apprester le disner, afin de contenter
Ses hostes en partant, & de les bien traitter.
Puis vint de Boëthes le fils Eteonee,
Car sa chambre n'estoit grandement esloignee
De celle de l'Atride; auquel lors signe il fit
D'aller tout apprester. Et l'autre y satisfit.

Ce tempendant le Roy alla dedans sa chambre,
Puis en son cabinet qui ne respiroit qu'ambre,

Ee

Presens de Menelaüs à Telemachus sur son despart.

Helene le suiuit la mignonne à Venus,
Et Megapenthe apres. Quand ils furent venus
Au lieu où l'on serroit le thresor admirable,
Menelaüs en prend vn vase émerueillable
Gentiment arondi. Son fils Megapenthé
Vn grand hanap d'argent a pris & emporté,
Et la Reyne foüillant dedans ses garderobes
Où elle resserroit ses precieuses robes

Presens d'Helene.

Oüurage de sa main, une elle en choisissoit
Qui sur toutes tres-belle & grande paroissoit,
De diuerses couleurs en estoit la tissure,
La riche broderie auec l'entre-lassure
Comme vn astre luysant la faisoient éclater,
Elle estoit tout dessous. Ils viennent apporter
Soudain ces beaux presens au prudent fils d'Vlysse,
Auquel Menelaüs: que Iupiter propice
Le mary de Iuno te doint entierement
De faire ton retour à ton contentement:
De tout le plus exquis dont ma maison se pare
Ie te veux faire honneur du plus beau, du plus rare.
Quant à ce hanap là d'argent resplendissant,
Dont les bords sont dorez de fin or iaunissant,
C'est œuure de Vulcan, forgé par excellence
Par l'orfeure du Dieu qui le tonnerre eslance:
Le riche Roy de Thir qui commande en Sidon,
Ainsi que ie passois chez luy m'en fit vn don.
Ce disant, il luy mit en main le digne vase
Dont l'or pur entouroit superbement la base,
Si luy tendit son fils le beau Megapenthé
Le grand hanap d'argent qu'il auoit apporté,

La belle Helene apres à la iouë vermeille
Tenant entre ses mains la robe nompareille,
Au beau Telemachus alloit ainsi disant:
Et ie te donne außi ce precieux present,
Pren-le mon cher enfant & garde cest ouurage
De l'amitié d'Helene engage & tesmoignage,
Et que tu donneras quand viendra la saison
A celle qui viendra espouse en ta maison,
Et qu'elle portera comme ta femme chere
Quand tu l'espouseras, & cependant ta mere
Te la pourra garder. Or va en grand plaisir
En ta noble maison, & selon ton desir.
Elle dit, & luy tend ces presens d'excellence,
Et Telemach' les prend en grand esiouyssance.
Pisistratus les porte au carosse, & en soy
Admire la grandeur d'vn si liberal Roy.
Adonc Menelaüs aux blonds cheueux emmene
Les Princes dans la sale, auec sa belle Helene:
Chacun d'eux prend son siege & honorable & beau,
Et la seruante apres leur apporte de l'eau,
Et verse sur leurs mains l'eau freschement tiree
Qui claire va coulant de l'aiguiere doree
Dans le baßin d'argent, apres elle estendit
La nappe sur la table & dessus le pain mit,
Et viures à largesse. Etheoné decouppe
Et les parts distribuë à chacun de la trouppe,
Et de Menelaüs le fils Megapenthé
Leur seruoit le bon vin selon leur volonté.
Eux estendent les mains sur les chairs apprestees
Et qu'à table on auoit deuant eux apportees:

Quand ils eurent chassé la faim, la soif encor,
Alors Telemachus & le fils de Nestor
Attelent les coursiers, montent en diligence
Sur le coche doré. Menelaüs s'aduance
Pour sortir auec eux, & tenant en sa main
Vne grand coupe d'or pleine du meilleur vin,
La verse deuant eux, priant pour leur voyage,
Puis se tournant à eux il leur tint ce language.

Menelaüs prie pour leur bon voyage.

Or à Dieu mes enfans, que puißiez vous ainsi
Estre à iamais contents. Rapportez tout cecy
Au sage Roy Nestor, qui tant que seiournasmes
Deuant la forte Troye & les [illegible], menasmes
Me seruit d'vn bon pere. A qui l'Vlyßien,
Nous ferons ton message au heros ancien
Le genereux Nestor, ô magnanime Prince.
Dieu voulust qu'arriuant en ma chere Prouince
Où ie m'en vay tout droit au departir d'icy
Sans m'arrester ailleurs, ie rencontrasse ainsi
Le prudent Vlysses, ie luy ferois entendre
Le courtois traictement, l'honneur & l'amour tendre
Que i'ay receu, son fils, en ton palais royal,
Combien tu m'as esté de beaux dons liberal.

Augure d'vn Aigle.

Il acheuoit de dire alors qu'on veist parestre
Vn Aigle qui voloit deuers la bande dextre,
Prodige merueilleux. Vn Oye il rauissoit
Et blanche & domestique, & serrant la pressoit
En ses serres pointus, vne criarde bande
D'hommes, femmes, (enfans) auecques clameur grãde
Alloient courant apres, le porte-foudre oyseau
Triomphant hache l'air de son double cerueau,

Vient passer pres des Rois, & de la trouppe approche,
A dextre outrepassant deuant cheuaux & coche.
Eux s'estans apperceus de ce presage heureux
Ils le vont saluant, & s'égayent entr'eux
Tressaillans d'allaigresse. Adonc le Nestoride:
Prince des nations, ô genereux Atride,
Dy ie te pry, dit-il, ce signe merueilleux,
Dieu l'a il enuoyé pour toy ou pour nous deux?
Il pensa longuement, roulant en son cœur sage
Ce qu'il pourroit iuger au vray de ce presage,
Mais Helene preuint auec graue maintien.
Escoutez moy, dit-elle, & considerez bien,
Car les Dieux ceste chose ont mis en ma pensee,
Et telle elle aduiendra que ie l'ay prononcee.
Tout ainsi que l'oyseau sacré à Iupiter
Fondant de la montagne, a bien voulu quitter
Son nid & ses petits, est party de ses roches
Pour enleuer ceste Oye, & de ses serres croches
L'estripper toute grasse & nourrie à plaisir,
(Et de ce bon morceau contenter son desir.)
Vlysses tout ainsi apres beaucoup de peine
Et de trauail souffert dessus l'onde inhumaine
Retournera chez luy, vengeur retournera,
Et tous ses ennemis en armes deffera,
Si plustost de cest heure il n'a mis pié à terre,
Brassant à ces mignons vne mortelle guerre.
A qui Telemachus. Ainsi le Dieu puissant
Le mary de Iunon le clair Ciel embrassant,
Permette qu'il aduienne: à leur maiesté haute
Vœux & oblations i'immolerois sans faute:

Helene donne interpretation à l'augure

Et à toy belle Reyne vn autel dresserois
Ainsi qu'à ma Deesse, & te sacrifierois.

Despart de Telemachus d'auec Menela'

Ce disant il s'esbranle, & ses cheuaux incite
Faisant flisquer le foüet: eux se mettent en fuitte,
Arpentent le chemin, sortent de la cité,
Et le long de la mer d'vn pié precipité
Galloppent esueillez, secoüans leur criniere,
Et tant que le iour dure allongent leur carriere.
Le Soleil se panchoit, & les ombres cachoient
Desia tous les chemins. Quand les Rois approchoiẽt
De la cité de Phere; és champs de Dioclee
Le fils d'Orsilochus, que le beau fleuue Alphee
Autresfois engendra. Ils debriderent là,
Diocles les receut, & Titan s'en alla.
Apres auoir dormy voicy l'aube nouuelle
Qui laisse son vieillard & ses cheuaux attelle,
Ils attellent aussi, refoüettent leurs cheuaux,
Sautent sur le carrosse, & par monts & par vaux
Galloppent les coursiers, les Princes les excitent
A coup de foüet sifflant, & tousiours les incitent.

Arriue à Pyle.

Or touchoient-ils desia les champs Neleïens
Où commandoit Nestor le Roy des Pyliens,
Quand en ces mots se prit à dire l'Vlysside:
Tien moy ta foy promise, ô gentil Nestoride,
Ne te retracte point. Nos peres ont esté
Long temps vnis du droit de l'hospitalité,
Ils ont eu mesmes Dieux, & le nœud qui assemble
Les courages amis les a liez ensemble
Il y a fort long temps: & ce que nous voila
En aage tous pareils, ioint encor à cela

Vne autre liaison, de forte accomparables,
De volontez pareils, de courage semblables.
En outre, ce voyage a noüé de moitié
Nos pensers, nos desseins, nos mœurs, nostre amitié: Prie Pisistratus de ne le mener vers Nestor.
O Prince genereux, ie te pry ne me force
De passer mon vaisseau, ne me retiens par force,
Mais laisse moy icy, que le sage Nestor
Quand ie seray chez luy ne me retarde encor;
Et contre mon vouloir plus long temps ne m'arreste
Par sa grand courtoisie, & sa parole honneste,
Ie suis pour mon honneur contrainct de me haster.
  Mais le fils de Nestor fut long temps à douter
Sur ce qu'il devoit faire, & balance en detresse Pisistratus à Telemach.
Ou de le retenir, ou garder sa promesse.
En fin, tout resolu, il tourne ses chevaux
Et devers le rivage & devers les vaisseaux,
Et puis ayant porté au bac de l'Vlyßide
Les dons & les presens du liberal Atride,
Il luy parla ainsi: Or monte viste en mer,
Sollicite tes gens à voguer & ramer
Devant que ie m'en aille, & que mon pere sçache
Des nouvelles de toy, & t'arrester ne tasche.
Ie cognoy son humeur, magnifique sur tout,
S'il te tenoit, iamais tu ne viendrois à bout
De sortir de ses mains, sans qu'à Pyle tu vinsses,
Et presens de ses mains liberales ne prinsses.
Si tu t'en vas pourtant ie sçay bien qu'il sera
Indigné contre moy, & qu'il me tansera.
  Ce disant, il poussa ses chevaux vers la ville,
Et bien tost attaignit les murailles de Pyle.

Telemachus haste ses gens de partir.

Mais Telemach' hastoit sans relasche ses gens,
Armez vous compagnons, tost, soyez diligens,
Ramons, montons en mer. Eux soudains obeissent,
Ils mõtent sur les bãcs, (les flots sous eux blãchissent.)
Telemachus faisoit à Minerue ses vœux
Et ses oblations au bout du vaisseau creux,
Quand vn homme vers luy accourt à toute bride.
Qui s'enfuyoit d'Argos, pour certain homicide,
Et de peur d'estre pris ainsi il se hastoit.
Augure fort expert, & deuin il estoit,
Et de maison illustre, issoit de Melampode,
Qui en Pyle habita terre propre & commode
A nourrir brebiaille. Il fut puissant en biens
Alors qu'il habitoit entre les Pyliens,
Mais il luy conuint faire vne autre demeurance,
Delaissant sa patrie, & fuyant la puissance
De Nelé, magnanime, (entre les hommes fors
(Le plus à redouter qui vescussent alors,)
Qui luy retint son bien toute vne annee entiere
Par force & par contrainte: & luy en grand misere
Estoit ce-tempendant prisonnier arresté
Es ceps de Phylacus, & tout pour la beauté
De la fille à Nelée, entre les belles, belle,
Qui fut le seul sujet de sa prison cruelle,
Car la fiere Erynnis luy auoit mise au cœur.
Mais il sauua sa vie, & emmena vaincœur
Les grands bœufs mugissans en Pyle, hors Phylace,
Si luy fit acte indigne & de mauuaise grace.
Le diuin Neleüs contre toute raison,
A son frere il mena sa femme en sa maison,

Vn homme accourt à luy, & quel.

Puis il partit delà cherchant autre contree:
Si s'en vint en Argos, & y fit son entree,
Argos propre aux cheuaux, où se vont esleuant
Mieux qu'ẽ nulle autre part les cheuaux pieds-de vẽt.
Or vouloit son destin que dans Argos en somme
Apres force tracas, vint habiter cét homme
Pour y rendre le droict, & plein d'authorité
Commander sur les Grecs auec tout equité,
Il s'y maria donc, & (bruslant de la flamme
D'amour), finalement il y prit vne femme,
Y bastit des palais & hauts & triomphans,
Y engendra de beaux & illustres enfans:
Antiphates en vint & Mantius le iuste,
Antiphate engendra Oïclé le robuste,
Luy Amphiaraüs le deuin excellent
Sage au vol des oyseaux qu'aima parfaictement
Iupiter: & Phœbus Dieu à la belle tresse:
Mais il ne paruint pas à sa blanche vieillesse.
Car il mourut à Thebe, & à l'occasion
Du present que sa femme eut en affection:
De luy Amphylochus & Alcmaon sortirent,
Polyphide & Clytus de Mantius nasquirent,
Mais Clytus fut au Ciel pour sa grande beauté
Par l'Aurore au beau char rauy & transporté:
Phœbus fit Polyphide augure plein d'estime,
Duquel vola par tout le renom magnanime,
Quand Amphiaraüs le saint fut trespassé,
S'estant contre son pere vn iour fort courroucé
Il s'en vint demeurer dedans Hyperesie,
Aux hommes enseignans le don de prophetie,

Et là pere il deuint de Theoclymenus.
C'est luy qui vint trouuer alors Telemachus
Immolant sur la mer, & faisant sa priere
Aux Dieux, que son retour par eux luy fut prospere.
Vers lequel esleuant sa voix, il dit ainsi:
Theoclymen. à Telemach. Amy que i'ay trouué sacrifiant icy,
Et suppliant les Dieux par tes diuins seruices,
Par tes oblations & souefs sacrifices,
Par les Dieux inuoquez, par ton chef, & par tant
De gens qui sont à toy, ie te vay obtestant,
Dy moy la verité, respon à la requeste
Que ie te vay faisant & ciuile & honneste,
Qui es tu, d'ou viens-tu, de quelle ville es tu,
Telemachus à luy. Et qui sont tes parens? Telemaque, en vertu
Accomply, luy respond: Mon nom est Telemaque,
Mon pere est Vlysses, & ie suis né d'Itaque:
Voila la verité. Mon pere, dy-je, estoit
Vlysses, quand au monde encores il restoit,
Car ie croy que la mort l'ait emporté, cruelle.
C'est pourquoy pour sçauoir de luy quelque nouuelle
I'estois venu icy auecques ce vaisseau
Et tous mes compagnons, me hazardant sur l'eau.
Ie suis contraint laisser, dit lors Theoclymene,
Teoclymenus encore à luy. De mesme ma maison, & ma ville ancienne,
Pource que i'ay tué l'vn de nos citoyens,
Homme de grand maison, homme plein de moyens
Et bien apparenté, ayant beaucoup de freres,
D'amis, de compagnons (qui ont les mains legeres,
Et promptes à frapper, tous braues & dispos,
Forts, ieunes, & vaillans.) Leur demeure est Argos,

En bons cheuaux illustre, en haras renommee,
Et sur toute la Grece en coursiers estimee:
Ils sont grands en Argos, ville aussi d'où ie suis,
Ie m'enfuis pour cela, euitant si ie puis
Leurs vengeresses mains, & la mort & la peine.
Ie vague, i'erre, & cours sur ceste foible arene,
Né d'estre vagabond, & que le cruel sort
Et la dure fortune, helas, tourmente fort.
Pour ceste occasion reçoy moy, ie te prie, — Le prie de le receuoir en son vaisseau
Mets moy dans ton vaisseau, moy, las, qui te supplie,
Et ay recours à toy, empesche que leur main
Ne me face descendre en l'Erebe inhumain:
Ils me tueront sans doute, ils ne sont plus, ie pense,
Guere esloignez d'icy, me suyuans à puissance.
Auquel Telemachus. Ie ne te chasseray — Telemachus lui accorde volontiers.
De mon vaisseau, dit-il, plustost te receuray
Si tu veux. Suy moy donc, i'ay desir de t'y faire
De ce que nous aurons, recueil & bonne chere,
Ce pendant il luy prit son iauelot d'airain
Et le mit au vaisseau couppant le flot marin:
Monté dedans qu'il fut, il se sied sur la pouppe,
Et Theoclymenus pres de luy. Lors la trouppe
Des gentils nautonniers délient les cordeaux,
Et luy les accourage à bien fendre les eaux: — Ils font voile.
Les garçons à l'enuy l'vn de l'autre obeissent,
Ils enleuent le mast, en l'air ils le brandissent,
L'attachent fermement, le cordage agençant,
Et de tout leur pouuoir le voile en haut haussant.
Pallas leur enuoya tout soudain par derriere — Pallas leur enuoye le vent fauorable
Vn fauorable vent, vn Zephire prospere,

Pour leur faire coupper l'onde legerement,
Et sur les flots sallez glisser plus aysement.
Titan panche, & par tout s'estendent les ombrages,
Le bac va costoyant les Pheriens riuages
Par vn vent fauorable, Elyde outrepassant
Où l'Epean domine & puis en se glissant
Il se iette, & s'écarte hors des isles pointues,
Les eaux sont viuement souz les rames battues:
Il sçaura ceste fois ou s'il succombera
Vlysses & Eume° font bõne chere aux champs. Souz l'agu et qui l'attend, ou s'il échappera.
Cependant Vlysses & Eumæus le maistre
Des porchers, s'égayans en la maison champestre,
Faisoient fort bonne chere, & tousiours banquetoient
Et d'autres auec eux à la table assistoient.
Quand la faim fut passee & la soif fut esteinte,
Vlysses commença d'jnuenter vne feinte
Vlysses tente & épreuue Eume°. Pour tenter Eumæus, si la reception
Qu'il luy a faicte est faulse, ou si l'affection
Qu'il luy monstre porter n'est point dissimulee.
Il luy tient ce langage (& toute l'assemblee
L'entendoit clairement) pour voir s'il le prieroit
De demeurer encore, ou le conseilleroit
D'aller en la cité. I'ay, luy dit-il, ennie
D'aller demain en ville y demander ma vie,
Car i'ay peur d'estre en charge à tes gens & à toy:
Partant ie te supplie, Eumæ conseille moy
Comme il faut, donne moy vn guide qui me mene,
Afin qu'en mendiant par tout ie me pourmene,
Cherchant ma pauure vie à qui me la donra,
I'iray chez Vlysses, quelqu'vn m'adressera

Deuers Penelopé, luy diray des nouuelles,
Verray ses poursuyuans, & leurs façons cruelles,
Parauenture esmeus de ma necessité
Ils me donront du pain qu'ils ont en quantité,
I'y meneray les mains, car ie suis à tout faire
Et ie te dy pour vray, ô pastre debonnaire,
Personne ne pourroit, tant experimenté
Soit-il, me surmonter en ingeniosité.
Et par le bon vouloir du Message Mercure,
Qui aux humains honneur & dignité procure,
Et qui en toute affaire & en toute action
Leur faict acquerir grace & reputation,
Nul n'aura dessus moy l'industrie plus forte.
Soit qu'il faille allumer vn feu de bonne sorte,
Ou bien fendre du bois, ou les morceaux trencher,
La viande apprester, la rostir, l'embrocher,
Verser à boire à table, & tout ce qu'on doit faire
Au seruice des grands. Eumæ lors en colere,
Qui t'a mis ceste chose en ton entendement
O mon hoste, dit-il? tu veux entierement
Perir, tu veux ta mort? mettant en ton courage
D'aller trouuer ces gens, insolens, pleins de rage,
Et dont la violence a monté iusqu'aux Cieux.
Ils n'ont point autour d'eux de gens salles & vieux,
Et couuerts de lambeaux, ils n'ont rien que ieunesse,
Bien propres, bien vestus, beaux, pleins de gentillesse,
Gras, frais, & en bon point, hommes disposts, & gens
Prompts au seul clein de l'oeil, facilles, diligens,
Chargeans de mets delicieux les tables,
Et versans sans cesser les bons vins delectables,

Eumæe en colere contre Vlysses.

Plustost si tu m'en crois tu demourras icy,
O mon hoste tres-cher, n'ayez peur ne soucy,
Nul n'est ceans qui ayt dessus ton ayse enuie,
Nul encor n'a pensé te reprocher ta vie.
Puis si tost que le fils du puissant Vlysses
Nous sera retourné, lors tu auras assez
Dequoy te resiouyr, il te donra mandilles,
Robes, accoustremens, & casaques gentilles,
Apres il te fera conduire seurement
Où tu verras le mieux pour ton contentement.
Alors luy respondit le patient Vlysse,
Que le bon Iupiter te soit autant propice
Comme tu as mon cœur & mon affection,
Gentil pasteur Eumæe en mon affliction
Tu me retiens chez toy plein de bonnes paroles,
Et mes tristes douleurs amollis & consoles,
Quelle douleur peut poindre vn homme si au vif
Que d'estre comme moy vagabond & fuitif?
„ Mais le ventre méchant quand la faim le saccage
„ Apporte bien souuent & mal'heur & dommage,
„ Car quand il presse trop il n'y a nul danger
„ Que l'homme n'entreprenne, il sent son cœur ronger
„ De soucy deuorant, (qui souuent le conuie
„ D'assaillir vn autre homme aux despens de sa vie.)
Mais depuis que tu veux me retenir chez toy,
Entretien moy vn peu de la mere du Roy,
Et de son pere aussi, que desia la vieillesse
Auoit quasi courbé quand il partit de Grece
Pour aller à Pergam. Sont-ils tousiours viuans?
Iouyssent-ils tousiours des beaux rayons luysans

Vlysses demande des nouuelles de sa mere & de son pere à Eumęus

Du lumineux Titan? ou bien si frestes ombres
Ils sont morts descendus dans les cauernes sombres
Du triste Phlegethon, vains esprits & legers?
A quoy respond Eumæ la gloire des bergers.
Amy, ie te diray comme le tout se passe,
Laërtes vit encor, la vieillesse le casse,
Et la douleur l'abat, il faict incessamment
Priere à Iupiter qu'il vueille vistement
Le faire trespasser, & son ame retire:
Tant desmesurement il lamente & souspire
Son Vlysses rauy, tant il regrette fort
De sa fidelle espouse & la perte & la mort,
Qu'il auoit espousee en ieunesse pucelle:
Maintenant qu'elle est proye à la parque cruelle
Le vieillard s'en afflige, & de pertes comblé,
L'vn & l'autre trespas l'ont rendu tout troublé.
Elle est morte d'ennuy en pleurant son Vlysse,
Mort pleine de pitié, ainsi mourir ne puisse
Ceans en ma maison quiconque m'aimera,
Et qui deuoir d'amy paroistre me fera.
Tandis qu'elle viuoit, combien que l'amertume
La rongeast, toutesfois elle auoit de coustume
De m'enquerir tousiours, & selon son desir
De me demander chose où elle prist plaisir:
Car elle me nourrit auecque la gentille
Ctymené, sa derniere & sa plus ieune fille,
Ctymené au bouffant & ample accoustrement.
Auec elle ie fus nourry premierement,
Et n'estois qu'vn peu moins en honneur de la mere:
Mais quand ayant passé la ieunesse premiere

Responce d'enuie a Vlysses

Nous creusmes l'un & l'autre en aage plus dispos,
Elle fut mariee en l'isle de Samos
Auec force tresors qu'elle eut en mariage.
Et pour moy, on me mit en fort bon equipage,
On me vestit à neuf, robbes, accoustremens
Beaux & de tresgrand prix, & autres vestemens,
De bons souliers aux pieds, & toute autre chausseure:
Puis on m'enuoye aux champs pour y faire demeure,
Et pour les gouuerner. La Princesse m'aymoit,
Et sur toutes ses gens en son cœur m'estimoit.
Or i'ay de tout cela maintenant bien grand faute,
Mais les Dieux habitans dessus la voulte haute
Dont la vie est heureuse, & deuant qui ie suis
M'ont accreu, au milieu de mes tristes ennuis:
Si que i'en boy, i'en mange, & en tien bonne table
Les departs de bon cœur à tout homme honnorable.
Quant à Penelopé, nous n'en auons pour nous
Assistance, soustien, non pas vn seul mot doux,
C'est à l'occasion de l'insolente bande
De ces beaux poursuyuans, trouppe fiere & gourmãde,
Et qui n'ont point de fin de perdre & consumer,
Les pauures seruiteurs n'oseroient l'informer,
Ny dire ce qu'on faict à ceste triste Reyne,
Bien qu'il fust necessaire, ils n'osent pas à peine
Demander pain ne vin, ny les necessitez
Qu'on portoit parauant aux champs de tous costez
Aux pastres, aux bergers, & desquels l'abondance
Apportoit à leurs cœurs ioye & resiouyssance.
Il tenoit ces propos, & le souffre-soucy
Le prudent Vlysses luy respondit ainsi.

Vlysses s'equiert d'Eumee, cõme il est venu en Ithaque.

Dieux!

Dieux! Estant si petit que tu dis, ie te prie
Comment as tu erré si loing de ta patrie,
Et de tous tes parens? mais par toy me soit dit
Pour le vray: Le pays a-il esté destruit
Où pour lors habitoient & ton pere & ta mere?
(Qui te força courir autre terre estrangere?)
Quel estat suiuois-tu? Estois-tu addonné
Aux bœufs, ou aux brebis quand tu fus amené
En ce pays icy? & si sur leurs fregates
Te vindrent enleuer les escumeurs Pyrates,
Desquels selon ton prix Laërtes t'acheta?
Eumæus en ces mots alors luy raconta.

Ie te raconteray, puis que tu veux l'entendre,
Ce qui m'est aduenu dés ma ieunesse tendre,
Sans en rien oublier. Escoute seulement,
Et nous seans icy beuuons ioyeusement. Eumæ' raconte à Vlysses tout le discours de sa vie
Car la nuict est bien longue aussi bien & m'ennuye.
Tu t'en iras dormir quand t'en prendras l'enuie:
„ Car entendre parler n'est pas sans grand plaisir.
Et deuant que le somme accoure te saisir
Il n'y a nul propos que tu vinsses le prendre.
„ Le dormir par trop long tristesse au cœur engendre:
„ (Quand on a trop dormy on n'en est pas si sain,
„ Et l'assoupissement de fascherie est plein.)
Si qu'elqu'vn des valets est endormy, qu'il sorte,
Qu'il s'en aille coucher, dorme & se reconforte,
Puis quand le poinct du iour demain matin poindra
Et l'Aube ses cheuaux à son coche ioindra,
Prendra son desieuner, & les trouppes gourmandes
De ses trouppeaux grondans menera par les landes.

Quant à nous, pres du feu beuuans & banquetans,
Et nos malheurs passez à l'ennuy racontans
Nous passerons l'ennuy de nos malancolies.
Quand on vient à conter toutes ses fascheries
On y prend du plaisir mettant hors ses douleurs,
On contente son mal de quelque peu de pleurs.
(Qui a beaucoup souffert de fortune & d'opresse
Prend quelque volupté à dire sa tristesse.)
Or ie vay commencer. Doncques en nostre mer
Est vne Isle, Syrie on l'a voulu nommer,
(Si ce nom est venu iusques à tes oreilles)
Au dessous d'Ortygie, où ses roües vermeilles
Le Soleil va tournant, & où prend ses destours
Titan qui trace au Ciel le chemin de son cours.
L'Isle n'est pas fort grande, estroitte est ceste terre,
Sa petite estenduë estrangement se serre:
Pourtant elle est fertile & son terroir heureux
Donne force pascage aux brebis & aux bœufs,
Vin & froment y croist : là iamais la famine
N'assaut les habitans , là iamais ne domine
Mal, fieure, ne langueur: sans douleur, sans tourment
Les hommes pleins de iours y viuent longuement:
Mais quand ils ont atteint vne extréme vieillesse,
Phœbus à l'arc d'argent & à la blonde tresse,
Et Diane sa sœur de leurs traits argentez
Les viennent assaillir par la mort emportez.
Or deux citez sont là, chacune a son domaine
Distinct & separé, (de coustume ancienne:)
Sur toutes deux mon pere auoit commandement,
Ctesius Ormenide aux Dieux entierement

Pareil. Là des marchands de Phænice aborderent
En l'Isle, & leur bijouls & fatras déployerent,
Car ce sont gens sur tous fins & ingenieux,
(Surprenans tout le monde, esblouyssans les yeux
Auec leurs affiquets.) Or seruoit vne fille
En ce temps chez mon pere, assez belle & gentille,
Phænicienne mesme: elle auoit l'esprit beau,
Elle inuentoit tousiours quelque ouurage nouueau,
Au mestier de l'éguille estoit ingenieuse,
Ouuriere excellente & fort industrieuse.
Vn iour qu'elle lauoit quelque linge en la mer
Vn de ces marchands là fit rage de l'aimer,
Et l'endormit si bien, que dedans sa nacelle
Il fit monter la fille, & coucha auec elle.
,, La femme de loisir fort volontiers se prend
,, Par le lit, par l'amour, bien qu'elle ayt l'esprit grãd.
Apres qu'il eust faict d'elle, il l'enquiert, il la prie
De luy dire son nom, sa maison, sa patrie.
Ma patrie est Sidon, dit la fille, où se prent
Le cuyure en quantité, mon pere est Arybant,
Homme riche & aisé. Les Taphiens pyrates
M'enleuerent vn iour sur leurs hautes fregates
En reuenant des champs: l'vn desquels qui flotta
Sur ces bords me vendit, & le Roy m'acheta.
Adoncques le marchand qui dedans sa nauire
L'auoit depucelee, en ces mots luy vint dire:
Tu t'en reuiendras donc, s'il te plaist, auec nous,
Et reuerras ta mere & ton pays si doux,
Ton pere & ta maison, apres si long espace
Que tu ne les as veuz. Les Dieux leur font la grace

De viure encor' tous deux, fort riches, fort puissans,
En thresors & en biens à souhait fleurissans.
A qui la fille alors: Ie le veux, ie t'en prie.
Iure moy de me rendre aussi en ma patrie
En toute seureté: Promets-moy sur ta foy,
Dy-je, de m'y conduire, & i'iray auec toy.
Ils luy iurerent tous. Lors elle leur adiouste:
Or ne dites donc mot, & soyez à l'escoute,
Et si vous me voyez & vous me rencontrez
Venant à la fontaine, ou passant par ces prez,
Soyez seurs & secrets, que le Roy ne le sçache,
Et dans les fers cruels ne me lie & m'attache,
Et vous face mourir. Retenez donc cecy
Apportez gentiment tous vos viures icy,
Puis que quelqu'vn de vous & prudent & habile,
Vienne m'en aduertir vistement à la ville,
Mais qu'il soit, ie vous prie, & prompt & diligent.
Alors i'enleueray tout l'or & tout l'argent,
Pour l'apporter icy: Ie prendray dauantage
Vn beau petit enfant, & d'vn florissant aage,
Dont ie suis gouuernante, enfant bien aduisé,
Et de belle esperance, & desia tout ruzé:
Il sort souuent dehors, (& s'esbat par la ville
Cherchant ses compagnons:) il me sera facile
De le faire venir & le prendre auec moy
Pour l'amener ceans: il est enfant du Roy,
Il est gentil, fort beau, & de façon naifue,
Vous en pourrez tirer vne somme excessiue:
Ce disant, au chasteau soudain se retira.
Les marchans ce pendant, & tant que l'an dura

Ramenans les moissons, par la ville prattiquent,
Accōmodent leur fait, changent, vendent, trafiquēt,
Portent en leurs vaisseaux, puis quād se vint le tēps
De se mettre sur mer & d'essayer les vents,
Ils en dépeschent vn vistement vers la fille,
Fin, cault, & aduisé, qui s'en vient à la ville
Au chasteau de mon pere: il portoit vn carquant
De pur or & bien faict, on alloit remarquant
Force ambre qu'il auoit. Lors mainte chambriere
Iettoit les yeux dessus: apres elle ma mere
S'amusoit à le voir & l'alloit marchandant.
Il faict signe à la fille, & s'oste cependant
Retournant à ses gens. Adoncques la vilaine
M'empoigne par la main, hors du chasteau m'em-
Puis trouuant quantité de vases entassez, (meine,
Grands vases d'or maßif qu'on auoit là laissez
Pour traitter des plus gros de toute la Prouince
Qui estoient au conseil pour aßister le Prince
En affaire important, où le peuple tousiours
Consulte, & va disant nouuelles & discours:
Elle en empoigne trois, hors la porte s'aduance,
Et moy ie la suiuois auec grande imprudence.
Les ombrages tomboient, & Titan descendoit
Quand nous vinsmes au port où l'on nous attendoit.
Là sur le bord estoit vn vaisseau grand & large,
Vaisseau Phœnicien sur lequel on nous charge.
Quand nous fusmes montez, eux soudain de ramer
Et de gagner le haut de la profonde mer.
Iupiter nous donna les vents bons & prosperes.
Là par six iours durants & par six nuicts entieres

Nous auions nauigé. Le septiesme venu
De par le premier fils de Saturne chenu,
Diane tire-trais la fillette transperse
Dans le creux du nauire, & morte la renuerse:
Elle fit vn tel bruit que faict en se plongeant
La canete de mer, & la cruelle gent,
La iette dans le creux aux balenes horribles
Et aux monstres des eaux & poissons plus terribles.
Ainsi seul au vaisseau triste ie fu laissé
Pauure enfant miserable & par trop angoissé:
Le vent incontinent de plus beau nous attaque,
Nous porte en ce pays, & nous rend en Ithaque,
Où le bon Laërtes m'ayant d'eux marchandé,
M'achepte & leur paya le salaire accordé:
Et voila la façon que ie vy ceste terre.
A luy lors Vlysses grand en ruse & en guerre,
Certes tu m'as esmeu, ô pasteur, grandement
En me contant ainsi la peine & le tourment
Que tu as enduré dés ta tendre ieunesse.
Iupiter toutesfois a meslé ta tristesse
Auec de la douceur, t'ayant finalement
Conduit en la maison d'vn maistre si clement
Où tu as à souhait pain & vin & viande,
Et où tu peux mener vie heureuse & galande:
Moy ie suis vagabond & ayant bien couru
Me voicy souz le toict où tu m'as secouru.
Ainsi les bons vieillards passoient la nuict entiere
Puis s'allerent coucher, & ne dormirent guere
Car le clair point du iour parut incontinent.
Et le beau Telemach de Pyle reuenant

Telemachus arriue à Ithaque

Et tous ses compagnons à terre descendirent,
Replierent le voile & le mast abbatirent,
Ils entrent dans le port, l'ancre à terre est ietté,
De cables le vaisseau fermement arresté
Flotte dessus les eaux eux à terre se iettent
Apprestent à manger de bons viures se traittent
Et de vins rougissants: quant ils eurent chassé
La soif, & l'appetit de manger fut passé,
Telemach' leur parla d'vne façon courtoise.
Enfans poussez la barque & la rangez sans noise
Soubz les murs à l'abry, tandis ie m'en iray
Aux champs, vers les porchers, & les visiteray
Pour voir comme tout va, (ie n'arresteray guere,)
Car dés que le Soleil panchera sa carriere
Ie m'en retourneray, & puis au point du iour
Si tost que le Soleil dorera son retour,
Nous nous coniouirons de nostre heureux voyage,
Ie vous festoyeray, & viures ne breuuage
Ne seront espargnez. Disant ces mots ioyeux
Le bon Theoclymen grand prophete des Dieux
S'en vint parler à luy, ô mon cher Telemaque
Où m'en iray-ie moy? qui de la rude Ithaque
Des hommes qui y ont quelque commandement
Me pourra receuoir chez luy fidellement?
M'en iray-je tout droit me rendre chez ta mere
Et dedans ta maison? Telemaque au contraire.

Theoclymen à Telemachus

Certe il y a long-temps que ie t'eusse sommé
D'aller où tu me dis, où tu n'eusses chommé
De tres-bon traittement, voire en toute abondance.
N'eust esté que ie crains que pendant mon absence

Telemachus luy enseigne où il se doit retirer.

Tu ne fusses pas bien. Car tu n'eusses pas veu
Penelopé ma mere, elle frequente peu
Auec ces courtisans, mais elle est retiree
En vne chambre en haut de toutes separee,
A faire son ouurage, tistre & à filer:
Mais ie t'enseigneray où tu pourras aller,
C'est chez Eurimachus fils de Polybe, habile
Et autant genereux que nul autre de l'Isle:
Sa reputation est cogneuë en ce lieu,
Tous ceux de la cité l'honorent comme vn Dieu,
Et certes il est galand. Or il se desespere
D'estre le successeur des honneurs de mon pere
Et ma mere espouser. Mais le grand Iupiter
Qu'on sçait dessus le ciel de tout temps habiter,
Sçait s'ils rencontreront auant ceste iournee
Autant luy que tout autre vn infauste hymenee.

Augure d'vn esperuier.

Comme il parloit encor, voicy le messager
De Titan, l'esperuier, oyseau noble & leger
A main droitte volant, qui tenoit en sa serre
Vn pigeon, & iettoit son plumage par terre,
Il passa iustement entre Telemachus
Et entre son vaisseau. Lors Theoclymenus
Le prenant par la main de ses gens le retire,
Et l'augure exposant se prit ainsi à dire.

Theoclymenus l'interprete

Certes cest oyseau là ne vole nullement
Sans le vouloir des Dieux & leur commandement.
I'ay fort bien remarqué son vol. ô Telemaque,
Nul sang n'est si royal que le vostre en Ithaque,
Nulle race si noble, & vostre authorité
Y sera recogneuë à perpetuité.

Auquel Telemachus. Certe amy ie souhaite
Que l'augure soit tel comme tu l'interprete,
Et nous succede ainsi : tu receurois vn iour
Tant de presens de moy, auec mon ferme amour,
Que qui te trouueroit te venant à l'encontre
Diroit certainement heureuse ta rencontre.
Puis regardant Peyree il luy parla ainsi.

Telemachus à Theoclymenus.

Fils de Clytus, dit-il, en ce voyage icy
Entre tous ceux qui m'ont accompagné à Pyle
Tu t'es en mon endroit tousiours monstré docile
Et fort obeyssant. Or pour l'amour de moy
Ie te pry pren cest homme & le mene chez toy,
Fay luy le mesme honneur, la mesme bonne chere,
Le mesme traittement que tu me voudrois faire,
Iusques à mon retour. Auquel soudain Peyré,
A la pique luisante, au fer bien aceré.

Prie Peyree de le retirer & loger.

Sois dehors longuement si ton enuie est telle,
(Il prendra s'il luy plaist ma maison paternelle,)
Rien ne luy defaudra, ie le feray traicter,
Et tant qu'vn hoste peut son hoste respecter
Il sera respecté. Ce faict, il se retire
Et commande à ses gens de monter au nauire,
De deslier le cable & ramer vistement.
Eux prompts à obeïr, montent hastiuement
Sur les bancs. Lors en mer maint auiron se hausse,
Et Telemaque prend ses souliers, & se chausse,
Car il auoit desia du vaisseau retiré
Son puissant iauelot au bout bien aceré.
Ses gens auoient aussi ja couppé le cordage,
A puissance ramoient le long du haut riuage,

Et hachans de la mer le boüillon irrité
En liesse gagnoient les murs de la Cité,
Comme leur auoit dit le fils du fort Nerite.
Lequel laisse le port, son pié robuste & viste
Le porte allaigrement : & tant qu'il arriua
Aux champs vers le porcher. Soubz lequel il trouua
De truyes & de porcs quantité innombrable,
Que gardoit Eumaeus vigilant & feable,
Passant la nuict és champs, & onc ne se lassant
De faire bon seruice à son Prince puissant.

Fin du quinziesme liure.



LE SEIZIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

TElemachus estant arriué aux champs enuoyé Eumæus en ville, aduertir Penelopé de son retour. Par le conseil de Pallas Vlysses se descouure & se donne à cognoistre à son fils. Ceux qui estoient allez guetter Telemachus sur mer pour le tuer, reuiennent en Ithaque.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses se descouure, & declare à son fils
Comme seront par eux les amants deconfits.



E rechef le porcher & le diuin Vlysse
En la borde attendant que l'Aurore rougisse (moient
Apprestoient à disner & le feu r'allu-
Et les pastres aux champs & les porcs enuoyoient:
Et les chiens abbayans à l'aprocher sentirent

Telemachus approchāt du logis d'Eumæe, les chiens iappent.

Telemachus venir, autour de luy se mirent
Flattans & blandissans, & si ne iappoient pas,
Le diuin Vlysses ouyt le bruit des pas
Vlysses l'oyt. Et sentit que dehors les chiens faisoient caresse
A quelqu'vn qui venoit: aussi tost il s'adresse
A Eumæ le porcher, & luy parla ainsi.
Quelque amy de ceans sera bien tost icy,
Les chiens ne iappent point, plustost ils luy blãdissent,
Telemachus à la porte. Et d'vn fort bruit de pieds mes oreilles fremissent.
Comme il parloit encor le preux fils d'Vlysses
Se monstra sur la porte. Alors de grand excez
De ioye, le porcher se leue de sa place.
Surpris se precipite, & le vin & la tasse
Eumæe le va embrasser. Luy tomberent des mains. Puis courant vistement
Au deuant de son Roy, luy baise tendrement
Le front, les yeux, les mains, & d'amour affolee
De ses yeux ruisselans mainte larme est coulee,
Et sa barbe & son sein de pleurs sont enfondus:)
Comme vn pere tremblant court les bras estendus,
Embrasser son enfant, sa chere nourriture
Qu'il auoit esleuee auec extréme cure
Pour consolation de sa vieillesse, ayant
Esté long temps dehors errant & fouruoyant,
Et courant les hazards de maintes destinees,
Et puis reuient en fin au bout de dix annees:
De la mesme façon on pouuoit alors voir
Le fidelle porcher son maistre receuoir:
Il luy court au deuant, & raui de grand ayse
Le bien-veigne. L'honore, le bien-veigne, & l'embrasse & le baise
Comme s'il reschappoit du glaiue violent,

Pleurant le congratule, & puis luy va parlant.
En fin es tu venu ma tres-douce lumiere,
Mon cher Telemachus, que ie disois naguere
N'esperer iamais plus de reuoir, en t'estant
Ainsi mis au hazard sur le flot inconstant
Allant à Pyle. Or sus ma nourriture chere
Entre dans la maison (dans les biens de ton pere)
Afin que ie me soule à te voir, que ie sois
Resiouy de ta veuë, ô trois & quatre fois
Le tres-bien retourné, le reschappé des ondes,
Le sauué du fier glaiue & des vagues profondes:
Ce n'est gueres souuent que tu t'en viens icy
Visiter ton Eumæ ne tes pastres außi,
Demeurant en la ville ainsi ton ame euite
Des cruels poursuiuans la pratique maudite.
Amy, ie la fuiray. Car ie l'espere ainsi,
Luy dit Telemachus, & ce que me voicy, Telemachus à Eumæe.
C'est afin de te voir, que ie sçache & m'enquiere
De ce qu'on faict chez nous: & si tousiours ma mere
Demeure en la maison: ou si ne seroit point
Depuis par mariage vn autre à elle ioint,
Certes le lict d'Vlysse est par les destinees
A faute de maris tout couuert d'araignees.
Ta mere ne dechet de resolution,
Luy respondit Eumæ, mais en affliction
Elle passe les iours, les nuits toutes entieres,
A gemir ses malheurs, à pleurer ses miseres:
C'est pitié de la voir, & son sein tendrement
Nage aux eaux qu'elle espand continuellement:)
Ce disant il luy prend sa pertuisane forte,

Vlysses cede à Telemachus.

Et luy entre dedans sans plus estre à la porte.
Vlysses luy cedant place & siege laissa,
Mais Telemach courut (& son pere embrassa,)
Le retint & luy dit. Ne bouge, mon bon hoste,
A ton ayse demeure, & de ton lieu ne t'oste,
Prou de sieges ceans pour moy se trouueront,
Il y a force gens qui m'en apporteront.
Ayant dit: Vlysses se remet en sa place,
Et le bon Eumæus force feüillage entasse,
Vert & frais & mollet, puis dessus estendit
Mainte doüillette peau, sur lesquelles se mit
Le preux fils d'Vlysses. Lors Eumæ leur appreste
A manger, & leur met dans les plats tout le reste
Du soupper de deuant: puis tire vistement
Le pain de la corbeille, & verse abondamment
Pour boire, le doux vin dans vne grande tasse.
Cela faict vis à vis d'Vlysses il se place,
Et eux iettent les mains sur les plats à plaisir.
Quand ils eurent mangé & beu à leur desir

Telemachus s'enquiert d'Eumee qui est leur hoste.

Telemaque au porcher se prend ainsi à dire:
Dy moy, nostre hoste icy d'où vient-il? quel nauire
L'a conduit en ce lieu? d'où sont les mariniers
Qui se vantent l'auoir passé en ces cartiers?
Car d'y venir à pié n'y a nulle apparence.
Lors le pastre. Crete est le lieu de sa naissance,
Et à ce qu'il m'a dit il a fort veu, il va
Agité du malheur errant par cy par là:
Dieu luy a donné telle destin de sa vie.
Vn vaisseau la conduit des gens de Thesprotie.
Duquel s'estant sauué ceans il s'est ietté.

Or le voila, fais en selon ta volonté,
Tres-humble suppliant ton secours il implore.
Auquel Telemachus respondant dit encore,
Tu m'attristes beaucoup de me parler ainsi,
Ceste requeste, Eumæ, me met en grand soucy,
Quel moyen puis-je auoir de receuoir, de prendre
Vn estranger chez moy, ne me pouuant deffendre
D'vn tas de forcenez, n'oster de ma maison
Ceux qui me vont mangeans contre toute raison,
Si ieune que ie suis ? dauantage ma mere
Est en doute bien grand de ce qu'elle doit faire,
Son ame est en balance, & son cœur en esmoy
Si elle doit tousiours demeurer auec moy,
Garder son premier lict, & porter reuerance
A mon pere, à son nom, soignant de sa puissance
Sa Cour & sa maison, ayant tant emporté
De reputation de sa pudicité.
Ou (se laissant conduire à vn desir volage)
S'elle doit conuoler en second mariage
Prenant le riche dot de celuy qui sera
De plus noble maison, & luy apportera
Plus de commoditez, de bien & de cheuance.
Quant à nostre hoste icy, puis que pour asseurance
Il s'est sauué ceans, ie le reuestiray
D'habits, & de manteau present ie luy feray,
Luy donray vne espee afin de se defendre,
Ie feray bien chausser : & où il voudra prendre
Son chemin, le feray conduire sur ma foy.
Si tu veux toutesfois, retien-l'icy chez toy,
Et ie luy enuoiray robes à suffisance
Et viures, qu'il ne soit en charge & en despence

Il respond à Eumæe sur la reception de leur hoste chez luy.

A toy & à tes gens. Car de permettre aussi
Qu'il se vienne fourrer parmy ces gens icy,
Ie ne le feray pas, de peur qu'ils ne luy fissent
Quelque outrage ou affront, ou qu'ils ne le batissent.
Car ils sont insolens & pleins de leur plaisir,
Et i'en aurois pour luy regret & desplaisir.
„ Il est bien mal aysé d'auoir de l'aduantage
„ A vn seul sur plusieurs, bien qu'il ayt du courage.
Vlysses à Telemachus *Le tolerant Vlysse adonc ainsi luy dit.*
Amy s'il m'est permis de parler vn petit,
Certes ie te diray que le cœur me déchire
De deüil & de pitié, quand i'entens ainsi dire
L'outrage & le degast que ces gens sans raison
Commettent outrageux en ta propre maison,
Estant tel que tu es. Mais dy moy ie te prie,
Est-ce de ton bon gré que ceste fascherie
T'est faicte, ou si tu es à ton peuple odieux
Te haïssans ainsi par le vouloir des Dieux?
Ou bien en blasmes tu ceux de ta parentelle.
Qu'on a persuadez, si tu auois querelle,
De ne te secourir? eussay-je la roideur,
La force & la ieunesse ainsi que i'ay le cœur,
Et que le braue fils d'Vlysse, ou bien luy mesme
Retournast maintenant par le vouloir supresme.
(Et ie l'espere encor) ie voudrois qu'on me fist
Mourir, que le premier la teste on m'abbatist,
Si ie ne leur donnois & malencontre & perte,
Pourueu que d'Vlysses la cour me fust ouuerte.
Que si ie succumbois, & que dessouz l'effort
De plusieurs, seul ie vinsse à estre mis à mort,
I'aymerois

I'aymerois mieux en fin chez moy perdre la vie
Que d'endurer tousiours telle coyonnerie :
Voir par des estrangers ma maison malmener,
Mes seruantes chez moy soüiller & vilener,
Gourmãder tout mon bien, voir tant d'yurongneries,
Tant d'indiscretions, & de forceneries,
Fureter tous mes vins, (manger mon bled en vert,)
Somme de ma maison faire vn piteux desert.
Auquel Telemachus. Amy, ceux de la ville
Ne me haïssent pas, le vulgaire imbecille
Ne me veut point de mal contre moy irrité.
Et ie ne puis blasmer ceux de ma parenté,
Qu'on a persuadez, bien que i'eusse querelle,
De ne me secourir de force mutuelle.
Car Iupiter soubz qui tout l'Olympe est sousmis,
N'a tousiours qu'vn enfant en nostre race mis:
Le fort Arcesius n'eut d'enfant que Laërte,
Laërte n'eut qu'Vlysse, en sa maison deserte
Il m'a laissé tout seul, aydé ny aßisté
De personne du monde, ains plustost tourmenté,
Mesme dans ma maison d'ennemis innombrables:
Car les hommes plus forts & les plus honorables
Des Isles d'alentour, de Samos icy pres,
De celle de Zacynte obscure de forests,
De Dulichie außi, mesmement de ceste Isle
De la propre Itacha, rude, aspre, dificile,
Tous ceux là sont chez nous, desirent d'espouser
Ma mere, & ce pendant ne cessent d'espuiser
Nos biens, nos reuenus. Elle ne les refuse
Et si ne les accepte, ains tousiours les amuse

Et ne les resoult point, & eux cetempendant
Vont nos biens sans respect rongeāt & gourmandāt,
Et possible bien tost me tueront-ils moy mesme.
Mais tout cela despend de la forcçe supresme
Des grands Dieux tout puissans. Mais toy va viste-
Trouuer Penelopé, aduerty la comment (ment
Me voicy de retour sain & sauue de Pyle,
Ie t'attendray icy n'arreste guere en ville:

Telemachus enuoie Eumæe aduertir sa mere Penelopé de son retour.

Mais ne le dy qu'à elle, & que nul poursuiuant
N'en aye dessus tout ne nouuelle ne vent:
Car ils ont coniuré ma perte & mon dommage.
Auquel respond ainsi Eumæ le pastre sage.
I'enten, ie le feray. Mais ne pourrois-je aller
Le dire à Laërtes, afin de consoler
Le bon homme affligé, qui combien que l'absence
D'Vlysses l'accablast, il prenoit patience
Pourtant tant qu'il pouuoit, mesnageoit, tracassoit,
Et au trauers des champs le temps ainsi passoit
Auec les seruiteurs, & substantoit sa vie
En mangeant & beuuant quand luy prenoit l'enuie.

Laërtes ne faict que s'atrister depuis le depart de Telemachus.

Mais depuis ton depart, & qu'il a sceu comment
Tu t'en estois allé, on dit certainement
Qu'il ne boit, & ne prend viure quel qu'il puisse estre,
Et ne prend plus plaisir à nul labeur champestre,
Mais il demeure là sans cesse souspirant
Et de son estomac tousiours souspirs tirant,
Les forces de son corps entierement le laissent,
Et ses os de douleur se mattent & s'abbaissent.
I'en porte vn grād ennuy, mais ie presse au dedās,
Luy dit Telemachus, la peine que i'en sens.

Mais laissons Laërtes & ses pleintes funestes,
S'il falloit souhaitter, & que les Dieux celestes
Me missent à choisir, Vlysses reuiendroit.
Mais va t'en vistement Eumæ, va t'en tout droit
Au lieu où ie t'ay dit, il n'est pas necessaire
D'aller à Laertes, trop bien, dy à ma mere
Que quelque chambriere aille l'en aduertir
En secret. Ce disant le presse de partir.
Il court, chausse soudain ses souliers, & habile
Il prend droit son chemin vers les murs de la ville.
Mais son depart ne peut à Pallas se cacher,
Qui fit qu'incontinent elle vint s'approcher
De la maison d'Eumæe, elle se fit semblable
A quelque grande Nymphe, & graue & venerable
De taille & de beauté, sçachant excellemment
Trauailler au mestier, & broder richement.
Estant dessus la porte elle se fit paroistre
Au fin Grec, mais son fils ne la pût recognoistre.
Car la grand maiesté des hauts Dieux immortels
Ne se laisse pas voir ainsi à tous mortels.
Vlysses seulement la vit, aussi la virent
Les chiens, & nuls abbois pour elle en l'air ne firent:
Ils fuyent gemissans, fremissent tremblotans,
Se retirent delà, & des flancs haletans,
Pismans tacitement se cachent en l'estable,
Car Pallas leur faisoit vn signe espouuantable:
Vlysses s'en douta, sortit de la maison,
Passa & la muraille & la grande cloison
Du logis vers les champs, il se rengea vers elle:
Adonc ainsi luy dit la Déesse immortelle.

N'est pas de besoing qu'Eumæus aille vers Laërtes.

Pallas vient trouuer Vlysses.

Se monstre à luy seulement.

Vlysses sort pour parler à Pallas.

Du vieillard Laërtes braue fils & vaillant,
Race de Iupiter, prudemment conseillant,
Il faut que maintenant à clair tu te reueles
Et parles à ton fils, que plus tu ne te celes:
Il vous faut consulter comme d'vn braue effort
Vous pourrez à ces gens donner cruelle mort.
Il vous faudra delà tirer droit à la ville,
Pren cœur, ie vous seray fauorable & facile,
Ie seray pres de vous, ie vous aßisteray,
Combatray auec vous, & ne vous laisseray.

Pallas luy dit de se dõner à cognoistre à Telemachus

Elle dit, puis toucha de sa verge doree
Vlysses, luy changea sa robe déchiree,
Et mit autour de luy vn bel accoustrement:
Puis sa taille elle accreut de grace & d'ornement,
Ses ioües elle vnit, osta son hasle extresme,
Redora ses cheueux, & sa barbe de mesme,
Puis s'estant retiree il r'entre vistement:
Mais son fils fut saisi d'vn grand estonnement,
Et la peur le surprit. Ce changement estrange
Fait qu'il baisse les yeux & son visage change:
Il le pense estre vn Dieu: qui fit que my-transi
Il luy tint ce langage & luy parla ainsi.

Elle rẽd Vlysses en sa forme premiere.

Tu n'es plus celuy là que tu estois n'aguere,
Mon hoste, tes habis & ta taille premiere
Sont grandement changez, tu es quelqu'vn des Dieux
Qui viuent eternels sur le trosne des Cieux:
Sois nous doux, & subuien à nos grandes miseres,
Entens nous pitoyable & reçoy nos prieres:
Et dessus nos autels nous te sacrifierons
Agreable victime, & te presenterons

Telemachus à Vlysses le voyãt changé.

Dons grands & precieux, helas! sois nous propice.
Auquel respond ainsi le patient Vlysse.
Ie ne suis pas vn Dieu, pourquoy donc me veux tu Vlysse se dõne à cognoistre à Telemachus.
Accomparer aux Dieux excellens en vertu?
Regarde. Me voicy Vlysses ton cher pere,
Pour qui tu souffres tant de peine & de misere,
Pour qui tu gemis tant, endurant à grand tort
Par ces presomptueux cas pires que la mort.
Ce disant d'vn amour (ardent plus que la braise) Il l'embrasse & pleure sur luy
Il luy ouure les bras & tendrement le baise:
Mainte larme le long de ses iouës luy pend,
Vn grand fleuue de pleur sur le sein luy descend,
Il le tient sans cesser, & collé sur sa face,
De ses bras il l'estreint, il le serre, il l'embrasse.
Mais Telemach, qu'il fust son pere ne sçauoit, Telemachus ne peut croire que se soit son pere.
Et se le faire accroire encores ne pouuoit,
Si luy dit, tu n'es pas Vlysses, ny mon pere,
Mais vn Dieu me surprend, qui veut que ma misere
Se rengrege tant plus. Certe vn miracle tel
Ne se fera iamais par vn homme mortel,
Et n'estant pas vn Dieu il n'aura la puissance
De remettre vn vieillard en son adolescence.
Vieil n'aguere, & couuert d'vn habit pieceté,
Tu semble ores vn Dieu de l'Olympe vouté.
Il ne faut pas mon fils, luy respondit Vlysse, Vlysses se dõne encore à cognoistre à son fils.
Que ton cœur s'emerueille & moins qu'il se rauisse
D'vn tel estonnement, de voir ton pere icy.
Car vn autre Vlysses que celuy que voicy
Ne reuiendra vers toy. Mais me voicy le mesme
Que ie t'ay desia dit, qui reuient l'an vingtiesme

Dedans mon cher païs, apres auoir esté
L'infinité de maux battu & tourmenté.
Ce que tu me vois tel, ce n'est que l'œuure estrange
De la forte Pallas, qui me faict, qui me change
Tout ainsi qu'il luy plaist, car elle a le pouuoir
De me changer en gueux, & puis me faire voir
Vn ieune homme vestu de robe riche & belle.
Il est facile aux Dieux de nature immortelle
De rendre les humains heureux, ieunes & beaux,
Ou bien les renuersans les accabler de maux.

Telemachus se iette au col de son pere.

Ce disant il s'assit & Telemach plein d'aise
Se fond entre ses bras, luy pend au col, le baise,
Iette vn haut & grãd cry, & se fond tout en pleurs.
Alors ils exhaloient ensemble leurs douleurs,
Iettans plus de regrets, que l'aigle à la main forte,
Ou le vautour ne geind & ne se deconforte
Lors que le païsant emporte leurs petits,
Qui bequetoient encor sans plume dans leurs nids
Ains que pouuoir estendre en l'air leurs ailes frãches,
Les pauures desolez voletent sur les branches
Et y font retentir leurs plaintifs lamenteux.
De la mesme façon lamentoient ils tous deux,
Et le Soleil se fut caché dans l'onde amere
Sur leurs pleurs, si le fils n'en eust tiré le pere:
Il luy dit donc ainsi: Quelles gens, quels vaisseaux,

Vlysses dit à son fils comme il est arriué en son pays.

O mon pere tres-cher, t'ont conduit sur les eaux,
Et rendu en Ithaque? estant inaccessible
D'y aborder à pié, & du tout impossible?
Ie t'en diray, mon fils, toute la verité.
Sont les Phæaciens pleins de fidelité,

Luy dit lors Vlysses, gens experts dessus l'onde,
Pilotes excellens, s'il y en a au monde:
Qui ont accoustumé sur les flots hazardeux
D'en mener tout autant qu'il s'en addresse à eux.
Frappé d'vn fort sommeil sur le haut du nauire
Ils m'en ont enleué, & m'ont sans m'en rien dire
Posé sur le riuage auec de grands presens
Qu'ils m'ont faict en partant. Or, habits reluisans,
Et choses de grand prix, que i'ay toutes mussees,
Et par l'aduis des Dieux soubz le roc entassees.
Or suis-je icy venu par l'aduis de Pallas, Et sa resolution de mettre les poursuiuans à mort.
Pour resoudre auec toy sur le sanglant trépas,
Ou faut faire tomber ces faiseurs de desordre.
Par ainsi, ie te pry conte les moy par ordre,
Je veux sçauoir leurs noms, combien propres ils sont
Aux armes, & quel nombre & quelles gens ils sont,
Pour mieux pouruoir à tout : si nous pourrõs cõbattre
Nous tous seuls tãt de gẽs, & sans secours les battre,
Ou bien si nous deuons des gens ailleurs chercher.
Auquel Telemachus. I'ay tousiours, pere cher,
Ouy parler de toy, & de ton grand courage Telemachus descrit les poursuiuans à son pere Vlysses.
Quand il falloit combattre, & de ton aduis sage
S'il falloit conseiller. Mais ton cœur entreprend
Maintenant vn exploict émerueillable & grand,
I'en suis hors de moy-mesme, & n'y a d'apparence
Que contre tant de gens, forts & pleins de vaillance,
Deux s'aillent attaquer presomptueusement:
Ne t'imagine pas qu'ils soient tant seulement
Vne simple dixaine, ou bien vne vingtaine,
Ils sont bien plus, (le tout surpasse la centaine.)

Ie les vay donc conter. Ils sont cinquante & deux
Du bord Dulichien, braues & hazardeux,
Ils ont six seruiteurs (qui ne se lairront battre.)
De l'Isle de Samos on en met six fois quatre;
L'ombrageuse Zacynthe en armes deux fois dix,
Et ceste Isle d'Ithaque en fournit deux fois six
Tous braues & vaillans. Puis Medon le trompette
Ne bouge d'auec eux, & vn diuin Poëte
Qui tres-excellemment sçait iouër & chanter:
Et puis deux seruiteurs qui sçauent apprester
A boire & à manger. Si tu veux entreprendre
D'attaquer tout cela, voy de ne te mesprendre,
Et ne te hazarder si temerairement,
Que tu ne vienne en fin acheter cherement
L'honneur que tu auois conceu en esperance.
Mais si tu as ailleurs pratique & cognoissance
Dont tu puisses des gens à ton ayse employer,
Deuant que passer outre il y faut enuoyer.

Aduis de Telemachus, sur la resolutiõ de son pere.

Voicy que ie te dy, respond alors Vlysse:
Si le haut Iupiter & Minerue propice
Combattent auec nous, pourray-je auoir besoin
De gens pour m'assister, ou me faut-il au loin
Aller chercher secours? A ces mots Telemaque.
Certes tu me produits, ô prudent Roy d'Ithaque,
De braues protecteurs, qui seent residens
Sur les nuës du Ciel, & les Astres ardens,
Qui sur les autres Dieux leur grand empire estendent,
Et puissans & hautains sur les hommes se rendent.

Vlysses l'encourage.

Lors Vlysses luy dit: Ils auront de nous soin,
Et du mortel estour ne se tiendront pas loin,

Dés que nous entrerons contr'eux à main ouuerte,
Et Mars se fera voir dans les tours de Laërte.
Doncques, dés que Titan haussera son beau chef
Retourne t'en, mon fils, & hante derechef
Au festin de ces gens, pry' les & les appelle,
Incontinent apres nostre pastre fidelle
Me menera vers eux, ainsi qu'vn mendiant
Qui demande son pain, & qui se va pliant
De vieillesse courbé. Que si ceste canaille
Me fait quelque rudesse, & quelque coup me baille,
Endure tout d'vn cœur patient & constant,
Voire quand ils m'iroient contre terre iettant,
Me fouleroient aux pieds, traineroient par la ruë,
Mesmes me blesseroient. Pour cela que ta veuë
Ne s'en esmeuue point, voy le benignement,
Tolere l'en ton cœur, mais pry' les doucement
De desister vn peu de leur forcenerie.
Ils en feront refus, pour ce que leur furie
Est venuë à son faiste, à son poinct limité,
Et le iour est escheu de leur fatalité.
Or retien bien cecy. Quand Minerue la sage
A leur malheur m'aura inspiré le courage,
Ie feray de la teste vn signal. Sois discret,
Et sur tout pren bien garde à ce signe secret.
Toutes les armes lors & les bastons de guerre
Qui seront en la salle, oste les & les serre,
Emporte tout de là. Si quelqu'vn plus rusé
Et ne les voyant plus, demandoit aduisé
Que c'est qu'on en a faict: de parole courtoise
Et de mots blandissans, parle à luy & l'appaise:

Vlysses instruict exactemēt son fils Telemach comme il aura à se comporter.

Que c'est pour la fumee, & qu'ayant apperceu
Ses armes se gaster à la vapeur du feu,
Et que certainement elles n'estoient pas telles
Qu'Vlysses les laissa, si claires ne si belles
Comme quand il partit, tu les as faict oster.
A ce faire qu'aussi t'a poussé Iupiter
Pour preuenir vn mal: de peur qu'apres bien boire,
(Et Bacchus ayant eu sur leurs cerueaux victoire)
Prenans quelque dispute, ils ne vinssent en fin
L'vn l'autre à se tuer, polluans le festin
De fureur deshonneste & par lourdes batailles
Troubler les saincts apprests des proches espousailles:
„ Car les armes souuent tirent à question
„ L'homme, de son humeur plein de contention.
Pour nous deux seulement tu lairras deux espees,
Deux boucliers & deux dards aux pointes biē trēpees
Et rien plus. Car Pallas au poinct de contester
Les circonuiendra tous, & le grand Iupiter
Vains rendra leurs conseils. Voicy vne autre chose
Qu'il faut que tu retiennes, & que ie te propose.
Si tu es mon vray fils, & si tu es sorty
Vrayement de mon sang, sois sur tout aduerty
Que nul, qui que ce soit, n'oye nommer Vlysse,
Qu'en quelque part que soit ce mot ne retentisse:
Non mesme Laertes, non mesme le porcher,
Non nul de là dedans, quelque fidelle & cher
Qu'il te puisse estre, non Penelope ta mere,
Mais Telemachus seul vny auec son pere.
Nous considererons les façons & les mœurs
De ceux de la maison femmes & seruiteurs,

Luy defend que persōne que luy seul, ne sçache qui il est

Comme l'on se comporte & comme l'on se traitte,
Qui se gouuerne bien, & qui c'est qui regrette
La perte de nos biens: Bref qui finalement
Ne s'en souciant point se porte arrogamment,
Qui te tient à mespris, & qui te deshonore.
Et son illustre fils luy respondit encore.
Mon pere tu verras mon cœur & ma vertu,
Ie n'ay point le courage abiect ny abbatu:
Mais ie ne pense pas que soit à l'aduantage
De pas vn de nous deux, mais à nostre dommage:
Et ie te pry bien fort de le considerer.
Le temps te donnera prou loisir d'explorer
Les façons de nos gens: tandis les autres brisent,
Deuorent tout ton bien, & ta maison détruisent,
Sans moderation en leurs débordemens.
Mais apren ie te pry les ords comportemens,
Les sales voluptez de la plus part des femmes,
Leur luxe, leur ordure, & leurs actes infames,
Diffamans ta maison par leurs trains deshontez.
Mais quant aux seruiteurs, qu'ils soient si tost tétez
Ie n'en suis pas d'aduis, mais auec patience
Ils viendront à sortir en fin en euidence.
Si tu attends sur tout le miracle brillant
Du pere Iupiter son Aegide branlant.
Ils deuisoient ainsi, quand on vit en Ithaque
Aborder le vaisseau qui porta Telemaque,
Ils touchoient le riuage & entroient dans le port,
Le nauire prend terre: adoncques chacun sort,
Et tous les espalliers remportent l'equipage,
Et les dons au logis de Clytius le sage.

Telemachus asseure sō pere de son courage pour l'exploict qu'il veut faire.

On voit aborder en Itaque le vaisseau de Telemachus.

Puis à Penelopé dépeschent vistement
Luy dire, que son fils retourné seurement,
S'en estoit allé voir aux champs le pastre Eumæe,
Mais qu'il auoit enioint la barque estre amenee
A l'abry souz les murs, de peur que de frayeur
La Reyne n'affligeast par trop son tendre cœur,
(Et ne plongeast en pleurs son sein & son visage.)
Le Pastre & le Heraut portans mesme message
Arriuoient par hazard ensemblement tous deux,
Pour à la Reyne dire vn propos si ioyeux.

Penelope aduertie de l'arriuee & retour de son fils.

Adoncque le Heraut au milieu de la trope
Des femmes dit ainsi: O chaste Penelope,
Ton cher Telemachus est venu. D'autrepart
Eumæus plus discret en la prenant à part,
Luy dit secrettement & tout au long sa charge,
Et de son ambassade à elle se descharge:
Ce faict, il prend congé, sort vistement dehors,
Et s'en va retrouuer diligemment ses porcs.

Les poursuiuans en sont estõnez

Mais des competiteurs la cohorte cruelle
Fut tres-fort contristee oyant ceste nouuelle,
Ils sortent du chasteau plein d'ire & de dédain,
S'assemblent vistement, & se trouue soudain
Hors la porte au conseil. Eurymachus commence,
Le fils de Polybus, à dire à l'assistance.

Eurymachus aux poursuiuans.

Amis, (braue ieunesse & fidelle à l'effet,)
Quel voyage est-ce cy que Telemaque a fait;
Que d'honneur, que de los, de bruit en toute sorte,
Ceste entreprise icy luy acquiert & apporte!
Bien que nous pensissions, pauures d'entendement,
Qu'il n'en viendroit à bout, & si heureusement

Ne luy reüßiroit. Or il faut tout asteure
Enuoyer à nos gens vne barque bien seure,
Qu'ils sortent d'embuscade, & sans plus s'y tenir
Qu'ils ayent sur les flots soudain à reuenir.
A peine auoit-il dit, que de sur la leuee
Amphinome apperçoit vne barque arriuee
Fraischement dans le port, ceux qui estoient dedans
Les vns plians le voile, & les autres tenans
Perches & auirons. Alors d'vn doux sousrire
Il va trouuer ses gens, & leur commence à dire:
Il n'est ja de besoin d'enuoyer le vaisseau
Pour faire reuenir nos gens qui sont sur l'eau,
Ils sont desia au port: s'ils ont sceu la nouuelle
Aduertis par quelqu'vn de la trouppe immortelle,
Ou s'ils ont apperceu d'eux mesmes s'eschapper
Sur l'eau le galion qu'ils n'ont peu attrapper.
Il dit, & ce-pendant du riuage ils approchent,
Ils poussent contre terre, & leurs bastons accrochent.
A terre ils font porter les armes vistement,
Puis pour porter conseil ils vont diligemment.
Ils ne permettent pas que personne qui viue
Ou soit ieune, ou soit vieil, les approche ou les suiue:
Mais les competiteurs s'y trouuent seulement,
Ausquels Antinoüs harangua promptement.
Compagnons, la faueur de la trouppe celeste
Nous a par trop esté defaillante & moleste,
Retirans ce garçon du danger de nos mains.
Nous auions sur les monts & rochers plus hautains
Posé de toutes parts guettes & sentinelles,
Et demeurasmes là, tant que ses tresses belles

Antino° de retour de son embuscade, à ses cōpagnons

Titan eust submergé dans les eaux d'Occident.
Tant que dura la nuict (au manteau morfondant)
Iamais dessus nos yeux le sommeil ne s'abbaisse,
Nous courons çà & là, nous tracassons sans cesse,
Nous faisons sans repos maint tour & main retour
Attendans & l'Aurore & le flambeau du iour:
Embuschez, resolus de tuer Telemaque
(Et d'esteindre le nom du madré Roy d'Itaque.)
Et le voicy pourtant par ie ne sçay quel Dieu
Eschappé de nos mains & sauué en ce lieu.
Il ne faut toutesfois que nous perdions courage,
Il faut qu'il meure icy, il faut qu'on le saccage,
Qu'il tombe souz nos mains. Car tandis qu'il viura
Ceste nostre entreprise onc ne reüssira:
Il est prudent & fin, plein de ruse & malice,
Et qui découurira tousiours nostre artifice.
Le peuple outre cela desormais l'aimera,
Et ce qu'entreprenons du tout n'approuuera.
Parquoy mes compagnons, concluons tous ensemble,
Resoluons ceste mort, parauant qu'il assemble
Le peuple & le conseil, il ne dormira point,
Mais à tous tant qu'il sont dira de point en poinct
Ce qu'auons voulu faire, & qu'auons eu enuie
Embuschez sur la mer de luy oster la vie,
Où nous auons esté long temps pour l'attrapper,
Et qu'à peine il a peu de nos mains eschapper.
Le peuple, les bourgeois entendans cet affaire
En seront mal contens, entreront en colere.
Muables, inconstans, sur nous soudain courront:
Et s'ils ne nous font pis, d'icy nous chasseront,

Nous renuoiront chez nous, si plus inexorables
Ne nous forcent d'aller autre part, miserables,
Errans, & vagabons. Si doncques vous auez
Quelque fiance en moy, croire vous me deuez.
Il est chez son porcher, allons y tout asteure
Deuant qu'il en reuiēne, attaquons l'& qu'il meure:
Ou bien si vous voulez attendons-le au chemin
Embuschez, & ce coup qu'il sente nostre main.
Puis tenons bon icy, prenons la iouyssance
Des grands biens que sçauons y estre en abondance,
Vsurpons le Royaume, entre nous partageons
Les thresors, la maison, & iamais ne bougeons.
Pour la Reyne, il luy faut donner vne demeure,
Des biens, des reuenus, que fort bien on l'asseure,
Qu'on la contente bien, & qui l'espousera
Auec elle, du tout paisible iouyra.
Mais s'il est arresté, que personne ne suyue
Mon conseil salutaire, & que vouliez qu'il viue:
Non seulement qu'il viue, ains qu'il succede encor
Au regne de son pere, à son bien, à son or,
Legitime heritier: qu'en repos il iouysse
D'vn si grand reuenu que possedoit Vlysse.
Sortons doncques d'icy, & plus ne rauageons
Son bien, son reuenu, plus ceans ne mangeons,
Mais que chacun chez luy doucement se retire,
Que pour femme, de là, si tant on la desire,
On l'enuoye en ce lieu chercher & demander,
Et amiablement de son doüaire accorder:
Et qui plus donnera, obtienne en mariage,
Si le sort luy dit bien, Penelopé la sage.

Leur donne aduis d'aller trouuer Telemachus où il sera pour le mettre à mort.

Il mit fin à son dire. Et tout tant qu'ils estoient
Resterent sans parler, & silence prestoient.
Alors Amphinomus, fils illustre & splendide
D'vn Prince du pays, de Nisus l'Aretide,
Estant comme le chef & principal amant
Venu de Dulichie abondante en froment,
Et riche en pasturage, & qui à Penelope
Agreoit & plaisoit plus que nul de la trope,
Pour ses propos courtois & son honnesteté:
Car il estoit affable, orné de probité,
Et de bon iugement. En se leuant commence
A tenir ce langage auec grande prudence.

Amphinomus dissuade aux poursuiuans de mettre la main sur Telemachus.

Ie ne trouue point bon que l'on mette la main
Dessus Telemachus, cet acte est inhumain,
Car il est fils d'vn Roy: ie suis d'aduis qu'on prenne
L'aduis de Iupiter, qu'on le suiue & s'y tienne.
Si les Dieux l'ont permis, le premier ie courray
Aux armes, cela mesme à tous conseilleray,
Le renuerseray mort: mais aussi, si n'est telle
La saincte volonté de la trouppe immortelle,
Quittez ceste entreprise. Aussi tost qu'il eut dit,
Chacun conclud de mesme, & son aduis suiuit.
Ils se leuent adonc, puis leur route reprirent
Au chasteau d'Vlysses, & sur les bancs s'assirent.

Penelope vient vers ses poursuiuans.

La Reyne cependant voulut se faire voir
A ceux qui consumoient son bien & son auoir,
Car elle auoit bien sceu l'entreprise maudite,
La resolution luy auoit esté ditte
Par le Heraut Medon, des traistres poursuiuans.
Elle vint donc à eux ses filles la suiuans,

Et

Et comme elle fut pres de la bande cruelle,
De son voile couurant l'air de sa face belle,
Au fier Antinoüs elle dit en courroux.
Méchant Antinoüs, cruel par dessus tous,
Plein d'iniure & de tort, conseiller tres-inique,
Est-ce toy que l'on nomme à haute voix publique
Par la ville d'Ithaque entre tous tes pareils
Le meilleur à bien dire, & le prime en conseils?
Certes tu n'es point tel. Et qu'est-ce, ô plein de rage,
Que tu vas machinant la mort & le carnage,
Sur mon Telemachus? As tu point redouté
D'encourir le supplice aux meurtriers apresté
Pour leurs méchancetez? (Desquels Iupiter mesme
Est tesmoin du plus haut de sa voute supréme:)
Quoy? quelle sainteté d'ainsi s'entretuer,
Et miserablement sur le sang se ruer.
Ne te souuient-il point comme autresfois ton pere
S'enfuit en ce lieu, euitant la colere
Du peuple contre luy grandement irrité,
A cause qu'il auoit, plein de temerité,
Couru & rauagé sur ceux de Thesprotie,
En suiuant les larrons pyrates de Taphie?
Or les Thesprotiens estoient lors nos amis,
Ils l'eussent massacré, eussent en pieces mis
Son cœur, eussent destruit ses biens auec sa vie,
N'eust esté qu'Vlysses appaisa leur furie,
Dont tu manges le bien, dont, ô méchanceté,
Tu recherches la femme & sa pudicité,
Dont tu poursuis l'enfant par trahison amere,
Ammoncelant, méchant, à sa dolente mere

Elle s'attaque à Antino° sur tous autres.

Tristesse sur tristesse, esmoy dessus esmoy.
Mais regarde moy bien, ie te commande à toy,
De desister en fin de ta folie infeste,
Et si feras fort bien de contenir le reste.

Eurymachus asseure Penelopé que nul ne mettra les mains sur son fils.

A Eurymaque apres de dire est eschappé:
O fille d'Icarus, sage Penelopé,
Asseure ton esprit, chasse toute ta crainte,
Et iette au loing la peur dont ton ame est attainte,
Personne n'est icy si hardy poursuiuant
Quë de ietter les mains sur ton fils, moy viuant,
Car ie te veux bien dire, & pour toute asseurance,
Que le sang coulera sur le fer de ma lance
De celuy qui voudra luy faire nul excez.
Car, i'en ay souuenance, autresfois Vlysses
M'a faict, & fort souuent, cet honneur de me prendre
Petit sur ses genoux, & de sa main me tendre
Quelque chose à manger, & seant en son sein
De doux vin me bailler son grand verre tout plein.
A ceste occasion dessus tous ceux d'Ithaque,
Et plus qu'homme viuant i'aimeray Telemaque:
Qu'il se repose en moy, qu'il asseure son cœur,
Et de tous ces seigneurs qu'il n'aye point de peur,
Ie le garanty d'eux, au reste, nul n'euite
Ce qu'il prouient de Dieu, & n'y a point de fuite.
Il luy disoit ainsi, & l'alloit exhortant

Eurymachus traistre.

De s'asseurer de luy. Le traistre nonobstant
Au dedans de son cœur premedite & machine
Au Prince Telemach' trahison & ruïne.
Mais la Reyne, au plus haut & au plus eminent
Du superbe chasteau soudain s'en retournant

Se retire en sa chambre, & pleine de tristesse
Déplore en souspirant son Vlysses sans cesse,
Iusqu'à tant que Pallas la Deesse aux yeux vers
Luy eut ses yeux pesans d'vn doux sommeil couuers.
Or se faisoit-il tard, quand le porcher champestre
Arriua vers le fils, & le pere son maistre,
Qui dedans la maison apprestoient à manger,
D'vn porc aagé d'vn an qu'ils venoient d'égorger.
A mesme instant Pallas la belliqueuse vierge
Reuint vers Vlysses, le toucha de sa verge,
En sa forme senile à l'instant le remit,
Et ses haillons rompus à l'entour de luy mit,
De peur que le porcher ne vint à le cognoistre,
Et à Penelopé n'allast faire apparoistre
Son retour. Lors à luy Telemachus accourt:
Te voicy donc, dit-il, quelle nouuelle court?
Ceste belle embuscade est-elle reuenuë?
Ou, sont-ils là tousiours dessus mon aduenuë
M'aguettans au retour? Auquel ainsi Eumæ.
Ie ne me suis point trop de ce faict informé,
I'ay eu soin seulement de faire mon message,
Et d'informer de toy Penelopé la sage,
Et puis m'en reuenir. Mais plustost que de moy
Elle auoit eu desia des nouuelles de toy
A cause que tes gens si tost qu'ils arriuerent
Vn trompette soudain à ta mere enuoyerent.
Mais voicy bien vn faict que i'ay veu de mes yeux,
Ie m'assis en allant dessus vn tertre vieux
Au dessus de la ville, on l'appelle Hermee,
D'où ie vy arriuer vne fregate armee,

Eumæe de retour aux champs.

Pallas rechange Vlysses en vieillard comme il estoit auparauant.

Toute pleine de gens, chargee pesamment
D'armes & de bastons luisans extremement:
C'estoient eux, que ie pense, & si n'en puis que dire.
Il dit, & Telemaque alors se prit à rire,
Son pere regardant, mais le porcher ne sceut
Onques y prendre garde, & ne s'en apperceut.
Eux tousiours trauaillans le soupper appresterent,
Puis quand ils eurent faict à l'aise ils banqueterent,
A plein rassasians leur estomach pressé,
D'vn repas suffisant, mais l'appetit cessé
Et la soif appaisee, alors ils s'endormirent,
Et les dons gracieux du doux sommeil ils prirent.

Fin du seiziesme liure.



LE DIXSEPTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

TElemachus reuient en la ville, il narre à sa mere les principaux poincts de son voyage. Eumæus ameine Vlysses à la ville. Il est iniurié par le chemin, & frappé par son maistre Cheurier. Il entre où les poursuiuans banquetoient: vn vieux chien le recognoist, & puis meurt. Vn des poursuiuans le frappe. Eumæus retourne aux champs, & Vlysses demeure en la ville.

AVTRE SOMMAIRE.

Entrant chez luy son chien le recognoist encore,
Mais vn fier poursuiuant l'outrage & deshonore.

AInsi que la belle Aube au Ciel apparoissoit,
Le cher fils d'Vlysses Telemaque agençoit
Ses souliers à ses pieds, sa lance fort agile

S'accommodoit en main, prest d'aller à la ville,
Puis dit à son porcher: Ie m'en vay de ce pas
Voir ma mere au chasteau: car ie ne pense pas
Qu'elle puisse iamais mettre fin à sa plainte
Qu'elle ne m'ait reueu (tant elle est en grand crainte.)
Or pour nostre hoste icy, ce pauure malheureux
Qui s'est fourré ceans, voicy ce que ie veux:
Ameine l'en la ville, afin qu'il y mendie,
Qu'il y cherche son pain & demande sa vie,
Qui enuie en aura luy pourra subuenir,
Pour moy ie ne sçaurois à tant de gens fournir,
Ayant tant de soucy, plein de tant de misere,
D'affaires accablé, s'il s'en met en colere
A son dam, i'ayme mieux dire la verité.

Telemachus à Eumee, s'en allant à la ville trouuer Penelopé.

A ces mots Vlysses. Amy, de mon costé
Ce n'est pas mon desir, (ie serois inutile,)
Puis il faict bien meilleur chercher en vne ville
Son pain, que par les champs: qui enuie en aura,
Selon ses facultez, à manger me donra,
Car ce n'est plus mon faict de hanter aux villages,
Ne pouuant m'acquitter de ces charges sauuages.
Va donc quand tu voudras, & ie suiuray bien tost
Le guide que i'auray tout soudain que le chaut
M'aura desengourdy, & l'air sera paisible,
Bien que ces haillons cy me pesent au possible:
Mais de peur qu'au matin ie ne gele transi
Ie les porte & ta ville est vn peu loin d'icy.

Vlysses à Telemachus.

Il parloit, & son fils à grand pas s'achemine,
Sorty qu'il fut delà, machinant & ruine
Et mort aux poursuiuans. Quand il fut arriué

Au superbe palais richement esleué,
Contre vne grand colomne il appuye sa lance,
Passe le seüil de l'huis, dans la maison s'aduance.
Sa nourrice Euryclee en entrant l'apperçoit — Euryclee va receuoir Telemachus.
La premiere de tous, des peaux elle agençoit
Sur des sieges diuers. En larmes ruisselante
Elle va droict à luy, & mainte autre seruante
Le vient enuironner, & toutes à l'enuy
Courent pleines de pleurs tout à l'entour de luy,
L'embrassent de grand ioye, & de façon honneste
Luy baisent mille fois & le col & la teste.
La Reyne de sa chambre accourt hastiuement, — Penelope descend en haste de sa chambre pour voir Telemachus.
A Diane, à Venus semblable entierement,
Embrasse son cher fils, toute surprise d'aise
Et le front & les yeux & la teste luy baise,
Puis pleurant tendrement elle luy dit ainsi.
Te voicy donc en fin, mon fils, mon cher soucy,
Ma tres-douce lumiere, & ma seule fiance,
Qui te pensoit iamais reuoir, mon esperance,
Depuis que tu osas de ce lieu déloger
Pour t'en aller à Pyle, & par maint grand danger
Dessus la mer, chercher nouuelles de ton pere?
Mais dy moy, comme es tu reuenu voir ta mere?
A qui Telemachus. Ma mere ie vous pry — Telemachus à sa mere.
Ne venez m'attrister si fort de vostre cry
Qui ay la dure mort eschappee à grand peine,
Mais plustost lauez vous de pure eau de fontaine,
Prenez vos beaux habits, parez vous comme il faut
Et vous en retournez & vos filles là haut
Là, aux Dieux tout-puissans, pour les rendre propices

Voüez de cent Taureaux solennels sacrifices,
Si Iupiter nous donne vn iour de nous venger
De ceux qui sans raison nous viennent outrager.
Ie m'en vay à la place afin que ie retire
Vn mien amy venu auec moy au nauire,
Et qu'auec mes amis sur le port i'enuoiay
Quand ie voulu partir, & Peyree enchargeay
De le mener chez luy, de luy faire grand chere,
Et luy porter honneur. Il disoit, & sa mere
N'y faillit nullement. Adonc elle tira
Ses precieux habits dont elle se para,
Penelope vouë aux Dieux. *S'estant premier lauee. Et souleuant sa face*
Aux puissans Dieux voüa, s'ils luy faisoient la grace
De se venger vn iour de ses méchans hayneux,
De leur sacrifier offrande de cent bœufs.
Lors Telemachus sort de sa maison muree
Son iauelot en main à la pointe ferree,
Deux grāds dogues puissans ses pas legers pressoient,
Pallas arme Telemachus de majesté. *L'accompagnoient suiuants, & point ne le laissoient.*
Pallas soufla sur luy vne majesté graue,
Vn port respectueux, vne demarche braue,
Les yeux de tout le peuple à soy il attiroit,
Et sa belle façon tout le monde admiroit.
Mesmes les poursuiuans autour de luy se pressent,
Bien-veignent son retour, le flattent, le caressent,
Mais dedans leur courage ils l'alloient menaçant.
Mais luy sans s'arrester va plus outre passant
A ceux qui luy portoient vne amitié entiere
Et qui estoient amis de tousiours de son pere:
Tels [illegible] [illegible]us, Mentor, Alitherses.

Tout ioignant d'eux s'aſsit le preux fils d'Vlyſſes,
Eux s'enqueroient de luy, quãd deuers eux s'aduãce
Par la ville marchant, Peyræ, braue à la dance
Et ſon hoſte amenant. Telemachus le vit
Se tournant, & Peyræ le preuenant luy dit.

Il cherche les amis de ſon pere & laiſſe les pourſuiuans.

Telemaque enuoy moy en diligence grande
Les filles du logis, afin que ie te rende
Les dons que te donna le Roy Menelaüs.
Auquel le fils d'Vlyſſe, ô loyal Peyreus
Nous ne ſçauons encor quelle fin pourront prendre
Nos affaires preſens, (il faut vn peu attendre.)
Que ſi les pourſuiuans d'vn violent effort
Se ruant deſſus moy me venoient mettre à mort,
Et partageoient entre eux mes hardes paternelles,
I'ayme bien mieux à toy ces commoditez belles
Qu'à ces cruelles gens. Mais ſi i'en viens à bout
Et les fais tous mourir, raporte moy le tout
En ioye en ma maiſon. Il acheue de dire,
Et le pauure eſtranger de ſes mains il retire
Et le mene au chaſteau, eux eſtans arriuez
Au palais ſomptueux richement eſleuez,
Soudain de deſſus eux leurs manteaux ils oſterent,
Et ſur les riches licts leurs veſtements ietterent,
Puis entrerent au bain au bien-polis carreaux,
Se lauerent au pur des nettoyantes eaux:
Quand ils furent lauez par les Nymphes gentilles,
Oints des douces liqueurs des odorantes huyles,
Il prennent leurs manteaux, & iettent deſſus eux
En ſortant hors de l'eau des habits precieux.
Ayants laiſſé le bain pour s'aſſeoir ils ſe rendent

Telemachus mene Theoclymenus au chaſteau.

Sur les sieges luisants, & les filles leur tendent
De l'eau pour se lauer, leur main va suportant
La riche aiguiere d'or, d'où l'eau claire sortant
Tombe dessus les mains, & delà coule l'onde
Dans le baßin d'argent à l'entourneure ronde.
Apres, dressans la table on apporte le pain
Qu'on pose deuant eux, & puis l'on sert soudain
Viures en quantité & grande & abondante
De ce qui se trouua prest pour l'heure presente.
Et la Reyne à la porte estant aßise bas
A l'opposite d'eux, de ses doigts delicats
Sa laine retordoit. Eux cependant se iettent
Sur les viures bien cuits, & de bon vin se traittent.
Quand la soif fust esteinte, & l'appetit passé,
Penelope à son fils à dire a commencé.

Penelope à son fils.

Il vaudra mieux, mon fils, qu'en haut ie me retire
Me iettant sur mon lict, où sans fin ie souspire,
Et qu'ont moüillé mes yeux continuellement
Depuis le triste iour, que trop cruellement
Vlysses s'en alla dessus les flots humides
Faire la guerre à Troye auec les deux Atrides:
Puis que tu ne veux pas encor m'acertener,
Auant que ces fascheux viennent m'importuner
De ce que tu as sceu du retour de ton pere.

Telemachus rẽd raison à sa mere de son voyage, mais taist prudemmẽt ce qui est à taire.

A qui Telemachus: Ie vous diray, ma mere,
Tout ce que i'en ay sceu selon la verité,
I'ay esté vers Nestor à Pyle sa cité,
Où ce Roy me receut d'vn außi franc courage
Qu'vn sien fils reuenant de quelque long voyage,
Apres vn bien long temps. Telle reception

Me fit-il, me monstrant pareille affection
Qu'à ses propres enfans de loüange immortelle
Et d'honneur glorieux. Mais d'auoir sceu nouuelle
Si mon pere estoit mort, ou s'il estoit encor
Sur la terre viuant, le bon homme Nestor
N'en auoit rien appris, bien me donna-il guide
Afin de me mener deuers le ieune Atride
Qui auoit combatu deuant Troye autresfois,
Me fournissant de char, de cheuaux, de harnois.
Ie vy là de ces yeux ceste Helene tant belle
Pour laquelle on alla à Troye, pour laquelle
Les Troyens & les Grecs ont souffert tant de mal,
Ont souuent combatu soubz vn destin fatal,
Par le vouloir des Dieux. Ce Roy me fit demande
Pourquoy ie venois voir Lacedæmon la grande:
Ie luy en dy la cause, & en ces mots suiuans.
Dessus l'heure il me dit. Las! que ces poursuiuans
Effeminez qu'ils sont, lasches de cœur en somme,
Ont desir de monter dessus le lict d'vn homme
Braue, fort, genereux, pleins d'actes triomphans!
Commé vne biche ayant nourry ses petits fans
Qu'elle auoit enfantez dessous les frais ombrages
D'vne verte forest, souz les feüillus ramages,
Et s'en voulant aller pasturer dans le fonds
D'vne herbeuse vallee, ou sur le haut des monts,
Laisse inconsideree au fond de l'antre horrible
D'vn farrouche lyon, monstrueux & terrible
Ses faons s'entreioüans, qui reuenant en fin
De queste, ayant perdu sa peine, & mort de faim
Rencontre ces tendrons, aguise alors sa rage,

Se iette dessus eux, les brise, les saccage
Eux foibles, luy trop fort. Ainsi en aduiendra
De ces beaux poursuiuans. Vlysses reuiendra,
Plein de iuste dédain, & du fer de sa lance
Les iettant roides morts prendra sur eux vengeance.
Que voulussent Phœbus, Iupiter l'immortel,
Et Pallas, qu'Vlysses maintenant reuint tel
Qu'il estoit en Lesbos, lors que de longue haleine
Et de force de bras il ietta sur l'aréne
Vn Philometides, encontre luy luctant
Et de peine & sueur brauement resistant:
Il le renuersa bas de vertueuse adresse,
Dont le loüerent fort tous les Princes de Grece,
Et en eurent plaisir les Rois ses compagnons.
Qu'asteure fust-il tel, parmy ces beaux mignons
(L'espee dans la main.) Ceste trouppe effrenee,
Les nopces maudiroit & l'infauste Hymenee,
Car tous sur les carreaux il les renuerseroit,
Et leur ame & leur sang ensemble verseroit.).
Or voicy la response & feable & certaine.
Sur ce que tu desire & dont tu es en peine,
Ny deçà ny delà ie ne declineray
Et rien qui soit du faict ne te deguiseray:
Mais ce que i'en apry du vieillard Dieu Prothee,
Dont la responce en fin veritable est iettee,
Tu le sçauras au vray. Dessus la haute mer
Qui furieusement faict les flots escumer,
Dans vne Isle à l'entour de qui l'onde se glisse,
Le vieillard me disoit auoir veu ton Vlysse
Endurant mille ennuis sous le toict ombrageux

De Calypso la Nymphe aux blondoyans cheueux,
Qui là le retenoit, & ne vouloit trop fiere
Luy donner son retour en son Ithaque chere.
Il n'auoit là ny gens, ny rames, ny vaisseau
Auec lesquels il pust se remettre sur l'eau.
C'est tout ce qu'il m'en dit l'Atride, braue aux armes,
Bon à la lance, & fort entre tous les gendarmes.
Cela fait, ie repry mon chemin vistement,
Et m'en reuins icy par mer heureusement,
Car les Dieux immortels le bon vent me donnerent
Et dans mon doux pays soudain me ramenerent.
Quand il eut acheué, vne forte douleur
Saisit de Penelope & l'esprit & le cœur.
Lors Theoclymenus le Prophete honorable,
L'augure non menteur, & deuin veritable
Se prit à luy parler. Femme du tolerant
Vlysses, cetuy-cy est encore ignorant
De l'aduenir caché, mais entends ma parole,
Ie ne te diray rien de faux ny de friuole,
Mais toute verité. Et i'en vay attester
Le premier des hauts Dieux le puissant Iupiter,
Et ceste table apres sainte & hospitaliere
Où vous m'auez receu d'amitié singuliere,
Et la maison encor du diuin Vlysses
Où vous m'auez donné si fauorable accez
Et m'auez recueilly: Asteure mesme Vlysse
Est dedans son païs, où il rampe & se glisse,
Espiant finement le mal qu'ont proietté
De faire ces amans, & leur indignité:
A l'heure que ie parle il resuasse, il medite

Theoclymenus asseure Penelope du retour certain d'Vlysses.

Comme il se vangera de ceste gent maudite
Et les pourra conduire à leur dernier destin.
Or i'en vy sur ta nef le presage certain,
Et le fy tout soudain entendre à Telemaque.
Auquel ainsi parla la femme au Roy d'Ithaque:
Ainsi fust-il mon hoste, (& le bon Iupiter
Voulust de ce bon-heur mes deux yeux contenter:)
Certes tu receurois & de mon franc courage
Et de mon amitié un digne & riche gage,
Tant de dons, tant de biens, que qui te trouueroit
Par voye ou par chemin bien-heureux te diroit.
Les pour suiuans conti-nuent leur train.
Ils deuisoient ainsi, & toute la cohorte
Des amans, ce pendant ioüoit deuant la porte,
A ietter le palet, à l'espieu esbranler,
(Ou à faire sifler les flesches parmy l'air,)
C'estoit au mesme lieu où deuant ils ietterent
Leur malheureux dessein & traistres comploterent.
Le soupper s'approchoit & les pastres venoient
Qui des lieux d'alentour les moutons amenoient
Comme les autres iours: quand Medon le trompette
Le plus aymé de tous, de façon plus discrette,
Qui faisoit la despence, & le tout conduisoit,
S'approchoit des ioüeurs & ainsi leur disoit.
Princes qui esbatez icy vostre ieunesse
A ioüer, à tirer, il s'en va temps qu'on cesse,
Et qu'on vienne au chasteau pour entẽdre au manger.
Sus doncques leuez vous. Il n'y a pas danger
Quand le temps est venu de s'aller mettre à table,
Et de s'aller remplir d'un repas profitable.
Il finissoit, & eux vistement se leuoient.

Et prenans leur chemin au chasteau le suiuoient.
Comme ils furent entrez dans les maisons royales,
Sus les planchers hautains des plantureuses sales,
Dessus les riches lits ils posent leurs manteaux,
Commencent de plus beau à iouer des cousteaux,
Tuent les gras moutons (aux cornes mal dressées,)
Les camusees brebis, les cheures engressees,
Ils ne pardonnent point aux pourceaux herissez
De soyes & setons, & si n'en ont assez,
Ils tuent vn taureau suiuant la grande trouppe,
Et chacun en morceaux & en pieces le couppe.

Dissipation des biẽs d'Vlysses par les poursuiuans.

Ce pendant qu'ils faisoient ces dissolus excez
Eumæus le porcher, & son maistre Vlysses
Commencent leur chemin pour venir à la ville.
Si luy dit Eumæus, pastre sage & habile.

Amy, puis que tu veux t'aller donc promener
Iusques en la cité, ie m'en vay t'y mener,
Comme on m'a commandé. Combien que mon enuie
Fust de te voir long temps en nostre compagnie,
Te voulant ordonner garde sur mes trouppeaux,
Et l'vn des compagnons qui touchent mes pourceaux.
Mais i'ay creint que le Roy ne m'en fist pire chere
„ Et ne s'en courrouçast. Car sire, la colere
„ Des maistres est tousiours à craindre, & leur fureur
„ Doit à leurs seruiteurs causer de la terreur,
Mais mettons nous aux champs : car la plus gra
Du iour descend desia, hors du midy sortie. (par
Et dedans peu de temps le vespre tombera
Qui frais & morfondant du froid nous donnera.
Auquel lors Vlysses plein de grande sagesse

Eumæe à Vlysses le menãt à la ville

Et de conseil prudent, ceste responce dresse.
I'enten ce que tu dis & fort bien le conçoy,
Mettons nous en chemin, & marche deuant, toy,
Ten moy quelque baston: si tu n'en as, esbranche
De quelque arbre bien droit vistement vne branche
Pour m'appuier dessus: car sous mes pieds ie sens
Ces chemins raboteux, malaisez & glissans.

Vlysses part pour venir à la ville, & en quel equippage.

Il dit, puis sur son dos il ietta sa besace,
Vilaine, dechiree, apiecetee & grasse
Qu'vne vieille couroye & quelque vsé cordon
Soustenoient, & Eumæ luy tendit vn baston.
Ils se mettent aux champs, les pastres demeurerent
Auec les chiens veillãs & les trouppeaux garderent.
Mais le pasteur Eumæ menoit alaigrement
Le Roy en sa cité, qui sembloit proprement
A vn pauure, à vn gueux: deschiré, miserable,
Courbé sur vn baston, ridé, vieux, éfroyable.
Ils aduançoient tousiours tirans à la cité,
Et ià touchoient des pieds le canal argenté
De la belle fontaine, où tous ceux de la ville
Venoient puiser de l'eau qui clairement distile:
Qu'autresfois Ithachus, & Neritus encor
Auoient edifiee auecques Polyctor:
A l'entour de la source vne forest hautaine
D'aulnes grands se haussoit, & la fresche fontaine
D'vn roc iettoit sans fin son surion perennel.
Dessus estoit construit vn autel solennel
Consacré à l'honneur des Nymphes fontanieres,
Sur qui les pelerins & passans ordinaires
Pour leur voyage heureux les Deesses prioient,

Faisoient

Faisoient effusion & leur sacrifioient.
En ce lieu iustement les trouua Melanthee
Le fils de Dolius, à la mode vsitee,
A la ville touchant deux meres de cheureaux
Pour traitter les amans: deux autres pastureaux
Venoient apres aussi. Si tost qu'à l'impourueuë
Sur ces deux pauures gens il eut ietté sa veuë,
Propos iniurieux encontre eux il ietta,
Et boüillant de courroux iniures éclata
Esmouuant Vlysses. Si dit à voix hautaine:

Melantheus à Eumee.

Vrayemẽt vn malheureux maintenant nous amene
Vn autre malheureux, & coustumierement
Iupiter apparie, & ioint ensemblement
Le pareil au pareil. Mais, ô porcher indigne,
En fin où pense tu mener ce gueux insigne?
Ce ventre mort de faim, qui nous destruira tout,
Et qui à tous les huis en se tenant debout,
Moulu, brisé, n'aura les espaules entieres
Demanda[illegible] vainement, ne trepiez ne chaudieres:
Mais si tu as vouloir de m'en accommoder
Pour demeurer aux champs & le bestail garder,
Pour porter à mes boucs quelquesfois du fourage,
Au moins boiroit-il là tout son saoul de laittage,
Et ses membres deffaits, bien nourry qu'il seroit,
Aux champs en trauaillant soudain raffermeroit.
Mais trop accoustumé à sa queste vilaine
Ie voy bien qu'il n'est pas pour prendre tant de peine,
Il ne fera iamais que gueuser, quaymander,
Et bribes & morceaux d'huis en huis demander.
Mais ie te iure bien que si ie le rencontre

A la porte d'Vlysse il aura malencontre,
Sieges, bancs, escabeaux à sa teste courront,
Et dru par le chasteau dessus luy voleront.

Melantheús les offēce & bat Vlysses.

Ce disant il s'approche & dessus luy s'elance,
Et de grands coups de pieds indignement l'offence.
Mais Vlysses tint ferme & point ne s'esbranla,
N'en quitta le chemin, & long temps vacilla
Si d'vn coup de baston il luy fendroit la teste

Doute d'Vlysses s'il s'en doit vāger.

Et l'estendroit tout mort. Là dessus il s'arreste,
Patiente, & retient son esprit irrité,
Mais le porcher esmeu de telle indignité
Le reprend aigrement. Se tourmente l'accuse,
Et priant de grand cœur de ces paroles vse
Leuant les mains en haut. Filles de Iupiter
Najades, qui daignez ses sources frequenter,
Si iamais Vlysses offrit souefue offrande
A vos diuinitez, soit petite, soit grande,
Brustant sur vostre autel les gresses des taureaux,
Les tendres agnelets, les folastres cheureaux
(Dont le parfun montoit iusques dans vos narines,)
Exaucez ma demande, ô pucelles diuines,
Ramenez nous bien tost Vlysses en ce lieu
Sous l'auspice ioyeux d'vn fauorable Dieu,
(Qui le conduise plein de force & d'asseurance,)
Afin de t'abaisser ceste fiere arrogance,

Eumęe à Melātheus.

Et ce cœur orgueilleux te rompre & dissiper,
Cruel & violent que tu es, de frapper
Sans raison ce pauure homme, & de telle furie.
(Et tu ne pense pas qu'on sçait si bien ta vie,)
Tu ne bouges iamais de la ville & fondant

En plaisirs, perds le tẽps. Aux champs cetẽpendant
Tes larrons de garçons, peste contagieuse
Du bestail, mettent tout en ruyne honteuse.
Auquel ainsi respond le cheurier Melanthé. Melantheus à Eumeus
O Dieux, qu'a dit ce chien impudent, eshonté?
Si ie l'empoigne vn coup, sur vne barque agile
Ie le feray mener bien loing hors de ceste Isle,
Et tireray de luy force commodité.
Qu'aussi bien Apollon au bel arc argenté
Veille dés aujourd'huy dans sa propre demeure
Tuer Telemachus, ou que plustost il meure
Dessous les poursuiuans, que pour certain c'est faict
Du retour d'Vlysses. Ce disant, il se met
A cheminer, & eux le suiuoient à la trace.
Il arriue au chasteau vistement, & prend place
Entre les poursuiuans: & s'assied iustement
Vis à vis d'Eurymach', qui l'aymoit grandement:
Aussi tost vn chacun à manger luy presente
L'escuyer la viande & le pain la seruante.
Mais le Dulichien & le pastre approchoient Vlysses approche de sa maison.
Du palais, & desia leurs oreilles touchoient
Les sons harmonieux de la lire amoureuse,
Qu'aux accents, aux accords de sa voix doucereuse
Phemius marioit, (les esprits rauissant,
Et de son art diuin les cœurs estouffant.)
Lors Vlysses prenant le pastre par la dextre
Luy dit en la serrant. Eumæ, porcher champestre,
Voicy vn beau palais, ie pense que ce soit
La maison d'Vlysses, assez on l'apperçoit
Et le peut-on iuger sans nulle controuerse:

Des autres elle est fort dissemblable & diuerse.
Vne grande muraille, & mainte haute tour
Auec de forts barreaux l'enuironnent autour,
Qui outre sa beauté la rendent bien plus forte:
Elle se va fermant de double forte porte,
Et de doubles verroux, digne de resister
Contre vn effort de guerre & de le supporter.
Ie croy que là dedans on banquette, on festine,
I'en sens monter l'odeur iusques dans ma narine,
I'entens outre cela la musique & le son
D'vne lire accordee au miel d'vne chanson,
Musique, lire, son, que les Dieux delectables
Ont sacrez aux plaisirs des agreables tables.
A ces mots Eumæus. Tu n'es pas imprudent,
Et vas bien à propos ces choses regardant.
Mais aduisons vn peu comme nous deuons faire,
Veux tu faire au chasteau la pointe la premiere
Parmy ces poursuiuans, & ie demeureray:
Ou, veux tu demeurer, & ainsi i'entreray?
Mais vien, bien tost apres, que quelqu'vn ne t'atrappe
Quand tu seras dehors, ne te pousse & te frappe.
Auquel dit Vlysses, ce que tu dis est vray,
Et ie t'entens fort bien, va tost, ie te suiuray:
Ie ne suis apprentif aux coups ny aux iniures,
I'ay paty, i'ay souffert maintes fortunes dures
En guerre, en terre, en mer, & de tout attaqué
Le courage, le cœur ne m'a iamais manqué.
Vienne ce qui pourra, car il est impossible
De pouuoir resister au ventre irremissible,
Et de le faire taire, il donne trauaux maints

Et tourmens infinis aux malheureux humains:
Il excite aux combats les nauires armees,
Les batailles esmeut dessous Mars animees,
Les barques porte-bancs pousse auec tout effort
Portans aux ennemis & la guerre & la mort.
Eumæe & Vlysses contoient ainsi merueilles
Quand vn vieux chien haussa la teste & les oreilles
Couché là de son long. Argus estoit son nom,
Il estoit à Vlysse au glorieux renom:
Il le nourrit petit, mais il n'en iouït guere
Qu'il luy fallut aller à la guerre estrangere.
Mais certains ieunes gens le dresserent tandis
Pour lieures, pour cheureilz & pour cerfs peu hardis:
Et pour lors il gisoit chetif & miserable
Sur le fiens qu'on iettoit deuant l'huis de l'estable,
Et que les charretiers le deuoient bien oster,
Et sur les champs d'Vlysse en apres le porter.
Là donc gisoit Argus, chassé pour sa vieillesse,
Et de poux tout couuert (qui le piquoient sans cesse.)
Il recogneut pourtant son maistre, & blandissant
Bellement de la queuë & l'oreille baissant
Semble le bien-veigner: Mais il n'eut pas la force
De se trainer à luy, (il n'auoit que l'escorce
Et la peau sur le dos.) Il le recogneut bien,
En pleura, mais Eumé toutesfois n'en vit rien.
Si luy dit Vlysses. Voila vn cas estrange,
De voir vn si beau chien sur le fiens, dans la fange:
Ie voudrois bien sçauoir s'il auroit point esté
Quelque chien de courage & de legereté,
Ou si on l'a nourry comme beste inutile

Argus vieil chien d'Vlysses le recognoist.

A quelque œuure que soit impropre & malhabile,
Comme on en voit aux cours des grands souuëtesfois
Qui ne seruent de rien, que de plaisir aux Rois.
Ce chien là fut à vn, luy respondit Eumæe,
Dont l'ame est maintenant de la mort consumee.
Que s'il auoit encor l'agilité du corps,
La force & la beauté comme il auoit alors,
Que le fort Vlysses le prudent Laërtide
Marcha sous les drapeaux du magnanime Atride,
Tu t'esmerueillerois de sa legereté,
De sa force de corps (& plus de sa beauté.)
Nulle beste aux forests ne fuyoit sa vitesse,
N'eschappoit deuant luy, tant eust elle d'adresse.
Or il est mesprisé & son maistre bien loin
S'en est allé mourir. Lon n'en a point de soin,
Les femmes n'en font cas, & les valets n'ont cure
De faire leur deuoir, si par cas d'aduanture
Le maistre n'y est pas & ne commande plus.
„ Car le grand Iupiter qui habite là sus
„ Oste à qui que ce soit la moitié du courage
„ Quand il est abbaissé soubz le ioug du seruage.
Vlysses entre où les pour suiuans mangeoient — Ce disant il entra dans la sale, où mangeoient
Alors les poursuiuans, & les biens rauageoient.
Et Argus tomba mort dessous la Parque fiere
Voyant son maistre au bout de la vingtaine entiere.
Le chié Argus meurt. — Mais le fils d'Vlysses le premier apperceut
Entrer le pastre Eumæe, accort faire luy sceut
Le signal du clin d'œil, & tout bas il l'appelle,
Luy s'approche, leuant de terre vne escabelle.
Alors le cuisinier sur la table depart

La viande aux poursuiuans, puis il en porte à part
Où mangeoit Telemaque: aupres de luy prend place
Eumæe, & le herault tranche vne piece grasse
Et la met, & le pain deuant luy proprement.
Mais Vlysses s'en vint apres luy bellement
Contrefaisant le gueux, & cassé de vieillesse,
Courbé sur vn baston, & ses haillons de piece
Sales l'enueloppoient. Il s'assit tout aupres
De l'allee de fresne & du seuil de cypres
Au dedans de la porte, où le menuisier sage
Le dressant à la regle, auoit poly l'ouurage.

Vlysses contrefaict le gueux.

Alors Telemachus au pastre dit ainsi.
Empoigne à pleines mains de ces viures icy
Et de ce pain mollet quantité suffisante
Et le porte à nostre hoste, & puis qu'il se presente
De rang aux poursuiuans, (implore leur secours,)
„ Leur demande du pain. La honte nuit tousiours
„ A tout hõme indigent. Eumæ luy obtempere
Et luy va dire ainsi. Telemach' (ô mon pere)
M'a dit de t'apporter tous ces presens icy
Qu'il te donne & t'enuoye, il te commande aussi
Que tu ailles de rang à chacun de la bande
De tous ces messieurs là, & que tu leur demande.
„ A tout homme indigent la honte tousiours nuit.
Et le sage Vlysses ainsi luy respondit,

Telemachus luy enuoye des viures.

Le bon Roy Iupiter veille rendre prosperes
Au gentil Telemach' à iamais ses afferes,
Soit-il tousiours heureux, & luy vienne à plaisir
Tout ce qu'aura pensé son cœur & son desir.
Ce disant il prend tout, & d'vne main & d'autre

Vlysses le remercie.

Le met en son bissac, & par terre se veautre.
Quand le chantre diuin à chanter commença
Il se mit à manger, & son repas cessa
Quand le chantre finit & démonta sa lire.
Les poursuiuans soudain commencerent à bruire
Faisans par la maison les continus excez,
Quand Pallas mit au cœur du prudent Vlysses
De s'adresser à eux & leur faire demande
D'vne piece d'argent, (ou de quelque viande,)
Pour voir lesquels auroient le plus d'honnestetés
Qui plus seroient touchez de bien & d'equité,
Bien que nul d'eux pourtant ne deust de l'iniustice
Qu'ils faisoient, euiter la peine & le suplice.
Doncques il s'aduançoit & leur tendoit la main
De propos suppliant pitoyable & humain:
(Garny de sa besace orde, sale, & immunde)
Comme s'il eust esté le plus grand gueux du monde,
Et toute sa vie eust ce mestier pratiqué,
Son miserable estat leur cœur a prouoqué
A la compassion, si bien qu'ils luy donnerent,
Tindrent props de luy, & fort s'esmerueillerent
Quel homme il pouuoit estre & d'où c'est qu'il sortoit:
Lors que Melantheus qui les cheures traictoit,
Oyez, dit-il, amans qui recherchez la Reyne
Touchant cest estranger, & que ie vous apprenne
Ce que i'en puis sçauoir, l'ayant veu seulement
Depuis bien peu en ça. Eumæ certainement
L'a ceans amené, mais ie n'ay cognoissance
Plus que vous en auez du lieu de sa naissance:
Antinoüs l'oyant tres-asprement reprit

Pallas conseille à Vlysses de s'adresser aux poursuiuans, & leur demander l'aumosne.

Vlysses demãde l'aumosne aux poursuiuans.

Ils luy donnét

Le porcher Eumæus, & à dire se prit,
Dy malheureux porcher, qui te meut, qui t'incite
D'amener deuers nous ceste enfance maudite?
Par les ruës d'icy ne voit-on pas assez
Fourmiller de ces gueux deschirez, despecez,
Coureurs, écornifleurs, mangeurs insatiables,
Qui ne seruent de rien que d'affamer les tables?
Ne te suffit-il pas que tant de gens, & moy
Ne bougions de ceans, mangeons les biens du Roy,
Que pour surcroist encor ce gueux tu nous amenes;
Auquel dit Eumæus en paroles soudaines.

Antinoüs tanse Eumæus de l'auoir mené.

Certes Antinoüs, bien que tu sois prudent,
Tu n'es pas toutesfois en prudent respondant,
Car qui est amené d'vne terre estrangere
Pour venir habiter autre part, & s'ingere
D'en introduire vn autre? hors-mis de ceux qui sont
Pour seruir de leur art en tous lieux où ils vont,
Poëtes, Medecins de griefues maladies,
Musiciens, de qui les douces melodies
Egayent vn chacun au sucre de leur voix,
Charpentiers, & tous ceux qui trauaillent en bois?
Car les professions de ces gens là excellent
Sur la terre infinie, & les autres precellent.
Mais tu es de tousiours de difficile accez,
Et rude aux seruiteurs du diuin Vlysses
Plus que nul de ceux cy, & ta mordante enuie
En veut sur tout à moy: mais ie ne m'en soucie
Tant que Penelopé ceans residera,
Et que Telemachus recogneu y sera.

Eumæus à Antinoüs.

Auquel Telemachus, dont la sagesse insigne

De celle d'Vlysses ne se rendoit indigne:
Tai-toy, que plus auant ie ne t'entende pas
Encontre cestui-cy contester en debats,
Car c'est d'Antinoüs la coustume mauuaise
En quelque lieu qu'il soit, d'engẽdrer trouble & noise.
Puis se tournant luy dit: Certes on t'apperçoit
Faire bien le deuoir de pere en mon endroit,
Et comme enuers ton fils vn grãd soin te pourchasse,
De commander ainsi qu'vn estranger on chasse:
Dieu ne le vueille pas. Mais plustost donne luy,
Ie le veux, tant s'en faut que i'en reçoiue ennuy:
Ce n'est pas chose encor pour laquelle tu doiue
Auoir peur de ma mere, ou bien que l'apperçoiue
Quelqu'vn des seruiteurs, ou d'autres, dont l'accez
Est dedans la maison du diuin Vlysses.
Mais ce que ie te dy n'a garde de te plaire,
Car tu aimes bien mieux manger tout, que d'en faire
Part à qui que ce soit. A ces mots respondit
Encor Antinoüs: Telemach', qu'as tu dit
De langage hautain & de cœur indomptable?
Si vn chacun de ceux qui sont icy à table
Luy en donnoit autant, de trois mois tous entiers
Desir ne le prendroit d'entrer en ces quartiers.
Il acheuoit de dire, & de mine cruelle
Il prit, en luy monstrant, vne belle escabelle
Qui supportoit ses pieds au prix qu'il les baissait.
Or chacun luy donnoit, & son sac remplissoit
De viures & de pain: & c'estoit la finesse
D'Vlysses d'obseruer les poursuiuans de Grece,
Faisant le mendiant. Doncques il s'en alla

Telemachus taxe Antinoüs d'estre querelleux

Luy cõmande de donner à Vlysses.

Deuers Antinoüs, & ainsi luy parla:
Donne moy, ie te pry, tu ne sembles point estre
Le pire des Gregeois, mais le Prince & le maistre,
Tu ressembles vn Roy, qui te doit inciter
A estre liberal, te plaire & delecter
Plus que nul, d'élargir les restes de la table,
Et ie te publiray par la terre habitable.
I'ay aussi quelquefois (& sans comparaison)
Esté bien à mon aise en ma douce maison:
I'ay donné volontiers, & i'ay ouuert ma dextre
A tout pauure passant, tant chetif peut-il estre.
I'ay eu des seruiteurs, & ce qu'il faut auoir
Pour viure doucement, & riche homme se voir,
Mais le Saturnien dessouz qui le Ciel tonne
A reduit tout à rien. C'est sa volonté bonne,
De voleurs, de larrons il me fit accoster
Pour aller en Egypte, & m'y precipiter.
Arriué en Egypte, & entré dans le fleuue
Qui de ses grasses eaux les campagnes abreuue,
Ie my ma flotte à l'ancre, & tant qu'il fut en moy
Priay mes compagnons de rester à recoy
Sans bouger des vaisseaux, seulement i'en appelle
En terre quelques vns pour estre en sentinelle
Et pour faire le guet, mais eux intemperans,
Et selon leur plaisir deçà delà courans,
Ne se peurent tenir de faire des rauages
De piller, fourrager bourgades & villages,
Trainer femmes, enfans, voire cruellement
Tuer les hommes faicts. Le bruit soudainement
En court à la cité, & si tost qu'apparurent

Vlysses demande l'aumosne à Antino.

Il luy controuue des bourdes

Les rayons du Soleil, à la foule coururent
Les habitans armez, les champs furent couuers
D'armes & de cheuaux, & de brillans éclairs.
Et du grand Iupiter la colere dépite
Mit malheureusement mes compagnons en fuite,
Personne ne soustint, nous estions tous espars,
Assaillis & battus du mal de toutes parts.
Alors à leur plaisir sur nous ils se ietterent,
De la plusspart des miens la terre ensanglanterent,
Les autres furent pris & emmenez tous vifs
Afin de leur seruir d'esclaues & captifs.
Pour moy ie fu donné au fils d'vn Iasie
Qu'on appellot Dmetor, qui me sauua la vie
S'estant là rencontré comme ils iettoient au lot
Ceux qu'on auoit sauuez. Il estoit Cypriot,
En Cypre commandant. Ainsi à la renuerse
En ce lieu m'a ietté la fortune peruerse.

Antino' se courrouce à Vlysses.

Auquel Antinoüs derechef dit ainsi:
Mais de quel Dieu nous vient ce trouble-feste icy,
Et ce porte-malheur? Demeure', (homme batable,)
Et ne t'approche point si pres de ceste table,
Que tu ne trouue icy Egypte à ton malheur,
Et Cypre encor' vn coup: Impudent, affronteur,
Et quaymant que tu es. Va t'en & te presente
Aux autres, qu'vn chacun te donne & te contente.
„ *Mais c'est du bien perdu, & l'on nomme tres-mal*
„ *Aumosnier celuy là qui faict le liberal*
„ *De ce qui n'est à luy, & qu'on n'empesche en sõme:*

Vlysses luy respond.

Car force portions remplissent bien vn homme.
Si luy dit Vlysses: Amy, certainement

Tu monstres que tu n'as sens ny entendement,
Non mesme en apparence. Estant en ton domaine
Si quelqu'vn t'en venoit demander, à grand peine
Luy donrois-tu du sel, que tu ne peux souffrir
Mangeant le bien d'autruy, que l'on me vienne offrir
Quelque chose à manger de la surabondance.
Antinoüs alors plus aigrement s'offence,
De trauers le regarde, & puis luy dit ainsi:
Ce n'est pas commencer à desloger d'icy
Que de m'iniurier. Comme il disoit, il guette
Vn tabouret à bas, il le prend & luy iette,
Et sur l'espaule droitte il l'atteint iustement
Tout au plus haut du dos. Le coup aucunement
N'ébranla Vlysses, (mais ainsi qu'vne roche
Immobile il restoit,) tant seulement il hoche
Secrettement la teste, en soy le menaçant
D'en auoir la raison. Et puis recommençant
Son train, il se rassied, son sac & sa pitance
Pose sur les carreaux, puis dit à l'assistance:
Amoureux de la Reyne excellente en honneur,
Escoutez ie vous pry' ce que i'ay dans le cœur,
Ce ne peut estre à l'homme & regret & tristesse,
Ny douleur en son cœur, lors que quelqu'vn le blesse
Combattant pour son bien, ses brebis & ses bœufs:
Mais ce qu'Antinoüs m'a par trop outrageux
Frappé, n'a pas long temps, c'est à cause du ventre
Méchant, pernicieux, & le tour & le centre
Des maux qu'ont les humains. Mais s'il y a des Dieux
Encor en quelque part, vengeurs des souffreteux,
Que la fiere Erynnis & la mort inhumaine

Antinoüs iette vn tabouret à Vlysses & le frape.

Vlysses aux poursuiuans.

Auant que faire nopce Antinoüs emmeine,
Et le fils d'Epeithee encores luy parla.
Nostre hoste, parle bas, assieds toy, mange là,
Ou te retire ailleurs, que nos gens ne te tirent
Par les mains, par les pieds, & la peau te déchirent
Te trainans par la place: & apres qu'il eut dit,
Vn chacun d'eux conceut vn merueilleux dépit
De ce qu'il auoit faict, & l'vn prit la parole.
Ce que tu viens de faire est chose indigne & folle,
Antinoüs, d'auoir outragé ce passant,
Si quelque Dieu habite au Ciel resplendissant,
Cet acte est malheureux: & les Dieux venerables
Se font souuentefois aux estrangers semblables,
Conuersent parmi nous, marchent par les citez
Spectateurs des biens-faicts & des méchancetez.
Il l'entendit parler, & n'en fit pas grand conte:
Mais à Telemachus le dépit au cœur monte
De le voir outragé, s'abstenant prudemment
D'en ietter aucun pleur, trop bien secrettement
La teste il en branla, songeant à la vengeance.

Telemachus fort offencé de ce que son pere a esté outragé.

Mais quand Penelopé eut ouy quelle offence
On auoit faict là bas à vn pauure estranger,
A ses femmes ainsi son cœur vint décharger.
Que Phœbus puisse ainsi frapper ce méchant hõme,
Phœbus l'insigne archer. A laquelle Eurynome:
Si selon nos souhais toute chose tiroit
Le beau iour de demain pas vn d'eux ne verroit.
A qui la chaste femme au patient Vlysse.
Tous sont en general mes ennemis, nourrice,
Tous me font de l'ennuy, mais principalement

Penelope en sçait les nouuelles.

Ce fier d'Antinoüs, qui m'est entierement
Comme la noire mort. Vn pauure homme mendie
Là bas par la maison, leur demande sa vie,
Contraint par la misere & la necessité,
Chacun luy a donné de bonne volonté:
Et ce fier outrageux plein de rage cruelle
Luy a contre le dos ietté vne escabelle.
A ses femmes, ces mots sur son lit elle tint
Et le fort Vlysses sa refection print.
Puis faisant appeller le porcher de la salle,
Vaie te prie Eumæ, luy dit elle, deualle,
Et fay venir vers moy ce pauure plein d'ennuy,
Afin que ie le voye, & m'enquiere de luy
Si en quelque cartier de la terre habitable
Il auroit point ouy parler du miserable
Vlysses, ou plustost l'auroit veu de ses yeux,
Car il peut bien auoir couru beaucoup de lieux.
Et le Pastre en ces mots respondit à la Reyne:
Sage Penelopé, à la volonté mienne
Que se teussent les Grecs lors que cet homme dit
Car il te rauiroit de ioye tout l'esprit.
Ie l'ay logé trois nuits dedans la mestairie,
Et trois iours tous entiers (sauué de la furie
De ceux qui dans leur nef le vouloient égorger,
Chez moy tout le premier il s'est venu ranger:)
Mais ce temps ne luy peut à grand peine suffire
A faire fin finale à ce qu'il vouloit dire
De ses calamitez. Comme quand on entend
Vn bon musicien ses poëmes chantant
Que luy ont departis les Dieux à qui nous sommes.

Penelope faict appeller Vlysses vers elle

Eumæe louë Vlysses à Penelopé

Afin de le porter & faire entendre aux hommes,
On ne se peut lasser tant il dit doucement
De l'escouter tousiours: ainsi pareillement
Il me rauissoit tout me contant sa misere.
Or il se disoit estre à cause de son pere,
Grand amy d'Vlysses, Crete est sa nation
Où Minos eut iadis sa domination,
Apres auoir couru par regions diuerses
Il s'est conduit icy souffrant mille trauerses.
Il dit auoir ouy nouuelles cy deuant
Chez les Thesprotiens qu'Vlysses est viuant,
Et qu'il doit bien tost estre au lieu de sa naissance
Chargé de grands thresors & de grande cheuance.

Penelope enuoye Eumæus l'appeller.

A qui la chaste femme au Dulichien Roy.
Va, fay le moy venir afin qu'il parle à moy.
Eux, qu'ils passent le temps s'ils veulent à la porte,
Ou dedans la maison aysés en toute sorte,
Leur bien, leur reuenu est fort bien conserué

Deteste le train des poursuiuans.

Chez eux en leur maison, leur bled est reserué,
Leur vin semblablemẽt, & leurs gens seuls en viuent:
Et eux, tant que les iours & les nuicts s'entresuiuent
Ne bougent de ceans, tuent iournellement
Bœufs, cheures, & brebis, mangent incessamment,
Et boiuent tous nos vins, & sans qu'on les reprenne
Frippent le reuenu de tout nostre domaine.
Car ie n'ay homme aucun qui de nostre maison
Bannisse ceste peste & ceste trahison

Regrette Vlysses.

Tel que fut Vlysses. Que s'il venoit asteure,
Qu'on le vist arriuer en sa douce demeure,
Il seroit suffisant, & son fils seulement
De

De tirer de ces gens le digne chastiment.
Comme elle luy parloit Telemaque esternuë
Si haut que la maison & toute l'estenduë
En retentit tresfort. Penelopé en rit,
Et ces mots à Eumæe aussi tost elle dit.
Va tost, fay moy venir en presence cet homme,
Vois tu pas que mon fils, ainsi que ie le nomme,
Esternuë aussi tost? Tien donc pour tout certain
Que tous ces poursuiuans sont pres de leur destin,
Sont proches de leur mort: Certe elle les talonne,
Et sera mal aisé qu'il s'en sauue personne.
Voicy vn autre faict dont ie t'asseure aussi,
Si ie sçay pour certain que ce passant icy
Die la verité, il aura pour estreine
Chemises, & habits de bonne & fine laine.
Comme elle eut dit, Eumæe accourut vistement
Le trouuer, & luy dit ainsi sommairement:
Penelopé la Reyne, & la tant sage mere
Du bon Telemachus, m'enuoye à toy, mon pere,
Car elle te veut voir, touchee dans son cœur
De s'enquerir de toy (bien qu'en grande douleur)
Touchant son Vlysses: si elle ne te trouue
Menteur, ains tes propos veritables esprouue,
Elle t'habillera d'vn bon accoustrement,
Dont tu as grand besoing, & pourras librement
Aller parmy le peuple, y demander ta vie,
Et te pourra donner qui en aura enuie.
Lors le sage Vlysses qui tant a supporté
D'ennuis & de trauaux: I'en sçay la verité,
Ie n'en celeray rien à la fille d'Icare

Telemachus eternuë

Penelope en prend bon augure.

Eumæe appelle Vlysses de la part de Penelopé.

Vlysses luy respond.

La sage Penelope, & sans que ie m'esgare
Luy diray tout le faict: ie sçay tous ses erreurs
Car nous auons couru de semblables malheurs.
Mais ie redoute & crain l'iniurieuse bande
Des mutins poursuiuans, dont la superbe grande
A monté iusqu'au Ciel. Car cet homme enragé,
Comme tu l'as peu voir, m'a ceans outragé,
Sans auoir eu de moy iniure ny offence,
Sans que Telemachus luy ayt faict resistence
Ny personne pour moy. Va t'en donc de ma part
Dire à Penelopé que i'iray sur le tart,
Mais que le Soleil tombe, & qu'elle patiente:
Bien qu'elle soit pressee, & l'en fasche l'attente:
Alors elle pourra contenter son desir,
Du retour d'Vlysses m'enquerir à loisir
Nous chauffans pres du feu: Car certes ie frissonne
Et ma robe n'est pas, comme tu sçais, trop bonne
Tu le sçais, i'ay chez toy quelque temps seiourné.
Eumæe l'ayant ouy s'en est tost retourné
Et la Reyne luy dit (pleine d'impatience)
Tu ne l'amenes point Eumæ', qu'est-ce qu'il pense?
Craint-il quelque danger, ou bien s'il est honteux?
„ La honte ne vaut rien au passant souffreteux.

Eumæe rapporte la responce d'Vlysses à Penelope.

Il respond sagement, luy dit le Pastre Eumæe
Comme feroit tout autre, il craint l'ire animee
De ces superbes gens, & te prie instamment
D'attendre que le soir approche seulement:
Ce temps là vous sera plus à propos, & l'heure
Sera pour tous les deux plus commode & meilleure.
Cet homme n'est point sot, mais sage & attrempé,

Et parle comme il faut (luy dit Penelopé)
Celuy que le mesdire & le blasmer emporte,
N'a pas accoustumé de parler de la sorte.
Elle disoit ainsi, & le porcher descend
En bas, où les amans estoient, & s'adressant
Au preux Telemachus, d'vne ardeur nompareille,
De peur qu'on ne l'entende, il luy dit à l'oreille:
Ie m'en retourne aux champs, pour conseruer le tien
Aussi soigneusement que ie ferois le mien:
Toy pren bien garde icy, & sur tout ie te prie
De n'estre nonchalant de pourvoir à ta vie,
Qu'il ne t'aduienne mal, car ils ont proietté
De faire contre toy quelque mechanceté.
Que Iupiter plustost les perde & les destruise,
Qu'en rien d'oresnauant leur malice nous nuise,
Auquel Telemachus. Il en sera ainsi,
Mais va t'en boire encor, puis oste toy d'icy,
Et t'en reuien demain, & d'amener n'oublie
Quelque chose de beau dequoy ie sacrifie.
Ie prendray garde à tout, & les Dieux immortels
En auront soin aussi. Il tenoit propos tels
Et luy saisit vn siege & s'alla metre à table,
S'emplissant de bon pain & de vin delectable,
Puis alla voir ses porcs, laissant plaine maison
De mangeurs, de beuueurs, (& de gens sans raison,)
Qui chantoient, qui dansoient en toute esiouyssance,
Et la moitié du iour s'achemine & s'aduance.

Fin du dixseptiesme liure.



LE DIXHVITIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

LE combat d'Vlysses & du gueux Irus. Penelopé se monstre aux poursuiuans, tanse Telemachus de ce qu'on auoit outragé leur hoste. Les poursuiuans luy font des presens, qu'elle reçoit. Les paroles qui se tindrent entre Vlysses & Erymachus, l'vn des principaux poursuiuans.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses est vainqueur, Irus est malheureux:
Penelope reçoit les dons des amoureux.

Irus. *OR suruint de la ville vn vulgaire quaymand,*
Mendiant ordinaire, & celebre gourmand,
Beuuant, mangeant sans fin, mais sans force & puissance,
Et toutesfois estant de grande corporance.

Arnææ fut son nom, dés ses plus ieunes ans
Par sa mere nommé, mais les petits enfans
L'appellerent Irus, pour ce qu'il sçauoit faire
Les messages soudain qu'on en auoit affaire:
Lequel voyant Vlysse, il le chassoit aussi
De sa propre maison, & luy disoit ainsi.

Irus veut chasser Vlysses de chez luy.

Retire toy d'icy vieillard, & ne t'arreste,
Vois tu comme vn chacun me hoche de la teste?
Ils me commandent tous de te trainer dehors:
I'en ay honte pourtant, mais leue toy, & sors
Que ne venions aux mains, & que n'ayõs querelle.
Vlysse luy vsa de remonstrance telle

Vlysses à Irus.

Le guettant de trauers. Malheureux que tu es
Que te dis-je? quel mal est-ce que ie te fais?
Ie ne t'ennuye point, pour ce que tu demande,
Et qu'on te donne fort, la place est assez grande
Pour nous tenir tous deux, il n'y a pas dequoy
Me deuoir enuier estant gueux comme moy,
„ L'abondance prouient des Dieux & de leur grace.
Quant à venir aux mains n'vse point de menaces,
Et ne m'échauffe pas, que tout vieux & tremblant
Que ie suis, de ces poings ie ne rende sanglant
Ton poitral & ton groin, te faisant vne charge.
Et puis ie n'ay pas peur que ie ne sois au large
Tout le reste du iour, & plus encor demain,
Car ie ne pense pas qu'eschappé de ma main
Tu puisses iamais plus auoir tant de courage
Que de r'entrer ceans chez Vlysses le sage.

Irus menasse Vlysses.

Mais le coquin d'Irus ainsi luy respondit,
Qu'est-ce qu'en tournoyant ce glorieux a dit?

Ceste vieille enfumee? Hé, que si ie l'empoigne
Comme ie luy donray brauement sur sa grogne.
Et à grands toups de poing luy feray choir les dents
Des machoires à terre, ainsi qu'à porcs grondans.
Ca, vien, appreste toy, qu'à l'espreuue on cognoisse
Qui combattra le mieux, & ton orgueil paroisse
D'en attaquer vn ieune estant vieux & cassé.
Ainsi disputoient-ils d'esprit fort courroucé
Sur le paué luisant, droit deuant la grand porte.
Antinoüs les oyt, puis dit en ceste sorte
A tous ses compagnons sousriant doucement.
Vous n'eustes iamais plus vn tel contentement,
Ny vn si grand plaisir que Dieu nous en presente
Tout maintenāt ceans, (& sans qu'on s'en tourmēte,)
Voila l'hoste & Irus qui ont bien grand desir
De se frotter l'vn l'autre, ayons en le plaisir.
Les autres en riant tout soudain se leuerent,
Autour des pauures gueux haillonneux s'assemblerēt.
Ausquels Antinoüs. Amis voyons vn peu,
Les tripailles de Cheure estans dessus le feu,
Mettons les pour le prix de la force & l'adresse
De celuy qui vaincra, pleines de sang & gresse,
Et qui sera des deux le plus fort pour frapper
Les aille hardiment prendre pour son soupper.
Dauantage, s'il veut desormais qu'il se mette
A table parmy nous, & que l'on ne permette
Qu'autre pauure que luy reuienne plus icy
Pour demander son pain. Antinoüs ainsi,
Et nul à ses propos ne voulut contredire.
Mais le fin Vlysses se prit lors à leur dire:
Messieurs, certainement il n'y a nul propos

Antinoüs aux poursuiuans sur le debat d'Irus & d'Vlysses.

Ils en veulent auoir leur plaisir, & les faire entrebattre.

Vlysses aux poursuiuans sur le combat d'auec Irus

D'attaquer au combat vn ieune homme, & dispos
Contre vn vieux & cassé, mais ce malheureux vêtre
Ce mauuais conseiller me force que i'y entre,
Et sois brisé de coups. Mais tout premierement
Iurez moy tous icy vostre plus grand serment,
Qu'on ne me fera point dol ne supercherie
En la faueur d'Irus, n'aucune tromperie
Me donnant quelque coup: (mais que de loyauté
Le combat se fera suiuant sa volonté.)
Ils firent le serment. Telemachus à l'heure,
Estranger, luy dit-il, si de tant tu t'asseure
Es forces de ton cœur, d'emporter brauement
Le dessus du combat, ne tremble nullement,
Ne crain qui que ce soit: car qui te voudra faire
Desplaisir, il aura contre plusieurs affaire:
Tousiours hospitalier sera Telemachus.
Que donc Antinoüs auec Eurymachus,
Tous deux Princes puissans, tous deux pleins de sa-
Viennent fortifier mon dire & ma promesse. (gesse

Telemachus asseure Vlysses.

Il dit, & chacun d'eux le promit & iura.
Adoncques Vlysses sa chemise tira,
Brida de ses haillons ses parties honteuses,
Ses cuisses fit paroistre & fortes & nerueuses,
Ses espaules monstra larges extremement,
Sa poictrine & ses bras puissans infiniment:
Pallas aupres de luy assistant en personne,
Accroissement & force à tous ses membres donne.
Chacun des poursuiuans grandement l'admiroit,
Et l'vn d'eux à vn autre aupres de luy disoit:
Certainement Irus receura malencontre,

Vlysses s'equippe pour combattre Irus.

Voy vn peu ce vieillard, & quel iarret il monstre.

Irus a peur.

Ils deuisoient ainsi, mais Irus estonné,
Trembloit de malle peur. Si fut-il amené
Lié par les valets, de force & de contrainte,
De membres tressaillant & fremissant de crainte.
Auquel Antinoüs. Ton profit eust esté
De n'estre iamais nay, ou ne t'estre vanté
De craindre tant vn homme agraué de vieillesse,
Attenué de mal qui le poursuit sans cesse.
Mais ie te dy vn mot, & tien-le pour tout faict
Si ton homme est plus fort, s'il te vainc & desfaict,

Menaces d'Antinoüs à Irus.

Ie t'enuoiray sur mer lié dans vn nauire,
Au tyran Echetus, de tous hommes le pire,
Qui oreilles, nareaux, tesmoins te couppera
Et le tout à manger à ses chiens iettera.
A ces mots, les frayeurs plus fortes le saisirent,
Eux le tirerent lors & en place le mirent.

Combat d'Vlysses & d'Irus.

Chacun des combatans adonc les mains haussa,
Et le fort Vlysses en soy-mesme pensa
S'il le deuoit frapper du premier coup, de sorte
Que l'ame s'enuolast de sa charongne morte:
Ou bien s'il le deuoit assener bellement,
Et le renuerseroit par terre seulement.
Et ce dernier aduis luy plut mieux en son ame,
De peur des poursuiuans, & d'en encourir blasme.
Or comme ils furent pres. Le coquin l'assenna

Vlysses blesse Irus.

Dessus l'espaule droitte, & l'autre luy donna
Sur le chainon du col, au dessouz de l'oreille,
Et le sang rendit tost sa machoire vermeille.
Il chet en la poussiere, & braillant & hurlant

Crache les dents dehors, & des pieds va branlant.
Et lors les pourſuiuans ſe mouroient tous de rire,
Leuans les mains en hault, & Vlyſſes le tire,
Le traine par le pied, tant qu'il fuſt arriué
Sur le ſeüil de la porte, & que ſur le paué Le tire par les pieds dehors.
L'euſt laiſſé renuerſé. Adoncques il luy iette
Vn baſton en la main, & ainſi l'admonneſte.
Tien-te là, & les chiens & les porcs va chaſſant,
Et ne meſpriſe plus le pauure & le paſſant.
Veu que tu ne vaux rien, que punition pire
Ne t'aduienne à la fin. Il acheua de dire
Puis ietta ſur ſon dos ſon biſſac ſalle & gras,
Le tenant par la ſangle, & tira de ce pas
S'aſſeoir ſur les carreaux. Lors les autres entrerent
Rians tant qu'ils pouuoient, & ainſi luy parlerent.
Iupiter, ô noſtre hoſte, & les immortels Dieux:
Te vueillent enuoyer ce que tu aymes mieux
Et deſires le plus, d'auoir & noſtre table
Et la ville, desfaits de cet inſatiable,
Car deuers Echetus bien toſt nous l'enuoirons,
Le pire homme du monde, & nous en defferons,
Ils luy diſoient ainſi. Et la ioye ſe gliſſe,
Pour cet honneur acquis, dedans l'ame d'Vlyſſe,
Alors Antinoüs luy preſente en ſon rang
Vn grand ventre remply & de graiſſe & de ſang. Dons des pourſuiuans à Vlyſſes.
Amphinomus apres tira de la corbeille
Deux pains, & luy donna, remplit de la bouteille
Vne grande coupe d'or, & l'honorant, luy dit:
Mon pere, mon amy, ſois ioyeux vn petit.
Puiſſes-tu recouurer ta fortune premiere:

Car tu es maintenant battu de grand misere.

Vlyſſes à Amphinomus.

Lors le ſage Vlyſſes. Tu ſemble en verité,
Amy, eſtre doüé de prudence & bonté.
Tu es d'vn pere auſsi de bonne renommee,
La bonté de Niſus eſt beaucoup eſtimee
En l'Iſle Dulichie, & il y eſt tenu
Pour homme de moyens. Tu es de luy venu
A ce que l'on m'a dit, & tu as l'apparence
De n'eſtre dépourueu de ſens & de prudence.
C'eſt pourquoy ie te veux plus volontairement
Attaquer de propos. Oy moy patiemment.

Propos d'Vlyſſes à Amphinomus.

De tout ce qui prend air ſur la terre fertile,
Et qui rampe deſſus, rien n'eſt tant imbecille
Que l'homme (audacieux) il ne ſçauroit tomber
En ſon entendement, qu'il puiſſe ſuccomber
Iamais en nul malheur, tant que les Dieux aſſemblent
Sur luy leur grand pouuoir, & ſes genoux ne trẽblent.
Mais depuis que les Dieux luy donnẽt du tourment,
Il porte tout cela fort impatiemment.
Toutesfois nous mortels à telle loy nez ſommes
Que nous dõne le pere & des Dieux & des hommes.
I'ay eſté me ſembloit, plus heureux autresfois
Que nul homme viuant. Sur cela ie faiſois
Mille mechancetez, flaté par ma puiſſance,
Et ayant ſur mon pere & mes freres fiance.
„ Nul doncques pour le bien n'aille trop fierement,
„ Et ce qui vient des Dieux ſoit pris moderement.
Ie voy ces pourſuiuans mener vn train infame,
Manger le reuenu, ſoliciter la femme
D'vn, que i'aduertirois mes amis volontiers,

N'estre plus gueres loing d'entrer en ces quartiers:
Il ne tardera pas. Le bon ange te vueille
Bien tost oster d'icy, & ie le te conseille,
Qu'il ne te trouue pas quand il arriuera.
Car cest affaire icy ne se desmelera
Entre ces gens & luy sans meurtre & sans carnage,
Dés qu'il mettra le pied dans son doux heritage.

Il luy conseille de s'oster de là.

Il gousta le doux vin, & beut, quand il eut dit,
Et puis au conducteur des peuples, il rendit
La coupe dans la main. Qui l'oyant, se promene
Affligé, par la sale & la teste demene.
Car desia en son cœur il deuinoit son mal,
Mais il ne put fuir son desastre fatal:
Minerue l'empescha. Mais c'est afin qu'il tombe
Dessous Telemachus, & que mort il succombe
Sous sa lance & son bras. Apres il se remit
En sa premiere place, & son siege reprit.

Amphinomus. en peine

Mais Minerue aux yeux pers mit dedans le courage
De la fille d'Icar Penelopé la sage
De voir les poursuiuans pour leur ouurir le cœur,
Et enuers son mary se mettre en plus d'honneur
Enuers son fils aussi. Se prenant donc à rire,
Fort contre sa coustume, elle commence à dire.
Eurynome, le cœur me dit d'aller là bas
Visiter ces messieurs, bien que ie n'aye pas
Coustume de le faire, & soit contre l'attente.
Possible qu'ils en ont. Mais pour chose importante,
Dont ie veux aduertir mon fils doresnauant,
Qui est qu'il ne faut pas qu'il hante trop souuent
Auec ces poursuiuans, qui luy font bonne mine

Pallas met au cœur de Penelopé d'aller voir les poursuiuans.

Par deuant, mais leur cœur machine sa ruyne.
Qu'il se garde donc d'eux, & pour les euiter
Ne s'accoustume pas à les trop frequenter.
A qui Eurynomé fidelle despensiere.
C'est tres-bien dit à toy, ô ma fille tres-chere:
Va donc & aduerti ton fils de tout cecy,
Et ne luy cache rien. Mais laue toy aussi
Plustost que d'y aller, fay ta face luysante
Et ne te monstre point ainsi triste & dolente,
„ Et les yeux pleins de pleurs. Rien ne ruyne tant
„ Que de pleurer tousiours, & s'aller tourmentant.
Et puis, voila ton fils d'aage & de force telle
Que tu l'auois requis à la trouppe immortelle.
A qui Penelopé respondit en ce point.
Ma chere Eurynomé, non, ne me parle point
Ny de lauer mon corps, ny d'agencer ma face
Si triste que ie suis. Les Dieux, dessus l'espace
De l'Olympe habitans, m'osterent vigoureux
Mon lustre & ma splendeur, dés le iour malheureux
Qu'il s'en alla sur mer. Mais fay moy ie te prie
Venir Antonoé auec Hippodamie
Pour venir auec moy. Ie rougirois d'aller
Seule & sans compagnie à des hommes parler.
Elle disoit ainsi: la vieille en diligence
Pour les faire venir vers les filles s'aduance.
Mais de rechef Pallas vn autre faict pensa:
Sur la fille d'Icare vn doux sommeil poussa,
Qui la charme, l'endort, & au repos la plonge.
Alors elle s'encline & doucement allonge
Ses membres sur le lict. Puis Pallas luy souffla

Pallas enuoye le sommeil à Penelopé, & pourquoy.

Pour la faire admirer aux Grecs qui estoient là
Ses dons ambrosiens : luy decora la face
D'immortelle beauté & d'attrayante grace.
Telle qu'vne Venus, quand elle veut aller,
Coronnee de fleurs, aux danses pour baller,
La fit plus que deuant & grande & grasse, voire
Plus blanche de beaucoup que ne seroit l'iuoire,
Puis elle se partit, & les filles apres
Arriuerent vers elle, aux bras & blancs & frais,
Suiuant son mandement. Lors le sommeil la laisse,
Elle essuye ses yeux, & s'escrie en tristesse.
Certes le doux sommeil m'a surprise en mes pleurs,
Si mes vœux auoient lieu. Diane en mes douleurs
Dessus moy decochant vn des traits de sa trousse
Me donneroit bien tost vne mort ainsi douce,
Pour ne plus m'affliger: mon esprit tourmentant
Sans cesse de douleurs, pleurant & regrettant
Mon espoux bien aymé, dont, par toute la Grece
Fait courir son renom, la vertu, la sagesse:
Ce faict, elle descend, non seule, mais ayant
Ses filles apres elle, & d'elles s'appuyant.
Si tost qu'elle approcha la sale bien meublee
Où des amans estoit la superbe assemblee,
Sur le seüil de la porte elle arresta ses pieds,
Sur sa face iettant ses voiles deliez.
Or à chaque costé ses deux filles se mirent.
Mais lors des poursuiuans les genoux tressaillirent,
Leur cœur saisi d'amour de liesse sautoit,
Et chacun de dormir pres d'elle souhaittoit.
Lors appellant son fils elle tint ce langage

Penelopé se resueille, & souhaite sa mort.

Elle descend en bas.

Certes Telemachus, tu n'as plus de courage
Ny de ressentiment. Quand tu n'estois qu'enfant
Ton courage s'alloit d'auantage eschauffant.
Mais or' que tu es grand, fort, & plein d'esperance,
Et qu'on te iugeroit à ta seule apparence
Estre certainement fils d'vn homme de bien,
Et si grand & si beau, tu ne vaux du tout rien,
Tu ne te ressens point, tu pers tout le courage.
Quoy, quelle indignité, quel forfaict, quel outrage
As tu souffert ceans, laissant impunement
Frapper vn estranger si miserablement?
Que dira-ton de toy? Si desormais on traicte
Ainsi les estrangers qui viendront à retraicte
Dedans nostre maison, à toy seul en sera
La honte, & le diffame, & l'on t'en blasmera.

Penelopé tanse Telemachus d'auoir souffert qu'on ayt offencé son hoste.

Adonc Telemachus. Ie confesse ma mere,
Qu'à iuste occasion vous estes en colere,
Mais ie regarde à tout. Et si ie sçay fort bien
Discerner comme il faut le mal d'auec le bien,
Ne me ressentant plus de ma premiere enfance.
Mais ie n'ay pas assez de force & de prudence
Pour resister à tous: ie suis intimidé
Par ces gens, ie ne suis secouru n'y aydé
De personne du monde, ils trament, ils machinent,
Ie voy comme en leur cœur desia ils m'exterminent.
Mais pour te dire aussi de ce qu'ont faict ces deux
S'estans entre-frottez, cela ne vient point d'eux,
L'hoste a eu le dessus. Que nous fut si prospere
Pallas, tel fust Phœbus & Iupiter le pere
Enuers nous, qu'auiourd'huy nous puissions voir ces (gens

Telemachus s'excuse

Aussi mal-accoustrez, comme est l'autre ceans,
Que les vns là dehors les iarrests estendissent
Les autres cy dedans aux abbois se rendissent,
Comme ce pauure Irus, & teste & corps branlant
Là dehors, vn yurongne en tout point ressemblant,
Ne se pouuant leuer ny faire sa retraicte,
Moulu, brisé qu'il est & de corps & de teste.
Ainsi qu'ils deuisoient, leur propos fut couppé,
Par ce qu'Eurymachus dit à Penelopé. Eurymachus à Penelopé.
Sage Penelopé, belle fille d'Icare,
Si tous les Grecs voyoient ceste beauté tant rare,
D'Iasie & d'Argos, tous ceans demourroient,
Bien plus de gens chez toy ta beauté requerroient,
Car infailliblement ton bon esprit, ta grace,
Ta taille & ta beauté, toutes femmes surpasse.
Auquel Penelopé. Les Dieux en verité, Penelopé respond prudemment à Eurymachus.
Eurymach', ont perdu ma grace & ma beauté
Dés le iour que les Grecs dessus la mer monterent,
Et pour mon grand malheur mon Vlysse m'osterent.
S'il estoit de retour en vie il me rendroit,
Rameneroit mō lustre, & bien mieux m'en prēdroit.
Mais certes maintenant le chagrin me deuore.
Vn mauuais Dieu le veut. Il me souuient encore
Que quand il s'en alla la main droicte il me print
Me retirant à part, & ces propos me tint. Les propos qu'Vlysses tint à Penelope partāt pour aller à Troye.
Femme, le cœur me dit que iamais sans grād perte
Les Grecs ne reuiendront de ceste guerre ouuerte.
Car on tient les Troyens pour belliqueuses gens,
Bons tireurs, bons archers, legers & diligens,
Bons dresseurs de cheuaux plus qu'autres de la terre,

Et qui iugent fort bien des progrez de la guerre.
Par ainsi ie ne sçay si Dieu me rennoira,
Ou si ie seray pris. Mais vienne qui pourra:
Aye soin de mon pere, & traitte bien ma mere
Comme tu fais asteure, & mieux si le peux faire
Estant si loing de toy: mais dés que tu verras
Nostre fils estre grand, lors tu le mariras
Selon ton bon palisir, quittant au prealable
Ta maison à ton fils. Son propos fut semblable
Et tout en reuient là: mais le iour defaudra.
Si tost que ceste nopce odieuse aduiendra,
Nopce pernicieuse, ennemie, importune,
Iupiter m'arrachant mon bien & ma fortune.
Mais l'ennuy, le dépit me ronge & me deffait,
Et ie n'ay iamais veu pratiquer vn tel faict,
Que ces mesieurs icy. Ils recherchent en somme
Vne femme de bien & fille d'vn riche homme:
Sont toujours en debat & ne s'accordent pas,
(Ce tempendant ils font icy maint bon repas:
Aux despens neantmoins de celle qu'ils courtisent,)
Tuent vaches, brebis & tout son bien destruisent.
Ceux qui veulent aymer donnent abondamment,
Festoyent leur amye, & violentement
Ne consument son bien possedez d'auarice.
Elle disoit ainsi: & le fameux Vlysse
En son ame ressent vn plaisir merueilleux
Que ne refusant pas de ces fols orgueilleux
Les dons, elle tenoit leur ame balancee,
Mais auoit toutesfois toute autre sa pen ee.

Elle se pleint de l'insolence des poursuiuans.

A qui Antinoüs fils du riche Epith e.

O fille

O fille d'Icarus sage & de grand beauté,
Plaise toy accepter les dons en allegresse
Que te veulent donner tous ces Princes de Grece,
Car iamais il ne faut les presens refuser.
Puis qu'il est resolu (pour ne point t'abuser)
Que nous n'irons ailleurs vaquer à nostre affaire
Ny en lieu que ce soit que ne t'ayons veu faire
Choix de celuy de nous qui le plus te plaira,
Et que pour ton mary ton ame choisira.

Antinoo à Penelope, sur la resolution des poursuiuans, qui luy font des presens.

Si dit Antinoüs, & eux tous l'approuuerent:
Alors un chacun d'eux un heraut enuoyerent
Pour querir les presens. A luy premierement
Vne robe on porta faicte mignonnement
De diuerses couleurs & de riche parure.
Douze grands boucles d'or agraffoient la iointure
De fort propre façon. On porta quant & quant
Au bel Eurymachus un tres-riche carquant
Garny de pierrerie en lueur éclatante
Ainsi que le Soleil: au fort Eurydamante
Porterent deux vallets deux precieux pendans
Pour porter à l'oreille, & qui aux regardans
Grande admiration pour leur prix pouuoient rendre.
Puis il prouint du fils de Polyctor, Pisandre
Vne tres-riche bague, excellent parement,
Et un chacun des Grecs portoient consequemment
Ce qu'il auoit de beau, dont il faisoit plus conte.
Ce faict Penelopé en sa chambre remonte
Et ses filles apres, qui les presents portoient.
Mais eux restez en bas & chantoient & sautoient
Espris de grand plaisir: iusqu'au soir que l'estoile

Presens d'Antinoüs.

Presens d'Eurymachus.

Presens d'Eurydamas.

Presens de Pysander.

Penelope se retire.

De vesper se monstrast: mais si tost que le voile
Du soir fut estendu, on courut allumer
Trois flambeaux en la sale, & les fit-on flammer
Pour éclairer par tout: force allumettes seches
On mit à l'enuiron brulantes comme meches,
D'vn bois aride, dur, & coupé de long temps.
Les femmes de leans les lampes aprestans
Eclairoient tour à tour, à qui le Prince sage
Le prudent Vlysses vint tenir ce langage.

Vlysses aux seruantes.

Seruantes d'Vlysses que l'on n'a veu ceans
Tant de temps il y a, allez vous en leans
Auec Penelopé la venerable Reyne,
Filez vostre quenoüille, ou retordez la laine,
Assises aupres d'elle, & vous resiouissez
Faisant vostre besongne, il y aura assez
De moy pour éclairer: soit qu'ils ne sommeillassent
Et iusqu'au point du iour toute la nuit veillassent
Ils ne me vaincront point. Car ie suis endurcy
A la peine & au mal. Il leur disoit ainsi:
Mais elles se rioient, se regardans entre elles.

Insolence des seruantes, & de Melantho entre autres.

Lors vne Melantho ayant les ioües belles,
Fille de Dolius fierement le brauoit.
Penelopé la Reyne éleuee l'auoit
Comme sa propre fille, & souuent prenoit elle
Plaisir & passetemps en ceste damoiselle.
Mais elle n'auoit pas l'œil de larmes trempé,
Ny le cœur affligé comme Penelopé.
Eurymachus l'aymoit & l'auoit débauchee:
Elle se montra donc estre mal embouchee,
A son maistre disant, tu es en verité

Bien hors de ton bon sens, ô vieillard rassoté,
Que tu ne fais point cas d'aller prendre le somme
En quelque coin à part. Mais veux tu, ô pauure (hôme,
Babiller toute nuict, rompre la teste à tous
Parlant confidemment, & sans craindre les coups?
Ou tu as sans faillir du vin dans la ceruelle
Parlant si sottement: ou ton humeur est telle
Et ne te laisse point, malotru, penses tu
T'exalter pour auoir cest Irus combattu?
Garde qu'vn autre Irus, plus fort que luy ne viêne
Qui te rompe la teste & dehors ne te traine
Tout gassoüillé de sang & couché à l'enuers,
Vlysses luy iettant vn regard de trauers.
Chienne i'aduertiray de ton fait Telemaque
Dés qu'il sera venu, en quels mots tu m'attaque,
Pour te faire coupper les iambes & les bras.
Les autres eurent peur & parlerent plus bas
Tremblantes des genoux, elles se retirerent
Disans qu'il disoit vray, & dans la châbre entrerêt.
Mais il leur éclairoit à tous de bout en bout,
Toujours prez des flambeaux, & prenoit garde à tout
Les considerant tous. Il faignoit vne chose,
Mais en son cœur pourtant le contraire il propose,
Afin qu'il n'y retrouue à redire vn seul point.
Pour eux de son costé Pallas ne permet point
Qu'ils s'abstiennent du tout d'iniure & de conuice,
Pour plus encor contre eux faire irriter Vlysse.
Ainsi Eurymachus se moquant l'attaquoit
Et les autres à rire en ces mots prouoquoit.
Oyez moy ie vous pry, vous qui seruez la Reyne

Vlysses à Melancho.

Il éclaire aux poursuiuans, & prend garde à leurs actions.

Eurymachus se moque de luy.

Que i'ouure le propos où mon desir m'entrene.
Croyez que pour certain nostre hoste que voicy
Sans le vouloir des Dieux n'est point venu icy:
Car il me semble aduis que la lueur esclaire
Sur sa teste qu'il a si pelee & si claire,
Qu'elle est comme vn flambeau: & ces mots recitez,
Il dit à Vlysses le razeur de citez.
Amy me voudrois tu seruir si ie t'enmeine.
Ie te payeray bien, & n'en sois pas en peine,
Ie t'enuoiray aux champs, où tu redresseras
Les bouchures de haye, & arbres planteras:
Tu y auras du pain prou pour ta nourriture,
Et t'y feray donner vestemens & chaussure,
Mais i'ay peur que tu sois par trop accoustumé
A faire le vau-rien (te voila bien nommé)
Et ne vueillez rien faire, aymant mieux par les ruës
Trotter en mendiant, aux huis les mains tenduës,
Pour entasser sans fin dans ton ventre gourmant.
A ces mots Vlysses respondit librement.
Vlysses à Eurymachus
Eurymach', (qui me dis vn fayneant, vn lasche,)
Si nous auions tous deux entrepris vne tasche
Au printẽps que les iours sont desia longs & chauds,
Et que i'eusse à mon gré en ma main vne faux
Et toy vne autre aussi, en vn pré où l'on treuue
De l'herbe en quantité, nous verrions à l'espreuue
Qui trauailleroit mieux sans auoir desieuné
Depuis le fin matin iusqu'au iour terminé.
(Tu verrois de quel cœur au trauail ie me ruë.)
S'on me mettoit apres à tenir la charruë
Auecques de bon bœufs, puissans, bien ramassez,

Bien pareils pour tirer, gras & point harassez:
On verroit quel rayon ie sçay faire dans terre.
Puis, si Dieu allumoit en quelque part la guerre
Et que l'on me donnast auiourd'huy ou demain
Vn rondache en mon bras, deux iauelots en main,
Vn morion bien fort & bien fait en ma teste,
Tu verrois de quel bras vn iauelot ie iette,
Et comme ie me mesle entre les combattans,
(Sans trembler pour les coups.) Il ne seroit plus tẽps
Lors de me reprocher mon ventre ny ma pance.
Mais tu me fais grand tort, tu es cruel, & pense
Estre quelque braue homme, à cause que tu es
Auec ce peu de gens insolent & mauuais.
Si Vlysses venoit & te fist vne charge,
Voy ceste porte là & bien grande & bien large,
Elle seroit alors trop estroite pour toy.
Eurymachus eut lors suffisamment dequoy
Prendre querelle à luy: de trauers le regarde,
Et luy dit. Malheureux, rien plus ne me retarde
Que ie n'aye raison de ta presomption.
Tu veux faire du libre, & à ton option
Offencer vn chacun. (Es tu lassé de viure?)
As tu point de remors? as tu peur? es tu yure?
Es tu toujours ainsi? que dis tu? pense tu
T'exalter pour auoir cest Irus combattu?
Ce disant, il saisit vn tabouret, Vlysse
Court vers Amphinomus, souz ses genoux se glisse
De peur d'Eurymachus. Le coup prit vn garçon
De la sommellerie, & seruant d'eschançon,
Le frappa au bras droict. Il laissa choir le verre,

Eurymachus querelle Vlysses.

Luy iette vn tabouret.

Et le verre en tombant fit vn son contre terre.
Luy tomba renuersé, pleurant & lamentant
Sur la poudre estendu. Les amans à l'instant
Furent fort mutinez, & la maison remplirent
De murmure & de bruit, & l'vn l'autre se dirent:
Que ce maudit vieillard fust mort bien loin d'icy
Sans nous voir. Car il est cause de tout cecy,
Et de tout ce desordre, il est bien necessaire
De parler tãt d'vn gueux, qu'en auõs nous que faire?
Quel plaisir à plus boire, & plus nous frequenter
Puis que les plus meschants le doiuent emporter?

Murmure des poursuiuans cõtre Vlysses.

Alors Telemachus leur dit plein de franchise:
Malheureux, forcenez, remplis de gourmandise
Qui n'auez pas l'esprit de couurir, de cacher
Le vin qu'auez trop pris, allez vous en coucher.
Quelque Dieu pour le vray vous agite & estonne.
Allez y si voulez ie ne force personne.
L'oyans ainsi parler tout bas il vont grondant
Et se mordent la lévre: estonnez ce pendant
De son parler si libre & de son franc courage,

Telemach' parle hardimẽt aux poursuiuans.

Adonc Amphinomus fils de Nisus, fort sage
Leur dit, ô mes amis, ne soyons nullement
Indignez contre luy, il parle iustement,
Et nul n'y sçauroit mordre, & qui se dira nostre
Ne tasche d'outrager cest estranger, ny autre
Qui soit en la maison d'Vlysses le diuin.
Mais que le sommelier nous apporte du vin,
Pour rendre grace aux Dieux, & puis qu'on se retire
Chacun en son logis, ie vous veux encor dire,
Laissez à Telemach', comme c'est la raison,

Amphinomus leur parle sagement.

Cest estranger en garde, il est en sa maison.
Il dit, & son parler plut à toute la trouppe.
Aussi tost Mulius emplit une grand coupe,
Et c'estoit le heraut d'Amphinomus, estant
Venu de Dulichie, adonques l'apportant
A tous comme il falloit, versans aux Dieux ils burent.
Apres qu'ils eurent beu, & qu'aux grands Dieux ils eurent
Faict les effusions, pour leur ire appaiser,
Chacun se retirant s'en alla reposer.

Fin du dixhuictiesme liure.



LE DIXNEVFIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses faict oster de la sale toutes les armes par son fils. Il discourt & parle à Penelopé, se déguisant, & se disant estre de Candie où il auoit veu Vlysses. Il est recogneu par Euryclea sa nourrice, comme elle luy lauoit les iambes, à vne cicatrice qu'il auoit. Il l'empesche de le découurir. La narration comme il fut blessé par vn sanglier allant à la chasse sur le mont Parnasse.

AVTRE SOMMAIRE.

A tous, mesme à sa femme il se celle & se couure,
Mais la vieille, à sa playe à la fin le decouure.

Vlysses conspire la mort des poursuiuans.

MAis le cault Vlysses ailleurs ne se retire,
Conseillé de Pallas. Il complotte & conspire
La mort des poursuiuans : estant en ce (soucy
Il vint à Telemaque. Il faut que hors d'icy

Ces armes, ces bastons vistement on emporte.
Puis te faudra parler à eux de bonne sorte
S'ils s'enquierent pourquoy. Ie l'ay faict, diras-tu
Pource qu'entierement leur lustre est abbatu,
Et qu'elles ne sont plus telles que quand Vlysse
S'en alla deuant Troye aux Grecs faire seruice,
Et la fumee encor tous les iours les destruict:
Puis quelque bon dæmon me semble m'a induit
De les oster delà, i'ay craint, qu'ayant querelle,
Si possible le vin troubloit vostre ceruelle,
Ne vous entreblessiez, contaminans ainsi
La grace du festin, & des nopces aussi:
Car le fer mesme à soy le cœur de l'homme attire.

Faict oster les armes hors de la sale.

Telemachus fut prompt d'executer son dire,
Sa nourrice Euryclee appella promptement,
Nourrice, luy dit-il, chasse moy vistement
Ces femmes de là haut, iusqu'à ce que ie puisse
Enfermer ces bastons & ces armes d'Vlysse,
Et les oster d'icy, la fumee & le feu
Qu'on allume sans fin les gastent peu à peu,
Pource qu'on les neglige, & qu'on n'en a sceu faire
Aucun conte, depuis l'absence de mon pere,
I'estois petit pour lors, mais ie veux maintenant
En faire plus de cas du feu les destournant.

Telemachus veut oster les armes de la sale.

Puisses tu à la fin, ô mon fils, luy dit-elle,
Prendre dor-enauant le soin & la tutelle
De ta pauure maison, conseruer & garder
Soigneusement ton bien. Mais il faut regarder
Qui t'eclairera donc, puis que tu veux qu'on oste
Les femmes de leans? Sera cestui nostre hoste,

Luy dit Telemachus, oisif ne demourra
Si ie puis, d'où qu'il soit qui mon pain mangera.
Cela fut resolu: puis de barres bien fortes
Il s'en alla par tout fermer toutes les portes,
Adonc sans plus tarder ils se prirent tous deux
A porter vistement rondaches & espieux,
Lances & morions. Et Pallas la premiere
Deuant eux cheminoit, & leur faisoit lumiere
Dans vne lampe d'or. Lors à son pere ainsi
Parla Telemachus: Quel miracle est cecy
Mon pere, que ie voy ces colomnes dorees
Ces poutres, ces parois, tellement éclairees
Que si c'estoit d'vn feu bien ardent. Certe il faut
Qu'il soit entré ceans quelque Dieu de là haut.
Auquel dit Vlysses, reprime ton langage,
Et ne t'informe pas de cecy dauantage.
La faueur que tu sens vient des grands Dieux pour
Mais va t'en reposer. Pour moy, ie demourray (vray:
Afin que ie m'enquiere, & que ie considere
Les femmes de ceans, & ie sçay que ta mere
En la peine où elle est de moy s'informera.
Ainsi Telemachus en haut se retira,
En sa chambre, où estoit mainte lampe allumee,
Luisant extremement, sa chambre accoustumee,
Où lors il s'endormit le matin attendant.
Mais en bas Vlysses demeura ce pendant
Tramant aux poursuiuans vne mort fort cruelle
Par l'aduis de Pallas. Penelopé la belle
Sort de sa chambre adonc, semblable entierement
A Diane ou Venus. On porte vistement

Ferme bien les portes, & les oste auec sõ pere. Pallas leur éclaire.

Telemachus se retire en sa chābre, & Vlysses demeure en bas. Penelope descend pour parler à luy.

Sa chaire pour l'assoir, pres du feu l'ont rangee,
Elle estoit & d'iuoire & d'argent ouuragee.
Icmalius la fit. On met vn escabeau
Pour soustenir ses pieds, couuert d'vne grand peau.
Là la Reyne s'aßied, ses femmes sans demeure,
La reuiennent trouuer: elles venoient pour l'heure
De remporter les pots où beuuoient les amants,
Les tables, & les pains qu'ils alloient consumants:
Hors des lampes le feu à terre elles ietterent,
Et force autre bois sec dessus elles porterent
Pour luire & éclairer. Melantho attaqua
Encores vne fois Vlysse & le piqua.

Melantho attaque encore Vlysses.

Vieillard, tu veux encor demeurer que ie pense
Auec nous toute nuict, (grande est ton impudence)
Sors dehors malheureux, & l'on t'y donnera.
Ou à coup de tisons sortir on te fera.

Vlysses à Melantho.

Mechante que tu es, luy respondit Vlysse,
Pourquoy m'en veux tu tant (estrange est ta malice)
Te suis-je si puant? ou, est-ce que ie sois
Trop mal vestu pour toy, ou bien que tu me vois
Et pauure & mendiant? l'indigence en est cause,
Et les pauures passans n'ont iamais autre chose.
I'ay esté quelquesfois heureux, riche, & puissant,
Et i'ay tousiours donné à l'estranger passant,
I'ay eu des seruiteurs en quantité bien grande;
Et ce qu'il faut auoir, & ce que l'on demande
Pour estre appellé riche, & viure heureusement.
Mais le haut Iupiter a mis entierement
A neant tout cela. C'est sa volonté bonne.
Ainsi pren garde à toy, qu'vn iour ne t'abandonne

Ce grand contentement, que tu prens, que tu sens,
Sur toutes celles cy qui demeure ceans.
De peur que ta maistresse en fin ne te punisse
Iustement courroucee, ou ne reuienne Vlysse
Comme on l'espere encor. Mais il est tout à faict
Perdu, s'il n'y a plus d'esperance en son faict,
Son fils Telemachus iustement luy succede:
Il est tel qu'Appollon le fauorise & l'ayde.
Toutes celles ceans qui se gouuernent mal
Croy moy, n'eschapperont son chastiment final,
Car il n'est plus enfant, il apperçoit sans doute
Toutes leurs actions. La Reyne qui l'escoute
Appelle Melantho, & luy dit en ce poinct:
enelo- e tanse Ielan- ho.
O chienne audacieuse, & qui ne trembles point,
Ie ne cognois que trop toute ta vilenie,
Que tu me payeras aux despens de ta vie.
Tu ne peux ignorer, l'ayant dit deuant toy,
Que iauois commandé qu'on fist parler à moy
Ceans cest estranger, afin que ie m'enquisse
S'il n'auroit point ouy des nouuelles d'Vlysse,
Pour qui iay tant de peine. Elle parloit ainsi,
Puis dit, Eurynomé fay moy porter icy
Vne chaire, & dessus vne peau qu'il s'assee
Pour parler, & ouyr ceste pauure angoissee:
Car ie veux l'enquerir. Penelopé se teut.
Soudain Eurynomé courut tant qu'elle peut,
Vne chaire apporta bien fourbie & bien lisse,
Mit vne peau dessus: Adonc s'assit Vlysse
Le fort, le tolerant, le sage, l'attrempé.
Auquel en tel propos parla Penelopé.
enelo- é en- uiert lysses.

Ie voudrois bien sçauoir premierement, mon pere,
Qui tu es, d'où tu es, & ton pere & ta mere.
(Car de sçauoir cela fort à gré me viendra,
Et grand contentement mon esprit en prendra).
Lors le sage Vlysses. Certes, Reyne honorable,
Qui que ce soit viuant sur la terre habitable
N'oseroit s'esgaller à toy aucunement:
Ta reputation, ton bon entendement,
Ton honneur monte au ciel: pareil qu'il pourroit estre
A quelque puissant Roy, de beaucoup d... s maistre,
Qui d'autant qu'il craint Dieu & son empire estend
Sur beaucoup d'hommes forts, bon iusticier il rend
Le droict à tout le monde: aussi la terre forte
Abondamment & orge & froment luy rapporte,
Ses arbres vont rompants de force fruicts diuers,
Ses pastis de bestail, & de poisson ses mers.
Car iuste & droicturier est tout ce qu'il manie:
Et son peuple soubz luy meine vne heureuse vie.
Mais fay moy, ie te pry' vne autre question,
Ne me demande point mon habitation,
Ma race, ny mon nom, que tu ne me rengrege
Mon mal, te le contant: car la douleur m'assiege,
Et ne me puis tenir dés que ie m'en souuien
De ietter force pleurs. Or il ne sied pas bien
De monstrer chez autruy son pleur & sa tristesse,
Et rien n'est pire encor' que de pleurer sans cesse.
Dauantage i'ay peur que tes femmes en fin
Ne se faschent à moy, ne dient que le vin
Me faict ietter ces pleurs en si grande abondance.
A qui Penelopé celebree en prudence.

Vlysses à Penelopé, se contrefaisant & celant

Penelope à Vlysses.

Certes, amy, touchant la beauté que tu dis,
Les grands Dieux immortels me l'osterent jadis:
Dés le iour que les Grecs dessus la mer monterent
Pour s'en aller à Troye, & mon mary m'osterent:
S'il estoit de retour en vie il me rendroit,
Rameneroit mon lustre, & biẽ mieux m'en prẽdroit.
Mais ie n'ay maintenant qu'ennuy & que tristesse,
Par vn sinistre Dieu. Les plus grands en richesse
D'alentour de Zacynte, & Duliche & Samos,
D'Ithaque mesmement, me tiennent tous propos
De me remarier. Ie suis importunee,
Et ma maison s'en va perduë & ruïnee:
Et plus il ne me chauld d'estrangers de passans,
Ne mesmes des Heraults en public paroissans:
Mais tousiours desirant mon mary, mon Vlysse,
Ie ne puis que beaucoup ie ne me desinisse.
Ces gens sans me lascher me vont importunant,
Me pressent d'espouser. Ie les vay affinant
Aussi, tant que ie puis, & de nouuelle ruse
Tousiours ie les repais, les trompe & les amuse.
Les Dieux mirent vn iour en mon entendement
Certaine inuention, de tiltre proprement
Vne certaine toile, & deliee & grande
Dedans ma chambre à part: aussi tost ie les mande
Et leur tins ces propos. Vous qui me pretendez
Puis qu'Vlysse est mort ie vous prie attendez,
Et differez vn peu, tant que i'aye à fin mise
Vne toile que i'ay cy deuant entreprise.
(Ma laine se perdroit) pour seruir de linceuil
Au Heros Laërtes, & de couuert de dueil.

Luy parle sur la recherche que les poursuiuans font d'elle.

Quand la Parque qui sçait souz le sepulchre estendre
Tous les viuans, viendra le bon homme surprendre,
Que quelqu'vne venant contre moy se fascher
Des femmes des Gregeois, ne me vint reprocher
Qu'on l'auroit sans linceüil posé dessouz la tombe,
Ayant si bien dequoy. I'en dit, & chacun tombe
De mon opinion. Ainsi donc i'aduançois
Ma besongne de iour, mais ie la dépessois
De nuict à la chandelle, & auec ceste ruse
Par trois ans tous entiers ie les trompe & abuse:
Mais sur le quatriesme an les heures à la fois
Ayans parfaict les iours, & puis les iours, les mois,
Ie fu surprise d'eux. Mes chiennes de seruantes,
(Ces femmes, de mon pain en ma maison viuantes)
Ne faisans pas bon guet. Ils entrent donc ceans,
Ils m'intimident fort, & me vont menaçans,
Tant que contre mon gré la toile fut parfaicte.
Or voicy maintenant, ie n'ay plus de deffaicte,
Ie ne sçay plus que faire, & à qui m'adresser.
En premier, mes parens ne font que me presser
De me remarier: Apres mon fils s'ennuye
De voir perdre son bien, est las de ceste vie:
Car il s'en va tout grand. Il a sens & raison
Pour dresser comme il faut son train & sa maison,
Et Dieu luy donne encor & apparence & grace.
Or conte moy aussi ta maison & ta race.
Car tu n'es pas venu ny d'vn roc endurcy,
Ny d'vn chesne ancien. A qui respond ainsi
Le prudent Vlysses. O femme venerable
Du fils de Laërtes, Vlysses l'admirable,

Vlysses sur ce que Penelope luy demande qui il est, luy conte des bourdes.

Ne cesseras tu point de vouloir t'enquester
De quel pays ie suis? Mais pour te contenter
Ie te diray le tout. Encor' que dauantage
S'en augmente mon mal. On n'a que tout dommage
Quand on est si long temps de son pays absent,
Ainsi que i'ay esté, souffrant & patissant
Infinité de maux, cependant que ie tire,
Courant par le pays. Or ie commence à dire.
Vne Isle est au milieu de la profonde mer,
Belle & fertile, Crete on la voulut nommer,
Force peuple y habite, & maintes grands familles,
Il y a quatre vingts & dix fort belles villes,
Les langages y sont meslez diuersement,
Les Achiues icy parlent separément
D'auec les belliqueux & forts Eteocretes.
Là des Cidoniens les langues sont discretes
Des Tricayciens Doriens, d'autre part
Les diuins Pelasgois ont leur langage à part.
Parmy eux est Gnosos cité pleine d'estime,
Où regna par neuf ans Minos, l'amy intime
Du tresgrand Iupiter, & qui fut pere heureux
Du grand Deucalion, mon pere genereux,
Et puis Deucalion eut pour toute lignee
Moy que voicy, auec le Roy Idomenee
Qui s'en alla à Troye auec Agamemnon
Sur les vaisseaux courbez. Or Aethon est mon nom,
Plus ieune d'ans que luy, car il eut l'aduantage
Et d'estre mon aisné, & meilleur & plus sage.
Là ie vy Vlysses, pour hospitalité
Luy fis force presens, car il y fut ietté

Du

Du vent qui luy fit perdre & sa route & sa voye
Vers le Cap de Malé, comme il alloit à Troye.
Il encra dans l'Amnyse, où se voit l'antre creux
De la grande Lucine, & d'abord dangereux.
A peine eschapat-il de l'onde mutinee:
Il s'enquist aussi tost du Roy Idomenee
Estant en la cité: car il estoit de faict
Son hoste de tout temps, & son amy parfaict.
Or c'estoit la iournee ou dixiesme ou vnziesme,
Qu'il auoit nauigé auec danger extréme,
Tendant à Ilion. Alors humainement
I'allay le recueillir, logeay commodément
Le premier dessus tous, & d'allegresse grande
Ie fy la bien-venuë à tous ceux de sa bande:
Vin, farines, & chairs ie luy fis élargir,
Pour faire bonne chere & pour se resiouir:
Ils furent douze iours, tant leur estoit contraire
Le vent, qu'ils ne tiroient ny auant ny arriere.
Quelque mauuais Demon leur fit ce mauuais tour,
Mais la tempeste chut sur le treziesme iour,
Eux se mirent en mer, & ainsi il prolonge
Ses discours controuuez, & mesle le mensonge
Auec le vray-semblable. Elle qui l'escoutoit Penelo-
Larmes en quantité de ses beaux yeux iettoit, pé oyãt
Et son corps se fondoit, comme vne grosse boule Vlysses
De neige sur les monts, & se fond & s'escoule fond en
Souz le vent d'Orient, quand celuy d'Occident larmes.
A faict pleuuoir dessus, l'eau qui en va fondant,
Des riuieres en forme aux grandes mers égales,
Tout ainsi se fondoient ses iouës belles-pasles,

Au prix qu'elle pleuroit, & de pleurs se baignoit
Pour son mary, pres elle. Vlysses la plaignoit
Vlysses à ses pleurs demeure fixe. *Grandement en son cœur, mais fixes les paupieres*
Ainsi que fer, ou corne, & ne s'esmouuoit gueres
Au dehors, deuant elle, ains cauteleusement
Il retenoit ses pleurs. Quand elle eut longuement
Pleuré, qu'elle eut versé larmes à suffisance
Elle retourne encore, & ainsi recommence.
Penelopé l'esprouue s'il dit vray. *Ie veux à ceste fois t'esprouuer & tenter,*
Si tu as veu, ainsi que tu viens de conter
Mon mary & ses gens arriuez en Candie,
Logez en ta maison: dy moy, ie te supplie,
Comme il estoit vestu, quel homme estoit-ce alors,
Et quels estoient ces gens de visage & de corps?
Et le sage Vlysses. Il est bien difficile
Qu'on n'ait depuis vingt ans la memoire labile,
Responce d'Vlysses qui l'a satis fait *Ayant tant tracassé, car il y a autant*
Qu'il partit de chez moy, i'en parleray pourtant
Au mieux que ie pourray. De couleur purpurine
Estoit, ce me sembloit, sa robe, belle, fine,
Double, & bien estoffee, or elle se pressoit
Par vne agraffe d'or qu'vn double trou perçoit.
Elle estoit par deuant fort diuersement peinte,
Vn chien y attrapoit vn Cerf tremblant de crainte
Des pattes de deuant, chacun s'émerueilloit,
Ils estoient d'or aussi, & le chien, ce sembloit,
Le vouloit estrangler, la beste qui palpite
Vouloit se demenant se sauuer à la fuite.
La camisette dont pour lors il se vestoit,
Sembloit (tant deliee & subtile elle estoit)
A la peau d'vn oignon, & seche & transparante,

Et comme le Soleil elle estoit éclairante.
Les femmes du pays l'admiroient grandement,
Mais pour te dire vray, ie ne sçay pas comment
Il l'auoit recouuree, ou bien s'il l'auoit mise
Sur luy dés sa maison, ou bien s'il l'auoit prise
En present sur la nef de quelque hoste ancien,
Ou de l'vn de ses gens, car le Dulichien
Auoit beaucoup d'amis, & des Grecs honorables
De tous tant qu'ils estoiẽt peu estoient ses semblables.
Ie luy fy don, ainsi qu'il voulust déloger,
D'vne fort belle espee, & (pour le rechanger)
D'vne double, fort riche & belle manteline,
Longue iusqu'aux talons, de couleur purpurine,
Et puis le conduisy fort honorablement
Iusques dans son vaisseau, en grand contentement:
Il auoit vn Herault, (si i'ay bonne memoire)
Vn peu plus vieux que luy, sa couleur estoit noire,
Vn peu courbé du dos, les cheueux crespelus,
Eurybates de nom. Vlysses au surplus
Sur tous ses compagnons l'estimoit à merueille,
Car il auoit à luy la prudence pareille.

Vne enuie à ces mots plus grande encor la prit
De rengreger son deüil, songeant en son esprit
Que ces marques estoient certaines d'asseurance:
Puis voyant qu'elle auoit pleuré sa suffisance
Elle redit encor. Amy d'oresnauant,
Autant que l'on t'auoit méprisé cy-deuant,
Autant tu me seras & cher & venerable,
Et amy de ceans. Rien n'est plus veritable
Que c'est moy qui luy fis don de ce vestement,

Penelope à Vlysses, apres l'auoir recogneu veritable.

Tel que tu me l'as dit, le pliant proprement
Dedans ma chambre à part, & en la mesme place
L'agraffe y attachay pour luy donner la grace.
Or iamais plus mon œil, las, ne le reuerra,
Et chez luy iamais plus il ne retournera:
C'est donc au grand malheur de moy & de ma ioye
Qu'il alla iamais voir la non nomable Troye.
A laquelle Vlysses le sage & le sçauant:
Reyne pleine d'honneur, cesse d'oresnauant
Vlysses console Penelopé. De te destruire plus, de gaster dauantage
Ton corps, & ton esprit, en pleurant le dommage
De ton mary perdu. Non que ta paßion
Soit digne nullement de reprehension:
Car s'il est mesmement permis à toute femme
De regretter celuy qui possedoit son ame
Quand il estoit viuant, que la mort sans pitié
Luy est venu rauir, & à qui l'amitié
Reciproque a laißé mainte belle lignee,
A plus forte raison à toy infortunee
De pleurer Vlysses, estimé en tous lieux
En vertu & prudence, accomparable aux Dieux.
Mais modere tes pleurs, ie te prie, & m'escoute,
Et puis ie te diray la verité sans doute,
Luy dit nouuelles d'Vlysses, & l'asseure qu'il sera bien tost de retour. Et ne te tairay rien de tout ce que i'ay peu
Apprendre d'Vlysses ton mary: car i'ay sceu
Des nouuelles de luy estant en Thesprotie,
Pays gras & fertil. Or il est plein de vie
Et reuiendra bien tost, plein de biens, plein de dons
Dont il a faict amas, innombrables & bons.
Mais il a faict naufrage, & sa flotte est perie

Et ses gens submergez, partant de Trinacrie,
Et tout pour le courroux du puissant Iupiter
Et du Soleil, qu'helas, ne peurent respecter
Ses gens mal-aduisez: Car ses vaches ils mirent
A mort, & pour cela souz les eaux ils perirent.
Pour luy, il se sauua vers les Phæaciens
(Peuple jadis venu des grands Dieux anciens)
Tellement, quellement, qui beaucoup l'honorerent
Comme si c'eust esté vn Dieu, & luy donnerent
Quantité de thresors. Sans hazard, sans danger,
Ils le vouloient icy long-temps a, renuoyer
Et ja il y seroit, sans que plein de prudence
Il vouloit ramasser or, thresor, & cheuance
Auant que retourner, & voir ce-tempendant
Force diuers pays. Ainsi sage & prudent
Il a veu & appris, courant la terre & l'onde,
Et ne s'égaleroit à luy homme du monde.
De tout ce que ie dy Phædon m'en asseura,
Le Roy de Thesprotie, en outre me iura
Comme il sacrifioit & faisoit vne feste,
Que toute son escorte & sa flotte estoit preste,
Et luy, deuoit bien tost mettre la voile au vent
Pour s'en venir icy: mais ie me my deuant
Parce que ie trouuay des gens de Thesprotie
A propos, pour passer deça en Dulichie.
Ce Roy me fit monstrer les dons & les presens
Qu'il auoit ramassez, dignes & suffisans
De nourrir sa maison sagement gouuernee
Iusques en la neufiesme & dixiesme lignee:
Tout cela luy estoit seurement emballé

Dans le chasteau du Roy, car il estoit allé
Me dit il, en Dodone, au chesne, afin de prendre
L'aduis de Iupiter, & de l'oracle apprendre
Comme il s'en reuiendroit: si manifestement,
Ou bien s'il le deuoit faire couuertement.

Ainsi viuant est il, & ne sçauroit plus guere
Tarder, qu'il ne retourne & dans sa maison chere
Et parmy ses amis: Croy le sur mon serment
Par le haut Iupiter viuant, premierement,
Et puis, par la maison d'Vlysses l'inuincible,
Où l'on m'a bien veigné tout ce qu'il est possible,
Vlysses reuiendra, deuant l'an finissant
Voire dedans ce mois ou l'autre commençant,
(Croy-le, & tu ne seras aucunement trompee.)
A cet mots respondit encor Penelopee.
Ainsi fust-il mon hoste, & certes tu verrois
Quelle grande amitié, quels biens ie te ferois,
Si que qui te viendroit desormais à l'encontre,
Diroit à tout iamais heureuse ta rencontre.
Mais ainsi que ie croy, de mesme m'aduiendra;
Car iamais Vlysses chez luy ne reuiendra,
Et tu ne receuras conduite ny escorte.
Car il n'y a ceans nul homme de la sorte,
(Si iamais il en fut) tel qu'estoit Vlysses
Pour receuoir le monde, & pour donner accez
Chez luy aux estrangers, ny d'vn si bon visage
S'ils s'en vouloient aller, prier pour leur voyage.
Or filles, lauez luy les pieds bien nettement,
Puis menez-le coucher & dormir mollement,
Faites-le bien chauffer, donnez luy couuerture

Vlysses fait serment à Penelopé.

Penelopé desespere du retour d'Vlysses.

Elle cõmande à ses filles de lauer les pieds à son hoste.

Et tout ce qu'il luy faut encontre la froidure
Attendant le matin, car lors plus à loisir
On le fera baigner & oindre à son plaisir,
Afin qu'il mange & boiue auecques Telemaque.
Que si, qui que ce soit (estranger, ou d'Ithaque)
Luy fait du déplaisir, certe il delogera,
Et plus en ma maison il ne conuersera:
S'en fasche qui voudra. Car comment, ô mon pere,
Diras-tu que ie suis courtoise & debonnaire
Plus que nulle autre femme? Et comment verras-tu
Telle que tu l'as dit ma prudence & vertu,
Si sans te reuestir d'habit plus honorable
Ie te laisse aller soir, si deschiré, à table,
„ Et qu'on t'ait à mépris? Or la vie & les iours
„ Des hommes sont fuyards, peu durables & cours,
„ Et quiconc ne sera piteux & secourable
„ Il sera en sa vie à chacun execrable,
Malheur & malencontre on luy souhaittera,
Et quand il sera mort chacun le maudira.
Mais qui sera benin, courtois, & debonnaire,
Ceux de loing, ceux de pres hõneur luy viendrõt faire,
Diront tout bien de luy, & ne se lasseront
De l'aymer, quelque part qu'ils se rencontreront.
A quoy le Laërtide au genereux courage.
O du grand Vlysses femme prudente & sage,
Pour te dire le vray, tous ces bons traittemens,
Ces lodiers precieux, ces beaux accoustremens,
Me sont à contre-cœur, ie les hay, depuis l'heure
Que Crete ie laissay ma tres-douce demeure,
Et ses costaux negeux, pour me mettre sur mer,

Vlysses refuse le lict que Penelope cõmmãdoit de luy apprester.

Frequenter les vaisseaux, & courir & ramer:
Et ie ne passe point les nuicts d'autre maniere
Que i'ay fait cy-deuant, ne fermant la paupiere.
Las! tant i'en ay veillé dessous maint toict obscur
Ayant la larme à l'œil & la tristesse au cœur,
Attendant le retour de l'aube matiniere.
Il ne me chaut point donc de basin ne chaudiere,
Et nulle femme encor mes pieds ne touchera
De tant que tu en as, & ne me lauera,
Si ce n'est quelque vieille, & telle que moy d'aage,
Et qui ayt eu du mal, qui soit discrette & sage:
Passe, pour celle là, si elle veut toucher
Mes pieds pour les lauer, ie ne m'en puis fascher.

Et de se faire lauer, si ce n'est par quelque féme d'aage.

Certes, mon cher amy, luy respondit la Reyne,
Ie n'ay point veu ceans, de region loingtaine
Vn homme comme toy aduisé & prudent,
Car tres-discret, tu vas pesant & regardant
Tout ce que tu veux dire. Or voicy ma seruante
Vieille non seulement, mais sage & fort prudente:
C'est celle qui premiere a traitté, a nourry,
Qui receut en ses mains mon fortuné mary
Dés l'heure qu'il sortit du ventre de sa mere:
Elle te lauera, (elle est propre à ce faire)
Combien qu'elle soit foible. Or sus, Euryclea,
Leue toy vistement, laue-le, le voila
Tout semblable à ton maistre. Vlysses est asteure
De tel aage que luy, ses mains par auenture
„ Sont comme celles-cy, la peine & le tourment
„ Font l'hõme, quel qu'il soit, vieillir bien vistemẽt.

Penelopé louë son hoste de sa discretion.

Cõmande à la vieille Euryclea de le lauer.

C'est ce que luy disoit la Reyne chaste & sage,

Et la vieille portant les mains à son visage,
Et pleurant chaudement se lamentoit ainsi.
Mon fils, que i'ay pour toy d'angoisse & de soucy,
O le plus malheureux des siecles où nous sommes,
Et que Iupiter hait sur tous les autres hommes,
Bien que tu craignes Dieu: car ie ne pense pas
Que de tous les mortels qui viuent icy bas,
Vn autre ayt tant que toy faict de saintes offrandes,
Parfumé les autels d'Hecatumbes si grandes,
Brulant les gras cuissots au puissant Iupiter
Qui se sçait aux éclats du foudre delecter,
Pour impetrer de luy sans plus que tu paruinsse
A vn bon & iuste aage, & que visses ce Prince
Esleué de ta main. Mais, las! il t'a osté
Le iour de ton retour, (telle est sa volonté.)
Ainsi en quelque coin d'vne loingtaine terre
Mocqué & méprisé parauenture il erre,
Les seruantes aussi possible vont causant
Dessus ce miserable, & le vont méprisant,
Comme ores te faisoient ces chiennes malheureuses,
O mon pauure vieillard; leurs iniures honteuses
Tu fuyois prudemment, quand tu ne permettois
Qu'ils te vinssent toucher seulement de leurs dois.
Or la fille d'Icar, la sage Penelope;
A mon gré m'a choisie entre toute la trope
Ie te laueray donc tres-volontiers, croy moy,
Pour l'amour de la Reyne & pour l'amour de toy:
Car i'ay compassion de ta grande tristesse.
Mais ie te diray bien, que (depuis ma vieillesse
I'ay veu venir ceans force gens estrangers,

Dit qu'il ressẽble du tout à Vlysses.

Adresse son propos a Vlysses, sans le cognoistre.

Ditqu'il ressemble du tout à Vlysses.

Et qui auoient couru, disoient-ils, grands dangers,
Mais ie n'en vy iamais vn qui fust si semblable
A Vlysses que toy, tant, ô cas admirable!
Tu es pareil à luy du corps & de la voix,
Et des pieds mesmement. Vlysse à ceste fois
Ainsi luy respondit: Ainsi ma bonne amie,
Disent pareille à luy ma phisionomie

Vlysses le luy cõfirme

Tous ceux qui nous ont veuz: & c'est sans contredit
Qu'il me ressemble fort ainsi que tu as dit.

Eurycle se met à le lauer.

Il disoit, & la vieille alors prend la chaudiere
Pour luy lauer les pieds, puis auec vne aiguiere
Verse premierement de l'eau froide, & apres
De la chaude dessus, le feu estoit aupres,

Vlysses se detourne de peur qu'elle ne le recognoisse.

Et Vlysses s'assit, sa face ayant dressee
Deuers l'obscurité, craignant en sa pensee
Que la vieille en lauant de pres garde ne prist
A sa vieille blesseure, & ne le descouurist.
Elle s'approche alors, & à lauer commence
Les deux pieds à son Roy: mais comme elle s'aduance

Elle le recognoist & à quoi

De lauer, & frotter, soigneuse, de la main,
La voicy tout à coup qu'elle cognoist soudain
Et sent dessous ses doigts la dure cicatrice

Disgression pour narrer d'où vint la cicatrice à laquelle Eurycle a recogneut Vlysses.

Qu'auoit faict autresfois vn sanglier à Vlysse
Sur le mont de Parnasse, en allant visiter
Vn iour Autolychus, & voulant s'acquitter
Enuers ses fils aussi. Autolychus le pere
Hardy & renommé d'Anticlea sa mere.
Donc ques Autolychus, pour lors il visitoit
Et ses enfans aussi, qui le prix emportoit
Sur les hommes d'alors, de viure de rapine,

De se seruir de ruse & de prudence fine,
Et de fort bien tromper. Mercure luy donna
Ceste prerogatiue à cela l'adonna,
Pource qu'il luy faisoit parfuns & sacrifices,
Les graisses luy bruloit des plus belles premices,
Et d'agneaux & de boucs qu'en ses parcs il auoit,
Et tousiours la faueur de ce Dieu le suyuoit.
Or cheminant tousiours il vint en fin en l'Isle
D'Ithaque, vn peuple ayant aysé, gras & fertile,
Où ioyeux il trouua que sa fille auoit faict
Fraischement vn beau fils. Euryclea le met
Soudain sur ses genoux. & dit en ceste sorte,
Dy le nom que tu veux que ton petit fils porte,
O Roy Autolychus, on en est en soucy,
Et fort on le desire. Alors respond ainsi
Autolychus parlant. O ma fille cherie,
Et vous mon gendre aussi, donnez luy ie vous prie
Le nom que ie diray: I'ay beaucoup tracassé
De terre & de pays, ie me suis courroucé:
Hommes, femmes, sur terre, & gens de toute sorte,
Ont senti l'aspreté de ma colere forte,
Son nom soit Vlysses: mais si tost qu'il sera
Vn peu grand, & courir par le monde pourra,
Qu'il s'en viene en Parnasse au bien de sa grād mere.
Là sont tous mes thresors, & là ie luy veux faire
Vn honneste present, ie l'en honoreray,
Et ioyeux & content icy le renuoiray.
Le desir de ces biens donna cœur & audace
Pour lors à Vlysses de venir en Parnasse,
Où par Autolychus il fut fort caressé,

Fut de tous ses enfans tendrement embrassé,
Et receu de propos courtois & amiable,
Mais plus d'Amphitea sa grand mere honorable,
Qui se iettant sur luy, d'accueil tres-gracieux
Luy baisa mille fois & la teste & les yeux.
Autholicus soudain à ses enfans commande
D'apprester à soupper. Eux d'allegresse grande
Font son commandement, & s'en vont diligens
D'entre les troupeaux prẽdre vn Toreau de cinq ans
Qu'ils écorchent soudain, autour de luy se iettent,
Le tranchent en morceaux & en broche le mettent,
Puis le font bien rostir, apres font leur deuoir
De tres-bien se remplir du matin iusqu'au soir,
Et leur faim ne chomma de repas conuenable,
Mais quand le Soleil mit ses cheuaux en l'estable
Ils s'allerent coucher, dormans iusques au iour.
Mais si tost que l'Aurore eut monstré son retour,
Soudain Autolychus & ses fils se leuerent,
Firent venir les chiens, & au bois s'en allerent,
Et le diuin Vlysse à la chasse auec eux.
Tous ensemble ils grimpoient par les sentiers mon-
De la grande montagne espaisses de bocages, (teux
Et touchoient le sommet des cauernes sauuages
Et des rochers venteux. Or desia le Soleil
Sortant hors de la mer son chariot vermeil
Les campagnes frappoit, lors que voicy la chasse
Arriuee au sommet du bocageux Parnasse:
Les chiens alloient deuant aux voyes, & apres
Les fils d'Autolycus les suiuoient de bien pres:
Et Vlysse auec eux, est tousiours à leur trousse

Ebranlant en ſa main vn dard de grand ſecouſſe.
Au fonds d'vn grand buiſſon, où la force des vents
Ne penetroient iamais, où les rais violents
Du Soleil ne donnoient, que la pluye & l'orage
Ne pouuoient transpercer, tant eſtoit le feüillage
Et le ramage eſpais de l'ombrageux hallier,
Dauenture pour lors baugeoit vn ſanglier:
Qui ſi toſt que le bruit à ſes oreilles touche,
Et des chiens & des pieds, ſe reſueille farouche,
Dreſſe ſa groſſe hure, eſcumeux & bauant.
Les yeux ardans de feu, & leur vient au deuant:
Vlyſſes l'apperçoit, & de grand violence
Voulant le renuerſer ſon fort dard luy eſlance,
Et l'autre en meſme temps vient à luy, l'atteignant
A l'endroit du genoüil: le genoüil va ſaignant,
Et du cruel crochet la piece eſt emportee.
Mais l'os eſt offencé, car la beſte irritee
Donna obliquement. Mais le coup qu'eſlança
Le fort bras d'Vlyſſe, le ſanglier tranſperça.
Il le prit iuſtement dedans l'eſpaule dextre
Et de l'autre coſté on vid le fer pareſtre.
Soubs le peſant du coup l'animal fit le ſaut,
Enſanglanta la poudre, & tomba de ſon haut,
Et l'ame s'enuola. Alors toute la trouppe
Court deuers Vlyſſes, & le ſang luy eſtouppe,
Les fils d'Autolycus ſont bien embeſongnez.
On leur auoit des vers autresfois enſeignez
Pour eſtancher le ſang, ils prononcent des carmes
Et le ſang noir s'areſte au murmure des charmes.
Puis ils bandent la playe & s'en vont viſtement

Pour gagner le logis, où tres-soigneusement
Le pere & les enfans sa blessure pansérent
Tant qu'il fut tout guery, puis le recompensérent
De tres-riches presens dont ils luy firent don,
Le renuoyant ioyeux iusques dans sa maison.
Lors son pere & sa mere à grand plaisir le virent
De retour en Ithaque, & fort se resiouïrent
De le voir reschappé, s'enquerans instamment
Comment il fut blessé: Luy fort pertinemment
Leur rend conte de tout, & qu'allant à la chasse
Auec les fils du Roy sur le mont de Parnasse,
Apres qu'il eut sur luy son espieu eslancé
Le porc de son crochet l'auoit ainsi blessé.

Reteur à la narratiō de la recognoissāce d'Vlysses.

La vieille donc lauant & nettoyant Vlysse
Tate dessous ses doigts la dure cicatrice,
Et la recognoissant le pié luy eschappa
Qu'elle tenoit pour lors. Le pié cheut & frappa
La chaudiere en tōbant, qui du grand coup resonne,
L'eau s'espanche par terre, & elle qui s'estonne
Chet de l'autre costé: la pitié, le plaisir
Luy sautent lors au cœur, & la viennent saisir,
Ses yeux sont tous en pleurs: lors la barbe & la face
Luy touche doucement, luy va dire en vois basse
(Par ce qu'elle craignoit encor de le toucher,
Et desiroit de luy au plus pres s'approcher.)

Euryclea à Vlysses quelle a recogneu.

Pour vray mō cher enfant, tu es mō maistre Vlysse,
Et ie n'ay peu de toy plustost auoir notice,
Que ie n'aye mon Roy manié tout par tout.
Puis regardant la Reyne estant vers l'autre bout
Assise dans sa chaire, elle luy faisoit signe,

Que chez elle ell' auoit son Roy, son Prince insigne
Son mary desiré. Mais elle ne put pas
Iamais s'en aduiser, à cause que Pallas
Ailleurs luy destourna les yeux & la pensee.
Sur elle Vlysse court, d'vne main aduancee
La saisit au gozier, de l'autre rudement
La tire deuers luy & luy dit bassement.

Elle en veut aduertir Penelope. Pallas l'empesche.

Me veux tu ruyner, ô nourrice fidelle?
C'est toy qui m'as donné autresfois la mammelle.
Voicy ton nourrisson qui a tant eu de maux,
Pati tant de douleurs, couru tant de trauaux:
Me voicy de retour sur la vingtiesme annee
En ma douce maison: or puis que fortunee
Tu as ce bien des yeux de m'auoir recogneu,
Que nul ne sçache icy que ie suis reuenu,
Encor de quelque temps, tay toy ie te supplie
(Et ne mets en danger par ta faute ma vie.)
Aussi ie te promets, & ie te le tiendray,
Lors qu'assisté de Dieu mon glaiue ie teindray
Au sang des poursuiuans, & mes mains vangeresses
Feront le chastiment des seruantes traistresses
Qui gastent ma maison, tu ne tomberas pas
(Car tu es ma nourrice) au violent trépas
Où les autres cherront. Et la nourrice sage.

Vlysses à Euryclea.

O mon fils, qu'as tu dit? & quel est ce langage
Qui t'eschappe des dents? Tu sçais que de tout temps
Mes esprits ont esté solides & constans
Et n'ont point vacillé. N'ayes doute ne crainte,
Ie tiendray dans mon cœur ton entreprise empreinte,
Plus ferme que le roc, plus forte que le fer:

Alors que Dieu aussi te donra d'estouffer
Ces méchans poursuiuans sous tes mains végeresses,
Ie te declareray les folles & traistresses
Des femmes de ceans, & dont la trahison
Salit honteusement l'honneur de ta maison.
Sur ce luy respondit le tresprudent Vlysse,
Il n'est pas de besoin, ma fidelle nourrice,
Que tu faces cela, ie les sçauray fort bien
Cognoistre & remarquer toutes en moins de rien,
Mais tay toy seulement, & laisse tout le reste
Conduire & gouuerner à la trouppe celeste.
Il dit & la nourrice accourt diligemment
Pour rapporter de l'eau, car l'autre entierement
Estoit tombee abas: l'ayant doncques habile
Laué & nettoyé, & de grasse & douce huile
Oint pour le raffermir, Vlysses peu à peu
Tire vne chaire à soy, & s'approche du feu
Afin de se chauffer, couurant sa cicatrice,
Cela fait Penelope attaque encor Vlysse.
Ie veux encore vn peu, mon hoste te parler,
Car l'heure aprochera bien tost de s'en aller
Reposer, pour ceux là qui en auront enuie,
Et qui peuuent dormir. Mais, las! la fascherie,
Les ennuis, les tourmens, que me donnent les Dieux,
Ne me laissent iamais clorre au sommeil les yeux,
Pour le iour i'ay encor quelque peu de relasche
De l'ennuy qui tousiours me poursuit & me fasche,
Regardant mon ménage, & m'occupant à voir
Si mes femmes ceans font toutes leur deuoir:
Mais mon mal est la nuict lors que chacun sommeille,

Penelope rētre en discours auec son hoste.

Car

Car ie suis en mon lict où ie resue, où ie veille,
Ruynant mon esprit de cogitations
Qui redoublent tant plus mes persecutions,
Ie me pers en regrets où mon ame s'egare,
De la mesme façon que la fille à Pandare
Lamente son destin, rememore ses pleurs,
Lors que le renouueau espanouït les fleurs,
Et peint les beaux iardins de violettes franches.
La pauurette appuyee au ramage des branches
Pleure son cher Ityl, fils de l'accouplement
D'elle & du Roy Zethes, qu'helas trop follement
Elle mit à la mort. Ainsi mes pleints i'eslance
Continuellement, & mon ame balance
Sans resolution : ie ne sçay si ie doy
Tousiours viure ceans, & mon fils auec moy
Sans me remarier, gouuernant mon mesnage
Mes femmes & mon train, gardant mon lict seul gage — Luy dit l'incertitude en laquelle elle est.
De mon pauure mary, ne donnant à parler
A ce peuple de moy : Ou bien de m'en aller
Et de prendre à mary de ces Princes de Grece
Celuy qui plus aura de biens & de richesse,
Qui plus croistra mon dot, (comme il y en a tant
Qui me vont de grans biens offrant & promettant.)
Or quand mon fils estoit encor ieune & volage,
Il ne vouloit m'ouir parler de mariage
En façon que ce fust, ne laisser la maison,
Mais asteure qu'il a plus d'aage & de raison
Il seroit bien content que ie me mariasse,
Sa volonté seroit que ie me retirasse,
Irrité, que ces gens si desordonnément

Vont tout ſon reuenu perdant & conſumant.

Luy cõte vn ſonge qu'elle a faict.

Mais ie te prie encor qu'vn ſonge ie te die
Que i'ay faict, ſi ton cœur ſçait ce qu'il ſignifie.
Vingt oyes que iauois mangeoient mon beau froment,
Puis beuuoient à ſouhait. I'auois extremement
Du plaiſir à les voir, lors que de la montagne
Voicy venir vn aigle & fondre en la campagne,
Et de ſon bec crochu donner de ſi grands coups
A ces pauures oyſeaux, qu'il les maſſacra tous.
Ie les voyois épars ça & là par la place
Et bleſſés & ſanglants: l'aigle de grande audace
Refit ſa pointe en l'air. Ie me deconfortois
Ce me ſembloit en ſonge, & fort me lamentois,
Et tout autour de moy des princeſſes de Grece
Aux blonds dorez cheueux, conſoloient ma triſteſſe
Quand voicy reuenir l'aigle aux cerceaux diſpots
Qui ſur le toit ſe perche & me tint ces propos.
Noble fille d'Icare, eſcoute, & pren courage,
Tout ce que tu as veu n'eſt qu'à ton aduantage,
Ces ſonges ne ſont point ny vains ny deceuans,
Car ces oyes ne ſont rien que lespourſuiuans,
Et moy que tu as veu eſtre aigle, ſuis aſteure
Ton mary de retour, qui donray ſans demeure
La mort à tous ces gens. Ayant dit, il ceſſa,
Et tout incontinent le ſonge me laiſſa.
Puis regardant ſoudain, ie vy mes oyes boire,
Et comme auparauant manger à la mangeoire.

Vlyſſes confirme Penelope.

A laquelle Vlyſſes, il ne faut nullement
Ton ſonge déguiſer, ny le tordre autrement
Qu'à ce qu'il ſignifie, Vlyſſes ſans menſonge,

O Reyne, t'a luy mesme interpreté ton songe,
Car tous ces poursuiuans à mort il frapera,
Et nul de tant quils sont ses mains n'échappera.
Mais mon hoste tres-cher, luy dit Penelopee,
„ Souuent nostre pensee aux songes est trompee:
„ On n'en peut que iuger fort incertainement,
„ Et tousiours leurs effects viennent douteusement:
Deux portes il y a, comme on nous faict acroire,
Aux songes incertains, d'elles l'vne est d'iuoire
L'autre de corne claire: or le songe qui sort
Par la porte d'iuoire onc ne vient à bon port,
Et toujours son issuë est frustratoire & morne.
Mais celuy qui prouient de la porte de corne,
Tout ce que l'homme a peu partant de luy songer
Est tousiours veritable & iamais mensonger.
Mais le mien que ie croy n'est pas de ceste sorte,
Dieu vueille qu'à mon fils & à moy il apporte
Allegeance à nos maux. Mais ie te veux à toy
Dire encor vne chose, & ie te prie oy moy.
Quand le funeste iour & noircy de tristesse
Infame approchera, quil faudra que ie laisse
La maison d'Vlysses, voicy que ie feray.
Vn certain exercice en auant ie metray.
Douze haches ceans mon mary m'a laissees
Qu'il auoit iustement par la hampe percees
Fort pres les arrangeant: puis son arc enfonçant
Par les trous il alloit droit les fleches passant:
Or il faut que ce ieu en auant ie leur mette,
Qui pourra bander l'arc & passer la sagette

Penelope toujours en incertitude.

Elle dit à son hoste l'enuie qu'elle à de mettre vn ieu de l'arc en auant, aux poursuiuans.

Des boucles au trauers, c'est celuy qui m'aura,
C'est luy que ie suiuray, & qui m'espousera,
C'est celuy pour lequel il faudra que ie laisse
Ceste douce maison, où ie vins en ieunesse
Belle, & pleine de biens: Plus ie vay en auant
Me semble que ie songe & que ie vay resuant.

Vlysses l'exhorte de mettre le ieu en auant.

O femme, luy dit-il, du Laertide Vlysse
Non ne differe plus ce ieu, cest exercice,
Car tu auras plustost ton mary de retour
Qu'ils n'auront bandé l'arc, & passé par le iour
Des pertuis arangez la volante sagette,
A qui Penelopé, de parole discrette.
Iamais ne me viendroit desir de sommeiller,
Si c'estoit ton plaisir en parlant, de veiller
Mon hoste, tant ie prens vn plaisir indicible
A t'ouir discourir: mais il est impossible
Au mortel, de veiller continuellement,
Il n'y pourroit suffire, & les Dieux mesmement
Ont ce soulagement donné aux pauures hommes:
(Coupons donques icy le discours où nous sommes)
Ie m'en vois en mon lit là haut me retirer,
Où certes ie ne fais que tousiours souspirer
Et rengreger mes pleurs, dés le iour lamentable
Qu'Vlysses s'en alla à Troye non nommable,
Pour toy demeure icy, dors comme il te plaira,
A terre, où si tu veux vn lit on te fera.

Penelope remonte en sa châbre.

Ce disant, elle monte en sa chambre tres-belle,
Et mainte belle fille en haut marche apres elle:
Comme elle fut montee aussi tost se coucha,

Et ſoudain le regret d'Vlyſſes la toucha
Si qu'elle ſe ſent fondre en vne mer de larmes,
Pleurant, tant que Pallas la Deeſſe des armes
Prenant d'elle pitié, le ſommeil enuoya,
Et les yeux de la Royne en ſon charme noya.

Fin du dix-neufieſme liure.



LE VINGTIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLyſſes eſt en doute s'il doit tuer ſur le chãp les ſeruantes qui ribaudoiẽt auec les pourſuiuans. Il ſe retient. Iupiter le confirme en ſa reſolution de mettre à mort les pourſuiuans, & ce par le tonnerre. Les propos de luy auec Eumæus & Philætius ſon maiſtre bouuier. Les pourſuiuants redeliberent de tuer Telemachus. Ils en ſont deſtournez par Amphinomus. Theoclymenus leur predit leur mort.

AVTRE SOMMAIRE.

Iupiter le confirme en tonnant quand il ſort,
Theoclymen predit aux pourſuiuans leur mort.

Vlyſſes ſe couche ſur la porte du logis

MAis le ſage Vlyſſes ſe couche ſur la porte,
Se iette ſur le cuir d'vn beuf qu'on luy aporte,
Puis ſe couure des peaux des moutons que les Grecs
Qui pourchaſſoient ſa femme auoient tuez de frais,.

Et Eurynome encor (de peur de la froidure)
Mit sur luy force robe & force couuerture:
Là gisoit Vlysses machinant en son cœur
Sans pouuoir fermer l'œil, & vengeance & malheur. Ne peut dormir.
Or comme il réuassoit il vid sortir les femmes
Qui dedans sa maison faisoient actes infames
Auec les poursuiuans, qui ça & là trottoient,
Se donnoient du bon temps & de rire éclatoient. Il voit les insolences des fémes de sa maisō
Il pensa forcener, & estoit sa pensee
De cogitations estranges balancee,
Si de là s'esleuant, il les estrangleroit
Toutes l'vne apres l'autre, ou s'il les laisseroit
Acheuer iusqu'au bout leur saleté immonde.
Et son cœur là dedans, fremit, grommelle, gronde: Est en doute de ce qu'il doit faire.
De la mesme façon va la chienne iappant
A l'entour de ses chiens, quand le bruit va frappant
Ses oreilles au guet, car la craintiue beste
De peur qu'on ne les prenne, à combattre s'appreste:
Ainsi sent-il dans soy bourdonner son courroux
Pour ces actes mechãts, puis frappant de grãds coups
Contre son estomac, il se reprend luy mesme.
Patiente, Vlysses, domte ton ire extresme Se resout de patiēter
Ton cœur plus que cecy autresfois endura
Quand le cruel Cyclops tes amis deuora:
Bien te fit mal au cœur sa sanglante arrogance,
Mais tu patientas, tant que par ta prudence
Tu sortis du danger, qui sans doute t'alloit
Exposer à la mort. Ainsi donc il parloit
Reprenant son courroux, toutesfois le courage
Sans cesse là dedans luy boüillonne de rage.

Comme vn qui veut griller sur les charbons ardans
Vn boyau plein de gresse & de sang au dedans,
Le tourne incessamment & de costé & d'autre,
Luy tardant qu'il soit cuit: Vlysse ainsi se veautre
Tantost çà tantost là, rumine dessus tout
Le moien qu'il tiendra pour seul venir à bout
De tous ses ennemis. Estant en ceste peine
Minerue descendit de la voute hautaine,
Et se presente à luy, de face & vestement
Quelque femme d'alors semblant entierement,
Puis prés de son cheuet luy parle fauorable.

Pallas vient vers luy

Que t'affliges tu tant, ô le plus miserable
De tous les malheureux! la maison que voicy
N'est-elle pas à toy? N'est-ce ta femme aussi
Celle qui est ceans? & ton fils tel en somme
Que le pourroit iamais souhaitter aucun homme?

L'accourage & fait resoudre.

A laquelle Vlysses, ô diuine Pallas
Ce que tu dis est vray: mais ie ne laisse pas
D'estre en peine pourtant, comme il sera possible
Que ie combatte seul celle trouppe nuisible
D'impudens poursuiuans, & qui sont mesmement
Tous ensemble toujours. Ie songe encor comment,
Et où i'eschapperay, si contre ton enuie
Et du grand Iupiter ie leur oste la vie,
Di-le moy ie te pry. Chetif & malheureux,
Luy respond brusquement la Deesse aux vers yeux,
L'amy pour son amy trauaille, peine & veille,
Et bien qu'il ne le veille encore le conseille,
Et moy qui suis Deesse, ay ordinairement
Soin de tes actions, n'auray le iugement

De te bien conseiller? Or si cinquante armees
De langage diuers contre nous animees
Nous venoient assaillir pour nous donner la mort,
Toutesfois auec moy tu serois assez fort
Pour leur donner la chasse, & maugré eux encores
Enleuer leurs brebis & leurs bœufs & leurs tores.
Dors donc tant seulement & chasse toute peur,
Tu sortiras bien tost de toute ta douleur.

Elle dit, & soudain vne pesanteur douce
Luy donne de dormir, puis dans le ciel se pousse. Luy envoye le dormir
Ainsi donc Vlysses doucement sommeilloit,
Mais de l'autre costé Penelopé veilloit
Son mary regrettant, & regrettant sans cesse.
Mais lasse de pleurer, voicy qu'elle s'adresse Penelope veille & prie Diane de luy donner la mort.
A Diane soudain. Fille de Iupiter,
Dit-elle, te pleust il presentement m'oster
La vie auec ton arc, fichant dans mes mammelles
Les coups plus dangereux de tes fleches mortelles,
Ou bien qu'vn tourbillon souflant cruellement
Me brandisse dans l'air, me pousse vistement
Et sans nulle pitié, dans les boucles hideuses,
Et parmy les courants des grands mers écumeuses,
Comme firent jadis les torrents furieux
Les filles de Pandare, & noyerent les Dieux Les filles de Pandare.
Et leur pere & leur mere és creux des eaux marines.
Les pauurettes helas, resterent orfelines,
Venus finalement compassion en prit,
Et de laict & de miel & de vin les nourrit,
Et Iunon les voulut doüer par excellence
Sur les femmes d'alors de beauté & prudence,

Diane la grandeur, la taille leur donna,
Et Pallas au mestier d'ouurer les façonna
Toute sorte d'ouurage. Apres Venus la blonde
Vole vers Iupiter, dont le foudre qui gronde
Arme la forte main, voulant les marier
Et selon leur merite & gloire apparier,
Et de fait grandement son pere en importune,
(Luy qui cognoist la bonne & mauuaise fortune
Et ce qui doit venir aux malheureux humains)
Mais comme elle estoit là, les odieuses mains
Des harpies desia les luy auoient rauies,
Les donnans pour seruir aux infames furies.
Me puisse perdre ainsi le plaisir des grands Dieux,
Ou Diane la belle aux ondoyans cheueux
Tire sur moy son arc, & sa fleche m'enferre,
Afin que tant plustost ie descende sous terre
Pour voir mon Vlysses, &, qu'ô cruel ennuy,
Ie ne sois mariee à vn pire que luy,
Et ie ne resiouïsse vn homme haïssable.
Encor est-ce à quelcun vn malheur supportable
Quand il n'a que le iour pour ses yeux arroser,
Et que la nuict au moins il se peut reposer
Quand le sommeil le prend, sommeil qui rẽd passees
Les incommoditez aux humaines pensees,
Et leur fait oublier le bien semblablement.
Mais ie ne puis dormir la nuict aucunement,
Et quelque mauuais ange encor m'a tourmentee
Ceste nuict en songeant, quand il m'a presentee
L'image d'Vlysses mon espoux & mon Roy,
Et si l'a faict coucher me semble aupres de moy,

Tel qu'il estoit au temps qu'il alla contre Troye.
Mon ame ce pendant en a eu quelque ioye,
Et n'eusse iamais dit que c'eust esté le vain
D'vn songe deceuable, ains l'effect tout certain.
Elle acheuoit de dire, & l'aube matiniere
Dessus le mesme instant commença sa carriere,
Et le diuin Vlysse ouyt d'où il estoit
De sa femme la voix, comme elle lamentoit:
Laquelle il recogneut, & la pensa si preste
Qu'il la cuidoit ouir au dessus de sa teste.
Lors il prend sa couuerte & tout ensemblement
Les peaux où il dormoit, les pose bellement
Sur vn siege au dedans, sort dehors, & emporte
La peau de bœuf, puis prie au ciel en ceste sorte.
O pere Iupiter, si ie suis rapporté
En ma chere maison par vostre volonté,
Si vostre deité me ramene & me guide
Dessus ce mien terroir & aride & humide,
Apres m'auoir battu de beaucoup d'accidens,
Ie vous pry' que quelcun de mes gens là dedans
M'enuoye maintenant vn mot à la rencontre,
Et Iupiter dehors quelque signe me monstre.
Il dit, & Iupiter fauorable l'ouit,
Et d'vn signe du ciel soudain le resiouït
Tonnant de la nuee & transparante & haute.
Du costé de dedans n'y eut non plus de faute,
Car il ouyt la voix d'vne femme meulant,
Sur le froment & l'orge incessamment roulant
La pierre écrase-grains (car le grand capitaine
Les gens, & leur pasteur, auoit vne douzaine

Vlysses oit la voix & les pleintes, de Penelopé.

Il sort dehors & prie Iupiter.

Iupiter l'excuse & tonne

Oit la pleinte d'vne des femmes de dedans.

De femmes là dedans qui sans repos rouloient
La meule sur le grain, & le froment meuloient
Qui les hommes nourrit de sa moëlle douce,
Les autres s'endormoient, elle qui toujours pousse
A l'espaule le roc, n'auoit encor laissé
La besongne pourtant, mais son bras fut lassé
Et deuint foible en fin, si bien qu'elle s'arreste,
Et pour signe à son Roy eut la parole preste.
Iupiter, ce dit elle, ayant absolument
Sur les hommes & Dieux entier commandement,
I'ay ouy de ton ciel bourdonner ton tonnerre,
Et ne voy nulle nuë, or accomply en terre
Ce signe de là haut, exauce quand & quand
Cela dont ie te vois miserable inuoquant:
Que ce soit auiourd'huy la derniere iournee
Que la bande insolente & trop desordonnee
De ces fiers poursuiuans, continuë l'excez
De leurs debordemens au palais d'Vlysses:
A leur occasion & genoux & iointures
Me sont tous deloüez, tournant ces meules dures,
Que doncques auiourd'huy soit leur dernier repas.

Vlysses fait grãd conte des signes à luy enuoyez de par Iupiter.

Elle dit, & Vlysse en fit vn fort grand cas
Et du tonnerre aussi, car ce fut du carnage
Qu'il deuoit faire d'eux le signe & le presage,
Des seruantes le reste aussi tost accouroit
Et rallumoit par tout le feu qui se mouroit,
Qui fit que Telemaque & se leue & s'habille,
En iettant dessus luy sa vesture gentille,

Telemachus se leue.

Son espee au costé, puis apres il pendit,
Mit ses souliers aux pieds, dedans sa main brandit

Son puissant iauelot à la pointe affilee
Puis descendu à bas il dit à Euriclee.
Nourrice, a t'on eu soing de ce pauure estranger, Demãde à Eurycléa quel soin a eu de son hoste.
L'a t'on accommodé, l'a ton bien faict manger,
Luy a t'on faict vn lict? on tient fort peu de conte
De luy s'ay-je grand peur (on deust mourir de honte:)
Ma mere, bien que sage, en ce pendant n'a pas
Consideration, car elle fera cas
Du premier malotru, qui se dit & se nomme
Estre venu au loing, & de cest honneste homme
Qui vaut mieux luy tout seul, que mille qui viẽdrõt,
Ils le laisseront là & conte n'en tiendront.
Auquel Eurycléa sage & discrette femme,
Ie n'en sçaurois donner à ta mere aucun blasme.
On l'a faict à son gré bien boire & bien manger,
Et puis on l'a voulu nettement rechanger
Et d'habits & de lict, par le mandement mesme
De ta mere, mais luy en son malheur extresme
Comme estant de tout point pauure & infortuné
N'a point voulu de lict, mais on luy a donné
Pour lict vn cuir de bœuf, & pour sa couuerture
Force peaux de brebis pour chasser la froidure:
Il a voulu coucher sur la porte au surplus,
Et on luy a ietté des vestemens dessus.
Quand elle eut acheué, Telemachus sort viste
Dehors, son dard en main, ses chiens suiuent sa piste, Telemachus sort, & va faire assẽbler le cõseil
Et luy s'en va soudain le conseil assembler.
Eurycléa se mit derechef à parler
Et leur disoit ainsi: Femmes, que l'on s'auance,
Les vnes baloyez la sale en diligence,

Et toute la maison, nettoyez, fourbissez,
Et les riches tapis sur les sieges dressez:
Les autres frottez bien des esponges les tables,
Escurez bien les pots & tasses delectables:
D'autres allez à l'eau, courez diligemment
Iusques à la fontaine, & faictes vistement.
Car les beaux poursuiuans ne tarderont plus guere
De se trouuer icy pour faire bonne chere,
Il est feste auiourd'huy, & on leur faict festin.
Elle n'auoit pas dit qu'elles font tout soudain
Ce qu'elle commandoit, vingt vont à la fontaine
Pour apporter de l'eau, les autres prennent peine
D'accommoder bien tout. Les poursuiuans apres
S'en viennent à la file & se suiuent de pres:
(Les vallets aussi tost) vont au bois & le fendent,
Et les femmes de l'eau en la maison se rendent,
Le porcher vient aussi, amenant trois pourceaux
Eumæe le porcher reuient en Ithaque
De tous ceux qu'il gardoit les plus gras & pl⁹ beaux,
Et voyant Vlysses doucement luy demande:
Et bien, mon cher amy, ceste arrogante bande
De poursuiuans cruels, te void elle toujours
D'vn regard de trauers, & fascheux & rebours?
Te disent ils tousiours & reproche & conuice?
Que ie prie aux bons Dieux, luy respondit Vlysse,
Eumæe mon amy, qu'ils vengent vistement
L'outrage que ces gens font tant insolemment
En la maison d'autruy, leur facent rendre conte
Melanthius le cheurier y vient aussi.
Des rauages qu'ils font sans respect & sans honte.
Ils disoient, & quasi ne faisoient qu'acheuer,
Qu'ils virent le cheurier Melanthie arriuer,

Amenant auec soy des cheures les plus belles,
Et en gresse & valeur surpassants toutes celles
Qu'il eust en ses trouppeaux, deux garçons le suiuãs
Les touchoient, pour tuer, & que les poursuiuans
En peussent ce iour là saouler leur faim gloutonne.
Il les attache donc au portail qui resonne,
Et voyant Vlysses en colere il se mit,
Et mots iniurieux & reproches luy dit,
Te voicy donc encor ô coureur miserable,
Ne cesseras tu point d'importuner la table. Il dit encore des reproches à Vlysses.
Des seigneurs que voicy, & troubler leur repas?
Ne nous lairras tu point? ne sortiras tu pas?
Nous ne serons long temps sans vser de main mise
Si nous ne nous laissons: grande est ta gourmandise,
Et tu vas demandant trop irreueremment.
On donne ailleurs qu'icy, on mange abondamment
Chez les autres de Grece. A ceste outrecuidance
Vlysses ne dit mot, & garda le silence: Vlysses se taist.
Il hochoit seulement la teste, & réuassoit
Comme il s'en vengeroit. Alors qu'il apperçoit
Venir pour le troisiesme vn homme venerable:
C'estoit Philætius le bouuier amiable. Philætius le bouuier vient en Ithaque
Vne tore sterile il auoit fait charger,
Et des cheures encor, c'estoit pour le manger
Des insolens amans: (les gens du pautonnage
Qui donnent sur les eaux aux autres le passage
Les amenerent là) il attacha aussi
Son bestail au portail, & puis s'enquist ainsi
Au porcher d'Vlysses. Eumæ qui est cet hoste
Qui a nouuellement pris pied en ceste coste,

Et est logé ceans; De quelle nation,
Dit-il estre, & où est son habitation?
De quelle race est-il? Certes tout miserable
Qu'on le void, si a-til d'vn Prince venerable
„ Le port & la façon. Mais les Dieux tout puissans
„ Vont souz de grãds malheurs les hõmes terrassãs.
„ Rẽuersẽt les humains, & n'espargnẽt pas mesmes
„ Les Rois, leur ourdissans des miseres extrémes.
Si dit Philœtius, puis luy tendit la main,
Et le vint saluer d'vn parler fort humain.

Philætius à Vlysses le bienveignãt

Tu sois le bien venu, Dieu te gard ô bon pere,
Te soit d'oresnauant la fortune prospere
Auec plus de moyens, pource que maintenant
La misere & le mal te vont fort talonnant.
Certes, ô Iupiter, ie suis contrainct de dire
Que tu regnes là haut de tous les Dieux le pire,
Tu n'as nulle pitié des debiles humains
Que tu as engendrez, leur versant de tes mains
Miseres & douleurs. Quand ie te considere
Ie ne me puis tenir de respandre, mon pere,
Infinité de pleurs, en me ressouuenant
De mon Prince Vlysses. Peut estre maintenant
Est-il ainsi que toy vagabond, miserable,
Et portant dessus soy vn vestement semblable,
S'il vit encore au moins, du Soleil iouyssant:
Mais s'il est descendu souz l'enfer pastissant
Helas! moy malheureux de viure apres Vlysse,
Luy qui petit enfant me prit, à son seruice,
Me tira du pays des Cephaleniens,
Me commit sur ses bœufs, & sur ses autres biens,

Dont

Dont le tout tant prospere & en telle abondance
Ses troupeaux large-front viennent en accroissance
Que l'on ne les sçauroit ailleurs mieux desirer.
Mais d'autres maintenant les viennent deuorer,
Me forcent d'emmener mes bestes d'ordinaire
Pour leur coupper la gorge, & leurs bāquets en faire:
Ils meprisent son fils, & les audacieux
Mesmes ne craignent point les puissances des Cieux.
Mangeans iournellement & destruisant sans cesse
D'vn Roy long temps absent le bien & la richesse,
I'ay resué fort long temps en mon entendement
Si ie deuois d'icy m'oster entierement,
Et cerchant autre part condition meilleure
Abandonner ma charge auant que son fils meure
Bien que ce fust malfaict, & ailleurs me ranger
Où ie ne peusse point courir vn tel danger,
En gardaut les trouppeaux en lieu plus fauorable,
Car ie voy ceste Cour du tout intollerable,
Et l'eusse desia faict n'estoit que i'ay touiour
Espoir qu'il reuiendra encores quelque iour,
Qu'il fera de ces gens exemplaire vengeance,
Et se ressentira de leur outrecuidance.

Vlysses à ces mots, Ie cognois que tu n'es
Mal aduisé d'esprit, ny de propos mauuais,
Mais plustost que tu as iugement & prudence.
C'est pourquoy ie te dy & te iure, en presence
Du puissant Iupiter le principal des Dieux,
La table hospitaliere & les propices lieux,
La maison d'Vlysses, son palais tutelaire,
Auquel on m'a receu d'accueil si debonnaire,

Vlysses à Philætius.

Certes en ta presence Vlysses reuiendra,
Dans le sang de ces gens son espee il teindra,
De tes yeux, si tu veux, tu le verras toy mesme:
Croy-le, ie le te iure en mon serment supresme.
Alors Philætius: Dieu te vueille exaucer
Mon hoste mon amy, certes tu peux penser
Comme tout s'ensuiuroit de cœur & d'asseurance
En ce qui dependroit de mon peu de puissance.
Le porcher promettoit qu'il feroit son deuoir,
Prians Dieu que bien tost Vlysses pust reuoir
Sa maison en bonheur. Et tandis qu'ils deuinent,
Les poursuiuans ailleurs conspirent & machinent
La mort à Telemaque, & sur ce pensement
Vn Aigle vint à eux volant hastiuement
A gauche dans le Ciel, & l'oiseau du tonnerre
Tenoit estroittement vn pigeon en sa serre.
Alors Amphinomus. Ce que vous conspirez
Ne reüssira pas, soyez en asseurez.
Laissons donc ce dessein, & nous en allons boire.
Il dit, & vn chacun fut d'aduis de le croire
Et suiure son conseil. S'estans doncque leuez
Ils viennent au chasteau, où estans arriuez
Ils iettent vistement leurs manteaux sur les chaises,
Et sur les riches lits se mettent à leurs aises,
Puis s'en vont egorger & Cheures & pourceaux
La tore & les moutons, leur dépoüillent les peaux
Grillant sur les charbons par pieces la ventraille,
Versent le vin és pots, que le porcher leur baille,
Sur la table seruoit le pain Philætius,
Et le vin puis apres versoit Melanthius.

Les poursuiuãs machinent la mort à Telemachus

Vn aigle pour presage

Amphinomus sur le presage

Continuation des insolẽces des poursuiuans.

Eux se sont mis à table, & les mains ont iettees
Sur les plats, où estoient les viandes apprestees:
Lors que Telemachus à part soy meditant
Moyen de les surprendre, & leur mort complotant,
Fit asseoir Vlysses au dedans de la salle,
Mais dessus les carreaux & sur un siege sale:
Puis il luy fit porter sur vne table à part
Petite, & pour luy seul sa portion, sa part
De ce qui estoit cuit, & d'or vne grand' couppe
Luy fit emplir de vin, deuant toute la trouppe
Et luy parla ainsi. Or va t'assoir & boy
Auec la compagnie, & t'asseure sur moy
Que qui entreprendra de t'outrager, & faire
Ne tort ne deplaisir, m'aura pour aduersaire,
Ie m'y opposeray: Cecy n'est nullement
Vne maison publique, elle est entierement
A mon pere Vlysses, & il me l'a bastie,
Vous doncques, poursuiuans, retenez, ie vous prie,
Vos langues & vos mains, que nous n'ayons icy
Question entre nous. Il leur parloit ainsi.
Eux se mordoient la lévre, & fremissoient de rage
Dequoy Telemachus parloit d'vn tel courage,
Et s'en estonnoient fort, en leur cœur dépité,
Alors Antinoüs qui fut fils d'Epithé.
Tolerons, leur dit-il, ô Princes de la Grece,
Ce beau Telemachus, & ses mots de rudesse,
Vous oyez, vous voyez qu'il nous menace fort,
Mais il y a long temps qu'il deuroit estre mort
Pas ne nous l'a permis le haut fils de Saturne.
Il est beau harangueur, mais il nous importune:

Telemachus medite de les surprendre, & mettre à mort.

Il parle brauemét aux poursuiuans.

Antimachus à eux.

Si dit Antinoüs, mais le Prince gentil
Ne se soucia pas beaucoup de son habit,
Et desia les Heraults conduisoient par la ville
L'hecatombe sacree, & l'assemblee habile
Des Grecs aux longs cheueux assembloit ce-pendant
Sacrifice & couiue. *Dedans le bois sacré d'Apollon loing-dardant,*
Où apres que les chairs furent tresbienrosties,
Et qu'ils les eurent bien en pieces departies,
Le conuiue fut faict fort magnifiquement,
Et ceux qui les seruoient porterent gentiment
A Vlysses sa part, & semblable & égale
Pallas fait que les pour suiuans augmẽte leurs insolences. *Aux autres portions de la troupe Royale,*
Car Telemach' ainsi leur auoit commandé.
Or Pallas ne vouloit que leur train débordé
En rien diminuast, que plus sages deuinssent,
Et non plus que deuant leurs outrages retinssent
Afin de tant plus fort irriter Vlysses,
Et rendre de tant plus odieux leurs exces.
Entr'eux donc conuersoit une homme incompatible,
Hautain, outrecuidé, & superbe au poßible,
Ctesippus. *Ctesippe estoit son nom, de Samos il venoit,*
Et pource que son pere estoit riche, il tenoit
Tant de luy, qu'il osa entrer enla poursuitte
De la femme d'Vlysse estant pour lors en fuitte,
Et depuis tant de temps. Il leur dit donc ainsi.
Oyez moy Princes Grecs qui banquetez icy,
Desia cet honneste homme a eu sa part égalle
Aux autres portions de la trouppe Royalle,
De l'en aller frustrer ce n'est pas la raison,
Ny de rien arracher à ceux qu'en sa maison

Telemaque a receu, c'est chose intolerable.
Or luy veux-je enuoyer vn present honorable
Et d'hospitalité, qu'il donne aussi le vin
S'il luy plaist au garçon qui appreste le bain
Ou auquel qu'il voudra de ceux qui font seruice,
Et qui sont demeurans en la maison d'Vlysse.
Il prit vn pied de bœuf, ce disant, qu'il osta
De dedans le panier, tant qu'il put, luy ietta,
Vlysses apperceut venir ceste tempeste,
Et le coup éuita baissant vn peu la teste:
Riant ce-tempendant d'vn ris sardonien,
Le pied de bœuf frappa le paroy ancien.
Adonc Telemachus luy parla de menace:
Bien t'a pris Ctesippus, Dieu t'a faict belle grace
Que tu ne l'as atteint, que ton coup a passé,
Ie t'eusse sans faillir de mon dard transpercé,
La nopce t'eust esté fort triste, fort amere,
Au lieu d'elle, vn tombeau ceans t'eust fait mon pere.
Qu'on ne me face plus ces insolences là,
Ie veux bien qu'on le sçache, & tous ceux que voila
Ceans en ma maison. I'ay aage & cognoissance,
Ie ne suis plus enfant, i'ay prou de suffisance
Pour sçauoir discerner le mal d'auec le bien.
Ie me lasse de voir ainsi manger mon bien,
I'ay souffert iusque icy, comme à la boucherie
Escorcher mes trouppeaux, i'ay veu la mangerie
Qu'on a faict de mes bleds, on a beu tout mon vin,
Car vn seul contre tant resisteroit en vain.
Mais faites mieux pour moy, n'vsez plus de menace,
Et ne me brauez plus. Que si quelqu'vn pourchasse

Ctesippe iette vn pied de bœuf pour frapper Vlysses.

Vlysses se destourne du coup.

Telemachus vse de menaces à Ctesippus.

Ma mort, donnez la moy, desia ie le voudrois,
Et me seroit meilleur de mourir vne fois
Que de voir plus chez moy ces actes tant infames,
Outrager mes amis, & villener les femmes
D'vne honneste maison. Ces propos il disoit
De grande affection, & chacun se taisoit.
En fin Agelaüs vint rompre le silence.

Agela. modere les affaires.

Que personne, messieurs, ie vous pri', ne s'offence
De ce qu'il nous a dit, il a quelque raison:
Il faut certes porter respect à sa maison,
N'outrager ny ses gens, ny quiconq' se retire
Chez luy à seureté. Mais ie te veux bien dire
A ta mere & à toy vne parole à part,
Prenez la s'il vous plaist de moy en bonne part:
Tandis que vous estiez encor' en esperance
Qu'Vlysses reuerroit sa douce demeurance,
Et qu'il retourneroit encor' vn iour icy,
N'y auoit nul propos que tous ceux que voicy
S'arrestassent ceans, (estant plus honorable
Qu'il trouuast sa maison en estat conuenable.)
Mais puis que c'est vn poinct certain & asseuré
Que son retour s'en va du tout desesperé,
Va t'en trouuer ta mere, & dy luy ie te prie,
Qu'elle sorte de trouble, & qu'elle se marie
A celuy d'entre nous qui le plus luy plaira,
Et qui plus de presens & de biens luy fera:
Ce faisant te voila sans fascherie aucune,
Sans que l'on te moleste & que l'on t'importune,
Tu seras seul chez toy, boiras & mangeras
Ton bien, ton reuenu, & te resiouiras,

Et elle s'en ira faire ailleurs le mesnage
De celuy qui l'aura. A qui le Prince sage.
Ie iure Agelaüs, ô fils de Damnestor, *Telemachus à Agela'*
Par le grand Iupiter, par les trauaux encor
De mon pere Vlysses qui est mort, ou qui erre
Asteure en quelque endroit, loing d'Ithaque sa terre,
Ie n'empescheray point de se remarier
Ma mere à qui voudra, mais ie l'en vay prier,
Luy dire, & l'en presser de toute ma puissance,
Et mesmes luy feray presens en abondance.
Mais de l'aller chasser contre sa volonté
Ie ne l'oserois pas, c'est vn poinct arresté
Et Dieu m'en gard' aussi. Ayant fini de dire *Les poursuiuans se riens de ce que dit Telemachus.*
Ils se prirent soudain tant qu'ils estoient à rire,
Si demesurément qu'ils en estoient tous las,
Et hors de leur bon sens. La Deesse Pallas
Les poussoit à cela, les mettoit en déroute,
Et leur troubloit l'esprit: on eust pensé sans doute
A les voir esclater, qu'ils rioient proprement *Pallas les y incite'*
Des machoires d'autruy, les chairs que goulument
Ils mangeoiét, distilloiét sur leurs lévres sanglantes,
Leurs yeux estoient enflez de larmes découlantes,
Semblans prognostiquer leur malheur aduenir.
Lors Theoclymenus ne se put plus tenir *Theoclymenus annonce malheur aux poursuiuans.*
Qu'il ne leur dit ainsi: O pauures miserables
Qu'allez vous deuenir? Signes espouuentables
D'vne funebre nuict vos testes vont poissant,
Vous ennublét vos yeux, souz eux vont tremoussant
Vos iarrests, vos genoux, gemissemens horribles,
Espouuentables cris, & hurlemens terribles

S'entassent l'un sur l'autre, & pleurs cõme un estãg
Tombent sur vostre barbe, & ja voit-on le sang
Humecter les parois & les cloisons des salles :
On ne void sur le seüil que simulacres pasles
Des ombres de la mort, Erebe noircissant
Et le Soleil du Ciel tombant & ternissant,
Vn broüillas plus espais que l'on ne sçauroit dire.
Il disoit, & chacun se prit tresfort à rire,
(Tenans ce qu'il disoit pour mensonge & abus,)
Alors Eurymachus le fils de Polybus,
Ce venu de nouueau radotte, qu'on le prenne,
Qu'on le iette dehors, qu'il voise & se promene
Vn peu sur le marché : il parle obscurement,
Et on ne l'entend point, auquel consequemment
Dit Theoclymenus. Pour sortir par la porte,
Non ie n'ay nul besoin que tu me donne escorte,
I'ay bon pied & bon œil, i'ay bonne oreille, & si
Ie ne manque d'esprit pour sortir hors d'icy:
De faict i'en sortiray, car ie voy, ie deuine
Sur tant que nous voicy & malheur & ruyne,
Vn seul n'eschappera qui face trahison,
Et qui commette excez dedans ceste maison.

Eurymachus le rabrouë

Ce disant il s'en sort de la maison muree,
Et s'en alla trouuer incontinent Peiræe,
Qui fort bien le receut. Eux s'entre-regardoient,
Morguoient Telemachus, se rioient, & lardoient
Et ses hostes & luy. Lors un se prit à dire,
O bon hospitalier, certes voicy le pire
Que tu eusses iamais chez toy peu heberger,
Ce n'est qu'un mort de faim, il ne faict que manger

Traicts de gausserie des poursuiuans à Telemachus.

Et ne se saoule point, sans fin, sans interualle,
Sur le pain, sur le vin il deuore, il aualle,
Poids de terre inutile, vn trotteur, vn coureur,
Et qui ne s'entremet de faire nul labeur.
L'autre contrefaisant l'entendu & le sage:
Si tu me voulois croire, & tel fust ton courage,
Nous les saisirions tous, nous les attacherions
Liez sur vne barque, & puis les enuoirions
En Sicile par mer, pource qu'ils le meritent.
Tant qu'ils peuuent, ainsi Telemaque ils irritent,
Mais il n'en faisoit cas, sans plus il regardoit
Attentif à son pere, & tousiours attendoit
Qu'il luy fist le signal de l'heure conuenable
Qu'il se faudroit ruer sur la trouppe damnable:
Mais la fille d'Icar pres de la salle estoit,
Et tous ces beaux discours aysément escoutoit
Sur vn tres-riche siege. Or ils recommencerent
D'apprester à manger, & leurs ris rehaufferent,
Puis se mirent à table & saoulans leur desir
Se mirent à manger, pleins d'extréme plaisir.
Mais onc soupper ne fut de digestion telle
Que leur en apresta la guerriere pucelle,
Et le fort combattant, le diuin Vlysses:
Car ils auoient premiers commencé les excez.

Fin du vingtiesme Liure.



LE VINGTVNIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

PEnelopé propoſe l'exercice de l'arc aux pourſuiuans, & promet d'eſpouſer celuy qui le parfera. Ils s'y eſſayent, & n'en peuuent venir à bout. Contention ſuruient ſur ce qu'Vlyſſes le demande pour l'eſſayer. Ce que les pourſuiuans empeſchent, & le menacent. Telemachus commande à Eumæus de luy porter, Vlyſſes le prend, le bande, tire & paſſe la fleche par les trous.

AVTRE SOMMAIRE.

L'arc eſt mis en auant à l'amoureuſe bande,
Ils y faillent treſtous, mais Vlyſſes le bande.

OR Pallas mit au cœur de la fille d'Icare
La ſage Penelope en pudicité rare
D'expoſer en auant le rude paſſe-temps
Du fer clair, & de l'arc, mort & perte portans

Aux Princes amoureux. Elle ne fait donc faute
De monter vistement dedans sa chambre haute.
La clef toute d'airain belle & bien faicte prend,
Dont l'yuoire ouuragé l'aneau plus riche rend:
Ouure le cabinet plus caché, plus derriere,
Où suiure elle se faict de mainte chambriere.
Là du Roy son espoux estoit tout le thresor,
Le fer elabouré, l'airain, l'argent, & l'or, Arc & carquois d'Vlysses.
Et auec l'arc courbé, le carquois & ses armes
Qui tousiours ont porté douleurs, souspirs, & larmes,
Dons qu'en Lacedæmon luy fit auparauant
Par hospitalité luy venant au deuant
L'Eurytide Iphitus aux Dieux d'enhaut semblable.
Ils se trouuerent lors par rencontre agreable
En Messene tous deux, tous deux ayans accez
Chez le fort Ortiloch'. Au regard d'Vlysses
Il y estoit allé pour r'auoir vne prise
Dessus vn peuple entier qu'on auoit sur luy prise.
Car les Messeniens dessus les Ithaquois
En courant sur la mer auoient pris vne fois
Quelques trois cens brebis, & les auoient iettees
Auecques les bergers dessus leurs naufs voutees.
Vlysses par son pere & les autres plus vieux,
Auoit pour lors esté delegué deuers eux,
Et tout au mesme instant Iphitus par la pleine
Cherchoit douze iuments dont il estoit en peine,
Et perduës pour luy, auec quelques mulets,
Qui le firent depuis tomber dans les filets
D'vne cruelle mort, dés que le miserable
Eut trouué Hercules, le fort, l'inimitable,

Le fils de Iupiter, qui dedans sa maison,
Bien qu'il y fust logé, le tua sans raison.
Miserable qui n'eut en reuerence aucune
Ny la crainte des Dieux, ny la table commune
Où ils auoient mangé tous deux ensemblement,
Qu'il ne le fist pourtant mourir cruellement,
Retenant les iuments, qu'il eut par iniustice.
Ce fut en les cherchant qu'il rencontra Vlysse,
Et luy fit don de l'arc, que le grand Eurytus
Auparauant porta, & son fils Iphetus
Luy mort en herita, Vlysse en recompense
Luy donna vn espee & vne belle lance,
Triste commencement d'hospitalier amour
Commencé entre eux deux, car onc depuis ce iour
Ensemble ils n'ont mangé : la cause en fut, qu'Alcide
Le preuint, en tuant Iphitus l'Eurytide,
Accomparable aux Dieux, qui (en Lacedæmon)
Au fils de Laërtes de l'arc auoit faict don.
Le diuin Vlysses en allant à la guerre
Ne le voulut iamais porter hors de sa terre
Sur ses vaisseaux poissez, mais il le reseruoit
Chez luy pour l'amitié si chere, qu'il auoit
Portee à son amy. Or la Reyne diuine
Deuers ce cabinet pour l'auoir s'achemine
Monte les escaliers de chesne, que jadis
Le charpentier expert auoit faits, & polis
Et tirez à la ligne, auoit taillé l'entree
Et le seüil, & dedans la porte auoit encree.
La boucle du cordon délia promptement :
Mit la clef dans le trou, & branlant bellement

Penelope va au cabinet d'Vlysses.

La forte porte ouurit, qui fremit & qui crie
De mesme qu'vn Taureau paissant par la prairie.
De la mesme façon la porte resonna,
Aussi tost que la clef dans le ressort tourna,
Et fut soudain ouuerte, & la Reyne fut prompte
D'y entrer aussi tost, & quant & quant s'en monte
Sur les entablemens, où maints coffres estoient,
Et dedans les habits qui le musque sentoient.
Puis estendant la main du rattelier arrache
Le bel arc, & d'aupres la trousse elle détache
Luisante extremement, & s'asseant tout doux
Pleurant amerement, les mit sur ses genoux.
Quand elle vid qu'elle eut pleuré sa suffisance,
Elle prit l'arc du Roy & le reste, & s'aduance
Deuers les poursuiuans, entre ses mains tenant
Et l'arc & le carquois les fleches contenant
En grande quantité, & portoient apres elle
Les femmes du logis la cassette bien belle,
Ou le cuyure luisant, & le clair fer estoit
Et les haches encor où le Roy s'esbatoit
Et prenoit son plaisir. Quand la Reyne des femmes
Fut venuë où estoient les poursuiuans infames,
Sur le seüil de la porte elle arresta ses pieds,
Contre sa face mit ses voiles deliez,
Ses femmes se tenans tousiours à l'entour d'elle,
Puis fit à l'assistance vne harangue telle.
Escoutez mon dessein vous qui me demandez,
Et superbes & fiers mangez & gourmandez
Depuis long temps le bien d'vn homme en son absence
Sans moderation, sans honte & continence,

En retire l'arc d'Vlysses.

Penelope propose le ieu & l'exercice de l'arc aux poursuiuans.

Tant estes transportez du desir de m'auoir:
C'est que presentement ie vous veux faire voir
Vne espreuue, vn combat, & le ieu d'exercice
Où souuent s'esbatoit le magnanime Vlysse.
C'est cet arc grand & fort, qui bander le pourra,
Et par ces douze aneaux la fleche passera:
Ie suiuray celuy-là, ceste maison ornee
Laisseray, où ie fus en ieunesse amenee:
Helas! où i'ay vsé mon temps & ma beauté,
De richesses comblee & de felicité.
La memoire à iamais m'en sera eternelle,
Mesmes en y songeant. Ce disant elle appelle
Eumæe le porcher, luy faict commandement
De leur porter à tous l'arc, & l'ébatement
Du fer clair & fourby. Il le prend & leur porte,
Non que de ses deux yeux mainte larme ne sorte:
Et le maistre bouuier d'autre part à part soy
Souspiroit grandement voyant l'arc de son Roy.
Qui faict qu'Antinoüs les reprend & les tanse,
Et leur tint ces propos de grande outre-cuidance.

Eumæus & Philætius pleurẽt voyãts l'arc de de leur maistre

Badins de paysants qui n'estes soucieux
Que de ce qui paroist tous les iours à vos yeux,
Malheureux, qui vous fait espandre tant de larmes?
Pour quelle occasion donnez vous tant d'alarmes
A ceste pauure femme, ayant assez d'ailleurs
De sujet de se fondre en souspirs & en pleurs,
Depuis le iour qu'elle a perdu toute esperance
De reuoir son mary perdu pour asseurance?
Mais sçauez vous que c'est, mangez si vous voulez
Sans bruit & sans rumeur, ou sortez & allez

Antino⁹ les tanse

Lamenter là dehors, laissant au plus habile
De nous de s'esprouuer à cet arc difficile.
Mais ie ne pense pas que l'on le puisse ainsi
Bander & manier: personne n'est icy
Tel qu'estoit Vlysses en force & en puissance,
Ie l'ay veu & i'en ay tresbonne souuenance,
Tout enfant que i'estois. Ces propos il disoit,
Ce pendant en son cœur à croire il se faisoit
Qu'il pourroit bander l'arc & passer les sagettes
Si tost qu'il tireroit, par les trous des bouclettes.
Mais c'estoit bien plustost qu'il deuoit, sans mentir,
La fleche d'Vlysses le premier ressentir,
Dont il deshonoroit par son outre-cuidance
Le trosne & la maison, & poussoit à la dance
Ses autres compagnons. Telemachus alors
La parole prenant mit ces propos dehors:
O pauure, pour le vray Iupiter m'a faict naistre
Sans grand entendement, (ie le fay bien paroistre)
Car ma mere que i'ayme & que i'honore tant
Bonne & sage qu'elle est, me laisse nonobstant,
Son fils, & sa maison quitte, se remarie,
Et dépourueu d'esprit il faut que ie m'en rie.
Mais puis qu'il est ainsi, & que voicy le point
D'acquerir vne femme, à qui certes n'est point
Sa semblable en valeur en toute la contree
D'Achaïe, en Argos, en Pyle la sacree,
En Micene, en Epire, & sans aller si loin
Non pas mesme en Ithaque, & qu'est-il de besoin
De chanter le merite & la loüange extréme
De ma mere en ce lieu? (vous le sçauez vous méme:)

Telemachus incite les poursuiuans à l'exercice de l'arc.

Puis qu'il est donc ainsi, venez & commencez,
Ne vous excusez point, & ne tergiuersez,
Voyons qui seront ceux qui auront le courage
D'entrer en cest esbat, sans tarder dauantage:
Moy i'en veux estre aussi: si ie le puis bander
Et au trauers des ronds la sagette darder,
Ie n'auray mal au cœur que ma mere me laisse,
Ie n'auray pas regret qu'ailleurs elle s'adresse,
Quand i'ensuiuray mon pere & que ie seray seur
De n'estre de ses faits indigne successeur.

Il s'y veut esgayer le premier

Ce disant il se leue & dispotement saute.
Son manteau de dessus ses espaules il oste,
Son espee au costé pendit superbement,
Puis commença le ieu, donc tout premierement
Il rengea les aneaux, & creusit vne place
Pour les loger trestous, & dedans ceste espace
A la ligne les renge: vn esbahissement
Les saisit, le voyant faire si proprement
Vne chose à leurs yeux, qu'il n'auoit iamais faicte:
Ayant accoustré tout, lors en place il se iette,
Commence à prendre l'arc. Trois fois il l'enfonça
Comme prest à tirer, trois fois il le laissa
Afin de prendre haleine, ayant grande esperance
De tirer, & passer les fers. Il recommence
Pour la quatriesme fois, & de faict eust atteint,
Sans qu'Vlysses luy fit vn signe & le retint.

Il feint de ne l'auoir peu bãder.

Adoncques il leur dit, (helas! quelle infortune,
Quel grãd malheur me suit?) faut de deux chose l'vne,
Ou que ie ne vaudray cy apres du tout rien
Que ie seray vn lasche, vn delicat, ou bien

Que

Que ie ſuis ieune encore, & n'ay pas aſſez ſeure
La main pour repouſſer qui me feroit iniure:
Mais vous qui en roideur & force me paſſez,
Tendez l'arc, & les traits dedans les ronds pouſſez. Il y inuite les pourſuiuans.
Quand il eut dit ainſi, doucement il ſe baiſſe,
Sur les beaux aiz colez poſe l'arc, & y laiſſe
La fleche viſte & belle: & ſa place reprend
D'où il eſtoit party; Lors à dire ſe prend
Alors Antinoüs. Or compagnons, de grace Antinoüs auſſi.
Que donc chacun de nous ſe leue de ſa place
Par ordre, en commençant par celuy iuſtement
A qui on a verſé du vin premierement.
On fut de ſon aduis. Alors le fils d'Oenope
Leodes ſe leua le premier de la trope, Leodes le premier l'eſſaye.
Il eſtoit leur deuin, & toujours il eſtoit
Au bas bout, & plus pres du buffet ſe mettoit,
Ennemy tout afaict de leurs façons de faire,
Toujours faſché contre eux, & toujours en colere
Il prit l'arc le premier, ſur le paué ſe mit,
Atteint à la ſaiette, & de tant ſe promit
Qu'il le pouroit bander, mais luy fallut ſe rendre,
Car ſon bras ſe laſſa trop delicat & tendre.
Si dit aux pourſuiuans: ie me rends quant à moy,
Qu'vn autre vienne icy: ceſt arc, ie le preuoy,
En priuera pluſieurs & de vie & d'enuie,
Et ſeroit bien meilleur de perdre vn coup la vie
Que de faillir viuans celle pour qui ſans fin
Nous demourons icy, & l'eſperons en vain.
Mais ſi quelcun pourtant ſe ſent fort, & eſpere
D'eſpouſer d'Vlyſſes la femme chaſte & chere

Qu'il s'en vienne à cet arc, mais qu'il y ayt esté
Quelque temps, & qu'il vienne a voir d'autre costé
Quelque Princesse Greque entre les mieux vestuës,
Qu'il quitte ceste cy & ses peines perdues,
Demande l'autre à femme, & la Reyne au surplus
Prenne le fortuné qui luy donra le plus.

Il en quitte l'essay aux autres.

Il quitta ce disant le fort arc admirable,
Et se baissant vn peu le posa sur la table,
Et la vire au beau fer, puis sa place reprit
D'où il s'estoit leué. Lors à dire se prit
Encor Antinoüs, & griefuement le touche.
Liodes, quel propos t'est sorty de la bouche?
I'en suis fort irrité, que cet arc ce dis-tu,
En priuera plusieurs de vie & de vertu?
Pour ce que tu n'as peu à ton plaisir en faire?
Mais ce n'est pas cela. C'est plustost que ta mere
Faillit à te donner la force & la bonté
De pouuoir à propos bander cet arc vouté,
Et d'en lascher le traict, c'est chose toute vraye,
Mais que quelque autre vienne apres luy, & l'essaye.
Puis au maistre cheurier il tint ces propos cy.

Antinoüs le redargue.

Or sus Melanthius apporte nous icy
Force bois, fay bon feu, mets nous force escabelles,
Et les couure de peaux & doüilletes & belles,
Donne ordre puis apres qu'il nous soit apporté
De l'onguent de ceans en bonne quantité,
Afin que bien chauffez & oints à toute force,
Nous voyons qui aura plus d'adresse & de force
Ceste ieunesse & moy, (qu'on estime si peu,)
A manier cest arc & parfaire le ieu.

Dit qu'il eut, le cheurier faict en grand' diligence
Bon feu, sieges apporte & dessus eux agence
Les delicates peaux. Apres il apportoit
De l'exquis oignement qui là dedans estoit
Vne tres-bonne masse : eux chauffez, s'en frotterent
Et s'en allans à l'arc l'excercice tenterent,
Mais ils ne peurent pas le courber seulement
Tant lasches ils manquoient de force entierement.

Antinoüs pourtant n'entroit point en carriere, Antino' & Eurymachus se tirent arriere l'exercice.
Mais fin & cauteleux se tiroit en arriere,
De mesme Eurymachus les principaux tous deux
D'entre les poursuiuans & les plus hazardeux.

Or comme ils s'essayoient à ce rude exercice,
Le bouuier bellement & le porcher d'Vlysse
Se suiuirent, sortans de la sale, où les Grecs Eumeus Philæti' & Vlysses sortent de la sale.
Prenoient leurs passe-temps, & Vlysses apres
Prenant occasion les suit en diligence.
Quand il les tint dehors, alors il leur commence
Ces propos gratieux. A vous seuls que voicy
Vous doi-ie dire vn mot? mais me tairay-je aussi?
Le cœur me dit pourtant que ie ne me doy taire. Vlysses les esprouue.
Aimez vous Vlysses? ça, & de quel affaire
Seriez vous auec luy si fortuitement
Il suruenoit asteure & que presentement
Vn Dieu vous l'enuoyast? Seriez vous au seruice
Ou de ces poursuiuans, ou du diuin Vlysse?
Quel party prendriez vous? que vous en dit le cœur?
Dittes ouuertement. Car c'est bien le meilleur.

Lors le bouuier des beufs. Le Dieu du haut empire
Parfist presentement ce que tu viens de dire:

Ils respondét à cœur ouuert.

Vint il cest homme là: vn Dieu benin & doux
L'amenast maintenant au beau milieu de nous,
Tu verrois à l'effect, comme & de quel courage
I'aurois la force au cœur & la main à l'ouurage:
Autant en dit Eumæe, inuoquant ardamment
Les Dieux de ramener Vlysses promptement.

Quand Vlysses cogneut auoir à suffisance
Sondé leur loyauté, de rechef il commence
A leur dire en ces mots. Or donques me voicy
Qui apres mille maux suis de retour icy,
Me voicy rechappé des eaux & de la guerre,
Et dans le vingtiesme an reuenu dans ma terre,
Dedans mon cher païs: & i'ay eu le loisir
D'esprouuer que vous seuls auez ioye & plaisir
De tous mes seruiteurs de reuoir ma presence.
Ie n'en ay veu pas vn regretter mon absence,
Ne prier qu'Vlysses reuint finalement
Sur le sueil de son huis, que vous deux seulement.
Mais ie vous iure aussi chose tres-veritable,
Si Dieu met en ma main la bande detestable,
De ces gens, & permet que i'en aye raison:
Ie vous mariray bien, vous donneray maison,
Grandes possessions vous seront departies,
Et vos maisons seront pres des miennes basties,
Et n'aurons à iamais moy ny mon enfant doux
Ny freres, ny amis si respectez que vous.
Mais ça, pour vous oster de toute incertitude,
Pour ne vous laisser plus en nulle inquietude,
Et me faire cognoistre à vous ouuertement,
Que ie vous face voir icy presentement

Vlysses les ayãt sondez se descouure à eux.

Les a recogneus seuls à luy fideles.

Vne marque sur moy, & vous monstre la place
De la playe que i'eus sur le mont de Parnasse,
Que me fit vn sanglier, quand auecques ses fils
Du fort Autolychus chassant ie le deffis.
Ce faict, il leur fit voir à plein sa cicatrice. Leur monstre sa cicatrice.
Eux regardans de pres recogneurent Vlysse,
Luy baiserent la face, & les bras estendans
Autour de luy serrez alloient en pleurs fondans: Ils l'embrassent & le baisent.
Tout de mesme Vlysses & de tendreur & d'ayse
Et la teste les mains leur embrassant les baise:
Sur eux pleurans toujours Titan se fust couché
Si le sage Vlysses leurs pleurs n'eust empesché,
Cessez dit-il vos pleurs, que quelqu'vn ne nous sorte
Et vous voyant pleurer leans ne le rapporte:
Mais remettez vous bien, & r'entrons bellement
Non pas tous à la fois, I'iray premierement
Et vous viendrez apres: voicy vn signe au reste
Qui sera entre nous. Quand la trouppe moleste Cõplot & deliberatiõ entre Vlysses & eux. Le signal.
Des superbes amans d'opiniastre vois
Deffendra qu'on me baille & l'arc & le carquois,
Tu le prendras Eumæ, nonobstant leur defence,
En main me le mettras contre leur resistance,
Puis tu t'en iras dire aux femmes de là haut
D'aller soudain fermer les portes comme il faut
Par toute la maison, que si dedans la sale
Elles oyent du bruit, que nulle ne deuale
Et ne sorte dehors: entendent seulement
A faire leur besongne & toy semblablement
Loyal Philætius, pren bien garde à la porte
De la sale, & la ferme auec la barre forte

Ils r'entrent en la sale.

Qu'on ne puisse sortir. Ce disant, il r'entra,
En son siege se mit que vuide il rencontra:
Et ses gens apres luy. En ce temps Eurymaque
Tenoit entre ses mains l'arc du fort Roy d'Ithaque,
Le chauffant, le tournant à la splendeur du feu
Il le vouloit courber & bander peu à peu,
Mais il ne put iamais. Dont son ame orgueilleuse
Vne plainte en iettoit & grande & merueilleuse,
Si dit en souspirant à tous ses compagnons.

Eurymachus ne peut bâder l'arc d'Vlysses.

Amis (certes en vain nous nous embesongnons)
Vous & moy en aurons & vergongne & tristesse:
Ces nopces ie ne pleins: car par toute la Grece
Et à l'entour d'Itaque assez se trouuera
De femmes pour nous tous, mais ie crain qu'on dira
Que nous aurons manqué de force, à l'exercice
Mis en auant de l'arc du magnanime Vlysse,
Auquel Antinoüs: Certe il n'en sera rien,
Gentil Eurymachus, toy mesme le sçais bien.
Au surplus auiourd'huy est la feste ordinaire
De l'archer Apollon, qui donc si temeraire
Pense bander cet arc? que donq tout doucement
On le remette là, les traits semblablement
Auecques les aneaux, personne que ie pense
D'où on les aura mis n'aura l'outre-cuidance
De ses en enleuer. de ceux qui ont accez
Et viennent d'ordinaire au chasteau d'Vlysses.
Or que le sommelier à boire nous apporte,
Quittes pour ce iourd'huy de ceste iouste sorte:
Demain Melanthius en diligence ira
Aux champs à son bestail, & nous amenera

Perd l'espoir pour luy & pour les autres.

Antinoüs trouue vn expedient.

D'entre tous ses troupeaux les cheures les pl⁹ grasses,
Afin qu'ayans rendu à Phœbus vœux & graces,
Brulé sur son autel cuissots en quantité
Venions à bon escient au ieu de l'arc vouté,
Et mettions vne fin à ce rude exercice.
Il discouroit ainsi dans la maison d'Vlysse,
Et son opinion vn chacun approuua,
On apporta de l'eau, les mains on se laua,
Et les ieunes garçons le bon vin departirent
A tous les assistans & les tasses remplirent:
Apres qu'ils eurent beu selon leur volonté,
Le prudent Vlysses qui auoit medité
En son entendement ceste derniere ruse,
En se tournant vers eux de ces propos leur vse.
Amoureux de la Reyne, oyez patiemment
Ce que ie viens de mettre en mon entendement;
Mais principalement i'en supplie Eurymaque
Et toy Antinoüs, puissant Prince en Ithaque,
Qui certes viens de dire vn propos vertueux,
Qu'il falloit laisser l'arc & respecter les Dieux,
Et qu'Apollon demain pourroit sa force estendre
Sur qui il luy plairoit, pour l'arc courber & tendre,
Mais si vous le voulez ie voudrois bien aussi
Le manier vn peu, pour esprouuer icy
Deuant vous, si i'aurois la vigueur & la force
Que i'ay euë autresfois sous ceste vieille écorce,
Ou si auec le temps pour ne m'estre exercé
Ceste roideur de nerfs ne m'auroit point laissé.
Il disoit, & chacun se mit en grand colere,
De crainte qu'ils auoient qu'il ne vint à le faire,

Vlysses aux poursuiuans, sur le desir qu'il a de s'essayer à l'arc.

Ils le trouuēt mauuais & sur tous Antinoüs.

Sur tous Antinoüs grandement le reprit,
Tresfort le menaça, & à dire se prit.
Miserable passant, tu n'a pas peu d'audace.
Quoy? n'estimes tu rien qu'on t'ay fait tant de grace
De te laisser icy auec nous banqueter,
Qu'on t'ayt daigné de tout seruir & presenter,
Qu'ayes participé à nos propos de table,
Que nul autre que toy ne m'ait eu si traittable
Que de venir s'assoir & manger auec nous
Et nos discours ouyr? Pour le vray, ce vin doux
,, T'a blessé le cerueau, comme certe il offence
,, Tout homme qui en prend auec intemperance.

Discours de la querelle des Lapithes & Centaures.

Le Centaure vaillant Eurytion le fort
Du vin jadis sentit le rayneur effort
Quand chez Pirithoüs allant voir les Lapithes
Il s'enyura par trop, & sortit des limites
Et des gonds de raison, temeraire, insolent,
Et sans nulle vergongne. Vn courroux violent
Ces Princes embrasa, dessus luy se ietterent,
Les oreilles ensemble & le nez luy coupperent,
Puis le mirent dehors: il sortit tout troublé
De vin & de misere, & de honte accablé,
Grand deüil & grand dépit les Centaures en prirent,
Et la guerre asprement aux Lapithes en firent:
Mais le premier malheur sortit d'Euriiion,
La seule cause en fut son indiscretion,
Et le vin par trop pris: ainsi t'en pourra prendre,
Si de ce que tu veux maintenant entreprendre
Tu veux venir à bout, tu trouueras, ie croy,
Vn qui aura la teste aussi folle que toy:

En vain tu nous feras & priere & requeste:
Car pour te mettre en mer la barque est desia preste,
Qui au Roy Echetus tout droit te conduira;
Qui t'ayans en ses mains tout vif t'escorchera.
Mais croy moy seulement, boy, mange & te repose,
Ne vueille je te pry te mesler d'autre chose,
Et n'entre point encor en dispute auec eux
Qui plus ieunes que toy ne sont moins vertueux.

Antinoüs vse de menaces enuers Vlysses.

Auquel Penelopé la Princesse honorable,
Il n'est, Antinoüs, iuste ne raisonnable
De menacer ainsi & chasser sans raison
Ceux que Telemachus reçoit en sa maison.
Mais voudrois tu penser, bien que cest hoste nostre
Vint à bander cest arc, & fist plus que tout autre,
Qu'il m'espousast pourtant & m'emmenast d'icy?
Non, ostez de vos cœurs la crainte & le soucy
Qui s'y pourroient loger, n'en faites pire chere,
Il ne m'aura iamais pour son espouse chere,
Ce seroit indecence à moy, à luy abus.

Penelopé le defend.

Alors Eurymachus le fils de Polybus.
O fille d'Icarus, Reyne de grand' prudence,
Nous n'auons iamais eu si sotte la creance,
Qu'il fust pour t'espouser: nous ne craignons sinon
Qu'on ne vienne à parler, blasmant nostre renom.
Nous craignons le caquet des hõmes & des femmes,
Et que quelcun des Grecs, mesmes des plus infames
Et qui vallent le moins, ne parlent de cecy,
Nous tienne sur les rangs, & ne se mocque ainsi.
Ces gens ont le corps foible, & imbecille l'ame,
Sont moindres que celuy dont ils veulent la femme,

Eurymachus. à elle.

Ils ont tenté son arc & bander ne l'ont peu.
Mais vn pauure passant qu'on n'auoit iamais veu
Aysément l'a bandé, a passé les sagettes
Au trauers des pertuis a franchi les bouclettes.
Voila ce qu'ils diront, chacun s'en mocquera,
Et honte & des-honneur sur nous en tombera.

Penelopé côte la leçon aux Poursuiuans.

Lequel Penelopé de ce propos vint suiure:
Certes Eurymachus, ce n'est nullement viure
En gens aymans l'honneur, qui ont affection
De s'acquerir bon bruit & reputation
Parmy vn menu peuple & dans vne Prouince,
Que de des-honorer la maison d'vn grand Prince
Et consumer son bien. Que n'estes vous aussi
Ialoux de vostre honneur, vous comportans ainsi?
Pour nostre hoste. qu'a til? n'a-il la force belle,
La taille comme il faut, la vigueur naturelle?
Il est de bonne race & venu de bon lieu.
Donc, qu'on luy porte l'arc, & qu'il se mette en ieu,
Afin que nous voyons au moins ce qu'il peut faire,
Ie le veux, & que nul ne me chante au contraire.
S'il le fait, qu'Apollon vueille luy accorder
La grace & la faueur de le tendre & bander,
Ie luy feray present & d'vne manteline
Et d'vn bon haubergeon, & d'vne robe fine,
De force habits en somme, outre plus il prendra
Vn iauelot de moy, dont il se deffendra
Des hommes & des chiens: i'ay encore vn espee
Tranchant des deux costez, (bien forte, bien trãpee)
Que ie luy donneray, couuriray ses talons
Et ses pieds ainsi nuds de souliers forts & bons,

En tous lieux qu'il voudra ie le feray conduire
Et l'accommoderay d'vne bonne nauire.
A qui Telemachus respondit puis apres.
Ma mere, ie ne sçay nul d'entre tous les Grecs
Qui ayt dessus cet arc plus de droict & puissance
Que ie sçay en auoir, (qui voudra s'en offence)
Dés ceste heure ie puis le donner & l'oster
A qui il me plaira, ie dy sans excepter
To⁹ les plus grãds d'Ithaque, & les plus forts d'Elide
Propre à nourrir cheuaux (qu'on manie à la bride:)
Nul d'eux ne me sçauroit empescher qu'à present
Si mon plaisir est tel ie n'en face vn present
A ce bon homme icy: mais ie vous pry, ma mere
Retirez vous là haut, songez à vostre affaire,
Et à vostre besongne, ayez tant seulement
Soin de vostre quenoüille, & mettez gentiment
Vos fẽmes au trauail. Car le temps où nous sommes
Donne de manier ces affaires aux hommes,
Et à moy dessus tous, qui ay & veux aussi
Auoir entier pouuoir sur ceste maison cy.
Sa mere l'entendant bellement se retire,
Rauie, & ruminant ce qu'il venoit de dire,
Monte en haut en sa chambre, & ses femmes apres
Où elle se remit à faire ses regrets
Sur son pauure mary, & tant que la guerriere
Pallas, luy vint fermer l'vne & l'autre paupiere
D'vn gratieux sommeil. Mais le braue porcher
Alla diligemment le bel arc destacher,
Et desia le portoit à son Roy, d'vn grand ayse,
Quand les fiers poursuiuans firent vne grand noise,

Telemachus à Penelopé.

Elle se retire en sa chãbre où Pallas l'endort.

Eumæe porte l'arc à Vlysses.

Et crians hautement menoient vn fort grand bruit:
Lors vn presomptueux d'entr'eux parla & dit.
Où portes tu cest arc, vilain porcher infame?
Vn d'eux menace Eumęus — *Pendart, si ie te prens ie t'arracheray l'ame,*
Et donneray ta chair à tes chiens par morceaux,
Qui te deuoreront mort entre tes pourceaux:
Tu auras le loyer de tous tes malefices,
Si Phœbus, si les Dieux au moins nous sont propices.
Eumæe le reporte de crainte. — *Il dit & le porcher remit tout bellement*
L'arc d'où il l'auoit pris, craignant extremement:
Car plusieurs contre luy vsoient de grand menace.
Telemachus luy cōmande de le rapporter, & le menace. — *Telemachus d'ailleurs luy crioit de sa place*
Et le menaçoit fort. Eumæ', dit-il, hola,
Reporte moy cest arc à l'hoste que voila,
Fay ce que ie te dy. Il n'est en ta puissance
De rendre à tant de gens semblable obeissance.
Autrement, ie t'asseure aux champs ie t'enuoyray
Bien que ie sois fort ieune, & te lapideray,
Croy moy, ie suis encor assez fort pour le faire,
Que puissay-je aussi bien sous ma force deffaire
Apres qu'Eumæe a mis l'arc entre les mains d'Vlysses, il court vers Euryclea faire fermer les portes. — *Ces poursuiuans icy, tel eussay-je le bras*
Qu'il les pust surmonter, ie ne tarderois pas
A les mettre dehors, ils ont trop d'arrogance
(Et ie me sens par trop las de leur insolence.)
Il disoit, & ces gens ne s'en estomaquoient,
Mais plutost se prenoient à rire & s'en mocquoient:
Donc Eumæ, prenant l'arc que luy dit Telemaque
Le mit entre les mains du fort Prince d'Ithaque,
Puis sortant de la sale accourt hastiuement,
Faict venir Euryclee & luy dit bellement.

Telemachus par moy te mande que tu barres
Les portes & de clef & de tres-fortes barres,
Que si vous entendez du bruit, de la rumeur,
Ne sortez nullement, faictes vostre labeur.
Il dit, elle soudain alla fermer les portes,
Les serra de la clef & de barres tres-fortes:
Philætius d'ailleurs tacitement s'encourt,
Ferme diligemment la porte de la court.
Or sus le porche estoit vn grand bois par fortune
Que l'on auoit tiré des pieces d'vne hune,
La porte il en barra, puis reuint vistement
Se soir d'où il estoit party premierement,
Regardant Vlysses s'il luy feroit point signe:
Qui tient l'arc en sa main, le vire, tourne & guigne
Si les vers n'auroient point l'encornement rongé,
Ou s'il ne seroit point ailleurs endommagé,
Tandis qu'il fut absent. Lors l'vn d'eux (voulãt rire)
Se tourna vers vn autre & se prit à luy dire:
Voicy quelque madré, quelque bien entendu
A cognoistre les arcs, maistre il s'en est rendu.
O qu'il en a chez luy bien d'autres tous semblables,
Ou bien en veut polir d'autres plus admirables,
Voyez comme il le va en ses mains maniant,
Le resolu qu'il est, l'asseuré mendiant,
De bourdes controuueur: l'autre vint à l'encontre:
Que tousiours ce dit-il, il ayt telle rencontre
Pour ses commoditez, comme presentement
Il pourra se iouër de cest arc aysément.
Ainsi deuisoient-ils, mais Vlysses à l'heure
L'ayant bien visité, desormais s'en asseure.

Vlysses reuisite l'arc.

Comme vn ioueur de lut bien experimenté
Accorde sans trauail son instrument vouté
L'appuyant à son sein, & au chant de ses lévres
Marie les boyaux des brebis (& des cheures)
Ainsi sans se pener Vlysses l'arc tendit
Et de sa droitte main la corde il estendit.
Vne strideur s'ouyt du son qui prouient d'elle,
Qui sembloit rapporter la vois de l'hirondelle,
Cela fascha tresfort les orgueilleux amans,
Leur visage en changea: & sur ces erremens
Iupiter fit ouir en l'air force tonnerre,
Et fit voir quant & quant les prodiges sur terre.
Cela resiouyt fort le Cephalenien
Le diuin Vlysses, que le Saturnien
Pour le fortifier ses foudres ainsi iette.
Si print soudainement vne viste sagette
Qui estoit sur la table & toute a découuert:
Car les autres estoient dans le carquois couuert,
Dont il deuoit bien tost les Grecs à mort estendre.
Lors déployant les bras il vint la corde tendre
La tirant, & courbant son arc des deux costez
Le faisoit enluner en ses concauitez.

Puis placé à propos il met hors de la coche
Le nerf qui tient la flesche, & en l'air la decoche
Visant si iustement que droit il la poussa
Dans les trous des aneaux & les haches passa:
Puis il dit à son fils. Ton hoste, ô Telemaque,
Ne te faict des-honneur logé en ton Ithaque,
Il a visé bien droit, il n'a point longuement
Tourné, viré ton arc, ny inutilement.

Vlysses tend & bande l'arc aysément.

Il parfait le ieu de l'exercice.

Il parle à Telemachus.

I'ay encores de l'homme, & ne suis pas si proche
De réuer, que ces gens m'en ont fait de reproche.
Mais il faut vistement leur soupper apprester
Aux torches, puis iouër sur le lut & chanter
Pour leur donner plaisir & toute esiouïssance,
C'est cela des festins toute la bien seance.
Il tenoit ces propos, puis fronçant les sourcils
Comme disant c'est l'heure, il fit signe à son fils, Il fait le signal à son fils qui s'aproche de luy.
Qui ceignant son espee affilee & luysante,
Prend vne partuisane en sa main bien-duisante,
Armé d'vn corselet qui iette vn fier éclat,
S'approche de son pere & s'appreste au combat.

Fin du vingt-vniesme liure.



LE VINGTDEVXIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

VLysses de la premiere flesche tuë Antinoüs. Les poursuiuãs se deffendent. Grand combat est fait entre eux, & Vlysses son fils, Eumæus & Philætius. Tous les poursuiuans sont mis à mort. Phæmius le chantre & Medon le Heraut sont sauuez. Il faict estrangler les seruantes ribaudes, & mourir cruellement Melanthius.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysses les amans met à mort sans mercy,
Mais il sauue le chantre & le heraut aussi:

LOrs le fort Vlysses ses vieux penaillõs iette,
Saute sur le paué, ayant plein de sagette
Le resonnant carquois, & l'arc, qu'il enfonça,
Et soudain à ses pieds les flesches il versa:

Puis

Puis dit aux poursuiuans. Le ieu s'est faict sans nuire
Iusqu'icy à personne, or ie vous veux bien dire
Qu'il en faut inuenter d'autres doresnauant
Et ie l'essayeray : Tels que par cy deuant
Nul autre que ce soit n'a tiré coups semblables:
Voyons si ie sçauray les rendre conuenables
Comme ie me promets. Apollon dessus tout
Me force auoir l'honneur d'en venir bien à bout.
Ce disant, il atteint vne sagette dure
Encontre Antinoüs, qui vouloit d'auenture
Leuer vn vase alors d'or maßif, qu'on tenoit
Par l'anse aux deux costez: de faict il le prenoit
Pour boire, entre ses mains, n'ayant en sa pensee
Nulle apprehension de ceste mort forcee.
Car qui eust iamais creu qu'vn homme tant rusé
Et tant braue fust-il, estant seul, eust osé
Sur tant d'hõmes vaillãs qui s'assembloiẽt pour boire
Hazarder vn massacre, & vne mort si noire?
Or droit dans le gosier Vlysses le blessa,
Et derriere le col la pointe outre passa:
Lors la teste luy panche, & sur son sein succombe
Hors des mains le hanap luy eschappe & luy tombe,
Vne bouteille grosse & espaisse de sang
Luy grenoüille aux nareaux, il chet dessus le banc,
Et demenant des pieds tombant à la renuerse
Il pousse ce qu'il trouue & la table renuerse.
Les morceaux il vomit qu'il auoit auallez,
Et le pain & la chair ensemblement meslez
La terre salissant. Au bruit de ceste cheute
La trouppe des beuueurs faict vne grande esmeute,

Vlysses tuë Antinoüs d'vn coup de flesche.

Rumeur entre les poursuiuans.

Fremissant fierement : d'horreur & de dédain
Chacun quitte son siege & se leue soudain,
Regardant les parois, & n'y voyent ny hache,
Ny pique, ny espieu, ny casque, ny rondache,
Alors contre Vlysses crians, & l'outrageans :
Méchant, luy disoient-ils, tires tu donc aux gens
Tu n'emporteras onc l'honneur de ton adresse.
Voicy tu as tué le meilleur de la Grece
Tu mourras méchamment, les Vautours mangeront
Ta vilaine charrongne & te déchireront.

Ils menacent Vlysses.

Ils s'abstiennent pourtant: car personne ne pense
Que volontairement il ayt faict ceste offence,
Et à son escient. Sots qui ne voyoient pas
Qu'ils estoient arriuez à leur dernier trespas,
Qu'il falloit tous mourir. Alors le Roy d'Ithaque
Les guignant de trauers en ces mots les attaque.

Vlysses se dõne à cognoistre aux poursuiuans.

Chiens, vous ne pensiez pas que iamais Vlysses
Deust reuenir de Troye, en faisant ces exces
Icy dans ma maison, menans ce train infame,
Ruinans tous mes biens, voulans auoir la femme
D'vn homme encor viuant, arrogans, insolens
Les femmes de ceans soüillans & violans,
N'ayãs crainte des Dieux dessouz lesquels nous sõmes,
Et ne vous soucians des reproches des hommes,
Mais vous mourrez aussi tant que vous estes-là.

Les menace tous de mort.

Il dit, & chacun d'eux en son ame trembla,
Vne frayeur les prit, iettant deça leur veuë,
Et delà pour fuir ceste mort non preueuë:
Le seul Eurymachus ce mot luy a tenu.

Puis donc, ô Vlysses, que te voila venu,

Tout ce que tu as dit, certes, est equitable,
On s'est mal comporté, c'est chose veritable,
On a fait des exces & dedans & dehors
En grande quantité. Mais tu vois cy le corps
De celuy qui de tout estoit la seule cause.
Ce n'estoit pas ta femme, il vouloit autre chose
Que le grand Iupiter n'a voulu terminer.
Son desir, son dessein, son but fut de regner
Icy dans ta maison, de gouuerner Ithaque,
Et de donner la mort à ton fils Telemaque.
Ores le voila mort reçoy nous en pitié,
Et te reconcilie à nous par amitié,
Nous qui sommes ton peuple, & sur ton asseurance
Nous nous assemblerons, te donrons recompense
De tout ce qu'on t'a pris. Ce qu'on t'a dépendu
Te sera remboursé, tout te sera rendu,
Nous te ferõs mener vingt bœufs pour chacun hõme,
D'airain, d'argent & d'or te pairons si grand somme
Que ton cœur en sera tout content & ioyeux,
Appaise seulement ton courrous ennuyeux.

Eurymachus tasche de l'adoucir, & reiette tout le tort sur Antino.

Auquel respond ainsi le vaillant Roy d'Ithaque
Regardant de trauers: Quand mesme, ô Eurymaque,
Tous vos biens paternels me viendriez presenter,
Et auec eux voudriez d'autres y adiouster:
Ie ne retireray mes mains de la vengeance,
Que ie suis resolu de prendre, pour l'offence
Que i'ay receu de vous, maintenant c'est à vous
Ou de vous bien defendre, ou de parer aux coups,
Eschappe qui pourra, mais ie croy qu'à grand peine
Vn seul se sauuera de la mort inhumaine.

Vlysses ne luy respond que menaces & mort

Il dit, & les genoux leur alloient tremblotant.
Alors Eurymachus leur dit, les irritant.
Eurymachus incite les autres à se bien deffēdre
Amis, puis qu'il a pris ces flesches malheureuses,
Il ne retiendra plus ses mains malencontreuses,
Tant qu'il nous ayt trestous tuez & terrassez:
Mais pensons à nous battre, & serrez & pressez,
Allons donner à luy, tirons tous nos espees,
Et mettons au deuant de ses flesches trempees
Ces tables & ces bancs: Soyons vaillans & forts,
Si nous le pouuons ioindre & le pousser dehors,
Tant seulement d'icy sortons tous de furie,
Et par la ville allons leuer vne crierie,
Tout le monde acourra au cry de nostre voix
Et de l'arc il iouëra pour la derniere fois.
Tire l'espee & dōne sur Vlysses.
Ce disant, son espee hors du foureau il tire,
Iette vn cry furieux, & plein de rage & d'ire
Saute vers Vlysses, bruyant horriblement:
Vlysses le suiuoit de l'arc tout bellement,
Luy décoche vne flesche, & droit souz la mammelle
Vlysses le tuë.
En l'atteignant luy fit vne playe cruelle
Qui donna iusqu'au foye. A ce coup inhumain
L'espee qu'il tenoit luy tomba de la main,
La table cheut à bas, l'eau, de la violence
Fut épanchee à terre, & le vase à double anse
A sa cheute versa. Luy tombant & panchant
La terre de son front heurta en trebuchant,
Iettant vn grand souspir, & de son pied qui tremble
Secoüant le iarret, il faict tomber ensemble
Et siege & marchepié: vn broüillas nuageux
Se vint finallement espandre sur ses yeux.

Alors Amphinomus dégaine son espee,
S'en vient contre Vlysses, & la voye occupee
Se veut faciliter, pour sortir vistement,
Sans que Telemachus le preuint fierement,
Il luy tire vn grand coup & de grand violence
Dans le milieu des reins il luy fourre sa lance.
Il cheut, & vn grand cry en cheant il ietta,
Et contre les carreaux de son front il heurta.
Mais le fils d'Vlysses d'aupres de luy se tire,
Au corps d'Amphinomus qui contre terre expire
Laisse son iauelot, il craint qu'en l'arrachant
Quelqu'vn prenne le temps, de son estoc trenchant
Ne le vienne perser, ou d'enhaut ne luy iette
Comme il se baisseroit vn grand coup sur la teste,
Courant donc vistement vers son pere il reuint
Afin d'estre plus fort, & pres de luy se tint.
Adoncques il luy dit: Mon pere, que te semble,
Si ie montois là haut & t'apportasse ensemble
Vn couple de bons dards, vn rondache luisant,
Et vn casque bien-faict, à ta teste duisant,
Que ie m'armasse aussi d'vne cuirasse dure,
Et fisse à ces deux cy prendre vne bonne armure,
Au bouuier, au porcher, ne vaudroit-il pas mieux
Combattre bien couuerts? Vlysses tout ioyeux:
Va vistement, mon fils, parauant que me faillent
Ces flesches en la main, de peur qu'ils ne m'assaillent
Me voyans desarmé, & restans les plus forts
Ne me forcent en fin & me iettent dehors.
Ce disant Vlysses, Telemach' ne faict faute
D'obeir vistement, monte en la sale haute

Amphinomus contre Vlysses.

Telemachus le depesche.

Il demãde aduis à son pere s'il ira querir armes pour s'armer & le porcher & bouuier.

Où les armes estoient: oste des rateliers
Huit puissans iauelots, prẽd quatre grands bouclers,
Et tout autant d'armets dont la splendeur éclaire:
Il prend tout, les apporte, & se rend à son pere
Il s'arme le premier, & les pastres apres
Se couurent vistement des puissans halecrets,
Se rengent pres du Roy, qui autant que ses fleches
Luy durent en la main, autant faict-il de breches
Aux Grecs, iusqu'à la mort. Au prix qu'il choisissoit
Son homme auec son arc, au prix il le persoit
Et le renuersoit mort. Mais dés que luy faillirent
Les fleches, & les traits entre ses mains tarirent,
Soudain il appuya son arc contre le mur,
Et pendit à son col son grand rondache dur
Couuert de quatre cuirs, accommode en sa teste
L'espouuentable armet à l'effroyable creste,
Vn pennache au dessus faict ondoyer ses flots,
Puis il prend en sa main deux puissans iauelots
De fer tres-reluisant & de pointe tres-forte.
Or là dedans auoit vne certaine porte
Bastie dans le mur, & dans le pied estoit
Vne issuë, par où quelquesfois on sortoit
Pour aller à la ville, elle estoit dauenture
Rembarree pour lors de mainte table dure.
Vlysses au porcher la deffence en donna,
Car on pouuoit sortir tant seulement par là,
Adonc Agelaüs. Compagnons, ie vous prie
Qu'on gagne ceste porte, & qu'au peuple l'on cri
Car à nostre clameur tout le monde accourra,
Et pour le dernier coup cestuy cy tirera.

Vlysses à coups de flesches abbat les poursuiuans.
Les flesches faillies il s'arme.

Auquel Melantius. Las! il est impossible,
Vaillant Agelaüs, tant est inaccessible
La porte que tu dis, elle est en vn destroit
Si serré, qu'aysément vn seul la defendroit,
Tant eust-il peu de cœur. Plustost, si ie m'aduance
Et que ie vous apporte armes en diligence
Vaut-il pas mieux s'armer, esprouuant le hazard?
Ie vay monter là haut, car c'est en ceste part
Qu'Vlysses & son fils leurs armes ont soustraittes.
Il leur disoit ainsi, & en ces entrefaites
Il monte vistement par les grands escaliers:
Douze rondaches forts dépend des rateliers,
Autant de forts espieux, autant d'armets de teste,
Dont les pennaches grands ondoyent sur la creste.
Chargé qu'il fut, soudain en bas il descendit,
Et aux fiers poursuiuans pour s'armer les tendit.

Melanthius apporte des armes aux poursuiuans.

Vlysses le voyant, tous ses sens luy troublerent,
Tout le cœur luy faillit, les genoux luy tremblerent,
Ces espieux qu'ils prenoiẽt, ces armes qu'ils vestoiẽt,
Vne grande besongne encor' luy apprestoient.
Si dit à Telemach'. Mon fils, c'est chose seure
Que là haut contre nous quelque femme coniure,
Et d'armes & bastons, nos ennemis fournit,
Ou bien Melanthius. A ces mots respondit
Soudain Telemachus: Mon pere i'en suis cause,
Moy seul ay faict le mal, il n'y a autre chose
N'ayant l'huis apres moy tant seulement fermé
De haste que i'auois. Mais, ô gentil Eumæ,
Va mettre ordre à ce mal, & ferme bien la porte,
Et pren garde si c'est quelque femme qui sorte

Vlysses en est troublé

Il craint quelque trahysõ

Telemachus y met ordre.

Et nous trahisse ainsi: ou bien Melantius
(Comme mieux ie le croy) le fils de Dolius.
Côme ils parloient encor', le cheurier ne fait faute
De remonter soudain, & de la sale haute
Tirer d'autres bastons ainsi qu'auparauant,
Et les descendre bas: Eumæ l'apperceuant
S'en courut vistement le monstrer à son maistre,
Et luy dit en ces mots: Voilà le méchant traistre
Qui nous cause le mal. Mais dy moy si tu veux
Que ie l'aille tuer, ou si tu aymes mieux
Que ie l'amene icy, pour prendre en ta presence
De ses méchancetez vne horrible vengeance,
Car il a faict ceans infinité d'excez.
A ces mots respondit le prudent Vlysses.
Telemachus & moy pour vn temps ferons teste,
Et nous opposerons à ceste trouppe infeste:
Vous deux allez à luy, prenez-le, & luy liez
Les mains dessus le dos, & contremont les pieds,
Puis le iettez en bas, & qu'vne chaisne forte
Le prenant par le corps le suspende & supporte,
Liee à vn pilier pour soustenir le faix.
Qu'il ayt contre le dos encores vn grand aix.
Que sans pouuoir mourir vn long temps il endure
Le tourment excessif d'vne peine tres-dure.
Comme il eut acheué, ils courent vistement
Où il estoit allé, montent soudainement
Afin de l'attrapper. Luy qui ne se repose
Armes cerche par tout, ne pense à autre chose.
Chacun d'eux aux costez de la porte attendant
Demeure là tout coy, & luy sort ce-pendant

Eumæe decouure Melanthius

Vn casque en vne main, en l'autre vne grand targe
A la vieille façon, mais puissante & fort large,
Que jadis Laërtes estant ieune portoit,
Mais on n'en faisoit conte, & par terre elle estoit
Pleine de salleté, (les courroyes brulees)
Et les peaux de dessus par les bords décolees.
Ils se lancent sur luy, le prennent furieux,
Le tirent au dedans, le trainent (aux cheueux)
Le iettent contre terre, & sur le dos luy lient
Et les mains & les pieds, & tout le corps luy plient
De cordes sans pitié: selon le mandement
Du diuin Vlysses ils font entierement:
Luy mettent au trauers vne cruelle chaisne,
Le pendent, & luy font souffrir horrible gesne.

Eumæe & Philætius prénent Melanthius sur le fait, & le lient.

Lors Eumæ le gaussant luy haranguoit ainsi:
Tu peux Melanthius, passer la nuict icy,
Dedans ce lict molet, (certes tu le merites.)
Et quand l'aube du iour sortira des limites
Du profond Ocean, lassé de sommeiller,
Tu pourras si tu veux soudain te réueiller:
Prenant de tes trouppeaux les cheures les plus belles
Pour faire des festins à tes amis fideles.

Eumæe apres l'auoir lié & suspédu le gausse.

Lors ils laisserent là Melanthius pendant
A vne chaisne forte: & eux ce temps-pendant
S'estans tresbien armez, la porte refermerent,
Coururent secourir Vlysses, qu'ils trouuerent
Brauement resistant. Ces quatre seulement
A la porte rangez combattoient vaillamment,
Les autres sont dedãs, en grand nombre au possible,
Braues & hazardeux, & de force inuincible.

Vlysses Telemachus, & Eumæe contre tous les poursuiuans.

Vlysses souz la semblāce de Mentor vient à leur secours.

Lors Pallas vint à eux, de voix, de face encor,
Et de taille du tout ressemblant à Mentor.
Vlysses la voyant s'esiouyt & luy crie:
Ayde nous à chasser ces pestes ie te prie,
Mentor, vien secourir ton amy ancien:
Ressouuien toy de luy, quantes fois & combien
Enuers toy i'ay vsé de bien-faits conuenables,
Et nous sommes encor' tous deux d'aage semblables.
Ce disoit-il, croyant estre certainement
La Deesse Pallas, qui garde seurement
Les peuples de tout mal. Mais là dedans la place

Agelaüs menace Pallas, la pensant estre Mentor

Les assiegez, d'ailleurs luy vsoient de menace:
Entre eux Agelaüs le fils de Damastor:
Qu'il ne t'aduienne pas, disoit-il, ô Mentor,
D'aider à cestuy-cy, & que son beau langage
N'attire point sur toy ta perte & ton dommage.
Car si nous parfaisons ceste entreprise icy,
(Comme ie suis certain qu'il aduiendra ainsi)
Quand nous aurons tué & le fils & le pere,
Nous te ferons souffrir mort cruelle & amere:
Voy bien ce que tu fais, car tu le payeras
Aux despens de ta teste, & te ruineras,
Car dés que nous aurons rabatu vos courages
Par le fer, nous irons piller les heritages
Tant dehors que dedans, nous les assemblerons
Auec ceux d'Vlysses, & de tout iouyrons:
Nous ne permettrons pas que ton fils ne ta fille
Viuent en ta maison, ta femme & ta famille
Seront soudain par nous mis hors de la cité.
Il disoit, & Pallas eut le cœur irrité

Plus fort pour ces propos. Adonc elle s'aduance
Soudain vers Vlysses, le reprend & le tance: Pallas à Vlysses.
Tu n'es plus, Vlysses, de ces forts & hardis,
Tu n'es plus celuy-là qui combatois iadis
Souz les murs d'Ilion pour Helene la belle,
Portant neuf ans entiers peine continuelle:
Où tu as mesmement de tes mains mis à mort
Infinis combatans, tombez souz ton effort.
En fin par ton conseil, & par ton entreprise
La cité de Priam a esté arse & prise:
Et or' que te voicy de retour sur tes champs,
Quoy? tu fais le retif d'assommer ces méchans,
Or' que tu as le pied dessus ton heritage
Pour des effeminez tu manques de courage?
Mais ça, approche toy, vien pres de ton amy,
Et voy comme il faict bien contre ton ennemy,
Voy comme Mentor sçait rendre le benefice
Qu'il a iadis receu de son amy Vlysse.
Elle l'accourageoit ainsi, mais tellement
Qu'elle ne luy donnoit la force entierement
De vaincre tout d'vn coup: mais la Deesse sage
Du pere & de l'enfant esprouuoit le courage.
Puis tout soudainement se changeant en oyseau,
Elle s'alla percher dessus vn soliueau
De la belle maison, telle qu'vne hyrondelle.
Alors Agelaüs excitoit de plus belle
Les autres poursuiuans, auec Eurynomus, Agelaüs incite les autres poursuiuans.
Pysandre Amphimedon, & Demoptolemus,
Et Polybus le sage. Ils estoient de la bande
Qui encores restoit, la force la plus grande.

Ceux qui viuoient encor pour l'ame combattoient
Et pour sauuer leur vie: & les autres estoient
Succombez dessouz l'arc, & les flesches mortelles,
A eux Agelaüs disoit paroles telles.
Mes amis, son effort s'arrestera enfin,
Et tout ce que Nestor luy a dit sera vain,
Car les voila tous seuls restez entre les portes.
Leur resolution — Parquoy n'esbranlons point sur luy nos piques fortes
Tous ensemble à la fois. Six doncques d'entr'nous
Dressent premierement la fureur de leurs coups.
Si le bon Iupiter de tant nous fauorise
Que nous puissions auoir dessus luy quelque prise,
Et acquerir l'honneur de le ruer à bas.
Assaut premier. — Des autres puis apres ce sera peu de cas,
Il ne nous faut que luy. A ces mots ils haußerent
Les bras, & dessus luy tous leurs coups ils dresserent,
Pallas rend leurs coups inutiles. — Mais Pallas les rendit inutiles & vains.
Car l'vn d'eux fit tomber la forie de ses mains
Contre le seüil de l'huis, l'autre contre la porte
Vainement reboucha sa pertuisane forte,
L'autre de son espieu la muraille frappa.
Ainsi chacun des quatre à leurs coups eschappa,
Ausquels Vlysses dit: Amis, il faut asteure
Que nous dreßions nos coups de fortune meilleure
Dessus nos ennemis, qui ont faict leur effort
Demoptolem' tué par Vlysses. — De nous mettre aiourd'huy les premiers à la mort.
Il dit, & eux soudain les autres regarderent
Euryades par Telemachus. — Et leurs forts iauelots tout à la fois darderent.
Là Demoptolemus d'Vlysses fut persé,
Et par Telemachus Euryades blessé:

On vit par le porcher Elatus mort estendre,
Et par Philætius fut renuersé Pisandre,
Ces pauures amoureux le froid paué mordans
Secoüans le iarret, tomberent sur les dents.
Les autres, de la sale au fonds se retirerent:
Le Roy donnant sur eux auec les trois, tirerent
Leurs bastõs des corps morts, puis d'vn effort nouueau
Les autres poursuiuans darderent le plus beau
Leurs iauelots contr'eux, que rendit inutiles
La Deesse aux yeux pers, dompteresse des villes.
L'vn d'eux frappa le seüil, l'autre son dard ficha
Contre la forte porte, & l'autre deslacha
Son coup contre le mur. Amphimedon s'adresse
Contre Telemachus, & à la main le blesse
L'effleurant, & sans plus le cuir est entamé.
Ctesippus atteignit sur le bouclier Eumæ,
Et vn peu le blessa sur le haut de l'espaule:
Mais le dard outre-passe, & legerement volle,
Puis chet à terre à bas. Puis les trois compagnons
D'Vlysses vont encor assaillir les mignons,
Minerue leur donnoit le courage & l'adresse
Pour choisir les plus beaux au trauers de la presse.
Là fut Eurydamas d'Vlysses renuersé,
Le fort Amphimedon par son fils transpersé,
Polybus par Eumæ, & de sa iaueline
Le bouuier, Ctesippus frappa par la poitrine,
Puis tout fier de ce coup il luy parla ainsi:
Audacieux chanteur d'iniures, te voicy:
Te chastiras-tu point de tes pensees folles?
Or dy nous maintenant magnifiques paroles

Elatus par Eumæe Pisandre par Philætius.

Second assaut.

Telemachus vn peu blessé.

Eumæe vn peu blessé.

Vlysses tuë Eurydamas Telemachus Amphimedon. Eumæe Polybus Philæti⁹ Ctesipp⁹.

Laissant l'effect aux Dieux, qui sont, comme ie voy,
Plus forts, plus belliqueux, & plus puissans que toy.
Cecy te soit rendu pour digne recompense
Du pié, que de ta grace en ta magnificence
Tu donnas à Vlysse, alors qu'il mendioit
En sa propre maison, & qu'il te supplioit.

Autre carnage des poursuiuans par Vlysses & ses gens.

Il insultoit ainsi sur le Polythersíde,
Mais Vlysses encor sur le Damastoride
Vn iauelot branla, & le renuersa mort.
Telemachus apres tua par grand effort
Le preux Leocritus, son dard penetre & entre,
Tant le coup fut bien pris, dans le milieu du ventre.
Il chet dessus la face, & en tombant à bas
Du front heurte la terre. Au mesme temps Pallas,

Pallas branle l'Ægide

La fille à Iupiter, la guerriere homicide
D'enhaut où elle estoit ébranle son Aegide.
Leur esprit fut troublé à sa grand resplendeur,
Fuyans par la maison, tous glacez de froideur.
De la mesme façon qu'vne trouppe farouche
De vaches par les chãps, que va piquant la mouche,
En la saison d'Esté vers le temps des longs iours.
Ou, cõme on void des monts les Faulcõs, les Autours
Fondre sur les oyseaux, descendre à tire d'aisles,
Et sur eux se ietter de leurs serres cruelles,
Des pauurets poursuiuis les trouppeaux éperdus
Fuyans deçà delà par les champs épandus,
De nuës mesme ont peur. L'ennemy ne les quitte,
Les poursuit & les perd, la force ne la fuitte
Ne leur seruent de rien, qu'ils n'aillent repaissans
Au moins pour la plus part le ventre des passans

Qui ont part à la proye: Vlysses en la sorte
Et ses gens se iettoient sur la triste cohorte
Des pauures poursuiuans. Par pieces les hachoient,
Et par tous les endroits du chasteau les cherchoient.
Ils iettoiēt de grāds cris souz les grāds coups d'espee,
Et de leur sang estoit la sale détrempee.
Lors Liodes l'vn d'eux (faisant l'hūble & le doux)
S'en vint à Vlysses, & tenant ses genoux, Liodes prie Vlysses pour sa vie.
Ie te prie Vlysses, (par tes pieds que i'embrasse)
Disoit-il en criant, fay moy mercy & grace,
Ayez égard à moy: car nulle ne sera
Des femmes de ceans, qui me condamnera
D'auoir commis chez toy desordre ou insolence,
Tesmoignera plustost que i'ay de ma puissance
Tasché de moderer leurs folles actions,
Mais ils ont méprisé mes admonitions,
Vne vie menans que i'ay fort detestee,
Aussi ont-ils la mort qu'ils ont bien meritee.
Moy donc qui n'ay rien faict, n'estant que seulement
Leur augure & deuin, mourray-ie pauurement?
N'y a-il point pour moy de pitié ny de grace?
Faut-il que leur forfaict mon innocence efface?
Vlysse, apres l'auoir longuement escouté,
D'vn regard de trauers: puis que tu as esté
Leur augure, dit-il, il ne se sçauroit faire
Que tu n'ayes porté faueur à leur affaire,
Leur disant que iamais ie ne retournerois,
Te flattant en ton cœur que tu débaucherois
Ma femme bien-aymee, & en aurois lignee. Vlysses le met à mort.
Doncques dedans ton sang ma main sera baignee,

Tu neschapperas point. Ce disant, il saisit
Vne espee aussi tost, que contre terre il vit,
Qu'Agelaüs mourant laissa choir par la sale:
Il la hausse sur luy, & du coup qui deuale
Luy fend la teste en deux, comme encore il parloit
Il tombe sur la place, & son sang se mesloit
Versé par les carreaux, auecques la poussiere.

Phæmi° se sauue.

Le chantre Phæmius fuit sa main meurtriere,
Luy qui parmy ces gens auoit tousiours chanté
Mais c'estoit par contrainte, & de necessité,
Pres la porte il tenoit sa doucereuse lire
En grand' perplexité, & ne sçauoit que dire,
Ou s'il deuoit sortir & gagner vistement
L'autel de la maison, sacré deuotement
Au puissant Iupiter, où Laërte & Vlysse
Auoient accoustumé de faire sacrifice
Et bruler les bœufs gras: ou s'il se ietteroit
Aux genoux d'Vlysses, & luy demanderoit
La vie. En cet estat il craint, il doute, il tremble:
Mais le dernier aduis plus à propos luy semble.
Il pose incontinent en bas son lut voulté,
Entre les vases d'or gentiment l'a bouté,
Et le buffet cloüé de marques argentees.

Phæmi° à Vlysse.

Puis ayant les deux mains à ses genoux iettees,
Il le prioit, disant: Ie te prie, ô grand Roy,
Fay moy misericorde, & ne pren garde à moy,
Car si tu mets à mort vn chantre en ta furie
Tu en auras vn iour regret & fascherie:
Ie chante pour les Dieux, & au contentement
Des hommes d'icy bas: Ie suis aucunement

En la musique expert, i'ay assez de science,
Et Dieu a mis en moy en tresgrande abondance
Toute sorte de vers, mesme asteure, je croy
Chanter deuant vn Dieu en parlant deuant toy:
Ne me tuë donc pas. A tesmoin i'en appelle
Ton fils Telemachus, que dans ta maison belle
Ie ne suis point venu de bonne volonté
Pour y manger ton bien, ne pour necessité,
Mais pour donner plaisir, & d'vn air delectable
Resiouyr ces messieurs quand ils estoient à table:
Lesquels m'ont faict venir par contrainte chez toy,
Car ils estoient plus forts & plus puissans que moy,
Telemachus oyant luy tenir ce langage,
A son pere rendit pour luy ce tesmoignage.
Retien ta main, mon pere, & ne la iette point
Sur le sang de cet homme innocent de tout poinct:
Sauuons aussi Medon le Heraut honorable,
Qui m'a tousiours aymé, m'a esté fauorable,
A eu tout soin de moy dés que i'estois enfant,
Si dauenture au moins Eumæus en tuant,
Ou bien Philætius, ne l'ont par malencontre
Allans cherchans par tout trouué à la rencontre,
Ou peut estre toy-mesme. En ces termes il dit,
Et le sage Medon clairement l'entendit.
Or s'estoit il caché en vn bout de la salle,
Souz vn banc, effroyé, blesme, tremblant & pasle,
S'estant enueloppé tellement-quellement
Dedans la peau d'vn bœuf écorché fraischement.
Aussi tost il se leue & iette en diligence
La peau de dessus luy, aux genoux il se lance

Telemachus intercede pour Phæmi & pour Medon.

Du Roy Telemachus, puis le prioit ainsi.
O mon fidelle amy, retien les, me voicy,
Je me vien rendre à toy. Helas! dy à ton pere
Qu'il ne me vueille point tuer en sa colere,
Debile que ie suis, irrité iustement
Contre ces gens icy, qui trop insolemment
Ont ruiné son bien, ne t'ont en son absence
Porté comme ils deuoient honneur & reuerence.
Lors en se souriant le Roy luy dit ainsi.
Vlysses à Medō Asseure toy, Medon, ne crain point, cestui-cy
T'a sauué pour le coup: seulement pour t'aprendre,
Et qu'aux autres aussi tu le faces entendre.
Qu'il vaut mieux faire bien que mal: mais quand à
Sortez vn peu dehors, & vous tirez des coups (vo⁹
Tant Phemius que toy, attendant que i'acheue
Ce qu'il faut que ie face. A ces mots il se leue
Et le chantre auec luy, sortent sans s'arrester
Et courans embrasser l'autel de Iupiter,
Ils s'assεent aupres: Regardent en grand creinte,
N'attendent que la mort, (tant ils ont l'ame atteinte
Vlysses cherche par la maison. De frayeur & d'horreur.) Vlysses cependant
Alloit par la maison visitant, regardant,
Si quelqu'vn seroit point (dessous quelque escabelle)
Mussé, pour eschapper l'occision cruelle.
Mais il les voyoit tous dedans leur sang veautrez,
Couchez par la poussiere, (& de grāds coups outrez)
Estendus par la place & de façon semblable,
Que quelquesfois on voit les poissons sur le sable
Hors de la mer tirez, & ça & là espars
Par le pescheur, iettant ses rez de toutes pars,

Ils ne voudroient que l'eau, car c'est leur auantage,
Mais le pescheur les a iettez sur le riuage,
Et le Soleil les fait desseicher tellement
Qu'on les void dépoüillez de vie entierement.
Ils estoient tout ainsi. Quand tout fut faict, Vlysse
Dit à Telemachus, fay venir la nourrice,
Ie luy veux dire vn mot. Il n'eut pas si tost dit,
Que le fils aussi tost à son pere obeït,
Deuerroüille la porte, & Euryclee appelle;
Descen tost, luy dit-il, ô nourrice fidelle,
Qui as bien obserué les femmes de ceans,
Sur elles as eu l'œil, car mon pere est leans
Qui veut parler à toy. La parole estant ditte
Qu'elle ouyt clairement, elle déloge viste,
Descend, ayant ouuert la porte auparauant.
Mais son Telemachus alloit tousiours deuant.
Quand elle fut venuë, elle voit par la sale
Vlysses, & de sang & de poussiere sale,
Enuironné de morts, semblable entierement
A vn lion cruel, qui vient expressement
Pour rencontrer sa proye, & iette sa furie
Sur vn gras beuf, paissant de nuit par la prairie:
On luy voit haleter superbement le flanc,
Sa moustache, ses dents se rougissent de sang,
Ses pieds, son estomac sont sanglans au possible,
Et son regard hydeux est encor plus terrible:
Tel estoit Vlysses des pieds des mains saly
Du sang qui regorgeant estoit sur luy ialy.
Quand la nourrice vit ce massacre effroyable,
Ce sang par tout espars, & le nombre admirable

Vlysses fait appeller Eury-clea.

Des corps morts estenduz, elle ne put parler
Et ne put seulement que se prendre à heurler.
Mais Vlysses la prend, la retient, la console,
Et en la reprenant luy dit ceste parole.

Vlysses à Euryclea.

Resiouy toy plustost ma mere, ie te pry
Ne pleure dauantage, ains modere ton cry:
Car ce n'est pas bien faict, de lamenter, de pleindre,
Des hõmes que les Dieux (lesquels ils n'ont peu craindre)
La parque iusticiere & leur mechancetez
Ont au dernier trépas, de droict, precipitez:
Ils ne portoient respect, honneur ny reuerance
A bons ny à meschants, & leur intemperance
Est cause de leur mal, & tu les vois icy
Accoutrez comme il faut. Or monstre moy aussi

Luy dit de luy mõstrer les femmes qui s'estoiẽt malgouuernees

Les femmes de ceans, qui trop desordonnees
Auecques ces vilains se sont malgouuernees,
M'ayans des-honoré par leur train eshonté.
Certes ie te diray la pure verité

Eurycl ea luy rend raison.

Respond Euryclea, cinquante chambrieres
Sont dedans ta maison toutes bonnes ouurieres,
Car ie leur ay monstré comme il faut trauailler,
Souffrir la seruitude, & filer, & veiller,
Douze de celles là se sont malgouuernees,
Se sont aux poursuiuans salement adonnes,
M'ont faict du des-honneur, (mon espoir ont trõpé,)
N'ont respecté aucun, non pas Penelopé:
Ton fils Telemachus s'est faict depuis naguere
Vertueux & puissant, mais toutesfois sa mere
N'a iamais troué bon qu'en rien il se meslast
De ses femmes ceans, ne qu'il leur commandast.

A propos permets moy, ô magnanime Vlysse,
Que ie monte là haut & que ie l'aduertisse:
Car elle est endormie, & ie croy qu'vn des Dieux
Benin luy a coulé ce sommeil gratieux.

Veutré-ueiller Penelopé.

Non, ne l'eueille pas, mais fay venir les femmes
Luy dit-il, qui ont faict ces saletez infames.
La vieille incontinent s'en alla les chercher,
Et pour reuenir tost se hasta de marcher.
Mais luy s'en retournant à ses amis feables,
Et à Telemachus, leur tint propos semblables.
Commencez moy d'oster ces charongnes d'icy,
Aux femmes de ceans faictes le faire aussi,
Enuoyez-les à l'eau, & qu'elles me nettoient
Ces tables & ces bancs, toutes qu'elles s'employent
Des esponges, des mains, tant que tout soit laué.
Puis si tost que cela sera paracheué
Qu'on me tire dehors ces chiennes detestables
Et entre le donjon, & la court des estables
Baillez leur tant de coups que vous leur arrachiez
La vie à coups d'espee, & ainsi estanchiez
Leurs ribaudes chaleurs, de leur incontinence
Leur ostant pour iamais l'entiere souuenance.
Il n'eust pas acheué, qu'on voit ensemblement
Ces femmes arriuer criants amerement
Faisans de grands regrets, iettans force pleurs tendre.
Elles vōt ces corps morts tout premieremēt prendre,
Les emportent dehors, les mettent en vn tas
Au dessous du portail, (aupres d'vn galetas)
S'entr'aydant l'vne l'autre. Vlysses fort les presse,
Elles font son vouloir de crainte & de detresse,

Les femmes débauchees arriuent.

Portent apres force eau: vont frottans, vont lauans
Des mains & de l'esponge, escabelles & bancs
Et tables & tresteaux, & du tout les nettoyent
Le porcher, le bouuier, & Telemach balayent
Les ordures apres, & elles les portoient,
Et hors de la maison en vn coin les iettoient.
Apres que tout fut net: soudainement ils prennent
Les femmes, & dehors du logis les entrainent,
Et entre le logis & le donion vouté
Les serrent pres apres, (comme il auoit esté
Enioint par Vlysses,) leur estant impossible
D'en sortir nullement. Lors (d'vne voix terrible)
Telemachus leur dit, ie ne vous tueray pas
D'vne mort honorable, & si mon coutelas
Ne boira vostre sang, qui m'auez, orgueilleuses
Si fort d'eshonoré, qui n'auez malheureuses
A ma mere porté l'honneur que vous deuiez,
Mais auec ces mechans trop d'acointance auiez.
Quand il eut dict, il prend des cordes de nauire
Et leur met dans le col, & les guinde & les tire
En haut aux soliueaux, tant qu'elles n'auoient pas
Le moyen de toucher des pieds en terre à bas.
De la mesme façon qu'on void les tourterelles,
Les ramiers, les bisets, se debatre des ay'es,
Et dedans les rameaux des boccages pendus
Se demener aux lacs qu'on leur auoit tendus:
Ainsi les voyoit on, les cordes effroyables
Attachees au col, pendiller miserables,
Secoüer le iarret, & pauurement mourir.
Cela faict, ils s'en vont Melanthius querir,

Telemachus à elle.

Il les pend auec des cordes.

Luy couppent d'vn cousteau le nez & les oreilles,
Et luy font endurer des douleurs nompareilles.
Luy arrachent apres les parties d'embas
(Tout viuant qu'il estoit) les iettent pour repas
Aux chiens & aux mastins, par morceaux les decou-
Et bras & pieds & mains de colere luy coupẽt, (pẽt
Auant que de mourir. Apres s'en vont lauer
Et les mains & les pieds, puis viennent retrouuer
Ayans tous acheué dedans la sale Vlysse,
Lequel les ayant veus, appelle la nourrice.
Apporte moy du soufre & de l'ardant brazier,
Afin, ce luy dit-il, d'oster le mauuais air,
Et parfumer la sale, & puis apres appelle
Soudain Penelopé, mon espouse fidelle,
Qu'elle descende en bas & les femmes aussi
Qui sont en la maison: fay venir tout icy.
C'est tres-bien dit, mon fils. Ie vay querir au reste
Vn vestement qui soit vn petit plus honneste
Que ceux cy que tu as. Car de te voir seant
Chez toy, en ces haillons, il n'est pas bien seant.
Mais Vlysses luy dit. Auant cela, ma mere
Ayons plustost du feu. Adonc elle obtempere,
Apporte soufre & feu, & Vlysses alors
Parfume la maison & dedans & dehors.
La vieille de rechef, la nourrice fidele
Monte aux chãbres en haut, & les femmes appelle.
Elles incontinent en haste descendoient
Portans flãbeaux en main qui grãd clarté rendoient.
Lors autour d'Vlysses en foule elles s'amassent,
L'enuironnent par tout, le baisent & l'embrassent,

Accoustre mal Melanthius.

Et teste, & corps, & mains. Alors vn doux plaisir
De souspirs & de pleurs embraza son desir,
Et ne se peut tenir de le faire paroistre
Dans le mesme moment qu'il les peut recognoistre.

Fin du vingt-deuxiesme liure.



LE VINGT-TROISIESME LIVRE DE L'ODYSSEE D'HOMERE.

ARGVMENT.

EN fin apres auoir longuement dilayé, & l'auoir esprouué, Penelopé recognoist Vlysses, luy faict vne recapitulation de tous ses erreurs. Il couche auec Penelopé: luy dit les trauerses qu'il luy conuient encor souffrir. Le iour approchant il se leue, s'arme, & auec Telemachus, Eumæe & Philetius, sort de la maison & va trouuer aux champs son pere Laërtes.

AVTRE SOMMAIRE.

Vlysse est recogneu de sa Penelopee,
Ayant bien delayé craignant d'estre trompee.

LA vieille ce pendant se hastoit de monter
Tressaillant de plaisir: afin de rapporter
A sa Penelopé les premieres nouuelles
De son mary venu: ses pieds auoient des aîles,

Euryclea appelle Penelopé. Luy dit le retour d'Vlysses.

Et d'ayse, ses genoux ne trembloient nullement:
Estant à son cheuet, Leue toy vistement,
Ma fille, & t'en vien voir la nouuelle asseuree
Que tu auois le plus au monde desiree,
Vlysses est venu, le voila de retour
Chez luy, tout tard qu'il est: il a fait vn bon tour
A tes bons amoureux, dont l'insolence extresme
Ne respectoit personne, & non pas ton fils mesme,
Qui mangeoient tout ton bien, ruynoient ta maison,
Sans cesse s'atristoient, il en a eu raison,
Il les a tous tuez. Lors la femme d'Vlysse:

Penelope ne le veut croire.

Certes les Dieux t'ont mise, ô ma bonne nourrice
Hors de ton bon esprit: ils peuuent aysement
Mesmes aux plus prudents, oster l'entendement,
Et à qui radotoient donner sens & prudence:
Comme toy qui auois sagesse en abondance,
Et as presentement le cerueau renuersé,
Pourquoy me troubles tu l'esprit, ja trop pressé
D'ennuis & de douleurs, me paissant de mensonges,
Et me viens destourner de mes gratieux songes,
Et d'vn si doux sommeil, dont le paisible effort
Aux yeux m'auoit colé les paupieres si fort,
Que ie n'auois depuis le iour tant lamentable
Qu'Vlysses s'en alla contre le non nommable
Ilion guerroyer, dormy si fermement?
Mais oste toy d'icy, redescen vistement,
Si vne autre que toy auoit esté si folle
Que de m'entretenir de si sotte parole
Et de me reueiller, ie luy ferois sentir
Que c'est de me venir effrontément mentir:

Mais toy pour ceste fois la vieillesse t'excuse.
A qui Euryclea. Certes ie ne t'abuse
Ma fille, ie dy vray, Vlysses est venu,
Et pour te dire plus, c'est cest homme incognu
Que l'on mesprisoit tant, nul n'auoit cognoissance
De luy, que ton fils seul, qui de grande prudence
Onc ne la decouuert, mais comme ils pretendoient
De punir ces galants, eux seuls en attendoient
Et le temps & le point. Lors de grande allegresse
Du lict saute la Reyne, embrasse, estreint & presse
En ses bras la nourrice, & de ioye pleurant
Luy alloit à plaisir ces propos proferant.
Ie te pry, dy moy vray, ô ma chere nourrice,
Dis tu la verité, est il venu, Vlysse?
Helas! comme a til peu tuer tous ces mechans
Luy seul, veu qu'ils estoient infinité de gens?
Ie n'ay point veu comment, respondit Euryclee,
I'ay seulement ouy comme vne voix troublee
De gens qui souspiroient comme s'on les tuoit:
Nous ne pouuiōs rien voir, pour ce qu'on nous auoit
Enfermees deuant qu'on fit ce sacrifice:
Ton fils me vint aprés appeller, car Vlysse
Luy auoit commandé. Sortant donques dehors
Ie le voy là debout entre tous ces corps morts
Et eux autour de luy estendus par la place,
Dedans leur sang veautrez & couchez sur la face.
Tu eusses pris plaisir émerueillable, si
Tu t'eusses veu de sang tout degoutant, ainsi
Qu'vn genereux lion. Ceste pauure ieunesse
Est dehors en vn tas, & luy plein d'allegresse

Eury-clea cōtinuë à l'en asseurer.

Parfume la maison pour purifier l'air,
Et m'enuoye deuant afin de t'appeller,
Vien-t'en donc vistement, que tu te resiouysse
A la fin à ton ayse auec ton cher Vlysse,
Et luy auecques toy, & vous recompensez
Du passé, vous auez eu des ennuis assez,
Or les voila finis, vos souhaits sont asteure
De tout point accomplis : il est à la bonne heure
Vif de retour chez luy, contant & triomphant,
Il vous a trouuez vifs & toy & ton enfant,
Et de tes poursuiuans qui enflez d'arrogance
Te faisoient mille ennuis, il a faict la vengeance,

Penelopé continuë en son incredulité.

Et Penelope encor. Ne me dy point cecy
Ie te pry, ma nourrice, & ne te mocque ainsi:
Car, & tu le sçais bien, la verité est telle
Qu'il peut venir tousiours en son Ithaque belle
Bien recueilly de tous, & principalement
De moy & de son fils qu'il ayme vniquement
Et nostre enfant commun, mais qu'il soit veritable
Qu'il ayt tué ces gens, c'est vne pure fable,
C'est plustost quelque Dieu d'entre les immortels
Prouoqué iustement de leurs actes cruels,
Esmeu de la douleur des maux & des iniures
Que nous faisoient ceans ces lasches creatures:
Car ils n'auoient respect à quelconque estranger
Soit bon, ou soit mauuais qui vint ceans loger:
Il les a donc payez de toute leur malice,
Ils ont eu le loyer merité : mais qu'Vlysse
Soit venu, c'est à toy certes mal entendu,
Il ne peut reuenir pour ce qu'il est perdu.

Lors elle. Qu'as-tu dit, chere Penelopee,
Quelle parolle t'est de tes dents échappee?
Que dis tu d'Vlysses; Qu'il ne reuiendra pas,
Qu'il est mort, & perdu? & le voila là bas
Assis aupres du feu, où de l'encens il brule:
Tu as certainement l'ame trop incredule,
Que si ie t'en disois signe tres-euident?
N'a til pas dessus luy vne marque de dent
De sanglier; l'autre nuit ie l'auois recognuë
En luy lauant les pieds. S'il ne m'eust retenuë
Tu l'eusses sceu deslors, mais soudain il me mit
Les deux mains sur la bouche, & iamais ne permit
Que ie disse vn seul mot, (tant fut sa preuoyance
Extréme à se celer.) Or vien en diligence,
Et si ie ne dy vray, ie seray auec toy,
Pren moy, fay moy mourir, fay en somme de moy
Tout ce qu'il te plaira. Lors la femme d'Vlysse,
Il t'est fort malaysé, ô ma chere nourrice
Que des Dieux immortels qui n'ont commencement
Tu sçaches les secrets, fut ton entendement
Cent fois encor meilleur. Allons à la bonne heure
Toutesfois voir mon fils, & si c'est chose seure
Que ces mechans soient morts, nous les verrõs aussi,
Et qui les a tuez. Parlé qu'elle eut ainsi,
Elle descend en bas: mais sa douce pensee
Est merueilleusement de troubles balancee,
Si se tenant de loin elle interogeroit
Celuy qu'elle aymoit tant, ou si elle courroit
A luy les bras ouuerts, & sur la mesme place
Elle luy baiseroit & les mains & la face,

Penelope en fin descẽd en la sale, & est en grand de doute.

Se met à l'opposite d'Vlysses.

Estant entree, ayant passé entierement
La porte, elle s'en vint mettre oppositement
Vis à vis d'Vlysses, vers le paroy contraire
Où le feu allumé iettoit sa splendeur claire.
(Ainsi Penelopé bonnement ne sçauoit
Ce qu'elle deuoit faire, & vn grand trouble auoit:)

La contenance d'Vlysses voiãt sa femme.

Et luy contre vn pilier (deuers la cheminee)
Se tenoit appuyé, la veuë en bas tournee
Encontre les carreaux, pour voir ce que feroit
Son espouse fidelle, & s'elle parleroit.
Vn long temps, sans rien dire elle se tint assise,
De grand rauissement son ame estoit surprise,
Et en le regardant tantost elle pensoit
Le recognoistre bien, puis cela la laissoit
Regardant ses haillons, & ne sçauoit que faire.

Telemachus à Penelopé.

Adonc son fils luy dit: mere, fascheuse mere,
Tant tu as le cœur dur, te veux tu reculler
De mon pere tousiours? ne veux tu point aller
Le receuoir en fin? qu'est-ce que tu ne sonde
Pour le moins si c'est luy. Ie ne sçay femme au monde
Qui fit cela que toy, qui se pust abstenir
D'aller à son mary, le voyant reuenir,
Apres auoir sauué sa vie demenee
De mille aduersitez dans la vintiesme annee:
Mais pour certain ton cœur est plus dur qu'vn rocher.

Penelopé en perplexité luy respõd.

A qui Penelopé. Helas! mon fils treschier,
I'ay le cœur si perplex, & ie sens ma pensee
Si merueilleusement de doute renuersee
Que ie ne puis parler, ne me puis hazarder
De m'enquerir de luy, non pas le regarder.

Mais s'il est Vlysses, & que tel il te semble,
Nous nous cognoistrõs biẽ quãd nous serõs ensemble,
Et si sera meilleur, par ce que nous auons
Des signes entre nous, & des marques sçauons
Que personne ne sçait. Elle acheua de dire,
Et Vlysses se prit en soy mesme à sourire,
Puis à Telemachus: mon fils donne congé
De venir à ta mere; afin qu'yant songé
Comme il me faut sonder elle me recognoisse.
C'est pour ce que ie suis couuert de crasse espesse,
Rompu & dechiré, qu'elle fait peu de cas
De son pauure mary, & presque ne peut pas
Confesser que c'est moy: mais auant tout affaire
Aduisons entre nous ce que nous deuons faire,
Et conseillons nous bien: car il est apparent,
Si quelqu'vn tuë vn autre en quelque different
Encore qu'il ne soit de bien grand parentage,
Ses amis soient petits, & nul ne le soulage,
Qu'il faut que le meurtrier s'en fuye du pais,
S'absente de chez luy, delaisse ses amis:
Et nous auons tué la force de la ville,
La fleur de la ieunesse & les premiers de l'Isle:
Ie suis d'opinion d'aduiser quant à moy
De nous resoudre bien. Mon pere, c'est à toy
Respond Telemachus, & à ta diligence,
D'y bien remedier: tu passes en prudence
En aduis, en conseil le reste des humains:
Les bons expediens tu les tiens en tes mains,
Tu scais pouruoir à tout, c'est le bruit qu'on te donne
Et c'est à tres-bon droit. Partant, cõmande, ordone,

Vlysse à Telemachus.

Nous executerons brauement, & verras
Que nous ne manquerons à ce que tu diras.

Vlysses aduise Telemachus de ce qu'il conuiẽt faire.

Or ie te diray donc, luy respondit son pere,
Tout cela qu'il me semble estre meilleur de faire.
En premier lauez vous, & vous parez aussi
De vos plus beaux habits, faictes en faire ainsi
Aux femmes de ceans, puis que l'on voise dire
Au chantre Phæmius de iouër de sa lire,
Et qu'on chãte, & qu'on danse, & (au feu qui reluit)
En sautant, en courant on face force bruit,
Afin que les voisins, ou ceux qui d'auanture
Passeront icy pres entendans ce murmure
Presument que l'on fait quelques nopces ceans,
Et qu'on ne sçache point qu'on a tué ces gens,
Qu'on n'oye rien de nous, ny de ceste deffaite,
Que n'ayons fait premier aux champs nostre retraite:
Puis quand nous y serons on se conseillera
Selon l'expedient que Dieu nous donnera.
Eux donc incontinent son aduis approuuerent,
Et luy obeïssans, soudain ils se lauerent,
Prirent leurs beaux habits, & les femmes aussi
Sçachants sa volonté, en firent tout ainsi,
Puis le chantre diuin prit sa lire voutee,
Mainte chanson dessus a iouée & chantee
Et chacun d'eux sautant (au feu qui reluisoit)
Des pieds & de la voix grande rumeur faisoit,
Hommes, enfans, garçons, tout estoit à la danse
Si que quelcun passant, oyant la resonnance
De dehors, dit ainsi: à ce coup pour le seur,
De la Reyne quelqu'vn se rend le possesseur,

Quelqu'vn

Quelqu'vn s'en va iouir du tresor desirable
Que tant de gens cerchoient: Chetiue & miserable,
Qui n'a pas eu le cœur d'acheuer tout à faict
Le beau commencement qu'elle auoit si bien fait:
De garder la maison & la mesnagerie
De son premier mary tant qu'il seroit en vie.
C'est ainsi qu'il parloit, (de colere poussé,)
Mais il ne sçauoit pas ce qui s'estoit passé.
Tandis Eurynomé la gouuernante habile
Laua d'eau Vlysses, & de precieuse huyle
Luy delassa le corps: puis sur luy vistement
Ietta vn magnifique & riche vestement:
La Deesse Pallas luy rendit lors la face
Plus pleine de beauté, plus tendue & plus grasse,
Sur sa teste friza ses cheueux blon dorez,
Comme ses belles fleurs par les prez peinturez:
Ne plus ne moins qu'on voit l'industrieux orfeure
Qui met l'or precieux auec l'argent en œuure,
Que Vulcan, que Pallas ont instruit tout à faict
Pour rendre de tout point vn ouurage parfaict:
De la mesme façon Pallas donna la grace
Au maintien d'Vlysses, & versa sur sa face
En ieunesse & beauté, en équippage tel
Il sort du bain, semblable à vn Dieu immortel,
Et rentrant dans la sale il retourne reprendre
Sa place, & vis à vis de sa femme se rendre.
Pauure femme, dit il, certes les puissants Dieux
Qui d'vn estre eternel habitent sur les Cieux,
T'ont bien formé le cœur plus dur plus intraittable,
Qu'autre femme qui viue en la terre habitable.

Eurynomé laue & nettoye Vlysses. Pallas le rend encore plus beau.

Vlysses à sa femme Penelope.

Ie n'en sçache que toy qui se pust abstenir
D'aller voir son mary le voyant reuenir
Apres auoir sauué sa vie, pourmenee
Par mille aduersitez, dans la vingtieme annee.
Nourrice fay mon lict, que ie m'aille coucher
Le cœur de ceste cy est plus dur qu'vn rocher.

Penelope à son mary Vlysses.

Pauure homme que tu es, ie ne suis si legere,
Luy dit-elle, d'aller si viste faire chere
Ny carresser vn homme, aussi ne suis-je pas
Si pleine de dédain, que de ne faire cas
Des hommes de respect. Mais i'ay bonne memoire
Quel homme tu estois, quand dessus l'onde noire
Tu montas pour aller à Troye guerroyer,
Abandonnant Ithaque & ton propre foyer,
Toutesfois, Euryclee, accour tost & t'aduance,

Elle esprouue Vlysses pour la derniere fois par vne gentille inuention.

Va luy dresser son lict en toute diligence
Hors la chambre là haut, que luy mesmes a faict:
L'ayant dehors dressé, iettez coiste & cheuet
Et des linceux dessus, & force couuerture,
(Qu'il ne puisse sentir nullement la froidure.)
Par ces mots, son mary prudent elle tentoit:
Mais luy, prompt à ce coup, grandement s'irritoit

Vlysses en colere sur ce qu'elle auoit proposé de son lict.

Et crioit, luy disant. (Quelle triste nouuelle
Est-ce que tu me dis?) qui auroit force telle
Que de pouuoir oster mon lict hors de son lieu;
Non pas le plus expert, non pas mesmes vn Dieu
S'il l'auoit entrepris, n'en auroit pas l'adresse,
Homme tant fust-il plein de force & de ieunesse
N'en pourroit pas venir à bout facilement.
Pour ce que i'y ay faict moy mesme expressement

Les marques qui y sont. Vne branche espanduë
De feüilles d'oliuier y estoit estenduë
Florissant, verdissant, grosse comme vn pilier:
Puis i'y dressay ma chambre, & la voulus lier
Industrieusement au contrefaict branchage,
Tant que i'eusse parfaict entierement l'ouurage,
Puis ie l'enuironnay de cartiers bien polis,
La couury par dessus, l'enfermay de bons huis,
Apres grauay dessus comme vne rame viue
De feüillars recourbez de verdissant oliue,
Et le tronc entaillé proprement au cizeau
Poli mignonnement, rabotay au niueau
Tout le bois du chalit, perçay chasque mortaise,
(Afin que les tenons entrassent à leur ayse.)
Le lict fut par moy seul non par autre graué
Ne le laissant, que tout ne fust paracheué,
Le diuersifiant d'or, d'argent, & d'iuoire,
D'art si industrieux que l'on ne sçauroit croire.
Puis, le tout fut par moy d'vn cuir de bœuf enceint
Paré, resplendissant, en escarlatte teinte.
Voicy, ie t'en ay dit l'indice sans fallace,
Et ne sçay si mon lict est encor' en sa place,
Ou si quelqu'vn pourroit l'en auoir arraché,
L'auroit porté ailleurs, & l'oliuier tranché
Embas par la racine. A ces propos la Reyne
Sentit troubler son cœur d'emotion soudaine,
Les genoux luy craquoient. C'estoit la verité
Tout cela qu'Vlysses luy auoit raconté.
Adonc fondant en pleurs, de ioye transportee,
Elle court l'embrasser, chaque main aiettee

Penelo. pe l'aiãt tout à faict recogneu, accourt l'embrasser.

A l'entour de son col, luy baise mille fois
Et la bouche & les yeux, puis de tremblante voix:
S'excuse enuers luy *Ne te courrouce point, Vlysses, tu abonde*
En sagesse & prudēce autant qu'homme du monde,
Tu as du iugement. Or les tout-puissans Dieux
Ne nous ont pas permis, sur nostre aise enuieux,
De demeurer ensemble en nostre grand' ieunesse,
Mais nous ont trauersez iusqu'en nostre vieillesse.
Ne te fasche donc point, & ne m'accuse pas
De ce que ie n'ay faict en premier vn tel cas
De toy que ie deuois, que ie ne suis couruë
Vers toy pour t'embrasser dés la premiere veuë,
Pource que i'ay tousiours merueilleusement craint
Que l'on ne me trompast dessouz vn semblant feint,
Tant y a de trompeurs & d'affronteurs au monde.
Iamais la belle Helene à la perruque blonde
Son amitié n'eust mise au coursaire Paris,
S'elle eust sceu que les Grecs (de cet affront marris)
L'eussent deu ramener encor' en sa patrie:
Quelque Dieu luy émeut ceste forcenerie,
Ne luy faisant preuoir en son entendement
Les maux qu'en sentirons, elle premierement,
Et nous tous puis apres, par ses malheureux vices.
Mais puis que tu m'as dit les asseurez indices
De nostre lict commun, qu'au monde nul n'a veus,
Mais toy tant seulement & moy les auons sceus,
Et la seule Actoris la seruante secrette
Qui garde de tout temps l'huis de nostre chambrette,
Celle qui me donna partant de la maison
Mon cher pere Icarus, ie suis par la raison

Amenee à le croire, & force est de me rendre
Où ma durté n'a peu me faire condescendre.
Elle disoit ainsi, & vn plus fort desir
De pleurer, tout à faict vint Vlysses saisir:
Il pleuroit tendrement de ioye en son courage
De se voir vne femme & si chaste & si sage.
Comme ceux que Neptune a long temps agitez
Espars deçà delà sur les flots irritez,
A qui les vents cruels ont faict mortelle guerre,
Ont brisé leur vaisseau, voyent en fin la terre
De grande auidité, mais peu s'accourageans
D'entre eux, à la par fin se sauuent en nageans,
Et viennent au riuage auec grande allaigresse
Couuerts de la saleure & de l'escume espaisse:
Auec vn tel plaisir Penelopé pressoit
Vlysse entre ses bras, le serroit, l'embrassoit,
De tous costez son col, ses mains, sa bouche assiege,
Et n'en peut pas tirer ses bras blancs comme neige.
Et l'Aurore les eut trouuez encor pleurans,
Si Pallas la Deesse aux yeux pers éclairans,
N'eust pensé à leur faict, retenant dauantage
La nuit dessus la terre, & fermant son passage,
Et l'Aurore gardant souz l'Ocean là bas
De peur qu'elle sortist, & ne permettant pas
D'atteler à son char ses cheuaux aux pieds vistes
Lampus & Phaëton, ny sortir de leurs gistes.
Adoncques Vlysses rompant ce doux repos
Vint à Penelopee entamer ces propos. — Vlysses encore à Penelope.
O femme, ce n'est pas la fin de nos miseres,
Nous aurons bien encor du mal & des affaires,

Il me reste à passer des hazards bien diuers,
Le bon Tiresius me le dit aux enfers
Lors que i'y descendy, pour dessus le passage
De mes gens & de moy entendre son presage.
Mais allons nous coucher, afin que nous passions
Le reste de la nuict, & nous resiouyssions
Souz le plaisant sommeil. Alors l'Icarienne,
Toutes & quantesfois que la volonté tienne
Sera de te coucher, ton lit sera dressé,
Puis que les Dieux benins t'ont si bien adressé
Que de reuoir enfin ta maison desirable,
Et d'estre retourné en ta patrie aymable.
Mais si tu sçais, & Dieu t'a voulu aduertir
De ce qu'il te conuient par cy apres patir,
Y auroit il danger aussi que ie le sceusse?
Ne seroit-il pas mieux que tu ne me le teusse?
Raconte le moy donc. A ces mots Vlysses.

Curiosité de Penelopé.

Pourquoy me presses-tu, pauurette que tu es,
De te dire cela? Es tu si curieuse
Que de vouloir sçauoir ma fortune ennuyeuse?
Ie te la diray donc contentant ton desir,
Encor que toy ny moy n'y aurons grand plaisir.
Le Prophete me dit qu'il falloit que i'allasse
En pays fort loingtains, & que ie me meslasse
Parmy peuples diuers, & n'oubliasse point
Vn auiron en main, le portant en ce poinct
Tant que i'eusse attrappé des terres ignorantes
Du fait de la marine, & des barques courantes
Sur le profond des eaux, n'ouyrent onc nommer
Ce qui faict les vaisseaux voler dessus la mer,

Vlysses la contente en sa curiosité.

Cordages, auirons, rames, & voiles belles
Qui poussent le nauire, & qui luy seruent d'aisles,
Et ne sçauent que c'est que de saller la chair.
Et qu'en continuant, me dit-il, à marcher,
Viendra quelqu'vn vers moy, qui dira que ie porte
Vn gentil éuentail sur mon espaule forte,
(Nommant ainsi ma rame) en terre il conuiendroit
Ficher mon auiron, & puis il me faudroit
Soudain sacrifier à Neptun fils de Rhee,
Vn agneau, vn sanglier à la hure miree,
Et vn Taureau encor. Puis il me dit ainsi,
Qu'il me faudroit de là m'en reuenir icy,
Où ie sacrifierois à la trouppe immortelle
De tous les Dieux du Ciel vne hecatombe belle.
Et que la mort debile en fin m'attrapperoit
Du costé de la mer, d'vn qui me frapperoit,
Mais que ce ne seroit qu'vne extréme vieillesse,
Et mon peuple viuroit en paix & en liesse.
Voila comme il me dit ma mort & mon destin,
Et ce qui me deuoit aduenir pour certain.
Puis que les puissans Dieux, dit la sage Princesse,
T'asseurent d'arriuer en extréme vieillesse,
Nous deuons esperer que tu te sauueras
Des dangers que tu cours & les eschapperas.
Pareils discours tenoient Penelope & Vlysse.
Tandis Eurynomé & la vieille nourrice
Dressoient le lict en haut, aux rais, à la clarté
Des torches & flambeaux: quand tout fut apresté,
La vieille se retire, & l'autre chambriere
En leur chambre les mene & porte la lumiere

Leur éclairant deuant. Entrez dedans qu'ils sont
Elle se retira: Et eux soudain s'en vont
Renouueller le droict & reprendre le gage
Des anciennes loix du premier mariage.

Vlysses & Penelope se couchēt ensemble.

La danse au mesme temps commença de cesser,
Eumæe & le bouuier quitterent le danser,
Si fit Telemachus, & lassez s'endormirent
Et le mesme apres eux toutes les femmes firent.
Mais le Roy & sa femme ayans à grand plaisir
De mille embrassemens contenté leur desir,
Se remirent encor' aux discours, aux paroles.
La Reyne luy contoit les insolences folles
Que ces Princes auoient faictes en sa maison,
Consumans tout son bien, égorgeans sans raison
Ses vaches, ses brebis, mettans ses vins en perse.

Penelope racōte à Vlysses les insolences des amans.

Vlysses luy narroit sa fortune diuerse,
Comme à beaucoup de gens il auoit apporté
Du mal, de la trauerse, & que de son costé
Il en auoit eu faute, & la fille d'Icare
En ses discours prenoit vn contentement rare,
Et son œil ne fut onc de sommeil agraué,
Ne se laissa fermer qu'il n'eust tout acheué.
Son commencemēt fut, comme (au partir de Troye)
Il mit quelques citez des Cicones en proye,
Comme il vit puis apres estant échappé d'eux
Des Lotophagiens le pays oublieux,
Luy conta du Cyclops, du hideux Polypheme,
Comme il mangea ses gens en sa presence mesme,
Et comme il s'en vengea, de quel bon traittement
Le receut Aeolus, & fauorablement

Vlysses luy raconte ses erreurs. Qui est vne recapitulation de toute l'Odyssee.

Le renuoya sur mer d'vne prospere halene,
Qu'il restoit de retour sans la Parque inhumaine
Qui si tost aborder chez luy ne le laissa:
Et comme la tourmente en la mer le poussa,
De la façon qu'il prit terre en Listrigonie,
Où il vit submerger toute sa compagnie,
Sa nef seule eschappa: Les ruses de Circé,
Et comme il descendit en l'Auerne poissé,
Y vid Tiresias, & les Princes de Grece
Ses cheris compagnons, que la Parque traitresse
Auoit là faict passer: comme en ce pays là
Il vid sa mere mesme, & à elle parla.
Il ne mit en oubly les chansons des Syrenes,
De Scylle & Charybdis les roches inhumaines,
Comme il les eschappa par hazard nompareil,
Et le malheur qui vint des vaches du Soleil,
Qu'à leur occasion Iupiter mit en poudre
Son malheureux vaisseau des éclats de son foudre,
Submergeant ses amis, luy nageant se sauua,
En l'Isle d'Ogygie à peine se trouua
Où il fut retenu de Calypso la belle,
Qui faire le vouloit de nature immortelle,
S'il vouloit l'espouser: comme elle le flatta
Longuement, mais tousiours ferme il luy resista:
En fin vint en Corfou, où les gens l'honorerent
Ainsi que quelque Dieu, escorte luy donnerent
Pour trauerser la mer, chacun sa nef chargeant
De presens precieux, d'habits, d'or & d'argent.
Comme il fut venu là, le sommeil sur luy tombe
Et luy serre les yeux, Vlysses y succombe,

S'endort profondement : & luy font tréue ainsi,
Les pensers, les trauaux, le chagrin, le soucy.
Mais Pallas aux yeux pers ce-pendant qu'il repose
A son aise endormy, pense bien autre chose:
Car comme il pensoit estre au comble de son bien,
Plongé dans les plaisirs, voicy qu'en moins de rien
Elle tire des eaux l'Aurore matiniere
Pour donner aux mortels le bien de la lumiere.
Vlysse la sentant se leue vistement,
Donne à Penelopé cet aduertissement.
Femme, iusques icy personne ne se treuue
Qui ayt, comme nous deux, esté mis à l'espreuue:
Tu as en m'attendant force ennuy supporté,
D'autre part, Iupiter & les Dieux m'ont ietté
En beaucoup de tourmens, m'ont liuré forte guerre,
Et m'ont fermé long temps le retour en ma terre.
Or puis que nous voicy, suiuant nostre desir,
En nostre lict reioints auec tresgrand plaisir,
Pren soin dans la maison de la mesnagerie,
Et quant à nos trouppeaux, dont extréme turie
Ont faict les poursuiuans, i'ay en moy arresté
D'en aller prendre ailleurs certaine quantité.
D'autre costé les Grecs, s'ils nous sont equitables,
En fourniront leur part pour remplir nos estables.
Or ie m'en vay aux champs mon pere visiter,
Qui, à ce que l'on dit, ne faict que s'attrister,
Ie te veux ce-pendant faire vne remonstrance,
Bien que tu ayes assez d'esprit & de prudence.
Si tost qu'il sera iour sans doute l'on sçaura
Le meurtre de ces gens, & le bruit en courra

Par toute la cité. Tien toy sur toute chose
Et tes femmes & toy dans la maison bien close,
Ne parle ne respons, ne t'enquiers nullement
A homme que ce soit. Il dit, & vistement
Ses armes endossa de beauté nompareille,
Telemachus appelle, & Eumæus réueille
Auec Philætius, leur dit de se vestir
De leurs armes soudain, & qu'il falloit sortir:
Ils ne font nul refus, de leurs armes se vestent,
Les portes font ouurir, en campagne se iettent,
Il faisoit desia clair, mais Minerue tendit
Vn nuage autour d'eux, & dehors les rendit.

Fin du vingt-troisiesme liure.



LE VINGTQVATRIESME ET DERNIER LIVRE de l'Odyſſee d'Homere.

ARGVMENT.

MErcure conduit les ames des pourſuiuans occis aux enfers. Quelques diſcours deſdictes ames. Celle d'Amphimedon raconte à celle d'Agamemnon comme Vlyſſes les a faict mourir. Vlyſſes ſe diſſimule du commencement à Laërtes ſon pere, puis ſe donne à cognoiſtre. Tumulte s'eſleue en Ithaque pour la mort des pourſuiuans, où Epitheus pere d'Antinoüs ſe faict chef de la faction, ſort auec trouppe des habitans pour aller tuer Vlyſſes chez Laërtes. Ils combattent, eſt tué par Laërtes. Vlyſſes les met en route, & voulant pourſuiure la victoire, Pallas les retient, qui les accorde & faict paix entre luy & ſes ſujets.

AVTRE SOMMAIRE.

Le tumulte en Ithaque, on viét aux mains. La paix
Entre Vlyſſe & les ſiens eſt faicte pour iamais.

Mais le Cyllenien touchoit les esprits pasles
Des poursuiuans occis aux riues infernalles, Mercure.
Il tenoit en sa main sa belle verge d'or
Dont il endort les vns, & les autres encor
Réueille comme il veut. Il mene ceste bande
Qui le suit, de bruit pleine & d'émotion grande.
Tout ainsi que l'on voit dans le creux d'vn rocher
Force Chauue-souris qu'on a faict trebucher,
Fremir & faire bruit, & au pris qu'on les presse
Cà & là voleter en multitude espaisse:
De mesme ces esprits fremissans rauquement
Apres le fils de Maïe alloient confusément,
Et le Dieu non mauuais marchãt deuãt, leur mõstre
La voye grande & large. Ils vont à la rencontre
Du flux de l'Ocean. & vont outre passant
Du roc Leucadien le sommet blanchissant,
Penetrent du Soleil les portes releuees,
Et du sommeil blaffard les nations voilees,
Puis sur vn pré herbu aussi tost sont venus,
Où les esprits des morts, simulacres menus,
Leur demeurance font. Là estoient du Pelide,
De son cher Patroclus, & du preux Nestoride
Les esprits deliez, celuy d'Ajax aupres,
Qui estoit le plus fort & le plus beau des Grecs,
Horsmis Achilles seul, auec qui se r'allie
Celuy d'Agamemnon plein de melancolie,
Et à l'entour de luy tous ceux qui sous l'effort
Du perfide Aegystus endurerent la mort.

Mercure amene les esprits des poursuiuãs aux enfers.

L'esprit d'Achilles à celuy d'Agamemnon.

Auquel ainsi premier l'esprit du magnanime
Achiles: Fils d'Atreus, nous t'auions en estime
D'estre le plus chery du puissant Iupiter,
Dessus tous les Heros qu'on sçauroit habiter
Sur la terre pour lors, pour ce qu'à ta puissance
Infinité de gens rendoient obeïssance:
Mesmement les plus forts, quand nous estions aupres
Des portes d'Ilion, où le peuple des Grecs
Endura tant de maux, & là te deuoit prendre
Certainement la mort, dont ne se peut defendre
Nul au monde viuant, & à ma volonté
Que la mort t'eust alors deuant Troye emporté
Comblé de tant d'honneur, dont en toute abondance
Tu auois parmy nous entiere iouyssance:
Où tous nous autres Grecs t'eussions fait vn tombeau
(Comme à nostre Empereur) & magnifique & beau,
Pour seruir à ton fils de gloire perdurable.
Mais sans doute c'estoit qu'vne mort miserable
Te deuoit attrapper. Auquel Agamemnon.

Celuy d'Agamemnõ luy respond.

O fils de Peleus d'vn immortel renom,
Que ie t'estime heureux d'auoir esté la proye
De la mort qui prend tout deuant les murs de Troye,
Et loing de ton pays, de ce que les plus forts
Des Troyens & des Grecs aupres de toy sont morts
Combattans à l'entour, & tu estois à terre
De ton long estendu, de cheuaux ny de guerre
Nullement soucieux, ce-pendant nous estions
Attaquez au combat: sans cesse combations
Tant que le iour duroit, & nos mains acharnees
Ne se fussent iamais de l'estour destournees,

Sinon que Iupiter, se mettant au deuant
Ne nous eust separez d'vn tourbillon de vent:
Nous te prismes alors, aux vaisseaux t'emportasmes
T'ayant tiré des coups, sur vn lict te iettasmes
Apres auoir ton corps laué premierement,
Puis oint & embaumé d'vn tres-riche oignement.
Or à l'entour de toy les Princes Grecs en armes
S'estans coupé le poil fondoient en chaudes larmes:
Quand ta mere accourut au bruit inesperé
De ce triste accident, hors du flot azuré,
Et les Nymphes des eaux prés d'elle se rendirent.
Vn son sort de la mer, les Grecs qui l'entendirent
En eurent telle peur, qu'en fuitte ils se mettoient,
Et dans leurs creux vaisseaux en foule se iettoient,
Sans que le vieux Nestor Prince d'experience,
Et dont auoit tousiours paru la grand' prudence,
Iugeant ce que c'estoit, en ces termes expres
Les retint sagement. Demeurez fils des Grecs,
Ne fuyez Argiens, sans doute c'est sa mere
Que suit mainte Deesse & Nymphe mariniere
Qui s'en vient voir son fils hors des flots azurez.
Il dit, & tous les Grecs resterent asseurez.
Alors du Dieu marin les filles t'entourerent,
Et miserablement autour de toy pleurerent,
Des robes qui iamais ne s'vsent se vestans,
Les neuf Muses aussi à ta mere assistans,
Fort pitoyablement de voix alternatiues
Lamentoient dessus toy leurs querelles plaintiues.
Nul des Grecs, quel qu'il fust, ne put là demeurer
Qui se pust retenir de plaindre & de pleurer,

Tant les auoient émeus les Nymphes immortelles.
Durant dix & sept nuits tousiours continuelles,
Et par autant de iours tristes & soucieux
Nous pleurasmes sur toy autant hommes que Dieux,
Iusqu'au dix & huictiesme. Alors no^9 te brulasmes,
Et dessus le bucher ardant, nous égorgeasmes
Les vaches au poil noir & les grasses brebis:
Tu brulois ce-pendant dans les propres habits
Des Dieux, dãs force vnguent de prix inestimable,
Et dans force miel doux. Lors maint Prince hono-
D'entre le peuple Grec se rua tout armé (rable
Tant à pié qu'à cheual, sur le tas allumé
Tandis que tu brulois, & au dedans des bandes
On ouyt retentir lamentations grandes.
Or si tost Achilles, que l'ardant élement
De Vulcan, eust destruit ton corps entierement,
Dés le matin les os tous blancs nous recueillismes,
Et dans vn doux vnguẽt & du vin pur les mismes
L'vrne pour les loger ta mere la donna,
C'estoit vn vase d'or qu'autrefois façonna
L'industrieux Vulcan, & Denys, disoit-elle,
Luy en auoit faict don. Dans ceste vrne si belle
Tes os furent posez, ô Heros renommé,
Et ceux de Patroclus ton amy tant aymé
Furent meslez parmy, mais on ne fit le mesme
De ceux d'Antilochus, qui d'amour tant extréme
Tu affectionnas durant ta vie & plus
Que tous les autres Grecs, estant mort Patroclus,
Car on les mit à part. Alors toute l'armee
Des Gregeois belliqueux contre Troye animee,

A l'entour

A l'entour de vos os fit dresser vn tombeau,
Honorable, superbe, & magnifique & beau,
Aupres de l'Helespont sur son hautain riuage,
Afin que les passans faisans quelque voyage,
Tãt de ceux qui sont nez, que de ceux qui viendroiẽt,
Le vissent de la mer, au prix qu'ils vogueroient.
Ta mere puis apres requit en ta memoire
A tous les puissãs Dieux des beaux prix de victoire,
Afin d'en honorer les principaux des Grecs
Qui combatoient autour. I'en ay veu à plus pres
Des plus beaux de la terre, & où force ieunesse
Estalloit à l'enuy sa valeur & proüesse,
Quand quelque Roy mouroit, mais iamais ie n'en vy
De pareils à ceux là, tu eusse esté rauy
Si tu eusses peu voir la grandeur, l'excellence
Des ieux & des combats, & la magnificence
Que ta mere Thetis au pied d'argent & beau
Fit faire à ton honneur autour de ton tombeau,
Tant tu estois chery de la troupe immortelle.
Ainsi, quoy que tombé souz la parque cruelle,
Tu ne te vois frustré du bien de ton renom:
Ains à iamais viura la gloire de ton nom,
O vaillant Achilles. Mais moy, que me profite
D'auoir esté le chef d'vn si braue exercite,
Et quelle volupté me reuient d'auoir mis
Troye à sac, & deffaict vn millier d'ennemis?
Si Iupiter m'auoit tramé en sa colere
Vne si triste fin, qu'vne femme adultere,
Vn perfide Aegysthus dessouz vn traistre effort
Tant malheureusement me renuersassent mort?

Mercure arriue auec les esprits.

Ils deuisoient ainsi, quand aupres d'eux arriue
Mercure, conduisant dessus la pasle riue,
Des pauures poursuiuans les desolez esprits
Qu'Vlysse auoit deffaits. Eux les voyans, surpris
De grand estonnement, ceste ieunesse admirent,
Et pour sçauoir que c'est vers eux vistement tirent.
Dés qu'ils furent aupres, l'ame d'Agamemnon
Recogneut tout soudain celle d'Amphimedon
Le fils de Melanthé: car allant en Ithaque
Il n'auoit point d'autre hoste. Ainsi donc il l'attaque.

L'esprit d'Agamemnō à celuy d'Amphimedon qu'il auoit recognu

Amphimedon, qui faict que descendiez ainsi
Du regne de là haut en ce triste & noircy,
Tant de beaux ieunes gens, & d'aage tout semblable;
Ie croy que qui voudroit faire vn chois agreable
D'vne belle ieunesse & d'hommes vertueux
Dans toute vne cité, ne choisiroit pas mieux.
Seroit-ce que Neptun bouleuersant ses ondes
Vous auroit renuersez souz les vagues profondes?
Ou de mauuaises gens vous auroient-ils meurtris
Combattans dessus terre, apres vous auoir pris
Vos brebis & vos bœufs? ou, faisans resistence
Contre vos ennemis, pour la iuste defence
De vostre cher pays, de vos femmes aussi
Qu'on vouloit enleuer, estes vous morts ainsi?
Satisfais en cela, s'il est en ta puissance,
Ton hoste & ton amy. N'as tu point souuenance
Que ie logeay chez vous quand i'allay recercher
Le prudent Vlysses auec mon frere cher
Le preux Menelaüs, d'abandonner sa terre
Et de monter sur mer, compagnon de la guerre

Qu'on alloit faire à Troie? Auquel Amphimedon,
Ie m'en souiens fort bien, ô grand Agamemnon,
Et te conteray bien la funeste aduenture
Qui nous a fait tomber dessouz ceste mort dure.
Tout tant que tu nous vois accoustrez en ce poinct,
La femme d'Vlysses qui ne reuenoit point
Nous recerchions d'amour, mais la fine & couuerte
Ne nous esconduisoit de façon toute ouuerte,
Ces nopces ne semblant auoir à contre-cœur,
Et ne les parfaisant. Nous tramant dans son cœur
Vn mortel repentir, & pour pretexte & voile
De ses dilayemens, elle auoit vne toile
Outre mesure grande, & fine extremement,
Qu'elle auoit commencé de tistre excellemment.
Sur quoy elle nous dit: Princes de grand' lignage
Qui or' me recerchez de second mariage
Pource qu'Vlysse est mort, ie vous prie atendez
Ne precipitant point ce que vous pretendez,
Tant que i'aye acheué pour euiter la perte
De ma laine & mon lin, la robe qu'a Laërte
I'ay entrepris de faire en cet ouurage icy,
Afin de l'honorer, (lors qu'au tombeau noircy
Il sera deualé,) de ceste couuerture,
Et vestement de deuil: de peur que dauenture
Quelque Dame en courroux ne me donnast le tort
D'auoir enseuely vn si grand Prince mort,
Et si plein de moyens, sans vn drap honorable.
Elle nous amusoit de parole semblable,
Et nous y donnions foy. Ainsi elle tissoit
Son ouurage de iour, mais elle en depessoit

L'esprit d'Amphimedon luy raconte comme Vlysses les a tous mis à mort.

Tant qu'elle en auoit faict de nuit à la chandelle
Et par trois ans entiers dura sa grand cautelle.
Mais sur le quatriesme an, que les temps & les mois
Les heures & les iours finirent vne fois:
Nous fusmes aduertis d'vne certaine femme
Qui sçauoit tout le cas, de sa trompeuse trame,
Et dans sa chambre entrez la prismes sur le faict.
Ainsi fut à la fin son ouurage parfaict,
Ne pouuant plus fuir, qu'elle monstra semblable
Aux rais esblouyssans du Soleil admirable,
Ou à ceux de la Lune. En la mesme saison
Ie ne sçay quel malheur amene en sa maison
Son mary Vlysses, qui de prime arriuee
Voulut se retirer en la maison priuee
Du pastre de ses porcs, & tout au mesme instant
Son fils fut de retour sur son vaisseau flottant
De Pyles, de Nestor. C'est là qu'ils comploterent
Le malheur, que depuis fiers ils executerent
Dessus les poursuiuans. Car l'ayans arresté,
Ils s'en vindrent soudain tous deux en la cité,
Le fils le beau premier, & apres luy son pere
Qu'vn porcher amena, ce sembloit de misere
Et d'aage tout courbé, habillé pauurement,
S'appuyant d'vn baston tellement quellement,
Deffaict & deguisé ce qui se pouuoit estre,
Si bien que nul de nous ne le put recognoistre,
Non mesmes les plus vieux, mais fols que nous estiõs,
Nous luy disions iniure & encor le bations,
Et il enduroit tout, souffrant en patience
Mesme dans sa maison nostre extreme insolence.

Mais quand la sage fille au puissant Iupiter
Le vint à la par fin contre nous exciter,
Et que Telemachus toutes ses armes fortes
Eut osté de la sale, & rembarré les portes,
(Au signal que son pere auec luy accorda)
Il vint trouuer sa femme, & luy persuada
De nous mettre en auant les fatales sagettes
Et le ieu du fort arc & des claires bouclettes,
L'introite premier de nostre proche mort.
Mais personne de nous ne peut estre si fort
De pouuoir bander l'arc, tant nos bras imbecilles
Estoient à ce mestier & lasches & debiles.
Or quand ce vint au tour d'Vlysses de l'auoir,
(Ce qu'il desiroit fort) faisant tout son pouuoir
De l'auoir quoy qui fust, nous vsions de menace
Que l'on ne luy donnast: mais de force & d'audace
Son fils luy fit porter. Alors tresaysement
Il vint à bander l'arc, passa facilement
Les flesches par les trous : puis de grande secousse
Il se ietta en place, espandit de la trousse
Les mortiferes traits, sur l'arc les atteinta
Et le premier de tous Antinoüs ietta
En terre roide mort, puis tira sur les autres
Prenant bien sa visee, & la pluspart des nostres
Tomboient dessous ses coups: Chacun bien se doutoit
Que quelqu'vn des hauts Dieux l'aidoit & l'aßistoit,
Pource qu'en moins de rien dessous leur vaillantise
Toute ceste ieunesse à dure mort fut mise,
On n'oyoit que souspirs, leur teste chanceloit
Dessous les coups mortels, & le sang découloit

Par tout sur le paué, spectacle lamentable.
Voila Agamemnon, vostre fin miserable,
Et nos malheureux corps gisent confusement
Espars par la maison, sans aucun ornement:
Pour ce que nos amis desquels chacun ignore
Ce sinistre accident, ne sont venus encore
Redemander nos corps, ne les ont enleuez,
N'ont nettoyé le sang, ne les ont pas lauez,
Et n'ont versé dessus leur pleintes lamentables,
Qui est l'honneur dernier des deffuncts miserables.

Agamenon exalte Vlysses d'auoir vne femme vertueuse.

Alors Agamemnon: Que bienheureux es tu
Possedant vne femme accomplie en vertu,
O prudent Vlysses. Point n'a esté trompee
Ton amitié premiere en ta Penelopee,
Elle a gardé son cœur sans reprehension,
Elle n'a destourné de toy l'affection
Dont t'auoit espousé sa premiere ieunesse.
Aussi son beau renom en durera sans cesse,
L'honneur de sa vertu iamais ne perira,
Et de Penelopé vn poëme se fera
A la posterité de duree eternelle.
Mais de Clytemnestra, iamais ne sera telle
La reputation, ayant osé tramer
La mort à son mary qu'elle deuoit aymer,
Commettant felonnie. Aussi à ceste femme
Vn poëme se fera remply de tout diffame,
Car dessus tout son sexe elle a totalement
Mais vn grand deshonneur, aux chastes mesmemēt.
Ils deuisoient ainsi dans l'Auerne effroyable
Sous les obscuritez de la terre habitable.

Mais Vlysse & ses gens sortis de la cité
Vindrent tout aussi tost dans le champ habité
Du vieillard Laërtes, qu'auec trauail extréme
Il auoit agencé & cultiué luy mesme.
Là sa maison estoit, autour d'elle estoient mis
Des petits bastiments & sieges infinis,
Sur les vns ses valets venoient leur repas prendre,
Sur les autres apres ils se venoient estendre
Pour reposer la nuict. Or aupres du vieillard
Vne Sicilienne auoit fort bonne part
Aagee extremement, au reste femme habile,
Qui le traittoit tres-bien, ainsi loing de la ville,
Et auec vn grand soing. Estant là paruenus
Vlysse à ses pasteurs ces propos a tenus
Et à son fils aussi. Allez vous en m'attendre
Au logis de mon pere, & ne faillez de prendre
Le meilleur des pourceaux, de soudain l'égorger,
Et de nous apprester vistement à manger.
Quant à moy, ie m'en vois essayer si mon pere
Me recognoistra point : car ie me delibere
De le tenter vn peu, auoir le passe-temps
De le faire debattre, & voir si le long-temps
Que i'ay esté absent aura de sa notice
Peu du tout effacer les traits de son Vlysse.
Ce disant, il donna ses armes à ses gens,
Et eux vers le logis tournerent diligens:
Luy deuers le verger en diligence tire,
En dessein d'essayer ce qu'il venoit de dire.
Il ne rencontra pas descendant, Dolius
L'ancien iardinier, ny ses enfans non plus,

Vlysses sort d'Ithaque & va trouuer Laërtes son pere aux champs.

Il veut esprouuer s'il le recognoistra

Ny pas vn de ses gens, aux brossailles voisines
Ils s'en estoient allez pour couper des espines,
Et boucher le verger, & le vieillard soigneux
En trauaillant toujours, alloit au deuant d'eux
Dans le plaisant verger, tout le long d'vne sente,
Vlysses le trouua, qu'il nettoyoit vne ante,
Il estoit habillé pour lors fort pauurement,
D'vn dechiré, fort sale, & vieux accoustrement,
De ses iambes autour il auoit la gamache
Liee estroittement, faicte de peau de vache,
Et des gans de cuir fort, afin de destourner
Les ronces qui pourroient ses mains égratigner:
Vn chapeau d'vne peau d'vne cheure veluë,
Tesmoins de sa tristesse & peine continuë.
Quand Vlysses le vid si rompu, si cassé
De vieillesse & de mal si maigre & harassé,
Il ne se put tenir de plorer en soy mesme
Sous vn poirier à part, pour le regret extreme
Qui luy serroit le cœur. Ne sçauoit bonnement
S'il deuoit accourir à luy hastiuement,
Le baiser, l'embrasser, & de son arriuee
Luy conter la façon de premiere abordee,
Ou bien si parauant il l'interrogeroit,
Et sans se declarer si tost, le tenteroit.
Il luy sembla meilleur d'vn peu se contrefaire
Et de propos couuerts à son dessein l'attraire.
Sur cela resolu à son pere il s'en va
Tout droit sans plus tarder, en tel point le trouua
Que le visage en terre il deschaussoit vne ante:
Adonc à l'improuiste à luy il se presente,

En b uel estat Vlysses trouua Laërtes

Le voiãt est en doubte de ce qu'il doit faire.

Et luy tient ces propos: Certes gentil vieillart
Tu entens comme il faut, l'agriculture, & l'art Vlysses à Laërtes.
De bien faire vn verger, outre la vigilance
Tu ne manques ie croy de bonne experience:
Ie ne voy plante icy, ne vigne, n'oliuier:
(Car i'ay pris garde à tout) ne figuier, ne poirier,
Non mesme les carrez de tout ce iardinage,
Que tout ne soit tenu en tresbon labourage,
Et bien entretenu. Mais te disant vn cas,
Pren l'en gré ie te prie & ne te fasche pas:
Tu n'as comme il faudroit soucy de ta personne,
Ta vie ainsi qu'elle est n'est seante ne bonne,
Tu traines ta vieillesse vn peu trop rudement,
Tu es sale & crasseux, & cest accoustrement
Ne t'est pas honorable. Or n'est-ce que ie pense
Que ton maistre ayt de toy trop grande negligence,
Pource qu'à ta façon tu ne me semble point
Vn esclaue, vn valet, mais parois de tout point
Ou vn Prince, ou vn Roy, tel de port, tel de grace,
Lors que sorty du bain, magistrale la face,
Il se va mettre à table, & puis donne ses yeux
Au sommeil, cõme font la pluspart des gens vieux.
Or dy moy, ie te pry, de qui es tu aux gages,
Et de qui dresses-tu ces plaisans Iardinages?
Et ne me trompe point, afin qu'asseurement
Ie sçache si ie suis arriué iustement
Où ie te diray bien: C'est en Itaque, comme
I'ay esté aduerty de ie ne sçay quel homme
Que ie viens de trouuer, & qui certainement
Comme il me semble aduis n'a grand entendement.

Car presqu'il n'a pas eu l'asseurance d'attendre
Que ie parlasse à luy; m'entendant, de comprendre
Ce que ie luy disois, ne respondre à demy
De ce que ie voulois sçauoir d'vn mien amy,
S'il estoit vif ou mort: pour ce que ie desire
Sçauoir ce qui en est. Car ie te veux bien dire
S'il te plaist m'escouter, qu'autresfois i'ay logé
Vn homme en ma maison, qui a fort voyagé,
Qui m'a esté si cher & si recommandable
Que ie ne pense point qu'amy tant agreable
Me visite iamais. Il estoit, ce disoit,
D'Ithaque, & si son pere appeller se faisoit
Laërte Arcesides. C'est celuy là, mon pere,
Que ie menay chez moy, luy fis tres-bonne chere,
Le chery, l'embrassay, l'accueilly sur tous ceux
Qui m'estoient venu voir: Luy fis de precieux
Et de riches presens, pour gage & tesmoignage
Et de nostre amitié & de nostre hostelage:
Comme, de sept talents d'or tres-bien façonné
D'vn grand vase d'argent, bien graué, bien tourné,
De douze beaux manteaux, de douze camisoles,
Tel nombre de tapis, & tel de tauoyoles,
Quatre femmes aussi exquises en beauté,
Telles qu'il les voulut prendre à sa volonté,
Le vieillard tout esmeu, de pleurs la face pleine,
Mon bon amy, dit-il, c'est chose tres-certaine
Que tu es arriué au lieu que l'on t'a dit.
Mais des hommes méchans asteure y ont credit,
S'y sont fortifiez: En vain comme ie pense
Tu as faict tes presens, n'en atten recompense.

Laërtes à Vlysses ne le recognoissant pas.

(Car l'homme que tu dis n'est encor arriué,
On ne sçait où il est) Si tu l'eusses trouué
Icy en sa maison d'Ithaque, plein de vie,
Certes tu n'aurois pas perdu ta courtoisie,
Chargé de riches dons il te renuoyeroit,
Ne seroit pas ingrat, & recompenseroit
„ Ton hospitalité: Car celuy qui commence
„ Reçoit de son bienfaict en fin la recompense.
Mais dy moy verité, y a-il longuement
Que celuy que tu dis aymer si cherement
Logea en ta maison, ce mien fils miserable
Si iamais il en fut, que le sort deplorable
A exposé en proye aux poissons souz les eaux,
Ou bien dessus la terre aux bestes, aux oyseaux,
Si loin de ses amis, & de sa terre chere,
Et n'a esté pleuré de pere ny de mere
Qui l'ayent engendré, dessus son corps versans
Pour son dernier honneur le precieux encens:
Penelopé non plus son espouse amiable
Ne l'a point lamenté comme il est conuenable,
N'a ietté sur son lict ses regrets ennuyeux,
Et comme on fait tousiours, n'a point fermé ses yeux.
Mais es tu de contree ou proche ou esloignee?
De quelle ville es tu & quelle est ta lignee?
La nef qui t'a conduict & tes amis aussi
Où a-telle pris terre? est-elle loin d'icy? Vlysses luy donne des bourdes à son accoustumee.
Ou bien aurois-tu point entrepris ce voyage
Pour faire le trafique en vn vaisseau de loüage,
Qui t'ayant dechargé auroit repris le vent?
A ces mots Vlysses d'vn parler deceuant,

Ie te diray le vray, ie suis fils d'Aphidante
Le Polypemonide, & ie suis d'Alybante,
Mon pere est Roy de là, i'ay nom Eperitus,
Mes vaisseaux ont esté de l'orage battus,
I'ay failly mon chemin, & contre mon enuie
Suis abordé icy, venant de Sicanie,
Mon nauire est au bout de ce champ escarté
De mes autres vaisseaux, & loin de la cité;
Mais il y a cinq ans que de mon territoire
Vlysses debarqua, (si i'ay bonne memoire)
Et comme le pauuret se mettoit sur les eaux
A sa dextre voloit nombre de bons oyseaux
Desquels il receuoit vne alaigresse extréme,
Car il les reputoit pour bon heur, & moy mesme
M'en resiouyssois fort: Car i'esperois vn iour
Le voir en sa maison d'Ithaque, de retour,
Où il me receuroit, où sans feintise aucune
De reciproques dons nostre amitié commune
Seroit renouuellee. Ayant ainsi parlé
Le bon homme se vid de tristesse accablé,
Comme s'on l'eust couuert de quelque noire nuë,
Et à terre prenant de la poudre menuë
Ardante du Soleil, sur son chef blanchissant
A deux mains l'espandoit, griefuement gemissant.
Vlysses ne peut lors se tenir dauantage,
Ains il sent là dedans boüillonner son courage
De pitié de son pere, vn soufle vehement
Luy monte des nareaux: Il court hastiuement,
Il le baise, il l'embrasse, & d'vne ardeur extréme.
Mon pere, me voicy, C'est cet Vlysses mesme

Que tu desire voir il y a si long temps,
Me voicy de retour à la fin de vingt ans
Dans nostre cher pays. Mais ie te supply cesse
Tes larmes & tes pleurs, tes cris & ta tristesse.
Ie te dis en vn mot. I'ay mis en la maison
Les poursuiuans à mort, I'ay tiré la raison
De leurs méchancetez & de tant d'insolence
Qu'ils cõmettoiẽt chez nous, i'ay pris digne vẽgeãce.

Vlysses embrasse son pere, & se dõne à cognoistre à luy.

A ces mots Laërtes. S'il est comme tu dis
Que tu sois de retour & que tu sois mon fils,
Monstre m'en maintenat quelque marque & indice.

Laërtes luy demande des marques & enseignes.

Volontiers, luy dit-il, voy ceste cicatrice
Qu'vn grand sanglier me fit sur Parnasse autresfois,
Comme nous le chaßions à force dans les bois.
Ma mere & toy alors m'enuoyastes, mon pere,
Deuers Autolychus le pere de ma mere,
Tant pour le visiter, que de luy receuoir
Les dõs qu'il me promit vn iour qu'il vo⁹ vint voir.
Mais ie te monstreray encor pour tesmoignage
Certains arbres fruictiers dedans ce iardinage
Lesquels tu me donnas, petit ie te suiuois
Par le iardin par tout, & tu me les nommois.
Ce sont treize poiriers, dix pommiers, & quarante
Figuiers, pour des augeons tu m'en promis cinquãte.
Tu les nommois ainsi, chacun d'iceux estoit
De fertile rapport, infini fruict iettoit,
Se chargeant de raisins, en la saison d'Automne
Que le ciel les thresors de ses pluyes nous donne.

Vlysses les luy donne.

Il acheuoit de dire: A ce souuenir doux
Le vieillard tressaillit du cœur & des genoux,

Laërtes tressaut de ioye.

Recognoissant fort bien & l'enseigne & l'indice
Que luy auoit donnez le magnanime Vlysse.
Alors à corps perdu il court à son enfant,
Luy ouure les deux bras, le serrant, l'embrassant,
Il pleure de plaisir & de ioye se pasme.
Vlysses le soustient, car presqu'il rendoit l'ame,
Puis quand il eut vn peu rappellé ses esprits
Ces mots il prononça de transport tout surpris.

Il prie Iupiter.

O pere Iupiter, vous estes certe encore
Des dieux dedans le Ciel que maint-bel astre dore,
Si ces mechans sont morts, s'ils ont esté traittez
Comme il appartenoit à leurs meschancetez.
Mais il y a danger qu'à ces promptes nouuelles
Ne se ruent icy les citadins rebelles,
Et n'enuoyent encor barques & messagers
Par la Cephalenie accourir aux dangers.
A cela Vlysses. Non, vy en asseurance,
Repose toy sur moy, & n'entre en deffiance.
Allons en la maison qui est dans le verger,
Là mon fils nous attend, qui appreste à manger
Auec Philatius & le porcher Eumæe.
Ils s'en vont là dessus, & à leur arriuee

Ils vont au logis de Laërtes trouuer Telemachus & les autres.

Trouuent Telemachus & les deux pastres chers
Le bouuier, le porcher, assaisonnant les chairs,
Et apprestans le vin. Or la Sicilienne
Prend tandis Laërtes, droit vers le bain le mene,
Le laue, le nettoye & l'oint finallement
D'vn huille pretieux: luy donne vn vestement
Et magnifique & beau. Pallas est là presente
Qui la taille luy croist, la maiesté augmente

Au Roy des nations: finalement l'a faict
Plus dispost & plus gay, plus gras & plus refaict.
Tel il monte du bain, son fils qui le regarde
S'en esmerueille fort, va vers luy, & ne tarde
Le voyant tel qu'vn Dieu, de luy parler ainsi.
Mon pere, pour le vray quelque Dieu est icy
Qui t'a tout raieuny, accreu, rendu en somme
Et plus grand & plus fort. Adoncques le bõ homme.
Que le bon Iupiter, Apollon l'immortel,
Et la sage Pallas, ores me fissent tel
Que i'estois quand ie pris la Cité de Nerice
Sur le bord de la mer, superbe en edifice,
Des Cephaleniens estant Roy approuué,
Et que le iour d'hyer ie me fusse trouué
Au chasteau auec toy, bien couuert de mes armes:
I'eusse à ses gens donné de si rudes alarmes,
Ie les eusse chargez de tant & tant de coups,
Que ie leur eusse à tous faict plier les genoux.
Ils deuisoient ainsi, les autres apresterent
Le disner cependant, puis de rang se ietterent
Sur les sieges rangez: comme ils estoient assis
Le vieillard Dolius arriue auec ses fils Dolius &ses fils arriuent
Tous las & trauaillez: car la Sicilienne
Les auoit appellez: La vieillotte ancienne
Les auoit tous nourris, & auoit grand soin pris
Du bon homme, si tost que l'aage l'eut surpris.
Or comme ils eurent veu Vlysses en presence,
Et l'eussent recogneu presque de souuenance,
Ils resterent debout, tous quasi hors de soy,
De merueilles rauis, Lors Vlysses le Roy

D'vn parler gracieux l'appelle à soy, le nomme
Et ses enfans aussi: sieds toy, sieds toy bon homme,
Et ne t'estonne plus, nous t'attendons icy
Long temps a pour disner, & tes enfans aussi:

Couret d'ayse embrasser Vlysses.

A ces mots Dolius accourt, tressaillant d'ayse,
Luy ouure les deux bras, & l'embrasse & luy baise
Les mains de grand ardeur. Certes amy parfaict,
Tu es, dit-il, venu à nostre grand souhait,
Mais tu nous as surpris les Dieux de ta venuë
Eux mesmes ont eu soin, doncques ie te saluë,
Et les prie humblement pour ta prosperité:
Vy donc en tout plaisir, & me dy verité
Penelopé t'a-elle encor' veu? Le sçait-elle?
Enuoirons nous quelcun luy dire la nouuelle?

La rumeur en ville des poursuiuãs tuez par Vlysses.

Lors Vlysses le sage, Elle le sçait fort bien,
Mon pere, luy dit-il, & ne seruiroit rien
De la faire aduertir. Lors le vieillard Dolie
Apporte vne escabelle & luisante & polie,
Et à table se met, ses fils semblablement
Viennent à Vlysses, saluënt humblement
Et leur Prince & leur Roy, dessus ses mains se iettẽt,
Puis aupres de leur pere à la table se mettent.
Ainsi repaissoient-ils des viures à foison,
Et de chairs dechargeoient la champestre maison.
Tandis la renommee & disposte & legere
Courut par la cité, annonçant messagere
Par tout deçà delà des poursuiuans meurtris
Le trespas odieux. Adonc chascun s'est pris
A courir vistement, bruits & souspirs s'entendent,
Et deuant le chasteau de tous costez se rendent.

Lors de chaque maison chascun son mort tira
L'emporta du chasteau, puis l'ensepultura,
Mais pour eux de dehors sur des naufs les chargerent,
Et par diuers pescheurs chez eux les enuoyerent,
Puis le cœur accablé de tristesse & de deüil
Ils allerent soudain s'assembler en conseil.
S'estans tous amassez. Lors Eupithé se leue
Et parle aux aßistants: car beaucoup il luy greue
De la mort de son fils Antinoüs le fort,
Qu'Vlysses le premier auoit renuersé mort:
Il en ressent son ame estrangement troublee,
Qui faict que souspirant il dit à l'assemblee.

Le conseil s'assemble.

Certes cest homme icy des long-temps, mes amis,
D'estranges & grands faits s'est beaucoup entremis,
Enuers les Achiens: sur les ondes muables
Il nous a emmenez des trouppes innombrables
D'hommes bons & vaillãts. Peris sont ses vaisseaux,
Et tant de braues gens submergez sous les eaux:
De retour, il a mis ceux-cy à mort cruelle,
Des Cephaleniens la fleur plus leste & belle,

Eupitheüs pere d'Antinous à l'assemblee.

Mais mon opinion est qu'on l'aille saisir
Et que lon le preuienne auant qu'il ait loisir
De fuir ou à Pyle, ou de prendre la route
D'Elyde, aux Epeens, nous en aurions sans doute
Vn regret pour iamais, & la posterité
Nous blasmeroit de droit, si nous auions esté
Si lasches, de n'auoir voulu prendre vengeance
D'vn homme qui nous tient vne si grande offence,
Si nous ne punißions, par le glaiue trenchant,
De nos freres, & fils l'homicide méchant,

Si cela passe ainsi, non, ie ne veux plus viure,
Mais qu'auec les deffuncts au sepulchre on me liure.
Mais allons droit à luy l'en faire repentir,
Et deuant que quelqu'vn coure l'en aduertir.
Ce dit-il en pleurant. Et toute l'aßistance
Eut vn grãd deüil au cœur. Lors deuãt leur presence
Medon vient arriuer du chantre accompagné
Apres que le sommeil se fust d'eux eslongné,
Ensemble du logis d'Vlysses ils sortirent,
Et deuant l'assemblee außi tost se rendirent,
Chacun s'esbahit fort, vn grand silence fit,
Lors le prudent Medon à dire ainsi se mit.

Medon & Phæmius viennẽt vers eux

Escoutez Ithaquois. Vlysses, (chose vraye)
Sans les dieux n'a point fait vne si grande playe:
I'ay veu visiblement vn Dieu qui l'aßistoit
Semblable de tout point à Mentor il estoit.
Ce Dieu là, quelquesfois deuant luy faisoit rage,
Apparoissoit visible, & luy donnoit courage:
Quelquesfois ça & là par la sale il alloit,
Et tous les poursuiuans estrangement troubloit,
Qui tomboient roides morts à la premiere atteinte.

Medõ à l'assemblee.

A ces propos chacun trembla de grande crainte:
Alors Alitherses sage fils de Mastor
Qui sçauoit le present & le futur encor,
Se leua & leur fit ceste harangue sage.

Alitherses à l'assemblee

Ithaquois mes amis, c'est estrange carnage
Prouient de la malice, & faute de vous tous.
Iamais Mentor ne moy n'auons peu dessus vous
Ceste creance auoir, que vos enfans s'abstinssent
De leur outrecuydance, & leur rage retinssent,

Estans trop insolents fols & intemperez:
Ils ont trop hardiment tous les biens deuorez
D'vne grande maison, pourchassé le diffame
Tant qu'en eux a esté du lit & de la femme
D'vn tres homme de bien, qu'ils pensoient en effect
Ne deuoir reuenir. Or voila, s'en est faict,
Croyez moy à la fin: n'allons point à l'encontre,
Que n'attirions sur nous quelque autre malencontre.
Il leur disoit ainsi, mais la plus grande part
De tant qu'ils estoient là se leue & se depart
En desordre & en bruit, faisans vn grand murmure,
Ils passoient la moitié, la moindre part demeure:
Cest aduis n'estoit pas suiuant leur volonté,
Ils suiuirent plustost le conseil d'Eupithé,
Aux armes ils s'en vont d'impetueuse audace. Les Ithaquois pour la pluspart se mettent en armes contre Vlysses.
Quād chascun fut armé, ils viennent sur la place,
Se mettent en vn corps, Eupithé seul estoit
Le chef de la folie, à tous il protestoit
Qu'il feroit de son fils vne rude vengeance.,
Mais il n'eut du destin vne telle influence,
Le pauure ne deuoit iamais en reuenir,
Il y prendra la mort plustost que la punir.
Lors la sage Pallas vers son pere s'aduance.
Pere Saturnien, dont la toute puissance Pallas à Iupiter.
Surmonte tout pouuoir, ie te suply, dy moy,
Ce que de tout cecy tu penses dedans toy.
Les lairras tu entrer en bataille cruelle
Ou les rendras amis appaisant leur querelle?
A qui le collecteur du nuage noircy,
Fille, dit-il, pourquoy demandes tu cecy?

N'est-ce de ton conseil qu'est de retour Vlysse,
Qu'il a faict de ces gens le digne sacrifice?
Poursuy donc, & fay tout selon ta volonté,
Mais ie te diray bien, puis que tant a esté
Que ces fols se sont veus punis de leur offense
Faisons leur contracter vne bonne alliance:
Qu'il regne quant à luy, & qu'il soit le plus fort,
Nous donnons à ceux-cy vn oubly de la mort
De leurs freres & fils, & faisons qu'ils s'entr'aymẽt,
Ainsi qu'auparauant, que noises ne se sement
Cy apres parmy eux, qu'ils ayent desormais
Voire en toute abondance, & richesses & paix.

Iupiter l'induit de faire paix entre Vlysses & les Ithaquois.

Ce disant, il émeut Pallas la diligente,
Qui du sommet du Ciel fit soudain sa descente.
Les autres au verger ayants traittez leurs corps,
Vlysses dit ainsi, quelcun sorte dehors
Pour voir s'il ne vient rien. Alors en diligence
Vn fils de Dolius hors la porte s'auance,
Il ne fut pas sorty, qu'il les voit tous marcher
Encontre eux, & desia du verger approcher.
Lors il tourne tout court, & tant qu'il peut s'escrie,
Les voicy tout aupres, Armons nous ie vous prie.
A ces mots vn chacun se leue vistement,
S'arme en grand diligence, & sans estonnement,
Quatre auec Vlysses, & six fils de Dolie,
Auecques Dolius Laërtes se rallie,
Ils prennent la cuirasse, & bien qu'ils fussent vieux
Et tous blancs, ils faisoient des forts & courageux.
Quand ils furent couuerts de leur armure forte
(S'entredonnans courage) ils font ouurir la porte,

Vn des fils de Dolius voyant venir les Ithaquois en armes, donne l'alarme à Vlysses.

Vlysses auec Laërtes & les autres s'arment.

Commencent à marcher: & Vlysses le fort
Les mene & les conduit. Lors au deuant d'eux sort
La guerriere Pallas, Deesse formidable,
A Mentor & de voix & de taille semblable,
Vlysses l'apperçoit & fort s'en resiouït,
Lors à Telemachus il se tourne, & luy dit.

Ils vont au combat.

Donne Telemachus, car tu en as enuie,
Charge sur les plus beaux de ceste compagnie,
Monstre ce que tu sçais, fay toy paroistre aux lieux
Où se trouuent tousiours les hommes courageux,
Et ne fay rien qui tourne à honte à nostre race,
Qui a tousiours esté grande en force, en audace,
Et generosité. Tu verras, Monseigneur,
Que ie ne feray rien qui tourne à deshonneur
Dessus nostre maison. Il disoit, & Laërte
Y prit vn grand plaisir, & dit à face ouuerte.

Vlysses encourage Telemachus

O bõs dieux l'heureux iour, quel grãd plaisir ie voy,
Mon fils, mon petit fils, contendant deuant moy,
Et tout pour la vertu. Lors la forte Deesse
En s'approchant de luy ces propos luy adresse.

O fils d'Arcesius que i'ayme cherement
Sur tous mes compagnons, prie deuotement
La Deesse aux yeux pers & son pere: puis lance
Tant fort que tu pourras sur l'ennemy ta lance.
Ce dit elle luy met vne grand' force au bras:

Pallas à Laërtes.

Alors il fit soudain sa priere à Pallas,
Puis sa lance ietta. Elle par l'air portee
Vint tomber iustement sur l'armet d'Epitee.
Il ne soustint le coup, mais elle penetra,
Et du fer au trauers dans ses temples entra.

Laërtes tuë Epiteüs.

Il tombe, & en tombant faict vn son effroyable,
Et sous luy resona l'armure espouuantable.
Lors Vlysse & son fils se ruent promptement
Dessus les ennemis, frappent horriblement,
Et mettent tout à sang. Il les mettoient en route,
Et si les eussent tous exterminez sans doute,
Sans la sage Pallas qui soudain les retint.
Aresta tout ce peuple, & ces propos leur tint.
Laissez ô Ithaquois ceste guerre barbare,
Et retenez vos mains, Afin qu'on vous septre
Le plustost qu'on pourra & le plus vistement
Sans espandre entre vous le sang si follement.

Vlysses & Telemachus à la charge.

Pallas les retient & exhorte les Ithaquois à la paix.

Ainsi cria Pallas, eux pallissent de crainte,
Et d'estonnement grand sentent leur ame atteinte,
Les armes hors des mains leur volent à la fois
Et leur tombent des poings à l'horreur de la voix
De la grande Deesse. Ils reprennent carriere,
Et pour sauuer leur vie ils tournent en arriere,
Regagnans la Cité: sur cest estonnement
Le vaillant Vlysses s'escrie horriblement,
Se iette dessus eux, & legerement saulte,
Comme vn aigle qui prend sa volee, en l'air, haute.
A l'instant Iupiter son foudre delascha
Et Vlysses aux pieds de Pallas trebucha.
Qui luy dit: cesse Vlysse, & mets fin au carnage,
Cesse en fin de tuer, ne poursuy dauantage,
De peur que Iupiter au tonnerre eslancé
Ne soit à la parfin contre toy courroucé.

Ils fuiét de crainte.

Vlysses les poursuit.

Pallas le faict cesser.

A ces mots il faict ferme, & preste obeyssance,
Fort ayse & fort content. Alors la porte-lance

La fille à Iupiter son Aegide branslant,
Et de voix & de taille à Mentor ressemblant,
Entre les deux partis a tant faict que iuree
Se vid pour l'aduenir vne paix asseuree.

La paix faicte entre Vlysses & ses subiets.

Fin de l'Odyssee d'Homere.

DE LOS ME CORONANT.



AV ROY HENRY LE GRAND, APRES LVY auoir presenté l'Odyssee.

ROY, le Roy vostre ayeul autresfois guerdonna
D'une grand pension, d'vne bonne Abbaye,
Salel, qui l'Iliade à demy ne tourna,
Ne fit voir à la France à demy d'Achaye:
Vous son sang, auez vous la Muse tant haye
Que vous ne pensiez à la recompenser?
L'Odyssee confuse en demeure esbahye,
Entiere s'en estonne, & ne sçait que penser.





CE QVI SE TROVVE EN DICTYS DE CRETE, EN son liure sixiesme de la guerre de Troye, touchant Vlysses.

EN ce mesme tẽps Vlysses fut poussé en Crete auec deux nauires Phæniciennes qu'il auoit loüees, car il auoit perdu ses gens, & ce qu'il auoit gagné à Troye, le tout luy ayant esté osté par Telamon, offensé de ce que son fils à son occasion auoit esté tué. Et à peine luy mesme put-il eschapper auec tout son artifice: Et Idomenee luy demandant par quelles infortunes il estoit tombé en si grãds desastres, il commença à luy raconter ses trauerses, comme estant abordé à Zimare, il en partit auec force butin cõquis en guerre: puis delà aux Lotophages, où n'ayant sceu vser de sa bõne fortune, il vint en Sicile, où ayant receu de grands affronts par Cyclops & Lestrigon freres, en fin il perdit beaucoup de ses compagnons par le moyen de leurs enfans Antiphates & Polyphemius. Depuis

estant receu en l'amitié de Polyphemus, il s'efforça de rauir Arené la fille du Roy, laquelle bruloit de l'amour d'Elpenor l'vn de ses compagnons, ce qu'estant découuert, la fille fut enleuee par l'interuention du pere, & luy passant par les Isles Æoliennes paruint chez Circé, & de là chez Calypso, toutes deux Reynes d'Isles, esquelles elles residoient, & par certains allechemẽs attiroient à elles l'amour des passans: Qu'estant eschapé d'elles il paruint en vn certain lieu, auquel par quelques expiations, les choses futures s'apprenoient par les esprits des trespassez. Puis comme il aborda les rochers des Sirenes, dont il se sauua par grande industrie, & pour la fin, le desastre qu'il eut entre Scylla & Carybdis, dans le destroict trescruel desquelles il perdit beaucoup de ses nauires, & de ses compagnons: Ainsi mal-mené, comme il tomba auec le reste de ses gens, entre les mains de quelques Phæaciens pirates qui eurent compassion de luy, & luy firent grace. Apres qu'il eut conté ses infortunes il prit de nostre Roy deux nauires qu'il luy auoit demãdees, & ayant receu de luy beaucoup de presens, il fut cõduit vers Alcinoüs Roy des Phæaciens, là fut-il tres-bien receu pour la renommee de son nom, y sejourna quelque temps, & apprit que Penelopé estoit recherchee en mariage de force grands sei-

gneurs de diuers endroits, comme de Zacynthe, des Isles Echinades, de Leucade & d'Ithaque, par lesquelles choses auec beaucoup de prieres, il persuada au Roy de venir auec luy pour vanger l'iniure faite à son mariage; ce qu'estãt fait, & eux y estans arriuez, Vlysses apres s'estre celé quelques iours, iusqu'à ce qu'il eust fait certain Telemachus de de son entreprise, ils arriuerent tous secrettement dans la maison d'Vlysses, où ils tuerent tous ses beaux amoureux assoupis de vin & de viandes. Puis le bruit estant par la ville & parmy le peuple, qu'Vlysses estoit de retour, il fut biẽ receu de tous, & auec grand applaudissement. Apres s'estant informé de ce qui s'estoit passé en sa maison, il recõpensa de presens ou de supplices ceux qu'il en cogneut dignes. Touchant Penelopé & sa pudicité, la reputation en courut tres-belle, & peu de temps apres, par les prieres & intercession d'Vlysses, Nausicaa fille d'Alcinoüs, fut donnee en mariage à Telemachus.

Et sur la fin dudit liure.

AV mesme temps Vlysses espouuanté par frequents augures & songes fascheux, fit venir vers luy tous les plus experimentez & subtils deuins & interpretes de songes du païs: entre autres choses il leur fait

entendre que souuẽt il luy est apparu vn certain simulacre d'vne forme tres-agreable, & d'vne face tenant du diuin & de l'humain, lequel comme il desiroit d'embrasser d'ardante affection, luy tendant les mains, il luy fut respondu par luy en voix humaine: Que ceste conionction estoit meschante, comme estant de mesme sang & de mesme origine, pour ce que d'elle l'vn par le moyen de l'autre deuoit mourir: & comme il s'enqueroit encore auec plus de vehemence, & desiroit entendre la raison de telle chose, il luy sembla qu'vn certain signe sortant de la mer interuint là, lequel s'estant ietté contre luy à son instante priere les separa tous deux. Ce que tous ceux qui assistoient là affermerent luy estre pernicieux & de mauuais augure, adioustant qu'il se gardast des menees de son fils. Pour ceste occasion Telemachus estant rendu suspect à son pere, fut confiné en Cephalenie, & luy furent donnez gens fideles pour prendre garde à luy. Outre cela Vlysses se retirãt en lieux écartez & non frequentez, prenoit peine d'euiter l'inconuenient de ses songes. Auquel temps mesme Telegonus que Circé auoit eu d'Vlysses, & l'auoit nourry en l'Isle d'Aea, estant deuenu grand & s'estant mis en queste de son pere, arriua en Ithaque, portant en ses mains vne espece de dard, duquel le bout estoit armé

du cuir de quelque tortuë de mer, comme pour enseigne de ceste Isle là, où il auoit esté esleué. Ayant apris le lieu où residoit Vlysses son pere, il s'y rend à la parfin. Mais pour estre suspect aux gardes du lieu, l'entree luy en fut empeschee du premier abord, & comme il s'y opiniastroit auec plus d'instance, & se vid repoussé, il commença à s'escrier & se pleindre de l'indignité & du tort qu'on luy faisoit de l'empescher de voir son pere. Cela fit croire dauãtage qu'il venoit pour faire effort contre le Roy, & luy resista t'on fermement, pour ce qu'on ne pensoit pas qu'Vlysses eust vn autre fils. Mais le ieune Prince se voyant repousser auec plus de violence & de force, outré de douleur met à mort plusieurs des gardes, & blesse les autres grandement: Ce qu'estant venu à la cognoissance d'Vlysses, & croyant que ce ieune homme eust esté enuoyé par Telemachus, sortit, & tenant vn iauelot qu'il auoit de coustume de porter ordinairement pour sa defence, le ietta contre Telegonus, qui esquiua au dard, & prenant son à propos lança le sien contre Vlysses: lequel tombant au coup se prit à remercier la fortune, & declara que ce luy estoit vn grand heur d'estre tué de la main d'vn homme estranger, qui par ce moyen auoit exempté de parricide son tant cher Telemachus. Cela fait & auant que de rendre

l'esprit, il s'enquiert du ieune homme, qui il estoit, de quel lieu issu, d'auoir esté si hardy de donner la mort à Vlysses fils de Laërtes, si renommé en conseil & en guerre. Par là Telegonus apprenant que c'estoit son pere, se frappant la teste auec les deux mains, ietta vn cry tres-pitoyable, se tourmentant infiniment de ce qu'il auoit donné la mort à son pere. Puis fit entendre à Vlysses, suiuant ce qu'il l'auoit requis, son nom, celuy de sa mere, l'Isle en laquelle il auoit esté engendré, & finalement luy monstra le signal de son iauelot. En ceste façon Vlysses apres s'estre souuenu de la force de ses songes, par lesquels les deuins auoient predit sa mort, & se voyant blessé par celuy qu'il eust le moins pensé, trois iours apres sa blessure, mourut vieux & fort auancé en aage, mais nullement affoibly de ses forces.

FIN.



monsieur

